Les masques rouges par Ponson du Terrail

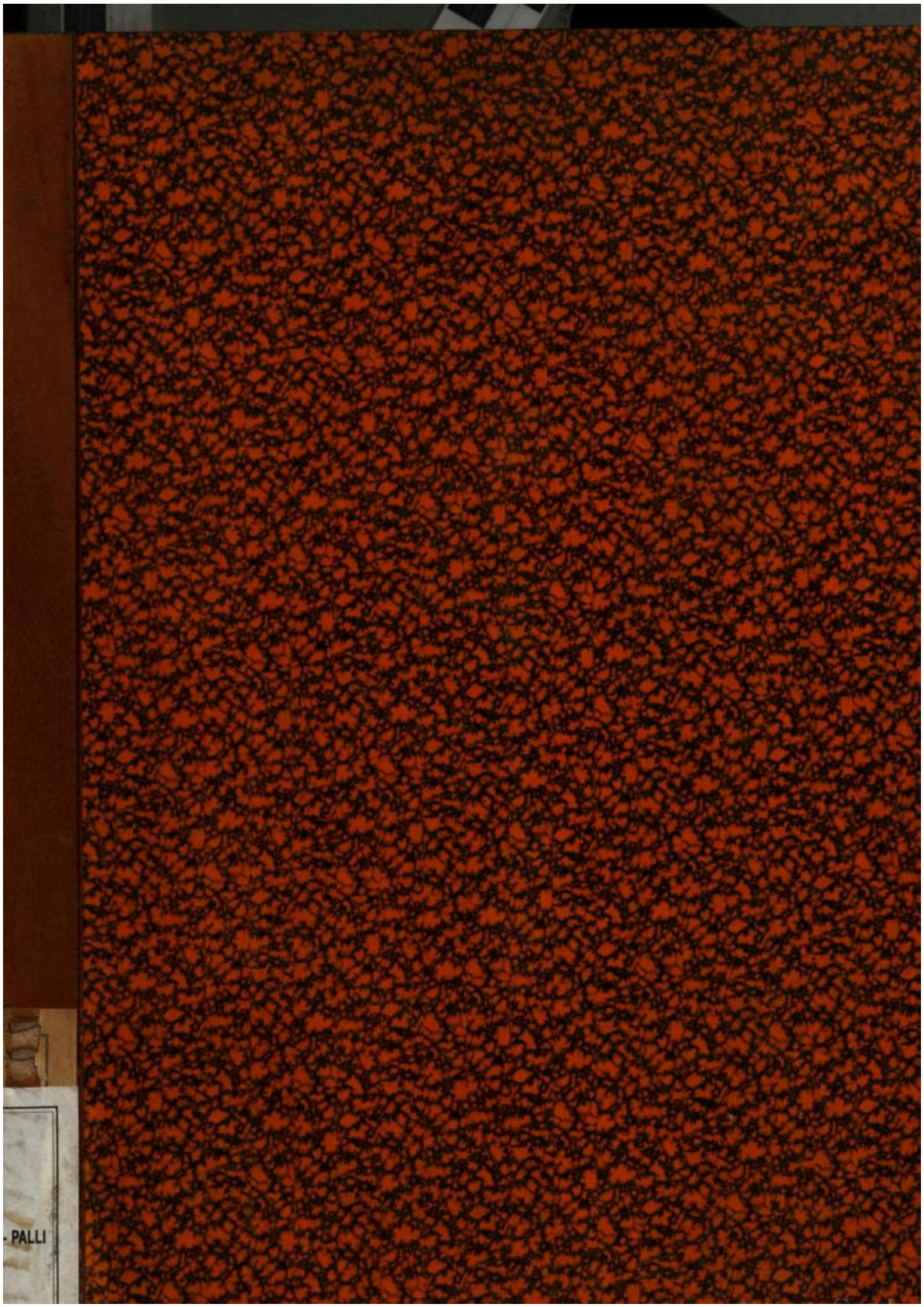
1. Notice

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

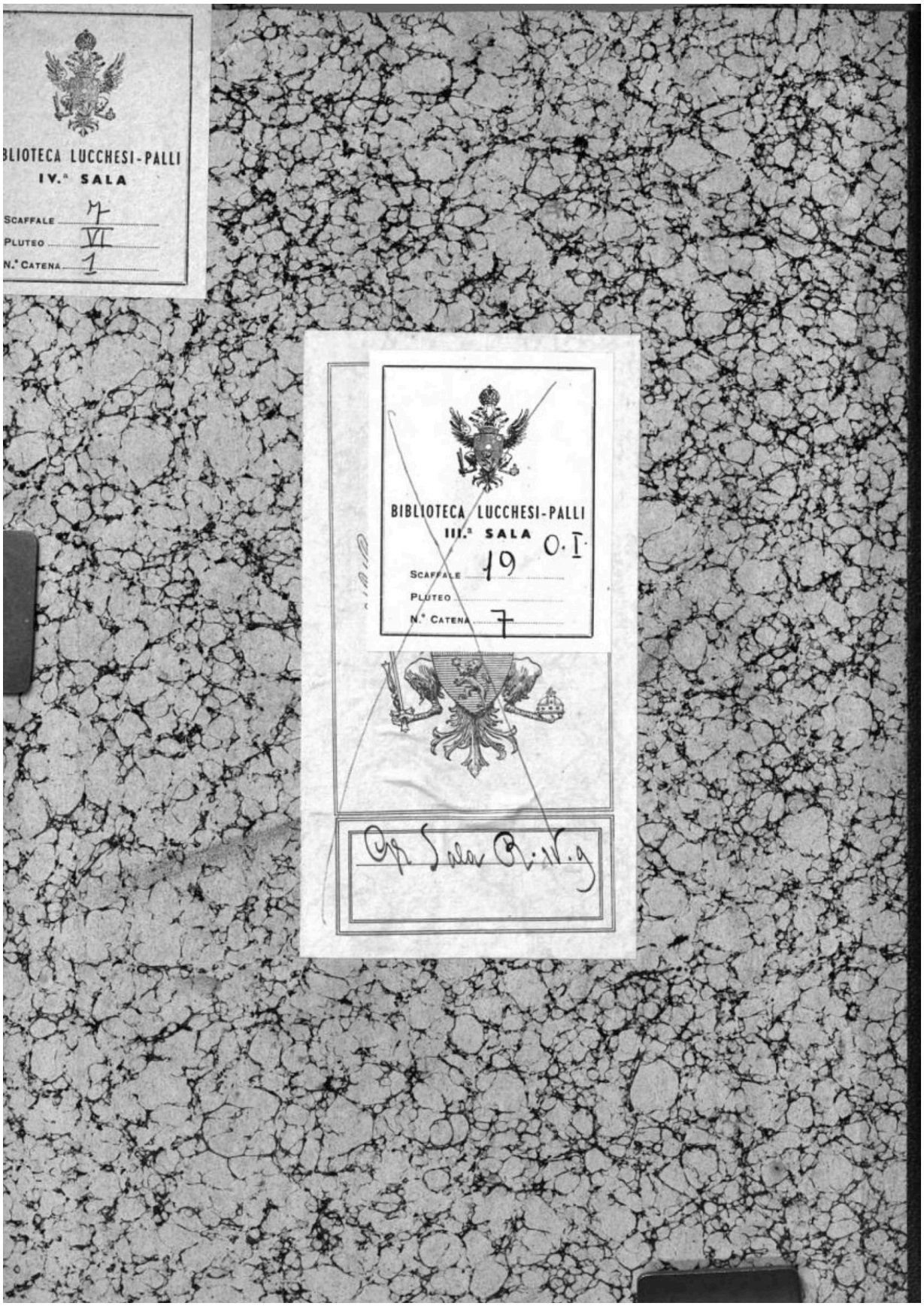
The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

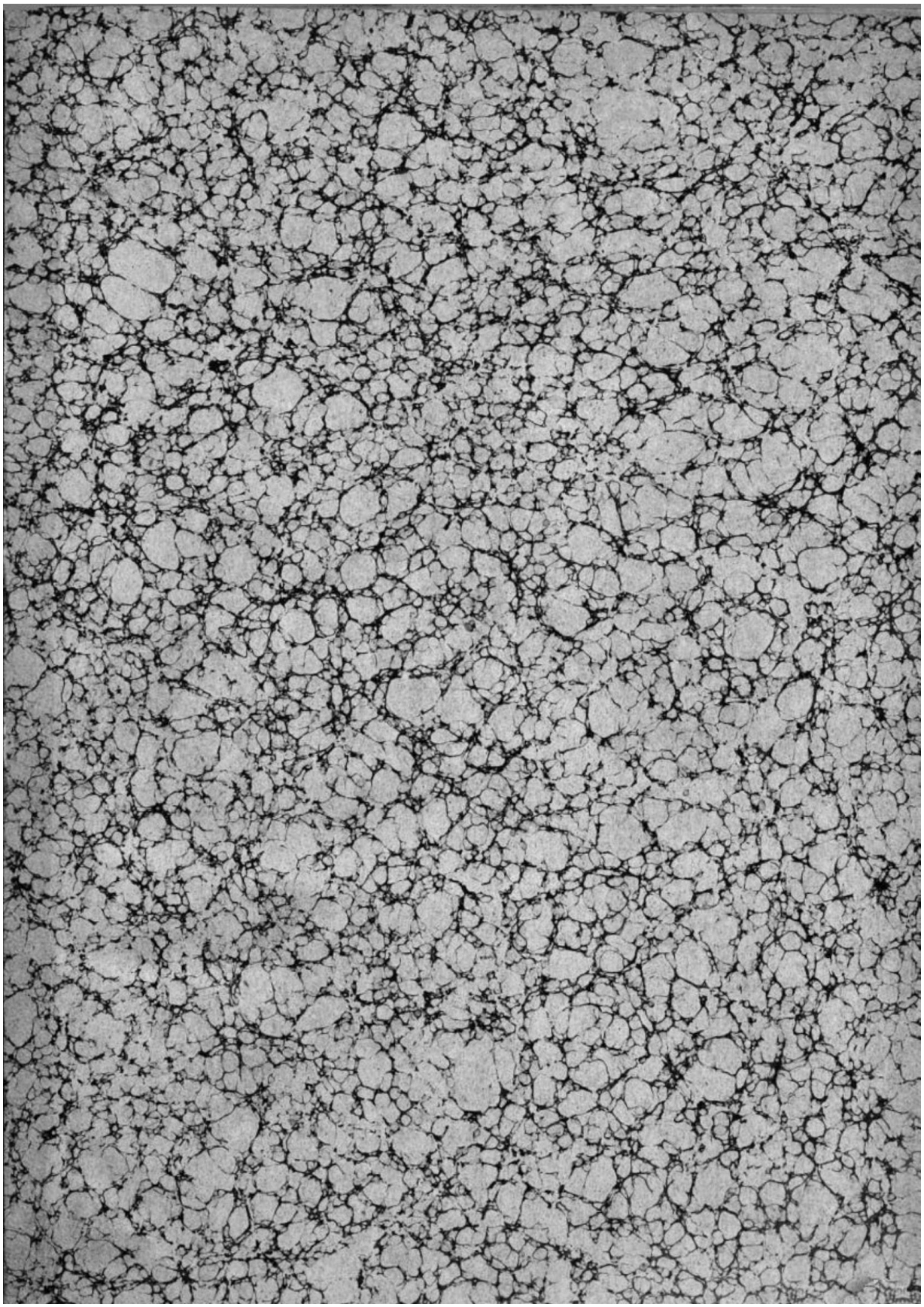
The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)


PALLI

BLIOTECA LUCCHESI - PALLI IV.“ SALA SCAFPALE Pluteo N.'Catïn*. B I B L 10 T £ C A LUCCHESI- PALLI \ II/.' s Al a T* Scap^aV I Pljuteo \ N * Catini K .• vl A T J


BLIOTECA LUCCHESI-PALLI
IV.ª SALA
SCAFFALE M
PLUTEO VI
N.° CATENA 1
BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI
III.ª SALA
O. I.
SCAFFALE 19
PLUTEO
N.° CATENA 7
Op. Sala B. N. 9



The text on this page is estimated to be only 24.00% accurate

Digitized ,c Google

The text on this page is estimated to be only 24.00% accurate

Digitized by Google

LES MASQUES • PA K PONSON DU



The text on this page is estimated to be only 21.77% accurate

2 I.FS M^SQUgS ROI' CES. PROLOGUE. l'xUSERC.B RO CORBKXB Tin*T. Celait oo 1793 Iæ veut d'biver sifflai» , arrachant aux arbrrs de la forcît de Sénat*» de lugubres craquements. I.n eol. détrempé par les dernières neiges qu'on pile rayon de soleil avait fondues, était boueux et glissant aux pied». Depuis longtemps déjà la nuit était venue : — une nuit obscure, sinistre, féconde eu mystérieuses épouvantes. A chaque pas qu'ds faisaient, les voyageurs s'arrêtaient, prêtaient l'oret essayaient de sonder les ténèbres, et semblaient n'oser s’avancer davantage. u Où sommes-nous, mon Dieu! mon bon Jérôme? dit une voix qui , malgré son angoisse , demeurait fraîche et pure comme le tintement de V.'ingilus parmi les éléments déchaînés. — Je ne tais pas, mademoiselle, répondit une voix plus grave, la voix d'un viiillard; tuais ce que je sais birn. c'est que le bun Dieu protège ceux qu'l sont eu péril et se recommandent à lui. Ainsi , prenez courage... et marchons... — Ail! je suis si lasse, mon bon Jérôme! comme c'est loin Paris! Voici huit jours que nous demandons notre- chemin , et toujours no nous dit : « C'est loiu encore!... n — * Paris est loin , cnelfot. mademoiselle, mais qoiis finirons bien par y arriver. — - Mon Dieu! pourvu que je retrouve mon père et mon frère, dont nous n'avons pas la moindre nouvelle... — lions les retrouverons. Ve sous l' ai-je pas dit. Dieu assiste ceux qui ont fui en lui. — Puisse-t-il t'entendre, mon bou Jérôme, a murmura la jeune fille , qui paraissait épuisée de fatigue. Tout à coup uu bruit lointain se lit entendre , c’était le galop précipité d'un cheval. * Vous le voyez, mademoiselle, dit Jérôme, on u'invoque jamais Dieu en vain. Vuus sommes égarés, rl voici un cavalier qui, sans doute, ta nous remettre .dan» notre chemin. « Le cheval galopait avec furie; au buut de quelque» minutes, sa silhouette et celle de son cavalier se détachèrent eu vigueur au milieu des ténèbres. « Citoyen ! » cria Jérôme. Au bruit de celle voix, le cheval s'arrêta brusquement. u Que me veul-oo? demanda le cavalier, qui , si on ra jugeait par le son de sa voix, était jeune. — Citoyen , continua Jérôme . prends pitié d'un pauvre paysan et de sa liile qui se rendra! à Paris et se sont perdu» du us les nui». • Le cavalier répondit avec bonté : • Si vous u'uiez pas absolument hrsoin d'aller à Paris relie nuit, je vous conseille de coucher en route. Il tic Tait pas bon à Pari», d'abord; ensuite , voua on êtes encore à près de quatre lieue*. Mais suivez ce sentier, et tournez à droite, vous vern-i de la lumière dan* réloigueuieuL 11 y a là une auberge, à l'cnseigue du Cor

lu a h tirant . uù vous pourrez passer la nuit. — Merci, répoudil Jérôme. Citoyen, je n'uuhlierai pas le service que tu uou» rwids. — - Excuaez-iuoi , répondit le cavalier. Excuscz-moi , je suis pressé. » Et il mit l'épcrou aux flancs de son cheval et disparut dans les ténèbres. La jeune fille avait pris le bras du vieillard et s'appuyait sur lui. u Ah ! disait-elle , pourquoi mou père et mon frère sonteils allés à Paris? Mous étions si bu ri dans mitre calme province, aux pieds de nos vertes collines morvandelles , au bord du Cousin, notre jolie rivière. — Votre père et votre frère, mademoiselle , répondit Jérôme, ont fait leur devoir en demi- uran» auprès de leur roi captif et persécuté. » K» ton» en poilant ainsi, malgré leur lassitude extrême, 1rs deux voyageurs roulumuient à marcher, et comme le sentier qu'ils suivaient inclu ait brusquement à droite, ils aperçurent un point rougeâtre dans le lointain. ün eût dit la lueur d'une lanterne dans le brouillard. « Voilà sans Junte l'auberge dont nous a parlé cet homme à cheval , dit Jérôme. — As-tu remarqué, mon bon Jérôme, comme il avait h vola émue? reprit la jeune fille. — \ou , mademoiselle. — Ce doit être un jeune homme, poursuivit-elle, c» sons doute, oh ! je le jurerais . il était en proie à uni: vive douleur et à une agilatioa extrême . cor sa voix tremblait bien fort. — Je n'ai pas remurqué, - dit le vieillard. A mesure qu'ils avançaient, le poiut lumineux s'agrandissait petit à petit, et bientôt les deux voyageurs aperçurent une maison au milieu de* arbres. Ils firent quelques pas encore , et le bruit d'une chanson vin' mourir à leur oreille : Ali! ça ira ! ça ira! Lai aristocrate* à la lanterne f chantait une voix nasillarde , fortement empreinte de la mélopée provençale. Ce chant d'extermination , qui , déjà , avait fait le tour de la France, donna le frisson à la jeune fille. < Oit! n'allons pas làl dit-elle , marchons encore, a Mais le vieillard répondit : » Qu'avons-nous à craindre, mademoiselle? \ 'êtes-vous pas vêtue comme une paysanne morvandelle, avec un fichu rouge sur lu poitrine, des inilniues de tricot aux mains et des rabots aux pieds ? El ne suis-je pas, moi, le meunier le plus accompli des environs de Clamecy-stir-Xièvre? — C'est juste , dit la jeune fille. — Marchons donc, poursuivit le vieillard . et Dieu nous assistera. « Ils cheminèrent encore, trébuchant parfois, mois avançant toujours. A mesure qu'ils approchaient, la lumière pn-nait des proportions plus vastes, la maison se dessinait plus distinctement sur le ciel nuageux , et la chanson leur arrivait plus stridente. a Ces gens-là ne soûl pas des homme»! murmura la jeune fille. Ah ! mon pautye Jérôme, si tu m'eu croîs, et Lieu que je sois affreusement lasse , nous éviterons cette maison et nous irons toujours droit

devant nous. * Vous êtes folle , mademoiselle. -- Ab ! j’ai peur., fit-elle, j'ai peur... — - Ne suis-je nas avec vous ? ■ U voix mâle du vieux Jérôme rassors un peu la pauvre enfant. • Comme Dieu voudra! * dit-elle. Et ils continuèrent leur chemin. La maison d'où s’échappait cette lumière rougeâtre qui depuis un quart d'heure guidait le» voyageurs égarés s’élevait au milieu d'un carrefour de forêt, au bord d'uo chemin pierreux et mal eotr»tcuu . qui s'appelait alors la route de Paris à Melun. Celait une odieuse construction en pisé et < u torchis , couverte de branches d'arbre liées en fascines , avec du papier huilé aux croisées en guise de vitres, une porte mal jointe, un seul étage, rl une cheminée unique du tuyau dr laquelle s'échappait une coI Ion m- de fumée. A l'entour »e dressaient, comme autant dr fantômes . les arbres dépouillés d- la lorét , et devant la porte surg<s>ait un poteau qui portait pour indication : Hvutr du Chrne tordu. « Jiruiue! Jérôme! supplia une dernière fois la jeune fille, au nom du ciel, n'allons pas la*. . <• loi chanson des patriote* continuait à retentir, et le Çm ira arrivait aux oreille» effrayées de la pauvre enfant comme un glas funèbre. A ce rhunl... véritable chant de mort... se joignent le cliquetis des verres, les paroles bruyantes, les éclats de rire d une nombreuse compagnie Mai* le vieux Jcrùuie n'eut aucun égard pour la terreur de celle qu'il appelait madrutoittllr, et il frappa rudement à I» porte. *0 tuuu Dieu! mou Dieu! pria la jeune fille, ayez pitié de moi... j’ai peur... j’ai peur!... * Au dedans comme au dehors, c'était bien le même aspect sinistre. Le» maîtres étaient au eoin du feu , — un maigre feu de bois vert, d'où s' échappaient de lugubres éiinrelles, étoiles confuses dau» un brouillard de fumée grise. l-o* hôtes euluiiraieot une table chargée des débris vulgaires d'on Î souper de cabaret. Table graisseuse , dépourvue de nappe , encombrée de bouteilles , vides, de verres dcmj^plein» , d'tffii'llcs ébréchées. À l'entour de l'&tre, il y avait un homme entre deux Ages, coiffé d'un bonnet de laine rouge, vêtu d'une blouse bleue, les pieds dans de» sabots garnis de paille. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.20% accurate

LES MASQUES h^GES. S Il avait 1V.I gris , la lèvre miiirc <*4 railleuse, le front fuyant, le* cheveu* grisonnants sur tes tempe* , les favoris épais cl noirs. Type complet du pajsau des environs de Paris, cet homme fournit silencieusement dans une pipe a court tuyau, *c tournait par* fois pour prêter l'oreille au* propos de scs fuites , souriait sans mot <iiro, et ramenait ensuite sou regard louche vers h-s tisons mal enHaiumcs du foyer. A sa droite était une de ces femmes qui. n'ont pas d'à;;.' . qui peuvent avoir trente ans ou soixante, selon le jeu qu'elles impriment à lerr physionomie. Petite, chétive, horriblement grêlée , les cheveux d'un roux jaunâtre , les dents noires, le menton pointu, h'S joues osseuses, uni i le regard brillant, audacieux, effronté, celle créature était épouvantable à voir. Ce n'était ni la feuime, ni la mère, ni la tille du maître de la maison. C'était un être sans état civil, sans patrie, sans famille, un être venu on ne savait d'où , mais vomi par quelque bouche de l'enfer, assurément, et qui s'était endormi , ou soir, les pieds ensanglantés, le corps couvert de haillons et de verrniatr, sur le seuil de l'mim-rge de maitre Gourjii. Gourju était le nom du cabarrtier. Celle femme, mendiante la veille, était devenue maîtresse le lendemain. Comment , par quel procédé magique était-elle parvenue à capter la confiance de «naître tîourju, à s'installer chez lui, à veiller sur •es intérêts et à conduire l'auberge? An bout de dix ans, c'était encore un mystère. Mai* depuis que la Mayotte, c'était son nom, présidait au comptoir du Corbeau vivant . le sinistre cabaret avait vu grandir sa mauvaise fépulïliot). Les bûcherons de la forêt, les paysans du voisinage n'entraient jamais dans ce repaire. Seuls, quelques rouliers attardes y buvaient en passant un verre de vin. De terribles et sombre» légendes couraient même dans Ig contrée. Dieu avant l'époque où commence en récit . et quand la France jouissait d'une paix profonde, plus d'un voyageur attardé avait trouvé, disait-on, une* foi mystérieuse dans le cabaret du Corbeau tirant . A ilongeron, à Villeneuve, à Brunoy et tout alentour de la forêt' de Sénart, on avait longtemps appe lé le cabaret du Corbeau rivant le coupe-gorge de la triuitv. Ce nom étrange venait des trois personnes qui habitaient l'auberge forestière, maître Nicolas Gourji., la Mayotte et le l iras. Ce dernier personnage, ainsi dénommé par ahréiialiun, était le père du cabarrtier. — l'n petit vieillard sec, anguleux, au* yen* verts, au ne* pointu, parlant peu, mais ayant un sourire de mauvais augure. Celui-là était assis à

la gauche de* maître Nicoli? Gourju et remuait à chaque instant les lisons du foyer. Autour de la table il y avait *ix personne* , quatre gendarmes et deux pekins, comme on eut dit uuc di*auii' d'aune. plus tard. I«es quatre gendarmes venaient de Paria; deux parai -;iiii»t être de vigoureux Alsaciens, un troisième se vantait en tordant >a moustache d'être né dans le faubourg Antoine. Le quatrième enfin, qui était le plu» jeune et qui portait sur h* bras les galons de brigadier, avait une jolie moustache brune, mt sourire railleur et lin, et un grand «-il bleu mélangé de fierté et de douceur. Un l'appelait Y.-îristo. Ce sobriquet lui ve nait de sa tournure distinguée, de scs mains blanches et de son petit pied, bien qu'il eût déclaré, deux années auparavant, en prenant du service, qu'il se nommait J ea n -\ é p c> i b ucè OC Denis, lil* d un confier de Bordeaux. A la droite de l'Arislu se tenait un personnage curieux à examiner. Il était vêtu (Pime carmagnole, coiffé d'un bonnet rouge, fumait daus une pipe dite brûle-gueule, pouvait avoir trculr-cinq uns environ, portait toute sa barbe, qui était noire, et montrait en riant d'un méchant rire deux rangées de dents blanche et pointues comme celle* d'un animal carnassier. • Aussi vrai que Paris est un gros village auprès de Marseille, dit te dernier personnage eu achevant sou fameux Ça ira! — car c'était lui qui dmi'wl,,— aussi vrai que l'Aintu a plutôt i'air d'un colonel que d' nu brigadier, je vous tvl firme, citoyens, que le monsieur que voilà aura bien de l'agrément à Paris demain. » En parlant ainsi, l'homme à la carmagnole, qui s'était autre qu'uu de ces fameux Mvsedlais qui étaient venus à Paris dcmuuder la léte de Louis XVI 5 l'homme a In earntngnolp, «Usons-nous, montrait le sixième bile de l'auberge du Carton tt rira»/. C'était un grand jeune homme aux longs bras, aux jambes osseuses, maigre comme une chevillé, osseux comme une vieille, la tête couverte de cheveux jaunes, l'iml bleu dépourvu de sourcils, la bourbe garnie de bonnes grosses lèvres naïves, sur lesquelles un beau sourire d'ontre-Bhin s'épanouissait h l'aisé. Il portait une redingote à brandebourgs de couleur grise, une petite casquette rirée, un étui de fer- Man c en bnndouillère et des bottes molles pKwtées. Il s'exprimait difficilement en français. Cependant il parvenait à se faire comprendre, et avait annoncé en entrant dan* l'auberge qu'il se nommait Fritz Muller, natif de Munich, et était étudiant en médecine de l'université de Heidelberg. Il avait marché tout le jour, se dirigeant sur Paris, était arrivé à l'entrée de la forêt comme la finit arrivait, et avait fait rencontre du Marseillais dans le chemin qui conduisait an Corbeau mirant. Le Marseillais lui avait servi de guide. Lorsqu'ils étaient entrés dans

l'auberge, les gendarmes s'y trouvaient déjà cl se menaient à table pour souper. Le Marseillais avait pris une chaise eu disant : a Quand i! y 3 pour quatre, on trouve aisément pour cinq. ■ — F.t même pour six, » a ait ajouté FArisfo en avançant un siège et faisant place à l'Allemand de Heidelberg. On avait soupe bravement. Le lard sale et les nommes de terre accommodés par la Mayotte avaient' été convenablement arrosés par uni' douzaine «Ir litres de petit bleu. Chacun avait payé son écot «le gaieté. I.es gendarmes al aciens avaient crié l ire fa Répabliiftte! le Parisien du faubourg Antoine avait raconté une scène du dernier opéra joué à Paris; l'Aristo avait prétendu que, hien qu'on fût an 2<t janvier 1793, il se sentait assez chaud pour dlrr son uniforme, ce qu'il avait fait au grand Mandate de ses trois subordonné*. Enfin , le Marseillais avau entonné le Ça ira ! Seul l'Allemand était demeuré grave ri mclanroliqup , comme il sied à un homme né dan» le pays de la poésie, de la choucroute et des cigognes. Aussi , lorsque le Marsriilais prononça ces paroles : m Monsieur aura peu d'agrément à Pari* l'étudiant leva-t-il fa télé et régir. !ut-il son interlocuteur d'un sir étonné et uaif. u Et pourquoi cela? » demanda-t-il. Les gendarmes et le Marseillais se regardèrent d'uo air qui signifiait • — Ali en! uni» d'où vient-il? Il ne sait donc rien? * Puis le Marseillais reprit : « Vous êtes Allemand, n'esl-co pas? — Oui. — Xon naturalisé Français? — Xon, dit f Allemand. — Alors, fit le Marseillais, on peut se dispenser de l'appeler eitoycn. — C'est juste, observa l'Aristo. — - Eh bien donc, mûssiru, continua le Marseillais, j'avais l'honneur de vous dire que vous n'auriez pa* grand agrément à Pari-, — Pourquoi ? demanda l' Allemand obstiné. — Parce qu'on y guillotine pas mal. » Et de peur que l' Allemand ne comprît pas, le Marseillais eut une pantomime expressive imitant le jeu du couperet qui fait tomber une tête. L'Allemand se pril à sourire: * Oh ! je sais... dit-il. • — Ah! vous... savez? — Va! — Et cela ne vous effraye pus, trou de Pair? » L'Allemand eut on sourire plu* laine, plu* épanoui, a C'est pour cela que je viens, » dit-il. Celle réponse simple et naïve donna !«• frisson aux auditeur*, d'autant mieux qu'un septième convive Sâul.i s ir la table et lint réclamer sa part du souper, tandis que maître Nicolas Gourju, la Xlayotte et le Vieux se retournaient curieusement aux dernières paroles de l'étudiant do Heidelberg. Ce septième convive, qui venait picorer dans les assiettes demipleine- . n'était :mtro que la vivante enseigne du cabaret, un corbeau centenaire qui vivait en liberté dans la maison depuis plus (T un diMui-sièrlc. ■ Signe de malheur! balbutia l'Aristo, qni pAlit soudain. — Ah! ricana le Marseillais

en s’adressant k I* Allemand, monsieur vient à Paris pour *e foire guillotiner? • Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.93% accurate

4 LES MASQUES R Olî CK S, Mais l'étudiant n'eut pas lu temps de répondre. Un bruit se fit au dehors et oo frappa résolument à la porte. Ce fut la Marotte qui se leva et alla ouvrir. Les gendarmes le Marseillais et l'Allemand tournèrent les yeux ver* la porte avec curiosité. Qui donc arrivait à celte heure attardée? On vit apparaître sur le seuil d'abord un homme anx cheveux grisonnants, ensuite une jeune fille. L'homme était de petite taille, maigre, chétif en ses formes anguleu s es. Il avait la lèvre mince, l'œil profondément enfoncé dans son orbite et d'nne mobilité extrême, le nez d'un oiseau de proie, le menton pointu. Avec cela un' air de fausse bonhomie répandu sur tout le visage, le geste rond , la démarche assurée. Il était v élu d'une blouse bleue, coilTé d'un chapeau de feutre gris, chaussé de sabots, et portail, accroché à la boutonnière de son gilet qu'on apercevait par la blouse entr ouverte, un gros bâton de houx hérissé de nœuds. « Salut, citoyens] dit-il. Bonsoir, les amis!... • On lui rendit son salut amical, mais tous les regards se portèrent sur la jeune fille qui l'accompagnait. ‘ C'était une créature d'une rare beauté, grande, mince, svrllc, au front blanc et mat, aux cheveux blonds, è l'œil bleu, aux mains transparentes comme de la cire et mignonnes comme celles d'une duchesse. Pourtant elle était vêtue d'une robe grossière de colonnade bleue, portait un fichu rouge au cou et avait emprisonné su luxuriante chevelure dans un pauvre petit bonnet d'indienne, comme en ont les paysannes morvandelle» des bords du Cousin. Mais sa beauté était si rayonnante, si splendide que, de tous ces hommes qui se trouvaient là, il n'en fut pas un, même le lieux, qui pùt réprimer un geste d'admiration. Elle entra rougissante et les yeux baissés. a Bagasse! dit le Marseillais, voilà une citoyenne qui n'est pas déchirée, mes amis. — Une ptlle fdme ! n grommelèrent les Alsaciens. L'Allemand admira rêveur. ■ Un beau brin de fille! • murmura le Parisien du faubourg Antoine, qui était connaisseur. Le brigadier de gendarmerie, celui qu'on apprlait Yaiitlo, ne disait rien, lui, mais il Iressodlil profondément, et son œil investigateur s'arrêta sur les mains blanches et délicates de ta jeune fille. Quant à la Mayotte, que son horrible laideur chagrinait, elle fut si choquée de celte beauté souveraine qu'elle murmura : « La jolie chipie! Avec qui donc ça court-il les grands chemins? — Holà! citoyenne, dit le nouveau venu, rxcusex-moi de venir Iroohler votre souper; mais il fait un froid de loup en forêt; ta bise pénétrait sons mon tricot, et ma

pauvre fille que voilà était transie. — Ah! dit maître Nicolas Gourju, l'hôtelier, qui se rangea pour lui faire place au Feu , c'est la fille, citoyen? — Oui, citoyen, ma propre et légitime fille, Adexandrine-Victoire Macbemin, née native de l'IsIc-sur-Serein , en pays morvandiau , où je suis meunier de mon état. — Alors, rirana le Marseillais, c'est pas étonnant que la citoyenne ait les tnuins blanches. — Pourquoi? demanda un des Alsaciens naïfs. — Parce qu'elle se les lave dans le son. — Gombmult pat! dit le second Alsacien. — Ce qui , acheva le Marseillais , vaut mieux que Siitnuer delans. • A celte horrible plaisanterie, les deux Gourju et la Mayotte se uirent à rire, tandis que la pauvre jeune fille s'asseyait toute tremblante devant le feu pI ôtait ses salrols pour réchauffer si s pieds endoloris par la marche et le froid. l.'Aristo fronça le sourcil et réprima un geste de colère; PAIIeinaod demeura grave et demanda, impassible : « Qu'est- ce que vous appelée éternuer dons le sun? — Mais, dit le Marseillais, vous le saurez prochainement, «ndaneu... — Comment? — Puisque vous venez à Paris pour la chose. — Quelle chose ? — Est -ce que vous n'avez pa» dit que vous vouliez ious faire guillotiner? » Wu rUfoiuand cul un aourirc candide■ Pas précisément, dit-il. Je suis médecin, et je me livre à d< sérieuses éludes sur la mort par la décollation. — Ah! ah! — On dit que la mort par la guillotine est instantanée. — Vous verrez ça un de ces jours... — - Moi, continua l'Alleman avec flegme, je sontieos le oooI raire. « La jeune fille frissonnait; mais celui que, tout à l'heure, elle appelait mon bon Jérôme et qui lui donnait le titre respectueux de madernihMelle, regarda le Marseillais en souriant : u Farceur! dit-il. — Moi, dit la Mayotte, qui se leva sur ses jambes torses, grimaça un hideux sourire et jeta un regard de haine instinctive à ta jeune fille toute tremblante, j'ai vu ça l'autre jour, à Paris, c'cst-il drôle !... — Ix citoyenne aubergiste, s'écria le Marseillais , est une Romaine ! — D'abord, continua la Mayotte encouragée par ce compliment, il y a beaucoup de monde sur la place. Moi , j'aime la société. Ensuite, on crie : lire la Républifme! et ou joue du tambour. C'est amusant ! F.l puis celui qui a inventé ce bijou de macbine-là est un fier lapin tout de même! On voit mouler l'homme, puis on voit courir une planche, puis on a l'air ébloui par un éclair, et c'est fini. — C'est à donner envie à mvtsitv d'essayer, dit le Marseillais en désignant l'Allemand. — ■ Tais-toi , la femme ! dit brutalement le caharetier. — Hein? De quoi? fit la Mayotte, ou ne peut donc pins rire maintenant? ■ Le vieux Jérôme crut devoir se mêler à la conversation. ■ La citoyenne a raison, dit-il, on doit pouvoir rire après

boire. — Il lit efopper sa langue. — Si j'avais seulement bu un verre de vio... » Le Marseillais lui tendit son verre qu'il emplit jusqu'au bord. u A ta santé, citoyen! * dit Jérôme rn le vidant d'un trait. Puis il regarda sa prétendue fille. • Et toi, petite, as-tu soif? — Je n'ai ni soif ni faim, répondit la jeune fille. J'avaia bien froid tout à l'heure , mais à présent je suis réchauffée, et je crois que nous pouvons nous remettre en route. — En voilà des pratiques I murmura la .Mayotte. Ça se chauffe sans donner un liard, et ça vous parle ensuite de s'en aller!... — Non, nia petite, répondit Jérôme, nous ne noua remettrons pas en route par un temps pareil. Que dirait ta mère, la citoyenne Florine Machemin, ma légitime épouse, si tu tombais malade f Nous sommes ici avec de braves citoyens et sous la pruteclion de la loi ! ■ A ces mots, il salua les gendarmes. u Mais, dit brutalement la Mayotte, si vous couchez ici, tou» dormirez sur une chaise. Nous n'avons pas de lits. — Auprès du feu , tous les lits sont bons. » L'Aristo, silencieux jusque-là, regarda la Mayotte de travers. « Est-ce que tu couches sur une chaise, toi, citoyenne? — Moi, j'ai mon lit... . — Eh bien, tu le céderas à cette jeune fille. — Plus souvent! grogna la hideuse créature. — Bah! fit le brigadier, une mauvaise nuit est bientôt passée. Et puis , tu ne voudrais pas déplaire à la gendarmerie. » Crs derniers mots attirèrent au brigadier, de la part du vieux Jérôme . un regard étrange que surprit le Marseillais. a Ah çà, lit la Mayotte, qui prit une attitude insolente, voilà qui* vous protégea le» aristocrates? Lu jeune fille rougit jusque dans le blanc des yeux, et le vieux Jérôme cnil devoir se troubler si fort que le Marseillais le regards à son tour fixement. I.' Allemand, eu contemplation devant la voyageuse, semblait étranger à tout ce qui se disait et se passait autour de lui. Mais l'Aristo, à qui □'avaient échappé ni le trouble du vieux Jérôme, ni la rougeur de la jeune fille, ni le regard perspicace de Marseillais, se leva tranquillement et prit la Mayotte sous le» aisselles ; puis il l'enleva de terre comme il eût fait d'un enfant. u Di» donc loi, citoyenne, fit-il, tu n'as qu'à continuer de m'agacer les nerfs , et je te montrerai comment je protège les aristocrates. — Aiel vous uie faites mal, geignit la Mayotte tandis qu'il la reposait sur son escabeau. — Hé! brigadier, hé! la Muyollr, gronda maître Nicolas .'îonrjn, la paix s'il vous plaft! Digitized by Googli

The text on this page is estimated to be only 26.81% accurate

LES MASQUES ROUGES. « — Rassure-loi, citoyeo, je oc veux pas te prendre la femme, n répondit le brigadier d'un ton railleur. Celte scène avait été courte, mais pas assez pour que le vieux Jérôme et le Marseillais u eussent eu le letnps d’échanger un nouseau regard. Ces deux hommes, qui se voyaient pour la première fois, s'étaient déjà devinés. La Mayolje continua à murmurer, les Alsacien* vidèrent une onzième bouteille, l'Allemand demeura en extase devant la jeune fille, i'Aristo se leva, alla ouvrir la porte et sortit. Alors le Marseillais, le vieux Jérôme et la Mayotte respirèrent. On eût dit que la présence du brigadier les gênait sensiblement. Quant à maître Gourju , il avait vidé tant de bouteilles de vin , en compagnie des grndarmes, qu'il était un peu ivre et voyait ce qui se passait autour de Ini à travers le brouillard de sa pipe. La jeune fille, au contraire, éprouva un redoublement d’effroi en voyant sortir cet homme en qui elle devinait un protecteur. L'Aristo s'éloigna de quelques pas et entra dans un fourré. U il se coucha & plat ventre et colla son visage contre terre. Mais aucun bruit ne vint mourir à son oreille, et il se relira découragé. « Nous n'avons pourtant que quelques heures, murmura-t-il. Si nous ne sommes pas autour du Temple demain avant le jour, tout est perdu ! ■ El il revint vers l'auberge, poussa la porte et alla s'asseoir au coin du feu auprès de la jeune fille, dont le front attristé se rasséréna sur-le-champ. • L'Allciuaud était toujours abîmé dans sa contemplation, les Alsaciens jouaient au doiyt mnuiltf pour tuerie temps, la Mayotte grommelait des paroles malsonnautcs et le Vieux était endormi. Le Marseillais tira de sa poche une blague en peau de chien et y enfonça son brûle-gueule , qu’il se mît à charger méthodiquement. Quand le brûle-gueule fut bourré, il posu dessus un tison qu'il prit avec ses doigts, regarda de nouveau le vieux Jérôme, et sortit a son tour en disant : # « Je vais voir le temps qu'il fait. — Moi aussi... h dit Jérôme Et te vieillard se leva. La jeune fille éprouva un frisson et lui dit d’une voix pleine d'angois!<e : • Est-ce que vous sortez, mon père? — Je vais prendre l'air sur le pas de la porte; chauffe-toi bien, petiote. * I.a pauvre enfant n'osa rien dire, et Jérôme sortit. Quand ils furent dehors, le Marseillais lui frappa sur l'épaule. • Roujour, citoyen, lui dit-il. — Vous m'avez déjà dit bonjour, observa le vieux Jérôme. — Ça ne fait rien , c'est pour mieux entamer la connaissance. — A votre aise, citoyen. — Ainsi, dit le Marseillais, vous êtes meunier? — Pour vous servir, citoyen. —

Je n'ai pas de farine à moudre, mais je cherche femme. — — C’est de votre âge, citoyen. — ■ El liens ! dit le Marseillais sans plus de cérémonie, un brin de fille comme celle qui te suit m'irait comme un gant! — Ma tille? dit Jérôme. — Farceur! répliqua le Marseillais; cette demoiselle est ta fille comme je suis ton nereu, moi... n Et il plongea dans les yeux gris du vieillard un regard ardent. b Voyons, mon bonhomme, reprit-il, je vais te dire ton affaire, moi. — Vous? fit Jérôme. — Moi. Tu n'es pas un meunier... tu eB un domestique, et cette petite est une aristocrate. » Et comme Jérôme se récriait : ■ Où la cooduis-tu? je ne sais, mais je devine. -T- Allez! allez! dit Jérôme d’un air finaud, vous causez bien, vous! Continuez, mon garçon... » Le Marseillais reprit : * • Tu es bien certainement quelque intendant voleur qui rêves de f emparer du château de Ion maître. — Après? fit Jérôme avec flegme. — Et comme sans doute Ion maître et ses fils ont déjà fait connaissance avec le citoyen Brutus, à moins qu’ils n'aient été massacrés au 10 août... — Chut! fit Jérômf. — Ah! ah! dit le Marseillais *0 vois que je devine aisément les choses. — Continuez , vous parlez bien. . . — Tu la conduis à Paris, où tu la dénoncera» au comité de salut public, n Le vieux Jérôme haussa les épaules , puis il se planta tout debout devant le Marseillais. “ t a Eh bien , dit-il , quand tout cela serait vrai , est-ce que ça von regarde ? — - Mon, mais on pourrait s'entendre... — Vous êtes un joli garçon . répliqua Jérôme, mais vons ne me ferez pas dire ce que je veux faire. — Vieux farceur! écoule donc, fit le Marseillais, qui prit le vieillard par le bras et l'entralua à cent pas de la maison. Ecoule donc, et uous allons nous entendre . » Jérôme s’assit sur un tronc d’arbre. « Parlez, dil-il. Autant vaut prêter l'oreille à vos sornettes que dormir sur une chaise. — Je te disais donc que sans doute la petite fille est orpheline et que tu la mènes à Paris où elle espère retrouver son père ou des parents quelconques, lesquels, tu le sois, loi, ne sout plus de ce monde. A Paris, tu la livreras comme aristocrate... — Et puis après? demanda le vieillari^dont le visage demeura impassible. - — Tu l’en retourneras au château, qui sera mis en vente, et lu l’achèteras pour cent écus. — Et puis? — Mais si tu t’entendais avec moi, citoyen, continua le Marseillais, je te ferais faire une besogne autrement sérieuse et qui te poserait fièrement dans l’esprit du citoyen Robespierre. Tu deviendrai* maire de la communp, membre du district, ami du comité de salut public, que sais-je? » Le vieillard perdit son masque de bonhomie, et ses petits yeux gris se fixèrent avec ténacité sur le Marseillais. > Tu es donc quelque chose dans le gouvernement? dit-il. — Je ne suis rien et je suis

beaucoup. — Comment cela? » Le Marseillais mit un doigt snr ses lèvres. b Chut! dit-il, c'est moi qui suis chargé de dévoiler au gouvernement les conspirations des aristocrates. — C'est-à-dire que tu eB un homme de police? — A peu près. » Le vieux Jérôme tressaillit d'aise. Le Marseillais reprit . b Donc, tel que tu me vois, je puis le faire faucher... et ta petite avec toi. • Jérôme eut un léger frisson. b Mais j'aime mieux transiger et te prendre dans mon jeu. La petite me plaît . et tu me laisses libre de m'en laire aimer. C'est à merveille! En échange, je te promets que lu auras le château, que tu seras moire, membre du district et ami du cituyen Robespierre. » Comme il parlait ainsi, le Marseillais saisit le bras de Jérôme. « Ecoute ! » dil-il. Jérôme prêta l'oreille. Un bruit lointain, presque imperceptible vint mourir à son oreille. C'était le galop d'un cheval. b Mon vieux , dit le Marseillais , le brigadier de gendarmerie que tu as vu tout à l'heure est un gentilhomme déguisé, un aristocrate qui conspire pour son sire, son roi. Mais je suis là. moi, l'homme de la police, et j'ai à une lieue d'ici, à Moutgerou, une douzaine do municipaux qui attendent mes ordres. Veux-tu être des nôtres? — Mais c'est convenu depuis longtemps, a dit le vieux Jérôme. I.'Aristo était rentré dans la salle d'auberge et rêvait, la tête dans ses mains; le gendarme né dans le faubourg Antoine s'était appuyé sur la table et dormait on faisait semblant de dormir. Les hoouêtes Alsaciens jouaient toujours au doigt mouillé. Tout à coup ce bruit lointain, ce bruit du galop d'un cheval que Jérôme et le Marseillais avaient entendu, arriva jusqu'au brigadier. Alors I'Aristo boudit sur ses pieds et courut vers la porte. • F.n ce moment aussi le vieux Jérôme et le Marseillais, qui sans doute avaient conclu quelque pacte ténébreux, revinrent prendra place autour du foyer dans l'auberge du Corbeau virant. u Où va-t-il, le brigadier? n grommela la Mayotte. L'Aristo entendit cas mots. Digitized by Google

— Rassure-toi, citoyen, je ne veux pas te prendre ta femme, » répondit le brigadier d'un ton railleur.

Cette scène avait été courte, mais pas assez pour que le vieux Jérôme et le Marseillais n'eussent eu le temps d'échanger un nouveau regard.

Ces deux hommes, qui se voyaient pour la première fois, s'étaient déjà devinés.

La Mayotte continua à murmurer, les Alsaciens vidèrent une onzième bouteille, l'Allemand demeura en extase devant la jeune fille, l'Aristo se leva, alla ouvrir la porte et sortit.

Alors le Marseillais, le vieux Jérôme et la Mayotte respirèrent. On eût dit que la présence du brigadier les gênait sensiblement. Quant à maître Gourju, il avait vidé tant de bouteilles de vin, en compagnie des gendarmes, qu'il était un peu ivre et voyait ce qui se passait autour de lui à travers le brouillard de sa pipe.

La jeune fille, au contraire, éprouva un redoublement d'effroi en voyant sortir cet homme en qui elle devinait un protecteur.

L'Aristo s'éloigna de quelques pas et entra dans un fourré.

Là il se coucha à plat ventre et colla son visage contre terre.

Mais aucun bruit ne vint mourir à son oreille, et il se retira découragé.

« Nous n'avons pourtant que quelques heures, murmura-t-il. Si nous ne sommes pas autour du Temple demain avant le jour, tout est perdu! »

Et il revint vers l'auberge, poussa la porte et alla s'asseoir au coin du feu auprès de la jeune fille, dont le front attristé se rasséréna sur-le-champ.

L'Allemand était toujours abîmé dans sa contemplation, les Alsaciens jouaient au *doigt mouillé* pour tuer le temps, la Mayotte grommelait des paroles malsonnantes et le Vieux était endormi.

Le Marseillais tira de sa poche une blague en peau de chien et y enfonça son brûle-gueule, qu'il se mit à charger méthodiquement.

Quand le brûle-gueule fut bourré, il posa dessus un tison qu'il prit avec ses doigts, regarda de nouveau le vieux Jérôme, et sortit à son tour en disant :

« Je vais voir le temps qu'il fait.

— Moi aussi... » dit Jérôme.

Et le vieillard se leva.

La jeune fille éprouva un frisson et lui dit d'une voix pleine d'angoisse :

« Est-ce que vous sortez, mon père?

— Je vais prendre l'air sur le pas de la porte; chauffe-toi bien, petiote. »

La pauvre enfant n'osa rien dire, et Jérôme sortit.

Quand ils furent dehors, le Marseillais lui frappa sur l'épaule.

« Bonjour, citoyen, lui dit-il.

— Vous m'avez déjà dit bonjour, observa le vieux Jérôme.

— Ça ne fait rien, c'est pour mieux entamer la connaissance.

— A votre aise, citoyen.

— Ainsi, dit le Marseillais, vous êtes meunier?

— Pour vous servir, citoyen.

— Je n'ai pas de farine à moudre, mais je cherche femme.

— C'est de votre âge, citoyen.

— Et tiens! dit le Marseillais sans plus de cérémonie, un brin de fille comme celle qui te suit m'irait comme un gant!

— Ma fille? dit Jérôme.

— Farceur! répliqua le Marseillais; cette demoiselle est ta fille comme je suis ton neveu, moi... »

Et il plongea dans les yeux gris du vieillard un regard ardent.

« Voyons, mon bonhomme, reprit-il, je vais te dire ton affaire, moi.

— Vous? fit Jérôme.

— Moi. Tu n'es pas un meunier... tu es un domestique, et cette petite est une aristocrate. »

Et comme Jérôme se récriait :

« Où la conduis-tu? je ne sais, mais je devine.

— Allez! allez! dit Jérôme d'un air finaud, vous causez bien, vous! Continuez, mon garçon... »

Le Marseillais reprit :

« Tu es bien certainement quelque intendant voleur qui rêves de t'emparer du château de ton maître.

— Après? fit Jérôme avec flegme.

— Et comme sans doute ton maître et ses fils ont déjà fait connaissance avec le citoyen Brutus, à moins qu'ils n'aient été massacrés au 10 août...

— Chut! fit Jérôme.

— Ah! ah! dit le Marseillais, tu vois que je devine aisément les choses.

— Continuez, vous parlez bien...

— Tu la conduis à Paris, où tu la dénonceras au comité de salut public. »

Le vieux Jérôme haussa les épaules, puis il se planta tout debout devant le Marseillais.

« Eh bien, dit-il, quand tout cela serait vrai, est-ce que ça vous regarde?

— Non, mais on pourrait s'entendre...

— Vous êtes un joli garçon, répliqua Jérôme, mais vous ne me ferez pas dire ce que je veux faire.

— Vieux farceur! écoute donc, fit le Marseillais, qui prit le vieillard par le bras et l'entraîna à cent pas de la maison. Ecoute donc, et nous allons nous entendre. »

Jérôme s'assit sur un tronc d'arbre.

« Parlez, dit-il. Autant vaut prêter l'oreille à vos sornettes que dormir sur une chaise.

— Je te disais donc que sans doute la petite fille est orpheline et que tu la mènes à Paris où elle espère retrouver son père ou des parents quelconques, lesquels, tu le sais, toi, ne sont plus de ce monde. A Paris, tu la livreras comme aristocrate...

— Et puis après? demanda le vieillard dont le visage demeura impassible.

— Tu t'en retourneras au château, qui sera mis en vente, et tu l'achèteras pour cent écus.

— Et puis?

— Mais si tu t'entendais avec moi, citoyen, continua le Marseillais, je te ferais faire une besogne autrement sérieuse et qui te poserait fièrement dans l'esprit du citoyen Robespierre. Tu deviendrais maire de ta commune, membre du district, ami du comité de salut public, que sais-je? »

Le vieillard perdit son masque de bonhomie, et ses petits yeux gris se fixèrent avec ténacité sur le Marseillais.

« Tu es donc quelque chose dans le gouvernement? dit-il.

— Je ne suis rien et je suis beaucoup.

— Comment cela? »

Le Marseillais mit un doigt sur ses lèvres.

« Chut! dit-il, c'est moi qui suis chargé de dévoiler au gouvernement les conspirations des aristocrates.

— C'est-à-dire que tu es un homme de police?

— A peu près. »

Le vieux Jérôme tressaillit d'aise. Le Marseillais reprit :

« Donc, tel que tu me vois, je puis te faire faucher... et ta petite avec toi. »

Jérôme eut un léger frisson.

« Mais j'aime mieux transiger et te prendre dans mon jeu. La petite me plaît, et tu me laisses libre de m'en faire aimer. C'est à merveille! En échange, je te promets que tu auras le château, que tu seras maire, membre du district et ami du citoyen Robespierre. »

Comme il parlait ainsi, le Marseillais saisit le bras de Jérôme.

« Ecoute! » dit-il.

Jérôme prêta l'oreille. Un bruit lointain, presque imperceptible vint mourir à son oreille.

C'était le galop d'un cheval.

« Mon vieux, dit le Marseillais, le brigadier de gendarmerie que tu as vu tout à l'heure est un gentilhomme déguisé, un aristocrate qui conspire pour son sire, son roi. Mais je suis là, moi, l'homme de la police, et j'ai à une lieue d'ici, à Montgeron, une douzaine de municipaux qui attendent mes ordres. Veux-tu être des nôtres?

— Mais c'est convenu depuis longtemps, » dit le vieux Jérôme.

. . . . . .

L'Aristo était rentré dans la salle d'auberge et rêvait, la tête dans ses mains; le gendarme né dans le faubourg Antoine s'était appuyé sur la table et dormait ou faisait semblant de dormir.

Les honnêtes Alsaciens jouaient toujours au doigt mouillé.

Tout à coup ce bruit lointain, ce bruit du galop d'un cheval que Jérôme et le Marseillais avaient entendu, arriva jusqu'au brigadier.

Alors l'Aristo bondit sur ses pieds et courut vers la porte.

En ce moment aussi le vieux Jérôme et le Marseillais, qui sans doute avaient conclu quelque pacte ténébreux, revinrent prendre place autour du foyer dans l'auberge du *Corbeau vivant*.

« Où va-t-il, le brigadier? » grommela la Mayotte.

L'Aristo entendit ces mots.

The text on this page is estimated to be only 18.04% accurate

é LES MASQUES ROUGES. * Jr vais à la rencontre de mon maréchal des logis , n répondit le jeune homme qui s'élança au dehors. Le hruit du cheval galopant à travers buis était devenu plus distinct. Lr brigadier entra sous U futaie, tuil deux doigts sur sa bouche et lit entendre un coup de rilfict. Un coup de riffiet répondit. Le cheval galopait avec furie eh les branches d'arbres, courbées par le vent d'hiicr. craquaient sons :•« pied». L'Aristo fit quelques pas à su rencontre, puis tout à coup il cria: « Halte! » Le cheval s'arrêta presque aussitôt, et une voix jruuc. sonore, rette voix qui déjà avait frappé l'oreille du vieux Jerome et de la jeune fdlc qui le suivait , demanda dans 1rs ténèbre* : « Est-ce toi , brigadier '(- — Oai, marchef! répondit l'Aristo. — Es-tu seul? — Seul. — Où sont te» gendarmes'! — Dans i' auberge, s La voix du maréchal des logis, appelé marche/ par une abréviation familière dans l'armée, étouffa un juron énergique; puis le cheval et le piéton firent quelque» pa* k lu irnct nlre i'un de l'iiulrr, et f Ariaii'i posa sa maio gauche sur le pommeau de la selle. « Eli bien? » Il articula ces mots avec émotion. — Eh bien , répondit le marchef d'une voix non motus émue , tout est perdu ! — 'C'est impossible. — - loi conspiration est découverte. Nus camarades ont été arrêtés à Melun . et demain ce ne sera pas la gendarmerie qui entourera la toiture, nuis bien les municipaux. — Tu es fou, baron! Je dis vrai, chevalier; et nous u' avons plus que deux partis à prendre, le premier est iusrnsé , mai» digue de nous; il cousUic a aller uuu» faire tuer là-bas, sous Ica jeux du roi. — Et le second? — Fuir. — Fuir! Fuir! tais-toi, baron... — Ait- mus encore, dit le marchef, ce u est pas tout. Nos deux amis qui jouent si bien leur rôle de gendarmes > t d'Alsacien* sont d' honnêtes gens , niais le troisième est uu misérable. L'est lui qui n trahi... — Es-tp sûr de ce que lu avance* , mordieu ! * — Très-*ûf, chevalier. Jacques Saunier est un traître!... — Mais c'est impossible! — Ecoute encore... Il y a uu étranger dans l'auberge, uu Marseillais? — Oui. — C'est uu homme de lq police; il a placé trente bornon s autour de l'auberge, trente niuiucipmx qui ne uous feront pas quaiUr... Ainsi, mii»-ui'eu, saule en selle avec moi, je te prendrai en croupe.., et par ous! — Non, non! dit l'Aristo, je ne laisserai pis» massacrer uos amis... a Et en proimnenrit ces mots tout haut , ic jeune homme peu su tout has à la jeune hile vêtue en paysanne , et dans laquelle il avait deviné uuu aristocrate. « Tu u*- les empêcheras point d'être massacré» et tu le seras

Unmême . chevaber. Crois-ouu, laisse-moi lu prendre en croupe et partons. . . — Non, dit le jeune homme avec eucrgic. Mai», toi, «uû. loi, qui es à cheval , par»... — Non pas j répondit |r marchef,, puisque tu \eiix rester! Nous, mourrons ensemble , s'il Je faut. — Soit, murmura f Aristo, que gngn.iit un sombre dé-e.-poir. Viens, alors.... * il prit le cheval par la bride , cl tous deux sc dirigèrent vers le cahnret . dont le» lumières hrilfnirnt h travers le* Arbres. A vingt pas de bv porte, fAritio s'arrêta, et dit lotit ho» i.n , Marchef : • « Es-tn sûr que ce soit Jacques Saunier qui nous ait trahis? — — J 'ou suis Hilr. — - En as-tu la preuve ? Oui. ■ — Eli bien, il faut tout de suite faire justice du traître. *— Comment? — Tu vas voir, je vais l'appeler pour qu'il piciiae ton cheval et le conduise à l'écurie. — Bien. Apre»? — Le reste me regarde. * L'Aristo alla ouvrir la porte de l'an berge, s'arrêta sur le snutl et dit d'un ton bref, le ton du commandement : » lié' Jacques Saunier... Voici le maréchal des logis qui revient de Melun et a besoin de toi. » # Le gendarme du faubourg A uloiuc avait liai de dormi depuis uor heure; moi» la voix de l' Aristo était trop impérieuse pour qu'il pût prolonger son prétendu sommeil. Il Irva la tête, «e dressa sur ses pie*!» et fil le salut militaire. !«a bons Alsacien* se regardèrent avec fétunneinent naïf des «jeu» ivresmort». — Avance à l'ordre! dit P Aristo. la* marchef a besoin de toi.» Le gendarinr se dirigea vers la porte, mais uuu sans avoir échangé un regard rapide atec le Marseillais. I.' Aristo surprit ce regard cl ne douta plu» un seul niumeul de la trahison de J arque- Saunier. I.o gendarme sorti', et son brigadier referma la porte. En pauvre jeune Elle, immobile et silencieuse sous le manteau de l'àtro. avait respiré plus librement lorsque le brigadier *' était montré ; maté In porto refermée , le protecteur mysiériona disparu, elle avait été rrj» ise pur ses angoisses cl sa terreur, malgré la présence du vieux JéiôfDC. Depuis une heure, Jérôme avait des manière* incompréhensible» et h'iiiiif des. propos bizarres; il parlait d' égorger le* tyran», de massacrer b* aristocrate* et de brûler leur* repaire». Le Marseillais fit un signe k la Mayotte et l'emmena dons un coin, à l'autre extrémité de la salle d'aubeige. «Amour de citoyenne, lui dit-il tout ha», tu sais que noua payerons largement le» pots datés, car on va casser le* pots tout à l'heure. » I) cul un mystérieux sourire, et les yeux bordés de rouge de la Mayotte brillèrent avec féioeilé. ■ Nous aurons d'aLord be.-uin d'un Coup de main de ton homme et du Vieux. — C'est convenu , dit la Mayotte. — d^uaad 1 Aristo rentrera, tu fer** pa» tuai d'éteindre la chandelle ; on fuit mieux sa besogne dan» l'obscurité. — Vous avez raison,

répondit la Mayotte, tuera-t-on cette iiujsm ri*? — Non, j’ai dos idées là-dessus. — Ab! Gl lu Muyolte avec dédain, et le vieux paysan. — Il Cht avec nous II lâche la petite, qui Mitai pu» sa fille '! — El cet imbécile qui a les cheveux jauucs? — Lt-loi-U, dit le Marseillais, il faudrait le coucher. Tu as une chuiubie ii-haut? — - J’en a» den*. — Itou! une pour l'AEenvaud, l’autre pour la petite. Tu ic» • enfermeras... — Soyez tranquillo. » Le Mmseiibn» alla se ras- ■ mr auprès du vieux Jérôme, à qui il poussa 1<> cuude. « Ce littjdc, I ri/i! disait uu des Alsacirn» d’une voix avinée , >7 havre tint chance le hendu au rheu? Oi’ai hcr du ! — Albu:»! ma fille , dit le vieux Jérôme, il faut aller uuu» coucher. • — Mm» je nui pas sommeil mon père....» et je me trouve bleu iri. * 11 sr pencha à son oreille : u Venez, mademoiselle, dit-il, non- courues Ma grand dan*mr. » La jeune fille sa leva, la Mayotte s'etail déjà armée d'une chandelle rt sr dir igeait ver» l'escalier de bois dont le* deruieres raaicbc» abouti-*, vient dan- un coin de la salle. Jérôme prit sa prétendue fille par le bras et l'aida k monter, car nv terreur ét&it telle en ce moment qu'elle chancelait Ci tremblait de tou* *e.i membre*. La cbouibie où b Mayu'l’’ fit entrer était la sienne. C’atnit une aorte de rédldt eufonié, krgé de six pied» carrés. ave« an lit de san I.* et deux rbdises boiteuses pour tonte garniture. f.e mobilier a’est j*s*s beau, dit l'horrible cabarclière, mais le ht ij.-l bon; lu demiinv» bien, citoyenne... » Kiîe posa *a r’mndeljo sur l’appui «le sa cruinèe et alla. u Tu i.i* rester auprès de mot, umu bon Jérôme, ■' est-ce pas dit la jcuuc fille affolée.
Digitized by Google .

The text on this page is estimated to be only 20.05% accurate

l.FS MASQUES ROl'GES. 7 — X’on , mademoiselle Claire. — El pourquoi, mon Dieu? ■ l.'inlendant, — c’en était un, et le M:i maillais avait nn flair exquis, — l' intendant prit ra voix la plu» mielleuse : « Voua tarée bien, mademoiselle, dit-il tout bas, qu'on persécute les a» istocralc-s , cuuirne ils disent, et que la moindre imprudence [m ni nous trahir. On nous a pris pour de bons paysans, Jaissons-les dans celle erreur. Je vais redescendre un moun-nt là-bas,* pour boire et causer avec ee* chenapans. C'est le moyen le plus sûr de détourner leurs soupçons. — Ob’ Jérôme! quels affreux propos lu at tenus ce soir. • — 11 faut hurler avec les loups... — Toi, le srrvileur de notre famille! toi, le vieux Jérôme que mou père aime tant! — C'est pour lui conserver sa fdle, mademoiselle. Songez que demain , à pareille heure, noua serons auprès dp lui. — Ab! l>ieu puisse-t-il l'entendre! Car vois-tu. depuis que nous sommes en roule pour Paris, mon bon Jérome, il y a des moments OÙ je désespère. — Il ne faut jamais désespérer, mademoiselle — Mais sais-tu bien qu'il y a plus de six mois que nous n 'avons eu des nom elles de moo père et de mon frère? • — Ils avaient émigré, mademoiselle; et s'ils vous eussent écrit et que leur lettre fût tombée dans les mains des jacobins, on eût conlisqiié leurs Ire ns. — • Et tu es sûr que nous les retrouverons à Paris? — Oui , cher ma Mcnr Victoire Mnchemin, qui est fruitière dans la rue du Vert-Bois. Ainsi, prenez côuragr, mademoiselle, conchezwiiji , et ri vous fnites votre prière éteignez votre chandelle anpar a vaut,, de peur qu'à travers quelque trou de la porte ou quelque cloison disjointe, on ne vous voie à gejjnut. Ce serait assez pour donner l'éveil à tous ees misérables. — — Mais où vas-in coucher, toi, mon bon Jérûme? - — Là, dans In pièce à côté, sur un c chaise, la main sur le pommeau de mes pistolets. — Pauvre Jérôme! dit-elle f»s larmes aui yeux, tu es un Adèle serviteur... — Pour plus de sûreté, dit-il, je vais vous enfermer et mettre la clef dans ma poehe. — Oui..., oui..., dit-elle, c'est cela... Peut-être aurai-je moins peur... — Bonsoir, mademoiselle Claire; priez Dieu... il est avec flous, et ne nous abandonnera pas. « Et lo pieux iulendaut ferma la porte ii double tour, et la jeune fille , à qui il avait donné le nom de Claire-, l'entendit descendre d'un pas pesant. Au moment où Jérôme et la Mayotte conduisaient mademoiselle Claire à sa chambre, le gcridaiini- , qui sc disait natif du faubourg Antoine, suivait le brigadier dit l'/trislo. Ce dernier le prit pur le bras au sortir de l'auberge ; u Vieus, dit-il,

le marebef veut te parler. — Il e»l donc là? — Oui, il revient de IlcJun. * Le gendarme était sorti si précipitamment qu'il avait oublié ses pistolets sur la table de l'anlxT^* et sou sabre sur une chaise. L« marche! était à cheval toujours, une main sur ses fontes, l'autre à la poignée de son sabre. a Jacques, dit l'Aristo, nous avons perdu la partie. Nos caïuarodes ont été arrêtés à Melun, consignés dans leur case rue, et ce ne sera pas les gendarmes qui demain escorteront le roi. Malédiction ! exclama Jacques Saunier. Mais quel est donc le traître qui a... — Tu le connais, > dit froidement l'Aristo. S'ils n'eussent été dan» le» ténèbres, le marebef et le brigadier eussent ru pâlir celui à qni ils donnaient le nom de Jacques Saunier. « C'est donc l'on de nos camarades ? dit-il d'une voix qu'il cherchait eu vain à rendre calme. t;- C'est loi S » répondit l'Aristo. Eu même temps. Jacques Saunier reçut un coup de poignard entre les deux épaules. « L'n traître comme toi, dit le brigadier, ne mérite point d'être frappé par devant. » " lia* geudarrm- ne jeta pas un cri et tomba foudroyé daus les jambes du cheval , qui Al nn brusque écart. • Voilà toujours uu manant de moins , baron , » dit le brigadier. Il se pencha, prit par les pieds le gendarme mort, et le trains derrière une broussaille, hors du carrefour. b A présent , reprit-il, si tu veux rester, baron, attache toi» cheval à un arbre, mets pied à terre, et lais-aol... il u'esl que temps! » « Et deux instants après, le marchcfcl le brigadier firent une entrée dans l'auberge. Xous connaissons le brigadier dit TAristo. Disons un mol da nouveau venu, le marebef, que son subalterne appelait tout bas . * mon cher baron. * ' C'était un homme de trente-cinq «lis environ, petit, olivâtre, à l'teil noir plus que An. aux cheveux épais et légèrement crêpés. Tout en lui respirait la vigueur et l'énergie. Il s'arrêta un moment sur le seuil et promena sou œil brillaut et clair sur la valle enfumée. A sa vue, les Alsaciens semblèrent sortir de leur ivresse, Xicotas Gourjo et le I ïeiw éprouvèrent un certain malaise. La Mayotte jeta au Marseillais, qui se tenait dans lo coin le plus obscur do la salle, uo regard qui semblait lui dire ; • Voilà un gaillard qui ta nous donner de ta besogne. • Quant à l'Allemand, il était rorli de sa rêverie depuis le départ de la jeune fille; le rharn\e qui l'avait dominé venait ac se rompre, et il examinait avec une Curiosité tnélée d'uu secret effroi tou* ces visages devenus sinistres. « Parhs-tû allemand? dit l'Ariçlo se penchant à f oreille du tnarchef. — Oni, pourquoi? — Ne t'étonne point, alors, de ce que je vais dire à ce garçon-la. » Il désignait l'étudiant de Heidelberg, qui •' était levé poliment à la vue du maréchal des logis. • Meîu herr, lui dit-il alors, déployant la langue d'outrc-

Rhin , sivez-cous où vous êtes? parle/ allemand — - Dans une auberge, à quatre lieues de Paris. — Vous êtes dans une maison qui est un coupe-gorge et dan* laquelle on vu s'assasincr bientôt. Xc faites pas un geste, ne laissez échapper aucun cri.... vous paraissez un loyal garçon, et je vais tâcher de voua sauver...» Ces paroles, prononcées dans nn idiome que les hôles de l'auberge, ni le vieux Jérôme; ni le Maiseillai* uc- comprcnat! nt , avaient frappe l'oreille des Alsaciens. Mats ni eus , ni le jeune étudiant ne soarcillèrent. a II y a ici une jeune fille que je vous confie... il faut la sauver ! — Je mp feiai tuer s'il le faut! » répondit f. Allemand avec nn subit enthousiasme. Les paroles allemandes, qu'il ne comprenait pas, avaient quelque peu déconcerté le Marseillais, qui s'attendait auparavant à voir le marche! demander un verre de vin et aller prendre place au (eu. Cependant, il allait faire signe à la Mayotte de jeter la chandelle à terre , lorsque le marche! le prévint et marcha droit à lui : a Me reconnais-tu , Olivier Brun ? » lui dit-il. En même temps, l'Aristo dirait aux Alsaciens : a Debout, camarades! nous sommes trahis!... il faut nous défendre ou mourir!... n l.es faux Alsaciens bondirent sur leurs pieds. L'un dégaina son sabre , l'autre mil Iz main sur les pistolets do Jacques Saunier et s'écria en hou français : « Morbleu! s'il en est ainsi, nous allons voir?... » La jeune fille, — celle que le vieux Jérôme avait appelée mademoiselle Cintre, uc s'était point mise au lit; mais, fidèle aux recommandations du vieil intendant, elle avait soufflé sa lampe. Puis elle s'était mise à ginoux et avait prié Dieu avec ferveur. D'abord il n'était monté vers elle que de confuses rumeurs; les hôtes du Corbeau riront cuuiiuuuieut à boire et à rire. Puis les paroles avaient été plus brèves, plus accentuées; puis un cri a' était fait cntffldi-e, — un cri do colère -strident; et eilu avait cru reconnaître la roik do .brigadier de gendarmerie. Tout à coup une détonation succéda à ce Cri, dff roup de pistolet retentit, puis un autre et encore uu antre... Et alor», ma iemon-rlle Claire éperdue s'élança au dehors et fuit... Mais, on s'en souvient, le vieux Jérôme avait fermé la porte. Et tandis qu'elle meurtrissait ses doigts délicats an coulart de la serrure et des gonds, des pas précipités rdeulirrol dans l'e*< ralier et se dirigèrent vers elle... Digitized by Google

— Non, mademoiselle Claire.

— Et pourquoi, mon Dieu? »

L'intendant, — c'en était un, et le Marseillais avait un flair exquis, — l'intendant prit sa voix la plus mielleuse :

« Vous savez bien, mademoiselle, dit-il tout bas, qu'on persécute les aristocrates, comme ils disent, et que la moindre imprudence peut nous trahir. On nous a pris pour de bons paysans, laissons-les dans cette erreur. Je vais redescendre un moment là-bas, pour boire et causer avec ces chenapans. C'est le moyen le plus sûr de détourner leurs soupçons.

— Oh! Jérôme! quels affreux propos tu as tenus ce soir.

— Il faut hurler avec les loups...

— Toi, le serviteur de notre famille! toi, le vieux Jérôme que mon père aime tant!

— C'est pour lui conserver sa fille, mademoiselle. Songez que demain, à pareille heure, nous serons auprès de lui.

— Ah! Dieu puisse-t-il l'entendre! Car vois-tu, depuis que nous sommes en route pour Paris, mon bon Jérôme, il y a des moments où je désespère.

— Il ne faut jamais désespérer, mademoiselle.

— Mais sais-tu bien qu'il y a plus de six mois que nous n'avons eu des nouvelles de mon père et de mon frère?

— Ils avaient émigré, mademoiselle; et s'ils vous eussent écrit et que leur lettre fût tombée dans les mains des jacobins, on eût confisqué leurs biens.

— Et tu es sûr que nous les retrouverons à Paris?

— Oui, chez ma sœur Victoire Machemin, qui est fruitière dans la rue du Vert-Bois. Ainsi, prenez courage, mademoiselle, couchez-vous, et si vous faites votre prière éteignez votre chandelle auparavant, de peur qu'à travers quelque trou de la porte ou quelque cloison disjointe, on ne vous voie à genoux. Ce serait assez pour donner l'éveil à tous ces misérables.

— Mais où vas-tu coucher, toi, mon bon Jérôme?

— Là, dans la pièce à côté, sur une chaise, la main sur le pommeau de mes pistolets.

— Pauvre Jérôme! dit-elle les larmes aux yeux, tu es un fidèle serviteur...

— Pour plus de sûreté, dit-il, je vais vous enfermer et mettre la clef dans ma poche.

— Oui..., oui..., dit-elle, c'est cela... Peut-être aurai-je moins peur...

— Bonsoir, mademoiselle Claire; priez Dieu... il est avec nous, et ne nous abandonnera pas. »

Et le pieux intendant ferma la porte à double tour, et la jeune fille, à qui il avait donné le nom de Claire, l'entendit descendre d'un pas pesant.

. . . . . .

Au moment où Jérôme et la Mayotte conduisaient mademoiselle Claire à sa chambre, le gendarme, qui se disait natif du faubourg Antoine, suivait le brigadier dit l'*Aristo*.

Ce dernier le prit par le bras au sortir de l'auberge :

« Viens, dit-il, le marchef veut te parler.

— Il est donc là?

— Oui, il revient de Melun. »

Le gendarme était sorti si précipitamment qu'il avait oublié ses pistolets sur la table de l'auberge et son sabre sur une chaise.

Le marchef était à cheval toujours, une main sur ses fontes, l'autre à la poignée de son sabre.

« Jacques, dit l'Aristo, nous avons perdu la partie. Nos camarades ont été arrêtés à Melun, consignés dans leur caserne, et ce ne sera pas les gendarmes qui demain escorteront le roi.

— Malédiction! exclama Jacques Saunier. Mais quel est donc le traître qui a...

— Tu le connais, » dit froidement l'Aristo.

S'ils n'eussent été dans les ténèbres, le marchef et le brigadier eussent vu pâlir celui à qui ils donnaient le nom de Jacques Saunier.

« C'est donc l'un de nos camarades? dit-il d'une voix qu'il cherchait en vain à rendre calme.

— C'est toi! » répondit l'Aristo.

En même temps, Jacques Saunier reçut un coup de poignard entre les deux épaules.

« Un traître comme toi, dit le brigadier, ne mérite point d'être frappé par devant. »

Le gendarme ne jeta pas un cri et tomba foudroyé dans les jambes du cheval, qui fit un brusque écart.

« Voilà toujours un manant de moins, baron, » dit le brigadier.

Il se pencha, prit par les pieds le gendarme mort, et le traîna derrière une broussaille, hors du carrefour.

« A présent, reprit-il, si tu veux rester, baron, attache ton cheval à un arbre, mets pied à terre, et suis-moi... il n'est que temps! »

Et deux instants après, le marchef et le brigadier firent une entrée dans l'auberge.

Nous connaissons le brigadier dit l'Aristo. Disons un mot du nouveau venu, le marchef, que son subalterne appelait tout bas « mon cher baron. »

C'était un homme de trente-cinq ans environ, petit, olivâtre, à l'œil noir plus que fin, aux cheveux épais et légèrement crêpés.

Tout en lui respirait la vigueur et l'énergie.

Il s'arrêta un moment sur le seuil et promena son œil brillant et clair sur la salle enfumée.

A sa vue, les Alsaciens semblèrent sortir de leur ivresse, Nicolas Gourju et le *Vieux* éprouvèrent un certain malaise. La Mayotte jeta au Marseillais, qui se tenait dans le coin le plus obscur de la salle, un regard qui semblait lui dire :

« Voilà un gaillard qui va nous donner de la besogne. »

Quant à l'Allemand, il était sorti de sa rêverie depuis le départ de la jeune fille; le charme qui l'avait dominé venait de se rompre, et il examinait avec une curiosité mêlée d'un secret effroi tous ces visages devenus sinistres.

« Parles-tû allemand? dit l'Aristo se penchant à l'oreille du marchef.

— Oui, pourquoi?

— Ne t'étonne point, alors, de ce que je vais dire à ce garçon-là. »

Il désignait l'étudiant de Heidelberg, qui s'était levé poliment à la vue du maréchal des logis.

« Mein herr, lui dit-il alors, employant la langue d'outre-Rhin, savez-vous où vous êtes? parlez allemand....

— Dans une auberge, à quatre lieues de Paris.

— Vous êtes dans une maison qui est un coupe-gorge et dans laquelle on va s'assassiner bientôt. Ne faites pas un geste, ne laissez échapper aucun cri.... vous paraissez un loyal garçon, et je vais tâcher de vous sauver...» Ces paroles, prononcées dans un idiome que les hôtes de l'auberge, ni le vieux Jérôme, ni le Marseillais ne comprenaient, avaient frappé l'oreille des Alsaciens.

Mais ni eux, ni le jeune étudiant ne sourcillèrent.

« Il y a ici une jeune fille que je vous confie... il faut la sauver!

— Je me ferai tuer s'il le faut! » répondit l'Allemand avec un subit enthousiasme.

Ces paroles allemandes, qu'il ne comprenait pas, avaient quelque peu déconcerté le Marseillais, qui s'attendait auparavant à voir le marchef demander un verre de vin et aller prendre place au feu.

Cependant, il allait faire signe à la Mayotte de jeter la chandelle à terre, lorsque le marchef le prévint et marcha droit à lui :

« Me reconnais-tu, Olivier Brun? » lui dit-il.

En même temps, l'Aristo disait aux Alsaciens :

« Debout, camarades! nous sommes trahis!... il faut nous défendre ou mourir!... »

Les faux Alsaciens bondirent sur leurs pieds. L'un dégaina son sabre, l'autre mit la main sur les pistolets de Jacques Saunier et s'écria en bon français :

« Morbleu! s'il en est ainsi, nous allons voir?... »

. . . . . .

La jeune fille, — celle que le vieux Jérôme avait appelée mademoiselle Claire, ne s'était point mise au lit; mais, fidèle aux recommandations du vieil intendant, elle avait soufflé sa lampe.

Puis elle s'était mise à genoux et avait prié Dieu avec ferveur.

D'abord il n'était monté vers elle que de confuses rumeurs; les hôtes du *Corbeau vivant* continuaient à boire et à rire.

Puis les paroles avaient été plus brèves, plus accentuées; puis un cri s'était fait entendre, — un cri de colère strident; et elle avait cru reconnaître la voix du *brigadier de gendarmerie*.

Tout à coup une détonation succéda à ce cri, un coup de pistolet retentit, puis un autre et encore un autre... Et alors, mademoiselle Claire éperdue s'élança au dehors et fuit...

Mais, on s'en souvient, le vieux Jérôme avait fermé la porte.

Et tandis qu'elle meurtrissait ses doigts délicats au contact de la serrure et des gonds, des pas précipités retentirent dans l'escalier et se dirigèrent vers elle...

The text on this page is estimated to be only 23.60% accurate

l i s M A SQ l'ICS UOKiKS. O» «il «(jftrMtic tin le seuil d'abord uu homme «ni rhe«cui fri-uinaiit*, munie «ne jeune fille. ftft *, Mademoiselle Claire ji«la un cri et tomba défaillmle au bord du lit dr la Mayotte. Alors, laudis qu'au rez-de-chaussée de l'auberge le» exclamations de fureur se croisaient arec les coups de pistolets, une épaulé vigoureuse se prit û battre la porte comme un bélier, cet engin de guerre de l' antiquité... u O Vierge Marie! murmura la pauvre enfant; sainte Mère du Christ, ne m'uharidomiez pas... prolégez-moi ! * Et comme elle prononçait ces mots . la porte vola en éclats , et un homme se précipita dans la chambre. Mais déjà la jeune fille était tombée évanouie sur le carreau de la mansarde. Lorsque mademoiselle Claire revint à elle, elle éprouva une t-rnaation bizarre ; elle se sentit emportée è toute vitesse, au milieu de la nuit et dans uue atmosphère glacée. Elle le crut un moment, mais lorsqu'elle eut exhalé un soupir et laissé échapper un léger cri, celui qui la portait s'arrêta et la déposa doucement à terre, la télé appuyée à un tronc d'arbre. La nuit n'ctail plus épaisse et ténébreuse : le vent avait balayé les nuages et la lune brillait au cit l. Mademoiselle Claire lit alors à ses genoux un homme tête nue et les niai us jointes, dont l'œil était suppliant et dont les lèvres murmuraient une prière étouffée. C'était l' Allemand Fritz Muller, l'étudiant de Heidelberg , l'homme aux cheveux jaunes. ■ Ah! mon Dieu ! où suis-je? et quel est cet homme? murmura la jeune tille avec effroi. — Vous êtes en sûreté, pour le moment du moins, « répondit le ben Allemand. FU1* promena un regard indécis autour d'elle. Ce n'était plus la forêt profonde et sinistre, la forêt aux arbres décharnés, aux roules tortueuses où le pied hésitait à chaque pas. C'était la plaine calme, unie, couverte de chaume, semée de maisons, éclairée çà et là de lointaines lueurs. Et la jeune fille respira. l'uis elle ramena son regard sur l'homme agenouillé; elle vit briller ce regard loyal, sourire ces lèvres honnêtes, et elle respira. Kl puis encore elle se souvint de cette infernale demeure dn Corbe au riraut, de ces cris de mort, de ces détonations d'amies à feu, et elle devina dans cet homme un Iibéruleur. • Ah! dit-elle, vous m'avez sauvée, n' est-ce pas? — Oui, mademoiselle. * Sa voix était humble, soumise; on eût dit un esclave fidèle. • Mais où sommes-nous? — Je ne sais pas. — Où est Jérôme? — Jérôme? fil l'Allemand qni ae prit à gronder comme un chien de garde au fond d'une cour, c'est un misérable, un traitre, mademoiselle, qui voulait vous livrer à vos ennemis.

— O mon Dieu ! est-ce possible ce que vous dites là? ■ Le jeune homme mit une main sur son coeur. « Regardez-moi, dit-il; sur la mémoire de ma mère, aussi vrai que je n'ai jamais menti, je vous jure que c'est la vérité. — l'n traître... un misérable.... Jérôme? balbutia la jeune fille consternée. — Qui voulait vous voler votre héritage après vous avoir fait assassiner... ■



The text on this page is estimated to be only 26.67% accurate

LES MASQUES ROUGES. 9 I. All(K><«n<l «rail pin Claie» p;i l* lit** »! la (xiilau | l.itol <]uJ i.e la iunUuait — l'aja 6C, Mademoiselle Claire couvrit son visage de ses deux mains el des larmes jaillirent à travers ses doigts. L'Allemand reprit: « Tandis qu'on se battait dans l'auberge, j'ai suivi les instruction* du brigadier, j'ai enfoncé la porte de votre chambre, je vous ai prise dans me* bras et j'ai sauté par la fenêtre. Depuis une heure je cours à perdre haleine, mais nous sommes loin maintenant... — • Ah I dit-elle, j'ai entendu des cris de mort, des coups de pistolet... Que se passait-il donc dans cette horrible maison? — Je ne sais pas... mais on voulait tuer les gendarmes, « Mademoiselle Claire se souvint de celui qu'on appelait l'Arialo, at en qui elle avait deviué un protecteur. ■ Pourvu qu'il n'ait pas été tué! » murmura-t-elle, adressant au Ciel pour cet inconnu une fervente prière. Elle s'était assise sur le rebord d'un fossé, respirait à pleins C tuons et contemplait son sauveur avec des yeus pleins de ses. • Mais où irons-nous, qn* allons-nous devenir? dit-elle. — J'irai où vous voudrez, répondit l'AUemaod avec une conflance naïve et robuste. Ah I je voudrais revoir mon père et mon frère. — Où sont-ils? — A Paris. — .F.b bien, dit l'Allemand, allons à Paris, et perinettrz-moi d'élre voire protecteur jusqu'à ce que nous les ayons retrouvés. Etes-vous bien fatiguée, mademoiselle? — Oh! oui, répondit -elle, mais je marcherai néanmoins en ta' appuyant sur vois... » Grèce au clair de lune, les deux fugitifs suivirent un chemin asses battu pour ressembler à une route. Au bout de trois heures, ils aperçurent des maisons et la lueur d'une forge. ■ C'est peut-être Paris, dit la jeune fille avec naïveté. — Oh! non, répondit Frit* Millier. Poris est une grande ville, ce n'est là qu'un misérable village. ■ Il entra dans U forge, laissant sa compagne au dehor^ et demanda au forgeron matinal : • Où soiiiines-noua? — A Alforl, répondit cet homme. — Quelle heure est-il? — Six heures du matin. — Suis-je encore loin de Paris? *— Si vous marchez bien, vous y arriverez dans deux heures. — Marchons , • dit mademoiselle Claire, qui reprit courage. Comme il faisait froid et que le brouillard humide du matin In pénétrait, Fritz Muller lui jeta son manteau sur les épaules. El ils marchèrent une heure encore, et les premières heurts dn l'aube glissèrent indécises dans le ciel gris. Le chemin riait devenu plus large et portait de nombreuses empreintes de pas. I-e* roues de plusieurs voilures le sillonnaient en tout sens, et sur le bord, çà et là, se dressaient des maisons.

Puis encore, à mesure qu'ils s’approchaient , un brouillard rougeâtre couvrait l’horizon. C’était l'atmosphère pins chaude et vaguement éclairée qui plane au-dessus de la ville immeuse. Ils rliiient près des barrières, et un murmure encore confus , semblable à une respiration gigantesque, leur arrivait.



The text on this page is estimated to be only 18.23% accurate

10 LES MASQUES ROI’ G ES. Puis ce bruit devint plu» strident et dégénéra en brouhaha. Enfin, api è» un quart d'heure de marche iis entendirent des cri», des murmures, des vociférations* , de* blasphème», de* éclats de rire, le tout entremêlé d’un lirait de voitures roulant sur le pavé, de claqueiuents de fouet», de hennissement* de chevaux, d'aboiements de* chien*. Une population nombreuse de mandrin rs, de laitier*, d'ouvrier* d«* la banlieue et de faubouriens, grouillait en dehors du mur d'enceinte, attendant que les portes de Paris tinssent à s'ouvrir. I ue centaine de gendarmes à cheval maintenaient à grand* peine C« lie foule remuante, inquiète, avide, que quelque éli uement impérieux semblait préoccuper. • — Les portes ! les porte*] criait la foule. — Vive la Itépubli fuel — Vive la Contention ! — A bas Cape! ! » Toute* ce* exclamation* étaient entremêlées de chansons patrioii jurs, et les couplets ai dents de la ,1/arsr iUaite sc répercutaient de ;;n»rpe en groupe. Enfin les portes s'onvnrent. II était grand jour, mais le ciel était bas, brumeux, et le brouillard estompait les toits et les tuyaux de cheminée. I..i foule se précipita dans Paris, où une autre foule non moins brillante, «on moins remuante, non moins «vide de quelque spectacle sinistre ou grandiose, aeconrait de son côté, et Frit* Millier cl sa compagne, entraîné» dans le tourbillon, se laissèrent emporter pur ce courant de chair humaine. L’Allemand avait pris mademoiselle Claire pur le bras et la portail plutôt qu'il ne la soutenait. I.’afflun.re était si compacte, si serrée, fi affairée, si trépignante, elle paraissait en proie à une agitation si vive . que Frit* Muller et mademoiselle Claire se trouvèrent au initiru d'elle 5, ms que personne prit garde è eux. , La foule descendait le faubourg Antoine ; Claire et Frit* t* suiviirnt, entraînés pur eKe. Quelquefois la jeune fille s'arrêtait épuisée, et disait à son compagnon : ■ Mais où donc ce* g* us-là vout-il», mon Dieu? Jnrrai» je n'ai vu autant de monde!.., Ab! j’ai plus peur encore que cette nuit... — Je ne sais pas... répondait l'Allemand. Mai..*- je suis avec vous, ne craignes rien! « Et le flot descendait; et ils marchaient toujours. l's arrivèrent ainsi jusqu'à U place sur laquelle naguère s'élevait la Uitslille. Lu, s'éparpillant, la foule devint un peu plus cluir-semée. La jeune hile posa sa main délicate sur l'épaule d'une bonne grosse femme qui avait la mine ouverte cl franche. Madame, dit-elle, pourriez- vous m'indiquer la rue du Vertl!oi‘? « La grosse femme se retourna, jeta un regard curieux d'abord,

Cou palissant ensuite sur la pauvre lufnul exténuée, et lui dit: Ma petite, on ne dit plus madame , mats citoyenne; ou ne dit)1us roui , mais tu. Fais-en ton profil, car tu es mignonne 8 cro|tnT, Suis t^it ee monde qui vn là-bas. devant toi, et quand tu R ris à la Yuç du Temple, lu tonneras à gauebe, et puis à droite, c'est la seconde rue. — Je te remercie, citoyenne, répondit mademoiselle Claire. — Venez, dit le bon Allemand, nous finirons bien par trouver. « Et ils continuèrent a marcher, entrâmes par le Ilot .Mais le flot s'épaississait toujours, semblable à un fleuve qui s'ensable cl, limpide à sa source, devient limoneux et roule des eaux noirâtres mélangée* de gravier. A l'endroit ndiqué par la grosse femme, c'est-à-dire à l'entrée de la me du Temple, il y ewt un brusque temps dVrêl. lai foule recula connue si efte *e tût brisée à quelque obstacle illwi:prtdu. Claire *e serrait contre le jeune étudiant, et, étourdie par ce bruit, ces cris, ce mouvement qui ai ail quelque chose d*inibroaF, elle se demanda à plusieurs reprises si elle n'était point le Jftfcl d'un horrible rêve. Tout à coup le* sourds m armures de la foule se changèrent en un seul cri : — Le voila! le voilà! » En même temps on entendit nu rondement de tambour, et l'Allemand . qui était grand , se dressa sur la pointe des pieds pour mieux voir encore, tandis que mademoiselle Claire se blottissait eoutre lui ain.-i qu'une colombe effarouchée. Fritz Millier aperçut d'abord des soldats en uniforme pt achevai, pui* de» hommes à pied, coiffés de bonucts rouges, vêtus de carmagnoles , armés do piques , de hallebarde* et de toute» sortes d'arme*. Entre 1rs soldats à cheval et les gens à pied qui de concert refoulaient la multitude, une voilure fermée a' avançait au pas de deux chevaux blancs. Le carrosse passu si près de Fritz et de mademoiselle Claire que tous deux purent jeter un regard rapide à l'intérieur. Un buniine nn peu gros, vêtu de blanc, la télé nue, était a»sU dans le fond. Il était pile, mais son regard était calme et lier. Lu vue de cet homme qu'il* ne connaissaient pas. qu'on conduisait ils ne savaient où, produisit sur les deux jeunes gens une sensation telle qu'ils firent à peine attention aux deux autres persouncs qui se trouvaient dans le carrosse. - Où va tout ce rnoude, et que va-t-on faire de cet homme? demanda la jeune fille. — Je ne sais pas, « répondit Fritz qui pressentait quelque gratte et terrible événement. En ce moment la foule, qui s'élait d'abord arrêtée, reprit son mouvement progressif derrière le carrosse et les municipaux à cheval ; et l'étudiant et sa compagne se trouvèrent entraînés de nouveau. J)n reste, à partir de cet instant, uuc curiosité ardente, anxieuse, »* était emparée de tous deux. Ils voulaient revoir cet homme, il» voulairnt savoir où il allait.

Quelque chose d'clmujje se passait en eux; inconnus la veille l’un à I notre, rassemblés par nri hasard, ces deux êtres arrivant ensemble à Paris sc sentaient désormais liés par une mystérieuse affection , par nn impérieux besoin d'aimer. Déjà même ils éprouvaient, à l'insu l’un de l'autre, les mêmes sentiment» et les mêmes désirs. la curiosité qui s'élait emparée de F ri U avait aussitôt dominé mademoiselle Cla-re; et dès lors ils n'avaient p«mt essayé de lutter contre ce coûtant qui les emmenait à la suite du carrosse. l/< vociférations s'apaisaient, l'n morne silence venait de s'emparer de celle multitude innombrable, interrompu seulement de. quelques cris de I »re la lUpuUiqu*! Cette grande artère de Paris que suivait le cortège était bordée de mahons à droite et à giuiche. Plusieurs fois les deux jeune» gens levèrent 1rs yeux et cirent les fenêtres garnie» de spectateurs. Et le cortège avançait «toujours 'mais lentement, cl la foule devenait de plu» en plus serrée et compacte. Souvent Fritz était obligé de prendre la jeune fille dans ses bras et de jouer des coude* avec énergie pour l'empêcher d'être étouffée. Cela dura à peu près deux heures , car, à mesure qu'elle avançait, cette mer de télés devenait plus houleuse et ralentissait sa marche. Eufin, elle s’arrêta de nouveau , et, comme la première fois, elle eut un mouvement rétrograde. Telles les vagues qui sc hrisent à la côte hérissée d’ écueils sc re« jcitrul eu pleine tuer. Alors FriU et mademoiselle Claire regardèrent de non veau. Il» uc voyaient plu» le carrosse, mais ils se trouvaient sur une place élevée. A leur gauche et à leur droite se dressaient de grands arbres dépouillés par l'hiver, et que couronnait on brouillard au trârret duquel Apparaissait un disque sanglait, le soleil dépourvo de rayons. À gauche, au delà des arbres, s’élevait un palais. A droite, l'horizon n'était borné par aucun édifice. Devant eux, l'étudiant et la jeune fille virent un pont. Tous deux se retournèrent, et ils s'aperçurent qu'ils claienf adossés à onc grande maison carrée supportée par uue galerie en arceaux. la-* fenêtres de celte maison, de ce monnaient plutôt, car if avait des proportious architecturales grandiose», étaient cloacs, — tandis que celles du hitiment qui s'élevait à côté étaient encombrées dp têtes arides du spectacle qui allait avoir lieu. Un mouvement de la foule refoula Fritz Muller et mademoiselle Claire sous les arceaux de l'bùlcl aux fenêtre» closes, et dont lo balcon, au premier étage, supportait le drapeau de l'ambassade d’Espsgoe. Alors l'étudiant se dressa de nouveau sur la pointe du pied. Digitized by Google

Puis ce bruit devint plus strident et dégénéra en brouhaha.

Enfin, après un quart d'heure de marche, ils entendirent des cris, des murmures, des vociférations, des blasphèmes, des éclats de rire, le tout entremêlé d'un bruit de voitures roulant sur le pavé, de claquements de fouets, de hennissements de chevaux, d'aboiements de chiens.

Une population nombreuse de maraîchers, de laitiers, d'ouvriers de la banlieue et de faubouriens, grouillait en dehors du mur d'enceinte, attendant que les portes de Paris voussent à s'ouvrir.

Une centaine de gendarmes à cheval maintenaient à grand'peine cette foule remuante, inquiète, avide, que quelque événement impérieux semblait préoccuper.

« Les portes! les portes! criait la foule.

— Vive la République!

— Vive la Convention!

— A bas Capet! »

Toutes ces exclamations étaient entremêlées de chansons patriotiques, et les couplets ardents de la *Marseillaise* se répercutaient de groupe en groupe.

Enfin les portes s'ouvrirent.

Il était grand jour, mais le ciel était bas, brumeux, et le brouillard estompait les toits et les tuyaux de cheminée.

La foule se précipita dans Paris, où une autre foule non moins brillante, non moins remuante, non moins avide de quelque spectacle sinistre ou grandiose, accourait de son côté, et Fritz Müller et sa compagne, entraînés dans le tourbillon, se laissèrent emporter par ce courant de chair humaine.

L'Allemand avait pris mademoiselle Claire par le bras et la portait plutôt qu'il ne la soutenait.

L'affluence était si compacte, si serrée, si affairée, si trépignante, elle paraissait en proie à une agitation si vive, que Fritz Müller et mademoiselle Claire se trouvèrent au milieu d'elle sans que personne prît garde à eux.

La foule descendait le faubourg Antoine; Claire et Fritz la suivirent, entraînés par elle.

Quelquefois la jeune fille s'arrêtait épuisée, et disait à son compagnon :

« Mais où donc ces gens-là vont-ils, mon Dieu? Jamais je n'ai vu autant de monde!... Ah! j'ai plus peur encore que cette nuit...

— Je ne sais pas... répondait l'Allemand. Mais je suis avec vous, ne craignez rien! »

Et le flot descendait; et ils marchaient toujours.

Ils arrivèrent ainsi jusqu'à la place sur laquelle naguère s'élevait la Bastille.

Là, s'éparpillant, la foule devint un peu plus clair-semée.

La jeune fille posa sa main délicate sur l'épaule d'une bonne grosse femme qui avait la mine ouverte et franche.

« Madame, dit-elle, pourriez-vous m'indiquer la rue du Vert-Bois? »

La grosse femme se retourna, jeta un regard curieux d'abord, compatissant ensuite sur la pauvre enfant exténuée, et lui dit :

« Ma petite, on ne dit plus *madame*, mais *citoyenne;* on ne dit plus *vous*, mais *tu*. Fais-en ton profit, car tu es mignonne à croquer. Suis tout ce monde qui va là-bas, devant toi, et quand tu seras à la rue du Temple, tu tourneras à gauche, et puis à droite, c'est la seconde rue.

— Je te remercie, citoyenne, répondit mademoiselle Claire.

— Venez, dit le bon Allemand, nous finirons bien par trouver. »

Et ils continuèrent à marcher, entraînés par le flot.

Mais le flot s'épaississait toujours, semblable à un fleuve qui s'ensable et, limpide à sa source, devient limoneux et roule des eaux noirâtres mélangées de gravier.

A l'endroit indiqué par la grosse femme, c'est-à-dire à l'entrée de la rue du Temple, il y eut un brusque temps d'arrêt.

La foule recula comme si elle se fût brisée à quelque obstacle inattendu. Claire se serrait contre le jeune étudiant, et, étourdie par ce bruit, ces cris, ce mouvement qui avait quelque chose d'infernal, elle se demanda à plusieurs reprises si elle n'était point le jouet d'un horrible rêve.

Tout à coup les sourds murmures de la foule se changèrent en un seul cri :

« Le voilà! le voilà! »

En même temps on entendit un roulement de tambour, et l'Allemand, qui était grand, se dressa sur la pointe des pieds pour mieux voir encore, tandis que mademoiselle Claire se blottissait contre lui ainsi qu'une colombe effarouchée.

Fritz Müller aperçut d'abord des soldats en uniforme et à cheval, puis des hommes à pied, coiffés de bonnets rouges, vêtus de carmagnoles, armés de piques, de hallebardes et de toutes sortes d'armes.

Entre les soldats à cheval et les gens à pied qui de concert refoulaient la multitude, une voiture fermée s'avançait au pas de deux chevaux blancs.

Le carrosse passa si près de Fritz et de mademoiselle Claire que tous deux purent jeter un regard rapide à l'intérieur.

Un homme un peu gras, vêtu de blanc, la tête nue, était assis dans le fond.

Il était pâle, mais son regard était calme et fier.

La vue de cet homme qu'ils ne connaissaient pas, qu'on conduisait ils ne savaient où, produisit sur les deux jeunes gens une sensation telle qu'ils firent à peine attention aux deux autres personnes qui se trouvaient dans le carrosse.

« Où va tout ce monde, et que va-t-on faire de cet homme? demanda la jeune fille.

— Je ne sais pas, » répondit Fritz qui pressentait quelque grand et terrible événement.

En ce moment la foule, qui s'était d'abord arrêtée, reprit son mouvement progressif derrière le carrosse et les municipaux à cheval; et l'étudiant et sa compagne se trouvèrent entraînés de nouveau.

Du reste, à partir de cet instant, une curiosité ardente, anxieuse, s'était emparée de tous deux.

Ils voulaient revoir cet homme, ils voulaient savoir où il allait.

Quelque chose d'étrange se passait en eux; inconnus la veille l'un à l'autre, rassemblés par un hasard, ces deux êtres arrivant ensemble à Paris se sentaient désormais liés par une mystérieuse affection, par un impérieux besoin d'aimer. Déjà même ils éprouvaient, à l'insu l'un de l'autre, les mêmes sentiments et les mêmes désirs.

La curiosité qui s'était emparée de Fritz avait aussitôt dominé mademoiselle Claire; et dès lors ils n'avaient point essayé de lutter contre ce courant qui les emmenait à la suite du carrosse.

Les vociférations s'apaisaient. Un morne silence venait de s'emparer de cette multitude innombrable, interrompu seulement de quelques cris de *Vive la République!* Cette grande artère de Paris que suivait le cortége était bordée de maisons à droite et à gauche.

Plusieurs fois les deux jeunes gens levèrent les yeux et virent les fenêtres garnies de spectateurs.

Et le cortége avançait toujours, mais lentement, et la foule devenait de plus en plus serrée et compacte.

Souvent Fritz était obligé de prendre la jeune fille dans ses bras et de jouer des coudes avec énergie pour l'empêcher d'être étouffée.

Cela dura à peu près deux heures, car, à mesure qu'elle avançait, cette mer de têtes devenait plus houleuse et ralentissait sa marche.

Enfin, elle s'arrêta de nouveau, et, comme la première fois, elle eut un mouvement rétrograde.

Telles les vagues qui se brisent à la côte hérissée d'écueils se rejettent en pleine mer.

Alors Fritz et mademoiselle Claire regardèrent de nouveau.

Ils ne voyaient plus le carrosse, mais ils se trouvaient sur une place élevée.

A leur gauche et à leur droite se dressaient de grands arbres dépouillés par l'hiver, et que couronnait un brouillard au travers duquel apparaissait un disque sanglant, le soleil dépourvu de rayons.

A gauche, au delà des arbres, s'élevait un palais.

A droite, l'horizon n'était borné par aucun édifice.

Devant eux, l'étudiant et la jeune fille virent un pont.

Tous deux se retournèrent, et ils s'aperçurent qu'ils étaient adossés à une grande maison carrée supportée par une galerie en arceaux.

Les fenêtres de cette maison, de ce monument plutôt, car il avait des proportions architecturales grandioses, étaient closes, — tandis que celles du bâtiment qui s'élevait à côté étaient encombrées de têtes avides du spectacle qui allait avoir lieu.

Un mouvement de la foule refoula Fritz Müller et mademoiselle Claire sous les arceaux de l'hôtel aux fenêtres closes, et dont le balcon, au premier étage, supportait le drapeau de l'ambassade d'Espagne.

Alors l'étudiant se dressa de nouveau sur la pointe du pied,

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 15.86% accurate

LUS MASQUES ROltiKS. 11 éleva la jeune filin dans «*» h ms , et Ions deux muets , avides , en proin à une émotion inconnue, regardèrent encore... Le carrosse qu'ils avaient cou slul muret «mai s'était «frète à deux pas J’ une sorte d’ édifie* bizarre. (l'était uh large tréteau, élevé de deux mètre* environ , sur lequel on arrivait par un escalier mufti d'une rampe. Au bord du tréteau se dressaient deux poteaux de sept à huit pied* de hauteur, parallèles et réunis tout eu haut par on objet triangulaire sur lequel le pâle soleil de janvier so reileiait faiblement. L'escalier, le tréteau . les deux poteaux parallèle* étaient peints eu ronge. Seul, f objet Irtaiigiitaiiv avait des reileU métalliques. Tnt* comprit et voulut reposer sh rom pu, que à terre. Mais une sorte de fidvrenso anxiété s' était emparée d'elle. * Aon. ndn , dit-elle, je veux voir... » Kl Frît/ . fiurîné rumine elle, continua il la soutenir dans ses bras, et comme elle il regarda... I,a foule IréniiSMit a I entour du tréteau, que les soldats à cheval entouraient. Fui* . derrière m , l'hornuie pile que Frit* et madetueisdle (liane avaient aperçu an fond du rai rosse, monta à «on tour, soutenu par un troisième personnage vêtu de noir. L’homme pâle a un* été sou b.ibit, il était nu-UHe, et, «rrtvé sur le tréteau , il se plfrça sur lo bord . lit un geste impuriru eà re gardant cet océan humain, et voulut parier... Muta nu ruuleun-nt .de tambour se fit entendre et couvrit sa voix. Ko même temps . un des hommes rouges lui Ho tes mains derrière le dus; l'autre souleva une planche qui vint se pincer devant sa poitrine. L'homme vêtu de noir lui montra le hel et murmura quelques paroles qui n'arrivèrent point jusqu'aux deux jeunes gens. La foule était devenue silencieuse. Si le* tambours avaient cessé de battre on eut entendu le vol d'ua rumii-r. Tout à coup la planche bascula, entraînant l' homme arec elle, courut sur des roulettes, et irn éclair s'alluma entra tau deux poteaux. L'objet triangulaire venait de tomber; ma demoisetio Clair* ferma les yeux... Lorsqu'elle les rouvrit, elle vit un des hommes vêtus de ronge qni montrait h la foule une télé délache* du troue... A tons elle jeta un cri terrible et s'évanouit doua les bra» de Frita MôHer. « L'est une aristocrate! cri* une femme dw peuple, mort h t'arieliK'tale !... s Mais , au même instant , la porte de eet hftfrl qui portait à son fronton le pavillon espagnol et dont le* fenêtres étaient closes, celte porte «'ouvrit... El Fritz Muller, d'un bond, en franchit le seuil, emportant dans M* bras ta jeune lit le privée de sentiment. Tout aussitôt la porte se referma , opposant k ta foule son armure

de béons»! 1-a télé que l'Homnio rélu de ronge venait 4e montrer ai» peuple était celle do Louis Capta, roi de France et seizième du nota. ris au vaoLoaua. PREMIÈRE PARTIE. L’AS^lllîÀ.XtïK Sim LA VI R. I. — li A COlSKBir UK !-A llUlftliO>tl»B. Un dernier rijpon de soieu luiubait du haut de» buts dans le préau de la conciergerie Une trentaine de prisonniers des deux sexes iitU> tuaient un peut tréteau sur lequel ou avait place line chai se. « Mesdames et messieurs, s'écria l'un d'eux, voici huit juins J consecutifs que je surs bourreau, je demande d'autre» ion «itou». 1 Celles de prêtre assermenté ne ou» déplairaient pas, je tôt» l’avâii* ! » Le personnage qui parlait ai»M étai Igiand, mince, tout mine, portait de jolies moustache* brunes et une queue convenablement poudrée et enrubanne*. Sa veste pou-de-soie vert tendre, «ou habit de vetaar* cramoisi et a culotte blanche étaient d une irréprochable Iriiditor, i Un eût juré, — le voyant soutire en saupoudrant sou jabot pbss* de quelque» grains de tabac, qu'd sortait do bat ou tout du ut-dns des confisses de 1 Opéra. ■ ,1 ■ Vicomte! dit un* voix jeune et rieuse, vous êtes un détestable joueur. , . , — l'urdou, marquise, je sais aussi beau et ainsi bon joueur qu’tm autre; mais, si tous voulez m* le permettre, je vous dirai mes raisons en vous coulant une histoire. * Lue jeune tille étincebnk' de beauté, de grâce et de jeunesse, descendit du U-éicnu .-ur lequel elle était montée et dit : i- l’nisqne le citoyen Broies veut mus* raconter une lus luire , le tribunal tondra Lieu, je l'espère, uiaccoider un saisis,., ou uup contmitfahuu de peine. » Un h oui inc grave, tout velu de noir et les chev«ox ynsenuanta, répondit aveu sang-froid : m Mademoiselle , en mn qualité d' accusateur publie, je dois unis provenu' que la coiiHiinUfrou ce peine que tous demutuU * ur saurait vou.s être aecordiv; mois le tribunal daigne remettre votre exécution à plus lard, et il • coûtera riiislnire du citoyen ilrulus avec i'inùul* gencf di'Qk il a deja donné tant de preuves. ■ lin long éelat de rire, un éclat de rire d'une franchisa intnno , accueillit ces paroles. « Bravo! bravo! cria- 1 on. — Ibilaalnhlruf cuninrc dirait feu le maréchal d* Hkhdieo, vous êtes un plaisant drôle, monsieur le baron Est-ce que voue »’ étiez pas plus sérieux lorsque vous étiex receveur général ? s Celui qui partait uiosi était nu gros homme au «Nage bourgeons*, à l'œil malin, aux lèvres épaisses, respirant ta bonhomie. « Et vous, Ulnosieur le marquis, riposta f ho ni me vêtu de uoir, quand voua cmiuiiiiodiez te beau régiment de Flandre, aviez -voua celte belle humeur? — - L‘ histoire î l'histoire! dirent plusieurs vota. — Je veux f histoire do citoyen Brnlus, s'écria ta bcllo jeu» fille d'un tou mutin, ou je tue

guillotine moi- même ! — Ce serait contre toutes les règles, mademoiselle , » répondit un nouveau pcrfounagi! qui vint se placer au mdtuo du cercle formé à IYhUmic du tréteau. ("était un pâle et beau jeune homme , au fier sourire un peu triste, à ta taille svelte, aux inaius délicates. Ou eût dit anè jeune fille habillée en garçon. ■ Tenez-vous à ii»m histoire ou acceptez-vous purement Cl .simplement ma démission? demanda le vicomte affuble du surnom de citoyen Brutns. — taon» voulait» flnataioi. — Eli b*n, ta voici!... EUc remonte a quinze au». Vu» veniez de naître, mndoatu irrite. • —Ata bonne heure l voilà ou bourwao galant! — La galanterie est de toutes les professions, madcmoncUa. Donc il y a quinze ami de c*ta; j'ca avais <kv. Nous étions à Chantilly. Son Altesse lu duc de Bourbon nd'fehiit d* la comédie. Chaque sou nu donnait île* représentations , et chacun y jaunit son rôle. — Je me souviens de cela, dit le gros homme au bisage bourgeonné qui avait commandé ta béni régiment- d« Flandre. — » Or, pour. suivit le citoyen Hrutus, à e*Ue époque jè »e tuim- *■ mais encore le vicomte de Saint-Cyrille, loi pièce qui obtint le plus de succès était l'œuvre <Tda petit «biné plein d'esprit, et s'appelait le Lendemain de Funfcnoy. — Un joli litre ! * dit le grave accusateur public. Le vicomte citoyen Bratti* continua t u II y niait dan» la pièce un abominable' coqinh, un espid* fieffé, un baronnet anglais qui , cuotmetltiii le* atrocités jlliff nrjfre* nitÀeé. Ce périd'fttaa|»rlàÉ£ré fëtic fier iffi éàreltèih haéBwé; cbevalicr de Virtay, uoubounc pûte a huntAto; I IrtfidAH^wb inéOldtté, qui nq-Mi. tant . vwe* ta t &Mrt réputé» ÿMïtfHbdé Mâtar. » Le jour de la première rephtar r.Wfiüfi , é4 rft ferawransp, et pentoude rte pù au aerien* tas- crimes du bnnumet nu dais en le toyetu «wé lo» (neiu doixM ebéreèta» dtaVW«fi'- , » L« lendemain, ce fut nu peu ptaa sérw»«i; ta trnisrèiiw jonr^ oivooblta Virtay peur rw voir qui* le baronnet A ta dciixwmi' icpiéseotation, oo lui jeta de» imirna®# jjtacêa à ju figuacr et butta Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.00% accurate

12 LES MASQUES ROUGES. ■ Ce que voyant, 1a pauvre Virlay demanda sérieusement au prince à ne pim jouer la oomédie. » Eh bien, mesdames et messieurs, nous jouons chaque jour, de deux à quatre, eu attendant le jour vrai, la comédie de la guillotine. Vous me rendras cette justice, qu'investi de votre confiance et de celle de notre tribunal révolutionnaire de famille t j'ai toujours rempli mes fonctions avec xèle et modestie. — Et une galanterie à toute épreuve, dit la marquise. — Il est certain, poursuivit le vicomte, que l'autre jour, madame, quand je vous ai exécutée, j'ai relevé votre chignon et écarté vos beaux cheveux avec tous les égards possibles. — C'est vrai, mais vous y avez mis le temps. — Vos cheveux sont si beaux (— Flatteur ! — Citoyen Brulus, dit sévèrement Taccusateur public, si vous oubliez votre dignité de citoyen libre en vous adonnant à nne basse flatterie indigne d'an vrai républicain, la Convention vous destituera. — Mais c'est ce que je demande! s'écria le vicomte. Vous fiuiries par me prendre pour un vrai bourreau et voua me siffleriez quand je monterais sur ma machioe!... — Citoyen Brulus! votre démission est acceptée, et votre charge est mise au concours. ~ Vous allez voir, dit la folâtre jeune fille qui montra ses dents de perles en un éblouissant sourire, qu'on va me faire grâce, faute d'un bourreau de bonoe volonté. — Qui veut être bourreau? dit un vieux marquis dont le profil anguleux et la coiffure à l'oiseau royal rappelaient feu M. de Voltaire. — Moi, citoyens et citoyennes! répondit une voix. — Tiens, c’est l'abbé! bravo! bravo! — Et si mademoiselle de Verinières veut m'accorder sa confiance , elle n'aura point à s'en repentir. » Le bourreau de bonne volonté qui se présentait était un jeune homme gras, replet, de taille au-dessous de la moyenne, au visage rebondi et haut en couleur, terminé par un menton à fossettes, un véritable abbé, en un mol, comme l'ancien régime seul avait su en créer. « Oui, citoyens, dit-il, je vous déclare que mes fonctions d'annid nier assermenté ne me conviennent plus; je préfère manier l'instrument. C'est plus amusant, j'imagine. Seulement je désire changer de nom. Brûlas n'est pas le seul grand homme de l'histoire romaine. Horatius Codés a bien soo mérite. — Et blucius Sccvola donc? dit une voix. — C'est cela, messieurs et mesdames, je désire m'appeler le citoyen Sccvola. — Accordé ! — El j'entrerai en fonctions quand on voudra. — Hais tout de suite, dit la jeune fille qui riait toujours comme une folle. C’est moi qui commence. — Eh bien! écoulez,

mademoiselle. » Et le petit abbé sauta sur le tréteau , retroussa les manches de ■on habit et ae plaça auprès de la chaise qui figurait, pour rassemblée, les deux montants de la guillotine. Un couteau en papier était fixé tout eu haut, et le condamné pour rire devait passer sa tête dans les barreaux de la chaise. « Citoyenne , dit le bourreau qui veoait d'étre appelé à d'autres fonctions, je vous ferai observer qu'on ne meurt pas en riant... — Y a-t-il des exemples? • Aucon. — Eh bien, je vais tâcher de devenir grave, répondit la belle étourdie. De quoi allez-vous me parier, monsieur l'aumônier, de Dieu? — Mais non, citoyenne, il n'y en a plus; on l'a aboli. — Des saints ? — On les a destitués. — De l'Être suprême? — Sans doute... — Montons, • dit la jeune fille, qui s'élaoça, légère, sur le trénu où Ox-bourreau la suivit. La parodie de cette scène terrible qui se renouvelait chaque jour sur la place de la Révolution commença alors. Le faux prêtre murmura quelques mots à l'oreille de la con~ damnée, lui fit placer sa tête entre les barreaux de la chaise, et I6 couteau en papier tomba. En même temps, le bourreau prit une tête en carlin, barbouillée le rouge, et la montra au peuple en disant : • Ainsi périssent jusqu'au dernier tous les ennemis de la République. p Et l'assistance répéta en riant : « Vive la République! vive le citoyen Mucius Scrvola! — Silence! » dit alors l'homme vêtu de noir et revêtu des fonctions d'accusateur public, -— taudis que la jeune fille guillotinée redescendait tranquillement de l'échafaud en disant : « A qui le tour? — A moi! à moi! à moi! » crièrent plusieurs prisonniers. Seul, le jeune homme pâle, aux mains délicates, se lut H demeura rêveur. « Silence! répéta l'accusateur public, il est bon de procéder pai ordre, » Et il tira une liste de sa poche , la déplia et dit : • Voici les noms de ceux qui doivent mourir aujourd'hui pour la République. — Comme moi, dit la jeune fille; laissez-vous faire, citoyens, cela ne fait aucun mal. Monsieur que voilà, le citoyen Mucius Scrvola, a la main très-légère. ■ Des éclats de rire accueillirent cette boutade. L'accusateur public lut : ■ Le tribunal révolutionnaire a condamné à mort les citoyens » dout les noms suivent : ■ 1" Le citoyen Marie Joseph laiperche, ci-devant marquis de » l'ergnaules. » Le marquis salua comme eût salué de soo vivant feu M. de Voltaire, à qui il ressemblait beaucoup. » 2* La citoyenne Jeaone Vcrtpré, ci-devant marquise de la ■ Bretauchc. » La marquise répondit à cet appel en disant : « Mais on m'a déjà guillotinée, il y a huit jours. — Cela ne fait rien, répondit gravement l'accusateur public. « 3* Le chevalier de Rochemanre. » A ces mots, le jeune homme au visage pâle et au fier souriie leva la tète et parut sortir d'une rêverie profonde. ■

Ah! moi aussi... dit-il. — Vous aussi, chevalier. El, continua l'accusateur public, fi vous le voulez bien, pour aujourd'hui nous en resterons là... L'beure de rentrer dans nos cellules va bientôt sonner... » Le marquis monta sur le trétrau. et la comédie recommença . Puis la citoyenne Jeanne Vertpré, ci-devant marquise de la Brelauche, se livra à son tour aux exécuteur! et redescendit en disant : ■ Ce cher abbé a sûrement pris des leçons du citoyen Sansou. Il a l'air d'avoir pratiqué toute sa vie. » C'était au tour du chevalier de Rochemaure ; mais comme il allait poser le pied sur le trétean, la porte du préau s'onvrit et un homme entra, dont le sinistre aspect éteignit les rires des prisonniers. C'était le geôlier. « Citoyen chevalier, dit l'accusateur public, votre exécution est remise à demain. • Le chevalier eut nn sourire triste et demeura le coude appuyé sar le tréteau. L'bomme qui veoait d'entrer était coifTé d'un bonnet rouge, vêtu d'une carmagnole, et portait deux pistolets à sa ceinture, outre un énorme trousseau de clefs. Tous ces hommes qui raillaient froidement nne mort prochaine, toutes ccs femmes jeunes et belles qui s'essayaient à mourir avec grâce, ne purent alors se défendre d'un léger frisson, — car derrière le geôlier, par la porte du préau demeurée ouverte, ils virent entrer deux autres personnages revêtus d'écharpes rouges. C'étaient les pourvoyeurs ordinaires du tribunal révolutionnaire, le vrai , celui dont on ne sortait que pour marcher à un échafaud duquel on ne descendait pas. Ces deux hommes s'avancèrent au milieu des prisonniers, et l'un d eux tira de sa poche un papier dont il lut la teneur : « Nous, Fonquier-Tinvillc , accusateur public, renvoyons pour y » être jugés et convaincus d'incivisme, de conspiration envers la • République et de complots ayant pour but le rétablissement de la » tyrannie, les détenus dont les noms suivent : » 1* Marie-Joseph Laperche, ci-devant marquis de Ye rgnaales... • la* marquis eut un froid sourire. • Je m'y attendais, dit-il. Vive le roi!... — 2*, poursuivit le greffier, la citoyenne Jeanne Vertpré... • (a marquise eut un éclair dans les yeux. • Adieu, messieurs, dit-elle; nous nous reverrons là-haut. *a Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.98% accurate

LES MASQUES ROUGES. IS — îi*. continua le gruffier, U citoyenne Armande Vérinières... » U belle jeune fille jeta un 'cri, — mais le sourire n'abandonna pas ses livres et son éblouissant visage ne perdit point ses éclatantes couleurs. a Jo sais comment on mante à présent, a dit-elle. Mais au cri de la jeune fille , un antre cri avait répondu , un cri de désespoir suprême, — et le jeune homme anx mains délicates, au sourire mélancolique, s'élança... « Elle ! elle aussi ! « Elle l'entendit , se retourna et lui sourit : « Adipu, chevalier, dit-elle. J'avais deviné que vous m'aimiex... » Et elle lui donoa sa main à baiser. Mais le jeune homme, après avoir mis un baiser et une larme sur cette main, courut au greffier qui venait de remettre le papier dans sa poche. u Je dois être sur celte liste, moi aussi, lui dit-il. — Comment vous appelez-vous? demanda le greffier. — Le chevalier de Rodu-mourc. — Xon, vous n'y êtes pas. — Mais c'est impossible! c'est moi qui ai voulu sauver le roi... moi qu'on appelait YAristo dans la gendarmerie... — Cela lie me regarde pas! — Mais je veux mourir, moi aussi! s'écria le jeune homme bouleversé... J'ai trahi la République!... et la République n'a pas le droit... — Soyez tranquille, répondit le greffier, voos ne perdrez rien pour altrndre... votre tour virndra. • Et il fit un signe aux municipaux qui se tenaient à l'écart dans tm coin du préau , et qui vinrent se placer auprès du marquis et des deux femmes qu'ils allaient conduire à Ja barre du tribunal révolutionnaire. Le chevalier, pâle connue un spectre, voulait suivre celle qu'il aimait. Un bras robuste le retint. < Ce n'est pas tou tour, chevalier, » lui dit une voix brutale, la voix du geôlier. Le chevalier le regarda avec égarement. « la guillotine ne vent pas de toi! répéta durement le geôlier... Attends!... et espère!... » Ce dernier mot fut prononcé tout bas , mais il ent la puissance , néanmoins, de bouleverser le chevalier, qui tressaillit des pieds à la tête. • Qui donc es-tu? n balbulia-t-il. Le geôlier lui secoua de nouveau le bras, comme s'il eût voulu so débarrasser de son étreinte, mais il ajouta sourdement : • Espère!... on la sauvera peut-être... n Déjà la belle jeune fille était hors dn préan. An moment où elle en franchissait le senil, elle s'était retournée, adressant au chevalier un dernier regard et un dernier sourire, —)' sel ipti d'un ange quittant la terTe et qui croit à un monde meilleur. II. — Lt Ctrl DKS MASQUIS. Depuis longtemps les prisonniers étaient rentrés dans leura cellules respectives , après avoir pris en commun le repas vin soir. Le chevalier de Hochemaure,

accroupi sur la paille de son cachot, la tête dans ses mains , versait des larmes silencieuses et songeait à cette jeune fille si belle, si rieuse, dont le dernier jour était arrivé. h O mon Dieu! murmura-t-il, c'est la seconde depuis un mois que je vois aller à la mort.. . Qu'est-elle devenue, l'autre f celle que j'espérais sauver, et que j'ai vainement cherchée pendant les huit jours qui ont précédé mon arrestation. Ils l'ont arrêtée sans doute, massacrée peut-être... Morte! morte! elle aussi!... n Le bruit d'une clef fit tressaillir le chevalier, et l'arracha à sa douloureuse prostration. La porte de son cachot s'ouvrait, et ua homme entrait, précédé par la blafarde clarté d'une lanterne. C'était le geôlier. Soudain le chevalier se souvint des mystérieuses paroles que cet homme lui avait murmurées à l'oreille dans le préaa. Jamais le geôlier n'entrait dans sou cachot à pareille heure. Aussi cette visite inattendue fut-elle pour le chevalier ce qu'e*l la lueur soudaine d'un phare pour le marin perdu sur une mer or** geuse semée d'écueils. l-e geôlier avait, un instant, posé «m doigt sur ses lèvres, et jeté dans un coin un paqnet de hardes qu'il avait sous le bras. Tout cela impressionna si fort le chevalier, qne ses larmes cessèrent de couler, et qu'il regarda le geôlier avec une curiosité ardente. u Viens-tu donc me sauver? » lui dit-il. Le geôlier était un homme Irappu, entre deux âges, la figure ensevelie sous uue épaisse barbe noire , le front caché par sou bonnet rouge. Ccl homme était taciturne, brutal, paraissait fort exalté contre les aristocrates , et se vantait d'avoir assisté de si près à C exécution de Louis Capet, qu'un jet de sang était venu le frapper au visage. Il referma la porte du cachot sur lui et posa sa lanterne à terre. « Virns-tu me sauver? répéta le chevalier. -—Citoyen, répondit le geôlier, aussi vrai que je me nomme Joseph Xicolas Saoleuil , et que je suis un honnête homme , je te jure que je n'ai jamais manqué à mou devoir ui pour or, ni pour argent, en favorisant l'évasion d'un détenu. — Alors que viens-tu faire ici? — Je suis chargé d'une commission pour toi. — Par qui? — Par des gens qui s'intéressent à toi. — El pas à elle? demanda le chevalier qui songea avec amertume à la belle mademoiselle de Vérinières. — A toi et à ceui que lu aimes. — Quels sont ces gens-là? — Je ne pnis le les nommer. — Ah I dit le chevalier avec indifférence. Eh bien , que me veulenMls? — Je suis chargé d'exiger de toi iiq serment. — Lequel? — Celui de rentrer avec moi dans Ion cachot avant le jour. — Tu veux donc me faire sortir d'ici? — J'ai ordre de le conduire quelque part, — dans un lieu où (u pourras peut-être traiter de ta liberté et de celle de la femme que lu aimes. Mais je n'y consentirai que si tu me fais le serment de revenir ici

avec moi. Celle proposition singulière plongea le chevalier doua une sorts de stupeur. « Il est minuit, citoyen, dit le geôlier; te jour paraît à cinq heures, car nons sommes an mois de mars , et il est temps de se décider. — Eh bien, répondit M. de Rochrmaure, le serment le plus sacré pour un gentilhomme étant sa parole (Thonneor, je le donne la mienne, citoyen, que je ne te quitterai point, et rentrerai avec loi ici aussitôt que tu le voudras. — C'est bien , venez alors, s Le geôlier développa le paquet de hardes. u Tenez , dit-il , voilà un uniforme de municipal , eodossez-le. Toutes les portes s' ouvriront devant nous, et les sentinelles nous laisseront passer. • Le chevalier changea de costume eu un clin d'oeil , et se coiffa du tricorne que le geôlier avait sous son bras. Puis il passa un sabre en bandoulière, et se donna, en un tour de main, la lonroiire d'un véritable municipal. Le geôlier le fit sortir du cachot qui donnait sur no corridor au bout duquel était une sentinelle. Le chevalier la lut montra rn le poussant du coude. u Xe craignez rien , dit le geôlier, il est des nd/rrs. • Et comme ils passaient devant la sentinelle, il prononça ces mots à mi-voix : u Masques rouges ! * La sentinelle s'effaça et ils continuèrent leur chemin. A partir de ce moment , personne ne fit plus attention au faux municipal , qui , toujours guidé par le geôlier, armé de sou trousseau de clefs, arriva josqu'à la petite porte qui donnait sur le quai. l'o de ces épais brouillards que l'hiver traîne à sa suite montait do fleuve jusqu'aux toits des maisons, qu'il dentelait d'une façon bizarre. a Où allons-nous? demanda M. de Rocheniaure. — De l'autre côté de l'eau. » Ils remontèrent jusqu'au pont Neuf, le traversèrent et s'enfoncèrent dans la rue du Roule , qui descendait alors jnsqu'à la pointe Saiut-Eustacbe. Digitized by Google

— 3e, continua le greffier, la citoyenne Armande Vérinières... »

La belle jeune fille jeta un cri, — mais le sourire n'abandonna pas ses lèvres et son éblouissant visage ne perdit point ses éclatantes couleurs.

« Je sais comment on monte à présent, » dit-elle.

Mais au cri de la jeune fille, un autre cri avait répondu, un cri de désespoir suprême, — et le jeune homme aux mains délicates, au sourire mélancolique, s'élança...

« Elle! elle aussi! »

Elle l'entendit, se retourna et lui sourit :

« Adieu, chevalier, dit-elle. J'avais deviné que vous m'aimiez... »

Et elle lui donna sa main à baiser.

Mais le jeune homme, après avoir mis un baiser et une larme sur cette main, courut au greffier qui venait de remettre le papier dans sa poche.

« Je dois être sur cette liste, moi aussi, lui dit-il.

— Comment vous appelez-vous? demanda le greffier.

— Le chevalier de Rochemaure.

— Non, vous n'y êtes pas.

— Mais c'est impossible! c'est moi qui ai voulu sauver le roi... moi qu'on appelait l'*Aristo* dans la gendarmerie...

— Cela ne me regarde pas!

— Mais je veux mourir, moi aussi! s'écria le jeune homme bouleversé... J'ai trahi la République!... et la République n'a pas le droit...

— Soyez tranquille, répondit le greffier, vous ne perdrez rien pour attendre... votre tour viendra. »

Et il fit un signe aux municipaux qui se tenaient à l'écart dans un coin du préau, et qui vinrent se placer auprès du marquis et des deux femmes qu'ils allaient conduire à la barre du tribunal révolutionnaire.

Le chevalier, pâle comme un spectre, voulait suivre celle qu'il aimait.

Un bras robuste le retint.

« Ce n'est pas ton tour, chevalier, » lui dit une voix brutale, la voix du geôlier.

Le chevalier le regarda avec égarement.

« La guillotine ne veut pas de toi! répéta durement le geôlier... Attends!... et espère!... »

Ce dernier mot fut prononcé tout bas, mais il eut la puissance, néanmoins, de bouleverser le chevalier, qui tressaillit des pieds à la tête.

« Qui donc es-tu? » balbutia-t-il.

Le geôlier lui secoua de nouveau le bras, comme s'il eût voulu se débarrasser de son étreinte, mais il ajouta sourdement :

« Espère!... on la sauvera peut-être... »

Déjà la belle jeune fille était hors du préau.

Au moment où elle en franchissait le seuil, elle s'était retournée, adressant au chevalier un dernier regard et un dernier sourire, — l'adieu d'un ange quittant la terre et qui croit à un monde meilleur.

. . . . . .

II. — LE CLUB DES MASQUES.

Depuis longtemps les prisonniers étaient rentrés dans leurs cellules respectives, après avoir pris en commun le repas du soir.

Le chevalier de Rochemaure, accroupi sur la paille de son cachot, la tête dans ses mains, versait des larmes silencieuses et songeait à cette jeune fille si belle, si rieuse, dont le dernier jour était arrivé.

« O mon Dieu! murmura-t-il, c'est la seconde depuis un mois que je vois aller à la mort.... Qu'est-elle devenue, *l'autre?* celle que j'espérais sauver, et que j'ai vainement cherchée pendant les huit jours qui ont précédé mon arrestation. Ils l'ont arrêtée sans doute, massacrée peut-être... Morte! morte! elle aussi!... »

Le bruit d'une clef fit tressaillir le chevalier, et l'arracha à sa douloureuse prostration.

La porte de son cachot s'ouvrait, et un homme entrait, précédé par la blafarde clarté d'une lanterne.

C'était le geôlier.

Soudain le chevalier se souvint des mystérieuses paroles que cet homme lui avait murmurées à l'oreille dans le préau.

Jamais le geôlier n'entrait dans son cachot à pareille heure.

Aussi cette visite inattendue fut-elle pour le chevalier ce qu'est la lueur soudaine d'un phare pour le marin perdu sur une mer orageuse semée d'écueils.

Le geôlier avait, un instant, posé un doigt sur ses lèvres, et jeté dans un coin un paquet de hardes qu'il avait sous le bras.

Tout cela impressionna si fort le chevalier, que ses larmes cessèrent de couler, et qu'il regarda le geôlier avec une curiosité ardente.

« Viens-tu donc me sauver? » lui dit-il.

Le geôlier était un homme trappu, entre deux âges, la figure ensevelie sous une épaisse barbe noire, le front caché par son bonnet rouge.

Cet homme était taciturne, brutal, paraissait fort exalté contre les aristocrates, et se vantait d'avoir assisté de si près à l'exécution de Louis Capet, qu'un jet de sang était venu le frapper au visage.

Il referma la porte du cachot sur lui et posa sa lanterne à terre.

« Viens-tu me sauver? répéta le chevalier.

— Citoyen, répondit le geôlier, aussi vrai que je me nomme Joseph Nicolas Santeuil, et que je suis un honnête homme, je te jure que je n'ai jamais manqué à mon devoir ni pour or, ni pour argent, en favorisant l'évasion d'un détenu.

— Alors que viens-tu faire ici?

— Je suis chargé d'une commission pour toi.

— Par qui?

— Par des gens qui s'intéressent à toi.

— Et pas à elle? demanda le chevalier qui songea avec amertume à la belle mademoiselle de Vérinières.

— A toi et à ceux que tu aimes.

— Quels sont ces gens-là?

— Je ne puis te les nommer.

— Ah! dit le chevalier avec indifférence. Eh bien, que me veulent-ils?

— Je suis chargé d'exiger de toi un serment.

— Lequel?

— Celui de rentrer avec moi dans ton cachot avant le jour.

— Tu veux donc me faire sortir d'ici?

— J'ai ordre de te conduire quelque part, — dans un lieu où tu pourras peut-être traiter de ta liberté et de celle de la femme que tu aimes. Mais je n'y consentirai que si tu me fais le serment de revenir ici avec moi.

Cette proposition singulière plongea le chevalier dans une sorte de stupeur.

« Il est minuit, citoyen, dit le geôlier; le jour paraît à cinq heures, car nous sommes au mois de mars, et il est temps de se décider.

— Eh bien, répondit M. de Rochemaure, le serment le plus sacré pour un gentilhomme étant sa parole d'honneur, je te donne la mienne, citoyen, que je ne te quitterai point, et rentrerai avec toi ici aussitôt que tu le voudras.

— C'est bien, venez alors. »

Le geôlier développa le paquet de hardes.

« Tenez, dit-il, voilà un uniforme de municipal, endossez-le. Toutes les portes s'ouvriront devant nous, et les sentinelles nous laisseront passer. »

Le chevalier changea de costume en un clin d'œil, et se coiffa du tricorne que le geôlier avait sous son bras.

Puis il passa un sabre en bandoulière, et se donna, en un tour de main, la tournure d'un véritable municipal.

Le geôlier le fit sortir du cachot qui donnait sur un corridor au bout duquel était une sentinelle.

Le chevalier la lui montra en le poussant du coude.

« Ne craignez rien, dit le geôlier, il est des *nôtres*. »

Et comme ils passaient devant la sentinelle, il prononça ces mots à mi-voix :

« Masques rouges! »

La sentinelle s'effaça et ils continuèrent leur chemin.

A partir de ce moment, personne ne fit plus attention au faux municipal, qui, toujours guidé par le geôlier, armé de son trousseau de clefs, arriva jusqu'à la petite porte qui donnait sur le quai.

Un de ces épais brouillards que l'hiver traîne à sa suite montait du fleuve jusqu'aux toits des maisons, qu'il dentelait d'une façon bizarre.

« Où allons-nous? demanda M. de Rochemaure.

— De l'autre côté de l'eau. »

Ils remontèrent jusqu'au pont Neuf, le traversèrent et s'enfoncèrent dans la rue du Roule, qui descendait alors jusqu'à la pointe Saint-Eustache.

The text on this page is estimated to be only 18.52% accurate

14 LES MASQUES ROUGES. Le brouillard étsit ri épais qu'ils n'y voyaient pas k trois pas devant eus. u Voilà une vraie mût d'aventures , » dit le geôlier. Le chevalier, jusqu'alors silencieux, lui dit brusquement : « l'ui;q;ic lu si rs des gens qui se disent mer «rais, lu ne refuseras pas de me donner un renseignement. — C'est selon... — Où a-t-on conduit les trois prisonniers qui sont mandés & la barru du tribunal révolutionnaire? — Ils ont été jugés à six heures du soir. — Ab ! fit le chevalier avec un frisson... — Naturel lement. — Mais, après?... fit le jeune homme avec angoisse. — Ou les a ramenés à la Conciergerie. » Le elii'valicr respira. « EU* aussi , n'c?t-cc pas? — E]lc aussi. On doit les exécuter demain, à deux heures. » Le chevalier sentit tout son sang aftiucr « sou cœur, tandis qu'un frisson glacé parcourait ses veines. « Mais, dit le geôlier, tout dépend de toi, citoyen. — De moi? — Oui. Si tu acceptes les conditions qu'on te posera.... — Ah ! fit-il avec un élan dp généreux enthousiasme , qu'un uie prenne à si place, mais qu'elle vive! * la' geôlier ue répondit pas. Ils avaient marche rapidement et étaient arrives à l'entrée de la rue Moutorguril. « C'est par iei , n dit le geôlier. Ils entrèrent dans 1« nu* Muulorgucil , qu'ils suivirent jusqu'à celle ou Renard-Sainl-£auveur. Le geôlier »' arrêta. « .Maintenant, citoyen, dît-il, j'ni encore un serment à te demander. — Parle. — Il peut sc faire que tu n'acccples pas les conditions qui vont t'être posées. Si cela arrive, jure-moi que tu ne révéleras rico de ce que In auras vu et entendu. — Je te le jure , citoyen. » -Le geôlier, toujours suivi par M. de Roohemaure, fit rococo quoique* pas, puis il s'arrêta au milieu de lu rue du Renard, devant une maison de chétive apparence, dont toute.-, (es fenêtres étairul closes, — et il frappa à la porte trois coups régulièrement espacés. La porte , — ■ une porte bâtarde, étroite et ün*»e, rendit, sous le poing du geôlier, un son tuai et plein, connue s'il eut frappé sur un mur. « Mais cette maison est inhabitée ! observa le chevalier. — Non , n répondit le geôlier. En effet, peu après In porte s'ouvrit, et le chevalier pénétra dans une allée humide et sombre, pleine d'ubscurilé et de mystère. « Marchez tout droit devant tous, » dit le geôlier, qui referma la porte derrière lui. Le chevalier fit une trentaine de pas dans les ténèbres; puis, tout à coup, une clarté se fit. «* Qui est lu! dit une voix. — Celui que les Masques rouge» attendent, * répondit le geôlier. Une main s'étendit alors vers les mairie du chevalier, un homme dessina s* noire silhouette entre lui et cette clarté qui brillait, cl la voix

inconnue ajouta : ■ Suirez-moi ! » Le chevalier était brave; il l'avait prouvé maintes fois, et dopais un mois il s'attendait a mourir. Cependant celle course nocturne, celte marche dans les ténèbres, le son de ccllo voix, l'élrangr-té de sa situation, tout, jusqu'à cette clarté rougeâtre qui brillait devant lui, l'impressionnait au plus li.iut degré La lumière vers laquelle il rnaVrliait s'échappait d'une porte enIrebài'léc. que (’horuiuc qui marchait devant lui ont rit toute grande. Le chevalier se trouva alors sur le seuil d'une petite salie députirvue de meubles, et sur les murs de laquelle une lampe de fer, suspendue au plafond, projetait sa lueur vacillante et douteuse. Au fond de celle salle était une autre porte sous laquelle passait un (lot de lumière plus vive . et derrière laquelle le chevalier entendit un murmure de voix confuses. Alors il rrgarda celui qui venait de le prendre par la main. Cet homme, enveloppé des pieds à la tête dans un graud manteau, avait le visage couvert d’un masque de- velours rouge. Tandis que lé chevalier de Roehcinaure l'examinait avec curiosité, cet homme lui dit : * Vous êtes le chevalier de Rochemaurc? — Oui. — l'eus avez fait le serment de no rien révéler de ce qo« vous verriez et euteudru-x? — Je vous le renonrelle. — C’est bien , dit l'inconnu qui ouvrit les plis de son manteau et en tira un masque rouge comme h* sien. — Prenez cela, dit-il. car dans la réunion où vous aUcx pénétrer chacun doit demeurer inconnu. « Le chevalier appliqua le masque sur son visage, et son guide lui jeta sur les épaules un grand manteou semblable à celui qui l’enveloppait. Puis son guide alla frapper trois coups à celle porte houx laquelle passait nu rayon lumineux. « Qui frappe? demanda une voix. — Masques rouges! n répondit l'inconnu. I-i porte s'ouvrit. Le spectacle qui s’offrit alors aux regard* du chevalier de Rorbemanre riait bizarre et saisissant. Il rl&d au seuil d'une graude saJh-voûtée, qu'un pilier soutenait au milieu. A gauche du pilier était nue table exhaussée sur une estrade. Devant cette table était un fauteuil , — sans doute celui du président de quelque mystérieuse assemblée. A l’entour de la table une douzaine d'homme» causaient à voix hoMr. Ils étaient revêtus de grands manteaux comme le chevalier et «an guide, et comme eux ils portaient des masques rouges. A droite du pilû-r se trouvait un objet étrange, un tréteau de nn mètre de haut, surmonté de deux grands liras peints en ronge. eotrO lesquels élinrelmt une lame triangulaire. C'était une guillotine en réduction, pourvue de tous scs accessoi-rrs, depuis l' escalier jusqu'à la lunette destinée à maintenir le ro». depuis la manuelle d'osier qui devait recevoir l« corps du supplicié jusqu'à la sébile dans laquelle tombait

la télé, après le passage du rouleau. la*» murs de la salie étaient peints en rouge comme l'instrument de mort. Au bas de l’escalier, il y avait un bourreau qui paraissait attendre le chaland, comme un honnête marchand de draps ou d’épiceries ntt r ml la pi aligne au seuil <|e son magasin. Le chevalier, stupéfait, regarda tour à tour la ruachi»e, le bourreau et les boni u: es qui se trouvaient là; puis ses y« ux se fixèrent sur un objet qui, vu k temps présent, était plu* extraordinaire encore. C'était une immense pancarte ld niche, placéu au fond de la salle, sur laquelle sc détachait, en b lires nuire s d'un pied de longueur* le curieux avertissement que voici ICI ox va pahi.p. pus poutiqik! M. de Rochomanre contemplait tour à tour depuis cinq minute» le groupe d' homme > masqués, I.: salle, que des branches à huit bougies, placées de chaque côté du pilier, éclairaient, la guillotine qui paraissait attendre Je patient , et celle paurnrte qui délcudxit , eu l'an 11 de lu République, le seul et unique objet de couversatiou qui fut alors dans toutes les bouche*. Nul u'avait pnru foire cttrulion à lui, — à l' exception du bourreau, masqué comme les autres, et qui attacha sur lui un regar qui lui arracha un léger frisson. Malgré lui, le chevalier se remémora ces lugubres et mystérieuses réunions du moyen âge, qui, sons le nom de francs-juges, avaient jeté la terreur par toute l'Allemagne. Tout à conp un coucou de la forêt Noire, appliqué contre le pilier, fil entendre nu bruit métallique et sonnx nue heure du uialin. Aussitôt un des hommes masqués se détacha du groupe et «lia prendre place au fauteuil avancé devant la table. Eu même temps, celui qui avait servi de guide au chevalier de Rochemanre le fit asseoir sur une banquette, et tous le* autre» personnages qui sc trouvaient dans lx salle s’assirent pareillement à l'cntour de la table. Le président agita une sonnette, et le plus grand silence s'établit : Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.35% accurate

LFS M ASQUES ROUGES. !S ■ Citoyen, dit-il, jo vais faire l'appel par numéro. Chacun de vous, en se levant à son numéro d'ordre, sera tenu de prononcer le mot de passe qui lui est particulier. Nous devons nous défier avant tout de la police et des traîtres. Numéro 7, êtes-vous là? n Un masque rouge se leva et répondit ; • L'ftvoilie est chère. — Numéro 3, êtes-vous là? n Un autre masque répliqua , en se levant : « La nuit est froide. — Numéro 19. » Un masque se leva encore et dit : ■ J'aime la couleur violette. * Chaque masque interpellé à son tour et désigné par un numéro choisi au hasard, pour plus de sôrejé, constata son identité par un mot de passe. Alors le guide du chevalier se pencha vers lui, et lui dit tout bas : ■ Vous avez le numéro 17. — Bien ; que dois-je répondre? — - Le hrotfillanl es/ humilie. » Connue le chevalier s'inclinait, le président appela î • Numéro 17? — Me voilà; répondit M. de Roehemaurc ; et je Ironie, citoyen président , que le brouillard est humide. — C'est bien, dit le président. Je vois que notre nombre habituel est au complet , sauf un de nos membres, le numéro 11. qui a été arrête hier, condamné aujourd'hui, et qui doit être guillotine demain. * Celle nouvelle ne parut produire aucune impression sur rassemblée. « En revanche, continua le président, nous avons un postulant, le numéro 17, à qui nous allons iire les statuts de l' association . b Tout ce qu'il voyait et eutemla t depuis une heure avait tellement fatigue la curiosité du chevalier de Hochcmaure, que les dernières paroles du président n'ajoutèrent rien à sa surpi ise. Celui-ci déplia nue sorte de cahier manuscrit, qu'il plaça devant loi, puis, il agita de nouveau la sonnette , en disant • Silence, citoyen, la séance est ouverte! • III. t« PM V K QUOTIDnCNIK. En même temps que le président des masques ronges dépliait sou manuscrit, uu des membres de l'assemblée était venu s'asseoir au bout de la table et avait tiré de sa poche une plume, une ccriloireet du papier. C'était le secrétaire chargé de la rédaction des procès-verbaux. Le président interpella directement alors le chevalier* a Numéro 17, levez-vous! ■ Le chevalier se leva. ■ D'où venez-vous? — De In Conciergerie, — Qui rous en a fait sortir? — (Jn homme à qui j'ai juré d'y rentrer avant le jour. — N'arez-vons pas fait un autre, serment? — Celui de no pas révéler ce qét* je verrai et entendrai. — Renouvelez-vous ce serment? » Le chevalier levu la main : • Je jure sur l'honneur dp me taire, « dit-il. Le président fit un signe d'assentiment et continua : a Lorsqu'on vous a proposé de venir ici , saviez-vous le sort qui

rotu attend? — Oui , citoyen , je m'attends à être jugé , condamné et exécuté. — Etes- vous résigné à voire sort? — Oui. — Alors quel mobile vous a amené? — Le désir de sauver, si faire se ppot, une personne qui m*est chère, et qui doit, demain , aller à l'échafaud. — Dès à présent, reprit le président, je dois vous donner quelque espoir. La personne dont vous parlez et qui s'appelle Armande, de son prénom... — C'est bien cela. — Celle personne ne sera point exécutée demaio. Un sursis lui a été accordé cette uuit même, b Un de ces soupirs de soulagement comme en poussent seuls roux sur qui pesait un poids énorme dont on les soulage tout à coup souleva alors la poitrine du chevalier ; des larmes coulèrent sous son masque , et il regarda tous ces hommes qui lui étaient inconnus comme des frères. « Numéro 17, poursuivit le président, je tenais à calmer font d'abord vos angoisses , car je sais que vous éles brave jusqu'à la témérité , et n'avez jamais redouté la mort pour vous-même; A présent, nous allons vous initier à nos secrets et rous lire uos statuts. Asseyez-vous. B Tout cela était si étrauge, même à cette époque de sinistre étrangeté, que le chevalier s'élait demandé plusieurs fois déjà s'il n'était fias le jouet de quelque rêve épouvantable qui le caurbeinardail sur a paille de son cachot. 1* président lut d'une voit flaire et sonore : » A tons les âges, chez tous les peuples, et même ch*-z les animaux, uu sentiment a dominé tous le» sentiments, — l'instinct de la conservation. n De tout temps les hommes se sont lignés contre le danger, comprenant que là où l'individualité succombait, l'être collectif riait à peu près sùr du triomphe. » Comme les chevaux sauvages qui se groupent en colonne compacte lorsqu'ils sont attaqué» par les loups, aux heures de péril suprême. les hoiumps se sont tennis tantôt autour d'un drapeau qui iloltail au vent, tantôt autour de quelque signe mystérieux de rallieimnt. faisant abnégation de leur» rannmrs, de lotira passions et de leurs idées. Les hommes assemblés ici appartiennent à tous les partis , à toutes les opinions. » Le» uns sont demeurés fidèles au régime renversé, 1rs autre# sont revrnus d'Amérique avec le sentiment d'une liberté fans limites; — 1rs uns sont gentilshommes, les autres appartiennent a celte bourgeoisie française que naguère on appdait te lirrs. » Il en est parmi nous qui siègent bien près du pouvoir établi ; d'autres qui ont été ministres du culte, d'autres qui sont le# partisans les plus enthousiastes de la République et de» idées nouvelle». • Celui qui vient ici ne doit point s'imaginer qu'il a franchi le seuil de quelque club réactionnaire où on médite le renversement des pouvoir» établis et ta restauration du pouvoir renversé. p Le club des

masques rouges, avant de se constituer, a fait préter à chacun de se# membre# le scnuenl qu'il laisserait à ta porte ses opinions, ses haines, ses rancunes et scs affections. • Le club a écrit ces mots sur le fronton de son temple : lei on ne parle pat politique! b Quel est donc son but? • l.e cluli des masques rouges est une association , une compagnie d'assurances contre la goillulinc , — cet ennemi commun de tous , ce minoianre qui attend patiemment chaque parti , à son jour et à son heure. b Un grand homme de ce temps-ci, un orateur fougueux, un rouir bouillant et sage à la fois, a dit un jonr à la tribune de la Convention : u La Révolution, semblable à Saturne, dévore ses enfants. ■ » Pénétres do cette vérité, nous nous sommes réunis; et, sous ce masque qui nous couvre, inconnus pour la plupart les uns aux autres, u'ayant qu'un mot de ralliement, comme les francs-mai ons n' avaient qu'un signe , nous avons fondé le club de» Masques rouget, dont voici les statuts : » Arl. 1". — Les membres sont solidaires les uns des autres. Chacun d'eux s'oblige à mettre tout en œuvre pour sauver de l'échafaud celui ou celle qui lui sera désigné par le club, — cette personne fût- clic pour lui un ennemi privé. * Arl. 2. — l-es mcmhres du club, en liberté, se réuniront chaque nuit, à tour de rôle, au nombre de trois au moins, pour prendre les mesures d'urgence qui scroul jugées nécessaires. » Art 3. — Aucun pouvoir, aucune force, en ce monde, ne pouvant être constitués sans argent, chaque membre du club sera tenu de verser dans une caisse commune une somme quotidienne fixée selon la fortune et les ressources dont il dispose. b Avec les sommes produites par celte cotisation, le club ponrra gagner des agents, expédier des courriers, corrompre des subalternes, etc., rte. » Arl. -i. — De même que les membres du club qui appartiennent par leur opinion, leurs tendances, leurs amitiés et leurs infiuencrs au pouvoir actuel garantissent leur concours à ceux que le pouvoir traque et persécute , ce# dernier» prennent des engagem mt# Heiitiquvs pour le cas et l'heure où leur parti triompherait. Digitized by Google

« Citoyens, dit-il, je vais faire l'appel par numéro. Chacun de vous, en se levant à son numéro d'ordre, sera tenu de prononcer le mot de passe qui lui est particulier. Nous devons nous défier avant tout de la police et des traîtres. Numéro 7, êtes-vous là? »

Un masque rouge se leva et répondit :

« L'avoine est chère.

— Numéro 3, êtes-vous là? »

Un autre masque répliqua, en se levant :

« La nuit est froide.

— Numéro 19. »

Un masque se leva encore et dit :

« J'aime la couleur violette. »

Chaque masque interpellé à son tour et désigné par un numéro choisi au hasard, pour plus de sûreté, constata son identité par un mot de passe.

Alors le guide du chevalier se pencha vers lui, et lui dit tout bas :

« Vous avez le numéro 17.

— Bien ; que dois-je répondre?

— *Le brouillard est humide.* »

Comme le chevalier s'inclinait, le président appela :

« Numéro 17?

— Me voilà; répondit M. de Rochemaure; et je trouve, citoyen président, que le brouillard est humide.

— C'est bien, dit le président. Je vois que notre nombre habituel est au complet, sauf un de nos membres, le numéro 11, qui a été arrêté hier, condamné aujourd'hui, et qui doit être guillotiné demain. »

Cette nouvelle ne parut produire aucune impression sur l'assemblée.

« En revanche, continua le président, nous avons un postulant, le numéro 17, à qui nous allons lire les statuts de l'association. »

Tout ce qu'il voyait et entendait depuis une heure avait tellement fatigué la curiosité du chevalier de Rochemaure, que les dernières paroles du président n'ajoutèrent rien à sa surprise.

Celui-ci déplia une sorte de cahier manuscrit, qu'il plaça devant lui, puis, il agita de nouveau la sonnette, en disant :

Silence, citoyen, la séance est ouverte! »

III. — LA PRIME QUOTIDIENNE.

En même temps que le président des masques rouges déployait son manuscrit, un des membres de l'assemblée était venu s'asseoir au bout de la table et avait tiré de sa poche une plume, une écritoire et du papier.

C'était le secrétaire chargé de la rédaction des procès-verbaux.

Le président interpella directement alors le chevalier :

« Numéro 17, levez-vous! »

Le chevalier se leva.

« D'où venez-vous?

— De la Conciergerie.

— Qui vous en a fait sortir?

— Un homme à qui j'ai juré d'y rentrer avant le jour.

— N'avez-vous pas fait un autre serment?

— Celui de ne pas révéler ce que je verrai et entendrai.

— Renouvelez-vous ce serment? »

Le chevalier leva la main :

« Je jure sur l'honneur de me taire, » dit-il.

Le président fit un signe d'assentiment et continua :

« Lorsqu'on vous a proposé de venir ici, saviez-vous le sort qui vous attend?

— Oui, citoyen, je m'attends à être jugé, condamné et exécuté.

— Etes-vous résigné à votre sort?

— Oui.

— Alors quel mobile vous a amené?

— Le désir de sauver, si faire se peut, une personne qui m'est chère, et qui doit, demain, aller à l'échafaud.

— Dès à présent, reprit le président, je dois vous donner quelque espoir. La personne dont vous parlez et qui s'appelle Armande, de son prénom...

— C'est bien cela.

— Cette personne ne sera point exécutée demain. Un sursis lui a été accordé cette nuit même. »

Un de ces soupirs de soulagement comme en poussent seuls ceux sur qui pesait un poids énorme dont on les soulage tout à coup souleva alors la poitrine du chevalier; des larmes coulèrent sous son masque, et il regarda tous ces hommes qui lui étaient inconnus comme des frères.

« Numéro 17, poursuivit le président, je tenais à calmer tout d'abord vos angoisses, car je sais que vous êtes brave jusqu'à la témérité, et n'avez jamais redouté la mort pour vous-même. A présent, nous allons vous initier à nos secrets et vous lire nos statuts. Asseyez-vous. »

Tout cela était si étrange, même à cette époque de sinistre étrangeté, que le chevalier s'était demandé plusieurs fois déjà s'il n'était pas le jouet de quelque rêve épouvantable qui le cauchemardait sur la paille de son cachot.

Le président lut d'une voix claire et sonore :

« A tous les âges, chez tous les peuples, et même chez les animaux, un sentiment a dominé tous les sentiments, — l'instinct de la conservation.

» De tout temps les hommes se sont ligués contre le danger, comprenant que là où l'individualité succombait, l'être collectif était à peu près sûr du triomphe.

» Comme les chevaux sauvages qui se groupent en colonne compacte lorsqu'ils sont attaqués par les loups, aux heures de péril suprême, les hommes se sont réunis tantôt autour d'un drapeau qui flottait au vent, tantôt autour de quelque signe mystérieux de ralliement, faisant abnégation de leurs rancunes, de leurs passions et de leurs idées. Les hommes assemblés ici appartiennent à tous les partis, à toutes les opinions.

» Les uns sont demeurés fidèles au régime renversé, les autres sont revenus d'Amérique avec le sentiment d'une liberté sans limites; — les uns sont gentilshommes, les autres appartiennent à cette bourgeoisie française que naguère on appelait le tiers.

» Il en est parmi nous qui siégent bien près du pouvoir établi; d'autres qui ont été ministres du culte, d'autres qui sont les partisans les plus enthousiastes de la République et des idées nouvelles.

» Celui qui vient ici ne doit point s'imaginer qu'il a franchi le seuil de quelque club réactionnaire où on médite le renversement des pouvoirs établis et la restauration du pouvoir renversé.

» Le club des masques rouges, avant de se constituer, a fait prêter à chacun de ses membres le serment qu'il laisserait à la porte ses opinions, ses haines, ses rancunes et ses affections.

» Le club a écrit ces mots sur le fronton de son temple :

Ici on ne parle pas politique!

» Quel est donc son but?

» Le club des masques rouges est une association, une compagnie d'assurances contre la guillotine, — cet ennemi commun de tous, ce minotaure qui attend patiemment chaque parti, à son jour et à son heure.

» Un grand homme de ce temps-ci, un orateur fougueux, un cœur bouillant et sage à la fois, a dit un jour à la tribune de la Convention :

« La Révolution, semblable à Saturne, dévore ses enfants. »

» Pénétrés de cette vérité, nous nous sommes réunis; et, sous ce masque qui nous couvre, inconnus pour la plupart les uns aux autres, n'ayant qu'un mot de ralliement, comme les francs-maçons n'avaient qu'un signe, nous avons fondé le club des *Masques rouges*, dont voici les statuts :

» Art. 1er. — Les membres sont solidaires les uns des autres. Chacun d'eux s'oblige à mettre tout en œuvre pour sauver de l'échafaud celui ou celle qui lui sera désigné par le club, — cette personne fût-elle pour lui un ennemi privé.

» Art. 2. — Les membres du club, en liberté, se réuniront chaque nuit, à tour de rôle, au nombre de trois au moins, pour prendre les mesures d'urgence qui seront jugées nécessaires.

» Art. 3. — Aucun pouvoir, aucune force, en ce monde, ne pouvant être constitués sans argent, chaque membre du club sera tenu de verser dans une caisse commune une somme quotidienne fixée selon la fortune et les ressources dont il dispose.

» Avec les sommes produites par cette cotisation, le club pourra gagner des agents, expédier des courriers, corrompre des subalternes, etc., etc.

» Art. 4. — De même que les membres du club qui appartiennent par leur opinion, leurs tendances, leurs amitiés et leurs influences au pouvoir actuel garantissent leur concours à ceux que le pouvoir traque et persécute, ces derniers prennent des engagements identiques pour le cas et l'heure où leur parti triompherait.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.29% accurate

* Art. 5. — Tout membre du club qui oublierait de verser quoJuniifmrnt sa prime d'assurance serait considéré comme démissionnaire, et, dés lors, on ne s'occuperait plus de lui. " Art. 6. — Tout membre du club, en payant une prime double ou simple, suivant les circonstances, pourra sauver une personne a laquelle il s'intéresse particulièrement. » Art. 7. — I Ai lieu des réunions variera suivant les circonstances et selon que le président et les membres du conseil de surveillance le jugeront nécessaire. • Art. 8. — l«e secret le pins absolu est obligatoire. » Art. ft. — Afin de péoéirer chacun de ses membres de la terrible nécessité de notre association , le club décide que dans chacune de ses réunions une guillotine demeurera en permanence. » Art. 10. — Si quelqu'un des membres du club était convaincu soit de trahison, soit d'une indiscrétion ayant mis en péril l'existence de l'association, il pourrait être jugé séance tenante, lié sur la guillotine que nous avons à notre disposition et exécuté sur l'heure. » L'article dixième était le dernier. I.e président reprit baleine , puis il s'adressa de nouveau au chevalier de Rocbemaare : « Xuniéro 17, dit-il, vous avez parmi nous des amis ardents qui mettront tout en centre pour vous sauver, vous et celle que voua aimer. Consentez-vous à faire partie du club? — Oui, citoyen. Seulement, je demande à fuire part au club d'une légère dilficullé. — Parlez... — Quand j'ai été arrêté , on m'a pria tout ce que je possédaia; et , pour payer la prime exigible, il me faudrait aller loin de Paris, à pris de deux cents lieues, où f ai enterré nne somme importante. — .Vous savons cela. « Le chevalier tressaillit. ■ Ne vous inquiétez paa, reprit le président. L'a mol de voua nous suffira. Nous savons que vous avez enfoui , dans un bola de t-hénes , à quelque distance de votre chAleati, qui a été rasé récemment , une somme importante en or et en billets de la Banque de Hollande. — C'est vrai. — l'n seul homme voua assistait dans cette opération. » Cela ae passait le 9 décembre de l'an 1791 , et voua deviez partir pour Paria le aoir même. L'homme qui vous assistait aat un pécheur que nous connaissons et qui vous est tout dévoué. — Je le croia , du moins. — Venez prendre cette plume et Bignez-nous un bon de deux mille louis , payables chez le pécheur en question. » Le chevalier, — désormais le numéro 17, — ae leva et viol prendre la chaise que lui céda le secrétaire. Puis il écrivit avec la plume qu'on lui lendit : u Je prie Martin Deraux de payer pour inon, compte au porteur, b et dans le but de me sauver de la

guillotine, la somme de deux * mille louis. a Riicheu.vlsb. n Le président prit ce singulier billet h ordre , le plia et le mit dana sa poche sans que ni le secrétaire, ni aucun membre du dub eusse ni pu lire le nom du signataire. Puis il ajouta : --pi-. Digitized by Google



L'un de ces hommes tira de sa poche un papier dont il lut la teneur. — Page 12.

The text on this page is estimated to be only 25.74% accurate

LES MASQUES ROUGES. • Numéro 17, il oe vont eut pu possible, aujourd'hui, <T assister à U séance, qui sera longue d’abord, rt dan* laquelle, ensuite, on discutera les moyens à employer ponr tous sauver, vous et la personne à qui vous vous intéressez. Il faut que vous rentriez à la Conciergerie avant le jour. Maintenant , avant de nous quitter, jures fidelité aux statuts. » Le chevalier posa la main droite sur le cahier que lui présentait le citoyen président, et dit d'une voix forte : • ie jure d’étre fidèle aux statuts qui régissent l’association des Mas ques rouges ! ■ Alors celui qui loi avait servi de guide te prit par la main et lui dit une seconde fois : • Venez ! * Le chevalier salua et sot lit an moment où le président disait : o La parole est au citoyen secrétaire pour la lecture do procèsverbal de la dernière séance. » Dans la petite salle qui servait pour ainsi dire d'antichambre à celle où se tenait l'assemblée des masques rouges , le chevalier retrouva le gediier de la Conciergerie. ■ Otez votre manteau et votre masque , lui dit son guide ; je voua connais, moi... — Ah ! fit le chevalier. — Je sais bien , reprit l’inconnu, que ma voix, passant à travers le masque, n'rst plus la même, sans cela vous la reconnaîtriez. * Le chevalier tressaillit . et sou regard chercha à derinrr l'homme dont les yeux noirs brillaient à trarrrs le velours rouge. « Qui donc élcsMOut? ■ lui dit-il. L'inconnu mit uo doigt sur sa bouche. • Vous le Murez quelque jour. . . mais à présent je dois me taire. « Vous souvenez-vous de f auberge do Corbrau riront? — Oh! oni, s’écria le chevalier. Serait-ce loi, baron? * L' inconnu secoua la télé. ■ Non , dit-il , niais je sais ce qui s'est passé dans la nuit du 30 au 21 janvier. — Eh bien , pourriez-vous me dire ce que sont devenus tous cens qui s'y trouvaient? — Peut-être.... — - L’bételier est mort, par exemple, je T ai assomme d’on coup de crosse dr mousquet. — Celni-lù e»t mort. liais la Mnyolle vit. et le Marseillais aussi. Quant à celle vieille canaille d'intendant lolcnr, il est resté étendu baignant dans son sang , mois il aurait bien pu rn réchapper. — - El la jeune fille ? — Elle s’est sauvée avec l'Allemand. — Je le Mb . mais que sont-ils devenus? « I-a voix du chevalier tremblait. ■ Ab ! mon pauvre Rnchemaure . dit le masque rouge , ta as en beau te faire gendarme et le coiffer du tricorne de la maréchaussée, lu es demeure le beau chevalier au cœur sensible et vaste dans lequel deux femmes tenaient toujours à l’aise. Tu aime» mademoiselle de Vérioières , mais cette petite le plaisait , hein ? — J'avoue , répondit le ches aller avec

franchise, qne tant de grâce , de jeunesse et d'innocence m'avaient louché..., rt bien souvent. depuis un mou, j'ai revu dons mes rêve* cette rayonnante rt candide figure de jeune fille... O mon Dira! pourvu... — Rassurc-toi. elle vit. — Et elle est libre? demanda le chevalier on frissonnent. t



Une jeune fille venait de s'élancer en pirouettant, des castagnettes à la main. — Page 21.

The text on this page is estimated to be only 22.52% accurate

J8 LES MASQUES ROUGES. — Elle a trorré une protection miraculeuse en an haut à Paris; mais elle est entourée de dangers, et il n'est pas tro(> tôt que tu sortes de prison pour veiller sur elle. — Mais où est-elle enfin ? — Dans l' hôtel de l'ambassade d'Espagne. » Le chevalier respira. C'était le «cul lien h Paris , la seule maison où la police du tribunal révolutionnaire n'eût pas le droit de perquisition. Le masque ronge prit la main du chevalier : « Adieu, dit-il, et à bientôt... • Puis il rentra dans la salle des séance* , tandis que le chovaÜcr se disait : ■ Mais qui donc est-il ? — Citoyen , fit durement le geMcr, Je n'oi pas envie de perdre ma place , allons- nons-en ! « Le chevalier suivit son gardien , et une Leur* apfèi II 4bM rentré dans «on cachot , et, vaincu par In fa'igtu- , ro proie I mille émotions diverses , il finissait par s'endormir sur la côHchc de paille qui lui serrait de lit. Alidi sonnait quand le chevalier s'éveilla. Ou avait ouvert, selon la COntaoK' . ta porte Je si cri! nie, et Ü lui était loisible de descendre au préau, ce à quoi il ne manqua pus. Les prisonniers avaient recommencé le terrible Jen de la guillotine , tout en s'interr»:;. ont tout bas sur le sort des trois compagnons qui leur avaient élé enlevé* la refile. Mais personne , parmi cita, ne manifestait ni douleur, ni épouvante. Chacun s'attendait à sou sort. Aujourd'hui , c'était le tour des uns , demain le tour des autres. A une heure , le terrible greffier entra dans le préau Sa liste à U main. Le tribunal révolutionnaire , ce jonr-li, était moins modeste que U veille, il ne se contentait point de trois victimes, il en deuisoJiit quatorze. L'homme vélo de noir, l'accusateur public , pour rire, fut appelé le premier. u Je savais bien , dit-il en souriant , que mef fonctions inc portcriiient malin-ur tôt ou lard. ■ Le quatorzième nom placé sur la liste était celui du chevalier de Rocliemaure. • Aura-t-on le temps de me sauver? « pensa-t-il en montant dans la voiture qui le rondnisait nu tribunal. Ses interrogatoires furent sommaires. En cinq minutes on interrogeait un homme . on le jugeait et on le condamnait. Puis on le faisait sortir de la salle, et dés lors scs compagnons ne le revoyaient plus qo'an moment d'aller avec lui h l'échafaud. La chevalier passa le dernier. 11 répondit nettement ans questions qui lui furent adressées. Il avoua s r nommer le cheralipr de Roche moure , ancien mousquetaire; il convint d'être eulré dans la gendarmerie républicaine sous le nom de Jean-Xcpouiucène Denis, rt d'y avoir été l'un de# chefs d'one conspiration qui avait pour but d'enlever

Looî# XVI à sa sortie du Temple , au moment où on Ip conduirait h l’échafaud. Le chevalier fut condamne. Quand il sortit , la tôle boute , de la salle du tribunal , il fit cette réflexion r i « Si , d’ici à demain deux heure s , les masques rouge* ont le ^emp* de me sauver, ils n’ «iront pas volé mes denx mille louis. • j Mais à la porte du tribunal, le chevalier recula d’nn pas, frisIsouua cl pàhl. A la place de la voiture cellulaire qui l’avait amené , il aperçut la charrette , l'ignuble rhorrelte qui conduisait tout droit à la guillotine. et, dans cette charrette, ses treize compagnons entassés, les ans cvlinc» et nSsigiu* , les autres poussant des cris ; d’autres cnrore en proie à une » tu peur profonde, — car tous s’étaient attendus à vivre vingt-quatre berne» encore... * Montez ! lui dirent les deua municipaux entre lesquels marchait le chevalier. — Allons I murmura Hochemanrc en retrouvant sa calme fierté et laissant errer un sourire sur *»es lèvres, voilà deux mille louis flambés I » IV. — ta cuxbx ns La vieilli. Le brouillard qui, pendant la nuit, avait plané sur Paris, De s'était point dissipé. Bien qu'on fût alors au mois de mais , le jour était bas et donleux, et, duronl le trajet, les yeux du chevalier ne purent voir la cime des toits qu’enirluppait la bruine comme un funèbre lioceol. Lorsqu'il était monté dans la charrette, un honuoo en veste ronge, coiïïé d’un bonnet de même couleur, s'était approché de lui rt lui avait lié les mains derrière le dos. C'était un des valets do Sanson, f exécuteur des hantes œuvres. Le trajet fut long ; les mes étaient encombrées de monde. Chacun se pressait sur le passage de la charrette. Les uns vociféraient des menaces, les entres plaignaient les condamnés. A plus d'une fenêtre, le chevalier vit flotter un mouchoir agité en signe d'adieu par nue main émue. Partout il entendit des cri*, des murmures, des exclamations d'enthousiasme pour le République, et quelques mots réprobateurs. La charTPtte, entourée par un détachement de municipaux et de gendarmes à cheval, avançait lentement, car sur son passage b foule devenait de pins en plus compacte. Quelques personnes avaient culonné la Uartrillaite. Des tricotrutr» en retard su pressaient pour regagner le temps perdu. » Moi , disait une affreuse vieille qui suivait la charrette en portant dans ses bras une de ces chaufferettes en terre auxquelles on a donné le nom de gmtux, j'aime bien voir ça, dame! mais j'aime à avoir mes aises... faut que j’aie chaud... sans ça, il n'y a plus de plaisir! • Elle aperçut le chevalier et le regarda. ■ Je gage, mon petit, lui dit -elle, quo vous aves froid aux mains... » Le chevalier sourit. ■ Un peu. répondil-fl, mais je n'eu ai pas pour longtemps... — lié I bé! ricane le vieille, on n'sait pie... Quai numéro

avezvous? — - Quatorze, me bonne femme. — Ça fait treize b passer avant vous... C'est longl ■ Le chevalier regarda le ciel d'un air qllt semblait dire : u Je me réchaufferai là-liant'.,, h Mais la vieille était tenace dans son idée. u Voyez-vous, mon petit, dit- elle, j'ai l'habitude de la chose, moi, je vois ça tons les jours... — Ab I fit le chevalier en souriant. — Faut au moins cinq minutes par personne... Total, soixantedix minutes. Vous voyez que j'avais le compas dans l'œil en vont disant que vous en sviez pour une heure.... car je ne compte pu vu* cinq minutes à vous.... Quand vous serez monté, vous n' sures plus froid... — Je le crois, dit le rhevslier toujours calme. — liais vnjes-vons, poursuivit b vieille, aussi vrai que je m'appille Golbon et que j' étais portière rue Saint-Denis, je vous joro que eelte bcore-lb vôns paraîtra longue. — C’est possible, ma bonne femme. — D'autant qu'il fait un froid de loup aujourd'hui. Ahl la Commune est bien avare, mon petit.... «le laisser ainsi geler le pauvre monde !... Est -ce qu'elle ne pourrait pas faire chauffer b place de b Révolution, puisqu'elle chauffe les ministères? An moins, on terail là comme riiez soi! * L'étrange babil de U vieille avait fini par arrarber un sourire h ceux des condamnés sur lesquels les épouvantemenU de b mort, comme a dit Bossurl, n’avaient pas de prve. L'homme vêtu de noir, l'ex-fermier général, l' ex -accusateur public de b comédir de b guillotine, qui se trouvait dans b charrette fi côté do chevalier, loi dit en riant : • Celle femme s'imagine que nous allons là, comme elle, pour notre plaisir... — L'affreuse canaille! murmura avec dégoût l'ancien colonel du beau régiment de Pbndrr. — Pauvre femme! dit b rhevalier avec douceur, si êüe vient passer chaque jour deui heures près de b guillotine pont* voir tomber des têtes, elle doit avoir bien froid. -— Mais non, b coqnirc! répliqua l’abbé, celui qui b veille avait demandé les fonctions de bourreau pour rire, ne vdjpz-vous pa qu’elle a un gueux/

The text on this page is estimated to be only 21.35% accurate

LES MASQUES ROUGES. 1U — Eh bico , dit ta chevalier, ça lui coûte de l'argent... C'eat une preuve qu'elle p*t à *ou aise. — Bien parlé ! mon petit, s'écria la rit ille, qui ■'acharnait à cuivre la charrette et n'avait paf perdu un traître mot de la conrerfaiion des condamne5». Oui, tn as raison, je suis à mon aise, fai des épargnes. et on ne dira jamais que Gothon, l'ancienne portière du 184, I rue Saint-Denis, est une malheureuse I a Le chevalier continuait à lui sourire, mais son âme et sa pensée étaient ailleurs. I.a vieille poursuivit : ■ Aussi, puisque tn as si bien parlé, Gothon ne sera pas ingrate. Je veux que tu le cbaufTes à mnn gueux pendant qu'on expédiera les aristocrates qui m'insultent! Je t'aime, quoi!... Si j'avais une fille, je te la donnerais en mariage !... — Merci bien , ■ dit le chevalier. Gotlioa continua en se cramponnant d'une main h la charrette : • Je suis bien avec les municipaux, moi. Us m'ont vue tricoter dix paires de bas depuis que la machine est en fonction ; ils me connaissent Ions et savent que je sois une fiére patriote, va! Aussi ils tue laisseront passer et arriver jusque dans le cercle qu'il* forment autour de la machine... Je veux faire la causette avec toi.... c'est mou idée, na I et je veux que tu te chauffes à mon guenx ! » Celle promesse faite, la vieille lâcha la charrette et retomba dans la foule. Un moment le chevalier ta suivit de» jeux, puis elle disporut dans cet océan de têtes humaines , qui devenait de plus en plus houleux et agité h mesure que b charrette approchait de la place de la Révolution. Alors le chevalier de Kochemaure se prit à songer à ce s deux femmes qu'il aimait si différemment toutes deux : l'une, Armonde, d'un brûlant amour; l'autre, Claire, d'une affection presque fraternelle, le sentiment protecteur de l'étrr fort pour l'étrc faible. Et levant de nouveau les yeux au ciel , il se prit b prier ardemment pour elles. Les masques roages, qui n'svaicnl pas b temps de le sauver lui, Huche maure, auraient-ils le temps de sauver Arniaude? protégeraientils mademoiselle Claire? Une chose rassurait celui qui s'était appelé i'Aristo. La charrette était pleine, et Armnnde ne s'y trouvait pas... Le président des masques rouges avait dune dit vrai , elle avait obtenu un sursis ! Quant è mademoiselle Claire, n'était-ellc pas sous la protection du drapeau espagnol ? « Allons t pcu»a !e chevalier, je nsi pas trop h me repentir é'avoir, celte nuit, assisté à la séance du club des masques rouges, Claire et Armante seront pauvres! » En ce tournent b charrette arrivait sur la place de la Révolution t au milieu de laquelle la guillotine élevait scs bras rouges au-

devus d’une foule immense qui fit entendre des cris d'enthousiasme à b vue de la charrette. ■ Les voilà ! les voilà ! crièrent les femmes en cessant de tricoter leurs bas. ■ — Combien sont-ils, mon mignon? * demanda nue vieille qui ■'était assise, à la façon des tailleurs , sur un établi, et n'interrompit point sou travail. Elle s'adressait à un gamin de dix ans qui s’éiait juché sur le piédestal veuf de ta statue. Le gamin compta. a II y a dix homrnrs, dit-il. — El combien de femmes ? — Quatre. — A la boaue hçure! dit une voisino; au moins, on ne non aura pas dérangées pour rien, (la fait quatorze, noos en aurons pour une heure. • La femme accroupie so leva cl se dressa sur U pointe des pieds pour mieux voir, La charrette venait de s’arrêter au bas de l'échafaud et les municipaux faisaient descendre les condamnés. Quand le dernier cul mis pied à terre, la charrette s'éloigna. Alors les municipaux formèrent un cercle autour des qualor •oudamuès , et le greffier, qui assistait tou jour» aux exécutions, ap pela le numéro 1. • Mo voilà, dit Tex-fcrmier général. Je remercie b Commune <!c ne faire l'honneur de m'expédier le premier, et je te $oaha> o. greffier du (fiable , d'thrccber un jottr b couteau que je vais essayer, s I Puis il monta lestement les degrés de l'échafaud, tandis que les i treize antres condamnés restaient ou bas de I1 échelle sous la surveillance des municipaux. 1*» exécuteurs attendaient, au nombre de trois, San son et scs denx aides. Le fermier général salua b foule, cria : l ier le roi I fil b bascule sur la planche fatale, et le couteau tomba. i Uol • murmura le chevalier de Roclieinanro eu détournant les yeux, tandis qu'oo débouclait le corps pour b laisser tomber dans fa manne d’osier remplie de sciure de Lois. • Numéro 2, •> appela le greffier. Cette foi» . le chevalier frissonna. C'était une femme, une pauvre sexagénaire, dont l'œil était sans rayons, dont b tète tremblait convulsive 'mont, et qui avait déjà perdu la raison, comme elle allait perdre la télé. Ko ce moment, et tandis qu'un Lirait la malheureuse sur l'échafaud, lis municipaux qui sc trouvaient derrière le chevalier furent écarté» brusquement, et Rocbemaure entendit une voix chevrotante qui disait : ■ Vous me connaisses bien.... je sais Gothon — Gothon, l'ancienne portière do 184, rue Saint-Denis.... b vieille à la chaufferette... Uiosei-moi donc passer. • Et elle se glissa dans le cercle et vint se placer derrière le chevalier, disant : • Tu rois, mon petit, que je suis de parole, moi.... La vieille Gothon, vois- tu, quand çt promet, ça tient! c'est sacré!.., » Le chevalier détourna les yeux de l'échafaud, -.ar en ce moine; b tête de la pauvre femme au tremblement convulsif tombait, et i les reporta sur la vieille à la

chaufferette. Elle s’était mise résolument près de lui, et elle approchait so gueux , dans lequel ihmbaieut quelques morceaux de charbon , c\ mains liées du chevalier. • Chauffe-toi, mou petit, diasit-cUc, chauffe-toi... tu dois avoifroid aux mains. * M. de Rochemaure regarda celte femme et éprouva nne sensalk étrange. L’expression hideuse de son visage s'était adoucie, son regat1 était redevenu humain, cl elle apparut en eu moment comme > dernier ami à crt homme qui allait mourir. ■ Merci, ma bonne femme, dit-il. Vous êtes bien bonne... ms je o'ai pas froid... — C'est égal, dit-elle, c’est égal... ■ Elle approcha le gueux si près que la corde qui serrait les poigoi ' 1 du chevalier exhala une légère odeur de roussi. Eu uiéuic h-oip» elle se hissa sur b pointe des pieds et ses Uvr atteignirent l’oreille du chovoiirr. ■ Prends courage, mon petit, ■ lui soullla-l-clle. Le chevalier eut t:u frémissement par tout le corps. « II est Lien tard pour prendre courage, dit-il, — Il n’est jamais tard pour les masques rouges, • dit-elle pi bas encore. Le chevalier fit un brusque mouvement, et nno fois encore détourna 1.» tète de l'échafaud pour ne pas voir tomber b troisième tél qui était celle d'un vieillard ; du nouveau :i n munira le visage de femme au gutux. Celte fois, ce visage était souriant, malgré sa laideur, comu oelui d'un ange. • Il n'y en a plus que dix à passer avant toi, dit-elle, mais oo> avons le temps... Chauffe-toi... chauffe-toi... et si to 4e brûles* i crie pas.... ça fait encore moins de mal que le Iraucliet de i. l'iuce. ■ Le chevalier comprit qu’une chance de salut lui arrivait sous k trait» du celle horrible vieille. Il b laissa donc approcher son gueux de xcs mains liées et tour» d« nouerai i b télé vers l’ échafaud. Un quatrième condamné venait d'être lié à la planche fatale. La bascule tourna, la planche courut, et b lunette cmbolb h cou do patient. Celte fois . le chevalier voulut voir. l«r bourreau avança b main sur l'un des poteaux , saisit b ficeUr et la dévida rapidement. I* couteau »e détacha, glissa, accomplit b moitié de sa course, et s'arrêta à un pied de la lunrttn. Un murmure immense s'éleva du milieu de la foule. En même temps le patient , qui avait entendu Je bruit , se mit à hurler, et ébrania par de brusques soubresauts b pbnebe, b lunette ri léf poteânx Digitizeqby Google . i

The text on this page is estimated to be only 22.12% accurate

PO LES MASQUES ROUGES. Maïs b couteau ne tomba pas. Le murmure de la foule, augmenta. Le* exécuteurs se regardèrent déconcertés. La machine venait de se détraquer, et, forcément, l'exécution était suspendue. Alors il y eut, succédant au murmure, un monrement terrible parmi la foule, qui, de tous côtés, se porta vers l'échafaud. Les municipaux qui entouraient les condamnés furent refoulés au loin , et la foule envahit le cercle qu'ils fermaient autour de la terrible machine. Cela dura environ dix minutes, mais pendant ces dix minutes le gueux r.vait fait sa besogne. Le chevalier avait héroïquement supporté de nombreuses brûlures. et la corde qui attachait scs mains était calcinée. Il lit un violent effort, ta cordc se cassa. la; luumcrucnl enialiisscur dr la fouie continuait, et tout à coup, au lieu de sc trouver entouré dr municipaux , le chevalier ne vit plus autour de lui que des spectateurs cl des curieux. Alors la vieille laissa tomber sou gueux cl poussa le chevalier. » File! mou petit, dit-elle. Ça y est!... a t* chevalier ne se le fil pa» répéter; il sc faufila dons la cohue, ’icrla avec elle contre le bourreau qui ne gravait pas sufGsamment : ou instrument, jou.t des coudes, et arriva en quelques minutes jusque sous les arcades de l'hôtel occupé par l'ambassadeur d'Espagne. Comme il passait devant la porte, elle s' entrouvrit; un cri sc Gl entendre, deux brus enlacèrent le chevalier, l'attirant à l'intérieur, et la porte sc referma. Rochcmxurc était sauvé I f V. — FARXXDOLK. Dix heures du soir venaient de sonner h fox-église de Saint Germain fAuxerrois. On avait réformé le cnré et les sacristains, mois on n'avait pas mis en disponibilité l'horloge , que l'ancien régime avait chargée de la mission délicate et monotone de mesurer •o temps. Un homme enveloppé jusqu'aux oreilles dans un vaste rarrick de couleur grise déboucha par la roc des Prêtres et descendît vers la roe Saint-Honoré. Qusnd il fut là, il prit à gauche, arriva tout près du PalaisNational et s'enfonça dans la me des Bons-Enfants . pour ne s'arrêter que devant une maison assex singulière. Une porte bâtarde lui servait d’entrée et donnait sur une allée étroite, un pen en pente et mal éclairée par une lanterne placée tout au bout , snr la première marche d'un escalier tortueux, auquel une corde grasse servait de rampe. Cette maison avait trois étages. Le second et le troisième , habités sans doute par des hôtes paisibles, ne laissaient plus filtrer, b travers leurs volets dos, lo moindre filet de lumière. Le premier étage, au contraire, était assez brillamment éclairé, et il s'en échappait des

rires bruyants et les notes douteuses d'un orchestre nui, sans doute, n'avait poiot la prétention de rivaliser avec celdi de l'Opéra. Le hautbois , le violon , la flûte , la clarinette et les loos plus larmoyants du clavecin arrivaient jusque dans la rne , faisaient tressaillir les passants perdus dans le brouillard cl les contraignaient à lever les yeux. Quelquefois, l' orchestre se taisait un moment, et alors une voix fraîche et perlée, une voix de jeune fille s'élevait et chantait une chansonnette tantôt vive, pimpante , précipitée, comme tm boléro espagnol, tantôt lente, harmonieuse , plaintive, comme une légende d'outre-Rhin. Quelle était cette voix , accompagnée par un orchestre souvent discordant? L'homme qui venait de la rue de* Prêtres le savait sans doute , car il entra résolument dans l'allée étroite, gagna l'eacalier et monta d'un pas rapide. An premier repoa, il se trouva en face d'une porte vitrée sur laquelle étaient écriU ces mots : CAFÉ-CONCERT. Et an-dessous de cette annonce permanente tracée en lettres ooires, on avait affiché une pancarte jaune, une manière de programme errit à la main et ainsi conçu : Ce soir, 19 mars, an II de la République, Ias citoyenne Farandole, ex-premier sujet du Vtéâirt de Bayot tue, dansera te fandango, en s'accompagnant de castagnettes. File débutera par une chansonnette due à la musc poétique du citoyen Junius Le hêtre , poète et prosateur, homme de lettres, collabora leur du Journal des Savants et ancien répétiteur de mathématiques. Après le fandango, la citoyenne Farandole chantera la Marseillaise. Le prix des consommations ne sera pat augmenté , et les patriotes sont priés (T honorer cette file terpsirho-lyriquc de leur présence. I.'hoinme au c&rrick grisâtre Int en souriant cette pompeuse annonce , mit la main sur le bouton de la porte , entra dons la salle du cafc-conecrt et alla s'asseoir dans un coin. Un officieux s'approcha et lui dit : « Citoyen, que dois-je le servir? — Un verre de vieille eau-de-vie, » répondit le ooaveau venu. Puis , il jeta un coup d'œil rapide autour de lui. La salle était basse de plafond , cufuinéc et remplie d'un monde étrangement mêlé. Il y avait là autour d'une vingtaine de tables de bois ou d'ardoise chargées de verres et de bouteilles des hommes eo blouse , d'autres en carmagnole, un plus petit nombre en habits de couleurs diverses. Trois ou quatre portaient de la poudre i l semblaient appartenir, par leur mise , à la classe des gens dr loi . tels que des huissiers , des juges ou des procureurs. Au fond de la salle était une sorte de gradin sur lequel une demi-do uzuiuc de musiciens étaient groupé» , qui tenant un violon, qui uoc flûte, qui ce grave instrument qu'on appelle un violoncelle. C'était ['orchestre ordinaire et extraordinaire du lieu. Au milieu de la salle, entre

1rs tables des consommateurs el le gradin destiné aux musiciens, se trouvait un grand espace vide. Lorsque l'homiue qui venait de la rue des l'rétres entra, un certain tumulte régnait dans la salle. On buvait, on riait, on hurlait même, mais l'orchestre faisait silence. Les conversations particulières allaient leur train. Un petit vieillard à tête poudrée, vêtu d'un habit marron etfoee culotte de Casimir noir, caressait son menton ridé et demandait h son vis-à-vis les nouvelles du jour. Le vis-à-vis était un homme d'âge mûr, chauve et gras, à l'air majestueux et calme. « Citoyen, disait le petit vieillard, j'ai septante années tout à l'heure; mais, aussi vrai que je suis le procureur le plus occupé, de mon quartier, je le jure que je n'ai jamais vu un hiver aussi rigoureux. Il gèle à pierre fendre. — - Voici trente années que je suis droguiste à l'enseigne du Pilon d'Or, répondit l'homme majestueux et chauve, et jamais je n'aâ vu un froid pareil. — On parlera de l'année 93 longtemps à cause do froid, répondit le petit vieillard qni exerçait les fonctions de procureur. — bis donc , citoyen , dit encore l'homme gras , as-tu la les papiers publics? — Certainement. — Que dit le journal de Prud'homme? — Il est terne ; rien d'important. La condamnation d'une vingtaine d'aristocrates, deux lois nouvelles votées par la Convention, et, «a discours du citoyen Danton, qui est resté, avant-hier, trois heures à la tribune. » Ces derniers mots parurent éveiller l'ai tau lion de l'homme au carrick gris. > A-t-oa beaucoup exécuté anjoard' hui, continua le droguiste. — Noo , c'est insignifiant. Cinq ou six aristocrates et deux cidcvanl marquises. » Le petit homme poudré haussa 1rs épaules d'un air qui voulait dire : ■ Ce n'est vraiment pas la peine d'en parier. « A la table voisine un grand jeune homme aux yeux caves, aux joues rentrées, aux pommettes saillantes, passait nne main amaigrie dans scs longs cheveux mal peignés , et disait : « Oui , mon cher, je soaiiens , mai , que les vers de Racine ne vaudront jamais ceux de Corneille. Je suis poêle, moi aussi , je fais de l'art pour l'art , et je ne ra'abaisaerais point à tirer le plus petit lucre de ma plume. — Il faut vivre, pourtant. • Celui qui faisait cette réflexion sensée était nn homme déjà vieux , plus maigre , plus diaphane encore que son interlocuteur, et dont les doigts crochus jouaient avec une tabatière d'étain poli.

The text on this page is estimated to be only 22.41% accurate

LES MASQUES ROUGES. 21 On eût dit le père du premier, (ont il lui ressemblait. « Oh! vous, Folydore, dit le jeune homme, vous êtes musicien, ce n'est pis la mémo chose. La musique se paye. — J'ai iio opéra reçu , soupira le mafcslro Polydore , nuits je crains bien qu'on ne me joue en été. Ce serait une ruine. — Moi, reprit le pins jeune, j'ai lu hier aux comédiens du théâtre de la République une comédie en uit acte. •— Quel titre? — Les foliet de Cupidon. Oh! le sujet est très- joli,., je vais vous le raconter, a Mais au moment où le jeone poète dramatique allait infliger a son auditeur ce léger supplice, le chef d'orchestre frappa trois coups, éleva son archet et donna le signal. Aussitôt les notes graves d'abord, puis plus vives de la musique espagnole se firent entendre, et les conversations particulières cessèrent. En même temps , une portière de damas rouge , qui se trouvait au fond de la salle , glissa sur sa tringle , et tout aussitôt , un ton* nerre de bravos et de vivat se fit entendre et couvrit un momeut le brait de l'orchestre. Une jeune fille venait de s'élancer en pirouettant, des castagnettes I la main , dans l'espace demeuré vide. C'était Farandole. Mademoiselle Farandole était vêtue d'une jupe ronge et d'on maillot blanc. Ses épaules demi-nues étaient inondées des boucles épaisses d'une chevelure noire, garnie de paillettes et de clinquant. C'était une admirable créature, blanche et brune, bu regard ardent et lascif, aux lèvres ronges comme du corail, à la taille svelte et souple qui accusait cette ondulation espagnole appelée le mencho, au pied mignon et cambré ; mademoiselle Farandole te mit à danser le fandango , la danse la plus entraînante , la plus étrangement lascive des dmses de l'Andalousie. Puis, l'orchestre raccompagnant en sourdine, elle chanta. Sa voix était sonore , timbrée de tons graves , et s'accordait avec celte danse qui passe de la vivacité à la nonchalance , de la gaieté à la tristesse , tantôt leste et pimpante , tantôt dramatique et sombre. Et la salie faisait silence. L'bomme au carrick gris attachait sur Farandole , tandis qu'elle dansait, un œil ardent, un do ce» regards qui trahissent l'admiration ou l'amour. Tant qu'elle chanta et dansa , cet homme ne la quitta point des yeux ; mais lorsqu'elle se fut laissée tomber épuisée sur le tapis que se* pieds avaient foulé , alors cet homme se leva et sc dirigea vers la porte, après avoir donné nne livre à l'officieux. \ul ne fit attention à lui. La belle Farandole absorbait l'attention générale. Cependant, comme il allait franchir le seuil de la porte vitrée, rhomme au

carrick se retourna et regarda nne dernière fois la ballerine , en poussant un profond soupir. Puis il sortit on murmurant : « Oh! celte ressemblance est étrange! » Le brouillard ne s'cLail point dissipé , et la rae des Bons-Enfants était fort mal éclairée. Ko arrivant au bout de l'allée noire par laquelle il était entré, notre inconnu se heurta à uu passant qui marchait d'on pas rapide. « Maladroit ! dit le passant. — Pardon , citoyen , » dit l'homme au carrick. * Le passant jeta nn cri d'étonnement. • Comment! dit-il, c'est vous? — C'est moi... Chat! » Le passant regarda la maison, entendit les bruits de l'orchestre et aperçut uu transparent huilé sur lequel , grâce à une lampe placée à l' intérieur, on lisait : Cafi-eoneert. m Comment! citoyen, reprit le passant, vous sortes de là? • — Oui. — Vous, un homme d'Etat, un orateur, un grand homme 1 — Moi, dit l'homme au carrick en souriant. — Vous , qui malgré votre civisme êtes demeuré aristocrate de goûts et de manières! -V Bah ! je ne sois pas le seul, mon cher. Robespierre, votre patron , n‘ est-il pas poudré , musqué et tiré à quatre épingles? — C'est juste. Mais enfin, m'espliquerei-voos ce qne vous êtes allé faire dans ee bouge t — Voir nne femme admirable ruent belle. — Ah! — Et qui ressemble si merveilleusement , d'ajic façon si frappante \ nne autre femme qne j'ai beaucoup aimée , qne je me sais laissé aller à l'illusion de croire que c'est elle. — Vous êtes romanesque, mon cher Dan... — Chut! pas de noms propres; mais vous-même, ô le jeune secrétaire du plus austère et du plus grincheux des hommes (T Etat, d'où venez- vous? — De chez Robespierre, arec qui j'ai travaillé jujqu'a dix heures et demie. — Et où allez-vous? — Rue Viviennr , où je demeure. — • Vous allez vous coucher? — Tout simplement. « L'homme au carrick se mit à rire : • On ne se couche pas à enze heures quand on a vingt- cinq ans comme vous, qu'on est beau garçon, spirituel, aimé des femmes... — Vous vous trompez, cher ami, je n'aime personne, et personne ne m'aime. — Alors vous êtes bienheureux. » Un soupir souleva la large poitrine de l'homme an carrick. « Dites donc, reprit-il, voulez-vous venir souper? je crois que j'ai faim... — Pour un républicain austère, la proposition est grave... — Bah ! quand on est du inalia an soir au service de la République, la République peut bien vous permettre une petite débauche. Vous savez, du reste, que j'ai toujours été viveur. — Je le sais. « L'homme uu carrick glissa son bras sous celui du passant cl l'entraîna vers le jardin du Palau-Kalional. Là, ils entrèrent au café Foy, qui demeurait ouvert toute la nuit, et dont les garçons, faute de pratiques, sommcillairal sur les banquettes. L'un d'eux s'éveilla au brait de la porte qui s'ouvrait. Il

bondit sur ses pieds, reconnut sans doute l'homme au carrick, et salua avec ta respect môle de crainte. Celui-ci se débarrassa de sou manteau et alla s'asseoir à une table auprès de la porte. Le café Foy était mieux éclairé que l'établissement chorégraphique et chantant de la rae des Bous- Enfants. Les flots de lumière versés par des girandoles fixées aux murs tombaient d'aplomb sur cet homme qui venait de voir danser la Farandole. Il était de haute taille , avait de larges épaules et un cou de taureau, qui rapportait une tôle au vaste front, k l'œil d'aigle, aux lèvre» charnues , que parfois plissait un sourire mélancolique. Cet homme devait avoir des passions fougueuses , des colères terribles : sa voix, à de certaines heures, devait éclater comme le tonnerre et dominer les murmures et les rumeurs tumultueuses d'une assemblée parlementaire. Parfois aussi cet homme devait avoir des heures de calme et de rêverie , de mélancolie profonde et d'ardent amour, si ou en croyait certaines rides précoces que d'autres douleurs ou d'autres soucis que les pansions politiques avaient creusées çà et là sur sou visage. Cet homme devait être né pour aimer et haïr tout à la fois. C'était , au premier coup d'œil , une de ces natures richement complètes dont les siècles sont avares. ■ Donne-nous des huîtres et du vin blanc, du grave ou du santerne , dit-il au garçon. —Oui, citoyen, » répondit le garçon qui tenait de développer une nappe devant les deux convives, cl d'y placer deux couverts. Le jeune homme invité à souper était un joli garçon, dons l'acception pure et simple du inot. Il avait de beaux cheveux noirs, qu'il portail sans poudre, d'admirables mains aux ongles durs et polis comme de la corne. U était vêtu avec une élégante simplicité , et son geste et sa tournure étaient empreints d'une exquise distinction. ■ Mon atui , lui dit l'homme au carrick, vous êtes trop jeune pour avoir des passions. • Le jeune homme sourit. Sou hôte continua : « Cette fille des rue» qne je vîenj de voir, celte ballerine en jnpe rouge, qui danse avec du clinquant dans les cheveux et un collier de fausses perles, me repose les yeux depuis nn mob... les yeux et le cœur. » Quand j'ai fait mon dur métier d'homme politique, lorsque je descends, brise de fatigue , do celle tribune, qui est un champ de bataille où nous tomberons tons nn à no, — car Vergniand a eu raiDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.21% accurate

2* LES MARQUES BOUGES. •on, — j’aima à vivre dans le passé; je m'abandonne aux souvenirs de ma jeunesse, et mon cœur bat comme s'il avait vingt ans encore. ■ Il j a de cela cinq années; c’était aux premiers jours de 1788. L’orage menaçait . mais ne grondait point encore. I-a politique ne m'avait pas encore attiré à elle. « J'étais jeune, j'élnis ardent, j'avais soif de vie et de bonheur. « Une vieille tante , retirée du commerce et fixée eu province , m’invita & l’aller voir. b Je quittai Paris lin soir d’avril; j’arrivai le premier matin de mai dans une jolie vallée enserrée par do vertes collines et traversée par on filet d’ean limpide qui prenait le litre ambitieux de rivière. I.a maison de ma tante était à mi-côte, entourée d’un vignoble, et dominait une denii-licne lie prairies bordées par une ceinture de peupliers. » A une lieue plus loin, sou* l’ombre de grands châtaigniers, se dressaient les tourelles en poivrière et les clochetons couverts d’ardoise d’un petit cartel fc.V.i ;»a temps de Louis XIII. • Cela vous étonne, 11’ est-ce pas, de m’entendre évoquer de semblables souvenirs? * Un sourire vint aux lèvres du jeune homme, mais il ne répondit pas. Son hôte poursuivit : « Ma tante était assez riche pour avoir nne écurie et deux chevaux. b Je passai un mois chez elle. Chaque matin f enfourchais un des deux bidets et j’allai» me promener au loin, suivant de jolis sentiers perdus dans les vignes ou conrnnt dans les taillis. Ce pays-lfc est iris -boisé. • Un malin, au détour « une allée de forêt, je me trouvai face à face avec une amazone que suivaient deux grands lévriers au poil fauve. b C’était une belle jeune fille qui pouvait avoir environ quinze ans et en paraissait dix-huit, tant elle était femme déjà. . . » L’officieux du café vint interrompre assez maladroitement le récit de l'homme au carrick. « Citoyen, dit-il, que dois-je vous servir après les hoflres et le Materner — l’n perdreau truffé et du vieux médoc. n Comme il prononçait ces mots de sa voix forte et sonore , nn patriote, coiffé sur l'oreille cl la pipe à la bouche, entra et demanda nn verre d'eau-de-vie. • Comment! dit-il, citoyen, toi qui es un de cens à qui la République accorde sa confiance, loi l’ami et le défenseur du peuple, tu donnes le mauvais exemple et tu manges des perdreaux truités? — Imbécile! répondit l'homme au carrick, si je ne mange pas ce perdreau , on aristocrate le mangera)... b Le patriote , étourdi de cette réponse , tira son bonnet et salua. Le jeune homme et son amphitryon échangèrent nn regard et tin Murire, et le patriote vida son verre d'eau-de-vie. Puis les deux soupenra continuèrent leur

conversation è voix basse , L’homme an carrick reprit , menant è son récit 1 « Cette jeune fille était belle ; aile avait dans le regard , dam la geste , dans la pose de la téta , quelque chose de fier et de hardi qui séduisait. • Elle maniait son cheval, — nn joli cheval limousin, — avec une grâce parfaite, une hsbileté consommée, b Elle passa auprès de moi, courbéo sur la noire encolure de sa monture, au galop. » Elle eut le temps de m’examiner dos pieds à la tête et de répondre par un sourire à mon salut. Je l’avais vne l'espace de quelques secondes à peine, mais nos regards s'étaient rencontrés, et il me resta dans l'âme comme un éblouissement. b Je revins tout rêveur chez ma (ante. b Le lendemain , je dirigeai ma promenade vers l’endroit où je l’avais rencontrée, obéissant à un entrainement que je ne pouvais maîtriser. r Mais, ce jour-là, j’errai vainement une partie du jour à travers les taiHis et les clairières et sous les grondés futaies. • Je ne rencoalrai point la belle amazone. b Je revins triste , maussade , en proie à une rêverie vague. a Le lendemain je recommençai la même coursa , et ne fus pas plus hmresu. ■ Trois jours du suite ('errai à côcvai dans tous ica environs et surtout aux alentours de ce petit château aux tourelles rongea qui s’abritait sons un dôme de verdure. b Je n'avais questionné personne , mois quelque chose me disait que c’était là que demeurait la belle inconnue. » Enfin , nn jour, j’entendis le galop précipité d’un cheval. b Je me trouvais alors dans un chemin creux , sur nne pente rapide qui descendait vers la rivière. b l.’amazonr m’apparut en liant de cette pente. b Mon premier mouvement, mon premier cri forent tout à la joie; mais presque aussitôt la (erreur s'empara de moi. b A h course furieuse du cheval, je compris qn’il était emporté, et je calculai que si son écuyère ne parvenait à l’arrêter avant dix minutes , il se précipiterait avec elle dans la rivière. b Me mettre en travers du chemin, ntleudre le cheval au passage, jeter les liras en avant, enlacer la jeune fille et l'enlever do sa selle , tandis que le cheval , allégé , redoublait de vitesse et courait au gouffre télé baissée, co fut pour moi l'histoire de troi» minute? qui eurent la dorée d’un siècle d’angoisses. » Lu jeune* fille jeta un cri et ferma le* yeux. Je eros qu'elle allait s'évanouir; mai* lorsque je l’eus déposée doucement sur le sol, clic retrouva toute sa présenco d’esprit, me reconnut, rougit légèrement et me dit : » — Ah! monsieur... vous m'avez sauvée!... b — Je le crois , mademoiselle , répondis-je , et je bénis le ciel de m'avoir ainsi placé sur votre route. b — Vuhviin s’est emporté, me dit-elle. Pauvre Vnlcain! C’est la première fois que cela lui arrive... » J’avais mis pied à terre moi-même , et je contemplais oeite

éblouissante créature à qui je venais de sauver la vie. » Elle s’aperçut de mon admiration et en parut touchée, bien qu’à la pâleur do ses trait* eût succédé nn vif incarnat. b Je craignais qu'elle nn me qnitiât , comme noua quittant les virions; aussi m'empressai-je de lui d re : b — Veuillez prendre mon cheval , mademoiselle , c’est un 0Mdesle bidet qui ne s'emportera pas, lui, mais qui vous couvrira assez lestement chez vous. * — Mais , monsieur, me dit-elle , rougissant toujours , voas ne pouvet pas re lonrner à pied , car il y a loin d’id à la koJcfta. « C’était le nom de la maison habitée par ma tante. b Je vis qu'elle savait qui j'étais... b — Non , mademoiselle, répondis-je, U n'y a pas très-loia. Je suis d'ailleurs excellent marcheur. b Elle secona la tête d’un air mutin : b — Mais , me dit-elle, je ne veux pas de cela, monsieur. Il y a nne chose beaucoup plus simple. Nous sommes à un quart de lieue du château de mon père. Soyez assez bon pour m'y accompagner. b Vous pensez, continua le narrateur, si j'acceptai avec empressement. « Elle consentit à monter mon cheval et à me laisser cheminer à côlé d'elle. - Durant la trajet, elle eut un babil charmant. Elle ma raeonta d'abord comment Vulcaln s'ôtait emporté, en eotendaat retentir, dans rn fourré voisin, la coup do fan d'un braconnier. Dais allô me parla de son père et de ses frères, tons trois gardes du corps, de sa grande sœur, mariée à un gcntiliàtro des environs. Que sais-je? n Après une dr mi-h cure de marché , nous arrivâmes au château, n Un homme d'environ soiaauta ans était assis sur un banc à la porte. » — C’est mon père, dit-elle. n Le vieux gentilhomme sa leva , un peu étonné de voir sa fille montée sor mon bidet et en ma compagnie , et il vint è notre rencontre. b La jeune fille lai raconta simplement cc qui était arrivé, et le vieillard me prit les deux mains et me remercia avec la même simplicité , ajoutant : * — Je connais madame votre tante, monsieur; c’est ma voisine; elle ne m’en voudra pas de vous garder è déjeuner. »■ Les deux frères de ms belle amazone revenaient de la chasse, un fusil sur l'épaule, une carnassière an dos; ils se joignirent à leur père pour m’engager à rester. » L’homme au manteau gris poussa un soupir, et continua après avoir fait une panse : ■ J'ai été reçu pendant deux mois dans celte famille, cordialement , sans emphase , s nus morgue , malgré la distance que les préjugés d’alors menaient entre la noblesse cl les hommes du liera. » Souvent, depuU, quand j'ai vu tomber les tète* de çea gronda

son, — j'aime à vivre dans le passé; je m'abandonne aux souvenirs de ma jeunesse, et mon cœur bat comme s'il avait vingt ans encore.

» Il y a de cela cinq années; c'était aux premiers jours de 1788. L'orage menaçait, mais ne grondait point encore. La politique ne m'avait pas encore attiré à elle.

» J'étais jeune, j'étais ardent, j'avais soif de vie et de bonheur.

» Une vieille tante, retirée du commerce et fixée en province, m'invita à l'aller voir.

» Je quittai Paris un soir d'avril; j'arrivai le premier matin de mai dans une jolie vallée enserrée par de vertes collines et traversée par un filet d'eau limpide qui prenait le titre ambitieux de rivière. La maison de ma tante était à mi-côte, entourée d'un vignoble, et dominait une demi-lieue de prairies bordées par une ceinture de peupliers.

» A une lieue plus loin, sous l'ombre de grands châtaigniers, se dressaient les tourelles en poivrière et les clochetons couverts d'ardoise d'un petit castel bâti au temps de Louis XIII.

» Cela vous étonne, n'est-ce pas, de m'entendre évoquer de semblables souvenirs? »

Un sourire vint aux lèvres du jeune homme, mais il ne répondit pas.

Son hôte poursuivit :

« Ma tante était assez riche pour avoir une écurie et deux chevaux.

» Je passai un mois chez elle. Chaque matin j'enfourchais un des deux bidets et j'allais me promener au loin, suivant de jolis sentiers perdus dans les vignes ou courant dans les taillis. Ce pays-là est très-boisé.

» Un matin, au détour d'une allée de forêt, je me trouvai face à face avec une amazone que suivaient deux grands lévriers au poil fauve.

» C'était une belle jeune fille qui pouvait avoir environ quinze ans et en paraissait dix-huit, tant elle était femme déjà... »

L'officieux du café vint interrompre assez maladroitement le récit de l'homme au carrick.

« Citoyen, dit-il, que dois-je vous servir après les huîtres et le sauterne?

— Un perdreau truffé et du vieux médoc. »

Comme il prononçait ces mots de sa voix forte et sonore, un patriote, coiffé sur l'oreille et la pipe à la bouche, entra et demanda un verre d'eau-de-vie.

« Comment! dit-il, citoyen, toi qui es un de ceux à qui la République accorde sa confiance, toi l'ami et le défenseur du peuple, tu donnes le mauvais exemple et tu manges des perdreaux truffés?

— Imbécile! répondit l'homme au carrick, si je ne mange pas ce perdreau, un aristocrate le mangera!... »

Le patriote, étourdi de cette réponse, tira son bonnet et salua.

Le jeune homme et son amphitryon échangèrent un regard et un sourire, et le patriote vida son verre d'eau-de-vie.

Puis les deux soupeurs continuèrent leur conversation à voix basse.

L'homme au carrick reprit, revenant à son récit :

« Cette jeune fille était belle; elle avait dans le regard, dans le geste, dans la pose de la tête, quelque chose de fier et de hardi qui séduisait.

» Elle maniait son cheval, — un joli cheval limousin, — avec une grâce parfaite, une habileté consommée.

» Elle passa auprès de moi, courbée sur la noire encolure de sa monture, au galop.

» Elle eut le temps de m'examiner des pieds à la tête et de répondre par un sourire à mon salut. Je l'avais vue l'espace de quelques secondes à peine, mais nos regards s'étaient rencontrés, et il me resta dans l'âme comme un éblouissement.

» Je revins tout rêveur chez ma tante.

» Le lendemain, je dirigeai ma promenade vers l'endroit où je l'avais rencontrée, obéissant à un entraînement que je ne pouvais maîtriser.

» Mais, ce jour-là, j'errai vainement une partie du jour à travers les taillis et les clairières et sous les grandes futaies.

» Je ne rencontrai point la belle amazone.

» Je revins triste, maussade, en proie à une rêverie vague.

» Le lendemain je recommençai la même course, et ne fus pas plus heureux.

» Trois jours de suite j'errai à cheval dans tous les environs et surtout aux alentours de ce petit château aux tourelles rouges qui s'abritait sous un dôme de verdure.

» Je n'avais questionné personne, mais quelque chose me disait que c'était là que demeurait la belle inconnue.

» Enfin, un jour, j'entendis le galop précipité d'un cheval.

» Je me trouvais alors dans un chemin creux, sur une pente rapide qui descendait vers la rivière.

» L'amazone m'apparut en haut de cette pente.

» Mon premier mouvement, mon premier cri furent tout à la joie; mais presque aussitôt la terreur s'empara de moi.

» A la course furieuse du cheval, je compris qu'il était emporté, et je calculai que si son écuyère ne parvenait à l'arrêter avant dix minutes, il se précipiterait avec elle dans la rivière.

» Me mettre en travers du chemin, attendre le cheval au passage, jeter les bras en avant, enlacer la jeune fille et l'enlever de sa selle, tandis que le cheval, allégé, redoublait de vitesse et courait au gouffre tête baissée, ce fut pour moi l'histoire de trois minutes qui eurent la durée d'un siècle d'angoisses.

» La jeune fille jeta un cri et ferma les yeux. Je crus qu'elle allait s'évanouir; mais lorsque je l'eus déposée doucement sur le sol, elle retrouva toute sa présence d'esprit, me reconnut, rougit légèrement et me dit :

» — Ah! monsieur... vous m'avez sauvée!...

» — Je le crois, mademoiselle, répondis-je, et je bénis le ciel de m'avoir ainsi placé sur votre route.

» — Vulcain s'est emporté, me dit-elle. Pauvre Vulcain! C'est la première fois que cela lui arrive...

» J'avais mis pied à terre moi-même, et je contemplais cette éblouissante créature à qui je venais de sauver la vie.

» Elle s'aperçut de mon admiration et en parut touchée, bien qu'à la pâleur de ses traits eût succédé un vif incarnat.

» Je craignais qu'elle ne me quittât, comme nous quittent les visions; aussi m'empressai-je de lui dire :

» — Veuillez prendre mon cheval, mademoiselle, c'est un modeste bidet qui ne s'emportera pas, lui, mais qui vous conduira assez lestement chez vous.

» — Mais, monsieur, me dit-elle, rougissant toujours, vous ne pouvez pas retourner à pied, car il y a loin d'ici à la *Valette*.

» C'était le nom de la maison habitée par ma tante.

» Je vis qu'elle savait qui j'étais...

» — Non, mademoiselle, répondis-je, il n'y a pas très-loin. Je suis d'ailleurs excellent marcheur.

» Elle secoua la tête d'un air mutin :

» — Mais, me dit-elle, je ne veux pas de cela, monsieur. Il y a une chose beaucoup plus simple. Nous sommes à un quart de lieue du château de mon père. Soyez assez bon pour m'y accompagner.

» Vous pensez, continua le narrateur, si j'acceptai avec empressement.

» Elle consentit à monter mon cheval et à me laisser cheminer à côté d'elle.

» Durant le trajet, elle eut un babil charmant. Elle me raconta d'abord comment Vulcain s'était emporté, en entendant retentir, dans un fourré voisin, le coup de feu d'un braconnier. Puis elle me parla de son père et de ses frères, tous trois gardes du corps, de sa grande sœur, mariée à un gentilâtre des environs. Que sais-je?

» Après une demi-heure de marche, nous arrivâmes au château.

» Un homme d'environ soixante ans était assis sur un banc à la porte.

» — C'est mon père, dit-elle.

» Le vieux gentilhomme se leva, un peu étonné de voir sa fille montée sur mon bidet et en ma compagnie, et il vint à notre rencontre.

» La jeune fille lui raconta simplement ce qui était arrivé, et le vieillard me prit les deux mains et me remercia avec la même simplicité, ajoutant :

» — Je connais madame votre tante, monsieur; c'est ma voisine; elle ne m'en voudra pas de vous garder à déjeuner.

» Les deux frères de ma belle amazone revenaient de la chasse, un fusil sur l'épaule, une carnassière au dos; ils se joignirent à leur père pour m'engager à rester. »

L'homme au manteau gris poussa un soupir, et continua après avoir fait une pause :

« J'ai été reçu pendant deux mois dans cette famille, cordialement, sans emphase, sans morgue, malgré la distance que les préjugés d'alors mettaient entre la noblesse et les hommes du tiers.

» Souvent, depuis, quand j'ai vu tomber les têtes de ces grands

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.56% accurate

1ES MASQUES ROUGES. 33 seigneur* corrompns, usés par tuulr» le* déhanches, familiers avec tontes les intrigues de cour, j'ai soogé k celle noblesse de province, pauvre généralement , profondément bonne!.’ , bonne pour ses vas* eau, hospitalière an voyageur, race forte et simple, qui n était Gère qu'au jours de péril, et qui allait payer de son sang les crimes de cette autre noblesse si profondément gangrenée qui se groupait aaprès do trône et a fini par le renverser, t clict Le jeuoe homme aux cheveux noirs , auditeur attentif jusque-là , surprit une larme dans l'œil du narrateur. Cette large poitrine se soulevait , ce vaste front s'était assombri ; une mélancolie profonde s'était répandue sur tout sou visage. Aussi rmtrrrompit.il par ces mots : ■ Est -ce que le père et les frères de cette jeune fille auraient péri? — Tous les trois. — Sur rérboftud? — Non l.e père a été tué à Versailles avec son fils aine. Le cadet est tombé dans les rang* de T armée de Coodé. La première balle républicaine a été pour lut. — Et la jeune fille? — Après le 10 aoôt, j'ai pn lui procurer on paase-por1 pour elle et ponr son frère, et ils ont gagné I* Allemagne. • Depuis lors j'ai appris que Caston de Vérinières avait été tué; mais, bien certainement, Armande est demeurée auprès d’une pu* rente de sa mère qui était Allemande. » Le jeune homme aux cheveux noirs jeta un cri , eo entendant prononcer les noms d'Armande et de Gaston de Vérinières. « Qu' avez-vous? « fit le narrateur. Il était devenu pile comme un apectre at regardait sou convive avec effroi. ■ Elle se nomme Armande? — Ooi. — Armande de Vérinières? — Mais sans doute. — Ah! mon Dieu! dit le jeune homme en portant la main à son front , mais vous n'avea donc pas In le ilouitrurf — Qne voulez-vous dire? Expliquez-vous, mon ami, * dit l'homme an carrick avec angoisse. Le jeune homme se leva , alla prendra le Moniteur qui se trouvait sur une table voisine , et le mit sous les y rux da son hôte eu posant le doigt sor un nom. Le nom était celui de mademoiselle de Vérinières. Ce nom était le troisième sur la liste de ceux qui avaient été condamnés U veille à la peine de mort. ■ Morte! s'écria l'homme au carrick avec nnc expression do donleur sauvage. — Non, dit le jeune homme, lises... » A n -dessous de U liste so trouvait le récit de i' exécution des condamnés , avec cette addition ; • Li e des condamnées, la citoyenne Armande Vérinières, n'a s point été exécutée. On a sursis à sou exécutiou , le geôlier de la ■ Conciergerie ayant déclaré que ladite condamnée lui avait fait ’ôjhlg ou’cllü était enceinte. ■ La ciloyanoa

Armande Vérinières a nié faergiquiminl et dea mandé à grands cris qu'on la conduisit à l'échafau]. • Néanmoins , on a cru devoir surseoir provisoirement, n Tandis qu'il lisait tes lignes , l'homme an carrick devenait cramoi: î , son cou ic gonfiait et les plia de son front s'effaçaient. • Non, dit -U, cela n'est pas possiblo! le geôlier est un misérable! — Soit, mais il l'a sauvée, ponr quelques joors du moins. » L'homme au carrick ne répondit pas; il sc leva, jeta une pièce d'or snr la table, et tendit la main à son convive : • Adieu, dit-il. — Où allez-vous? demanda le jenne homme. — Me coucher, « dit-il froidement. Et il sortit do café Foy. ■ Il la sauvera! > pensa le jeune homme qui s'eu alla tout pensif. Farandole dansait toujours. Elle s'était reposée, puis elle avait chanté, puis elle dansait encore. Cependant les habitués du café-concert partaient un à un; les uns allumaient leur lanterne, les autres rc confiaient k la douteuse lueur des réverbère* du Paris d'alors. Quant minuit sonna, b* naître de T établissaient frappa trois coups fur lo comptoir cl (lit : « Citoyens, ou va frrmer, » Tout le monde s'en alla. Alors une vieille femme drapée dans un vieux tartan, portant une chaufTerette à son bras , entra dans in salle et dit k Farandole : • Eh bien! vicas-tn , petite? ■ La danseuse buvait en ce moment un verre de punch. La vieille lui jeta un manteau sur les épaules , en lai disant : « Il fait uo froid de chien, ce soir. — Ah ! * fit la ballcrioc avec indifférence. Elle reposa le terre sur le comptoir et ajouta : ■ Quel métier! danser Ions les soirs, chanter tous le jours, et avoir, avec ça, envie de pleurer du soir au matin et du matin au soir! » la vieille , — une vieille hideuse, — haussa les épaules et regarda le maître du café-concert. Celait un gros homme au nez bourgeonné , k la mine trognofiauU* et rubiconde, à l'abdomen pansu et au rire bêle. Servir la pratique, gagner de l'argent, c'était tout ce qu'ilj savait faire. Il aimait bien le roi quand le roi régnait, — il aimait bien la république depuis que lu république gouvernait. — pourvu qne les affaire-- allassent bien. . Il aurait aimé le roi de Prusse ou les nègres de Saint-Domingue s'il avait dû vendre quinze litres d'eau-de-vie de pfus. C'était un joli type de boutiquier, no type comme on n'en voit qu'à Paris. • Celte petite, loi dit la vieille, ne coimaft pas son bonheur. Elle gagne de T orgeat gros comme elle. — Oui, mais lu le mange», maman. — C'est-à-dire que je le mets de côté, riposta la viril!»-. — Chez le liqimnpie et le marchand de vins, n'est -ce pas? » La vieille te mil a grogner, car l'observation portait ju#tr. Mais elle continua bientôt après : « Tu ae sois donc pas qu'il y a un homme qui est un grand personnage. un haut bonnet du gouvernement , qui vient ici tous les aoirs ,

rien qne pour le voir dsoscr? — Qu'eslocc que ça nie fait?» dit Farandole arec mélancolie. Elle se drapa dans son châle, la vieille mit la main sur fécu de aix livres que te maître du café-concert posa sur le comptoir, et toutes deux quittèrent la salle. Quand elles furent dan* la rue , la vieille continua : • Cet homme, pour aûr, est amoureux da toi. — Tais-toi, mère. — Il le fera un sort, c'est certain, et j'aurai des rentes pour mes vieux jours. « La ballerine eut un geste de dédain. « On m'a toujours dit que voas étiez ma mère, fit-elle, mais je commence k ne pas le croire. • Là vieille at reprit à grogner. « Eh ! dit Faraodoic, qu'cst-ce que cela me fait, qu'on m'aime? Est-ce que je pois aimer, moi? — Bon! voilà que tu penses encore à ce petit brun? — Ooi, Je pense à lui ce soir, comme ce matin , comme U nuit dernière, comme toujours... à lui qu'ils ont guillotiné I... a murmura Farandole d'un air sombre. Et elle marchait d'un pas rapide, d n! la vieille ni elle no •'apercevaient qu'un homme les suivait à distance. Elles descendirent ainsi In rue des Bons-Enfants, prirent la rpe 8r'nt-Honoré, et ne s'arrêtèrent qu'à la rue Viltedo. L'bommo suivait toujours. Arrivée nie Villedo, la vieille mit une clef dans la serrure d'une porte basse, ouvrit et entra la première. Mai* ou moment où Faraodoic s'apprêtait h la «nivre , nnc main se posa sur son épaule. Elle *e retourna. Un bommo dont le visage était à moitié dissimulé par l'ample collet d'un manteau et les bords d'un chapesu enfoncé sur ses y ru* lui dit : • l'n mot , citoyenne? — Qne voulea-rons? — Vous avez aimé.. . — Oh I oui, dit-elle d'un air sombre. — Vous aves aimé no bommo qui a été guillotiné? — Ooi, et chaque nuit je le revois en songe... — Alors , ceux qui souffrent sont vos frères? — Oui. — Bl Vil était en votre pouvoir, à vous , pauvre âme veuve et Digilfed by Google A

The text on this page is estimated to be only 20.87% accurate

LES MASQUES ROL’GES. 2\ V'. 13U ooaHaül i mon... ra «total MlM UÛMr cfcemiMr i cité faite. — U. JfcoM. . de son ver quoiqu'on nrdemmeut ei mé de celle mort époneeoleble qoe dense le guillotine, le fcries-ioosT , P * <fb*pp» de la poitrine de Farandole. • On! oui, dit-rlle. — Même ai voua couriez un danger? k vie- dit-elle. Cen, qni peur J, m00rir •onl eetu-lè qui laissent qnelqu un en arrière. Moi, je n'ai personne en ce inonde... celui que j’aime eat là-haut... « ^ tt elle montra le ciel. ■ Pauvre fille? « murmura l’inconnu. I ma il fui dit brusquement : .. ViCUIe ’0i •*" "* ■*» V* à, non. . ü *.-Ja Faf*nli°le. .°bëi,M°‘ » »» ascendant niy.lérious. non comr. 3rS'° d" '“counu »‘ait pénétré jusqu'» VI. ■ Dona Carmen émit une liront fille d' Andalousie, eoreloppée SÛT jïïSST ^ Don Manoél avait dix-neuf ana. Il était beau, hardi et fier. Il savait , comme peraonne, poaer la • tain sur la garde de sou épée ; mieux que peraonne il rejetait la letc en arrière arec toute la fierté castillane. Maia vieille nobleaae et vaillante épée ne saluent paa «a «a i iundc, et don Manoél dit à sa sœur : . Il nom faut aller » Uadrid chercher fortune. Nnoi » .von. dca parj nls huit places ; il, nom aideront à fairo nuire chemin dan. Don Slanoei el dona Camion partirent donc un matin, .«lui d babils de deuil. Ils arrivèrent à Madrid, qu'ils n'avaient jamais vu, un soir, comme le soleil ae couchait dans les (Iota du Mauçanarèa. lue grande dame était à son balcon, jouant de l’éventail et respirant l'air du soir. Don Manoél leva les yeux. La dame émit belle , — son comr d'edolesceot se prit à bnllre. Or le deme était justement cette parente inconnue sers laquelle les deux orphelins avaient tourné les yeux. 1 Elle les accueillit dans sa maison et les présenta à ,on mari, leooei était un grand seigneur. • Trois mois après, don Manoél était garde du roi, — dona Car. mcii . demoiselle d'honneur de la duchesse. Trois ans après, — dona Carmen avait alors dix-sept ans, lo jusri de la duchesse, le grand d'Espagne, était nommé ambassadeur près la cour de France. Or, tandis que don Manoél devenait officier du roi d'Espsjmo. doua Carmen suivait à Paru sa cousine l'ambassadrice. Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 23.97% accurate

LBS M A SOU ES nOl'GES. 25 Ceci K posait eo 1791, quelque* mois avant la chute de la monarchie. L'ambassadeur du roi, petit-fils de Philippe V, était demeuré bravement k son poste. Il n'avait point quitté Paris tant qne Louis XVI avait vécu. Le jour où la Convention nationale condamna Louis Capet à mort, l'ambassadeur protesta, au oom du roi son maître. La Convention n' ouvrit pas sa lettre et passa à l'ordre du jour. Or dona Carmen était dans l'hôtel de l'ambassade, dont les fenêtres. on le sait, doonuirut sur la place de la dévolution, le jour où le dernier roi de France, — - comme disent les journaux de ce temps, — moula sur l'échafaud. L'ambassadeur et l'ambassadrice s'étaient retirés, consternés, au fond de l'bétel, défendant à leurs gens de se montrer et do sortir. Hais dona Carmen était jeune , elle était curieuse ; elle ne savait pas ce qui allait se passer, — car on lui avait celé la sinistre vérité, et elle se cacha derrière une pcrsicuae, à I* entre-sol, juste an-dessus de la grande porte. Ces Ilots immenses de peuple, ces cris, ces vociférations étonnèrent d'abord la jeune Espagnole; puis l'épouvante U prit quand elle aperçât l'échafaud. Mais cette terreur fut moins violente qne sa ruriosilé. Elle voulut voir l'homme qui allait mourir. Le carrosse, — nous l'avons dit déjà, — ce carrosse qui cheminait lentement, eut toutes les peines du monde, malgré sou escorte imposante, à faire une trouée daus la foule et à s'approcher de l'échafaud. Derrière le carrosse, l'œil perçant «h* dona Carmen remarqua T Allemand Fritz Muller, le bon étudiant de Heidelberg, portant dans ses bras, plutôt qu'il ne la soutenait, la jenne fille qu'il avait sauvée pendant la noit dans l'auberge du Corbeau virant, l u mouvement de la foule rejeta les deux étrangers sous Ica arcades de l'ambassade, juste au dessous do b fenêtre derrière les volets de laquelle doua Carmen s'était blottie. A partir de ce momcnt-li, obéissant à une attraction, à une sympathie non moins soudaiues que mystérieuses, l'Espagnole ne vit plus . n'enteodit plus rien. Elle ne vit que la pauvre jeune GUo haletante et pAJc, — elle n' entendit que les paroles étoufTées quelle échangeait avec sou protecteur de hasard. Tout à coup elle sentit un sonfÛc sur son épaule. Elle se retourna et vil don José. Don José était un jeune secrétaire d'ambassade qui aimait passionnément dona Carmen , espérait l'épouser, et la suivait. ■ Ah ! c'est vous? lui dii-ellc. — Oui , je viens vous arracher k cet affreux spectacle. — liais que va-t-il arriver? que veut tout ce peuple? pour qui celte machine? demanda dona Carmeo. — C'est la

guillotine, et l’homme qui va mourir est le roi de France! murmura tristement don José. — Ciel ! » s'écria l'Espagnole. Et elle se rejeta vivement en arriére et voulut fuir. Mais ce fut l'histoire d'un éclair; elle prit la main de dan José, le ramena vers b croisée rt lui moulra b jeune tille plie. « C'est une paysanne, dit le secrétoire d'ambassade. — Non, c'est impossible. — Pourquoi? — Voyez son visage... voyes ses mains...



Une main vigoureuse saisit son bras, une voix calme lui dit : « Ne tirez pas ! » — Page 27.

The text on this page is estimated to be only 22.08% accurate

96 LES >IA SQL ES ROUGES. — Eh bien? — C’est quelque femme de qualité déguisée. Ah ! ri on la recoin mit, mon Dieu! on lui fera un mauvais parti. — Je le crains, dit don José. — Il faut la sauver. „ , . — La sauver! et touuurnt? — Je ne sais pas, mai* il le faut!.„ » * . Les désirs de doua Carmen D'él-ilent-jU pas des ordres ponr don José? Le jeune homme s’élança hors de la chambre, descendit, Gt ouvrir les portes «I voulut s'élancer dans la foule. Le fut en ce moment que la tête du roi tombait, que le bourreau la montrait à la fouir , et que mademoiselle Claire jeta an cri qui équivalait pour elle à un arrêt d« tapri. Mais avant que don Juté fût sorti, l'étudiant avait pris mademoiselle Claire dans ses liras et s’était élancé dons l'intérieur de l'iidicl. Don José en Ht aosrité refermer les portes, et tout fut dit. Or. il y avait pins de cinq semaines que le roi Louis XVI était monté sur l'échafaud et que mademoiselle Claire avait trouvé an refuge I l'hdlel de l ambiMade d'Espagne. la» dent jeunes filles l’étaient liées et s'aimaient comme denx en-iir». (Juaot Ji Frits Millier, dés le lendemain H avait demandé la permission do prendre congé et d‘ «Hcr loger en ville. l.e studieux Allemand avril dit vrai dons l'auberge du Corl-eau virant . Elève distingué de l'école de médecine de Heidelberg, il était venu à Paris à la seule fin de fixer un point sur lequel les deux écoles — l'école allemands <t l'école française — ont été, sont et seront toujours prtil-élro en désaccord, Le» Allemands ont prétendu et prétendent que la mort occasionnée par la décollation n’eat point instantané#; que le supplicié souffre environ vingt minutes , et que cette tête détachée du tronc tourne les yeux quand on l'appelle. Les médecins français . au contraire , affirment que la mort est instantanée, par la rai.on tonte simple que la moelle allongée se trouve tranchée, et que si le corps et la tilt ont encore des monu ments , des soabrrsaiils et des grimaces , les nerfs seuls en sont la cause. Or, Fritr Millier était allé se loger rue Saint-Honoré, dans un hôtel garai habité par le citoyen Barbaroux , député des Boucbesdu-Rhônc à la Convention nationale. L'Allemand avait trouvé un soir le représentant du peuple qui soupail avec du jamboo, des ccufs et une échalote. L’Allemand avait faim, il s’était mis h table, — et l'homme politiqno et 1 homme Je science avaient fait connaissance. Le citoyen Barbaroux était aerviabic; il s’intéressait aux savants; il prit sur-le-champ en amitié le jeune docteur en médecine , lui donna uns lettre de recommandation pour le espitaine de tnnnici» peux qui

assistait aux etéculioos, et une autre pour la citoyen Santon . et haut et redouté fonttioanrire de la République uoo et Mit ribl . Pendant un mois, il fut lolsIUo au docteur alirmanJ u exister aux »i: utrai évolutions do la msebina de son confrère Guillotin , de toucher ics têtes dre condamné», d'en placer parfois une sur uoo éponge et de lui faire tourner les yeux tu l'appelant par son nom, et il eut ses grandes entrées à l'amphithéâtre de Clamart, où Ton portait les corps des guillotinés. Ce qui ne l' empêchait point chaque soir, quand la nuit était venue , de so glisser de nouveau sur la place de la Révolution , enveloppé dans son manteau, rasant les mtirs, et de frapper discrètement à la porto de l'ambassade d'Espagne. Or door, ce soir-là , en attendant la visite accoutumée de Fritz Millier, les deux jeunes filles causaient. » Ma bonne Claire, disait dons Carmen, étes-roas bien sûre qne votre père et vos frères n'aient pas quitté Paris? — Hélas! le tais-je? — L'ambassadeur a fait rechercher leurs noms sur tous les livres d'écrou,' et on n’arien trouvé. — C'est qu' alors ils sont libres , murmura mademoiselle Claire avec nn accent dr joie. — II n’y a que l'borriblc journée du 10 août sur laquelle il sera toujours impos<ihle d'avoir des rçwrign mirais précis: wii " est une chose certaine, c'est qu'ils o'ont été ni jugés ni condamnée à mort. — O mon Dieu ! murmura mademoiselle Claire en levant les yenx an ciel. — On a fait questionner adroitemrnl cette fruitière de la rue da Vert-Bois, qni est lu saur de ce mist ruble jfcrômi*. Elle a prétendu n'avoir jamais entendu parler du baron d'Azsy et de scs Gis... » On frappa doucement h la porte. C'était Fritr MfiHer. Mademoiselle Claire conrut à lui. « F.h bien? s fit-elle avec augoiss#. Fritz passait chaque jour 'Jfti’irur* heure# à rechercher le père et les frères de mademoiselle Claire Z'Awf. ■ Rien encore, répondit Fritz Müllrr, cependant .. ■ Il s'arrêta et parut hésiter. a Parlez... parlez I lui dirent les deux jeune» filles — Cependant, reprit Fritz Miitlrr, j'ai recueilli aujourd’hui an renseignement qui ne manque pu d'tmpurtaoco. — Lequel? — Dans la rue de l' Arbre-Bec se trouve on cabaret dont ThAto est Bourguignon. — Ah! — Bourguignon et Morvandiau. On le nomme Bcrdin. — C’est un nom de la Botirgogoe, en effet. — Il est dn village de Coulanges. sar-Yonne. Connaissez-vous ce pnys? — C’est nn village situé à trois lien## do mien. — Cet homme, poursuivit Frit/ Millier, jouit dans son quartier de la réputation dangereuse de royaliste, -Ah! — Il passe pour avoir souvent donné l'hospitalité à plusieurs gentilshommes de sa province. — Eh bien, courez ches lui.... prut-ètf# connaît -il mon père et mes Irères... peut-être les b-MI vus l — J’en

viens, dit Frili MttUer. — Et vous l’avez rn? — Je l'ai va. — Ft... il ne vous... a... rien... dit? — Rien. Il se méfie. — Mais , s'il sait quelque chose , il me le dira à moi ! s'écria mademoiselle Claire. — Oh ! fit dons Carmen avec effroi, vous n'allez pas sortir d’ici, sa moins? — Je veux voir cet homme... — liais si on vous arrête !... — C'est que Dieu l'aura voulu , répondit la jeune fille avec non héroïque résignation. — Ainsi vous allez voir cet homme? — Oui. — Traverser la moitié de ce Paris, où à chaque pu vous allés courir un danger da mort? — Il fout que Je sache ri mon père et mes frères sont morts ou vlvsats. • Mademoiselle Claire parlait avec douceur, mais aoa acceil était résolu , et dons Carmen comprit qna rien ne pourrait frire plier sa volonté. • Alors, dit-elle, je veux que don José vous accompsgoe. • Mais Fritz Müller secoua la tête. ■ Ce serait une imprudence , dit-il. — Pourquoi ? — Parce que don José est connu dans Paris, et qu'on murmure bien assez déjà contre l'ambassade d'Espagne... Mademoiselle Claire fera bien mieux , si elle persiste à sortir, de se confier à moi «*t de reprendre les babils qu'elle avait en arrivant; d'ailleurs, il pleut ; cc soir, les rues sont désertes, et uous rencontrerons peu de monde. * Dons Carmen pontes un soupir. ■ Oh! prenez bien garde! dit-elle. — Je ne sors jamais sans armes, répondit le bon Allemand, qni ouvrit sa carmagnole et laissa voir les crosses luisantes de deux pistolets. J o me ferai tuer avant qu'il soit rien arrivé à mademoiselle Claire. » L'œil du jeune homme brillait d'une froide résolution. • Vous êtes nn brave, • dit dons Carmen. Un quart d'heure après, mademoiselle Claire d’Azsy avait («‘pria

The text on this page is estimated to be only 21.23% accurate

LBR MASQUES ROUGES. 27 tes habits de paysanne morrondcllc. et sortait de l'hôtel de F ambassade, appuyée sur le trot de FriU Muller. Tou» deux «‘Ulrèr^nl dans la rqr de In République et gagnèrent In rue Saint-Honoré. Comme il» y entraient, deux hommes, immobiles jusque-là soc» une porte cochère, se mirent à les suivre. Frit* et Claire marchaient d'un pas rapide. Mail les deux homm ■ ne perdirent point de terrnin , et vers l’angle de la rue du Mareîu*. Saint-Honoré , il» avaient déjà raccourci la distance qui les séparait de» deux jeunes gens, à ce point que Frit* Muller se rotourna inquiet. ■ Je crois qu'on non» suit, dit mademoiselle Claire. — Je le crois aussi. — Ce sont des homme» de b police, sans doute. — Qu'imparte! dit le bon Allemand, je leur casserai la tète à tout deux, s'ils cherchent à nous rejoindre. • Ft il se rr tourna de nouveau et cria : « An large! citoyens... •> les deux hommes s'arrêtèrent. • • Il me semble que vous noos snivrx, dit Fritz Muller. — C’est-à-dire, répondit l’uu des deux hommes, que noos soi* vons le même chemin. » Mademoiselle Claire tressaillit. • O mon Dieu! «lit-elle, cette voix... — Je la reconnais, moi aussi, 3s* Frit* Millier. — Et c'est celle d’un ami, répondit l'un de» deux hommes. — Oni... oui... dit U jeune fille. Celte voix, je l’ai entendue dans la forêt... c'est celle du cavalier qui nous indiqua notre chemin. — C'est celle du maréchal des logis de gendarmerie , * ajouta Fritz. Et il laissa ses pistolets à sa ceinture. Alors les deux hommes s’approchèrent. Tous denx étaient enveloppés de manteaux , Ions deux portaient un masque sur le visage. « Oui, répéta la voix cnonne, nous sommes des amis. — Je le crois , dit Fritz Muller. — Et noos ne vons quitterons pas ce soir, soyez-en sûrs. — Mais... cependant... » L'on des deux hommes masqués posa sa main sur le bras de Fritz Muller. » Cette jeune fille ferait bien, dit-il, de retourner à l'endroit d’où elle vient. — Oh! c'est impossible! dit mademoiselle Claire. — Alors, marchons... — Vous nous accompagnez? — Oui. — C’est bieo la voix du marchef, pensait Frit* Muller; mais quel est l'autre? ■ Et il pensa tout de tuile à ce vaillant jeune homme qu'au cabaret du Corèeau rivant oa appelait YAristo. • Si c’était loi I • pensait en mémo temps mademoiselle Claire, oui rangeait , aile aussi , au beau brigadier dont la voix tt U regard lui avaient si profondément remué le cœur. Mais le compagnon du marehef resta muet. • Ainsi , dit Frita Müitor, voua cous accompagnes? — Oui. Où allés- voua? — Rue de l'Arbre-Sec. —

Je devine chez qui, a dit l'homme masqué. Frils MiiHer et mademoiselle Claire eurent uo léger frisson . a Vous ailes, reprit l'cx-marcùcf de gendarmerie, au cabaret des Troi» Ilouiguignott *, tenu par Jntrph Rerdin. — C’est possible, • dit Fritz Muller tout bas. En ce moment ils arrivaient tous les quatre sur la place du PalaisEgalité, ci-devant la place du Pctais-Royol. Lu homme coiffé de l'éternel bonnet rouge en sortait. Il passa auprès de mademoiselle Ciuire au moment où la lueur (d’un réverbère éclairait ir beau visage de la jeune fille. Et soudain il poussa un eri. Quant à Fritz Millier, il porta vivement sa maio à ses pistolets, car il avait reconnu le Marseillais de l'auberge du Coriun tiaani ' VII. — l. «aaitiL&ais. Le Marseillais s'arrêta. Mademoiselle Claire sp arm contre le bon Frits Millier. % !.c# deux hommes masqué» demeurèrent à dislnoce. Frit* Muller avait mis I* main sur ses pistolet». ■ An large) • cria-t-il. Main |p Marseillais ne bougea pas et répondit d'un (ou affable : ■ Mou cher monsieur Frils , vous no roules donc pas renouveler connaissance avec moi? — Xe parlez pas à cet homme, murmura tiiadiMnotaelie Claire. *— Pourquoi? demanda Fritx Millier avec le calme d’un bomrr.e qui aeut sa force. — Oh! je vous en prie.. . — Ne craignez rien... ne suis-je pas avec vons? • Les natures bienveillantes et douces ont parfois de ce* h éroiques tranquillité.» familières au lion. Le Marseillais lit un pas en avant et continua avec son accent traînard : a Mais oui, je ne me trompe pas. vous êtes bien M. Frit* Mül 1er, l'étudiant allemand que j’ai en l’honneur de rencontrer an cabaret du Corbeau cirant ? — - En effet, dit Fritz Muller. — El la citoyenne aoe voilà. . . — - Pardon , observa Prit* Millier, puisque vou* m'appeler wonlintr, vous pouvez dire mademoixtUe. « Le Marseillais salua d'un air ironique. « Ab ! ali î dit-il , je crois que je rais tombé sor un ménage de tourtereaux. » Et il en! no rire insultant. Frit* Millier tira un pistolet de sa cefnlure. ■ Je vous engage, citoyen , dit-il, à passer voire du ms. — Ah bah' — Il fait humide ce soir, le brouillard tombe, et vous pourries vous enrhumer. — Merci bien du conseil... ■ Mai* le Marseillais ne bougea pas. » Au large! répéta Fritx Muller. — Voyons , dit l'bomme de la police, qui ne paraissait point a\ oir aperçu les deux personnages masqués, je crois q*v r ou» poarekus nous entendre. — C'est facile , loisret-noo* passer. — Vous , saus doute. — Moi et mademoiselle/.. — Non pas, dit le Marseillais, je suis un bon ami du citoyen Jérôme. » A ce nom mademoiselle Claire frissonna. » Et le citoyen Jérôme m’a chargé de retrouver sa fille. Or donc, si mademoiselle xent venir avec moi... — Jamais! s’écria mademoiselle Claire

avec eflroi i*t se serrant de plus en plu» contre Fritz Muller . — Citoyen, dit froidement Frit* Millier, si to ne t'éloignes pas, je te casse la tête d'un coup de pistolet. » Le M«r*e Ulais entendit !» bruit sec dt» chien qu'oo armait, et II vit le pislulct s'élercr à la haateor do son front. • C'nl bon, d|t-it , je m'en rais.., s Et fi fil on pu do retraite. Frils abaissa son pistolet et dit à mademoiselle Claire i • Prenez mon bras et marchons vite. ■ Mais déjà le Marseillais avait posé doux doigts «nr m boneho et fait entendre nn coup dn sitflet. Aussitôt des pas précipité* retentirent dans toutes les directions , et Prit: Muller se r«t entouré d'une dousaioe d'homme* suspecta , inné s du gourdins et coiffés de larges chapeaux ou de bonnets enfoncé* sttr le» yenx. Mademoiselle Claire *e vit perdue. « Ah! misérable, s'écria FriU en ajustant de nouveau le Marseillais , an moins tu ne jouira* pas de Ion triomphe 1 » Et Frit* allait luire feu. Luc main vigoureuse saisit son bras , une voix calme Iqi dit : « Ne tires pas! b , ! L'étudiant reconnut la toixda marchef qui a'était glisaé jusqu'à lui. « Ne tiret pas. répéta l'homme masqué, vous uie met tries dans l' impossibilité de vous Miner tou» deux. • Et le marehef alla droit au Marseillais , qni déjà donnait l'ordre à se* hommes de police de s'emparer de Fritx Mùlkr et de sa compagne. • Quel est cet homme? fit le Marseillais en reculant d'un pas. — Un homme que lu connais , Olivier Brun. ■ Le Marseillais étouffa une exclamation de surprime.

The text on this page is estimated to be only 25.58% accurate

28 LES MASQUES ROUGES. • Ah! dit-il, c’eal toi, ci-devant baron? # — C’est moi... — Eh bien ! a' écria le Marseillais , la pèche est bonne ; die est meilleure que je n'osai» Fespérer... Deux aristocrate» pour un, et on imbécile par-dessus le marché. Emparez-vous de cet homme! » ajouta-t-il , «'adressant à cea étranges séides qui venaient de surgir autour de lui. Mats le raarchef haussa le» épaules. « Tu sais bien , dit-il , qu'ordmaireinent on ne s'empare pas de moi, et que mes pistolets ont coutume de chanter une romance dont tu dois savoir un couplet... Cependant, aujourd'hui, je ne me donnerai point cette peine. Tn vas voir... ■ Ht, à son tour, le marclief Ht un signe. L'homme masqué qui l'accompagnait et avait gardé le silence josque-li s'approcha et dit au Marseillais : « Tu obéiras peut-être à ceci... » Il avait entr ouvert son manteau , et montra ane petite plaqae de cuivre suspendue à son cou. Le Marseillais demeura stupéfait. • lin représentant du peuple ! dit-il. — Qui t’ordonne de rallier les hommes , de laisser ces deux jeunes Sens continuer leur chemin , et d'aller veiller plus loin à la sûreté e la République, car ici elle n'est pas en péril. « Le Marseillais étouffa un cri de sage , mais il obéit. Ses hommes rentrèrent dans les ténèbres des rues environnantes, et lui-même s’éloigna, descendant la rue Saint-Honoré , du côté des halles. • Ah! citoyens... murmura la jeune fille, vous m'avez sauvée! — Oui , dit l'homme au rnasqne rouge ; mais c'est à une condition, car nous ne taisons rien pour rien... — . Oh! parlez... dit-elle avec un élan de reconnaissance. — Il est on homme qui voua a rendu un premier service à Tauberge du Corbtau virant. — Le brigadier? dit-elle. — Oui, mademoiselle. — Eh bien? — On le conduira demain à T échafaud. » Claire poussa un cri et chancela , comme ai le cqup de ia mort Tcûl frappée. - Elle l’aime! « murmura tout bas le m archet, l’ois il reprit aussitôt : « Mais on le sauvera ! * Les yeux de la jeune fille, qui s'étaient déjà fermés, se rouvrirent. • Oh mon Dieu! dit-elle, ne me trompez-vous pas? — On le sauvera, continua l'homme an masque rouge, mais il faut que vous nous aidiez... — Et ie voua aiderai! s'écria-t-elle. Oh! dites, pariez... faut-il mon sang? faut-il ma vie? — Non , il (eut que vont lai obteniez un refuge dans l'hôtel de Tambassade d’Espagne. — Je l'obtiendrai. Doua Carmen est si bonne pour moil n'est-ce pas, monsieur Muller? » Elle se tourna vers l'Allemand , qni était devenu fort pèle, car elle venait de trahir l'amour qu'elle portait , dans le secret de son cœur, an chevalier de

Hoehemaure. • Oui, mademoiselle, répondit le pauvre Allemand. — Maintenant, reprit l'homme au masque rouge, continuez votre chemin. Nous vous accompagnerons. ■ Claire continua sa route, appuyée sur le bras de Fritz Muller. Ils «étaient remis à marcher d'un pas rapide, et ils eurent bientôt atteint k rue de l'Arbre -Sec et le cabaret tenu par Berdin le Bourguignon. Les hommes masqués s'effacèrent dans l'ombre d'un porche voisin. Un petit garçon de douze à treize ans posait les voleta extérieur» de la devanture , et s'apprêtait à fermer, car il était près de miouit, lorsque Fritz et mademoiselle Claire touebèreot au seuil du cabaret. • Que demandez-vous , citoyens? dit le garçon. — A boire , répondit Fritz. — U est trop tard... — On a soif à toute heure. • Le jeane garçon jetait sur l'Allemand et sa compagne des regards défiants. Fritz se pencha vers lui * • Tu martre est-il là? — Il est couché. — Nous aurions voulu lui parler... — Revenez demain... » Mais une voix se fit entendre à l'intérieur du cabaret : • Qu'est-ce que tout ce tapage 4 » fit-elle. Puis un gros homme au teint fleuri , au nez rubicond, en manchet de chemise , malgré la rignctir de la saison , se montra sur le seuil. C'était maître Berdin en personne. « Ma foi ! citoyens, dit le garçon cabaretier, voilà le patron ; s'il veut vous rcceioir, je ne demande pas mieux. ■ I.o cabaretier jetait à son tour no regard soupçonneux sur les deux jeunes gens. u Que désirez-vous? n fit-il. Ce fut mademoiselle Claire qui répondit. Elle fit un pas en avant et se plaça dans le cercle de lumière projetée par ooe lampe placée sur une table à l'intérieur du cabaret. Alors maître Berdin fut ébloui par cette touchante et sublime Ggure de vierge. , • Citoyen, dit mademoiselle Claire, vous êtes de mon pays, et j'ai des commissions pour vous. Je viens de Coulanges. ■ Maître Berdin comprit snr-lc-cbamp que la jeune fille ne venait pas dans T unique but de boire un verre de vin ; et , ayant jeté 1rs yeux sur ses mains blanches et mignonnes, il devina que les babils de paysanne qu'elle portait n'étaient pas faits pour elle. « Entrez, ma petite citoyenne, dit-il. Vous êtes toute mouillée, entres 1 Et puisque vous êtes du pays , nous causerons au coin du feu. » Il la prit par la ruoin , la fit entrer dans ie cabaret et la conduisit auprès du poêle , qui était encore rouge. Fritz Millier entra derrière eux. • Ferme la boutique, dit maître Berdin à son garçon, et va le coucher!... — Vous n'avez plus besoin de moi , patron? — Non , va-t'en cl reviens demain de bonne heure. • Le garçon cabaretier, qui avait fermé la devanture avec une tringle . rouvrit une petite porte , y passa en se baissant , et s'en alla. Maître Berdin referma cette porte et dit : ■ Maintenant nous pouvons

causer, nous sommes chez nous.,. • Et il la regardait attentivement : • Ah! reprit-U, vous êtes de mon pays? — Je suis d'Azay-sur-Yonne. — Voua I • fil Berdin. Et pois il se frappa le front } • 0 Seigneur Dieu! fit-il, j* aurais dû m'en douter?... Jo sais qui vons êtes... Vous êtes mademoiselle «TA ray... — Oui , dit tout bas mademoiselle Claire , et je viens voua demander des nouvelles de mon père cl de mes frères... Sont-ils vivants?... sont-ils libres? — Comment ! s'écria le cabaretier, vous ne savez pas ce qu'ils sont devenus ? — - Hélas 1 non... — Mau vous n'avez donc pas reçu leurs lettres !... — - Depuis onze mois ils ne m'ont pas écrit... — Ab! je vons réponds bien du contraire, dit le cabaretier; è preuve que la sieur au père Jérôme, la fruitière de la rue du VertBois , est venue ici il y a huit jours , et que je lui ai remis one lettre de votre père... — Vivant! vivant!... a' écria Claire d'Azay briaée par l'émotion et tombant è genoux. — Votre père et vos frères sont vivants , répondit Berdin , et ils se trouvent à l'armée de Coblentz, ajouta-t-il tout bas. — Et vous dite* qu'ils m'ont écrit... » Berdin baissa la voix : « Savez-vous , mademoiselle , dit-il , que je joue ma télé à ce métier-U vingt-quatre heures par jour? • Mais enfin je suis royaliste , mon sang appartient à ma cause... • Eh bien, touj les mois, un homme vient loger ici. Il est vêtu en roulier, il conduit une charrette et passe pour le domestique d'uo marchand de grain*. C'est le dernier relai d'une poste aux lettre* que nous avons établie entre Coblentz et Paris. — Et il vous apporte des lettres de mon père? — J'en ai déjà reçu huit on dis. • Claire et Fritz Mülicr se regardèrent. • Oh! s'écria-t-elle. Jérôme est un infâme ! — Jérôme? fit Berdin étonné , votre intendant? — Oui , » dit k jeune fille. Et alors elle raconta avec on laconisme que les circonstances sensDigitized by Google

« Ah! dit-il, c'est toi, ci-devant baron!

— C'est moi...

— Eh bien! s'écria le Marseillais, la pêche est bonne; elle est meilleure que je n'osais l'espérer... Deux aristocrates pour un, et un imbécile par-dessus le marché. Emparez-vous de cet homme! » ajouta-t-il, s'adressant à ces étranges séides qui venaient de surgir autour de lui.

Mais le marchef haussa les épaules.

« Tu sais bien, dit-il, qu'ordinairement on ne s'empare pas de moi, et que mes pistolets ont coutume de chanter une romance dont tu dois savoir un couplet... Cependant, aujourd'hui, je ne me donnerai point cette peine. Tu vas voir... »

Et, à son tour, le marchef fit un signe.

L'homme masqué qui l'accompagnait et avait gardé le silence jusque-là s'approcha et dit au Marseillais :

« Tu obéiras peut-être à ceci... »

Il avait entr'ouvert son manteau, et montra une petite plaque de cuivre suspendue à son cou.

Le Marseillais demeura stupéfait.

« Un représentant du peuple! dit-il.

— Qui t'ordonne de rallier tes hommes, de laisser ces deux jeunes gens continuer leur chemin, et d'aller veiller plus loin à la sûreté de la République, car ici elle n'est pas en péril. »

Le Marseillais étouffa un cri de rage, mais il obéit.

Ses hommes rentrèrent dans les ténèbres des rues environnantes, et lui-même s'éloigna, descendant la rue Saint-Honoré, du côté des halles.

« Ah! citoyens... murmura la jeune fille, vous m'avez sauvée!

— Oui, dit l'homme au masque rouge; mais c'est à une condition, car nous ne faisons rien pour rien...

— Oh! parlez... dit-elle avec un élan de reconnaissance.

— Il est un homme qui vous a rendu un premier service à l'auberge du *Corbeau vivant*.

— Le brigadier? dit-elle.

— Oui, mademoiselle.

— Eh bien?

— On le conduira demain à l'échafaud. »

Claire poussa un cri et chancela, comme si le coup de la mort l'eût frappée.

« Elle l'aime! » murmura tout bas le marchef.

Puis il reprit aussitôt :

« Mais on le sauvera! »

Les yeux de la jeune fille, qui s'étaient déjà fermés, se rouvrirent.

« Oh mon Dieu! dit-elle, ne me trompez-vous pas?

— On le sauvera, continua l'homme au masque rouge, mais il faut que vous nous aidiez...

— Et je vous aiderai! s'écria-t-elle. Oh! dites, parlez... faut-il mon sang? faut-il ma vie?

— Non, il faut que vous lui obteniez un refuge dans l'hôtel de l'ambassade d'Espagne.

— Je l'obtiendrai. Dona Carmen est si bonne pour moi! n'est-ce pas, monsieur Müller? »

Elle se tourna vers l'Allemand, qui était devenu fort pâle, car elle venait de trahir l'amour qu'elle portait, dans le secret de son cœur, au chevalier de Rochemaure.

« Oui, mademoiselle, répondit le pauvre Allemand.

— Maintenant, reprit l'homme au masque rouge, continuez votre chemin. Nous vous accompagnerons. »

Claire continua sa route, appuyée sur le bras de Fritz Müller.

Ils s'étaient remis à marcher d'un pas rapide, et ils eurent bientôt atteint la rue de l'Arbre-Sec et le cabaret tenu par Berdin le Bourguignon.

Les hommes masqués s'effacèrent dans l'ombre d'un porche voisin.

Un petit garçon de douze à treize ans posait les volets extérieurs de la devanture, et s'apprêtait à fermer, car il était près de minuit, lorsque Fritz et mademoiselle Claire touchèrent au seuil du cabaret.

« Que demandez-vous, citoyens? dit le garçon.

— A boire, répondit Fritz.

— Il est trop tard...

— On a soif à toute heure. »

Le jeune garçon jetait sur l'Allemand et sa compagne des regards défiants.

Fritz se pencha vers lui :

« Ton maître est-il là?

— Il est couché.

— Nous aurions voulu lui parler...

— Revenez demain... »

Mais une voix se fit entendre à l'intérieur du cabaret :

« Qu'est-ce que tout ce tapage? » fit-elle.

Puis un gros homme au teint fleuri, au nez rubicond, en manches de chemise, malgré la rigueur de la saison, se montra sur le seuil.

C'était maître Berdin en personne.

« Ma foi! citoyens, dit le garçon cabaretier, voilà le patron; s'il veut vous recevoir, je ne demande pas mieux. »

Le cabaretier jetait à son tour un regard soupçonneux sur les deux jeunes gens.

« Que désirez-vous? » fit-il.

Ce fut mademoiselle Claire qui répondit.

Elle fit un pas en avant et se plaça dans le cercle de lumière projetée par une lampe placée sur une table à l'intérieur du cabaret.

Alors maître Berdin fut ébloui par cette touchante et sublime figure de vierge.

« Citoyen, dit mademoiselle Claire, vous êtes de mon pays, et j'ai des commissions pour vous. Je viens de Coulanges. »

Maître Berdin comprit sur-le-champ que la jeune fille ne venait pas dans l'unique but de boire un verre de vin; et, ayant jeté les yeux sur ses mains blanches et mignonnes, il devina que les habits de paysanne qu'elle portait n'étaient pas faits pour elle.

« Entrez, ma petite citoyenne, dit-il. Vous êtes toute mouillée, entrez! Et puisque vous êtes du pays, nous causerons au coin du feu. » Il la prit par la main, la fit entrer dans le cabaret et la conduisit auprès du poêle, qui était encore rouge.

Fritz Müller entra derrière eux.

« Ferme la boutique, dit maître Berdin à son garçon, et va te coucher!...

— Vous n'avez plus besoin de moi, patron?

— Non, va-t'en et reviens demain de bonne heure. »

Le garçon cabaretier, qui avait fermé la devanture avec une tringle, rouvrit une petite porte, y passa en se baissant, et s'en alla.

Maître Berdin referma cette porte et dit :

« Maintenant nous pouvons causer, nous sommes chez nous... »

Et il la regardait attentivement :

« Ah! reprit-il, vous êtes de mon pays?

— Je suis d'Azay-sur-Yonne.

— Vous! » fit Berdin.

Et puis il se frappa le front :

« O Seigneur Dieu! fit-il, j'aurais dû m'en douter!... Je sais qui vous êtes... Vous êtes mademoiselle d'Azay...

— Oui, dit tout bas mademoiselle Claire, et je viens vous demander des nouvelles de mon père et de mes frères... Sont-ils vivants?... sont-ils libres?

— Comment! s'écria le cabaretier, vous ne savez pas ce qu'ils sont devenus?

— Hélas! non...

— Mais vous n'avez donc pas reçu leurs lettres!...

— Depuis onze mois ils ne m'ont pas écrit...

— Ah! je vous réponds bien du contraire, dit le cabaretier; à preuve que la sœur au père Jérôme, la fruitière de la rue du Vert-Bois, est venue ici il y a huit jours, et que je lui ai remis une lettre de votre père...

— Vivant! vivant!... s'écria Claire d'Azay brisée par l'émotion et tombant à genoux.

— Votre père et vos frères sont vivants, répondit Berdin, et ils se trouvent à l'armée de Coblentz, ajouta-t-il tout bas.

— Et vous dites qu'ils m'ont écrit... »

Berdin baissa la voix :

« Savez-vous, mademoiselle, dit-il, que je joue ma tête à ce métier-là vingt-quatre heures par jour?

» Mais enfin je suis royaliste, mon sang appartient à ma cause...

» Eh bien, tous les mois, un homme vient loger ici. Il est vêtu en roulier, il conduit une charrette et passe pour le domestique d'un marchand de grains. C'est le dernier relai d'une poste aux lettres que nous avons établie entre Coblentz et Paris.

— Et il vous apporte des lettres de mon père?

— J'en ai déjà reçu huit ou dix. »

Claire et Fritz Müller se regardèrent.

« Oh! s'écria-t-elle. Jérôme est un infâme!

— Jérôme? fit Berdin étonné, votre intendant?

— Oui, » dit la jeune fille.

Et alors elle raconta avec un laconisme que les circonstances sem-

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.92% accurate

àES MASQUES ROUGES. 29 Liaient impérieusement commander cc qui l' était passé à l'auberge du Corbeau virant , et comment depuis onze mois le misérable prétendait être sans nouvelles de ses maîtres. ■ Mais vous aies répondu à votre père et à vos frères? s'écria Derdin au comble de !' étonnement. — Jamais! — Voilà qui est étrange ! » dit-il. Et si? dirigeant vers un bahut qui lui servait de comptoir, il ouvrit son tiroir à caisse, fit jouer le ressort d'un double fond ingénieusement ménagé et en retira une lettre qu'il tendit à la jeune j fille. .Mademoiselle Claire jeta un cri d'étonnement. La lettre portait pour suscription : . Au citoyen d'Azay. D l'écriture de cette suscription ressemblait si merveilleusement h la sienne, qu'elle sc demanda si ce n'était pas elle qui avait tracé celte ligne. » C'est pourtant bien une lettre de vousl dit Berdin. — Non. — Ouvrez-la . alors! » Claire ourril la lettre, et, au comble de la surprise, clic lui : ■ Mon bon père , a Je me suis mise rn rente pour Paris, il y a Imit jours, avec * notre bon cl fidèle Jérôme. Nous sommes descendus rue du Vert* Dois, chez sa srrur. Jérôme est an mieui avec un grand personnage « du gouvernement révolutionnaire, et il m'affirme que vous pouvez, » vous et nies frères, revenir à Paris. Il vous enverra des passe » ports d'ici à huit jours , avec lesquels vous pourrez sans crainte ■ revenir à Paris... a Celte lettre échappa des mains de mademoiselle Claire, qui venait de lire au bas de la dernière page sa signature parfaitement imitée. • Ab! murmtiro-t clic, cet homme est un monstre! — Mais que veut il? quel est sou but? — II veut faire guillotiner mon père , mes frères , et moi ensuite. — Et acheter vos biens confisqués , sans doute , * acheva Berdin. Et il ouvrit la porte dit poêle et y jeta la lettre , ajoutant : a Ah ! ma chère demoiselle . bénissez Dieu de vous avoir conduite ici ce soir, car celle lettre devait partir demain, n Claire prit dans scs deux mains la grosse main calleuse du cabarclier : « Vous êtes un brave homme ! a dit-elle avec des larmes dans la voix. Berdin, gagne par l'émotion, s'essuya les yeux du revers de sa manche et reprit : — Mais vous, mademoiselle, comment avez-vous pu venir?... Où êtes-vous cacbcc à Paris ? — Dans la seule maison où h s aristocrates soient en sûreté, répondit Fritz Muller. — Et... monsieur... a Il désignait Fritz Müllcr. Claire enveloppa le bon Allemand d'un regard affectueux qni lui fit oublier tontes scs souffrances : • C'est mon sauveur, dit-elle, mon ami, mon frère... a Comme elle parlait ainsi , deux coups précipités furent frappés à la

devanture de la boutique. a Gare à la police !» dit Berdin , qui souilla la chandelle. Mais une voix émue , précipitée par l'aDgoisse , nue voix de femme dit au dehors : ■ Ouvre, Berdin, ouvre, je suis sente, c'est moi... — Qui, vous? — Farandole, a Le cabaretier alla ouvrir, et mademoiselle Claire et Frita virent , à la lueur douteuse que projetait encore le poêle , une femme qui ■e glissa dans le cabaret. a Vite! mon bon Berdin , dit-elle , il menant des habits... je suis pressée... et j'ai besoin de toi... — Mais où vas-tu à cette heure, ma pauvre fille? demanda Berdin. — Sauver quelqu'un. » Le cabaretier tressaillit. i Farandole n'avait pas aperçu, grâce à l'obscurité, Friii Müllcr et mademoiselle Claire. Elle se crut seule avec Berdin. • Ta sais bien , di£elle , que le jour où ils m'ont tué mon pauvre i Victor, j'ai fait un serment. J'ai juré de déroaer ma vie à sauver ceux que la guillotine attend, jusqu'à ce qu'elle me prenne moimême. » Berdin avait, tandis que Farandole parlait, rallumé la chandelle. Un premier rayon de clarté tomba sur le visage de la ballerire. Soudain, abusée par une ressemblance étrange, mademoiselle Claire poussa un cri : « Armande ! dit-elle, ma couainc!.., — Je ne m'appelle pas Armande répondit la ballerine étonnée ; on me nomme Farandole... VIII, — ti racTt. Tandis que Farandole entrait dans In cabaret de maître Brrdia, une scène différente se passait dans la rue. Ij ballerine n'était pas venue seule, l.'homme qui l'avait suivie depuis la rue des Bons-Enfants et qui l'avait abordée rue V'dledo l'accompagnait. A vingt pas du cabaret. Farandole s'arrêta cl lui dit : a Je ne puis pas vous occutupagucr là où vous me conduisez dans le costume où je suis. — C'est juste, dit le personnage à la voix sonore. — Si j'ai bien compris, reprit-elle, vous ajlcx uie conduire dcos uuc maison où vous rue ferez passer pour une ouvrière? — Oui. — Donc, il me faut des vêlements autres que ces oriocacx. — Et vous comptez en trouver là? — Oui. Seulement, laissex-moi entrer seule. — Comme vous voudrez, » dit l'homme au inantex'i. El il demeura dans la me cl se pro orna de long en large, tends que la ballerine sc glissait dans le cabaret par la pclito porte q> r maître Berdin le Bourguignon venait d cuir ouvrir. L'agitation de cet homme était extrême. ■ Oui, murmnra-l-ilàmi-voii, je veux la sauver... il le faut!.,. Mais comment? C«Ue ressemblance suffira-t-elle? F.i quand 1 autre sera » *i liberté, celle-ci parvieudra-l-elle à prouver qu'elle n'rst pas Armande?... Je ne puis pourtant envoyer l'une à la uiort pour sauver l'autre... Et puis, ne se doutera-t-on de rien à la Conciergerie? Ne moreconnaîtra-t-on pas?... Oh ! j'ai trop présumé de mes forces!... Et cependant, dusse-je aller trouver Robespierre, ii faut quelle vive

I... • Comme il parlait ainsi , croyant la rue déserte, une ombre s'agita et marcha vors lui. L'homme au manteau tressaillit et cria : • Au large! — Ami! dit une voix. — Qui êtes- voua? — Bordeaux et Toulouse, a répondit l'ombre. C'était le mot de passe donné le malin aux chefs de la police municipale par le comité de salut public. Le mjstcricux personnage s'arrêta étonné; l'ombre avança cl devint un corps. En même temps une main s'appuya familièrement anr l'épaule de l'homme qui avait accompagné Farandole. a Qui êtes-voua? dit ce dernier, voyant qu' il avait affaire à uo homme masque. — Je sois un homme qui, comme vous, s'intéresse au sort d'uce personne que vous aimez, n Celte réponse bouleversa le compagnon de Farandole. L'homme masqué se pencha à son oreille et murmura un nom. a Vous me connaissez? — Oui. — Mais qui donc êtes-vous? — Voilà ce que vous ne Mures pas. Cependant, nous pouvons noos entendre. — Je ne m'entends qu'avec les gens qui montrent leur visage et déclinent leur nom. » Un rire moqueur reteulit sous le masque, a Citoyen, dit la voix, nous ne suivons pas le mène chemin. Nos bannières sont différentes ; la mienne se nomme rfeevir, la tienne liberté; mais qu'importe, si nous nous rencontrons sur un terrain neutre, celui de l'humanité et du dévouement I — C'est-à-dire, reprit l'homme au manteau, que vous êtes ■■ aristocrate, un suspect, un émigré?

blaient impérieusement commander ce qui s'était passé à l'auberge du *Corbeau vivant*, et comment depuis onze mois le misérable prétendait être sans nouvelles de ses maîtres.

« Mais vous avez répondu à votre père et à vos frères? s'écria Berdin au comble de l'étonnement.

— Jamais!

— Voilà qui est étrange! » dit-il.

Et se dirigeant vers un bahut qui lui servait de comptoir, il ouvrit son tiroir à caisse, fit jouer le ressort d'un double fond ingénieusement ménagé et en retira une lettre qu'il tendit à la jeune fille.

Mademoiselle Claire jeta un cri d'étonnement.

La lettre portait pour suscription :

Au citoyen d'Azay.

Et l'écriture de cette suscription ressemblait si merveilleusement à la sienne, qu'elle se demanda si ce n'était pas elle qui avait tracé cette ligne.

« C'est pourtant bien une lettre de vous! dit Berdin.

— Non.

— Ouvrez-la, alors! »

Claire ouvrit la lettre, et, au comble de la surprise, elle lut :

« Mon bon père,

» Je me suis mise en route pour Paris, il y a huit jours, avec » notre bon et fidèle Jérôme. Nous sommes descendus rue du Vert-» Bois, chez sa sœur. Jérôme est au mieux avec un grand personnage » du gouvernement révolutionnaire, et il m'affirme que vous pourrez » vous et mes frères, revenir à Paris. Il vous enverra des passe-» ports d'ici à huit jours, avec lesquels vous pourrez sans crainte » revenir à Paris... »

Cette lettre échappa des mains de mademoiselle Claire, qui venait de lire au bas de la dernière page sa signature parfaitement imitée.

« Ah! murmura-t-elle, cet homme est un monstre!

— Mais que veut il? quel est son but?

— Il veut faire guillotiner mon père, mes frères, et moi ensuite.

— Et acheter vos biens confisqués, sans doute, » acheva Berdin.

Et il ouvrit la porte du poêle et y jeta la lettre, ajoutant :

« Ah! ma chère demoiselle, bénissez Dieu de vous avoir conduite ici ce soir, car cette lettre devait partir demain. »

Claire prit dans ses deux mains la grosse main calleuse du cabaretier :

« Vous êtes un brave homme! » dit-elle avec des larmes dans la voix.

Berdin, gagné par l'émotion, s'essuya les yeux du revers de sa manche et reprit :

« Mais vous, mademoiselle, comment avez-vous pu venir?... Où êtes-vous cachée à Paris?

— Dans la seule maison où les aristocrates soient en sûreté, répondit Fritz Müller.

— Et... monsieur... »

Il désignait Fritz Müller.

Claire enveloppa le bon Allemand d'un regard affectueux qui lui fit oublier toutes ses souffrances :

« C'est mon sauveur, dit-elle, mon ami, mon frère... »

Comme elle parlait ainsi, deux coups précipités furent frappés à la devanture de la boutique.

« Gare à la police! » dit Berdin, qui souffla la chandelle.

Mais une voix émue, précipitée par l'angoisse, une voix de femme dit au dehors :

« Ouvre, Berdin, ouvre, je suis seule, c'est moi...

— Qui, vous?

— Farandole. »

Le cabaretier alla ouvrir, et mademoiselle Claire et Fritz virent, à la lueur douteuse que projetait encore le poêle, une femme qui se glissa dans le cabaret.

« Vite! mon bon Berdin, dit-elle, il me faut des habits... je suis pressée... et j'ai besoin de toi...

— Mais où vas-tu à cette heure, ma pauvre fille? demanda Berdin.

— Sauver quelqu'un. »

Le cabaretier tressaillit.

Farandole n'avait pas aperçu, grâce à l'obscurité, Fritz Müller et mademoiselle Claire. Elle se crut seule avec Berdin.

« Tu sais bien, dit-elle, que le jour où ils m'ont tué mon pauvre Victor, j'ai fait un serment. J'ai juré de dévouer ma vie à sauver ceux que la guillotine attend, jusqu'à ce qu'elle me prenne moi-même. »

Berdin avait, tandis que Farandole parlait, rallumé la chandelle.

Un premier rayon de clarté tomba sur le visage de la ballerine.

Soudain, abusée par une ressemblance étrange, mademoiselle Claire poussa un cri :

« Armande! dit-elle, ma cousine!...

— Je ne m'appelle pas Armande répondit la ballerine étonnée; on me nomme Farandole...

VIII. — LE PACTE.

Tandis que Farandole entrait dans le cabaret de maître Berdin, une scène différente se passait dans la rue.

La ballerine n'était pas venue seule. L'homme qui l'avait suivie depuis la rue des Bons-Enfants et qui l'avait abordée rue Villedo l'accompagnait.

A vingt pas du cabaret, Farandole s'arrêta et lui dit :

« Je ne puis pas vous accompagner là où vous me conduisez dans le costume où je suis.

— C'est juste, dit le personnage à la voix sonore.

— Si j'ai bien compris, reprit-elle, vous allez me conduire dans une maison où vous me ferez passer pour une ouvrière?

— Oui.

— Donc, il me faut des vêtements autres que ces oripeaux.

— Et vous comptez en trouver là?

— Oui. Seulement, laissez-moi entrer seule.

— Comme vous voudrez, » dit l'homme au manteau.

Et il demeura dans la rue et se promena de long en large, tandis que la ballerine se glissait dans le cabaret par la petite porte que maître Berdin le Bourguignon venait d'entr'ouvrir.

L'agitation de cet homme était extrême.

« Oui, murmura-t-il à mi-voix, je veux la sauver... il le faut!... Mais comment? Cette ressemblance suffira-t-elle? Et quand *l'autre* sera en liberté, celle-ci parviendra-t-elle à prouver qu'elle n'est pas Armande?... Je ne puis pourtant envoyer l'une à la mort pour sauver l'autre... Et puis, ne se doutera-t-on de rien à la Conciergerie? Ne me reconnaîtra-t-on pas?... Oh! j'ai trop présumé de mes forces!... Et cependant, dussé-je aller trouver Robespierre, il faut qu'elle vive!... »

Comme il parlait ainsi, croyant la rue déserte, une ombre s'agita et marcha vers lui.

L'homme au manteau tressaillit et cria : « Au large!

— Ami! dit une voix.

— Qui êtes-vous?

— Bordeaux et Toulouse, » répondit l'ombre.

C'était le mot de passe donné le matin aux chefs de la police municipale par le comité de salut public.

Le mystérieux personnage s'arrêta étonné; l'ombre avança et devint un corps.

En même temps une main s'appuya familièrement sur l'épaule de l'homme qui avait accompagné Farandole.

« Qui êtes-vous? dit ce dernier, voyant qu'il avait affaire à un homme masqué.

— Je suis un homme qui, comme vous, s'intéresse au sort d'une personne que vous aimez. »

Cette réponse bouleversa le compagnon de Farandole.

L'homme masqué se pencha à son oreille et murmura un nom.

« Vous me connaissez?

— Oui.

— Mais qui donc êtes-vous?

— Voilà ce que vous ne saurez pas. Cependant, nous pouvons nous entendre.

— Je ne m'entends qu'avec les gens qui montrent leur visage et déclinent leur nom. »

Un rire moqueur retentit sous le masque.

« Citoyen, dit la voix, nous ne suivons pas le même chemin. Nos bannières sont différentes; la mienne se nomme *devoir*, la tienne *liberté;* mais qu'importe, si nous nous rencontrons sur un terrain neutre, celui de l'humanité et du dévouement!

— C'est-à-dire, reprit l'homme au manteau, que vous êtes un aristocrate, un suspect, un émigré?

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.71% accurate

30 LES MASQUES ROUGES, — Que t'importe! Iî>*Ui, toi, en ce montent , l'homme politique, le membre du comité de salut public, l'orateur fougueux qui a renversé uq troue au souille gigantesque de sa parole? Non. A cette heure, tu es un pauvre homme frappé au cœur, uu inconnu qui cache sou visage, qui marche d'uu pas furtif... et tout cclu pour accomplir une bonne action. — C'est vrai, dit simplement l'hounm- uu manteau. — - Seulement , reprit le masque rouge , tu uc sais pas comment f y prendre pour concilier tou devoir cl tou amour... — Vous lises doue au fond des cœur»? s'écria le compagnon de Farandole .stupéfait. — Peut-être... » Et, un moment silencieux, l'inconnu reprit : « Comme loi uous avions songe à la j«t:ue bile qui virut d'entrer ià, et qui ressemble si merveille userocit à mademoiselle Aruiamle de Vérinièrcs. — Vous «avez aussi cela? — Noua savons tout... — Mais qui doue êtes-vous? répéta l'homme au manteau avec une sorte d'angoisse. — Des homme» que toi et les tiens croyez avoir proscrits, et qui sauront vous braver... A présent, écoute, citoyen. Ce n'fst pas toi qui iras à la Conciergerie. — Vous saviez donc encore...? — Tu parlais assez haut tout à l'heure. Ce n'est pas lui, c'est nous!... — - Vous? vous?.., Mais vous pourrez doue y entrer? » L'inconnu sourit ?ous son masqm . u Nous pouvons tout ce que i.ous voulons; doue nous y entre* rons. . . — Et après? — Nous uous ferons ouvrir lo cachot de mademoiselle de Vériuièrrs. . . — Mais tout cela est un rêve! balbutia l'homme au manteau. — Un rétr mélangé de siug! — dit avec amertume son interlocuteur. — A présent , réfléchi» bien, citoyen. Si ta u'as pas foi en nous, si tu hésites, si tu veux lui-méiue accomplir la besogne dont nous t'olfron» de uous charger, voici ce que je te prédis : avant un mois tu amas élu dénoncé au cuiuilé de saiut publié comme favorisant les aristocrate», n L'homme au manteau passa une main (iévreuse sur son Iront. ■ Qu'importe, dii-ii, ai die est sauvée? — Mois si uous la san vous, uous... — Et qui m'eu répondra? — Moi. — Vous oublies que vous sc voulez pas décliner votre nom. — El si je vous disais ce nom , le citoyen membre du couii'é de salut public serait-il bouture à l'oublier? — Celui-là seui qui veut sauver Armandt: s'eo souviendra. » Alors le masque rouge » approcha do l'homme au uiauitau cl lui murmura uu noiu dans le tuyau de l' oreille. « Vous! s'écria celui-ci. — Moi. — Mais vous jouez voire tête ! — Qu'importe, si je sauve celle d'Armaade? n Puis le masque rouge prit la maiu de l'homme au

manteau. ■ Je u' ai pa* besoin de votre parole, à vous, dil-il. — Ni moi do la vôtre, répondit l'homme au tuauhau. Mais comment sauverez- von s Arinuude? — C’est mon secret. » L'homme au manteau eut tout à coup u;< accent étrange, ■ Oh! dit-ii, vous I* aimez!... — Ne soyez pas jaloux... je ne l’ai juuuis vue. — Alors pourquoi...? — D'aboi d, je suis un ouii de sa famille... ensuite, je tien» r•onneiieraenl ù vous rendre un service. — Ah! — Car j'aurai bcsoiu de vous... Oh ! ne vous alarmez pas... qnc voire pudeur républicaine ait garde de s'nûaroiicJier,... ou uc demandera qu'à l'Iiomme. — Eh bieu, parlez... ■ Le masque rouge secoua U tète. • Pas encore, dit-il. Seulement, jurez-moi que, Armande une fois libre, une loi* hors de tout péril, — si uu homme re présente j chez vous uu malin, vous le recevrez... — Et puis? — Rien. » Ce monosyllabe fut articulé froidement, u Est -ce concln? ajouta le masque rouge. — Oui. — Demain soir Annande sera libre. Seulement, il me faut cette fille qui, dites-vous, ressemble si parfaitement à mademoiselle de l'éi insères. » Kn ce moment , la ballerine sortait du cabaret et hésitait une J seconde à aborder l’Iiomuic au manteau, le voyant avec un in1 connu. * Approchez , • lui dit-il de sa magnifique voix de basse-taille. Farandole était enveloppée des pieds à la tête dans nne longue ! pelisse, dont elle avait rabutlu le capuchon sur ses yenx. - .Mou enfant, lui dit l'homme au manteau, êtes-vous toujours ! décidée? — Toujours. — Alors, suivez monsieur, et ce qu'il vous demandera, faiteaIcf... * Les deux hommes se donnèrent une poignée de main. « Au revoir! dit l'homme nu manteau. — A bientôt, dit le masque rouge, et comptez sur nous. * L’homme au manteau ullo.it s'éloigner. I.e masque rouge le rappela, se pencha de nouveau & son oreilia et lui dit : * Demain vous recevrez un billet qui vont dira cequ’Armaade d« Vérinières sera devenue. » Quand le masque rouge se trouva seul avec Farandole , il lui dit : « Prenez mou bras, et venez avec moi... « Farandole lui prit le bras et le suivit avec la docilité d’ua chien. a Je dois vous prévenir, continua le masque ronge, que vous allez coucher eu prison. — Peu m'importe! — L’homme qui vous a confiée à nous a donc sur vous beaucoup d’ascendant? — Je ne l'avais jamais vu il y a une heure. — Alors, pourquoi l'avez-veus suivi? — - Parce qu'il m'a dit des paroles qui sont descendues au fond de mon cœur. — Que vous a-t-il dit? — Il m'a demandé si je voulais racheter quelqu’un de la guillotine. — Eh bien? — Et alors, continua Farandole d’une voix sourde, comme je n’ai pu autrefois sauver une tête chérie, et que depuis lo jour fatal j’ai fait le serment de vouer mon sang , ma vie. mon âme à sauver quelqu'un si

l'occasion s'en présentait, j'ai accepté avec joie. — Quelle était donc cette tête que vous vouiiii sauver? — Celle du seul homme que j'aie aimé. — Qufl était cet homme? — Je le croyais uu simple roldal. — Ah ! n Farandole essaya de voir à travers le masque de l'inconnu, u Etes- vu us bon, vous? dit-elle avec l'accent farouche de la défiance. — J'ai aimé, j'ai pleuré, j'ai souffert... » Ces mots uflêmtl au cœur de la ballerine, u Alors, dit-elle, écoutez... » Et son bras pesa plus fort, obéissant à un confiant abandon, sur le bras du masque rouge. u Je vous écoute, dit-il. y — Je mis une fille des rues, reprit-elle simplement. Je ne sais, pas où je suis née. La femme que j'appelle ma mère n'est pas ma* mère. Elle faisait partie d'uni; troupe de saltimbanques qui m'ont ^ volée à mes vrais parents. J'ai vingt ans, je danse depuis l'âge de: six ans ; j'ai longtemps manqué du nécessaire, grelottant dans un grenier par les rude* journées d'hiver. p Après avoir vccû dd fthin sw, souffert le froid et la faim, il fallait danser, tantôt sur la place publique, en quelque carrefour boueux, tantôt dans un cafc comme celui d'où je sors. n Un soir que, triste et lasse do mou étrange vie, je chantais du bout des lèvres une chanson d'amour que je ne comprenais pas, je sentis du milieu de la foule nn rayonnement de chaleur qui pesait sur moi. » On eût dit que deui charbons ardents étaient tournés vers mou visage. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.83% accurate

LES MASQUES ROUGBS. 31 • C'était un homme qui me regardait avec (1rs yeux noir» qui me transperçaient comme la lame d’une éjiéf . ■ Ab! dit la ballerine, je ne fois pas ai cel homme était beau, mais il devint k l'instant même le maître tl le roi de mon âme , et je sentis que ma vie lui appartenu. t , et je compris pour la première fois cette chanson que je chantais depuis six roi. • Cet homme portait l'habit d'un soldat , d'un garde-française, le régiment qui avait passé au peuple quelques mois auparavant. » Que sc passa* I- il entre nous? Üh ! ce serait trop long k vous raconter. Mais un mois après, rrl honnir était devenu pour moi l'univers; je n« croyais qu’on lui, je u' aimais que lui... A peine savais-je son nom; Ü se nonundl Victor... » Victor tout court, — comme doit s'appeler un enfant du peu* ’plf, un simple soldai. - Non* demeurions ensemble dans ma mansarde de la rue Villedo. » Il partait 1e matin , il revenait chaque soir. • Un jour II me dit : Nous sommes licencies, je ne porterai plus l'uniforuiej mais sois tranquille. Je vais chercher de l'ouvrage; je suis un bon ouvrier, je me tirerai d'affaire. • Il sc passa huit jours encore. ■ tu malin 11 me dit : ■ — Si je ne feutrais pas ce soir, ne t’en étonne pas. Je dois aller dans la banlieue chercher de l'ouvrage. • — Mais k quoi veux-tu dooc travailler? lui demandai-je avec inquiétude, « — J’étais menuisier de mon étal avant d'entrer au service. » — C’est singulier, lui dis- je , niais lu as des nuins mignonnes et blanches comme un grand seigneur. » — C’eel que le mousqnrf est moins lourd que la rabot, me répondit-il eu riant. Et il s’eu alla. « le soir, il 11e revint pas. Le lendemaio, je fattrodis vainement... r Trois jours s'écoulèrent, je sentis que je devrnais folie... • Je sortis de notre grenier, le me mis k courir au bstard dm s la rue, demandant mon Victor adoré k tons les échos. « Personne ne me répondit. r Crptniant il f avait une grande rumeur dans Paris, et la foule s’aiircuipsit dans les rues. • On avait découvert la veille une conspiration ayant pour but d'enlever Louis XVI du Temple. • Les conspirateurs avaient été arrêtés, jugés , condamnés. ■ Je uté trouvai sur le possage de la charrette, et soudain je jetai •u cri terrible. • Victor était au milieu des condamnés. ■ Il me reconnut et me sourit. • — Arrêtez I m'écriai-je, arrêtez! c'est mon amant... c’est mc.i mlrt... c’eat Victor! • — Ça, me dit une femme qui suivait la charrette en hurlant, ça too mari?... Allons donc! c'est le martfui* de la Rocbr-Bertrand. » Je jetai un cri encore et je m'évanouis. » Quand je revins à moi, la nuit était venue, il pin: voit et Irrites étaient

déserte*. , » Je me Iratnai défaillante jusqu'à la place de la Révolution, rt mes pieds glissèrent dans un ruisseau de sang. • Je trempai nu-s me ms et mon iront dans cette boue sanglantc et, veuve avant d'être femme, je G» le aerment de donner ma télé k celui qni la voudrait, si ma tête devait eu racheter une autie. Au moment où elle parlait ainsi, le masque rouge et la jeune fille entraient dans le cercle de lumière décrit par une lanterne de coin de rue, et ils étaient en face du pont Neuf. Le masque rouge regarda Farandole. Une grosse larme, une larme silencieuse roulait lentement sur i a jone. C'était la larme que versent ceux pour qui l'heure inflexible du désespoir sans limite .1 a sonné depuis longtemps. « Ah! pauvre enfont! » murmura-t-il. Et dès lors ils cheminèrent silencieux, et quelques minute après ils arrivèrent aux portes de la Conciergerie. IX. LA JOVI éCARLSTB. Que s' était-il pas 'é dans le cabaret de maître Berdin le Bourguignon, tandis que le masque rouge et l'homme au manteau causaient en sp mlde? La ballerine avait répondu à mademoiselle Claire, qui veoail de pousser tin cri <■« la preuant pour sa cousine, mademoiselle Arntandioc de Vérinicre» : a Je ne sois pas celle que vous croyez, rl je me nomme Farandole. — Ohl c'est impossible, c'est toi, Armv !<• ! Je reconnais tes beaux cheveux noirs, les grands «eux, ton j;e front) — C'est donc vrai, dit la ballerine avec uu sourire mélancolique, je ressemble si parfaitement k une grande dame, qu'on ra'n dit que si nous nous irouvioM l'une à côté de l'autre, on nous confondrait. — C'est vrai , dit Berdin, et je te P ai dit unirent, a Mu emoiaelle Claire d'Asay regardait toujours la danseuse avec une sorte de slnpeur. « À ou , mademoiselle, dit Berdin . moi aussi je vous affirme que vous vous trompez. Je commis Farandole depuis dix p.na quelle danse avec la jupe rouge que vous voyez, a Fuis, t'adressira! k la ballerine : • Qu'ot-ce que In veux, ma fille? — Des babils de femme. F.n a»-lu ? — liou. — Cependant lu as une fille de service appelée Marianne? — Je l'ai renvoyée il y a deux jours. — Et elle ne t'a rien laisié de »a défroqué? — Rien. * La danseuse su tordit 1rs ma'n*. • Il ntr faut pourtant «ira habits autres que ceux-lk... — Ma * pourquoi? — Ah ! je ne sais pas... Mais uu homme est là dehors qui m'attend et m'a offert de sauver quelqu'un de ls grill* itinc, — rt tu sais, ajouta Farandole avec angoisse, ai je suis femme à refuser! — Mais qui donc vas-tu sauver? — Je ne sais pas... — Fri re un homme? est-ce une femme? — 0!i ' ce doit être une femme, car il est biro ému, cet homme; il • des larmes dans U rois , et II marchait (ont à f Lcurc comme si on l'eût conduit lid-mêmf k jtine. — F.t il «eut q 1 aitf babils? —

Oui. , — Pourquoi ? — Je ne sais pas... n Ber lin sembla réfléchir. « Comment est-il, cet homme? — 11 est grand , il a les épaules larges , la roix pleine et sonore , un cou de taureau et de grands beaux yeux q*>i vous descendent au fond de l'Ame. * Un souvenir parut assaillir le cabaretier. s Si e'étnil lui! pensa-t-il font haut. - — Qui , lui? demanda mademoiselle Claire. — Renfliez , rrprit le Bourguignon pariant avec précipitation. Je suis du pays du votre cousine, mademoiselle... — Je le sais , l'ériniérns est tout près de Coulanges. — Il y a six ans, poursuivit Berdin, nn homme tint dans le pays, qui sc prit pour votre cousine d'une passion violente. — F.t... cet homme? — Oh! dit Berlin, baissant la voix, crt homme ressemblait au portrait que Farandole vient de nous faire... cet homme, il est luut-pui«»nut aujourd'hui... et ce qn'il veut... il le pont... — Mais son nom? — Ce nom brûle les lèvres, mademoiselle... » Ft Beruiu su pencha k l'oreille de Claire d'Azay, qui frissonne. « Oui, dit Berdin qui s'échauffait en parlant, ce doit être lui.... et c'est pour la sauver, elle... — Elle? — Ah 1 mon Bien , murmura l'honnête cabaretier, mais vous ne savez donc rien? — Que votirer-votts que je sache? — Mais votre cousine est condamnée à mort)... » Claire ^eta nn cri. . F.t c cri peur ta sadvér; oh! je dèvine loul maintenant. — C'est-k-dire , murmura Farandole avec mélancolie, qu'on m'enverra à sa place là-bas... — Oh ! n n... il doit avoir trouvé un moyen. Tiens, petite, voilà ce qoe je m'imagine... — Parles! dit Clatie d'Azay, qai continuait de regirder In danseuse. ||

The text on this page is estimated to be only 24.41% accurate

32 LES MASQUES ROUGES. Arrétni arrêt*!' e'ert mm mari. .. eVtt Victor! — Paje «I. — Je me figure, reprit Ilerdin, qu'il va te mettre à «a place dans ta prison. Et puis, demain, quand elle sera partie, lu te feras reconnaître... Il y s assc* de monde à Paris qui a ru danser Farandole. — Tcil rein m'est égal . dit tristement Farandole; ri je meurs, j'irai rejoindre Victor. O mon Dieu ! ajouta-t-elle avec angoisse , mois où donc tronverai-je des babils? — Preoes les miens, dit Claire avec un accent résolu. — Les vôtres ! — Oni , puisque c'est pour sauver ms cousine. — Mais, dit la danseuse, vous u' aller pas rester ici, von*, nia* demoiselle? Comment ferci*vous? — Je mettrai votre jupe rouge et votre basquine. » Ces mots firent sourire le bon Allemand, jusque-là grave et rilsncieux . ■ C'est an bon costume , après tout , dit-il , pour courir les rues de Paris. On ne devinera jamais qui voos ôtes, quand on vous verra ainsi vêtue. » Déjà mademoiselle Claire *'éloil enfuie dans l' arrière-salle du cabaret et elle s'y dépouillait de ses habits. La ballerine l'y suivit. Pendant quelques miaules , le cabarrtier et le boa Allemand se regardèrent silencieusement. Enfin , Brnlio lui dit : • Qu'est donc devenu Jérôme? — Je ne tais pas... mais, fil tout bas l'Allemand, il a trouvé un acolyte, un misérable comme lui qui a levé sur mademoiselle Claire un regard impur et fera tout pour ai river jusqu'à cHc. 4 — Oh ? dit le Bourguignon avec un geste d'effroi... et eut homme.. . — C'eat un homme de la police. « Ilerdin frissonna. • Mais comment s'appelle-t-il? — Je ne sais pas ; on le nommait le ilaneilloi» , à l'auberge do Corbeau rivant. — Le Marseillais, s'écria Ilerdin avec on accent d'épouvante; ah 1 le brigand ! — Vous le connaisse*? — Oni... pour mon malheur... il est venu faire une perquisition ici, il y a huit jours... et il a arrêté un geotilhomme que jo cachais. — Et ce gentilhomme? — Mort ! » murmura tristement le cabaretier. En ce moment les deux femmes reparurent. Berdin et Friti Millier ne purent se défendre d'on mouvement d* étonnement. Farandole était habillée en paysanne ; Claire avait endossé la jnpe rouge et la basquine de velours noir de la danseuse. Le» deux femmes aimi vêtues semblaient avoir rabi une métamorphose morale et physique. la ballerine était rcacvenne modeste, simple, presque timde. Seul, son œil avait conservé le sombre éclat du désespoir. Claire , au contraire , paraissait avoir pris une certaine I ardirsse de regard et de tournure. Ses belle* épaule* une» frémissaient , et, : roiiuui.' In danseuse , elle avait rejeté ru arrière , pour

mettre à j découvert son beau front . sa luxuriante chevelure blond*.
L'Allemand admira et murmura tout bas :



The text on this page is estimated to be only 28.53% accurate

I.KS M A SOI K S noue; ES. 33 l « BMttyM rviigc l'appTvcK» «la lit d« **ngl« U UoUro* k U main. — Pape 33. « Les femmes Renies peuvent subir, en quelques secondes, de pareilles transformations. » Parandole osa preuire la main de mademoiselle Claire et la porter à ses lèvres. « Adieu, mademoiselle, dit-elle, si nous ne nous revoyous pas... — 01. r dit la jeune fille qui la prit dans ses bras et l'y serra avec transport, nous nous reverrons... et birnldt... j'en ai le pressentiment... — Prier pour la pauvre fille de» rues qui sera morte pour une grande dame, poursuivit la danseuse... El si vous voulez être aussi bonne que vous êtes belle, eh bien! ne me refuser pas... ajoutera mon nom un nom dans vos prières... le nom de Victor! ■ Claire et les deux hommes virent alors couler sur la joue de Fa* randole une larme semblable à celle que l'homme au mouleau avait déjà vue couler. « Adieu! n répéta-t-elle, et elle sortit... Or il y avait quelques secondes que Farandole avait rejoint son mystérieux compagnon. Deux coups fureot frappés à la porte du cabaret. • Qui est là? demauda Berdin. — Masque rouge! n répondit une voix. Berdin enlr'ouvril la petite porte , et le personnage à la plaque de cuivre qui avait accompagné le marehef se montra. Berdin jeta un regard inquiet sur mademoiselle Claire. Mais l'homme masqué, sans prendre garde au nouveau costume de la jeune fille , lui dit : s Mademoiselle, au nom de votre vie, de votre salut, au nom de votre père et de vos frères, je vous supplie de ne pas sortir d'ici avant que nous soyons revenus, mon ami et moi. Alors n»ua vous reconduirons, et vous pourrez rentrer sous danger à l'bâtel do l'ambassade. — Je voua le promets , « répondit Claire. Le masque rouge disparut. Berdin referma la porte et vint se rasseoir auprès du poêle. Puis il éteignit de nouveau la chandelle. u 11 est inutile, dit-il, d'éveiller l' attention de la police, a On entendait dans la rue le pas des masques rouges et d« ta ballerine qui s'éloignaient rapidement. « Je parierais ma part de paradis, dit Berdin, que les masque* rouges en sont... — Qu' est-ce que les masques rouges et de quoi sont-ils? a Berdin mil un doigt sur ses lèvres. » Mademoiselle, répondit-il tout bas, les masques rouges sont des gens dont ou ne doit pas parler... Tout ce que je puis voua dire, c'est qu'ils ont juré une haine vivace à la guillotine, et je crois qu'ils sont au nombre de ceux qui veulent sauver votre cousine, n Claire raconta alors à Berdin comment, il y avait one heure, elle arait été protégée par deux de ces hommes. ■ Quand ils promettent, ils

tiennent, dit le cabaretier; et s'ils vous ont promis de vous protéger, vous n'avez rien à craindre. — Pas même du Marseillais? — Ah ! celui-là, murmura le cabaretier, c’est un terrible ennemi... Mais, silence! écouter!... ■ Et le cabaretier se leva , alla coller son oreille contre les volets de la devanture et dit : • J’entends nne patrouille. ■ j \ Google



The text on this page is estimated to be only 24.26% accurate

34 LFS MASQUES ROUGES. En effet âet pas réguliers , cadencés , mêles au bruit drs crosses de fusil lieurlaut le pave, te faisaient entendre. ■ Silence ! • répéta Berdin. Puis il rut une inspiration; il prit la jeune fille et T Allemand par la tnain et les poussa dans l'arrière-Mlle en leur disant : > Fermez lu p- . te et ne boug« < pas! ■ La patrouille avançait. Un patriote sol lut chantait en sourdine la ManàUaiu. Quand elle fut «levant le cabaret, elle s'arrêta. * Brrdin devint inquiet. Une vois méridionale se fil entendre au dehors, disant : ■ Citoyen cspiuinc, je t' affirme qu'il y a là une aristocrate. » Berdin eut peur. — ■ Ce cabaret r t réputé comme hanté par les royalistes , pour* suivit la vois. — Lr Marseillais I n murmura Berdin, qui eut un battement de cœur. Une vois plus gratte , une roix parisienne, et qui n'élail puiut dépourvue d'un certain accent de bonhomie , répondit : •• Je ne vois pas de lumière... tout le inonde est couché... passons noir chemin!... j' ai pour mission de veiller sur le repos des citoyens, moi rt nies hommes, cl non pas de faire des perquisitions. — Citoyen capitaine I insista h voie méridionale, prends garde! Je le dis a il y a là une aristocrate >• et lu refuses de l'cn assurer. — Mais de quelle aristocrate parles-tu donc? fit le capitaine avec humeur. — C'e t une jeune fille déguisée en paysanne. — Bah! qu'est-ce qui mr prouve... — Citoyen , au nom de la République, je te somme !... — Ah! ma foil dit le capitaine qui parut se tourner ver* ses hommes , je ne vi d I avec la police. — Tu as raison, citoyen capitaine. — Mais je m'excuserai auprès de ce brave rabarrlicr. • Brrdin avait un terrible battement de cœur. line crosse de mousquet b «pria la devanture, Berdin alla se coucher dans un coin , sur un lit de sangle , et se bila de se dépouiller de sa culotte cl de sa veste... Il était déjà en msuebe* de chemise. La crosse heurta plus fort. Alors Berdin sauta bruyamment à bas du lit de sangle et cria : ■ Au voleur 1 ■ Un troisième coup de crosse ébranla les volets; en même temps le capitaine éleva la voix : • Au nom de la loi! dit-il, onvrpz. — Allons, bon! grommela Berdin assez liant pour être entendu an dehors, voici encore la police qui vient m'ennuyer... Quand donc seront-ils bien convaincus que je ae loge pas les aristocrates? — Kl il alla ouvrir. — Qn' est-ce que vous voulez, citoyens? dit-il eu se montrant en chemise.. Si vous voulez boire, voos tombez mal... je n'ai plus de vin... — Allume ta chandelle, drôle! dit le Marseillais. — lion! Gt le rahnrelier, c'est encore votts !* — C'est moi! — Vous ne me laisserez donc jamais dormir? —

Allume ta chandelle, citoyen , dît le capitaine, rt Jsi.-m-.-iious visiter ta maison. Si le citoyen agent de police s'est troui|ié , si lu n'as personne chez toi... — Il a une jeune fille vêtue en paysanne! dit le Marseillais. — - C'est ce que nous allons voir... grommela le capitaine, et si vous vous êtes trompé, je rengagerai à s'aller plaindre à la commune. » Berdin rallumait tranquillement sa chandelle et disait : « Figurez-vons , citoyen, que ce gredin de policier me fait lever chaque nuit... cl on 'appelle ça de la liberté! — Je te dis, fit le Marseillais avec colère, que lu as chex toi une aristocrate. — Ah! Je l'affirme sur ma tête. — Comment est-elle? demanda Berdin, qui retrouva toute T astuce •t toute la présence d'esprit bourguignonnes. — C'est une jeune fille habillée d'ooe robe bleue. Klle a uo fichu rouge au cou et des sabots aux pieds. » Berdin haussa les épaules. ■ Je n'ai ici, dit-il, qu'une pauvre danseuse qui chante et danse dans les cafés, le soir, eu jouant des castsgnelles , et que je loge par charité, • — ■ Où est-elle? — Pardi! elle est là... elle dort... » Et Berdin montrait U porto de l'arrière-salle. u Moutrc-noua-U, t dit le capitaine. Berdin adressait à Dieu, dons le plus profond de son cœur, nne ardente prier*. Il cutr'ouvrit ta uoitc de lu salle liasse et dit : « Est-ce que tu dors , petite? — N oo , » répondit une voix harmonieuse et fraîche. Eu même temps lu porte a'ouvrit toute grande et une jeune fille s'élança don* le cabaret, ayant aux rnaios les c islagnelles de rond oit- < t pirouettant sur s> ■.* pointée comme une véritable danser, ^r* ■ C'est elle! ■ s'écria te Marseillais. Elfe lui jeta uo sourire proiorant. « Tiens! dit-elle, je le reconnais ! c'est mou amoureux du r:ir ■ des Aveugles! Les citoyen* payent-ils quelque chose? veulent -i * que je leur danse un boléro? ■ El Cî.iîre d A ray, tr.u.sforinée, métamorphosée, puisant une and ace incroyable dans le p> r I im'im di cet ni ut suprême, coni* P ur elle d< lit vie. se Mtuviul que, dans jeunesse , au bal du gouverneur de Bourgogne , elle avait dansé lu tagneltes... El elle se prit ù dau.-i r et à < hanter, l\: il brillant, la lèvre railleuse, le corps lascif cl abandonné... Kl les municipaux battirent des mains, crièrent bravo! et lo Marseillais commit qu'il était battu. L'ange était aevcini démon pour une heure... X Tandis que mademoiselle Claire d'Auy s'improvisait ballerine . la véritable danseuse, Farandole, appuyée au bras de l'Imnn masqué et suivie à distance par l'autre masque rouge, arrivait a !.i porte de lu Conciergerie. Là, son conducteur s'arrêta, tourna la tête et fit un signe à :--n compagnon. « Vous savez ce que vous avez à fuire? dit-il à voix bosse. — Oui. — Alors, entres... je vous attendrai ici. b Le second masque rouge s'approcha et prit le bra9 de Farandole. à Ma

petite, lui dit-il, je vais vous expliquer ee que nous alleudons de vous. — Parlez, dit 1a ballerine. — Vous ressemblez trait pour trait à une dame qui est condamné.? à mort. — Je Je sais. — Nous allons vous conduire dans son cachot. — - Bien. — Demain, après-demain, les jours suivants, vous von* bornerez à répondre par monosyllabes aux questions de ros geôliers. — Et après? — Un matin, on homme vêtu de noir se présentera et vous demandera si vous persistez à vpus dire enceinte. — Que répondrai-je? — Que voua ne savez pas ce qu'on vous demande; que vans avez été arrêtée le aoir, vous ne savez pourquoi, et qnc vous n'ête . ni enceiute, ni aristocrate , mais que vous vous nommez Farandole. Alors vons vous réclamerez de tous les gens qui vous connaissent : du maître du café-concert de la me des Bons-Enfants, de votre mère, de vos amis, de tous ceux que vous cornu Usez. — Et vous croyez, demanda Farandole avec indifférence, qiu» l'on ne rne guillotinera pas? — Mais certainement non, dit le masque rouge. On fait la ré. publique plus méchante qu'elle n'est; et les gens qui disent quYII«> guillotine à tort et à travers sout des gens de mauvaise foi or» de*, imbéciles. » Ayant ainsi parlé, le masque rouge souleva le marteau de la Conciergerie et le laissa retomber pesamment sur la porte de chciiA ferrée de gros cloua et doublée de bronze. Celui qui avait donné jusqu'alors le bras à Farandole s'éloigna de quelques pas et demeura immnhile dans l'obscurité, appuyé au parapet du pont. Un guichet s'ouvrit au milieu de la terrible porte. u Qni est là? » demanda une voix. Le masque rouge entrouvrit son manteau et montra sa plaque de cuivre.

The text on this page is estimated to be only 22.48% accurate

LES MASQUES ROUGES. Un guichetier approcha une lampe de l'ouverture , reconnut la plaque et s’inclina. La porlr s’ouvrit. « Caclu i bien votre visagp, « dit le masque range h Farandole. La danseuse, on s'en so nient, élait sortie de cher Rerdia, le cabaretier de la rue de l'Arbre -Sec, vêtue des habits do mademoiselle Claire d’Azay, par-dessus lesquels elle avait jeté une ample pelisse à capuchon. Elle laissa tomber le capuchon sur ses yrux. « Entres! * dit le masque ronge en la poussant dans un corridor. La porte se referma derrière rua . Alors le masque rouge se pencha & l’oreille du guichetier : « Conduis-nous ! » dit-il. Nous l’avons dit, il était minuit; al n’y avait plus à travers les corridors de la Conciergerie que les municipaux de service. Quelques-uns dormaient dans leur guérite. L'un d'eux croisa son fusil devant le masque rouge. Celui-ci montra sa plaque de cuivre. « Regarde bien, lui dit-ii, c'est la nation qui le veut! » Le municipal s'inclina. Le cachot de mademoiselle de Vérinières était situé nu rez-decbaossée, à T extrémité d'un corridor. Quand le guichetier mit ses clefs dans les trois serrures de la porte , la belle jeune fille dormait. ^ Elle était couchée toutr vêtue , sur un méchant lit de sangle. Son abondante chevelure noire était dénouée et couvrait ses épaules detni-Aues. Un sourire glissait sur ses lèvres enlr ou vertes, et sou visage aux yeux fermés avait le calme et la sérénité que procure un doux rêve. Le bruit de la porte s'ouvrant et se refermant ne réveilla point. Le masque ronge et Farandole étaient entrés seuls, munis d’une lanterne que leur avait donnée le guiclit tier. « Regardez là ! ■ dit le masque rouge. Farandole dirigea les rayons de la lanterne sur le visage de la jeune fille endormie , et ctouffa un cri. ■ Oh! dit-elle, si je n’étais debont et les yeux ouverts, je croirais que c'est moi. — Restes dans l’ombre... et donnez-moi la lanterne. " Farandole s'effaça dans. le coin le plus obscur du cachot, et le masque rouge s'approcha du lit de sangle. In lanterne à la main. Mais au moment où il allait la loucher légèrement pour l’éveiller, la dormense entrouvrit les lèvre* et traduisit son rêve. • Ah! mon cher chevalier, Ui«ait-clle, — sans doute elle croyait causer avec M. de Rocliemaun: . — figurez-vous que je vieus de faire un rêve affreux... » Elle fut silencieuse lin moment , comme si elle eût écouté !a réponse du chevalier; puis elle continua : ■ Un rêve é|l?uivautable , chevalier!... Figurez-vous que le roi était mort, que la Franee était en république, qu'on appelait la noblesse «lu surnom d'aristocrate* . cl qu'un lui infligeait un

supplice étrange! On appelait cela guillolinrr, du nom de je ne saL quel médecin qui .avait inventé l'initrutncnt... — O mon Dieu ! * murmura Farandole, tandis que la dormeuse sc taisait de nouveau. Et la jeune fille cacha sa tête dans ses mains. Mademoiselle de Vérinières , toujours endormie , continua : s Nous étions tons condamnés k ce supplice; tons, moi, la pauvre marquise de la Drelauche , ce lion colonel du régiment de Chain* pagne, le baron , le comte, l'abbé... qui sa» je encore? Les gens qui nous condamnaient étaient vêtus de noir., mais ils avaient (1er. bonnets ranges... Oh! c'est très-dréle, mon pauvre chevalier... * dormeuse se mit à rire... En ce moment le masque rouge, dont sans doute le temps était précieux , dirigea sur elle les rayons de la lanterne. I lumière réveilla. ^ Ah! boni Gt-clle en ouvrant les yeux, voici que mon rêve recommence... Vend donc, chevalier... je sois un homme toufnoîr. . ■ tiens, il a un masque au lieu d'un hunncl... mais ce masque est ronge... c'est In même chose ! — Mademoiselle de Vérinières! » dit le masque rouge avec gravité. Elle fp. dressa sur son séant, « Bon ! dit-elle , voici le premier de tous qui soit poli ; il ne m'appelle pas citoyenne! » Elle se frotta les yeux et s'éveilla fout à fait. Mais le sourire n' abandonna point ses lèvres. S& • Pauvre chevalier ! dit-elle , je croyais lui raconter un rêve.., et le rêve, c'est lui... la réalité, la voilà!... ■ Elle regarda le masque rouge et lui dit : • Est-ce que vous venez me chercher, monsieur? ' — Oui , mademoiselle. — Quelle heure est-il? — Minuit. — On guillotine donc k fonte heure , le jour, la nuit , continuellement? * Le masque ronge se tut, « C'est égal, cnntinua-t-elle , j' aurais bien aimé revoir mon bean Paris une dernière fois... car il puralt qu'on vous mène là-bas en charrette... c'est une manière de voiture découverte... comme nous en avions k la cour... quand il y avait une cour! et voila qu'on va me guillotiner la nuit... Ah! ce n'est pas bien... et puis, il n'y tara personne... vous verrez... Fait-il froid, monsieur? — Oui, mademoiselle. » Mademoiselle de Vérinières se leva, et, pour la première fois, elle aperçut Farandole, dont le visage était caché par le capuchon de l'ample pelisse. « Quelle est cette femme? dit-elle. — Une femme qni vons est dévouée,.. » Ces mots la firent reculer d'un pas. ■ Est-ce qu'il me rosie quelqu'un de dévoué? fit-elle avec amertume; mon père, mes frères, mes amis, le chevalier de Ruohemaure saut morts... — Vons vous trompes , le chevalier n'est pas mort. ■ Elle eut un cri de joie. « Ah ! dit-elle ensuite , vous me trompes ! — Sur l'honneur 1 je vons jnre qu'il est vivant. — Vrai? — Ai-je l'air de mentir? dit le masque rouge d'une voix grave et émue. • —

Ah ! s’il est vivant 1 dit-elle , si vous ne me trompez pas , monsieur, avant de me conduire là-bas, vons rue ferez un serment. — Parlez, mademoiselle. » Elle rejeta fièrement sa noble tête en arriére. « ic ne sais pas qui vous êtes, dit-elle , vous qui pénétrez dans mon cachot au milieu de la nuit et me venez chercher pour me conduire k la mort ; mais vous avez la voix bonne , et voua ne devrz pas être on homme méchant. — Assarémeot non , dit le masque rouge avec émotion. — Eh bicnl reprit-elle, figurez-vous que j’ailBt le chevalier de Rochemaure, — oh! je puis le dire, à ma dernier? heure! — je l'aime et n'aurai jamais d'autre époux que lui!... Or, hier, au triImr.al révolutionnaire. Us m’ont condamnée... et je croyais qu’on allait me guillotiner... Point du tout!... Savez-vous ce qu’ils ont fait, ce qu’ils ont dit, les misérables! oh! c'est affreux... c’est épouvantable!... Ils ont dit que j’étais enceinte! • Elle cacha dans scs rt ains son front rougissant, « Comprenez-vous cela, dit-elle, des gens qui ne se contentent pas de prendre votre télé ni qui viennent vous voler votre honneur? Enceinte, moi!... Armande de Vérinières... moi la femme, devant Dieu, de ce pauvre chevalier!.., n Ah! monsieur, vous allez me jurer... — C'est inutile, mademoiselle. — Inutile? — Sans doute ; le chevalier ne croira jamais une telle infamie ! — C’est vrai... — Et pnis, d’ailleurs... » Cet homme eut on sourire d'ange à travers son masque , et sa voix émue devint joyeuse. u Et puis, d'ailleurs, acheva-t-il , vous le lui direz vous-même. — Moi! moi!.., — Vous , mademoiselle. — Mais je le verrai donc... avant de mourir?... s'écria-t-elle avec nnc ivresse folle. — Noos l'espérons... — Mais où est-il?... là pent-être... ■ Et elle montrait la porte. u Non , dit lr masque rouge, il n’est pas Ik... et voua ne le verrez pas aujourd'hui... » Elle cul un geste de désespoir. ■ Ah 1 dit-elle , je savais bien que vous me trompiez, — Non , je vous le jure! >J — Mais, puisque je vais mourir! « Digitized by Google

Un guichetier approcha une lampe de l'ouverture, reconnut la plaque et s'inclina.

La porte s'ouvrit.

« Cachez bien votre visage, » dit le masque rouge à Farandole.

La danseuse, on s'en souvient, était sortie de chez Berdin, le cabaretier de la rue de l'Arbre-Sec, vêtue des habits de mademoiselle Claire d'Azay, par-dessus lesquels elle avait jeté une ample pelisse à capuchon.

Elle laissa tomber le capuchon sur ses yeux.

« Entrez! » dit le masque rouge en la poussant dans un corridor.

La porte se referma derrière eux.

Alors le masque rouge se pencha à l'oreille du guichetier :

« Conduis-nous! » dit-il.

Nous l'avons dit, il était minuit; il n'y avait plus à travers les corridors de la Conciergerie que les municipaux de service.

Quelques-uns dormaient dans leur guérite.

L'un d'eux croisa son fusil devant le masque rouge.

Celui-ci montra sa plaque de cuivre.

« Regarde bien, lui dit-il, c'est la nation qui le veut! »

Le municipal s'inclina.

Le cachot de mademoiselle de Vérinières était situé au rez-de-chaussée, à l'extrémité d'un corridor.

Quand le guichetier mit ses clefs dans les trois serrures de la porte, la belle jeune fille dormait.

Elle était couchée toute vêtue, sur un méchant lit de sangle.

Son abondante chevelure noire était dénouée et couvrait ses épaules demi-nues.

Un sourire glissait sur ses lèvres entr'ouvertes, et son visage aux yeux fermés avait le calme et la sérénité que procure un doux rêve.

Le bruit de la porte s'ouvrant et se refermant ne l'éveilla point.

Le masque rouge et Farandole étaient entrés seuls, munis d'une lanterne que leur avait donnée le guichetier.

« Regardez là! » dit le masque rouge.

Farandole dirigea les rayons de la lanterne sur le visage de la jeune fille endormie, et étouffa un cri.

« Oh! dit-elle, si je n'étais debout et les yeux ouverts, je croirais que c'est moi.

— Restez dans l'ombre... et donnez-moi la lanterne. »

Farandole s'effaça dans le coin le plus obscur du cachot, et le masque rouge s'approcha du lit de sangle, la lanterne à la main.

Mais au moment où il allait la toucher légèrement pour l'éveiller, la dormeuse entr'ouvrit les lèvres et traduisit son rêve.

« Ah! mon cher chevalier, disait-elle, — sans doute elle croyait causer avec M. de Rochemaure, — figurez-vous que je viens de faire un rêve affreux... »

Elle fut silencieuse un moment, comme si elle eût écouté la réponse du chevalier; puis elle continua :

« Un rêve épouvantable, chevalier!... Figurez-vous que le roi était mort, que la France était en république, qu'on appelait la noblesse du surnom d'aristocrates, et qu'on lui infligeait un supplice étrange! On appelait cela *guillotiner*, du nom de je ne sais quel médecin qui avait inventé l'instrument...

— O mon Dieu! » murmura Farandole, tandis que la dormeuse se taisait de nouveau.

Et la jeune fille cacha sa tête dans ses mains.

Mademoiselle de Vérinières, toujours endormie, continua :

« Nous étions tous condamnés à ce supplice; vous, moi, la pauvre marquise de la Bretauche, ce bon colonel du régiment de Champagne, le baron, le comte, l'abbé... qui sais-je encore? Les gens qui nous condamnaient étaient vêtus de noir... mais ils avaient des bonnets rouges... Oh! c'est très-drôle, mon pauvre chevalier... »

La dormeuse se mit à rire...

En ce moment le masque rouge, dont sans doute le temps était précieux, dirigea sur elle les rayons de la lanterne.

La lumière l'éveilla.

« Ah! bon! fit-elle en ouvrant les yeux, voici que mon rêve recommence... Venez donc, chevalier... je vois un homme tout noir... tiens, il a un masque au lieu d'un bonnet... mais ce masque est rouge... c'est la même chose!

— Mademoiselle de Vérinières! » dit le masque rouge avec gravité.

Elle se dressa sur son séant.

« Bon! dit-elle, voici le premier de tous qui soit poli; il ne m'appelle pas citoyenne! »

Elle se frotta les yeux et s'éveilla tout à fait.

Mais le sourire n'abandonna point ses lèvres.

« Pauvre chevalier! dit-elle, je croyais lui raconter un rêve... et le rêve, c'est lui... la réalité, la voilà!... »

Elle regarda le masque rouge et lui dit :

« Est-ce que vous venez me chercher, monsieur?

— Oui, mademoiselle.

— Quelle heure est-il?

— Minuit.

— On guillotine donc à toute heure, le jour, la nuit, continuellement? »

Le masque rouge se tut.

« C'est égal, continua-t-elle, j'aurais bien aimé revoir mon beau Paris une dernière fois... car il paraît qu'on vous mène là-bas en charrette... c'est une manière de voiture découverte... comme nous en avions à la cour... quand il y avait une cour! et voilà qu'on va me guillotiner la nuit... Ah! ce n'est pas bien... et puis, il n'y aura personne... vous verrez... Fait-il froid, monsieur?

— Oui, mademoiselle. »

Mademoiselle de Vérinières se leva, et, pour la première fois, elle aperçut Farandole, dont le visage était caché par le capuchon de l'ample pelisse.

« Quelle est cette femme? dit-elle.

— Une femme qui vous est dévouée... »

Ces mots la firent reculer d'un pas.

« Est-ce qu'il me reste quelqu'un de dévoué? fit-elle avec amertume; mon père, mes frères, mes amis, le chevalier de Rochemaure sont morts...

— Vous vous trompez, le chevalier n'est pas mort. »

Elle eut un cri de joie.

« Ah! dit-elle ensuite, vous me trompez!

— Sur l'honneur! je vous jure qu'il est vivant.

— Vrai?

— Ai-je l'air de mentir? dit le masque rouge d'une voix grave et émue.

— Ah! s'il est vivant! dit-elle, si vous ne me trompez pas, monsieur, avant de me conduire là-bas, vous me ferez un serment.

— Parlez, mademoiselle. »

Elle rejeta fièrement sa noble tête en arrière.

« Je ne sais pas qui vous êtes, dit-elle, vous qui pénétrez dans mon cachot au milieu de la nuit et me venez chercher pour me conduire à la mort; mais vous avez la voix bonne, et vous ne devez pas être un homme méchant.

— Assurément non, dit le masque rouge avec émotion.

— Eh bien! reprit-elle, figurez-vous que j'aime le chevalier de Rochemaure, — oh! je puis le dire, à ma dernière heure! — je l'aime et n'aurai jamais d'autre époux que lui!... Or, hier, au tribunal révolutionnaire, ils m'ont condamnée... et je croyais qu'on allait me guillotiner... Point du tout!... Savez-vous ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont dit, les misérables! oh! c'est affreux... c'est épouvantable!... Ils ont dit que j'étais enceinte! »

Elle cacha dans ses mains son front rougissant.

« Comprenez-vous cela, dit-elle, des gens qui ne se contentent pas de prendre votre tête et qui viennent vous voler votre honneur? Enceinte, moi!... Armande de Vérinières... moi la femme, devant Dieu, de ce pauvre chevalier!...

» Ah! monsieur, vous allez me jurer...

— C'est inutile, mademoiselle.

— Inutile?

— Sans doute; le chevalier ne croira jamais une telle infamie!

— C'est vrai...

— Et puis, d'ailleurs... »

Cet homme eut un sourire d'ange à travers son masque, et sa voix émue devint joyeuse.

« Et puis, d'ailleurs, acheva-t-il, vous le lui direz vous-même.

— Moi! moi!...

— Vous, mademoiselle.

— Mais je le verrai donc... avant de mourir?... s'écria-t-elle avec une ivresse folle.

— Nous l'espérons...

— Mais où est-il?... là peut-être... »

Et elle montrait la porte.

« Non, dit le masque rouge, il n'est pas là... et vous ne le verrez pas aujourd'hui... »

Elle eut un geste de désespoir.

« Ah! dit-elle, je savais bien que vous me trompiez.

— Non, je vous le jure!

— Mais, puisque je vais mourir! »

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.34% accurate

30 LÈS MASQUES ROUGES. La miuqne ronge lui prit la main. « Pardonnez-moi , dit-il, mais les natures héroïques comme la vôtre s’accoutument moins facilement à la pensée de vivre qu'à celle de mourir. — Que voulez-vous dire? — Ce n'est point à la mort que je vais vous conduira. — Où donc , mon Dieu? — Je vais vous rendre à la liberté. « Armande de Vérinières jeta un cri et chancela. a Ali I dit-elle d'une voix brisée, vous avez raison, la joie fait mal I... » Le masque rouge la soutint dans scs bras. « Voyons, dit-il, soyez forte!... le temps presse... — Mais la république daigne donc me faire grâce ? — N'on , la république vous a condamnée , mais c’esl nous qui vous sauvons... — ■ Qui vous? — Les amis do chevalier... » Elle ferma les yeux , et nne pâleur mortelle se répaodit sur son visage , tandis quelle appuyait une main sur son cœur. • O mon Dieu, dit-elle , il me semble que je vais mourir tout de bon I » Immobile dans son coin, Farandole pleurait à chaudes larmes. Armande, on moment défaillante, retrouva quelque énergie. « Vous voulez me sauver! diPelle, mais comment? * Alors le masque rouge fit un signe, et Farandole sortit de la pénombre où elle était. Elle releva sou capuchon, et Armande de Vérinières recula d'un P**» Quelle est cette femme, s’écria- 1 -elle, qui est ma vivante image ? — C’est nne femme qui vient vous sauver, — Elle? — Oui. — Mais comment? — Vous ailes prendre ses habits. — Et... après? — - Après, vous me suivrez. — Et... elle? — Elle restera ici. » Farandole •’ était déjà débarrassée de son manteau. Mais Armande ne bougea pas. « Hâtez-vous, mademoiselle, dit le masque rouge, j’ai eu l'honneur de vous le dire , le temps presae... ■ Armande secoua la tête. « Celte femme me ressemble , dit-elle ; elle me ressemble si parfaitement, si étrangement, j’ose le dire, que j’ai cru me voir dans, nne glace. Eh bien , si je prends ses habits , si je sors d’ici arec vous... — Vous serez sauvée. — Mais elle, dit la jeune fille, on la guillotinerai... et je ne veux pas , moi. * Farandole se jeta aux genoux de mademoiselle de Vérinières, elle loi prit les deux mains et les baisa avec transport. « Qu'importe! dit-elle, je mourrai si heureuse! — Non , dit Armande. — Si heureuse, en pensant que je vous ai sauvée! ■ acheva la pauvre ballerine. Armaodc la releva, la prit dans ses bras, l’y serra avec un fiévreux transport , et lui dit : ■ Va-t’en! je ne veux pas... — Non. non ! dit Farandole, au nom du Ciel, au nom de celui que vous aimez , au nom de celte ressemblance dont je ne suis pas digne. . . je vous en supplie !

— N'on, répéta Armande, je ne veux pas! je ne veux pas I • Alors le masque rouge , un moment silencieux , reprit la parole : « Mademoiselle de Vérinières, dit-il, sur l'honneur, je vous jure qne celte jeune fille ne mourra pas. — Ah ! fit Armande , vous me dites cela, mais je ne vous crois pas! — Je vous le jure!... — Sur qnoi? Avez-vous une mère? Avez-vous une sœur? Avezvous aimé? » Le masque rouge répondit : ■ Sur la tombe de ma mère, sur la vertu de ma s<rur, sur l'honneur de mon malheureux pays , je vous l'affirme, s Il est des accenls qui vont an cœur, des voix ardentes qui pénà* trent l'âme. Armande s'écria : u Je vous crois! » Et puis, une fois encore elle prit la danseuse dans ses bras et lui dit : « Mais qui donc es-tu, loi? — - Une pauvre fille des rues... heureuse de vous arracher à la mort. • Soudain un sonvenir éclaira le cerveau troublé d'Armandc de Vérinières. « Non. dit-elle, tu es ma sieur! — Votre smur!... exclama la danseuse... ah! est -ce possible? — Hegarde-ùioi... et regarde-toi!... — • Oui, nous nous ressemblons... mais c'est l'efTet du hasard... — Non, dit Armande... je rue souviens, maintenant... tu es ma soeur!... » Elle prit dans ses mains la tête pile et frémissante de la danseuse : « Xon, dit-elle, je ne me trompe pas... Mon père avait nn médaillon qu'il portait à son cou... ce médaillon représentait un enfant qui me ressemblait... et cependant ce n'était pas moi... Tu es nia sieur !... » Et, en prononçant ces mots, elle hésitait encore à prendre les Habits de la ballerine. Farandole se remît à genoux. u Eh bien! dit-elle, puisque^jc suis votre sœur, an nom de notre père, partez. • Quelques minutes après, Farandole se couchait souriante et calme sur le lit de sangle de mademoiselle de Vérinières , et celle-ci sortait de la Conciergerie au bras du masque rouge, à qui la plaque de cuivre ouvrait toutes les portes. XI Le lendemain, à l'ambassade d'Espagne, trois jeunes filles et un jeune homme se trouvaient réunis dans la chambre de doua Carmen. Ces trois jeunes filles, on l'a deviné, c'étaient dona Carmen, Claire d'Azay et Armande de Vérinières. Don José , te bel hidalgo, debout au milieu des trois jeunes filles assises , disait à Claire : • Ainsi, mademoiselle, le chef de la patrouille a pris votre parti? — Ah ! répondit Claire dont les grands yeux étaient entourés d'on cercle de bistre, résultat de la fatigue; ah! je ne sais plus tout ce qui s'est passé... mais cela me -semble un rêve... Je nu* suis mise à danser; j'avais la fièvre, le déltre, et jamais, dona Carmen, vous qui êtes Espagnole, vous n'avez agité les castagnettes avec une harmonie plus frémissante. — Et It-s municipaux vous ont regardée danser? — Ils m'ont applaudie, ils ont crié bravo! Il en est un qui in'a offert de

m’épouser... » Les deux jeunes filles et don José se mirent à rire. Claire continua : • Cet affreux Marseillais a été chassé du cabaret, et tes municipaux sont partis en disant à Berdin : • — Si on revenait t’inquiéter cette nuit, va le plaindre au poste du Palais-Egalité, c'est mon frère, le citoyen Pluvcau, qui le commande. • Quand ils ont été partis, je me suis laissée tomber de lassitude -, il me semblait que j'étais morte, • Le bon Fritz Miiller pleurait. h J’ai cru que vous étiez perdue! m’a-t-il dit depots. — Et, dit encore don José, combien de temps aver-vons attendu le retour de vos protecteurs? — Une demi-heure environ. On a frappé discrètement à la porte, et unf voix a dit : Farandole ! — Ah! fit Claire d'Azay en se tournant vers mademoiselle de Vérin ière% tu os jusqu'à sa voix. Berdin s’y est trompé. Fritz aussi, moi aussi. Berdin a ouvert, et j'ai ern que c'était elle! — Celte ressemblance est miraculeuse! murmura dona Carmen. — C’est ma sœur, dit Armande. — Votre «pur! est-ce possible? « La belle jeune fille prit la parole à son tour, et dit en souriant : « Feu mon père» le baron de Vérinières, n’a pas toujours été un Digitized by Google

Le masque rouge lui prit la main.

« Pardonnez-moi, dit-il, mais les natures héroïques comme la vôtre s'accoutument moins facilement à la pensée de vivre qu'à celle de mourir.

— Que voulez-vous dire?

— Ce n'est point à la mort que je vais vous conduire.

— Où donc, mon Dieu?

— Je vais vous rendre à la liberté. »

Armande de Vérinières jeta un cri et chancela.

« Ah! dit-elle d'une voix brisée, vous avez raison, la joie fait mal!... »

Le masque rouge la soutint dans ses bras.

« Voyons, dit-il, soyez forte!... le temps presse...

— Mais la république daigne donc me faire grâce?

— Non, la république vous a condamnée, mais c'est nous qui vous sauvons...

— Qui vous?

— Les amis du chevalier... »

Elle ferma les yeux, et une pâleur mortelle se répandit sur son visage, tandis qu'elle appuyait une main sur son cœur.

« O mon Dieu, dit-elle, il me semble que je vais mourir tout de bon! »

Immobile dans son coin, Farandole pleurait à chaudes larmes.

Armande, un moment défaillante, retrouva quelque énergie.

« Vous voulez me sauver! dit-elle, mais comment? »

Alors le masque rouge fit un signe, et Farandole sortit de la pénombre où elle était.

Elle releva son capuchon, et Armande de Vérinières recula d'un pas.

« Quelle est cette femme, s'écria-t-elle, qui est ma vivante image?

— C'est une femme qui vient vous sauver.

— Elle?

— Oui.

— Mais comment?

— Vous allez prendre ses habits.

— Et... après?

— Après, vous me suivrez.

— Et... elle?

— Elle restera ici. »

Farandole s'était déjà débarrassée de son manteau.

Mais Armande ne bougea pas.

« Hâtez-vous, mademoiselle, dit le masque rouge, j'ai eu l'honneur de vous le dire, le temps presse... »

Armande secoua la tête.

« Cette femme me ressemble, dit-elle; elle me ressemble si parfaitement, si étrangement, j'ose le dire, que j'ai cru me voir dans une glace. Eh bien, si je prends ses habits, si je sors d'ici avec vous...

— Vous serez sauvée.

— Mais elle, dit la jeune fille, on la guillotinera!... et je ne veux pas, moi. »

Farandole se jeta aux genoux de mademoiselle de Vérinières, elle lui prit les deux mains et les baisa avec transport.

« Qu'importe! dit-elle, je mourrai si heureuse!

— Non, dit Armande.

— Si heureuse, en pensant que je vous ai sauvée! » acheva la pauvre ballerine.

Armande la releva, la prit dans ses bras, l'y serra avec un fiévreux transport, et lui dit :

« Va-t'en! je ne veux pas...

— Non, non! dit Farandole, au nom du Ciel, au nom de celui que vous aimez, au nom de cette ressemblance dont je ne suis pas digne... je vous en supplie!

— Non, répéta Armande, je ne veux pas! je ne veux pas! »

Alors le masque rouge, un moment silencieux, reprit la parole :

« Mademoiselle de Vérinières, dit-il, sur l'honneur, je vous jure que cette jeune fille ne mourra pas.

— Ah! fit Armande, vous me dites cela, mais je ne vous crois pas!

— Je vous le jure!...

— Sur quoi? Avez-vous une mère? Avez-vous une sœur? Avez-vous aimé? »

Le masque rouge répondit :

« Sur la tombe de ma mère, sur la vertu de ma sœur, sur l'honneur de mon malheureux pays, je vous l'affirme. »

Il est des accents qui vont au cœur, des voix ardentes qui pénètrent l'âme. Armande s'écria :

« Je vous crois! »

Et puis, une fois encore elle prit la danseuse dans ses bras et lui dit :

« Mais qui donc es-tu, toi?

— Une pauvre fille des rues... heureuse de vous arracher à la mort. »

Soudain un souvenir éclaira le cerveau troublé d'Armande de Vérinières.

« Non, dit-elle, tu es ma sœur!

— Votre sœur!... exclama la danseuse... ah! est-ce possible?

— Regarde-moi... et regarde-toi!...

— Oui, nous nous ressemblons... mais c'est l'effet du hasard...

— Non, dit Armande... je me souviens, maintenant... tu es ma sœur!... »

Elle prit dans ses mains la tête pâle et frémissante de la danseuse :

« Non, dit-elle, je ne me trompe pas... Mon père avait un médaillon qu'il portait à son cou... ce médaillon représentait un enfant qui me ressemblait... et cependant ce n'était pas moi... Tu es ma sœur!... »

Et, en prononçant ces mots, elle hésitait encore à prendre les habits de la ballerine.

Farandole se remit à genoux.

« Eh bien! dit-elle, puisque je suis votre sœur, au nom de notre père, partez. »

. . . . . .

Quelques minutes après, Farandole se couchait souriante et calme sur le lit de sangle de mademoiselle de Vérinières, et celle-ci sortait de la Conciergerie au bras du masque rouge, à qui la plaque de cuivre ouvrait toutes les portes.

XI

Le lendemain, à l'ambassade d'Espagne, trois jeunes filles et un jeune homme se trouvaient réunis dans la chambre de dona Carmen.

Ces trois jeunes filles, on l'a deviné, c'étaient dona Carmen, Claire d'Azay et Armande de Vérinières.

Don José, le bel hidalgo, debout au milieu des trois jeunes filles assises, disait à Claire :

« Ainsi, mademoiselle, le chef de la patrouille a pris votre parti?

— Ah! répondit Claire dont les grands yeux étaient entourés d'un cercle de bistre, résultat de la fatigue; ah! je ne sais plus tout ce qui s'est passé... mais cela me semble un rêve... Je me suis mise à danser; j'avais la fièvre, le délire, et jamais, dona Carmen, vous qui êtes Espagnole, vous n'avez agité les castagnettes avec une harmonie plus frémissante.

— Et les municipaux vous ont regardée danser?

— Ils m'ont applaudie, ils ont crié bravo! Il en est un qui m'a offert de m'épouser... »

Les deux jeunes filles et don José se mirent à rire.

Claire continua :

« Cet affreux Marseillais a été chassé du cabaret, et les municipaux sont partis en disant à Berdin :

» — Si on revenait t'inquiéter cette nuit, va te plaindre au poste du Palais-Egalité, c'est mon frère, le citoyen Pluveau, qui le commande.

» Quand ils ont été partis, je me suis laissée tomber de lassitude; il me semblait que j'étais morte. »

Le bon Fritz Müller pleurait.

« J'ai cru que vous étiez perdue! m'a-t-il dit depuis.

— Et, dit encore don José, combien de temps avez-vous attendu le retour de vos protecteurs?

— Une demi-heure environ. On a frappé discrètement à la porte, et une voix a dit : Farandole!

— Ah! fit Claire d'Azay en se tournant vers mademoiselle de Vérinières, tu as jusqu'à sa voix. Berdin s'y est trompé, Fritz aussi, moi aussi. Berdin a ouvert, et j'ai cru que c'était elle!

— Cette ressemblance est miraculeuse! murmura dona Carmen.

— C'est ma sœur, dit Armande.

— Votre sœur! est-ce possible? »

La belle jeune fille prit la parole à son tour, et dit en souriant :

« Feu mon père, le baron de Vérinières, n'a pas toujours été un

The text on this page is estimated to be only 24.73% accurate

 modèle de sagesse. Il était garde du corps; il fréquentait beaucoup les coulisses de l'Opéra. » Je me souviens avoir vu pleurer ma mère, dans mon enfance; elle pleurait comme le* femmes jalouse» savent seules pleurer. Il parait — les petites filles innocentes ne finissent-elles pas par tout savoir — il parait, dis-je, que mon père adorait une certaine demoiselle Margot, danseuse, et qne, tandis qup ma mère élevait ses enfants en province, sous les grands arbres de notre Bourgogne,— cette demoiselle Margot élevait, de son côté, une charmante petite fille dont mon père portait, suspendu à son cou, le portrait enfermé dans on médaillon. * a Un domestique bavard et diverses scènes qui eurent lieu entre mon père et ma mère me mirent au courant de cette double famille. » Un soir, mon père arriva de Paris, désolé, en proie & un inerne désespoir. * Ma mère était morte l'année précédente. Mon père l'avait pleurée avec effusion; il l'avait sincèrement regrettée, — mais quand nous rapprochâmes, mes Irères et moi. la douleur qu'il avait manifestée à cette époque de celle qui l'étreignait alors, nous pensâmes qu'il avait dû ressentir quelque éponvantnhle catastrophe. » L'enfant de mademoiselle Margot, cette jolie petite fille qui me ressemblait et que mon père aimait tant, avait disparu un soir, dans les rues de Paris, et jamais on n'avait pu la retrouver. — Et tons croyet que cette femme. Farandole, est cette même petite fille... — Je ne te crois pas , j'en suis sûre, b Et comme don José avait aux lèvres un sourire de doute, Artrtandc de Vérinièrcs ajouta : * Il est des battements de cœur qui ne sauraient tromper... mon rcrur a battu... pour la première fois je nie suis sentie entraiuéc vers une inconnue... » L'arrivée dans la chambre de dona Carmen d'un nouveau personnage interrompit le récit d'Artnande. Ce personnage était Frilx Muller, le bon étudiant de Heidelberg. Fritz était pûle, agité... « La place est encore pleine de monde, • dit-il. Les trois jeunes fille» frissonnèrent, et don José murmura : u O les misérables! — On vu guillotiner encore, * poursuivit Fritz Millier. Soudain Claire d'Azay s'écria : « Mon Dieu! pourvu qu'il n'y soit pas. — Qui , lui? demanda Armaude de Vérinières. — Le brigadier. — Qu'est-ce que le brigadier? b Fritz Miillcr répondit naïvement : * C'est un gentilhomme qui est entré dans les gendarmes , avec F espoir de sauv er le roi. — Et... vous... le... nommez? demanda Armunde avec effort. • — Le chevalier de Rocliemaure, * répondit l'innocent Allemand. ' C luire et Armaude eurent un double cri et

échangèrent un double regard. •j Mon Dieu! s'écria Armande, tu le connais, cousine! b Claire rougit et balbutia. « Moi, je l'aime! n dit Armande. Claire cacha sa tête dans ses mains et crut qu'elle allait mourir... Les deux cousines étaient rivales ! Depuis que, chaque jour, la place de la Révolution était transformée en un vaste abattoir, les croisées de l'ambassale d'Espagne étaient éternellement closes. Seules, celles qni donnaient sor les cours intérieures s'ouvraient au grand air. La chambre de dons Carmen était située sur le derrière; mais il y avait , attenant à celte pièce , un boudoir dont les croisées s'ouvraient sur la place de la Révolution. Une pensée unique s'empara simultanément des cinq personnages qui sc trouvaient chez dona Carmen. Il» coururent tous au boudoir, et don José en poussa Ica persiennos. I-a place de la Révolution était encombrée de sa foule accoutumée, composée de femmes, do bourgeois, de gens du peuple et de gamin» de Paris. Au milieu, dressée devant le piédestal, la guillotine élevait ses bras rouges. Le brouillard était épais et U cime des toits disparaissait sous un •nage blanc. Debout sur la guillotine, Sanson et se» aides attendaient... La charrette était loin rncore, et deux heures n'avaient pns sonné à l'horloge du Palai»-\alional. Don José, Fritz Millier, les trois jeunes filles furent alors livrés h ce vertige de curiosité qui déjà s'était emparé de Claire d'Azay et de sua sauveur, le jour de la mort de Louis Capot. Ils s'appuyèrent au balcon, ils voulurent voir. Tout ùa:oup un murmure immense s'éleva, une ondnlatinn se produisit parmi la foule, paredle au sillon d'une barque sur les Dois agités de la mer. C'était la charrette qni s'ouvrait un passage à travers cet océan humain et apportait à l'instrument de mort sa prorende quotidienne. Et tandis qu'un bourra frénétique s'élevait du milieu de la foule, un seul et uniqne cri se fil entendre an halron de l'ambassade. Debout, au milieu de la «barrette, le front calme, le sourire aux lèvres, le brigadier, r'est-à-dire le chevalier de Rochemaiire, écoutait les horrible» consolations de la «irillo au gueux. » Lui ! lui !•' lui ! 1 ! » Cet unique mot fut articulé sur trois tous différents par Claire, Armande et Fritz Muller. Claire tomba à demi morte dans les bras de Fritz Mtiiler. Mais Armande, la courageuse et forte Armande, la fille de» vieux soldats francs, Armande, l'enfant terrible qui déjà avait joué avec l'instrument de mort, s'élnnça hors du boudoir, s'écriant : « Je le sauverai, ou je mourrai avec lui! » Et cela fut si prompt, si rapide, si instantané, que ni dona Carmen affolée, ni Claire mourante, ni don José et Fritz Millier frémissant», ne songèrent à la suivre. Déjà la jeune fille s'était précipitée dons l'escalier de l'hôtel de

l’ambassade; déjà elle s’écriait, en s’adressant au portier : « Ouvrer! ouvrez! je veux sortir... « Mais alors un homme, jusque-là immobile dans la loge du suisse, vint à plie et lui prit le bras : a C’est inutile! » dit-il. Cet homme était enveloppé dan» un grand manleaii , son visage était couvert d’un masque. Mais Armande le reconnut. « C'est vous! dit-elle, vous qui m'avez sauvée la nuit dernièr — Oui. — Sauvée en son nom ! — Oui. — Mais il va mourir!... ouvrez- moi... je ne veux pas qu'il meure!... ouvrez-moi!... au nom du ciel! a la? masque rouge la tenait par le bras. k Vous ne sortirez pas, dit-il. — Oh!, fit-elle avec une explosion de douleur et de rage... A moi, à moi! laissez-moi sortir... laissez-moi. .. — C'est inutile, vous dis-je, répéta le masque rouge... il ne mourra pas ! — Mais il est sur la charrette ! — Je le sais!... — Il est conduit à la guillotine I... au nom du ciel... monsieur... — On le mène à la guillotine, mais il ne mourra pas... — Xon! vous me trompez!... à moi !... je veux qu'on ouvre!... » criait mademoiselle de Vérinières en délire. En rc moment, Fritz Muller cl don José, suivis de doua Carmen et de Claire, qui avait puisé une énergie dernière dans son désespoir. arrivaient dans l'escalier. Mai» le masque rouge se redressa , sa voix devint tonnante et dominatrice comme celle de» vents sur la mer en courroux, grave et profonde comme un oracle du destin : « Le chevalier de Rochemaurc, dit cet homme, est à denx pas de l’éternité ! -si vous dites un mot encore , si vous poussez encore un cri, le chevalier est perdu... si vous vous taisez tous, si loua vous m'obéissez... si nul de vous n'essaye de sortir, il sera sauvé! b Et il eut un geste souverain en leur indiqnant la loge du suisse. » Entr’ ouvrez les persiennes, dit-il, et regardez!... » Et tous, même la bouillante et courageuse Armande, ils obéirent, et tous ils attachèrent nn œil éperdu 6ur la guillotine qui commençait sa terrible besogne. Le hasard a de singulières, d'étranges combinaisons. A travers cette mer de têtes qui ondulait sur la place, il s’était creusé comme un sillage qui partait de l’ambassade d’Espagne, arrivait au pied de l’échafaud et emboîtait le regard comme la rigole creusée entre les canons d’un fusil à deux coups. L’œil de Frita Minier et de don José , le regard des trois jeune Digitized by Google

modèle de sagesse. Il était garde du corps; il fréquentait beaucoup les coulisses de l'Opéra.

» Je me souviens avoir vu pleurer ma mère, dans mon enfance; elle pleurait comme les femmes jalouses savent seules pleurer. Il paraît — les petites filles innocentes ne finissent-elles pas par tout savoir — il paraît, dis-je, que mon père adorait une certaine demoiselle Margot, danseuse, et que, tandis que ma mère élevait ses enfants en province, sous les grands arbres de notre Bourgogne,— cette demoiselle Margot élevait, de son côté, une charmante petite fille dont mon père portait, suspendu à son cou, le portrait enfermé dans un médaillon.

» Un domestique bavard et diverses scènes qui eurent lieu entre mon père et ma mère me mirent au courant de cette double famille.

» Un soir, mon père arriva de Paris, désolé, en proie à un morne désespoir.

» Ma mère était morte l'année précédente. Mon père l'avait pleurée avec effusion; il l'avait sincèrement regrettée, — mais quand nous rapprochâmes, mes frères et moi, la douleur qu'il avait manifestée à cette époque de celle qui l'étreignait alors, nous pensâmes qu'il avait dû ressentir quelque épouvantable catastrophe.

» L'enfant de mademoiselle Margot, cette jolie petite fille qui me ressemblait et que mon père aimait tant, avait disparu un soir, dans les rues de Paris, et jamais on n'avait pu la retrouver.

— Et vous croyez que cette femme, Farandole, est cette même petite fille...

— Je ne le crois pas, j'en suis sûre. »

Et comme don José avait aux lèvres un sourire de doute, Armande de Vérinières ajouta :

« Il est des battements de cœur qui ne sauraient tromper... mon cœur a battu... pour la première fois je me suis sentie entraînée vers une inconnue... »

L'arrivée dans la chambre de dona Carmen d'un nouveau personnage interrompit le récit d'Armande.

Ce personnage était Fritz Müller, le bon étudiant de Heidelberg.

Fritz était pâle, agité...

« La place est encore pleine de monde, » dit-il.

Les trois jeunes filles frissonnèrent, et don José murmura :

« O les misérables!

— On va guillotiner encore, » poursuivit Fritz Müller.

Soudain Claire d'Azay s'écria :

« Mon Dieu! pourvu qu'il n'y soit pas.

— Qui, *lui?* demanda Armande de Vérinières.

— Le brigadier.

— Qu'est-ce que le brigadier? »

Fritz Müller répondit naïvement :

« C'est un gentilhomme qui est entré dans les gendarmes, avec l'espoir de sauver le roi.

— Et... vous... le... nommez? demanda Armande avec effort.

— Le chevalier de Rochemaure, » répondit l'innocent Allemand.

Claire et Armande eurent un double cri et échangèrent un double regard.

« Mon Dieu! s'écria Armande, tu le connais, cousine! »

Claire rougit et balbutia.

« Moi, je l'aime! » dit Armande.

Claire cacha sa tête dans ses mains et crut qu'elle allait mourir...

Les deux cousines étaient rivales!

. . . . . .

Depuis que, chaque jour, la place de la Révolution était transformée en un vaste abattoir, les croisées de l'ambassade d'Espagne étaient éternellement closes. Seules, celles qui donnaient sur les cours intérieures s'ouvraient au grand air.

La chambre de dona Carmen était située sur le derrière; mais il y avait, attenant à cette pièce, un boudoir dont les croisées s'ouvraient sur la place de la Révolution.

Une pensée unique s'empara simultanément des cinq personnages qui se trouvaient chez dona Carmen.

Ils coururent tous au boudoir, et don José en poussa les persiennes.

La place de la Révolution était encombrée de sa foule accoutumée, composée de femmes, de bourgeois, de gens du peuple et de gamins de Paris.

Au milieu, dressée devant le piédestal, la guillotine élevait ses bras rouges.

Le brouillard était épais et la cime des toits disparaissait sous un nuage blanc.

Debout sur la guillotine, Sanson et ses aides attendaient...

La charrette était loin encore, et deux heures n'avaient pas sonné à l'horloge du Palais-National.

Don José, Fritz Müller, les trois jeunes filles furent alors livrés à ce vertige de curiosité qui déjà s'était emparé de Claire d'Azay et de son sauveur, le jour de la mort de Louis Capet.

Ils s'appuyèrent au balcon, ils voulurent voir.

Tout à coup un murmure immense s'éleva, une ondulation se produisit parmi la foule, pareille au sillon d'une barque sur les flots agités de la mer.

C'était la charrette qui s'ouvrait un passage à travers cet océan humain et apportait à l'instrument de mort sa provende quotidienne.

Et tandis qu'un hourra frénétique s'élevait du milieu de la foule, un seul et unique cri se fit entendre au balcon de l'ambassade.

Debout, au milieu de la charrette, le front calme, le sourire aux lèvres, le *brigadier*, c'est-à-dire le chevalier de Rochemaure, écoutait les horribles consolations de la vieille au gueux.

« Lui! lui! lui!!! »

Cet unique mot fut articulé sur trois tons différents par Claire, Armande et Fritz Müller.

Claire tomba à demi morte dans les bras de Fritz Müller.

Mais Armande, la courageuse et forte Armande, la fille des vieux soldats francs, Armande, l'enfant terrible qui déjà avait joué avec l'instrument de mort, s'élança hors du boudoir, s'écriant :

« Je le sauverai, ou je mourrai avec lui! »

Et cela fut si prompt, si rapide, si instantané, que ni dona Carmen affolée, ni Claire mourante, ni don José et Fritz Müller frémissants, ne songèrent à la suivre.

Déjà la jeune fille s'était précipitée dans l'escalier de l'hôtel de l'ambassade; déjà elle s'écriait, en s'adressant au portier :

« Ouvrez! ouvrez! je veux sortir... »

Mais alors un homme, jusque-là immobile dans la loge du suisse, vint à elle et lui prit le bras :

« C'est inutile! » dit-il.

Cet homme était enveloppé dans un grand manteau, son visage était couvert d'un masque.

Mais Armande le reconnut.

« C'est vous! dit-elle, vous qui m'avez sauvée la nuit dernièr

— Oui.

— Sauvée en son nom!

— Oui.

— Mais il va mourir!... ouvrez-moi... je ne veux pas qu'il meure!... ouvrez-moi!... au nom du ciel! »

Le masque rouge la tenait par le bras.

« Vous ne sortirez pas, dit-il.

— Oh! fit-elle avec une explosion de douleur et de rage... A moi, à moi! laissez-moi sortir... laissez-moi...

— C'est inutile, vous dis-je, répéta le masque rouge... il ne mourra pas!

— Mais il est sur la charrette!

— Je le sais!...

— Il est conduit à la guillotine!... au nom du ciel... monsieur...

— On le mène à la guillotine, mais il ne mourra pas...

— Non! vous me trompez!... à moi!... je veux qu'on ouvre!... » criait mademoiselle de Vérinières en délire.

En ce moment, Fritz Müller et don José, suivis de dona Carmen et de Claire, qui avait puisé une énergie dernière dans son désespoir, arrivaient dans l'escalier.

Mais le masque rouge se redressa, sa voix devint tonnante et dominatrice comme celle des vents sur la mer en courroux, grave et profonde comme un oracle du destin :

« Le chevalier de Rochemaure, dit cet homme, est à deux pas de l'éternité! si vous dites un mot encore, si vous poussez encore un cri, le chevalier est perdu... si vous vous taisez tous, si tous vous m'obéissez... si nul de vous n'essaye de sortir, il sera sauvé! »

Et il eut un geste souverain en leur indiquant la loge du suisse.

« Entr'ouvrez les persiennes, dit-il, et regardez!... »

Et tous, même la bouillante et courageuse Armande, ils obéirent, et tous ils attachèrent un œil éperdu sur la guillotine qui commençait sa terrible besogne.

Le hasard a de singulières, d'étranges combinaisons.

A travers cette mer de têtes qui ondulait sur la place, il s'était creusé comme un sillage qui partait de l'ambassade d'Espagne, arrivait au pied de l'échafaud et emboîtait le regard comme la rigole creusée entre les canons d'un fusil à deux coups.

L'œil de Fritz Müller et de don José, le regard des trois jeune

The text on this page is estimated to be only 21.64% accurate

38 LES MASQUES UOUGES. filles suivirent ce sillage , et tous aperçurent Rochcmaure debout , au bas de ce sinistre escalier, qu'on gravissait et qu'on ut* descendait jamais. Le chevalier était toujours calme, il souriait toujours à la vieille au gueux... Et, pendant co temps, les télés tombaient! Une sorte de fascination s'était emparée des trois femmes , de Fritz et de don Josc. V Etait-ce U bideuse majesté du spectacle , était-ce le regard flamboyant du masque rouge qui l'exerçait? L'un et l'autre sans doute. Mois ils demeurèrent là, sans baleine, sans Voix... Et les condamnés montakut un à un, et chaque tête tombait à son tour. Le chevalier n'avait point changé d'attitude. Cependant Armande secoua un moment lit torpeur mortelle qui l'élrciguait. b Oh! $* écria-t-elle, son tour approche... fl va monter!... Laissez-moi... je veux sortir!... * Mais la main de fer du masque rouge la retint à sa place. u Restez! « dît-il. En ce moment, la machine venait de se détraquer, et le couteau s'arrêtait au milieu de sa course fatale. « Vous le voyez, dit le masque rouge avec calme, il ne tombera plus de télés aujourd'hui, a Et alors il entraîna Armande et lui dit : u Venez... c'est a présent l'heure de le sauver... » Ce fut alors encore que la porte de l'ambassade s'enlr' ouvrit , et qu'au moment où le chevalier de Rocberuuurc , les mains libres, perdu dons la foule et poussé par clic , arrivait sous le» arcades , deux bras l'enlacèrent, en même temps qu'un cri d'amour sublime retentissait. s Ah ! chevalier, disait une heure après mademuisello Annan de de Vcrinières , redevenue femme, vous me pardonnerez , n' est-ce pas? « Elle avait des larmes dans les yeux et le front rougissant. « l'ons pardonner! s'écria le chevalier ému et pâle. — Oui, dit-elle, car il me semble, que j'ai laissé parler mou cœur trop haut. » Le chevalier s'était mis à genoux et baisait les nui i us d'Armand*, la belle jeune fille eut un sourire d'une coquetterie indicible, u On a toujours tort, dit'eil*, de laisser voir à un homme qu'ou l'aime!... » XII L'Assemblée nationale, autrement dit la Convention, venait de délibérer sur les intérêts de lu patrie. Plusieurs lois avaient été votées; les représentants de la nation avaient sanctionné différents actes, et la séance avait été levée cl renvoyée au lendemain. Cependant, la salle des délibérations était remplie encore d'une foule assez compacte. Celait l'heure des discours oiseux, des paroles sonores el vides de sens , des protestations inutiles. Quand 1rs vrais orateurs avaient quitté la tribune , quand les homme* d'Etat étaient partis, lorsque ceux qui

s'intéressaient sérieusement aux affaires publiques étaient rentrés dans la vie privée, les braillards, les hâbleurs prenaient la parole. La salir des assemblées souveraines devenait un club : les géants faisaient pluen aux nains. Ce jour-la, un homme monta à celle tribune que Danton venait d'abandonner Il était petit de taille, olivâtre de visage; il parlait avec cet accent traînard et cadencé des Méridionaux de l'est de la France. u Troua de l'air! citoyens, s'écria-t-il, quauil donc finira le règne des aristocrate» ? — Il u' y a (dus d'aristocrates! répondit une voix. — Ile* ei-di-.anls. veux-je dire, poursuivit l'orateur. — Il n'y a plu» de ci-devants. — Iles conspirateurs , colin I n l'ne autre voix s'éleva dn sein de la foule et répondit : « Le* vrais conspirateur», le* homme* qui liuiruut par assassiner la r 'publique , sont des bavards comme vous! n Mai» celte brutale interruption ne déconcerta point l'orateur. « Vous parlez de la république1 continua-t-il, mais vous ne saves pus ce que c* est. -— Eh bien , dites-Ie! répondit un troisième interrupteur. — La république, citoyens, c'est le gouvernement du peuple, et par le peuple ! a Quelques bravos se firent entendre ; cependant les interrupteur* ne se tinrent pas pour battus, el l'un d'eux demanda : a Qu* est-ce que le peuple? — C'est quiconque travaille el porte une blouse, répondit l'orateur. — Alors, pourquoi portes-tu un habit? » L'orateur haussa les épaules et continua : « Citoyens , je m'appelle Isnard , je suis représentant du peuple pour le département du Var, et, l'Etre suprême en soit béni! je ne suis pas suspect en matière de civisme. « L'orateur s'attendait à de nouveaux applaudissement» ; mais l'auditoire resta muet. » Ab! citoyens, reprit le citoyen Isnard, député du Var, mon patriotisme ne saurait être douteux ; j'ai fait mes preuves , sous ta tyrannie; j'ai lutté contre les aristocrates, j'ai bravé leur orgueil, j'ai su mépriser leurs insulte* , j'ai parfois châtié leur insolence. » Quelque» rires se firent entendre dans la salle. Citoyens! poursuivit le citoyen Isnard, j'entends rire dans celte assemblée. Rire ! quand un représentant du peuple , un élu de la natiun , un député, prend la parole! Mai» vous ne savez donc pat, citoyens, que je suis uue «les vivantes incarnations de In loi ! — Pauvre loi! dit un quatrième interrupteur. — La loi ! citoyens, la loi ! hurlait l'orateur, qui se laissait aller à un enthousiasme non justifié par le* circonstances , c'est notre mère à tou»! nous devons la servir, la chérir, la vénérer!... n L'auditoire restait froid. Le citoyen Isuard pensa qu'il devait frapper un grand coup. ««Citoyens! s'écria-t-il, j'ai pour la loi un tel respect que, ai j'étais condamné à mort et que le bourreau fût malade, je voudrais me guillotiner

moi -même. « Cette fois, le citoyen Isnard forçait la main nui applaudissements. Il eut son petit tonnerre de bravos. n N'appLmdi.vsez pas! reprit-il, n'applaudissez pas! c'est l'enthousiasme de ta liberté qui parle par ma bouche! n Puis il voulut parler eucore ; mais la foule trouva spirituel d'applaudir à outrance pour éviter la fin de ce discours absolument vide et singulièrement ampoulé. Satisfait, le ritoyen député du Var remit scs besicles sur son nez « rothu , et descendit de lu tribune avec la majesté digne que dut témoigner Cicéron après sa première Catilinaire. » Vive Isnard ! vive le grand patriote! * criaient le» tricoteuse* qui revenaient de la place de la Révolution, où le spectacle accoutumé venait de finir. L'orateur «'ouvrait un passage à travers la foule et saluait à droite et à gauche comme un triomphateur. Un homme vêtu d'une carmagnole, son bonnet ronge enfoncé sur les yeux, s'approcha de lui comme il atteignait la porte de la salle. * Tu es donc bien brave? » lui dit-il. Cette question fil tressaillir le citoyen Isnard , il regarda son interlocuteur, cl il eut comme un vague souvenir d'avoir déjà vu quelque part ce visage brun et railleur. Mais les bravo* de son auditoire avaient si bien grisé le député du Var, qu'il répondit avec emphase : a Est-ce que j'ni jamais eu peur, moi ! » Uu rire d«idaigneux vint aux lèvres de l'homme à la carmagnola. a Es-tu bien sûr de cria , citoyen ? « dit-il. Le député du Var était en verve d'éloquence, u Je ne tremblerai» pas, dit-il, quand on m'attacherait à la bouche d'un canon ! — Rah ! dit l'homme â la carmagnole, je me rappelle une certaine nuit d'hiver de l'an 178? où tu os eu une jolie panique, à la bustidt? des environs de Draguignan. « Et l'homuie à la carinagimlc rut un rire homérique et se perdit dans la foule. Quant nu citoyen Lnard, ce souvenir qu'on venait de lai rappeler fui si terrible, «pi'il en devint pâle et tremblant , et sortit de Ta «aile comme s'il avait eu à scs trousses une légion de chien* enragés. Ce ne fut que «lan* la rue Soinl-Uouoré qu'il ralculit sa marche et tu hasar da de respirer à l'aise. Digitized tey Google !

filles suivirent ce sillage, et tous aperçurent Rochemaure debout, au bas de ce sinistre escalier, qu'on gravissait et qu'on ne descendait jamais. Le chevalier était toujours calme, il souriait toujours à la vieille au gueux...

Et, pendant ce temps, les têtes tombaient!

Une sorte de fascination s'était emparée des trois femmes, de Fritz et de don José.

Était-ce la hideuse majesté du spectacle, était-ce le regard flamboyant du masque rouge qui l'exerçait?

L'un et l'autre sans doute.

Mais ils demeurèrent là, sans haleine, sans voix...

Et les condamnés montaient un à un, et chaque tête tombait à son tour.

Le chevalier n'avait point changé d'attitude.

Cependant Armande secoua un moment la torpeur mortelle qui l'étreignait.

« Oh! s'écria-t-elle, son tour approche... il va monter!... Laissez-moi... je veux sortir!... »

Mais la main de fer du masque rouge la retint à sa place.

« Restez! » dit-il.

En ce moment, la machine venait de se détraquer, et le couteau s'arrêtait au milieu de sa course fatale.

« Vous le voyez, dit le masque rouge avec calme, il ne tombera plus de têtes aujourd'hui. »

Et alors il entraîna Armande et lui dit :

« Venez... c'est à présent l'heure de le sauver... »

Ce fut alors encore que la porte de l'ambassade s'entr'ouvrit, et qu'au moment où le chevalier de Rochemaure, les mains libres, perdu dans la foule et poussé par elle, arrivait sous les arcades, deux bras l'enlacèrent, en même temps qu'un cri d'amour sublime retentissait.

. . . . . .

« Ah! chevalier, disait une heure après mademoiselle Armande de Vérinières, redevenue femme, vous me pardonnerez, n'est-ce pas? »

Elle avait des larmes dans les yeux et le front rougissant.

« Vous pardonner! s'écria le chevalier ému et pâle.

— Oui, dit-elle, car il me semble que j'ai laissé parler mon cœur trop haut. »

Le chevalier s'était mis à genoux et baisait les mains d'Armande.

La belle jeune fille eut un sourire d'une coquetterie indicible.

« On a toujours tort, dit-elle, de laisser voir à un homme qu'on l'aime!... »

XII

L'Assemblée nationale, autrement dit la Convention, venait de délibérer sur les intérêts de la patrie.

Plusieurs lois avaient été votées; les représentants de la nation avaient sanctionné différents actes, et la séance avait été levée et renvoyée au lendemain.

Cependant, la salle des délibérations était remplie encore d'une foule assez compacte.

C'était l'heure des discours oiseux, des paroles sonores et vides de sens, des protestations inutiles.

Quand les vrais orateurs avaient quitté la tribune, quand les hommes d'Etat étaient partis, lorsque ceux qui s'intéressaient sérieusement aux affaires publiques étaient rentrés dans la vie privée, les braillards, les hâbleurs prenaient la parole.

La salle des assemblées souveraines devenait un club : les géants faisaient place aux nains.

Ce jour-là, un homme monta à cette tribune que Danton venait d'abandonner.

Il était petit de taille, olivâtre de visage; il parlait avec cet accent traînard et cadencé des Méridionaux de l'est de la France.

« Troun de l'air! citoyens, s'écria-t-il, quand donc finira le règne des aristocrates?

— Il n'y a plus d'aristocrates! répondit une voix.

— Des ci-devants, veux-je dire, poursuivit l'orateur.

— Il n'y a plus de ci-devants.

— Des conspirateurs, enfin! »

Une autre voix s'éleva du sein de la foule et répondit :

« Les vrais conspirateurs, les hommes qui finiront par assassiner la république, sont des bavards comme vous! »

Mais cette brutale interruption ne déconcerta point l'orateur.

« Vous parlez de la république! continua-t-il, mais vous ne savez pas ce que c'est.

— Eh bien, dites-le! répondit un troisième interrupteur.

— La république, citoyens, c'est le gouvernement du peuple, et par le peuple! »

Quelques bravos se firent entendre; cependant les interrupteurs ne se tinrent pas pour battus, et l'un d'eux demanda :

« Qu'est-ce que le peuple?

— C'est quiconque travaille et porte une blouse, répondit l'orateur.

— Alors, pourquoi portes-tu un habit? »

L'orateur haussa les épaules et continua :

« Citoyens, je m'appelle Isnard, je suis représentant du peuple pour le département du Var, et, l'Être suprême en soit béni! je ne suis pas suspect en matière de civisme. »

L'orateur s'attendait à de nouveaux applaudissements; mais l'auditoire resta muet.

« Ah! citoyens, reprit le citoyen Isnard, député du Var, mon patriotisme ne saurait être douteux; j'ai fait mes preuves, sous la tyrannie; j'ai lutté contre les aristocrates, j'ai bravé leur orgueil, j'ai su mépriser leurs insultes, j'ai parfois châtié leur insolence. »

Quelques rires se firent entendre dans la salle.

« Citoyens! poursuivit le citoyen Isnard, j'entends rire dans cette assemblée. Rire! quand un représentant du peuple, un élu de la nation, un député, prend la parole! Mais vous ne savez donc pas, citoyens, que je suis une des vivantes incarnations de la loi!

— Pauvre loi! dit un quatrième interrupteur.

— La loi! citoyens, la loi! hurlait l'orateur, qui se laissait aller à un enthousiasme non justifié par les circonstances, c'est notre mère à tous! nous devons la servir, la chérir, la vénérer!... »

L'auditoire restait froid. Le citoyen Isnard pensa qu'il devait frapper un grand coup.

« Citoyens! s'écria-t-il, j'ai pour la loi un tel respect que, si j'étais condamné à mort et que le bourreau fût malade, je voudrais me guillotiner moi-même. »

Cette fois, le citoyen Isnard forçait la main aux applaudissements.

Il eut son petit tonnerre de bravos.

« N'applaudissez pas! reprit-il, n'applaudissez pas! c'est l'enthousiasme de la liberté qui parle par ma bouche! »

Puis il voulut parler encore; mais la foule trouva spirituel d'applaudir à outrance pour éviter la fin de ce discours absolument vide et singulièrement ampoulé.

Satisfait, le citoyen député du Var remit ses besicles sur son nez crochu, et descendit de la tribune avec la majesté digne que dut témoigner Cicéron après sa première Catilinaire.

« Vive Isnard! vive le grand patriote! » criaient les tricoteuses qui revenaient de la place de la Révolution, où le spectacle accoutumé venait de finir.

L'orateur s'ouvrait un passage à travers la foule et saluait à droite et à gauche comme un triomphateur.

Un homme vêtu d'une carmagnole, son bonnet rouge enfoncé sur les yeux, s'approcha de lui comme il atteignait la porte de la salle.

« Tu es donc bien brave? » lui dit-il.

Cette question fit tressaillir le citoyen Isnard, il regarda son interlocuteur, et il eut comme un vague souvenir d'avoir déjà vu quelque part ce visage brun et railleur. Mais les bravos de son auditoire avaient si bien grisé le député du Var, qu'il répondit avec emphase :

« Est-ce que j'ai jamais eu peur, moi! »

Un rire dédaigneux vint aux lèvres de l'homme à la carmagnole.

« Es-tu bien sûr de cela, citoyen? » dit-il.

Le député du Var était en verve d'éloquence.

« Je ne tremblerais pas, dit-il, quand on m'attacherait à la bouche d'un canon!

— Bah! dit l'homme à la carmagnole, je me rappelle une certaine nuit d'hiver de l'an 1787 où tu as eu une jolie panique, à la bastide des environs de Draguignan. »

Et l'homme à la carmagnole eut un rire homérique et se perdit dans la foule.

Quant au citoyen Isnard, ce souvenir qu'on venait de lui rappeler fut si terrible, qu'il en devint pâle et tremblant, et sortit de la salle comme s'il avait eu à ses trousses une légion de chiens enragés. Ce ne fut que dans la rue Saint-Honoré qu'il ralentit sa marche et se hasarda de respirer à l'aise.

The text on this page is estimated to be only 24.61% accurate

LES MASQUES ROUGES. 89 * Mais quel est donc cet homme ? ie demandait-il arec une sorte d'épouvante. Je l’ai ru quelque part... serait-ce un de ces misera* Mes qui... Non, ce. ne peut être... Je crois plutôt... Mais oud..* Oht il faut pourtant que je le sache!... — Citoyen ! * dit une voix derrière loi. Le député du Var sc retourna et se vit face à face avec un homme habillé de gris des pieds à U tète. • Ah I c’est loi, Olivier Brun? dit-il. — C’est moi , citoyen. — Es-tu content do remploi que je t’ai fait obteuir daus la police? — Non, b dit sèchement Olivier Brun,— -c'est-à-dire le Marseillais. Le citoyen Uoard crut devoir rejeter la tête en arrière, oublier srs préoccupations , et ne se souvenir que de lu diguilc dont un députe du Var doit toujours avoir souci. « Comment! dit-il, lu te permets, drôle, de ne pas être Content de ce que j’ai fait pour loi? — Non, citoyen. — Et pourquoi la chose, s’il vous plaît? — Je vous conterai cela clin vous. ■ Le citoyen Isiunl eut un nouveau mouvement d'inquiétude. u Tu veux venir chez moi? — Oui , citoyen. — Mois... pourquoi?... » Le Marseillais se mit à rire. j Voyez donc pas peur, citoyen , nous ne sommes plus à votre 1 i -title. j Tais-toi ! — Ah! ce souvenir vous est désagréable? — C'est-à-dire, répondit nam-rut ni le citoyen Lourd, qu’il me donne la chair de poule. — En effet, vous êtes assez pôle... » Le citoyen Isnard parut hésiter. a Tenez, continua le Marseillais, ou je me trompe fort, ou il li.'nt de vous arriver quelque chose... — C’est vrai. — On vous aura sifflé à lu tribune. — Oh! non... au contraire. — On vous a applaudi? — A outrance ! » _ Le Marseillais eut un sourire ironique. j. Cela prouve, dit-il, que les Parisiens ne sont pus trop difficiles eu matière d’éloquence. » La réflexion était insolente , mais le citoyen Isnard était si troublé qu'il n’y prit garde. u Ecoule-moi donc, dit-il. — Parlez, citoyen. — Tu te souviens de la soirée dn 27 janvier 1787?... — Parbleu ! et vous aussi... — Combien étiez- vous? — Cinq. — Nomtne-les-moi. -T- Il y avait d’abord Anselme. . . uu gros court , à favoris ronge». .. — Ce n’rst pas cela. Après ? — Ensuite-, moi... — Après? — Et puis Cyprico, un petit, mince, à cheveux blonds. — Ce n'est paa ceh». — Et les deux vieux, vous savez? Auguste et Marius... — Il n’y en avait pas un sixième? — Non. — C’est singulier! murmura le citoyen Isnard comme te pariant à lui-même. Puis il ajouta bmsqiienient : Viens avec moi! — Ah ! vous consentez à m'emmener? — Oui; je veux causer avec loi. » le citoyen Isnard demeurait, comme un grand nombre de

députés, nie Saint-Honoré. La maison qui avait l'honneur d'abriter ce Arme d'éloquence était haute de cinq étages, assez mesquine d'apparence, pourvue d'une porte bosse et d'une allée noire, dons laquelle, lorsqu'il rentrait tard, le citoyen Isnard, cet homme courageux qui demandait à se guillotiner lui-même, ne s'avcnUiruit jamais sans un léger hallcnient de ctrur. Le maison était tout entière louée en garni. Le citoyen Isnard habitait, au premier, deux chambres à carreaux rouges assez modestement meublées , cL dont les croisées à espagnulellrs étaient garnies de rideaux de toile jaune de Rouen. loi simplicité malpropre de ce réduit plaisait au citoyen Isnard, qui dirait à tout propos que les élus du peuple devaient douoer l'exemple du mépris des richesses. Ce fut là qu'il introduisit le Marseillais. Puis il ferma soigneusement la porte et lui dit : • Maintenant, parle, je l'écoute. * Le Marseillais prit un air mystérieux et sombre. XIII l.e Marseillais se plaça sur une chaise à califourchon , s'assit, et regarda le citoyen Isnard en fore. » S lis-tu, lui dit -il, que le comité de salut public a fort peu d'égards pour les gens que tu protèges ? — Comment cela? — On m'a nommé, grâce à (a recommandation... — El grâce au secret que tu licus, coquin! — Suit. On m'a donc nommé sous-direrteur à la police. — T'aurait-on destitué? — \ou , mais ou m'a censure. — Tu ne fais donc pas bien ton métier ? — Au contraire, ils trouvent que j'ai trop de zèle. Le ciUryeu Danton lu'a fait venir ce malin ci m'a adressé des reproches auxquels je suis très- sensible. » Le citoyen Isnard retrouva un peu de su jactance méridionale. * La république n'a pus besoin qu'on fusse du zèle, dit-il. — Mais encore faut-il veiller à sa sôrelé. — Le citoyen Danton n'est pas homme... — Ah! pardon, fit le Marseillais d'un ton impertinent, je ne liens pas ici pour recevoir des conseils... jie viens parce que j'ai besoin de toi, citoyen Isnard, ot tu sais hietv qu'il y a entre nous des petits mystères qui ne te permettent par de ui'éconduirc. « Le iiiiilliciireux député du V'or soupira profondément ; il eut même un grognement plaintif semblable à celui d'un chieu à l'attache qui sommeillait et se croyait libre, et à qui un brusque réveil fait sentir la pesanteur du colficr. * « Voyons, reprit k> Marseillais, nous no sommes point ici pour pur dre oolre temps. Causons peu , vite et utilement. — Mais enfla . dit le ciloyeu Isnard , qu'us-iu lait pour que Danton t'nit lavé la tête d'importance? — J'ai voulu faire arrêter une liile d'aristocrate. — C'est pourtant une heflc action cria! — Le capitaine de la patrouille que j'avais requis et ses hommes ue Tout pas jugé ainsi. — Ah! « — Ils ont refusé d'arrêter lu petite, et le capitaine a porté une plainte contre

moi. — Eli bien ? — Alors Danton m’a fait appeler et m'u dit : u Au premier abus de pouvoir que vous commettrez, vous serez destitué. ? Le malheureux député du Var leva les yeux au ciel, et cul un regard qui voulnit dire : « Que puis-je y faire? Est-ce que je Suis de taille à luller d'influence avec le citoyen Danton? r Le Marseillais devina celte pensée. a Aussi, dit-il, jo ne viens pas précisément pour que vous uie Cassiez faire des excuses, n Lourd respira. u Mais vous pouvez me tirer d'afTaire en nie faisant nonftucr commissaire de police extraordinaire en province, a La présence du terrible Marseillais à Paris avait sans doute quelque peu tourmenté l’honorable citoyen Isnard, car co fut avec no fiévreux empressement qu'il répondit : v Oli! mais c’est très-facile celai •— Commissaire extraordinaire dans le département de l'Yonne... — Pourquoi TYonae? — Ah!... c’est là quo je veux aller, et pas ailleurs] — Mais pourquoi? — Ce pays me plaît. — Il y a une fouir d’autres pays en France qui te plairont tout autant. — Xou pd* , je liens à celui-là. — Alors tu as une raison? Digitlzed by Google

« Mais quel est donc cet homme? se demandait-il avec une sorte d'épouvante. Je l'ai vu quelque part... serait-ce un de ces misérables qui... Non, ce ne peut être... Je crois plutôt... Mais non... Oh! il faut pourtant que je le sache!...

— Citoyen! » dit une voix derrière lui.

Le député du Var se retourna et se vit face à face avec un homme habillé de gris des pieds à la tête.

« Ah! c'est toi, Olivier Brun? dit-il.

— C'est moi, citoyen.

— Es-tu content de l'emploi que je t'ai fait obtenir dans la police?

— Non, » dit sèchement Olivier Brun, — c'est-à-dire le Marseillais.

Le citoyen Isnard crut devoir rejeter la tête en arrière, oublier ses préoccupations, et ne se souvenir que de la dignité dont un député du Var doit toujours avoir souci.

« Comment! dit-il, tu te permets, drôle, de ne pas être content de ce que j'ai fait pour toi?

— Non, citoyen.

— Et pourquoi la chose, s'il vous plaît?

— Je vous conterai cela chez vous. »

Le citoyen Isnard eut un nouveau mouvement d'inquiétude.

« Tu veux venir chez moi?

— Oui, citoyen.

— Mais... pourquoi?... »

Le Marseillais se mit à rire.

« N'ayez donc pas peur, citoyen, nous ne sommes plus à votre bastide.

« Tais-toi!

— Ah! ce souvenir vous est désagréable?

— C'est-à-dire, répondit naivement le citoyen Isnard, qu'il me donne la chair de poule.

— En effet, vous êtes assez pâle... »

Le citoyen Isnard parut hésiter.

« Tenez, continua le Marseillais, ou je me trompe fort, ou il vient de vous arriver quelque chose...

— C'est vrai.

— On vous aura sifflé à la tribune.

— Oh! non... au contraire.

— On vous a applaudi?

— A outrance! »

Le Marseillais eut un sourire ironique.

« Cela prouve, dit-il, que les Parisiens ne sont pas trop difficiles en matière d'éloquence. »

La réflexion était insolente, mais le citoyen Isnard était si troublé qu'il n'y prit garde.

« Ecoute-moi donc, dit-il.

— Parlez, citoyen.

— Tu te souviens de la soirée du 27 janvier 1787?...

— Parbleu! et vous aussi...

— Combien étiez-vous?

— Cinq.

— Nomme-les-moi.

— Il y avait d'abord Anselme... un gros court, à favoris rouges...

— Ce n'est pas cela. Après?

— Ensuite, moi...

— Après?

— Et puis Cyprien, un petit, mince, à cheveux blonds.

— Ce n'est pas cela.

— Et les deux vieux, vous savez? Auguste et Marius...

— Il n'y en avait pas un sixième?

— Non.

— C'est singulier! murmura le citoyen Isnard comme se parlant à lui-même. Puis il ajouta brusquement : Viens avec moi!

— Ah! vous consentez à m'emmener?

— Oui; je veux causer avec toi. »

Le citoyen Isnard demeurait, comme un grand nombre de députés, rue Saint-Honoré.

La maison qui avait l'honneur d'abriter ce fleuve d'éloquence était haute de cinq étages, assez mesquine d'apparence, pourvue d'une porte basse et d'une allée noire, dans laquelle, lorsqu'il rentrait tard, le citoyen Isnard, cet homme courageux qui demandait à se guillotiner lui-même, ne s'aventurait jamais sans un léger battement de cœur.

La maison était tout entière louée en garni.

Le citoyen Isnard habitait, au premier, deux chambres à carreaux rouges assez modestement meublées, et dont les croisées à espagnolettes étaient garnies de rideaux de toile jaune de Rouen.

La simplicité malpropre de ce réduit plaisait au citoyen Isnard, qui disait à tout propos que les élus du peuple devaient donner l'exemple du mépris des richesses.

Ce fut là qu'il introduisit le Marseillais.

Puis il ferma soigneusement la porte et lui dit :

« Maintenant, parle, je t'écoute. »

Le Marseillais prit un air mystérieux et sombre.

XIII

Le Marseillais se plaça sur une chaise à califourchon, s'assit, et regarda le citoyen Isnard en face.

« Sais-tu, lui dit-il, que le comité de salut public a fort peu d'égards pour les gens que tu protéges?

— Comment cela?

— On m'a nommé, grâce à ta recommandation...

— Et grâce au secret que tu tiens, coquin!

— Soit. On m'a donc nommé sous-directeur à la police.

— T'aurait-on destitué?

— Non, mais on m'a *censuré*.

— Tu ne fais donc pas bien ton métier?

— Au contraire, ils trouvent que j'ai trop de zèle. Le citoyen Danton m'a fait venir ce matin et m'a adressé des reproches auxquels je suis très-sensible. »

Le citoyen Isnard retrouva un peu de sa jactance méridionale.

« La république n'a pas besoin qu'on fasse du zèle, dit-il.

— Mais encore faut-il veiller à sa sûreté.

— Le citoyen Danton n'est pas homme...

— Ah! pardon, fit le Marseillais d'un ton impertinent, je ne viens pas ici pour recevoir des conseils... je viens parce que j'ai besoin de toi, citoyen Isnard, et tu sais bien qu'il y a entre nous des petits mystères qui ne te permettent pas de m'éconduire. »

Le malheureux député du Var soupira profondément; il eut même un grognement plaintif semblable à celui d'un chien à l'attache qui sommeillait et se croyait libre, et à qui un brusque réveil fait sentir la pesanteur du collier.

« Voyons, reprit le Marseillais, nous ne sommes point ici pour perdre notre temps. Causons peu, vite et utilement.

— Mais enfin, dit le citoyen Isnard, qu'as-tu fait pour que Danton t'ait lavé la tête d'importance?

— J'ai voulu faire arrêter une fille d'aristocrate.

— C'est pourtant une belle action cela!

— Le capitaine de la patrouille que j'avais requis et ses hommes ne l'ont pas jugé ainsi.

— Ah!

— Ils ont refusé d'arrêter la petite, et le capitaine a porté une plainte contre moi.

— Eh bien?

— Alors Danton m'a fait appeler et m'a dit : « Au premier abus de pouvoir que vous commettrez, vous serez destitué. »

Le malheureux député du Var leva les yeux au ciel, et eut un regard qui voulait dire :

« Que puis-je y faire? Est-ce que je suis de taille à lutter d'influence avec le citoyen Danton? »

Le Marseillais devina cette pensée.

« Aussi, dit-il, je ne viens pas précisément pour que vous me fassiez faire des excuses. »

Isnard respira.

« Mais vous pouvez me tirer d'affaire en me faisant nommer commissaire de police extraordinaire en province. »

La présence du terrible Marseillais à Paris avait sans doute quelque peu tourmenté l'honorable citoyen Isnard, car ce fut avec un fiévreux empressement qu'il répondit :

« Oh! mais c'est très-facile cela!

— Commissaire extraordinaire dans le département de l'Yonne...

— Pourquoi l'Yonne?

— Ah!... c'est là que je veux aller, et pas ailleurs!

— Mais pourquoi?

— Ce pays me plaît.

— Il y a une foule d'autres pays en France qui te plairont tout autant.

— Non pas, je tiens à celui-là.

— Alors tu as une raison?

The text on this page is estimated to be only 27.84% accurate

LES MASQUES ROUGES. $n CItire lutub* a demi Morte dans le» beu de Fnl» Millier. — P»je 17. — Oui, je veux m'établir... me marier... — Dans le département de l'Yonne? — Justement. » L'honorable député du Var regarda son interlocuteur comme on regarde les gens dont on attend une confidence. Le Marseillais tira une pipe de sa poebe et dit : a Peut-on fumer? * Cette familiarité choqua les idées égalitaires du citoyen Isnard. a Ta oublies, dit-il, que tu es en présence d'un éla de b nation 1 — Bah I puisqu'il est dit que l'égalité.... — Assez f fume si tu veuxl... # Le Marseillais bourra sa pipe. a Quand j'ai quelque chose h conter, dit-il , je fume par habitude,. • U alla vers la cheminée, dans laquelle l'officieux do citoyen Isnard avait allumé un maigre feu, et prit un charbon qn'il posa sur sa pipe. Pais il continua : ■ Je ta disais doue, citoyen, que je voulais m'établir, c'est-à-dire me marier. — C'est u œ drôle d'idée, par le temps qui conrt. — Soit ; mais le temps qui court finira par s'en aller. La république , vois-tu, citoyen Isnard. c'est un peu comme forage : quand il pleut très-fort c'est signe de beau temps prochain. — Ah? tu crois? » Le Marseillais devint superbe d'iosoleocc et d'ironie. • Ab çà! dit-il, t'imagines -tu que cela va durer éternellement, ce joli petit régime qui consiste à guillotiner trente ou quarante ' personnes par jour, tandis que des bavards comme toi vous faites des discoors qui ne prouvent absolument rien, si ce n'est qne In bêtise humaine est sans limites? • I.o citoyen Isnard fil la grimace. « Après la pluie vient le soleil, poursuivit le Marseillais. On a' est mouillé d'abord, il faut se sécher... et pour cela il n'est paa inutile d'avoir des habits de rechange. — C'est vrai, dit le citoyen Isnard. — J'ai découvert pour l'heure où le soleil reviendra on joli petit chèteuii entouré de bois et garni de quelques fermes. Il y a dedans une jolie fille dont je ferai ma femme... » L'honorable député du Var regarda le Marseillais avec un air de surprise assez irrévérencieux ; mais celui-ci poursuivit : « Figure-toi qn'il y a à Paris nnc jeune fille dout le père et les frères sont émigrés, et ne rentreront pas de sitôt.... s'ils rentrent. • — Bon! Après? — Elle est jolie, la petite, si jolie qne je m'en suis toqué. — Vraiment'... Et tu veux l'épouser? — Le château me convient. — Maison les r&sc, les châteaux. — Qu'est-ce que ça fait? On ne rasera pas celui-là. — Ali! lu crois? — Car il sera acheté par uo bonhomme d'intendant qui aéra maire de sa commune, membre du district et ami fidèle de la république. —

Je ne comprends pas grand’ chose à tout ce que tu me racontes là, dit le citoyen Isnard. — Faut-il m'expliquer? — Sans doute. Google



 J« a'ftl qn'un Ml à d«rv, qu'uu bout «U * Mjner, «t j« i'miom coucher à U Ceocùfftrie. — i:.. — Mai» c'est que. voyez-vous, dit le Marseillai» en se grattant F oreille, j'aimerais mieoz ne pas m'expliquer du tout. — Comme il le plaira. — A 1a condition toutefois que tous me ferex nommer commiswire... — Dans l'Yonne? — Certainement. — Et pourquoi ne veux-tu pas t'expliquer, citoyen? demanda le citoyen lanard ,• qui était non - seulement bavard , mais encore evrieox. — Tcnei-vous à en savoir la raison? — Ooi. — Eh bien , c'est parce que vous êtes au fond une trop buune pâte d'homme... * Le citoyen Isoard ne prit pas ces mots pour un compliment ; il cnit devoir froncer le sourcil. • Je suis, dit-il, juste, mais sévère, et je ne pactiserai jamais avec les ennemis de la république. » Le Marseillais haussa les épaules. ■ Mon pauvre citoyen député, dit-il, il y a loin de vos opinions actuelles à celles que vous professiez en 1787. Vous souvenez-vous comme vous étiez dévoué à la monarchie alors? — Tais -toi, drôle! — Bon ! voilà un mot de I* ancien régime , citoyen 1 — Enfin, que veux-tn dire? — Je dis que vous êtes au fond un brave homme que la peur a rec du terrible, nu mouton inolïensif qui s'est transformé en loup, cm homme qui demande des têtes parce qu'il tremble de laisser choir la sienne. — Mais te tairas-tu , misérable ! — Allons donc, citoyen, ne craignez rien... nous sommes seuls... on ne nous entend pas!... * Le malheureux député du Var suait à grosses gouttes, et gémissait, impuissant, sous les sArcasmps du Marseillais. u Tenez, poursuivit ce dernier, donnez-moi seulement un mut pour le citoyen Robespierre. ■ A ce nom , la transpiration du citoyen Isoard devint plus abondante. Le Marseillais lui indiqua (Ton geste une table sar laquelle il y avait ce qu'il faut pour écrire. m Mais , observa le député du Var, crois4a que je ne ferais pas mienx de lui parier moi-méme? — Non. — Cependant... — Cependant, dit froidement le Marseillais, c'est comme ça... prenez la plume, je vais dicter. « Sans doute le Marseillais exerçait une pression étrange , absolue sur le citoyen Isnard , car il prit la plume en laissant échapper an geste désespéré. I.e Marseillais dicta : u Citoyen membre du comité de salut publie, * Il y a , parmi les hommes à qui le sort de la république a été • confié, des gens qui se laissent entraîner à une déplorable iodol■ gence. Je ne veux nommer personne, mais il est de mon devoir da - te signaler un citoyen dévoué bien connu pour sou civisme, nn * patriote

intelligent rt qui a prouvé, en démasquant le complot des r gendarmes, tout ce qu'on pouvait fonder sur lui d'espérances... ■ by Google



The text on this page is estimated to be only 20.23% accurate

42 LES MASQUES ROUGES. Le citoyen Isnard s'arrêta. « Esl-rc de toi que tu parles? dit-il. — C'est de moi. — Ali ! soupira le malheureux député du Var, sans cette fatale nuit du 21 février 1787... — Mais écris donc , citoyen , je cuis pressé ! « dit le Marseillais. Le citoyen Isnard reprit la plume. « Va 1 n dit-il. « Le citoyen Olivier Brun, — dicta lu Marseillais, — est un • homme sûr, éprouvé, sagace, et qui connaît parfaitement les ruses ■ io finie» et les horribles machinations des aristocrates. » Je vous le recommande tout spécialement et vous prie de lui * accorder tout ce qu'il pourra vous demander. » u Ouf ! pensa le citoyen isnard lorsqu'il eut signé cctln lettre, je serai malade demain, je n'irai pas à la Convention. Robespierre pourrait me demander des explic ations. » Quand la lettre fut écrite, le Marseillais la mit dans m poche. « Maintenant, dit-il, au revoir, citoyen, je vais chez Robespierre. — Un instant, » fit le député du Var. Le Marseillais, qui avait déjà fait deux pas, s'arrêta. « Qu'csl-ce encore? dit-il. — Es-tu bien sûr que vous n'étiez que cinq ? — Où cela? — A ma bastide, dans la nuit du 28 janvier... — Mais... t rés-sûr. — C'est drôle, murmura le citoyen Isnard, ja croyais qu'il y en avait un sixième. » Le Marseillais fronça le sourcil à sou tnur. u Ah çâ, mai», dit-il, voici deux fois déjà que vous me demandez cela... pourquoi? * Le citoyen Isnard hésita un moment; puis il fit un violent effort. a Eh bien, dit-il, aujourd'hui, en quittant la Convention , j'oi été abordé par ou homme qui m'a demandé si je me souvenais de la nuit du 2*7 janvier 1787. — Comment est-il cet homme? — Prfit , brun ; il a notre accent. — • C'est lui I — Qui, lui? - — Le baron. » Kt le Marseillais pâlit légèrement. * Ab! dit-il, je le croyais Iota de France... Gare à loi, citoyen, gare à nous I — Que veux-tu dire? — Suffit! je m'entends... » Et le Marseillais, en proie à uue agitation extraordinaire, s'élança au dehors , laissant le ritoyrn Isnard au comble de l'élounemcul et < n proie à une vague inquiétude. Le citoyen Isnard resla chez lui près d'une heure, livré à des réflexion* bizarres. « Qii'éiait-ce que cet homme qui savait l' histoire de la nuit du 27 janvier? * Qu' était-ce que ce baron? » Longtemps la tète dans ses mains, sans prendre garde à l'heure qui marchait, à la nuit qui venait, il demeura dans son petit appartement meublé. Mais, enfin, six heures sonnèrent, répétées par la cloché de la maison garnie, qui était dotée d'une table d'hôte. Le propriétaire de l'établissement, le citoyen Rabassc. Marseillais pur sang, avait bien

songé un moment à supprimer la cloche et ii î.» remplacer par un tambour, attendu que les cloches rappelaient le culte de Dieu, et que Dieu avait été remplacé par l'Etre suprême, l.ne divinité Lieu autrement sérieuse. Mais la commune avait refusé le tambour et toléré la cloche, par celte rai; o n toute simple qu'elle était féléc. La cloche de la maison garnie appelait doue le* hôtes à dîner. la* citoyen Isnard descendit. Celte table, qui ne réunissait pas moins de soixante couvert» autour d'une nappe graisseuse, était uoe assez jolie succursale de la Convention pour le citoyen Isnard, qui s.irail y déployer son éloquence. Fréquentée par de petits rentiers, des provinciaux , des voyageurs, d" commerce, lu table d'hôte était naturellement présidée par le citoyen député du Var. C'était là qu'il brillait de tout son éclat, qu'il *' épo Rouissait Taise, qu'il dominait son auditoire. Dans l'iscalier, il retrouva *a belle humeur; arrivé au rez-dechaussée, il fredonna un air d'opéra. Au seuil de la salle à manger, il prépara une improvisation. Mais ce seuil franchi , il fit nu pas en arrière et crut qu'un abtuie s'enir' ouvrait devant lui. L'homme qui lui avait parlé de la terrible nuit de 1787 était assis ou beau milieu de la table... XIV 10 table d'hôte tenue par le citoyen R ibu.-cn était au complet. Le nouveau venu, celui dent la vue tu ibiuit si fort Thonurabla député du Vur, avait poussé l'audace jusqu'à lui prendre sa place. L'arrivée du citoyen Isnard fut accueillie per en murmure approbateur. u Lardon, citoyens et citoyenne», dit-il d*unc voix mal assurée, je vois que toutes les chaises sont priser,.. « 11 lit un pas de retraite , espérant échapper aiusi ou regard flamboyant de l'inconnu ; et il ajouta : « Je vais aller dîner an Palais-Égalité. — l'rouu de dion! s'écria le citoyen Rabasse, plaisantez-vous , citoyen! On se serrera!... Il y u toujours de la place pour nu élu de la nation, troun de fair! ■> I. b convives partageaient cctln opinion sans doute, car les chaises s'étaient déjà pressée* les nues contre les antres. ** ■ Venez vous tncllrc là, citoyen,' » dit T iucOtmu qui lui iudiqua mi droite. Gel homme qui diuait là pour la première fois, qu'un n' avait jamai- vu, dont on ne «avait pa* le nom, exerçai! déjà sur le personne! de la table d'hôte une forte de prestige et de fuscinulinn. Toutes le» chiites obéirent d'un mouvement uniforme , et, avant que le citoyen Lnard ■ ut pu s'en défendre, il se trouvait une place vide à la droite de l'incnuirr; le illoycu RJ '.use y plaçait un couvert et apportait une assiette tmp'ie d'un potage aux yeux crevés. Le murmure flatteur qui salur.it l'éloqüpul député du Var s'apaisa peti à peu. Gcliiî-ci. contraint de s'asseoir auprès de Tlmuiiuo qui le terrorisait, éprouvait un indéfinissable malaise.

Ce fut avec un tremblement convulsit qu'il porta la main à son chapeau pour saluer, et le sourire qu’il crut devoir hisser errer sur ses lèvres eut uuc vague ressemblance avec' une grimace. Alors T inconnu, l'homme aux trait» méridionaux fortement accusés , éleva sou verre et dit : Citoyen», perincltcz-nioi de boire à la saute de T honorable député du Var, le citoyen Isnard, le grand patriote, l'homme cloquent quon a. ai chaudement appLiuJi aujourd'hui. » Le citoyen Isnard ne s'attendait nulle ment à ers paroles; il en demeura comme suffoqué, balbutia, pâlit plus encore, et n’eut d’autre ressource que celle de poser la maiu sur son cosur co signe d'cfliision reconnaissante. Il y eut quelque» bravos, tandis que maître Rabassc découpait la pièce de bonif. Le citoyen Isuanl était habitué aux bravo»; mai» il m? s'attendait pas, certainement, à être complimenté par celui qui, uuc heure avant , l'avait traité de bavard et de lâche. L’inconnu se pencha à son oreille et lui dit : « Faite» donc un petit discours à ce* braves gens, citoyen. — - Hein?... Fiait -il? balbutia le citoyen Isnard. — Laissuiiü-kur quelques illusion», » poursuivit l’inconnu d’n a ton railleur. , S'il n'effrayait facilement, le citoyen Isnard était assez prompt à »c rassurer, et le» lumières qui éclairaient la salle, le choc de» verres , II* c tique lis de» fourchettes et de» assiette» , le» parole» bruyantes de» convives l'eurent bientôt grisé et lui rendirent toute sa jactance. u Gcî homme, pcnsa-t-il en regardant .-.ou terrible voisin, n’est peut-être qu'un farceur. Il ira pas l'air méchant, après tout. » Et il éleva la voix en même temps que son verre. • Citoyens, dit-il, jo vous remercie de vos applaudissements; mais je ne les mérite point. Si mon humble voix est parfois devenue éloquente, si des accents parti* du earur sont montés jusqu’à mes lèvres. c’est que l'esprit sacré de la liberté a «largué nie prendra pour otganel » Ou battit des malus.

The text on this page is estimated to be only 23.74% accurate

LES MASQUES ROUGES. 43 • Citoyens , reprit le député du Var, oons avons fondé la république à tout jamais. Elle sera grande, forte, prospère, indulgente pour les esprits égarés qui reviendront vers elle, impitoyable pour les rebelles qui récent le rétablissement de la tyrannie. — Après? » dit l'inconnu d'uu Ion moqueur. Le citoyen Isnard avait enfourché le cheval de l'éloqueeee; il oublia ses terreurs, et, se retournant vers l'interrupteur : « Ht toi, citoyen, dit-il, ne raille pas! si tu os un ennemi de U république... — Dieu m'en garde ! — Alors si tu es son ami... — Citoyen Rahasse, dit l'inconnu, passe-moi donc de la salade! * Celte phrase prosaïque éteignit l'éloquence de l'honorable député du Var. L'inconnu se pencha de nouveau vers lui. u Citoyen député , lui dit-il tout bas , tu a s tort de te prodiguer ainsi. Si (u parles continuellement, tu fiuiras par vider Ion sac, et il ne te restera rien pour la Convention. * l.a conversation devint générale; ou parla politique, rien que politique. De quoi auruit-on parlé? Et le dfncr s'acheva vers huit heures et demie, sans que le malheureux citoyen Isnard eût retrouvé l'occasion de faire un nouveau petit discours. ' 1.0 voisinage de l'homme à la carmagnole qui lui avait parlé de la terrible nuit du 27 janvier le réduisait à la torpeur Pt au silence. Quand à la salade arrosée d'huile d'œillette eut succédé le fromage de Brie, les convives se levèrent un à un. Le citoyen Isnard espérait que rhanune à la carmagnole s'en irait; mais celui-ci demeurait en place et sculptait une croûte de pain avec la pointu de son couteau. Alors le député du Var voulut se lever. « Restez donc, citoyen! lui dit l'inconnu. — Est-ce que vous voulez me parler? balbutia le député du Var. — Oui. n y Il essaya de reprendre on peu de son assurance. « Auriez-vous besoin de moi? — Xon. — Alors, de quoi s'agit-il? • La salle à manger était vide. L'inconnu se transforma tout à coup aux yeux de son auditeur. Sa voix railleuse dciiul grave, son geste acquit une nuance protectrice. « Mon pauvre Isnard, dit -il, je vous ai rendu bien malheureux... — Hein ? Plalt-»1? Que voulez-vous dire? — Et je parie que vous voudriez bien savoir quel est cet homme qui connaît les événements de la nuit du 27 janvier? » Ce souvenir devait être bien poignant pour le citoyen Isnard, car il bitlbulia avec émotion : » Au uoni de Dieu, laisez-vous! — Tiens! fit l'inconnu, voilà que vous parlez de Dieu! Vous savez pourtant bien qu'il est supprimé. — Xo plaisantons pas. — Je n'en ai nulle envie. — Que me voulez-vous? — Mais, fit l'inconnu d'un ton hautain,

l'homme qui connaît le secret d’un autre devient son maître. » Quelques gouttes de sueur perlèrent aux tempps du citoyen Isnard. ■ Vous ne prétendez pas cependant, dit-il, exercer snr moi une pression ? — Cela dépend. « — Je ne vous connais pas... après tout... » L'inconnu se leva. n Venez, dit-il , nous sommes ma! ici pour causer, et j’ai des choses sérieuses à vous dire. — Ah!... mais... cependant... — Allons prendre l’air lin moment; et, tenez, mon pauvre Isnard, ajouta l'homme à la rarmaguole , laissez-moi vous r-sssurcr tout de suite, je suis pins votre ami que votre ennemi. » L’accent de cet homme avait une franchise qui péuétra l'&rae timorée du citoyen député du Var. « Vrai, dit-il , vous n’éles pus mua ennemi? — Non. — Mais... alors... — Venez prendre l’air, vous dis- je. * L'homme à la carmagnole saisit le citoyen Isnard par le bras, l'entraîna hors de la salle à manger d'aburd, et lui fit franchir le seuil extérieur de l' hôtel garni. • « Je veux vous parler, diwil, d’un homme qui voua rend bien malheureux. • La nuit était noire, il plenvait, et la rue Sa'uit-Honoré, malgré le voisinage des Huiles, était déserte. «C’est un certain Olivier Brun qu’un appelle le Marseillais, » poursuivit l’ homme à la carmagnole. Et tandis que le citoyen Isnard frissonnait à ce terrible nom . il lui fit fuire quelques pas encore; puis soudain il fit entendre un coup de sifflet , et à ce signal , sans doute convenu dès longtemps à l'nvaucc, deux hommes immobiles sous le porche d’une porte s'élancèrent vers ic citoyen Isnard. « Si lu dis un mot, murmura froidement l’inconnu, tu es mort... n Ivre de terreur, le citoyen Isnard sentît la pointe d’un couteau s'appuyer sur sa gorge... Ce Ait l'histoire de dix secondes; et, plus mort que vif, le citoyen Isnard n’eut pas le temps de se reconnaître. Ou jeta son chapeau à terre, et sa télé fut couverte d’un bonnet phrygien qu’on lui enfonça sur les yeux. En même temps , les deux hommes accourus au signal du terrible inconnu le prirent chacun par un bras. Alors Thoinme à la carrungnole lui dit : « On ne veut pas le faire de mal, citoyca Isnard, mais si lu résistes , on te taera. n Cette menace froidement articulée acheva de glacer le sang du malheureux député du Var. « Marche! lui dil-on. — Où me conduisez-vous? demanda-t-il d’une voix mourante. — Que t'importe? marche ! * Et le citoyen Isnard sentit de nouveau la pointe du coutean effleurer sa gorge, et il marcha. Le bonnet qu’on lui nvait enfoncé sur les yeux l'empêchait de voir; mais les deux hommes le soutenaient; et T un d'eux lui dit : « Marche toujours, et laisse-toi conduire. - — Sainte Vierge! » balbutia le malheureux député. L'homme à la carmagnole, qui suivait à deux pas de distança^ se mit à rire : «

Comment! dit-il, mais tu perds la télé, citoyen Isnard. La sainte Vierge a été révoquée de ses fonctions; on n'a pu l'utiliser auprès de l'Être suprême... — Je suis dans les mains de quelques brigands royalistes , pensa le citoyen Isnard. Bien certainement ces gens-là vont m'assassiner!... » Et il marchait toujours, sans savoir où il allait. Seulement U comprit qu'il avait quitté la rue Saint-Honoré, car on l'avait fait tourner à droite, puis à gauche. Comme s'il eut voulu justifier le mot de Pélion, Paris était tranquille et silencieux, ce soir-là, comme une uécrupolc. Ü pleuvait... la? député du Var morclj.nl toujours entre ses deux gardiens, et il entendait derrière lui le pas régulier de l'homme à la carmagnole. De temps en temps, un passant attardé les croisait. Le citoyen Isnard se sentait alors serrer les deux bras; et on lui disait à l'oreille : « Si tu crics , lu es mort I u Cette menace le terrorisait, et il continuait à se laisser conduire. Enfin, il entendit le bruit d'une patrouille, et, comme un prisonnier qui voit battre en brèche les murs de son cachot, il tressaillit et crut à une délivrance prochaine. La patrouille u' était pas loin; elle s'avançait en frappant les pavés avec la crosse de ses mousquets. Les deux hommes qui conduisaient le citoyca Isnard s'arrêtèrent, et relui qui les suivait dit : « Nous ferions bien de retourner en arrière... — Bah! il ne bougera pas... » Ces mots rendirent quelque énergie au citoyen Isnard. « A moi! » cria-t-il. Mais deux mains s'arrondirent autour de son coa , et la pointe du couteau pénétra d'une ligne dans sa chair, — Ah t les assassins! n murmura-t-il. Tout à coup la patrouille, qui semblait venir droit sur eux, parut s'éloigner; sons doute elle avait pris une rue transversale. ■ Mon pauvre Isnard, dit alors l'homme à la carmagnole, ce que lu as de mieux à foire , c'est de le résigner à nous suivre de bonne ■©tgrtized by Google

« Citoyens, reprit le député du Var, nous avons fondé la république à tout jamais. Elle sera grande, forte, prospère, indulgente pour les esprits égarés qui reviendront vers elle, impitoyable pour les rebelles qui rêvent le rétablissement de la tyrannie.

— Après? » dit l'inconnu d'un ton moqueur.

Le citoyen Isnard avait enfourché le cheval de l'éloquence; il oublia ses terreurs, et, se retournant vers l'interrupteur :

« Et toi, citoyen, dit-il, ne raille pas! si tu es un ennemi de la république...

— Dieu m'en garde!

— Alors si tu es son ami...

— Citoyen Rabasse, dit l'inconnu, passe-moi donc de la salade! »

Cette phrase prosaïque éteignit l'éloquence de l'honorable député du Var.

L'inconnu se pencha de nouveau vers lui.

« Citoyen député, lui dit-il tout bas, tu as tort de te prodiguer ainsi. Si tu parles continuellement, tu finiras par vider ton sac, et il ne te restera rien pour la Convention. »

La conversation devint générale; on parla politique, rien que politique. De quoi aurait-on parlé?

Et le dîner s'acheva vers huit heures et demie, sans que le malheureux citoyen Isnard eût retrouvé l'occasion de faire un nouveau petit discours.

Le voisinage de l'homme à la carmagnole qui lui avait parlé de la terrible nuit du 27 janvier le réduisait à la torpeur et au silence.

Quand à la salade arrosée d'huile d'œillette eut succédé le fromage de Brie, les convives se levèrent un à un. Le citoyen Isnard espérait que l'homme à la carmagnole s'en irait; mais celui-ci demeurait en place et sculptait une croûte de pain avec la pointe de son couteau.

Alors le député du Var voulut se lever.

« Restez donc, citoyen! lui dit l'inconnu.

— Est-ce que vous voulez me parler? balbutia le député du Var.

— Oui. »

Il essaya de reprendre un peu de son assurance.

« Auriez-vous besoin de moi?

— Non.

— Alors, de quoi s'agit-il? »

La salle à manger était vide.

L'inconnu se transforma tout à coup aux yeux de son auditeur.

Sa voix railleuse devint grave, son geste acquit une nuance protectrice.

« Mon pauvre Isnard, dit-il, je vous ai rendu bien malheureux...

— Hein? Plaît-il? Que voulez-vous dire?

— Et je parie que vous voudriez bien savoir quel est cet homme qui connaît les événements de la nuit du 27 janvier? »

Ce souvenir devait être bien poignant pour le citoyen Isnard, car il balbutia avec émotion :

« Au nom de Dieu, taisez-vous!

— Tiens! fit l'inconnu, voilà que vous parlez de Dieu! Vous savez pourtant bien qu'il est supprimé.

— Ne plaisantons pas.

— Je n'en ai nulle envie.

— Que me voulez-vous?

— Mais, fit l'inconnu d'un ton hautain, l'homme qui connaît le secret d'un autre devient son maître. »

Quelques gouttes de sueur perlèrent aux tempes du citoyen Isnard.

« Vous ne prétendez pas cependant, dit-il, exercer sur moi une pression?

— Cela dépend. »

— Je ne vous connais pas... après tout... »

L'inconnu se leva.

« Venez, dit-il, nous sommes mal ici pour causer, et j'ai des choses sérieuses à vous dire.

— Ah!... mais... cependant...

— Allons prendre l'air un moment; et, tenez, mon pauvre Isnard, ajouta l'homme à la carmagnole, laissez-moi vous rassurer tout de suite; je suis plus votre ami que votre ennemi. »

L'accent de cet homme avait une franchise qui pénétra l'âme timorée du citoyen député du Var.

« Vrai, dit-il, vous n'êtes pas mon ennemi?

— Non.

— Mais... alors...

— Venez prendre l'air, vous dis-je. »

L'homme à la carmagnole saisit le citoyen Isnard par le bras, l'entraîna hors de la salle à manger d'abord, et lui fit franchir le seuil extérieur de l'hôtel garni.

« Je veux vous parler, dit-il, d'un homme qui vous rend bien malheureux. »

La nuit était noire, il pleuvait, et la rue Saint-Honoré, malgré le voisinage des Halles, était déserte.

« C'est un certain Olivier Brun qu'on appelle le Marseillais, » poursuivit l'homme à la carmagnole.

Et tandis que le citoyen Isnard frissonnait à ce terrible nom, il lui fit faire quelques pas encore; puis soudain il fit entendre un coup de sifflet, et à ce signal, sans doute convenu dès longtemps à l'avance, deux hommes immobiles sous le porche d'une porte s'élancèrent vers le citoyen Isnard.

« Si tu dis un mot, murmura froidement l'inconnu, tu es mort... »

Ivre de terreur, le citoyen Isnard sentit la pointe d'un couteau s'appuyer sur sa gorge...

Ce fut l'histoire de dix secondes; et, plus mort que vif, le citoyen Isnard n'eut pas le temps de se reconnaître. On jeta son chapeau à terre, et sa tête fut couverte d'un bonnet phrygien qu'on lui enfonça sur les yeux.

En même temps, les deux hommes accourus au signal du terrible inconnu le prirent chacun par un bras.

Alors l'homme à la carmagnole lui dit :

« On ne veut pas te faire de mal, citoyen Isnard, mais si tu résistes, on te tuera. »

Cette menace froidement articulée acheva de glacer le sang du malheureux député du Var.

« Marche! lui dit-on.

— Où me conduisez-vous? demanda-t-il d'une voix mourante.

— Que t'importe? marche! »

Et le citoyen Isnard sentit de nouveau la pointe du couteau effleurer sa gorge, et il marcha.

Le bonnet qu'on lui avait enfoncé sur les yeux l'empêchait de voir; mais les deux hommes le soutenaient; et l'un d'eux lui dit :

« Marche toujours, et laisse-toi conduire.

— Sainte Vierge! » balbutia le malheureux député.

L'homme à la carmagnole, qui suivait à deux pas de distance, se mit à rire :

« Comment! dit-il, mais tu perds la tête, citoyen Isnard. La sainte Vierge a été révoquée de ses fonctions; on n'a pu l'utiliser auprès de l'Être suprême...

— Je suis dans les mains de quelques brigands royalistes, pensa le citoyen Isnard. Bien certainement ces gens-là vont m'assassiner!... »

Et il marchait toujours, sans savoir où il allait. Seulement il comprit qu'il avait quitté la rue Saint-Honoré, car on l'avait fait tourner à droite, puis à gauche.

Comme s'il eût voulu justifier le mot de Pétion, Paris était tranquille et silencieux, ce soir-là, comme une nécropole. Il pleuvait...

Le député du Var marchait toujours entre ses deux gardiens, et il entendait derrière lui le pas régulier de l'homme à la carmagnole.

De temps en temps, un passant attardé les croisait.

Le citoyen Isnard se sentait alors serrer les deux bras; et on lui disait à l'oreille :

« Si tu cries, tu es mort! »

Cette menace le terrorisait, et il continuait à se laisser conduire.

Enfin, il entendit le bruit d'une patrouille, et, comme un prisonnier qui voit battre en brèche les murs de son cachot, il tressaillit et crut à une délivrance prochaine.

La patrouille n'était pas loin; elle s'avançait en frappant les pavés avec la crosse de ses mousquets.

Les deux hommes qui conduisaient le citoyen Isnard s'arrêtèrent, et celui qui les suivait dit :

« Nous ferions bien de retourner en arrière...

— Bah! il ne bougera pas... »

Ces mots rendirent quelque énergie au citoyen Isnard.

« A moi! » cria-t-il.

Mais deux mains s'arrondirent autour de son cou, et la pointe du couteau pénétra d'une ligne dans sa chair.

— Ah! les assassins! » murmura-t-il.

Tout à coup la patrouille, qui semblait venir droit sur eux, parut s'éloigner; sans doute elle avait pris une rue transversale.

« Mon pauvre Isnard, dit alors l'homme à la carmagnole, ce que tu as de mieux à faire, c'est de te résigner à nous suivre de bonne

The text on this page is estimated to be only 26.09% accurate

44 LES MASQUES ROUGES. grâce. Il est écrit là-haut qne l'Etre suprême laissera ce soir dans T embarras an élu de la Dation, le Démosthène du département du Var. Ainsi, crois-moi, fais contre mauvaise fortune bon cœur; c'est le plus simple. » Le citoyen Isnard profita du conseil ; il cessa de murmurer et renonça à l'espoir d'étre délivré. Dix minutes après, scb conducteurs s'arrêtèrent. a C'est ici, * dit l'homme è la carmagnole. L'élu de la nation entendit frapper è une porte trois coups espacé*, puis cette porte grincer sur ses gonds ronillés. En même temps on le poussa dans un corridor où régnait un air numide et malsain. « Marche toujours ! * dit l'homme h la carmagnole. Le bonnet de laine rouge qui lui descendait sur les yeux avait fait une nuit complète autoor de lui , et il ne lui avait pas été possible de le relever, car on lui tenait les deux bras. Cependant , lorsqu'il eut fait une trentaine de pas environ dans le corridor, le citoyen Isnard sentit tout à coup une chaleur assez vive succéder à Is froide atmosphère qni l'avait enveloppé jusque-là, et, en même temps, une clarté traverser le bonnet de laine et peser sur ses paupières. En même temps aussi , il entendit des murmures confus autour de lui. Puis on le poussa vers une chaise, cl l'un de ses conducteurs lui dit : • Asseyez-vous. » L'homme à la carmagnole s'approcha à son tour et Ini enleva son bonnet. « Regarde! * dit-il. Le citoyen Isnard, l'honorable député du Var, un des plus courageux élus de la nation , ouvrit les yeux , puis les referma en jetant un cri d'angoisse. fl se trouvait au milieu de l'une des salles où se réunissaient les masques ronges. Lue douzaine de personnes l'entouraient; toutes clairnt masquées. L'homme à la carmagnole, lui-méme, avait posé sur son visage tin loup de velours rouge. Dans le fond se dressait la terrible machine; et au bas de l'échelle se tenait un bourrrau pareillement masqué. u Eh bien, citoyen Isnard, dit la voix moqueuse de l'homme à la carmagnole , voici une bien belle occasion de mettre tes théories en pratique. Veux-tu te guillotiner toi-méme? » Le citoyen Isnard se crut perdu. • Grèce! » balbutia-t-il. Les masques rouges avaient fait cercle autour de l'éln de la nation et chuchotaient entre eux. L'homme h la carmagnole reprit : • Cilojen Isnard, lève les yeux vers cette pancarte. Tu le vois : Ici on ne parle pat politique. "Y a n'as donc rien à craindre pour tes opinions , et noos ne te chagrinerons pas pour la part que tu as prise dans les affaires publiques. Mais nous sommes cependant un tribunal, le tribunal secret par escellence, et noua

allons te juger. • Le tremblant député du Var retrouva une ombre de courage : • El de quel droit me jugeriez-vous? • dit-il. Il se leva, posa la main sur son cœur et dit avec une emphase que l'émotion de sa voix et la p&leur de son visage ne justifiaient pas : * Ma conscience est pure! 0 — En r s-tu sûr? railla I nomme h U carmagnole. — - Je suis un honnête homme ! déclama îc citoyen Isnard. — Même pendant la nuit du 27 janvier? * Ces roots arrachèrent un cri sourd à l'honorable député do Var, qui retomba sans force, sans regard et sans voix sur sa chaise. u Ah!... murmura-t-il, je vous jure que je suis innocent... C'est ce gueux d'Olivier... — Olivier était ton complice... » Le dépnlé du Var leva les yeux au ciei et joignit les mains. u C'csl lui qni a tout fait, balbutia-t-il. — Il était ton complice, et je le prouverai!... ■ A ces mots, un des masques rouges quitta te bas de la salle et monta au fauteuil de la présidence. Il agita une sonnette et dit : • Citoyens, la séance est ouverte. Nous allons juger cct homme, et s'il est coupable, il sera guillotiné sur-le-champ. » Le bourreau regarda le citoyen Isnnrd à travers son masque, et il sembla au malheureux Dcmosthène? du Var qu'il lui adressait le coup d'œil aimable d'an commerçant qui attend sa pratique. • Accusé Isnard, dit lo président, levez-vous! ■ Isnard se leva tout tremblant. « Quel est votre nom? — Isnard (Jean-Louis). — Où êtes-vous né? — A Draguignan. — - Votre profession? — Dépoté. — Reconnaissez-vous avoir possédé une bastide aux environs de Draguignan? — Oui. — Et vous y être trouvé dans la nuit du 27 janvier 1787? — Oui. » Le président sc tourna vers l'homme à la carmagnole : • I.a parole, dil-il , est à l'accusateur public. » L'homme à la carmagnole tira de sa poche un roulean de papiers et lut : a Récit des événements qui se sont accomplis dans la nuit du 27 janvier 1787 n la bastide du sieur Isnard, aujourd'hui citoyen député du département du Var. • En entendant ces menaçantes paroles, le citoyen Isnard jeta un regard éperdu sur l'instrument de mort et le bourreau. Il n> songeait plus à se guillotiner lui-même. „ XV Tandis que le citoyen Isnard comparaissait devant le tribunal secret des masques rouges, auxquels on allait donner connaissance des événements accomplis durant la nuit mystérieuse du 27 janvier, — Olivier Hrun, le terrible Marseillais, s'eu allait rue du Vcrlbois. Il avait jeté un manteau par-dessus sa carmagnole et remplacé ton bonnet rouge par un tricorne. Il s'arrêta vers le milieu de cette rue, déserte à toute heure, même en pleiu jonr, et frappa deux coups à la de vau turc d'une boutique qu'on venait de fermer. ■ Qni est là? demanda-t-on à l'intérieur. — Un ami du citoyen Jérôme, » répondit le Marseillais. La

devanture s’enlr’ ouvrit et un rayon de lumière vint frapper le Marseillais au visage. Une femme d’un certain âge tenait une lampe de fer à la main et examina prudemment le nouveau venu. • Entrez, • dit-elle en le reconnaissant. Et quand le Marseillais fut entré dans la boutique, dont les rayons étaient chargés de légumes et encombrés de vaisselle commune de toute pspècc, elle referma prudemment la porte basse. • Ces gredins de royalistes , dit-elle tout bas , ont encore erré toute la matinée dans le quartier. — Ah! ah!.... Eb bien, on verra à s’en débarrasser. Où est Jérôme? — Il n'est plus ici. — - Pourquoi? — La pour l'a pris, et il est allé s'établir rue Saint-Sauvear, dana le garni que Ini a indiqué la Mayotte. — Croyez-vous que je le trouverai à cette heure? — C’est sùr. — - Et la Mayotte? — Aussi. — - Alors , bonsoir, citoyenne. • Le Marseillais se fit rouvrir la devanture et prit le chemin de la rue Saint-Sauveur. A l'entrée de celle rne, à gauche quand on venait de la rue Saint-Denis, se trouvait un misérable hdtcl garni élevé de deux étages seulement, nu-dessus de la porte duquel une lanterne éclairée toute la nuit mettait en relief cette enseigne : A LA CARMAGNOLE ! Le Marseillais entra sans hésiter et dit à l'officieux qui se pré* •enta ; • Je veux parler au citoyen Jérôme. — Il est couché. — Eh bien, il se lèvera, n I>‘ Marseillais avait un de ces visages farouches devant lesquels on s'incline.

The text on this page is estimated to be only 25.58% accurate

LES MASQUES ROUGES. 45 L'officieux alluma line chandelle el conduisit Olivier Brun au troisième étage. La porte devant laquelle il s'arrêta portait le numéro 17, et le Marseillais entendit chuchoter derrière cette porte. • C'est ici, b dit l'officieux. Il remit la chandelle au Marseillais et s'en alla. Le Marseillais frappa el dit : u Ouvre, père Jérôme, c'est moi. * Le vieux Jérôme reconnut sans doute la voix du Marseillais, car il ouvrit aussitôt, et son visiteur entra dans la mansarde, — une vraie mansarde à croisée en tabatière, garnie d'un méchant grabat, d'une table et de denx escabeaux. Une femme était assise sur le pied du lit de Jérôme. C'était la hideuse créature que nous avons entrevue A l'auberge du Corbeau virant dans la forêt de Sénart, — la Mayotte, — celte femme qui gouvernait le cabaret des Gourju père et fils et exerçait sur eux un despotisme ascendant. Elle eut un sourire aimable pour le Marseillais. « Eh bien, dit-elle, as-tu colin la petite, citoyen? — \on, mais je sais où elle est... • Le visage cauteleux et cruel du vieux Jérôme s'illumina. u Ah! dit-il, je savais bien que tu ne te laisserais pas enfoncer longtemps par les aristocrates! — Kl j'espère bien, dit la Mayotte, que nous les verrons monter sur la machine au premier malin. — Sans doute, dit le Marseillais. — Où donc cst-rlle? demanda Jérôme. — Dans une maison où il ne sera pas commode de la prendre... Mais, dit le Marseillais en faisant dapper sa langue, il n'y a donc rien à prendre ici? — \on , citoyen. — Je veux boire, moi. « Olivier Brun lira de sa poche un écu de trois livres et le tendit à h Mayotte. u Tiens, dit-il, descends jusqu'à la rue Montorgueil, à l'enseigne dn Lin mujeat : tu demanderas deux bouteilles de bourgogne vieux et trois verres. — Ça me val » dit ta Mayotte qui prit l'éca et sortit sans répliquer. Quand elle fut partie, le Marseillais cligna de l'ceil. « Nous avons à causer, dit -il, et j'aime aulaut qu'elle n'y soit pas... — Pourquoi? c'est pourtant une brave fille, dit le vieux Jérôme, et qui nous sera utile, citoyen! * • 1 — Oui , mais elle déleste la petite. — Tant mieux I — Non du tout; tant pis (» Jérôme ouvrit de grands yeux. « Je ne comprends plus, dit-il. Je croyais que.. . nne fois la chose arrivée... enfin, vous m'entendes, quoi! — Va toujours... — Vous la laisseriez aller dans l'autre monde fort tranquillement. » Le Marseillais haussa les épaules. « Tu n'y es pas, dit-il. Qu' est-ce que vous roulez donc en faire.... votre maîtresse pour tout de bon? — Non ; ma femme. • La surprise du pè.~e Jérôme fut (elle et lui occasionna un Ici soubresaut qu'il

fit craquer la toile de son lit de sangles. « C'est pour cela, dit le Marseillais que j'ai renvoyé la Mayotte, car nous avons à causer, mon vieux. • Le père Jérôme regardait son visiteur et semblait se demander s'il n'était pas le jouet d'un rêve. Le Marseillais reprit : «Ta m'as dit ton plan, et le voici: tu te débarrasseras de M. d'Azay le père, de scs fils el de sa fille; tris-bien. Puis, tu te feras nommer maire d'Azay, et tn rachèteras tous leurs biens pour une poignée d'assignats. — C'est simple comme bonjour, ça, dit le vieux Jérôme avec une naïveté féroce. — Oui, c'est simple. Seulement, mon vieux, continua le Marseillais, tu parles là comme si la république devait toujours dorer. « Ces mots, articulés froidement, épouvantèrent le citoyen Jérôme. ■ Comment! Que dites-vous? balbutia-t-il. — Ça ne dorera pas toujours, mon vieux. Un beau matin, la France en aura usez de la guillotine et dn camilé de salut public : elle se donnera un ron Lequel? Je ne sais pas, mais elle s'en donnera un... Ce sera peut-être un général... peut-être uu prince frère ou neveu du défont Louis Capet!... Et alors, vois-tu, ou remettra un peu d'ordre dam les affaires... On s'informera de ceux qui auront péché dans l'eau trouble... Toi, par exemple! — Ah! dit le citoyen Jérôme frémissant, ne parles pu de cela, # vous me donnez la chair de poule. • Le Marseillais continua : » Probablement on te pendra, toi, comme un domestiqne infidèle... Mais, dans tous les eu, on te fera rendre les terres et le château d'Azay. — Mais puisque les maîtres seront morts? — Raison de plus. Le gouvernement nouveau confisquera leurs biens à son profit. Un nouveau gouvernement a toujours besoin d'argent. * Le malheureux ^Jérôme frissonnait. ■ Heureusement, balbutia-t-il, que nous n'en sommes pu là en— Soit , mais ça viendra. — Et vous ne voyez pas le moyen de tout empêcher?... — Si fait, seulement... — Seulement? insista Jérôme. — Calculons, dit le Marseillais. Que vaut le châtean? — Cent mille livre*. — Et les terres? — - Trois fois autant. — Cela fait quatre cent mille livres. — Tout rond, citoyen. — Si on t'en donnait cent mille en beaux éens, avec un passeport on règle et la faculté d'aller te promener à l'étranger, où on te ferait la réputation d'un honnête homme, d'un serviteur fidèle qui a conservé le bien de ses maîtres , que dirais-tu ? » I.e citoyen Jérôme eut un éblouissement. « Je crois, dit-il, que vous vous moquez de moi. — Mais non, écoute-moi bien. Demain, je sais nommé commissaire extraordinaire dans le departement de l'Yonne. — Vous? — Moi. J'ai ma nomination dans ma poche. J'arrive là-bu, et je proclame que les biens de tons émigrés sont confisqués. — Naturellement, dit Jérôme. — Je mets aux eoebères le

château et les terres d'Azay. Personne n’ose les acheter. Tu les as, loi, pour trente mille francs d'assignats. — Bon. C'est ce que je veux faire. — Attends encore. Mademoiselle d’Azay est arrêtée, conduite à Auxerre et condamnée à mort. — Très-bien. — Mais je la sauve, moi, et je l'épouse... puis, quand la tourmente est passée, lu rends les terres, le château, tu empoches les cent mille francs, et je deviens seigneur d’ Azay-sur-Yonne. * — Vous rayonnes bien, vous, dit Jérôme, qui retrouva l« sourire astucieux du paysan. Seulement vous me volez... — Quoi? — Trois cent mille livres. — Mon vieux, dit froidement le Marseillais, il vaut mieux tenir que courir... Et puia, vois-tu, si tn ne te décides pas, tu auras Le vieux Jérôme regarda son interlocateur avec inquiétude. « Je n’ai qu’un mot à dire, qu'un bout de papier à signer, et je l'envoie coucher à la Conciergerie; et demain tu es condamné à mort comme ayant correspondu avec les émigrés. » Le citoyen Jérôme courba U tête. ■ Farceur! dit-il, il faut toujours faire ce que vous voulez... — Tu consens? — Il lejaut bien. — Chut I dit le Marseillais, j'entends le pas de la Mayotte dans l'escalirr. » En effet, la Mayotte revenait avec des verres et les deux bouteilles de vieux bourgogne. Quand elle eut déposé le tout snr la table, le Marseillais reprit la parole. « Maintenant, occupons-nous du père et des frères de 1a petite. — Je leur ai envoyé des passe-ports. — Et tu as contrefait J' écriture de mademoiselle d’Azay? | — Comme toujours. ' — Oui , mats il y a une chose que tu ne sais pas.
Digitized by Google

L'officieux alluma une chandelle et conduisit Olivier Brun au troisième étage.

La porte devant laquelle il s'arrêta portait le numéro 17, et le Marseillais entendit chuchoter derrière cette porte.

« C'est ici, » dit l'officieux.

Il remit la chandelle au Marseillais et s'en alla.

Le Marseillais frappa et dit :

« Ouvre, père Jérôme, c'est moi. »

Le vieux Jérôme reconnut sans doute la voix du Marseillais, car il ouvrit aussitôt, et son visiteur entra dans la mansarde, — une vraie mansarde à croisée en tabatière, garnie d'un méchant grabat, d'une table et de deux escabeaux.

Une femme était assise sur le pied du lit de Jérôme. C'était la hideuse créature que nous avons entrevue à l'auberge du *Corbeau vivant* dans la forêt de Sénart, — la Mayotte, — cette femme qui gouvernait le cabaret des Gourju père et fils et exerçait sur eux un despotisme ascendant.

Elle eut un sourire aimable pour le Marseillais.

« Eh bien, dit-elle, as-tu enfin la petite, citoyen?

— Non, mais je sais où elle est... »

Le visage cauteleux et cruel du vieux Jérôme s'illumina.

« Ah! dit-il, je savais bien que tu ne te laisserais pas enfoncer longtemps par les aristocrates!

— Et j'espère bien, dit la Mayotte, que nous les verrons monter sur la machine au premier matin.

— Sans doute, dit le Marseillais.

— Où donc est-elle? demanda Jérôme.

— Dans une maison où il ne sera pas commode de la prendre... Mais, dit le Marseillais en faisant clapper sa langue, il n'y a donc rien à prendre ici?

— Non, citoyen.

— Je veux boire, moi. »

Olivier Brun tira de sa poche un écu de trois livres et le tendit à la Mayotte.

« Tiens, dit-il, descends jusqu'à la rue Montorgueil, à l'enseigne du *Vin muscat;* tu demanderas deux bouteilles de bourgogne vieux et trois verres.

— Ça me va! » dit la Mayotte qui prit l'écu et sortit sans répliquer.

Quand elle fut partie, le Marseillais cligna de l'œil.

« Nous avons à causer, dit-il, et j'aime autant qu'elle n'y soit pas...

— Pourquoi? c'est pourtant une brave fille, dit le vieux Jérôme, et qui nous sera utile, citoyen!

— Oui, mais elle déteste la petite.

— Tant mieux!

— Non du tout; tant pis! »

Jérôme ouvrit de grands yeux.

« Je ne comprends plus, dit-il. Je croyais que... une fois la chose arrivée... enfin, vous m'entendez, quoi!

— Va toujours...

— Vous la laisseriez aller dans l'autre monde fort tranquillement. »

Le Marseillais haussa les épaules.

« Tu n'y es pas, dit-il.

— Qu'est-ce que vous voulez donc en faire.... votre maîtresse pour tout de bon?

— Non; ma femme. »

La surprise du père Jérôme fut telle et lui occasionna un tel soubresaut qu'il fit craquer la toile de son lit de sangles.

« C'est pour cela, dit le Marseillais que j'ai renvoyé la Mayotte, car nous avons à causer, mon vieux. »

Le père Jérôme regardait son visiteur et semblait se demander s'il n'était pas le jouet d'un rêve.

Le Marseillais reprit :

« Tu m'as dit ton plan, et le voici : tu te débarrasseras de M. d'Azay le père, de ses fils et de sa fille; très-bien. Puis, tu te feras nommer maire d'Azay, et tu rachèteras tous leurs biens pour une poignée d'assignats.

— C'est simple comme bonjour, ça, dit le vieux Jérôme avec une naïveté féroce.

— Oui, c'est simple. Seulement, mon vieux, continua le Marseillais, tu parles là comme si la république devait toujours durer. »

Ces mots, articulés froidement, épouvantèrent le citoyen Jérôme.

« Comment! Que dites-vous? balbutia-t-il.

— Ça ne durera pas toujours, mon vieux. Un beau matin, la France en aura assez de la guillotine et du comité de salut public : elle se donnera un roi. Lequel? Je ne sais pas, mais elle s'en donnera un... Ce sera peut-être un général... peut-être un prince frère ou neveu du défunt Louis Capet!... Et alors, vois-tu, on remettra un peu d'ordre dans les affaires... On s'informera de ceux qui auront pêché dans l'eau trouble... Toi, par exemple!

— Ah! dit le citoyen Jérôme frémissant, ne parlez pas de cela, vous me donnez la chair de poule. »

Le Marseillais continua :

« Probablement on te pendra, toi, comme un domestique infidèle... Mais, dans tous les cas, on te fera rendre les terres et le château d'Azay.

— Mais puisque les maîtres seront morts!

— Raison de plus. Le gouvernement nouveau confisquera leurs biens à son profit. Un nouveau gouvernement a toujours besoin d'argent. »

Le malheureux Jérôme frissonnait.

« Heureusement, balbutia-t-il, que nous n'en sommes pas là encore...

— Soit, mais ça viendra.

— Et vous ne voyez pas le moyen de tout empêcher?...

— Si fait, seulement...

— Seulement? insista Jérôme.

— Calculons, dit le Marseillais. Que vaut le château?

— Cent mille livres.

— Et les terres?

— Trois fois autant.

— Cela fait quatre cent mille livres.

— Tout rond, citoyen.

— Si on t'en donnait cent mille en beaux écus, avec un passeport en règle et la faculté d'aller te promener à l'étranger, où on te ferait la réputation d'un honnête homme, d'un serviteur fidèle qui a conservé le bien de ses maîtres, que dirais-tu? »

Le citoyen Jérôme eut un éblouissement.

« Je crois, dit-il, que vous vous moquez de moi.

— Mais non, écoute-moi bien. Demain, je suis nommé commissaire extraordinaire dans le département de l'Yonne.

— Vous?

— Moi. J'ai ma nomination dans ma poche. J'arrive là-bas, et je proclame que les biens de tous émigrés sont confisqués.

— Naturellement, dit Jérôme.

— Je mets aux enchères le château et les terres d'Azay. Personne n'ose les acheter. Tu les as, toi, pour trente mille francs d'assignats.

— Bon. C'est ce que je veux faire.

— Attends encore. Mademoiselle d'Azay est arrêtée, conduite à Auxerre et condamnée à mort.

— Très-bien.

— Mais je la sauve, moi, et je l'épouse... puis, quand la tourmente est passée, tu rends les terres, le château, tu empoches les cent mille francs, et je deviens seigneur d'Azay-sur-Yonne.

— Vous raisonnez bien, vous, dit Jérôme, qui retrouva le sourire astucieux du paysan. Seulement vous me volez...

— Quoi?

— Trois cent mille livres.

— Mon vieux, dit froidement le Marseillais, il vaut mieux tenir que courir... Et puis, vois-tu, si tu ne te décides pas, tu auras tort... »

Le vieux Jérôme regarda son interlocuteur avec inquiétude.

« Je n'ai qu'un mot à dire, qu'un bout de papier à signer, et je t'envoie coucher à la Conciergerie; et demain tu es condamné à mort comme ayant correspondu avec les émigrés. »

Le citoyen Jérôme courba la tête.

« Farceur! dit-il, il faut toujours faire ce que vous voulez...

— Tu consens?

— Il le faut bien.

— Chut! dit le Marseillais, j'entends le pas de la Mayotte dans l'escalier. »

En effet, la Mayotte revenait avec des verres et les deux bouteilles de vieux bourgogne.

Quand elle eut déposé le tout sur la table, le Marseillais reprit la parole.

« Maintenant, occupons-nous du père et des frères de la petite.

— Je leur ai envoyé des passe-ports.

— Et tu as contrefait d'écriture de mademoiselle d'Azay?

— Comme toujours.

— Oui, mais il y a une chose que tu ne sais pas.

The text on this page is estimated to be only 22.26% accurate

m . LES MASQUES BOUGER. « Tiens! qu'rst-ec que vous avez donc? » demandèrent à la foi* — Laquelle? — C'e»t que la petite a vu Berdio, le cabaretier de la rue de TArbre-Sne. — Elle! Oui, elle; et bien certainement tout s'est expliqué.... et ton plan est avorté... » Jérôme ne fat point abasourdi , comme on aurait pu s'y attendre, par cette confidence. Il se contenta de sourire et répliqua : • J'ai pris mes précautions. — Comment ! — De denx choses l'une, reprit Jérôme, ou nia lettre est partie avant que mademoiselle d'Atay ait vu Bt-rdin, ou elle n'est point partie du tout. Or, le messager royaliste, s'il n'est parti il y a trois jours, c'aura plus trouvé U. d'Aiay et ses fils. — Ab ! — De celte façon , la petite aura pu lui écrire tout ce qu'elle aura voulu. Ça ne changera rien à mes plans. — Explique-toi alors. — Voici. J'ai écrit — toujours comme si j'étais mademoiselle d'Aiay — les lignes que voici : • Pour être bien sûre, mon cher père, que ma lettre vous arrivera, je vous écris en double, et je vous envoie les passe-ports. » ■ — Ah! tu les a envoyés? — Oui. — Par qni? — Par le fils li ma sœur, qui est soldat dans l'armée de Sombre* et-Mcuse, et va rejoindre son corps à Mons. — Et lu crois que N. d'Atay y sera? — * D'après la lettre que j'ai interceptée, il doit y arriver aujourd'hui mémo, déguisé en colporteur. — Fort bien. — Dans la prétendue lettre de niadt'inoi'cllc d'.Azay, continua Jérûnip, il est recommandé au baron d'éviter d'entrer à Paris tout de suite, et de se rendre à Mongeron. — Ah! ah! — El de là au cabaret du Corbeau vivant, où il me trouvera, moi, Jérôme. — Je commence à comprendre, murmura le Marseillais. — Et nous lui ferons son affaire, ajouta la Mayotte avec son hideux sourire. Mais, dit-elle encore, c'est la petite que jo voudrais tuer. . . — Ali ! ah I ricana le .Marseillais. — Oh! celle-là, poursuivit la Mayotte, si je ne l'étranglais pas, je la porterais moi-ménie sur la machine. — Ou tâchera de te procurer ce petit agrément, • répondit le Marseillais. Il vida son troisième verre do via cl se leva. Bonsoir, nies eçfants, dit-il. — * Vous partez, citoyen? — Oui, j'ai de la besogne celte nuit, — Quelle heure est-il ? — Neuf heures sonnent. » Le Marseillais s'affubla de son manteau et enfonça son chapeau sur ses yeux. La Mayotte prit k chandelle pour hii éclairer. ■ Ce n'est pas la peine, dit-il , j'y vois k nuit.... comme les chats. » Et il s'en alla. Quand il fut parti , k Mayotte dit & Jérôme . » Vous dites donc qu'il est robuste, le vieux.., — Qni, M. d'Atay? — Oui. — Il est robuste Anime un jeune homme, et ses fils sont de vrais hercules. ^ —

Alors, il y aura de la besogne... — Mais tou homme est fort, lui aussi? — -Et le vieux, donc! Il vous les saignera l'uu après l'autre comme des poulets... car je suppose bien que nous nous y prendrons un peu de traîtrise. — C'est te seul moyen, observa Jérôme avec calme. — Oh! j'ai mou idée, moi, • fit k Mayotte. Kl sans doute elle allait développer cette idée au vieux Jérôme, lorsque des pas précipités retentirent dans l'escalier. » Ouvre! crst moi ! * dit k voix du Marseillais. Jérôme ouvrit, et Olivier Brun, fort agité, rentra dans k mansarde. Jérôme et la Mayotte. * Pour toute réponse, le Marseilkia prit la table et U plaça verticalement au-dessous de la croisée en tabatière. Puis il monta sur la table cl souleva le châssis. « Heureusement, murmura- 1- il. que j'ai été conrreur de mon métier. * Et, leste comme an singe, il sc bissa sur le toit, qui était fortement incliné, ôta ses souliers et les jeta dans la mansarde. ■ Mois qu'est-cc qu'il fait doue? » demanda la Mayotte. l.o Marseillais, déjà établi sur le toit, se pencha et dit irnpériensentent : « Eteignes k chandelle! — -C'est drôle tout de môme, pensa Jérôme. — El ne bougez pas! » acheva le Marseillais. La Mayotte éteignit k chandelle. Alors le Marseillais se mit è ramper sur le toit et descendit jusqu'à la gouttière, puis là, il se ramassa sur lui-même comme un chat et plongea un œil ardent diui.^i rue. a J'ai bien fait de venir ici, ruunmira-t-il, je crois que je suis sur la trace des masques rouges... Et si je les prends, ou! je les ferai guillotiner jusqu'au dernier..,, et je serai le chef suprême de la police! • XVI Le lendemain du jour où le citoyen Isnard était traduit ail tribunal secret des masques rouges, tandis que le Marsi-.ihis montait sur le toit de l'hôtel garni où demeurait le lieux Jérôme, un passant s'acheminait vers le quartier latin. C'était lin homme de trentp-qualre à frentc-rinq ans environ, de taille moyenne, maigre, chétif cl anguleux eu ses formes, aux lèvres minces, au front droit, à l'œil gris et vif. On eût dit le masque de Voltaire à tn-utc-cinq aus. Sa mise était un mélange de recherche et d'austérité. Culotte de Casimir noir, bas de soie de même couleur, grand gilet blanc à larges revers, habit sombre,, cheveux poqdré*. claque sous le bras, ciels de montre parallèles, attachées aux deux goussets par des rubans de soie moirée, souliers irréprochablement cirés, mains gantées avec soin. Dix uns plus tôt , on eût juré que cet homme était un abbé. Trois ans apr«'>, on eût parié pour un homme de loi , juge ou procureur, voire même o vocal. A celle heure où l'habit et la carmagnole se coudoyaient, on ne savait plus que penser. Elait-cc un ci-ilccant, c'est-à-dire uu gentilhomme; était-ce nn homme du tiers, comme nn disait naguère? Non. Ce personnage n'était

autre que la plus forte télé delà république nue et indivisible, le citoyen Maximilien Robespierre, membre et président de fait du terrible comité de salut public. Il marchait assez vile, mois avec mesure, avec calme, comme marchent les gens qui savent que la terre qu'ils foulent leur appartient. De temps à autre , il souriait. Pourquoi ce sourire? C'est qu'un homme en carmagnole, en bonnet rouge, avait passé près de lui et l'avait salué, le reconnaissant. Au moment où il abordait le pont Neuf, un jeune homme, on enfant plutôt, un do ces étemels gamins de Pari» qui oui l'audace du jcuiiu Age, k forfanterie de l' adolescence, la sagesse de la vieillesse rt la sobre résolution de l'Age unir, ôta sou bonnet et s'écria ; • Vive le seul .«mi de k république I » Robe; pierre alla droit à lui, le prit par l'oreille et lui dit : u Mou petit honiuniimc, je te remercie de ton souhait, et je vais t'eu récompenser par nn Don conseil. Quand on veut que k république vive, il ne faut pas dire qu'elle n'a qu'un ami. * L'enfant comprit et corrigea son vivat. • Vive le citoyen Robespierre! dit-il. — Chili ! pas d'enthousiasme, « dit le ritoycu Robespierre. Il init deux sous daus la main du gamin et pas*.). Au bout du pont Neuf, il prit k rue Dauphine; puis, au bout de la rue Daupbinf, il tourna dans k rue Suiul-André des Arts, pt entra dans le passage du Commerce. Il était alors neuf heures du matin, le Ciel était gris, îl faisait froid. La portière d'une maison à allée étroite et obscure, dans Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.49% accurate

LES MASQUES ROUGES. 47 I® citoyen Robespierre entra , Je prit pour un ci-devant et lui dit brutalement : « Où (as-tu , citoyen? — Chez le citoyen Dnnton. » Ce nom força la portière à saluer. « Je te demande pardon , citoyen , dit-elle ; je le prenais pour un aristocrate, a Robespierre sourit en homme à qui la méprise n'était point désagréable. « C'est au premier, dit U portière. — Quelle porte? — Il n'y en a qu'une. * Robespierre gagna l'escalier; et tout rn montant, il mnrmnra : • Danton a tort de demeurer a» premier, je loge bien au troisième, moi!... b Ce qu'il y avait de plus mal dans b maison où pénétrait le citoyen Robespierre, c'était l'entrée. Obscur d'abord, l'escalier s'élargissait. Le repos du premier étage était spacieux, et le rigide répubUcoin trouva b porte uuique motlkusemcnt doublée de drap vert capitonné. - * « Cet homme est ou aristocrate! ■ murmura-t-il, toujours sooriant. Et il sonna. Un garçon de quinze ans vint ouvrir; c'était f officieux, — c'està-dire un individu qui cirait les bottes, lavait la vaisselle, balayait, époussetait, portait les lettres, mentait par ordre, rudoyait certains visiteurs, accueillait les autres avec empressement, recevait la pièce au besoin, mais... n'était plus domestique. La république, en sa maternelle sollicitude poir l'égalité des hommes, avait changé le nom. Le domestique était devenu un Officieux. Or, comme les valets seront toujours des valets, quelque nom qu'on leur donne, à nmins qu'ils ne se fassent pemiquiers, ce qui est absolument b même chosn , — {'officieux du citoyen Danton toisa le visiteur et éprouva une impression toute contraire à celle de la portière. Il crut comme elle* que le visiteur était un ci-dnant, mais au lieu de prendre un ton rogue, U salua jusqu'à terre. L'officieux du citoyen I bn ton ne pouvait pa» être hostile à b république ; mais il regrettait in petto l'ancien régime , attendu qu'à cette époque on portait la livrée et les bas blancs. • Ton maître est-il là? demanda Robespierre. — Oui , monsieur le ba. . — Tais-toi , drôle ! — Oui , monsieur. . . — Appelle-moi doue citoyen, imbécile! ■ Le jeune homme rougit, et comme le visiteur entrait dans une première pièce, sobrement, mais confortablement meublée, il demanda : ■ Qui annonccrai-je? — Robespierre. * Ce nom unique, froidement articulé, épouvanta Vofticicux. Il ouvrit uno porte et annonça d'une voix émue • • Uousienr le citoyen Robespierre ! « Un large éclat de rire fo fit entendre; puis un homme, enveloppé dans une robe de chambre à rctroassis cerise, le cou dégagé, la télé nue, les cheveux rejetés en arrière, se

montra sur le seuil de la porte ouverte par l'ofticietij. C'était Danton. II lendit la rnain à Robespierre et lui dit : « Eutrez donc , cher collègue, rt excusez ce petit niais qui s'imagine ton jours que nous somme® de grands personnages , parce que nous faisons les affaires de T Etat. Le «ourtre n'avait point abandonné les lèvres de Robespierre. 11 pénétra dans b seconde pièce, qui était le cabinet de l'homme d'Etat , et jeta autour de lui un rapide coup d'œil. Le cabinet de Danton était tendu d'un papier vert, meublé avec nne recherche artistique, orne de tableaux. ■ Aristocrate! « dit Robrapicrre, Ce mot choqua Danton. « Ab çà, mon eber, dit-il en mitant sa vaste poitrine et avançant no siège à son terrible collègue, vous venox de prononcer nu mol dont je vous remercie, car vous provoquez une explication entre nous. « Robespierre s'assit, passa une miiiu dans son gilet, appuya l'autre sur la pomme d'ivoire de sa canne qu'il plaça entre ses jambes, et répondit ; « Justement, je venais vont en demander une. — Eli bieu ! dit le tribun avec calme , mois de cette voix sonore qui faisait vibrer lçn échos de la Convention, je vais vous la donner. *» Et il s'assit à son tour, croisa 1rs jambes, mit ses mains dans ses poches, et luUsa peser son fier regard sur Robespierre. « Voyons, dit-il, qu'appelez-vous un républicain, à qni donnez* ' vous le nom d'aristocrate? Le premier est-il un homme qui fume boit, yen! marnais, est mal vêtu, loge à la nuit et sc roule dans le ruisseau? Et celui qui aime à bieu vivre, dort daDS un lit, mange à son choix , a horreur du mauvais vin et préfère un fauteuil à un escabeau, est-il nn aristocrate? Moi, je t'avoue, uioi, Danton, j'aime à avoir mes aises. Quand je rentre fatigué des luttes de la tribune, lassé sous le poids des affaires publiques, je ne dédaigne point l'édredon, je ne fais pas fi d'un fauteuil; si j'ai faim, je préfère un perdreau truffé ou un suprême de faisan à quelque ragoût noir et nauséabond, singeant l'affreux brouet dos Spartiates. Si j'ai soif, je bois de vieux vin. Kst-ce un crime ?. — Xon , dit Robespierre. — Après cela, poursuivit Danton, je ne fais pas grande attention à mon costume , je ne bro.-.<c pas mon habit du matin au soir. Je suis négligé, comme on disait sous la monarchie. Mais, bah! il y a dos IV mines qui ne délestent point cette incurie et qui préfèrent un large front, une voix robuste, un clair regard, à la coupe d'un habit et à lu tournure d'un gilet. » Robespierre souriait toujours. Danton reprit : u Vous, au contraire, vous êtes un homme austère; von» demeurez rue Saint-Honoré , dans une maison borgne , au troisième ; votre logement est Trotté en rouge, meublé de chaises de paille, triste, sombre , humide. Les citoyens qui viennent chez

vous vous y trouvent, le malin, déjeunant avec une frugalité laconienne, signant des papiers publics d'une main , récurant une coquille d'œuf de l'antre. » Quel grand citoyen ! disent-ils en vous voyant. b Cependant, l'heure de sortir est venue. Alors, le vieil homme dépouillé un moment reparaît tout à coup. Robespierre chez lui affiche la pauvreté et les œufs à la coque , mais Robespierre au dehors n'est pas Robespierre pour tout le monde. Il est des badauds qui ne connaissent point son masque, il trouve des femmes qui ont des illusions sur lui... » Alors le citoyen Robespierre se fait poudrer à l'oiseau royal , il enrubane sa queue ; son gilet est éblouissant de blancheur ; les bouffettes de ses souliers sont irréprochables, son bas est tiré comme celui d'une danseuse. • » Si , par hasard , en le voyant passer dans la rue , on le prend pour un ci-devant, Robespierre sourit, i) est heureux Voyons, cher collègue, lequel de nous deux cal un aristocrate?. » Robespierre n'avait pas cessé de sourire. ■ Je ne sais pas, dit-il, l'un et l'autre, peut-être. — A laponne heure! s'écria Danton. Ayons an moins, pendant que nous sommes seuls , la franchise des prêtres romains qni ne pouvaient se regarder sans rire, — Vous avez raison, dit Robespierre. — Et pour clore la discussion, acheva Danton, convenez de ceci : vous êtes un petit maître rt moi un viveur! Votre mauvais estomac vous a conduit au goût t. : la toilette , mon tempérament me prescrit les truffes, le vieux vin et les jeunes femmes, t.eci posé, faisons les affaires de la république!... » Alors Robespierre et Duuton devinrent sérieux et se regardèrent sans rire. « Vous ne venez pas chez moi, à m*yf heures du malin, dit Danton . sans un motif grave. — C'rsl vrai. — - Parlez , je vous écoule. — ■ Mon cher, reprit Robespierre , je sais bien que nous passerons pour des monstres aui yeux de la postérité. Mais qu'y faire? Nous voulons fonder la république, et, pour y arriver, il faut saper tous les fondements du régime passé. Les têtes tombent, mais ce» têtes étaient sur des épaules royalistes, il Tant bien nous défaire des royalistes si nous voulons empêcher à tout jamais le retour de la royauté. La première des conditions de succès en politique, c'est la logique. — Aprè»? dit froidement Danton. — Ni les massacres de septembre et du 10 aoôt, reprit Robespierre, ni l'exécution de Louis XVI, ni toute» les mesure» extrême» Digitized by Google

le citoyen Robespierre entra, le prit pour un ci-devant et lui dit brutalement :

« Où vas-tu, citoyen?

— Chez le citoyen Danton. »

Ce nom força la portière à saluer.

« Je te demande pardon, citoyen, dit-elle; je te prenais pour un aristocrate. »

Robespierre sourit en homme à qui la méprise n'était point désagréable.

« C'est au premier, dit la portière.

— Quelle porte?

— Il n'y en a qu'une. »

Robespierre gagna l'escalier; et tout en montant, il murmura :

« Danton a tort de demeurer au premier, je loge bien au troisième, moi!... »

Ce qu'il y avait de plus mal dans la maison où pénétrait le citoyen Robespierre, c'était l'entrée. Obscur d'abord, l'escalier s'élargissait. Le repos du premier étage était spacieux, et le rigide républicain trouva la porte unique moelleusement doublée de drap vert capitonné.

« Cet homme est un aristocrate! » murmura-t-il, toujours souriant.

Et il sonna.

Un garçon de quinze ans vint ouvrir; c'était l'officieux, — c'est-à-dire un individu qui cirait les bottes, lavait la vaisselle, balayait, époussetait, portait les lettres, mentait par ordre, rudoyait certains visiteurs, accueillait les autres avec empressement, recevait la pièce au besoin, mais... n'était plus domestique.

La république, en sa maternelle sollicitude pour l'égalité des hommes, avait changé le nom. Le domestique était devenu un *officieux*.

Or, comme les valets seront toujours des valets, quelque nom qu'on leur donne, à moins qu'ils ne se fassent perruquiers, ce qui est absolument la même chose, — l'*officieux* du citoyen Danton toisa le visiteur et éprouva une impression toute contraire à celle de la portière.

Il crut comme elle que le visiteur était un *ci-devant*, mais au lieu de prendre un ton rogue, il salua jusqu'à terre.

L'*officieux* du citoyen Danton ne pouvait pas être hostile à la république; mais il regrettait *in petto* l'ancien régime, attendu qu'à cette époque on portait la livrée et les bas blancs.

« Ton maître est-il là? demanda Robespierre.

— Oui, monsieur le ba..

— Tais-toi, drôle!

— Oui, monsieur...

— Appelle-moi donc citoyen, imbécile! »

Le jeune homme rougit, et comme le visiteur entrait dans une première pièce, sobrement, mais confortablement meublée, il demanda :

« Qui annoncerai-je?

— Robespierre. »

Ce nom unique, froidement articulé, épouvanta l'officieux.

Il ouvrit une porte et annonça d'une voix émue :

« Monsieur le citoyen Robespierre! »

Un large éclat de rire se fit entendre; puis un homme, enveloppé dans une robe de chambre à retroussis cerise, le cou dégagé, la tête nue, les cheveux rejetés en arrière, se montra sur le seuil de la porte ouverte par l'officieux.

C'était Danton.

Il tendit la main à Robespierre et lui dit :

« Entrez donc, cher collègue, et excusez ce petit niais qui s'imagine toujours que nous sommes de grands personnages, parce que nous faisons les affaires de l'Etat.

Le sourire n'avait point abandonné les lèvres de Robespierre.

Il pénétra dans la seconde pièce, qui était le cabinet de l'homme d'Etat, et jeta autour de lui un rapide coup d'œil.

Le cabinet de Danton était tendu d'un papier vert, meublé avec une recherche artistique, orné de tableaux.

« Aristocrate! » dit Robespierre.

Ce mot choqua Danton.

« Ah çà, mon cher, dit-il en enflant sa vaste poitrine et avançant un siége à son terrible collègue, vous venez de prononcer un mot dont je vous remercie, car vous provoquez une explication entre nous. »

Robespierre s'assit, passa une main dans son gilet, appuya l'autre sur la pomme d'ivoire de sa canne qu'il plaça entre ses jambes, et répondit :

« Justement, je venais vous en demander une.

— Eh bien! dit le tribun avec calme, mais de cette voix sonore qui faisait vibrer les échos de la Convention, je vais vous la donner. »

Et il s'assit à son tour, croisa les jambes, mit ses mains dans ses poches, et laissa peser son fier regard sur Robespierre.

« Voyons, dit-il, qu'appelez-vous un républicain, à qui donnez-vous le nom d'aristocrate? Le premier est-il un homme qui fume, boit, sent mauvais, est mal vêtu, loge à la nuit et se roule dans le ruisseau? Et celui qui aime à bien vivre, dort dans un lit, mange à son choix, a horreur du mauvais vin et préfère un fauteuil à un escabeau, est-il un aristocrate? Moi, je l'avoue, moi, Danton, j'aime à avoir mes aises. Quand je rentre fatigué des luttes de la tribune, lassé sous le poids des affaires publiques, je ne dédaigne point l'édredon, je ne fais pas fi d'un fauteuil; si j'ai faim, je préfère un perdreau truffé ou un suprême de faisan à quelque ragoût noir et nauséabond, singeant l'affreux brouet des Spartiates. Si j'ai soif, je bois de vieux vin. Est-ce un crime?

— Non, dit Robespierre.

— Après cela, poursuivit Danton, je ne fais pas grande attention à mon costume, je ne brosse pas mon habit du matin au soir. Je suis négligé, comme on disait sous la monarchie. Mais, bah! il y a des femmes qui ne détestent point cette incurie et qui préfèrent un large front; une voix robuste, un clair regard, à la coupe d'un habit et à la tournure d'un gilet. »

Robespierre souriait toujours.

Danton reprit :

« Vous, au contraire, vous êtes un homme austère; vous demeurez rue Saint-Honoré, dans une maison borgne, au troisième; votre logement est frotté en rouge, meublé de chaises de paille, triste, sombre, humide. Les citoyens qui viennent chez vous vous y trouvent, le matin, déjeunant avec une frugalité laconienne, signant des papiers publics d'une main, récurant une coquille d'œuf de l'autre.

» Quel grand citoyen! disent-ils en vous voyant.

» Cependant, l'heure de sortir est venue. Alors, le vieil homme dépouillé un moment reparaît tout à coup. Robespierre chez lui affiche la pauvreté et les œufs à la coque, mais Robespierre au dehors n'est pas Robespierre pour tout le monde. Il est des badauds qui ne connaissent point son masque, il trouve des femmes qui ont des illusions sur lui...

» Alors le citoyen Robespierre se fait poudrer à l'oiseau royal, il enrubane sa queue; son gilet est éblouissant de blancheur; les bouffettes de ses souliers sont irréprochables, son bas est tiré comme celui d'une danseuse.

» Si, par hasard, en le voyant passer dans la rue, on le prend pour un ci-devant, Robespierre sourit, il est heureux..... Voyons, cher collègue, lequel de nous deux est un aristocrate? »

Robespierre n'avait pas cessé de sourire.

« Je ne sais pas, dit-il, l'un et l'autre, peut-être.

— A la bonne heure! s'écria Danton. Ayons au moins, pendant que nous sommes seuls, la franchise des prêtres romains qui ne pouvaient se regarder sans rire.

— Vous avez raison, dit Robespierre.

— Et pour clore la discussion, acheva Danton, convenez de ceci : vous êtes un petit maître et moi un viveur! Votre mauvais estomac vous a conduit au goût de la toilette, mon tempérament me prescrit les truffes, le vieux vin et les jeunes femmes. Ceci posé, faisons les affaires de la république!... »

Alors Robespierre et Danton devinrent sérieux et se regardèrent sans rire.

« Vous ne venez pas chez moi, à neuf heures du matin, dit Danton, sans un motif grave.

— C'est vrai.

— Parlez, je vous écoute.

— Mon cher, reprit Robespierre, je sais bien que nous passerons pour des monstres aux yeux de la postérité. Mais qu'y faire? Nous voulons fonder la république, et, pour y arriver, il faut saper tous les fondements du régime passé. Les têtes tombent, mais ces têtes étaient sur des épaules royalistes, il faut bien nous défaire des royalistes si nous voulons empêcher à tout jamais le retour de la royauté. La première des conditions de succès en politique, c'est la logique.

— Après? dit froidement Danton.

— Ni les massacres de septembre et du 10 août, reprit Robespierre, ni l'exécution de Louis XVI, ni toutes les mesures extrêmes

The text on this page is estimated to be only 29.24% accurate

48 LES MASQUES ROUGES. O mol rhv.|t>» toutou. < A ç»! mon uk*r, * dit -il *o rnlUnl u <M(t poitrine, — P«ge *7. cl terribles que noos avons prises drpnis n’ont exterminé on simplerivol découragé les hommes attachés à l’ancien ordre de — Ccpenduol , observa Danton . les aristocrates , les royalistes diminuent singulièrement à Paris. — C’est une erreur, dit Robespierre, les complots royalistes s'ourdissent dans l'ombre... » Danton haussa les épaules. « Chaque jour, poursuivit Robespierre , la police découvre. . . — Quelle police? interrompit Danton arec brusquerie, — La nôtre. — La vôtre, voulez-vous dire? Car moi, dit Danton, je n'aime pas les espions, et si, parfois, j'ai aTTaire à eux , je ne crois que la dixième partie de ce qu'ils me disent. Voyons, poursuivit le tribun sans laisser A Robespierre le temps de s'eipliquer, on vons a annoncé un nouveau complot? — Oui. — Qui donc? , — Un homme qui* a déjà rendu de grands services à la république. — Comment l'appelez-vous? — Olivier Bruo. — Je ne le connais pas, dit Danton. — Pardon, on Poppelle le Uartrillaia. Danton tressaillit. a Ab! dit-il avec curiosité, c’est celui qui a découvert la conspiration des gendarmes? — Justement. — Eh bien! qu' a-t-il déconvcrt encore? • — Un complot immense. — Rahf — Une association qui a des ramifications sans nombre, #| qui n’a d'autre bot que celui de renverser la guillotine. — Bah! fit Danton, ce n’est pas un but politique cela? — Ah! vous croyez? — Et on renverserait la guillotine, qne U république ne a*en porterait pas plus mal. b Ces mots firent froncer le sourcil à Robespierre. « En attendant , continua-t-il , l'association sauve les aristocrate* condom nés. » Danton tressaillit de nouveau. ■ Hier encore... » Robespierre n’acheva pas. L' officieux du citoyen Danton entra et remit une oarte à son maître. " On demanJe à vous voir sur-le-champ, » dit-il. Danton lut les mots écrits sur la carte, pAlit légèrement, poli fît un effort supréin? cl ramena le sourire sur ses lèvres. ■ Mon cher collègue, dit-il à Robespierre, j'avais raison tout à l’heure de vous dire que j'étais un viveur... RlAtnez-moi, m«U no me condamnez pas (— Qu'est-ce? u demanda Robespierre inquiet. Danton mit nn doigt snr ses lèvres. a Maximilien Robespierre, l'homme privé, est-il discret? — Autant que l’homme public. — Kh bien! dit Danton, c'est... une femme!... ■ Robespierre eut un sourire mélangé d'indulgence et de dédain. » Donnez-moi dix minutes, reprit Danton. Tenez, restez U, voici les papiers publics... Je suis à vous tout à l’heure! • Digitized by Google l



The text on this page is estimated to be only 24.87% accurate

I IBS masques rouges. 49 La Mtjuti» ■IiiihuiiU, m trttrr* «J»! la purle : • Q»i *»l Uf • — Page !»3. Et il sortit . refermant prudemment sur lui la porte de son cabinet, afin qne Robcspiene ne pAl voir la personne qui le venait visiter. La carte que son officieux venait de remettre au citoyen Danton, portait ces mots : l. 'hnmme qui a lau re Armttndr ! Or. on a‘en souvient, l'boinmc qui avait suivi Farandole, un soir, et qui l’avait confit c aux masques rouges , avait fait le serment de recevoir tur-ie-ehamp la personne qui se présenterait chez lui en invoquant ce souvenir. Un homme, dont le visage était dissimulé par un vaste chapeau, attendait dans l'antichambre. biais Danton vit tlamboyer un regard qu'il reconnut. Il ouvrit précipitamment une porte, la porte d'un cabinet de toilette, et dit à son visiteur, en posant un doigt sur ses lèvres : « Chut! Robespierre est chez moi. — Je le sais ! — Entrez là ! » dit Danton étonné. Et il s’enferma avec le nouveau vpnn. XVII Tondit que Danton était à ce prétendu rendez-von» de femme qu'il avait annoncé à son collègue, Robespierre se promenait de long en large dans le cabinet. u Oui, murmurait ce petit homme sec, bilieux, méthodique, on dira tout re qu'on voudra, je suis la logique, c'est-à-dire le bon sens, lu raison, cc qui marche droit au but. » Danton est la fantaisie. » Cri homme a la tournure d’un tribun. Il parle haut, sa voix est sonore, son geste a de l'ampleur. Tantôt il est caressant, tantôt terrible; c'est un bel instrument, mais un instrument qu’un rien peut détraquer. Faussez le pavillon, si c’est une trompette, casses une corde, si c’est une basse... plus rien... n Moi, je suis sobre comme un cliiCTrc, inexorable comme lui. Je suis la tète, ces gens-là sont les bras. J'ordonne, ils obéissent. Le bras peut faiblir, mais la télé veut, — et la volonté est une; elle n’a pas de terme moyen, — elle est on n'est pas! • Ils se sont mis avec moi, tous ces hommes; ils se sont groupés autour de moi ; ils ae sont dit comme moi : nous voulons fonder la république ! • Folie! ■ La république, c’est l'avenir, c’est le rocher de Sisyphe qui, longtemps retombant du point d'appui factice qui lui était donné , finit par trouver un cqiiilidre véritable ! » Crs gcns-là ne «ont pas'de force à soutenir le rocher avec leura épaules, il les écrasera! Les uns ont des amis, d'antres des parents, d‘ autres des nnitres<es. .. Chacun d’eux a laissé quelque chose dans l'ancien régime, aucun d’eux n’est homme à y renoncer!... Moi, au contraire , moi, Maximilien dr Robespierre, moi, nobliau de robe, moi, ambitieux d'hier, je suis un homme fort aujourd'hui f

J'ai envisagé l'avenir, j'ai regardé sans pâlir ce renom épouvantable qui m'alteod... On m'appellera le tigre, l'hyène, le monstre altéré de sang! Qu'importe? le but est là! Je veux fonder la république, 4 Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 21.35% accurate

Î.ES MASQUES BOUGES. rl je 1* fonderai si je vis. »t ina tête reste sur me» épaules, tandis qui; les tête» des etmi inis de la république tomberont. » J'ai divorcé avec le passé , j'ai abandonné omis , parents , alliés, tout!... • Je vent être le Riclielien de ce siècle; ta hnclie qni frappe sans K li.be et s..ns ti 'te, et fuit diiu à celui qui la brandit : — Je n'ai pas d'ennemis! lies ennemis sont ceux -de l'Etat! » Tandis qu'il postait ainsi à mi-roix, marchant d'un pas inégal, en proie, lui, l'homme calme, à une surexcitation nerveuse. In porte se rouvrît. l a itou entra. I.o tribun était calme, souriant, semblable an lion qui se compl il en sa force. .. Vous disiez donc, mon cher collègue, reprit-il en souriant et s'o r coudant à la < !n minée, que Taris est infesté d'une association qui... que. . qooi... Ma foi! feuillet nie pardonner... je ne me souviens pins. « Robespierre jeta sur lui un regsrd de pitié. « Les femmes rous troublent la (été , dit-il. — Quelquefois... j'en conviens. — Avez-vous renvoyé celle-là? — Oui. — Alors, nous pouvons causer? * — Je vous écoute. » Robespierre reprit ; s 11 h'est forme à Taris une assoriilioo politique... — Dans quel but? — Dan* le but de renverser la guillotine. — Après? — Et le comité dp salut public. — Après? — Votre calme m'étonne... — Il «e devrait pas vous élenner, mon cher collègue. — Ab! — El voici pourquoi : U république ayant autorisé les clubs, le droit d'association existe. -- - Soit. — 1.3 guillotine ayant senté le deuil un pen partout , il n'est pas étonnant qu'on songe à In renverser. — Après? fit Robespierre à non tour. — Quant au comité du salut public, voyons! est-il ou n* est-il pas le pouvoir executif de la république? — 11 l'est. ■ Alors Danton rejeta fièrement sa belle tête en arrière et passa sa main frémissante dans les bon ries noire* de sa chevelure touffue. « Ab çâ! mon cher, dit-il, vous n'étes pas fou, erpendunt? — Je ne le crois pas. — Eh Hrn, qu'importe à la république, qu'importe au comité de salut public qui la représente, une association quelconque La république n' est-elle pas In soleil naissant qui luit sur ic monde? et le soleil levant a-t-il souci dis brumes qui [entourent et s'efforcent d'obscurcir ses rayons? — Phrases que tout cela! dit Robespierre. — Soit, mais c'est avec des phrase* qu'on mène le monde! Voyons, raisonnons... Qo'csl-co que celle association? — Elle se compose de gens résolus. • — - Où se réunit elle? — Un peu parlent. — Qn ris résultats a-t-rllc obtenus? — Elle a sauté plus de deux cents royalistes. — De qui tenez-vous ccs détails? — Te ma police. *» — Ab ça, dit Danton

en riant, vous avez donc une police , vous? — Ta» moi , mais le comité. — JYu suis aussi, moi, du comité. — A moi, viens-je... — Pardon , interrompit froidement Danton , si on vous fait des tapport - , pourquoi ne ui'en fail-on pas? — Mais c'eut pour cela que je suis venu, mon cher collègue. Alors expliquez-vous. — L'homme qui m'a fait ces rapports doit être, h l'heure qu'il est, dans votre antichambre. » l'n coup de sonnette interrompit Robespierre. « On bien le voilà, » dit le collègue de Danton. L'officieux reparut. • Üo demande monsieur le cilop.flalwiaitrre, dil-il. — Voilà un drôle, murmura Danton, qui me fera guillotiner! il tient â ce que l'on me preune pour uo aristocrate, a Robespierre souriait. « Fais entrer! dit brusquement Danton. — Venez, monsieur le citoyen! » dit l'officieux en rouvrant Sa porte. Un homme apparat; c'était le Marseillais. Il entra souriant, cauteleux, son bonm-t rouge à la main, l'échine souple comme un juif. « Qui êtes-vous? lai dit brutalement le tribun. — C'est l'homme dont je vous parlais, ■ dit Robef'ierre# Mais Danton ne parut pas avoir entendu. ■ Qui êtes-vous? répéta-t-il. — Je me nomme Olivier Brun , citoyen. — - Votre profession? — Agent de police. — N'avet-vous pas uo autre nom? " Le Marseillais était inquiet, il répondit avec émotion t « On m'appelle vulgairement le MiïrtcUlait. n . Quand un souffle de la tempête a passé sur la forêt , le chéue un moment courbé te redresse suprrhe. Tel sc rr dressa Danton, b ce nom. Son uni Innçait drs éclairs, sa voix était brillante et sonore, son geste dominait, sa lèvre exprimait le dédain . u Ah! dit il, c'pfI vous? Et de sou regard d'aigle U l'écrasa. I* Marseillais sp prit ù trembler. Robespierre, qui jusque-là s' riait promené de loug en large , s'arrêta indécis. « C'est vous, répéta Danton, vous qu'on nomme \e JUartnU.tit? — Oui, citoyen. — Et vous oaez venir ici? — Mais... • balbutia le Marseillais, qui regards, éperdu, le citoyen Robespierre. Danton jn.-lifia l'accusation de Robespierre, il devint tout à coup un aristocrate. u Ab çà! drôle, dit-il, tu te permets de venir chei moi, de franchir le seuil de ma maison, de souiller mr.u toit?... • Et se tournant vers Robespierre : « Ce misérable , dit-il . est an aristocrate déguisé. Il n'est pu* Marseillais , il est de Grasse. Il n'est pas républicain, il est simplement l'ennemi dm nobles. Il n'aime pas lu république, mai» il veut s'enrichir à scs di'-penv. Ce qu'H vent. c'est de l'or, une femme riche, un château! Cet homme pst un misérable, et tous ses rapports de police ne sont que de honteuse» machin .lions destinées à le débarrasser des gens qui savent les crimes qn'ii a commis ! * Et, sans attendre que Robespierre parlât, Danton marcha droit au Marseillais, le prit

par le bra», ouvrit la porte, et le jeta «Uns l'antichambre. Puis il referma la porte et dit froidement à Robespierre : m lieu cher, je commence à croire que vous avex été dope. — Dupe de qui? — De cette canaille. — Mais... mon cher collègue... » Danton haussa les épaules. ti Vous êtes fou ! dil-il, fou à lier!,.. Comment se peut-il qd'un homme comme vous prenne au sérieux rca anciens valets de U monarchie qui sont devenus les courtisans de la république? — Cependant... — Cet homme est un misérable, un lèche, un criminel 1 — D'où le savez- vous? * Celle question embarrassa Danton ; mais il répondit presque aussitôt : n Moi aussi, j'ai im police. » Ces cinq mol» eurent un singulier effet. Robespierre et Danton demeurèrent un moment rilencîenx, visà-vis l'un de l'antre. Enfin Robespierre reprit : u Prenez garde, mou cher collègue, je crois que vous traitez légèrement les plus ebers intérêts de la république. * Danton ne sourcilla point , ruais »on cœur battit violemment. m Oui donc vous antorisc à parler ainsi? demanda-t-il. — Personne. -— Alors... s Un sourire cauteleux glissa sur les lèrres da Robespierre : « Pardonnez-moi , dit-il. Je crois que je me suis trompé. • Et il Gt un pa» da retraite. Digitized bv Google

The text on this page is estimated to be only 21.20% accurate

LES MASQUES BOUGES. 5! « Vous parte»? dit Danton. — Oui. Pourquoi? — Ma», dit Robespierre toujours souriant, parce que je n'ai pîtv tien à faire ici. — Que voulez-vous donc dire? — Je venais voua dénoncer un complot contre In république, et fou* n'y croyez pas!... — Mais... — Cela me suflit! Au revoir... » Et Robespierre se dirigea vers la porte. Danton , saisi de vertige, n'osa le retenir. Sur le seuil. In forte tête de la république se retourna : h Mon cher, dit Robespierre, Vergniaud a dit h la tribur.e, un jour, que In révolution dévorerait scs eufants. Prenez garde! » Et il sortit. Danton atterré se laissa tomber sur un siège et passa nne main sur son front ; k Ccl homme, murmura-t-il , est désormais mon ennemi mortel?» Puis il eut froid au cœur. « El, ajouta-t-il tout bas, il me semble que ma tête branle sur mes épaules... ■ Pois encore un nom vint à ses lèvres... Mais comme il allait prononcer ce nom, une main le toucha, •'eppuyant sur lui. Danton tressaillit, étouffa un cri , se redressa. u Vous! » dit-il. L'inconnu avec lequel, tant à l'heure, il s'était enfermé, se trouvait derrière lai. • J'ai tout va , tout entendu , dit-il. Merci ! » Danton se. renversa, accablé, sur le dossier de son siège : ■ Ah! dit-il, sons voypz que j'ai tenu parole. — Oui. — J'ai rempli la promesse que j'avais faite à cens qui on! sauvé Ar mande. — Oui. — El tenez, ajouta le tribun, cette promesse, ce serinent.., lavez- vous cc que c'est? — Parlez... — C'est ma tête, « L'inconnu demeura calme. • Non , » dit-U. Danton secoua la tête. • « Non; cor non* vous sauverons! » Mais soudain Danton se redressa. Il était effrayant à voir; il avait le iront pâle et T cnil rempli d'écluirs. Il prit le bras de l'inconnu et le secoua rudement. « Kcoufex-rooi donc ! s'écria-t-il. Vous avez vu l'homme qui sort d'ici? C'est une hyène, une bête féroce, un tigre, un monstre, tout ce que vous voudrez! Mais tel koinmr au sourire qui tue, nu calme empoisonné, avocat au geste sobre, ce bourreau À cheveux poudrés, l'avenir qui le maudira sera impuissant à le flétrir. Il passera, le sanguinaire! étincelant et pur comme l'acier anx yeux des générations futures ! et savez-vous pourquoi? parce qu'il naura eu ni ciour, ni âme, ni entrailles, mais simplement un cerveau bien organisé, une volonté complète, nne intelligence pleine de logique! Moi. au contraire, moi, Danton le fougueux; moi, Danton le superbe, moi, Danton le tribun , moi qui , dans no moment de zèle et de sanguinaire enthousiasme, ordonnai les massacres de septembre, moi qui ai voté la inorCdu roi, moi qui ai signé des arrêts de

mort; mais moi qui avais du ea'iir, moi qui avais aimé, souffert, pleuré, espéré; moi qui aurai faibli un jour, une heure, quelques minutes; moi à qui lu nature avait donné un tempérament humain . non Ame fougueuse, une organisation humaine, je passerai à la postérité, exécré parles uns, blâmé par les autres, en état de suspicion visà-vis d un grand nombre , apprécié à ma juste valeur par la minorité! On ne discutera pas Robespierre. Il aura des ennemis acharnés et des admirateurs! Moi, an contraire, les ennemis de la république me traîneront dans la fange, et ses amis ne me défendront pas!... — le* uns et les antres vous défendront, murmura rioconnu. — Non, » dit Danton, Et pnia il se leva. « Adieu, *> dit-il. Le mol équivalait à un congé. L'inconnu se dirigea vers la porte, • Citoyen, dit-il, quoi qu'il ariive , comptez sur uous. • Mais le tribun ont un accès de colère. « Il y a deux hommes co moi, dit-il. Il y a Danton l'homme d'autrefois, l'homme qui a aimé, l'homme qui a faibli... Celui-là voua remercie! Moi* il y en a un outre, aussi, — il y a Danton l'homme politique, Danton le représentant du pmple, Danton le défense o^ de h liberté, et celui-là vous défend de tous occuper do luil... » L'inconnu sortit et mnrmuru en traversant l'antichambre : • Voilà un homme que nous venops de condamner à mort, et qui ne vent pas qu'oo le sauve! » Dans la rue, deux hommes cheminaient tranquillement côte à côte et causaient comme de vienx amis. L'un était le citoyen Robespierre. L'autre le Marseillais. Le citoyen Robespierre disait î« son corapsgoon ; « Nous sommes battus aujourd'hui... mais, sois tranquille, si fit peux me prouver, un jour ou l'autre , que Danton a des relations avec les masques routes, malgré son cou de taureau, je te promets que sa tête ne tiendra pas longtemps ru équilibre sur ses épaules !... • . XVIII Trois jours après son entrevue avec le Marseillais, la Mayotte était retournée au cabaret du Corbeau cira»/. C'était te soir. Uo feu de fagots flambait dans la cheminée et projetait dans la salle d'auberge une lueur tremblotante. Le père Gourju, le lïcux, comme on disait, et son fils, maître Nicolas Gourju , étaient assis sous le manteau de l'âtrc et fumaient leur pipe. La Mayotte allait et venait par la salle, rangeant les assiettes et les pots sur l'étagère d'un vieux bahut, dormant un coup de balai sous la table et mettant en place les escabeaux. Le vieux aspira coup sur coup deux bouffées de fumée qu'il rendit lentement , et dit : * L'hiier est mauvais, la pratique ne donne pas. » Nicolas Gourju et la Mayotte se regardèrent silcitcieascnu-nt et haussèrent les épaules. Le Vieux continua : a L'année dernière, il passait des charretiers, des voyageurs... des commis de finances... Il y avait quelquefois

un bon coup à faire... mais, cette année, il n’y a rien... rien du tout!... * La Mayotte vint s’asseoir au coin du feu. » Nous avons donc gagné bien de l’argent fan née dernière? ditelle. — Dnmeî lit le vieux, qui sembla se complaire dans ses souvenirs... il y eut d’abord le colporteur... — C'est vrai. Combien avait-il? — Septante-neuf francs. — Bon ; et puis? — ■ Et les deux rouliers que nous avons enterrés dans la cave! — A eux deux, dit la Mayotte, ils n'avaient que trente-six livres. — C’est toujours ça! et le curé... tu sais, le curé qui se sauvait et qui n’avait pas voulu prêter serment? — Oht celui-là, dit maître Nicolas Gourju, il nous a fait plus riches que tous les autres ensemble. Il avait mille livres sur lui, et c’est ai ce tes mille livres que j’ai acheté les trois arpcols du champ dans lequel nous l’avons enterré, n Le Vienx comptait. « Septante-neuf et trente-six fout cent quinze, et raille font onze cent quinze. C’est un !><^p brin d’argent, ça.... — Bah! fit la MuyoUc, Tannée n’csl pas finie, nous ne sommes encore qu’an mois de mars. — Mais elle a mal commencé... Hé! Nicolas, murmura la Mayotte , il est cmbéUul le Vieux; R n’est jamais content , dame ! / — Il n’y a pas de quoi l'être... — Vieille bêle! Suis-ta si nous n’aurons pas ce soir une belle besogne? » Le vieux sec on ail la tête. l a Mayotte prit un air à la fois goguenard et caressant. — Voyous, papa, dit-elle, qué'quc vous payez sur la ooovelle affaire ? — Quelle affaire? — La prochaine... celle qui viendra. • Digitized by Google

« Vous partez? dit Danton.

— Oui.

— Pourquoi?

— Mais, dit Robespierre toujours souriant, parce que je n'ai plus rien à faire ici.

— Que voulez-vous donc dire?

— Je venais vous dénoncer un complot contre la république, et vous n'y croyez pas!...

— Mais...

— Cela me suffit! Au revoir... »

Et Robespierre se dirigea vers la porte. Danton, saisi de vertige, n'osa le retenir.

Sur le seuil, la forte tête de la république se retourna :

« Mon cher, dit Robespierre, Vergniaud a dit à la tribune, un jour, que la révolution dévorerait ses enfants. Prenez garde! »

Et il sortit.

Danton atterré se laissa tomber sur un siége et passa une main sur son front :

« Cet homme, murmura-t-il, est désormais mon ennemi mortel? »

Puis il eut froid au cœur.

« Et, ajouta-t-il tout bas, il me semble que ma tête branle sur mes épaules... »

Puis encore un nom vint à ses lèvres...

Mais comme il allait prononcer ce nom, une main le toucha, s'appuyant sur lui.

Danton tressaillit, étouffa un cri, se redressa.

« Vous! » dit-il.

L'inconnu avec lequel, tout à l'heure, il s'était enfermé, se trouvait derrière lui.

« J'ai tout vu, tout entendu, dit-il. Merci! »

Danton se renversa, accablé, sur le dossier de son siége :

« Ah! dit-il, vous voyez que j'ai tenu parole.

— Oui.

— J'ai rempli la promesse que j'avais faite à ceux qui ont sauvé Armande.

— Oui.

— Et tenez, ajouta le tribun, cette promesse, ce serment... savez-vous ce que c'est?

— Parlez...

— C'est ma tête. »

L'inconnu demeura calme.

« Non, » dit-il.

Danton secoua la tête.

« Non; car nous vous sauverons! »

Mais soudain Danton se redressa. Il était effrayant à voir; il avait le front pâle et l'œil rempli d'éclairs. Il prit le bras de l'inconnu et le secoua rudement.

« Ecoutez-moi donc! s'écria-t-il. Vous avez vu l'homme qui sort d'ici? C'est une hyène, une bête féroce, un tigre, un monstre, tout ce que vous voudrez! Mais cet homme au sourire qui tue, au calme empoisonné, avocat au geste sobre, ce bourreau à cheveux poudrés, l'avenir qui le maudira sera impuissant à le flétrir. Il passera, le sanguinaire! étincelant et pur comme l'acier aux yeux des générations futures! et savez-vous pourquoi? parce qu'il n'aura eu ni cœur, ni âme, ni entrailles, mais simplement un cerveau bien organisé, une volonté complète, une intelligence pleine de logique! Moi, au contraire, moi, Danton le fougueux; moi, Danton le superbe, moi, Danton le tribun, moi qui, dans un moment de zèle et de sanguinaire enthousiasme, ordonnai les massacres de septembre, moi qui ai voté la mort du roi, moi qui ai signé des arrêts de mort; mais moi qui avais du cœur, moi qui avais aimé, souffert, pleuré, espéré; moi qui aurai faibli un jour, une heure, quelques minutes; moi à qui la nature avait donné un tempérament humain, une âme fougueuse, une organisation humaine, je passerai à la postérité, exécré par les uns, blâmé par les autres, en état de suspicion vis-à-vis d'un grand nombre, apprécié à ma juste valeur par la minorité! On ne discutera pas Robespierre. Il aura des ennemis acharnés et des admirateurs! Moi, au contraire, les ennemis de la république me traîneront dans la fange, et ses amis ne me défendront pas!...

— Les uns et les autres vous défendront, murmura l'inconnu.

— Non, » dit Danton.

Et puis il se leva.

« Adieu, » dit-il.

Le mot équivalait à un congé.

L'inconnu se dirigea vers la porte.

« Citoyen, dit-il, quoi qu'il arrive, comptez sur nous. »

Mais le tribun eut un accès de colère.

« Il y a deux hommes en moi, dit-il. Il y a Danton l'homme d'autrefois, l'homme qui a aimé, l'homme qui a faibli... Celui-là vous remercie! Mais il y en a un autre, aussi, — il y a Danton l'homme politique, Danton le représentant du peuple, Danton le défenseur de la liberté, et celui-là vous défend de vous occuper de lui!... »

L'inconnu sortit et murmura en traversant l'antichambre :

« Voilà un homme que nous venons de condamner à mort, et qui ne veut pas qu'on le sauve! » . . . . . .

. . . . . .

Dans la rue, deux hommes cheminaient tranquillement côte à côte et causaient comme de vieux amis.

L'un était le citoyen Robespierre.

L'autre le Marseillais.

Le citoyen Robespierre disait à son compagnon ;

« Nous sommes battus aujourd'hui... mais, sois tranquille, si tu peux me prouver, un jour ou l'autre, que Danton a des relations avec les *masques rouges*, malgré son cou de taureau, je te promets que sa tête ne tiendra pas longtemps en équilibre sur ses épaules!... »

XVIII

Trois jours après son entrevue avec le Marseillais, la Mayotte était retournée au cabaret du *Corbeau vivant*.

C'était le soir.

Un feu de fagots flambait dans la cheminée et projetait dans la salle d'auberge une lueur tremblotante.

Le père Gourju, le *Vieux*, comme on disait, et son fils, maître Nicolas Gourju, étaient assis sous le manteau de l'âtre et fumaient leur pipe.

La Mayotte allait et venait par la salle, rangeant les assiettes et les pots sur l'étagère d'un vieux bahut, donnant un coup de balai sous la table et mettant en place les escabeaux.

Le vieux aspira coup sur coup deux bouffées de fumée qu'il rendit lentement, et dit :

« L'hiver est mauvais, la pratique ne donne pas. »

Nicolas Gourju et la Mayotte se regardèrent silencieusement et haussèrent les épaules.

Le Vieux continua :

« L'année dernière, il passait des charretiers, des voyageurs... des commis de finances... Il y avait quelquefois un bon coup à faire... mais, cette année, il n'y a rien... rien du tout!... »

La Mayotte vint s'asseoir au coin du feu.

« Nous avons donc gagné bien de l'argent l'année dernière? dit-elle.

— Dame! fit le vieux, qui sembla se complaire dans ses souvenirs... il y eut d'abord le colporteur...

— C'est vrai. Combien avait-il?

— Septante-neuf francs.

— Bon; et puis?

— Et les deux rouliers que nous avons enterrés dans la cave!

— A eux deux, dit la Mayotte, ils n'avaient que trente-six livres.

— C'est toujours ça! et le curé... tu sais, le curé qui se sauvait et qui n'avait pas voulu prêter serment?

— Oh! celui-là, dit maître Nicolas Gourju, il nous a fait plus riches que tous les autres ensemble. Il avait mille livres sur lui, et c'est avec ces mille livres que j'ai acheté les trois arpents du champ dans lequel nous l'avons enterré. »

Le Vieux comptait.

« Septante-neuf et trente-six font cent quinze, et mille font onze cent quinze. C'est un beau brin d'argent, ça....

— Bah! fit la Mayotte, l'année n'est pas finie, nous ne sommes encore qu'au mois de mars.

— Mais elle a mal commencé...

— Hé! Nicolas, murmura la Mayotte, il est embêtant le Vieux; il n'est jamais content, dame!

— Il n'y a pas de quoi l'être...

— Vieille bête! Sais-tu si nous n'aurons pas ce soir une belle besogne? »

Le vieux secouait la tête.

La Mayotte prit un air à la fois goguenard et caressant.

« Voyons, papa, dit-elle, qu'est-ce que vous payez sur la nouvelle affaire?

— Quelle affaire?

— La prochaine... celle qui viendra. »

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.89% accurate

LES MASQUES ROUGES. 52 Le Vieux haussa le* épaule». « Ça ce sera pas ce soir, dans tou* le* cas, dit-il. Il fait un vent de chien au dehors , la unit est noire et les voyageurs restent chez eux. — Soppn‘oi)!* qu'il en viendra... — Bah ! je parie... — Ne parier pas; dites simplement ce que vous donnez... Car, vous le savez, papa, chacun a sa part quand nous faisons un coup. — C'est trop juste, petiote. — Bd tiers chacun, c'est la loi, reprit la Mayotte, vu qne les bons comptes font le* bons amis. — Tu parles bien, ma bru, » dit le Vieux. Quand le Vieux appelait la Mayotte ma bru t c'est qu'il était en belle humeur; car le reste du temps il se posait en puritain et grommelait contre l'union illégitime de son (ils et de la mendiante. ■ Dante, reprit la .Mayotte, s’il y a une affaire cette nuit, que payez-vous? * Le Vieux dressa l’oreille. ■ Est-ce que lu aurais vent de quelque chose? demanda-t-il. — » Non, c'est une supposition. * Le Vieux rebourra sa pipe, l'alluma et se tut. u Voulez-vous me donner la moitié de votre tiers?... • Le Vieux fit un geste dédaigneux. « Il ne viendra personne, dit-il. — Mais enfin... s’il vient quelqu'un? % — Je veux bien, dit le Vieux; peut-être que ça nou* amènera une aubaine. — Alors, reprit la Mayotte, faut bien nous entendre. Mettons qu’il vient quelqu'un... — Bon! — Il y a trente livres, nous les prenons. — Naturellement , dit le Vieux avec une simplicité patriarcale. — C’est dix francs pour Nicolas... — Oui. — Dix francs ponr moi.., — Oui, «-t dix francs pour moi. — Non. fit la Mayotte, pour vous c'est cinq francs, puisque vous me donnez la moitié de votre tiers. ■ — C’est juste, dit le Vieux, qui (il (a grimace, mais puisqu'il ne viendra personne, je ue risque guère de m'engager... — Est-ce dit? — C’est dit. » I j Mayotte eut un odieux éclat de rire et se tourna vers maître Nicolas Gourju, qui avait assisté, impassible et muet, à ce pacte cotre son père et sa concubine. u Le Vieux est volé ! » dit-elle. Ces mots firent se trémousser le petit vieillard *nr sa chaise. « Qu’est-ec? qu’y a-t-il? qti’csl-ce que vous roulez dire? » fit-il. Nicolas Gourju riait, faisant chorus avec la Mayotte. « Il y a donc du nouveau? demanda le Vieux. — Oui. — Vous attendez quelqu'un... ce soir? — Des ri-devant, vieux papa, des gens qui ont de l'or... entends-tu! Mais ce qui est dit est dit... n'rsl-ce pas? » Le Vieux eut un soupir lamentable; puis il darda son (vil gris sur la Mayotte. ■» Ah! coquine! dit-il, si tu n'avais pas (on homme pour te soutenir... — Ce qni est dit est dit, père, répliqua rudement maître Nirolas Gourju. — Mais...

pourtant.., — Bah! fit la Mayotte, vons en aurez^kijonrs assez... « Le Vieux allait répondre sans doute et chercher à annuler le pacte ; mais son fils lui imposa silence impérieusement : ■ Taisez-vous, père, et écoutez... vous qui avez l'oreille fine. » Un bruit lointain s'était fait entendre. • Il me semble, dit le Vieux, qui en effet avait une finesse d'ouïe extraordinaire, il me semble que j'entends marcher dans l'allée du ehéne tordu; comme il gèle, la terre est sonore... » La Mayotte s'appiocfaa de la porte et prêta l'oreille & son tour. • Moi aussi, dit-elle, j'entends marcher... ils sont plusieurs.,, mais ils sont loinl — Je vais sortir, reprit le Vienx. — Non, répondit Nicolas. Restez là au contraire, père, avec la Mayotte... - — Et toi7 demanda le Viens, voyant le fils se lever. — Moi , je Vais me coucher... — - Pourquoi? — Parce qu'il ne faut pas effaroucher la pratique. Je suis un homme, moi, j'ai les épaules larges, j'ai mauvaise mine... ça pourrait leur donner des doutes... tandis qu'en voyant un vieux et une femme , ils seront rassurés. — Mais, dit le Vieux, vons savez-donc qui va venir, vous autres? — Oui. — Pourquoi ne me f avez-vous pas dit? — C'est la Mayotte qui a voulu ça... histoire de rire... — Alors, j'aurai mon tiers? — Nou... moitié... puisque c'est dit. • Le Vieux soupira de nouveau. « Comme vous voudrez, dit-il. Quand on n'est pas le plu* fort, il faut bien faire ce que les autres veulent.... mais au moins von» atlrz tout me dire. — Il le faut bien, dit la Mayotte, afin que vous ne fussiez pas de hélises, petit père. » El la Mayotte prit «on air le plus caressant. « Vous vous souvenez de la nuit des gendarmes? dit-elle. — Si je m'en souviens! Ah! oui, murmura le Vieux il» m'ont laissé pour mort, les gredins! — Alors vous vous souvenez de la petite? — Oui. et du père Jérôme, donc! un Ger homme, celui-là, et qui. n'a pas des idées bêles. — Eh bien ! savez-vous qui noua attendons? — lui petite... — Non, son père et un de ses frère»... — Ah! ah! dit le Vieux, et ils sont garnit. — Ce n'est pas ça., on prendra ce qu'ils ont sur eux, ça va sans dire... mais il y aura autre chose. — Quoi? — Dii mille livres de pol-dc-vin servies par le Marseillais. » Le Vieux jeta un cri rauque. » Tiens! qu* est-ce qne vous ayez? dit la Mayotte. Est-ce que von» vous trouvez mal, petit père? — Non , mais je veux avoir mon tiers tout entier. — Ce qui est dit doit être dit! répéta Nicolas Gourju avec dureté. — Ah ! coquins que vons êtes, murmura le Vieux, vous rue dépouillez. J'aurais eu trois mille trois cent trente-trois livres... — Vous en aurez seize cent dis -sept, c'e*t déjà joli! « répondit la Mayotte. Le Vienx continuait à soupirer. . « Mais écoutez donc, reprit la Mayotte, il faut Lien que je voua fasse votre leçon. — - Allons! parle... — C'est donc le père et le

frère de la petite qui vont venir, rensé pour attendre Jérôme, un si bon serviteur!... — C’est vrai, ricana le vieux. . — Niais vous, continua la Mayotte, vous, le Vieux; vous venez de Paris , et vous avei vu Jérôme. — Ah! bon... — Jérôme ne peut venir qne demain matin. An petit jour, il sera ici... — Et il les prendra an saut du lit , dit Nicolas Gourju avec uo rire atroce. — Ah çà, fit le Vieux, c’est très-joli ça; mais comment allonsnous les expédier, ceux-là? — On mettra le père dan* la chambre, en haut, où p*t la poutre. — El le fil*? — Celui-là on le fera coucher là, dans le cabinet, où psI la trappe de la cave. Quand la trappe aura joué, nous aurons bieutù. fait l'affaire du père . n Le Vieux hocha la tête. « C’est drôle, dit-il; mai* je n'aime pas le moyen de la trappe... — Pourquoi donc ça? — Parce que c’est rare qu’ils se tuent roide. Il faut toujours descendre les achever à coup de merlin. — Eh bien! qu'est-ce que ça fait? — Comment? qu'est-ce que ça fait? fit si quelqu’un passe sur la route en ce moment-là?... la cave est profonde, mais les cris d’un homme qu'on tue, c’esl perçant... ça traverse la terre. — Bah! dit maître Nicolas, il ac l«*«ra «ur le coup... J’ai min des tessons de bouteille... — Et le père? Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.26% accurate

LES MASQUES ROUGES. 53 — C'est moi que ça regarde , répondit froidement Nicolas. — Il parait, lit la Mayotte d'un air aimable, que je a'aurai rien à faire; je serai pour la conversation, moi. — Tu les enjôleras... — Oh! soyes tranquille, ils suuperont bien... J'ai rapporté des saucisses de Paris, du lard, des œufs, et tout le tremblement. On leur fera un souper d'aristocrates. C'est In Marseillais qui paye... et il paye bien, vous savez... » Mais le Vieux continuait a être morose. ■ Eh! les enfants, dit-il tout à coup, où est Jacquemard? » Jacquemard était le nom du vieux corbeau qui vivait, apprivoisé, depuis trente années dans P an berge et lui arait donné son nom. Jacquemard errait en liberté dans la forêt pendant le jour, taulôt perché sur les arbres du voisinage , tantôt allant au loin chercher sa pro vende; mai», chaque soir, il revenait, se perchait dans un coin, sur le dos d'une chaise ou sur Panglc d'un bahut, quant! il oc venait pas sommeiller au coin du feu. a Jacquemard? dit la Mayotte, eh bien, le voilà... » El elle montra l'oiseau sinistre qui dormait, la tôle sous son aile, aur un bâton plante dans Ir mur exprès pour lui. — C'est drôle! grommela le Vieux. — Quoi, drôle? — Généralement, reprit le père Gourju, quant] il doit y avoir de la besogne ici, Jacquemard va et vient, trottine sur la table, fiasse dessous, remue les cendres avec son bec et va picorer dans e baquet aux ordures. — Vous avez remarqué ça, père? — Oui, et aujourd'hui, Jacquemard dort. Ça ne sera pas pour aujourd'hui. — Taisez-vous donc, vieux bavard, et écoutez. . . « dit Nicolas. Tous trois prêtèrent l'oreille de nouveau. Celte fois les pas étaient distincts ; et bientôt deux voix contenues arrivèrent jusqu'à In Mayotte cl ses deux compagnons. En même temps, le corbeau secoua l'aile, redressa la tête, se laissa tomber du perchoir et vint trotter dans la salle. ■ Je m'étais trompé , dit le Vieux. Ça sera bien pour ce soir. — Chut! * fit Nicolas Gourju. Il alla dans un coio et y prit on énorme marteau de casseur de pierres. C'était son arme favorite. ■ Je ne frappe jamais deux coup» , dil-il, un seul suffit. » Et il se dirigea vers l'escalier qui conduisait à l'unique ctage de la maison. I.e Vieux se remit à fumer sa pipe. Les pas approchaient , les voix devenaient distinctes. Enfin on frappa à U porte. Maître Nicolas Gourju avait disparu. La Mayotte demanda au travers du la porte : • Qui est là? — Deux pauvres marchands colporteurs, répondit une voix. — D'où venez- vous? — De bien loin. — Connaissez-vous quelqu'un par ici? — Le citoyen Jérôme. — C'est eux . » murmura la

Mayotte. Elle posa un doigt sur scs lèvres, regarda le Vieux d'on air significatif et ouvrit. Deux hommes entrèrent. En cc moment, le corbeau se prit à croasser d'une façon sinistre. XIX Des deux hommes qui venaient d'entrer dans l'auberge du Corbeau vivant, l'un était un homme d'environ cinquante ans, l'autre avait à peine la moitié de cet Age. I.e premier, malgré quelques cheveux gris, était an homme robuste, au teint basané, à l'œil clair. 11 était dans toute la force majestueuse de la maturité. \m second , qui lui ressemblait trop pour n'élre pas son fils , moins grand que lui, était néanmoins un vigoureux garçon bien découplé, marchant avec assurance, et maniant avec une souplesse menaçante le gros bâton noueux qu'il avait à la main. Le Vieux fronça le sourcil èn le* examinant. • Il y aura de la besogne! » peusa-l-il. Tous deux étaient vêtus en colporteur» : blouse bleue , casquette à oreillette» fourrées, jambes enveloppées dans de grosse» guêtres de cuir terminées par de bons souliers ferrés. Malgré un certain air de rudesse et de jovialité brutale, ces deux hommes avaient un visage distingué, qu'ils dissimulaient eu vain en faisant descendre leur casquette sur leurs yeux. La Mayotte ne s'y trompa point. u Entrez, mes lions citoyens, dit-elle, il y a place au feu pour les pauvres gens attardés, n La coquine avait pris une voix caressante. Le premier des deux hommes, c'est-à-dire le plus Agé, apret avoir franchi le seuil du cabaret , jeta un regard soupçonneux aiituut de lai. « Est-ce que vous n'avez pas de voyageurs chez vous? ■ demanda-t-i lai Mayotte cligna de l'œil. ■ Ils vont venir, dit-elle. — Ah! — Cf»! de Jérôme que vous voulez parler, n' est-ce pas? — Oui, » dit le faux colporteur, qui examina le Vieux avec défiance. Mais le Vieux avait pris son meilleur visage. « lis seront ici avant lu jour, répondit-il, Jérôme et nuuiemoi selle. » Ces mots firent tressaillir les deux colporteurs. En même temps la Mayotte ferma lu porte et- ajouta brusquement : « Monsieur le baron d'Azay, il n'y a pas à se gêner avec nous. Jérôme est notre ami. Nous avons caché votre fille pendant huit jours, et nous sommes les royaliste» les plu» dévoués, mon père et moi. — Oui, » dit le Vieux. Alors les faux colporteurs, qui un mouieiil avaient froncé le sourcil, se déridèrent. ^ Puisqu'il en est ainsi, dit le plus âgé, qui était bien réclh'inrnl le baron d'Azay, expliquez- moi comment Jérôme n'est point ici. ■ bit il déposa sa balle dans un coin, prit un rscubeutl, vint se placer au roin du feu et posa son bâton en In: ses jambes. « Voici la chose, répondit le Vieux. Jérôme, depuis qu'il est a Paris, a pris un métier pour détourner les soupçons, il s'est mis dans le commerce de sa sœur qui, vous le savez, est fruitière... — Je

sais cela. Eh bien ? — On le voit chaque malin , à deux heures, à la halle, où il achète des légumes. Presque chaque jour il fait affaire avec un maraîcher de Montgeron, le village qui est ici près. I«c maraîcher n une carriole et uu cheval qui va bon train. Il vient de Paris ici en une heure, et il ramènera Jérôme et mademoiselle, qui continue à passer pour sa fille, n Celle explication paraissait si naturelle, elle était si franchement donnée, que la confiance la plus absolue gagna le baruu d'Azay et son fils. ■ Eb bien, ma bonne femme, dit le premier, vous allez nous donner quelque chose à manger, n'est-cc pas? Nous marchons depuis ce malin et nous sommes presque à jeun. — Oui-du ! Je m'en suis doutée, fil la Mnyolle en souriant , et j'ai pris mes dimensions eu conséquence. — Hé! père, ajouta-t-elle en s'adressant au Vieux, allumez la lanterne et descendez à la cave. Vous tirerez du meilleur. • En même temps, elle ouvrit le bahut et posa sur la table un morceau de lard fumé, des œufs, du pain et du fromage. « Je vais vous faire une omelette, mes bons messieurs , dit-elle. J'ai mis des draps blancs à vos lits. — Oh! répondit le baron, nous n'avons pas besoin de deux lits; nous avons coutume de coucher ensemble eu voyage. — Alors, fit la Mayotte, à qui sans doute celte combinaifon était loin de déplaire, je vous mettrai là... * Elle ouvrit la porte de ce qu'on appelait le cabinet. C'était une petite pièce assez propre, attenant à la salle d'auberge, cl dans laquelle il y avait un lit à baldaquin de serge verte. line table supportant un pot à eau et une cuvette, deux chaise* de paille composaient avec le lit tout le mobilier. * Une seule chose bizarre aurait pu frapper les regards : c'est que le lit , au lieu d'être dressé contre le mur, se trouvait placé au milieu de la pièce. Mais la Mayotte se chargeait de tout expliquer. En montrant la chambre aux royngeurs, elle leur dit: « C'est un peu humide l'hiver, ce qui fait qu'on tire le lit loin du mur. » Digitized by Google

— C'est moi que ça regarde, répondit froidement Nicolas.

— Il paraît, fit la Mayotte d'un air aimable, que je n'aurai rien à faire; je serai pour la conversation, moi.

— Tu les enjôleras...

— Oh! soyez tranquille, ils souperont bien... J'ai rapporté des saucisses de Paris, du lard, des œufs, et tout le tremblement. On leur fera un souper d'aristocrates. C'est le Marseillais qui paye... et il paye bien, vous savez... »

Mais le Vieux continuait à être morose.

« Eh! les enfants, dit-il tout à coup, où est *Jacquemard?* »

Jacquemard était le nom du vieux corbeau qui vivait, apprivoisé, depuis trente années dans l'auberge et lui avait donné son nom.

Jacquemard errait en liberté dans la forêt pendant le jour, tantôt perché sur les arbres du voisinage, tantôt allant au loin chercher sa provende; mais, chaque soir, il revenait, se perchait dans un coin, sur le dos d'une chaise ou sur l'angle d'un bahut, quand il ne venait pas sommeiller au coin du feu.

« Jacquemard? dit la Mayotte, eh bien, le voilà... »

Et elle montra l'oiseau sinistre qui dormait, la tête sous son aile, sur un bâton planté dans le mur exprès pour lui.

— C'est drôle! grommela le Vieux.

— Quoi, drôle?

— Généralement, reprit le père Gourju, quand il doit y avoir de la besogne ici, Jacquemard va et vient, trottine sur la table, passe dessous, remue les cendres avec son bec et va picorer dans le baquet aux ordures.

— Vous avez remarqué ça, père?

— Oui, et aujourd'hui, Jacquemard dort. Ça ne sera pas pour aujourd'hui.

— Taisez-vous donc, vieux bavard, et écoutez... » dit Nicolas.

Tous trois prêtèrent l'oreille de nouveau. Cette fois les pas étaient distincts; et bientôt deux voix contenues arrivèrent jusqu'à la Mayotte et ses deux compagnons.

En même temps, le corbeau secoua l'aile, redressa la tête, se laissa tomber du perchoir et vint trotter dans la salle.

« Je m'étais trompé, dit le Vieux. Ça sera bien pour ce soir.

— Chut! » fit Nicolas Gourju.

Il alla dans un coin et y prit un énorme marteau de casseur de pierres. C'était son arme favorite.

« Je ne frappe jamais deux coups, dit-il, un seul suffit. »

Et il se dirigea vers l'escalier qui conduisait à l'unique étage de la maison.

Le Vieux se remit à fumer sa pipe.

Les pas approchaient, les voix devenaient distinctes.

Enfin on frappa à la porte.

Maître Nicolas Gourju avait disparu.

La Mayotte demanda au travers de la porte :

« Qui est là?

— Deux pauvres marchands colporteurs, répondit une voix.

— D'où venez-vous?

— De bien loin.

— Connaissez-vous quelqu'un par ici?

— Le citoyen Jérôme.

— C'est eux, » murmura la Mayotte.

Elle posa un doigt sur ses lèvres, regarda le Vieux d'un air significatif et ouvrit.

Deux hommes entrèrent.

En ce moment, le corbeau se prit à croasser d'une façon sinistre.

XIX

Des deux hommes qui venaient d'entrer dans l'auberge du Corbeau vivant, l'un était un homme d'environ cinquante ans, l'autre avait à peine la moitié de cet âge.

Le premier, malgré quelques cheveux gris, était un homme robuste, au teint basané, à l'œil clair. Il était dans toute la force majestueuse de la maturité.

Le second, qui lui ressemblait trop pour n'être pas son fils, moins grand que lui, était néanmoins un vigoureux garçon bien découplé, marchant avec assurance, et maniant avec une souplesse menaçante le gros bâton noueux qu'il avait à la main.

Le *Vieux* fronça le sourcil en les examinant.

« Il y aura de la besogne! » pensa-t-il.

Tous deux étaient vêtus en colporteurs : blouse bleue, casquette à oreillettes fourrées, jambes enveloppées dans de grosses guêtres de cuir terminées par de bons souliers ferrés.

Malgré un certain air de rudesse et de jovialité brutale, ces deux hommes avaient un visage distingué, qu'ils dissimulaient en vain en faisant descendre leur casquette sur leurs yeux.

La Mayotte ne s'y trompa point.

« Entrez, mes bons citoyens, dit-elle, il y a place au feu pour les pauvres gens attardés. »

La coquine avait pris une voix caressante.

Le premier des deux hommes, c'est-à-dire le plus âgé, après avoir franchi le seuil du cabaret, jeta un regard soupçonneux autour de lui.

« Est-ce que vous n'avez pas de voyageurs chez vous? » demanda-t-il.

La Mayotte cligna de l'œil.

« Ils vont venir, dit-elle.

— Ah!

— C'est de Jérôme que vous voulez parler, n'est-ce pas?

— Oui, » dit le faux colporteur, qui examina le Vieux avec défiance.

Mais le Vieux avait pris son meilleur visage.

« *Ils* seront ici avant le jour, répondit-il, Jérôme et *mademoiselle.* »

Ces mots firent tressaillir les deux colporteurs.

En même temps la Mayotte ferma la porte et ajouta brusquement :

« Monsieur le baron d'Azay, il n'y a pas à se gêner avec nous. Jérôme est notre ami. Nous avons caché votre fille pendant huit jours, et nous sommes les royalistes les plus dévoués, mon père et moi.

— Oui, » dit le Vieux.

Alors les faux colporteurs, qui un moment avaient froncé le sourcil, se déridèrent.

« Puisqu'il en est ainsi, dit le plus âgé, qui était bien réellement le baron d'Azay, expliquez-moi comment Jérôme n'est point ici. »

Et il déposa sa balle dans un coin, prit un escabeau, vint se placer au coin du feu et posa son bâton entre ses jambes.

« Voici la chose, répondit le Vieux. Jérôme, depuis qu'il est à Paris, a pris un métier pour détourner les soupçons, il s'est mis dans le commerce de sa sœur qui, vous le savez, est fruitière...

— Je sais cela. Eh bien?

— On le voit chaque matin, à deux heures, à la halle, où il achète des légumes. Presque chaque jour il fait affaire avec un maraîcher de Montgeron, le village qui est ici près. Le maraîcher a une carriole et un cheval qui va bon train. Il vient de Paris ici en une heure, et il ramènera Jérôme et *mademoiselle,* qui continue à passer pour sa fille. »

Cette explication paraissait si naturelle, elle était si franchement donnée, que la confiance la plus absolue gagna le baron d'Azay et son fils.

« Eh bien, ma bonne femme, dit le premier, vous allez nous donner quelque chose à manger, n'est-ce pas? Nous marchons depuis ce matin et nous sommes presque à jeun.

— Oui-da! Je m'en suis doutée, fit la Mayotte en souriant, et j'ai pris mes dimensions en conséquence. — Hé! père, ajouta-t-elle en s'adressant au Vieux, allumez la lanterne et descendez à la cave. Vous tirerez du meilleur. »

En même temps, elle ouvrit le bahut et posa sur la table un morceau de lard fumé, des œufs, du pain et du fromage.

« Je vais vous faire une omelette, mes bons messieurs, dit-elle. J'ai mis des draps blancs à vos lits.

— Oh! répondit le baron, nous n'avons pas besoin de deux lits; nous avons coutume de coucher ensemble en voyage.

— Alors, fit la Mayotte, à qui sans doute cette combinaison était loin de déplaire, je vous mettrai là... »

Elle ouvrit la porte de ce qu'on appelait le *cabinet.*

C'était une petite pièce assez propre, attenant à la salle d'auberge, et dans laquelle il y avait un lit à baldaquin de serge verte.

Une table supportant un pot à eau et une cuvette, deux chaises de paille composaient avec le lit tout le mobilier.

Une seule chose bizarre aurait pu frapper les regards : c'est que le lit, au lieu d'être dressé contre le mur, se trouvait placé au milieu de la pièce.

Mais la Mayotte se chargeait de tout expliquer. En montrant la chambre aux voyageurs, elle leur dit :

« C'est un peu humide l'hiver, ce qui fait qu'on tire le lit loin du mur. »

The text on this page is estimated to be only 21.29% accurate

U LES MASQUES HO L G ES. \a ** drap» éraierit éblouissants de blancheur, la courtine était propre, le* rideaux dit baldaquin épais et lourds. « Noua aérons là à merveille! * dit le l<*ron en souriant. Il vint oc rasseoir au coin du feu, et |a Mayotte se mil à casser les omis pour foire l'omelette. I'endant ce temps, le Vieux allumait la lanterne pour descendre à la cave. l/enlrée de la cave, comme dans beaucoup de pays, se truuwiit hors de la maison, recouverte, à trois pas du seuil, par une plaque de tôle qui abritait un escalier roide et glissant. !.e Vieux sortit, referma la porte sur lui, souleva la plaque de tôle et descendit. * Ab! malheur! murmura-t-il en choquant avec colère les une* contre le* antres ses dents jaunes et déchaussée* , depuis que celte Mayotte est ici, mon fils et elle s'entendent pour me voler,... Ah! si j'étais un homme encore!... Mais je suis vieux, et Xirol&s me tuerait d'un coup de poing !... » Le Vieux posa une bouteille sous nue futaille et tourna le robinet. Puis, tandis que le vin roulait, il rouliuua à peindre avec une sourde colère. « Voilà encore une bonne affaire pour eux ; une mauvaise pour moi... dix mille franc* ! Et dire qu'ils auront d'abord le* deux lier», cl puis la moitié de l'autre tiers ! » Il leva les yeux vers la voûte. l/i cav* était profonde ; elle élnit à près de cinq mètres sous terre. Vers le milieu surplombait une ouverture de six pieds carrés, fermée avec des planches. De celte ourerturr, qui semblait à première vue avoir été anciennement le passage de la maison à la cave, pendait une grosse corde, dont le bout était solidement fixé à un piquet enfoncé dans le snl. Celte corde était tendue. « Et dire, murmura le Vieux en remplissant une seconde bouteille, que, lorsque ces pauvres diable* seront couchés, il n'y aura qu'à dérouler cette corde pour les faire tomber don» l'autre monde! » Muitre Nicolas Gourju avait dit la vérité. Le sol de la cave était jonché de verre cassé. Le Vieux plaça onc troisième bouteille sous le robinet. » Ah! dit-il encore, si je savais qu'ils fussent généreux, les «#1res, ou pourrait peut-élre s'arranger avec eux. » Il lui riut un mauvais sourire aux lèires, et une inspiration dixboljque dans la tète. « Oui, dit-il, on pourrait voir. Après ça , il vous a l'air honnête, le père.... et si on lui demandait mille «eus.... peut-être bien ... El puis ça serait un lier moyen de se débarrasser de la Mayotte! » Lès trois bouteilles emplies , le Vieux remonta. I,' omelette fumait dans la poêle, et Uval Aray et son fil* /étaient «ris a table. Le Vieux les regarda encore. « Pant que je les taie, ■ pcnsa-l-il. Et s'adressant au baron : « Sauf

votre respect, dit -il, quand vous été* entré, monsieur le baron , il n’y avait pas cinq minutes que j'étais arrivé de Paris à pied... — Ali! fit le baron. — Ça creuse, lu marche, poursuivit le Vieux, et *i c'était un effet de votre bonté de me permettre. . . — Mettez-vous là, » dit le baron. I41 Mayotte posa l'omelette *or In table. hile était loin de sc douter que le lieux, dépouillé d'unp part de botm , méditait une atroce vengeance!... I*e l ieux était remonté une fleur de sourire aux lèvre*. Le visage anguleux «le ce petit bonhomme semblait s’ être épanoui outre mesure; il frotta ses main* l'une contre l’antre, quand il eut déposé 1rs trois bouteilles sur lu table, dit en faisant claquer sa langue : « Tour de bon vin, citoyens , c'est là de bon vin. * Ij» Mayotte avait aclovc de dresser le couvert , et !«■* «leux gentilshommes s' étaient mis à table • J ai un appétit d’enfer, dit le chevalier d'Azay. — - Et moi, donc! t fit le baron. Puis , il regarda In Vieux : « Ainsi donc, mon brave Homme, dit-il, vous été* sur que mon Vieux Jérome arrivera demain matin? — Oui , monsieur le baron, — ■ Avec ma fille t — Mais, dame! fit la Mayotte, qui savait être naïve, Jérôme serait bieu venu ce soir, à pied, /il avait clé seul. Mais la demoiselle, vous pi osez, ro a h** pied* délicats... — C’est juste, dit le baron qui pensa à sa fille avec extase — Et Jérôme, poursuivit la Mayotte, a préféré attendre l’occasion du maraîcher. — Il a eu raison, » mnrmura le baron, se résignant h alfeudre au Icrnleniuiu pour voir sa fille. Lu Mayotte posa un plat de légutim* sur la table , et regarda 1/ Vieux. Le Vieux /était assis cl mangeait, u Hé ! père, dil-rlle, voulez-vous monter? » El, du regard, elle indiquait l'escalier. Le* deux gcnldshouuues ne Grant nulle attention à ces paroles de la Mayotte. * Tu ferais mieux d’y aller toi même, » répondit le Vieux. Le baron d’Azay leva lu tète. « De quoi s'agit-il donc? — Nous avons un petit enfant là-haut, dit la Mayotte ; c‘c»t mon fils , un gars de quatorze mois... J'ai toujours peur qu’il ne se jette à bus de son berceau. » I.e baron trouva l'explication si naturelle qu’il se remit à souper. La Mayotte se dirigea vers l'escalier. Maître Nicolas Gourju était couché ; maïs il ne dormait que d’un œil. Il / était couché tout habillé et avait caché le merlin sous sa couverture. Lu Mayotte frappa doucement à la porte, u Entra I « dit (ionrjn. La Mayotte entra sans lumière, comme une voleuse. « Qu’e*t-ce? " demanda le maître de l'auberge du Corbeau tirant. — Ils vruleul coucher ensemble. — Qui? — Le père et le fils. — Eh bien! dit maître Gourju avec calme, ils tomberont tous deux sur les tessons do bouteille*. — Tu crois? — J’en suis sûr. — Alors, il n'y a qu'à fairr jouer lu trappe? — Rien que ça. Seulement ,

prévien»-moi. * — Soi* tranquille, mon homme, > dit la Mayotte. Elle redescendit h lias bruit. «‘I maître Gourju attendit avec calma ce qu'il avait souvent nppelé /'traitement. !.«'* deux messieurs «i'Azuy suupaieol pendant ce temps-là. lorsque la Mayotte reparut, le Vieux taillait fort tranquillement son pain, et sa bru illégitime ne te douta point de ce qui venait de se passer. Elle était demeurée absente cinq minutes à peine ; cependant le lieux avait mi* les cinq minute* à profit. Aussitôt qu'il avait entendu ralentir le- pas de la Mayotte au-dessus de lui, il avait posé sa petite mai» sèche sur le bru* du baroa étonné , «*t lui avait dit : — Il faut vous dépêcher, il /ugit pour vuui de la vie. » Le bai un et son (ils tressaillirent. « La femme que vous venez do voir est une coquine , poursuivit le Vieux. — Mais... Jérôme m’a écrit... — Il ne s’agit pus de Jérôme , mais d«? la Mayotte et de son bomme. — Quel homme ? — - Mon fils, qui est couché là-haut. — Eh bien? — Eh bien ! on doit vous assassiner ci-tle nuit. * Ce* paroles, pvltcinrol articulée*, arrachèrent un léger frisson à M. d'A/iiy et à son fils, la! Vieux continua : «t Qu’est-ce que vous me donnez, si je vous sauve? — Ce que tu voudras, ragondit le baron. — Dix mille btres, dit le lieux. — Kou* ne les avons pas à nous deux. — Ions me fera une reconnaissance. — Soit , « dit le baron. Le* deux émigrés comprirent que cet homme allait les arrmher à un péril bien savamment combiné, puisqu'il demandait au tant d'argent. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.04% accurate

LES MASQUES BOUGES. 55 « Vous fie* de* gentilshommes, reprit le l ieu*, et je *ai* que le» qi'iililshonunes ça tient ses promesses... Je ne suis pas républicain , moi. » l.e baron sourit. i Voyons, bonhomme, dit-il, tu prétends qu'on veut nous as•a-sioer? — Oui , mon fil» et lu Mayotte. — Et quel intérêt ont-ils » cela? — Ils venlrnt trous voler d'abord. * — ■ Et puis ? — Et gagner dix mille francs qu'on leur a promis. — Qui cela? — Des gcn3 de Taris, drs gens que vons ne eonnaissrt pas... }.' iis je n'ai pas le temps de tous donner des explications. Ecoute* lien, car la fille va redescendre, et alors il n'y aura plus moyen. — Parle donc vite. « Le Vieux montra du doigt la porte du cabinet. u (l'est lè que vous aller coucher tous dru*. Vons ferinerex Votre porte , n'osl-ce pas? vous pincerez vos pistolets sous votre Oreiller, et ton* vous eudorfoirez l>ir u tranquilles, n'cst-ce pas? — Dame (lit le baron, si les verrou» sont solides. » le Vieux se prit à sourire. — Le lit c*l sur un plancher mobile, continua-t-il, un plancher qui fait la trappe et qui basculera aussitôt que vous serez couché*. — Ah! — Vous tomberai dans la cave, à quarante pieds de profondeur, rt si vous ne vous tue* pas du coup, le fils ira vous achever à coups de merlin. — Alors , dit froidement le baron , nous conrliiTons ici auprès du feu. — Xon.non, dit le Vieux, ue faites pas ça... vous me perdriei.. . et Xicotas vous assassinerait tout de même. Il est for! comme un dogue de basse-cour. — Que faul-il faire alors? — Vous vous enfermerez dans le cabinet, niais vous ne vous coucherez pas. — Bien. — Vons vous liendrex au long du mur à gauche, et vous allen* drex que le trappe joue... Oli I ça fait un joli bruit , allés. * 1* Vieux n'eut pas le temps d'en dire davantage. I.a Mayotte reparut. Mais l'explication était suffisante. I a* baron avait compris et son fil* pareillement. Un quart d'heure après, les messieurs d1 Azay ai nient terminé leur ri pas an coin du feu , dans lequel on avait jeté une brassée de bois mort pour faire une dernière flambée, cl la Mayotte leur disait : u Venez par ici , messieurs ; le lit est bon et le draps soûl bien Lianes. * l.e baron échangea un rapide coup d'œil avec le lieux qui bourrait tranquillement sa pipe, et il cuira le premier dans la petite (Immbre à coucher du rcz-dc-diuutiéc dont la Mayotte venait d'ouvrir la porte. ' Cetlr dernière posx la lampe qu'elle tenait à La maiu sur une table, montra à se* hôtes un pot, une cuvette, une carafe d'eau et deux verres ; leur fit remarquer qu'il* avaient nu verrou et pouvaient r cutermer ; puis elle su reliia discrètement eu leur souhaitant

bonne nuit.* Le baron la remercia , et lorsqu'elle fut partie , U verrouilla la I orta. En mémo temps sou fils, Philippe d'Axay, se baissait et rocou«lissait une fissure dans le plancher. . (/était la ligne de démarcation entre la portion mobile et celle qui était à demeure. Le lit tout entier couvrait la trappe; entre le lit et le mur, le ^plancher demeurait solide. Le Vieux avait très-bien expliqué les choses. M. d'Axay ôta sa blouse et la pendit à un clou à la porte, do façon à boucher lo trou de la serrure Puis le père e(le fils se parlèrent un moment à l'oreille, armèrent leurs pistolets , se placèrent debout le long <|u tnur, souillèrent la chandelle et attendirent. . Iji Mayotte , pendant ce temps, parlait bas au Vieux, qui coutinuait à fumer sa pipe. « Ils mit l'air bien las, disait-elle. — Le fila dormait en mangeant, répondit le Vieux, — Ça ne spra pas long , cette fois , comme pour le curé. . . vous ■avez, beau-père? "" — Oui , oui , dit le Vieux eu clignant de fui), je me souviens... il n'en finissait plus de se coucher. — Ab! soupira b Mayotte, je voudrai* bien que ça fût fini. Je tueurs de sommeil, moi aussi. — Sans compter que lu anra* un joli oreiller de pièces d'or, ma bru. • I-e petit œil de la Mayotle pétilla. » Sais-tu, reprit le Vieux d'un air affable, que ta n'es pas mignonne tout de même , ma bru? - — Pourquoi donc ça? - — Mais parce que tu ne veux pas rae rendre mon demi-tiers, » En | arlanl ainsi , le Vieux faisait tout bas celte réflexion : a Je ne vent rien avoir à me reprocher. » Mau b Mayotte lui répondit avec un rire effronté : • C'est Xicobs qui Ta dit. Tant pis pour ions... il faut travailler tout de même, b. au- père. — Hélas ! soupira le l ien* , qui peur-ait eu même temps : — J'ai fait une mi-ilienre affaire qm- loi, méchante grêlée... cl lu as en bien tort de me voter mon demi-tiers. — Chul! fit tout à coup b Mayotte en posant un doigt sur ses lèvres. — Qu'est-ee? » Me indiqua b porte dn cabuiet avec b main. Vu ronflement sonore se faisait entendre au travers, u Ils durmeni, dit le lieux. — Est -ce que vous avez entendu craquer le lit, vous, beaupère ? — Oui , quand ils se sont couchés. — Eh bien, v'Ia le moment... — Descends-tu h b cave? — Et von* aussi, faut bien que vous m'éclairiez, benu-père? — C'est juste. « La Mayotte prit uuu bottine qui pendu I sous le manteau de la cheminée, y plaça no bout de chandelle et se leva la première. Le Vieux avait bourré une seconde pipe. « Ali çè! mais. c'est drôle tout de même, dit-il À b Mayotte, éacquemaid ue bouge pi». — Eh bien' c'est qu'il a besoin de dormir, répondit la grêlée. Est- ce que vous croyez à ce» bêtises, vous, beau-père? — Qui vivra verra ! » ricana le petit vieillard, qui eut un sourire sinistre. Iji Mayotte n'y prît garde. Elle ouvrit la porte du dehors, abrita sa

lanterne avec la main et sortit b première. Le Vieux, sachant qu'on aurait besoin de retourner â la cuve, avait négligé de refermer la trappe de tôle; c’était de la besogne de moins. Lu Mayotte deaceudit d'un pied léger, comme si elle fût altéu à une fétc. Toujours flegmatique et calme, le Vieux b suivait sans dessi ner les dents. « C'est une jolie idée qu'il a eue la. maître Xicobs, dit b Mayotte en posant sa lanterne sur une futaille lide. — - Oui . dît le Vieux, mal* j’aime mieux te voir défaire la corde que la défaire moi-même. — Et pourquoi cela, beau-père? — Parce que j’aurais peur d’étre écrasé. Ça tombe rudement vite la trappe. — Oui. mais je saute bien, moi. Vous allez voir. * Et b Mayotte posa une main sur b corde qui faisait jouer b bascule du ht et précipitait le* victime* dan* b cave. Cette corde était enroulée autour d’une grosse cheville plantée dans une pièce de bois Irmmersalc. h Attention ! « dit b Mayotte. Le Vieux s'effaça, u Çu y est-il? fit b grêlée. — Ça y est. r . i — Alors, soufflez la lanterne, et gare dessous I » File arraeha la cheville et voulut faire un bond en arrière; niais a;;ile et perfide comme un chat, le petit vieillard loi donna un croc* en-jamhe, la rejetant ver'icalement au-dessous de b trappe. Eu même temps b bascule joua et le lit tomba sur elle... Le Vieux n' avait point éteiul b lanterne. •
Digitized by Google

« Vous êtes des gentilshommes, reprit le Vieux, et je sais que les gentilshommes ça tient ses promesses... Je ne suis pas républicain, moi. »

Le baron sourit.

« Voyons, bonhomme, dit-il, tu prétends qu'on veut nous assassiner?

— Oui, mon fils et la Mayotte.

— Et quel intérêt ont-ils à cela?

— Ils veulent vous voler d'abord.

— Et puis?

— Et gagner dix mille francs qu'on leur a promis.

— Qui cela?

— Des gens de Paris, des gens que vous ne connaissez pas... Mais je n'ai pas le temps de vous donner des explications. Ecoutez bien, car la fille va redescendre, et alors il n'y aura plus moyen.

— Parle donc vite. »

Le Vieux montra du doigt la porte du cabinet.

« C'est là que vous allez coucher tous deux. Vous fermerez votre porte, n'est-ce pas? vous placerez vos pistolets sous votre oreiller, et vous vous endormirez bien tranquilles, n'est-ce pas?

— Dame! fit le baron, si les verrous sont solides. »

Le Vieux se prit à sourire.

« Le lit est sur un plancher mobile, continua-t-il, un plancher qui fait la trappe et qui basculera aussitôt que vous serez couchés.

— Ah!

— Vous tomberez dans la cave, à quarante pieds de profondeur, et si vous ne vous tuez pas du coup, le fils ira vous achever à coups de merlin.

— Alors, dit froidement le baron, nous coucherons ici auprès du feu.

— Non, non, dit le Vieux, ne faites pas ça... vous me perdriez... et Nicolas vous assassinerait tout de même. Il est fort comme un dogue de basse-cour.

— Que faut-il faire alors?

— Vous vous enfermerez dans le cabinet, mais vous ne vous coucherez pas.

— Bien.

— Vous vous tiendrez au long du mur à gauche, et vous attendrez que la trappe joue... Oh! ça fait un joli bruit, allez. »

Le Vieux n'eut pas le temps d'en dire davantage.

La Mayotte reparut.

Mais l'explication était suffisante. Le baron avait compris et son fils pareillement.

. . . . . .

Un quart d'heure après, les messieurs d'Azay avaient terminé leur repas au coin du feu, dans lequel on avait jeté une brassée de bois mort pour faire une dernière flambée, et la Mayotte leur disait :

« Venez par ici, messieurs; le lit est bon et le draps sont bien blancs. »

Le baron échangea un rapide coup d'œil avec le Vieux qui bourrait tranquillement sa pipe, et il entra le premier dans la petite chambre à coucher du rez-de-chaussée dont la Mayotte venait d'ouvrir la porte.

Cette dernière posa la lampe qu'elle tenait à la main sur une table, montra à ses hôtes un pot, une cuvette, une carafe d'eau et deux verres; leur fit remarquer qu'ils avaient un verrou et pouvaient s'enfermer; puis elle se retira discrètement en leur souhaitant bonne nuit.

Le baron la remercia, et lorsqu'elle fut partie, il verrouilla la porte.

En même temps son fils, Philippe d'Azay, se baissait et reconnaissait une fissure dans le plancher.

C'était la ligne de démarcation entre la portion mobile et celle qui était à demeure.

Le lit tout entier couvrait la trappe; entre le lit et le mur, le plancher demeurait solide.

Le Vieux avait très-bien expliqué les choses. M. d'Azay ôta sa blouse et la pendit à un clou à la porte, de façon à boucher le trou de la serrure.

Puis le père et le fils se parlèrent un moment à l'oreille, armèrent leurs pistolets, se placèrent debout le long du mur, soufflèrent la chandelle et attendirent.

La Mayotte, pendant ce temps, parlait bas au Vieux, qui continuait à fumer sa pipe.

« Ils ont l'air bien las, disait-elle.

— Le fils dormait en mangeant, répondit le Vieux.

— Ça ne sera pas long, cette fois, comme pour le curé... vous savez, beau-père?

— Oui, oui, dit le Vieux en clignant de l'œil, je me souviens... il n'en finissait plus de se coucher.

— Ah! soupira la Mayotte, je voudrais bien que ça fût fini. Je meurs de sommeil, moi aussi.

— Sans compter que tu auras un joli oreiller de pièces d'or, ma bru. »

Le petit œil de la Mayotte petilla.

« Sais-tu, reprit le Vieux d'un air affable, que tu n'es pas mignonne tout de même, ma bru?

— Pourquoi donc ça?

— Mais parce que tu ne veux pas me rendre mon demi-tiers. »

En parlant ainsi, le Vieux faisait tout bas cette réflexion :

« Je ne veux rien avoir à me reprocher. »

Mais la Mayotte lui répondit avec un rire effronté :

« C'est Nicolas qui l'a dit. Tant pis pour vous... il faut travailler tout de même, beau-père.

— Hélas! soupira le Vieux, qui pensait en même temps : — J'ai fait une meilleure affaire que toi, méchante grêlée... et tu as eu bien tort de me voler mon demi-tiers.

— Chut! fit tout à coup la Mayotte en posant un doigt sur ses lèvres.

— Qu'est-ce? »

Elle indiqua la porte du cabinet avec la main.

Un ronflement sonore se faisait entendre au travers.

« Ils dorment, dit le Vieux.

— Est-ce que vous avez entendu craquer le lit, vous, beau-père?

— Oui, quand ils se sont couchés.

— Eh bien, v'la le moment...

— Descends-tu à la cave?

— Et vous aussi, faut bien que vous m'éclairiez, beau-père?

— C'est juste. »

La Mayotte prit une lanterne qui pendait sous le manteau de la cheminée, y plaça un bout de chandelle et se leva la première.

Le Vieux avait bourré une seconde pipe.

« Ah çà! mais, c'est drôle tout de même, dit-il à la Mayotte, Jacquemard ne bouge pas.

— Eh bien! c'est qu'il a besoin de dormir, répondit la grêlée. Est-ce que vous croyez à ces bêtises, vous, beau-père?

— Qui vivra verra! » ricana le petit vieillard, qui eut un sourire sinistre.

La Mayotte n'y prit garde.

Elle ouvrit la porte du dehors, abrita sa lanterne avec la main et sortit la première.

Le Vieux, sachant qu'on aurait besoin de retourner à la cave, avait négligé de refermer la trappe de tôle; c'était de la besogne de moins.

La Mayotte descendit d'un pied léger, comme si elle fût allée à une fête.

Toujours flegmatique et calme, le Vieux la suivait sans desserrer les dents.

« C'est une jolie idée qu'il a eue là, maître Nicolas, dit la Mayotte en posant sa lanterne sur une futaille vide.

— Oui, dit le Vieux, mais j'aime mieux te voir défaire la corde que la défaire moi-même.

— Et pourquoi cela, beau-père?

— Parce que j'aurais peur d'être écrasé. Ça tombe rudement vite la trappe.

— Oui, mais je saute bien, moi. Vous allez voir. »

Et la Mayotte posa une main sur la corde qui faisait jouer la bascule du lit et précipitait les victimes dans la cave.

Cette corde était enroulée autour d'une grosse cheville plantée dans une pièce de bois transversale.

« Attention! » dit la Mayotte.

Le Vieux s'effaça.

« Ça y est-il? fit la grêlée.

— Ça y est.

— Alors, souffle la lanterne, et gare dessous! »

Elle arracha la cheville et voulut faire un bond en arrière; mais agile et perfide comme un chat, le petit vieillard lui donna un croc-en-jambe, la rejetant verticalement au-dessous de la trappe.

En même temps la bascule joua et le lit tomba sur elle...

Le Vieux n'avait point éteint la lanterne.

. . . . . .

The text on this page is estimated to be only 28.55% accurate

56 LES MASQUES ROUGES. Maître Nicolas Goorja entendit le bruit du lit tombant dans la cave. • Le coup est fait! ■ pensa-t-il. El il descendit pieds nus, son merlin à la main. Des cris déchirants montaient drs profondeurs du sol. ■ il faut les achever! ■ se dit-il. Et il courut à rentrée de la cave. Mais là, les cris devinrent plus distincts, et maître Nicolas fris* sonna et pâlit ; c'était la Mayotte qui criait. Il descendit , éperdu , et trouva sa concubine les deux jambes broyée* par le lit. Le Vienx s'était blotti dans une futaille vide. 1a lanterne brûlait toujours. Maître Nicolas Gourju demeura un moment inerte, immobile, contemplant d'un mil abruti la Mayotte, qui se tordait sanglante et les lèvres bordées d'écume, sous les débris de cette tuasse qui l'avait écrasée. Mais, tout aussitôt, un éclair se fit en haut de la voûte, une balle siffla, et maître Nicolas Gourju tomba mort. Le baron d'Azy, penché au bord de la trappe béante, venait de faire justice de Vaaaassin. « Voilà! ricana le Vieux en sortant alors 4e sa futaille, comment finissent les enfants qui volent leur père, a XX Le jour commençait à poindre lorsque denx hommes . qui marchaient assez rapidement, arrivèrent à la porte de la Conciergerie. L'un était tout de noir vêtu ; l'autre portait celte éternelle carmagnole qu'endossaient les patriotes exaltés Ces deux hommes, nous les avons déjà vus ensemble. C'étaient Robespierre et Olivier Brun, dit le Marseillais. A iiagt pas de cette terrible porte de la Conciergerie, qui rarement s'ouvrait pour rendre à la liberté, ils s'arrêtèrent tous deux. » Voyuus, dit Robespierre, explique-toi bien clairement, citoyen. — ic vais essayer; mais pour cela il nie faut un area. — Parle. — Vous voulez perdre Danton? — Je veux la preuve qn'il est de connivence avec les masçuss ronges et qu'il protège les aristocrates. — Et si je vons donne cette preuve, le perdrez-vous? — - Oui. » Ce mol fut articulé sèrhemeul , comme un arrêt de mort. « Eh bien, écuutei-moi... n Et le Marseillais s'assit sur le parapet du quai, en face de la Conciergerie, tandis que Robespierre demeurait debont. « Le citoyen Danton, reprit-il, aime une aristocrate. — Ah! — Oui , une fille de ci-dcvant , mademoiselle de Vérinières... — Ce nom m'est connu, dit Robespierre, mais attends dooc... Elle a été condamnée à mort il y a trois jours? — Oui. — Et exécutée... — Non. — Ah! c'est juste, je me souviens.... Il parait quelle eat enceinte. B Le Marseillais haussa les épaules, :ed by Google Digitiz



Maître Nicolas Gourju demeura un moment immobile, contemplant d'un œil abruti la Mayotte. — Page 56.

The text on this page is estimated to be only 25.58% accurate

 l< tiouilM «Lit debout, eui«U>|»|* (Uot un grand maulcau, cl k mage cuuvcrt d'un ma»que rouge. — l'agc V). ■ C'est ce qu'ils ont dit, mais c'est faux; mademoiselle de Véritiièrrs rat une honnête 611e, et depuis trois jours elle pruteste énergiquement contre ce qu'elle appelle une infime calomnie. — Alors, dit froidement le leirible proconsul, je ne vois aucrn îdc nvéuient à ce qu'elle soit exécutée. — J'allais vous le proposer. — Ah! — C'est pour cela que je vous ai prié de m'accompagner à la Conciergerie. — Mais ces cboses-là ne me regardent pas directement.... c'est l'affaire de Fonquier... — Fouquier est bien avec Danton , et Danton veut sauver mademoiselle de Vérinières à ton! prix. Or, suivez bien mon raisonnement. Nous allons pénétrer dans la prison de mademoiselle de Vérinières. — Bien. — Vous l'interrogerez et lui ferez signer une déclaration comme quoi elle n'est pas enceinte. — Crois-tu qu'elle signera? — Des deux mains. Aujourd'hui, quand le comité de salut public se réunira, fort de cette déclaration écrite, von* ferez venir Fouquier et vous vous étonnerez de ce qu'on ait sursis à F exécution de mademoiselle de Vérinières. — Et je le ferai en présence de Danton? — Naturellement. Vous le rerrrz p&lir alors... pâlir, se troubler, bsdbntier... Il était superbe hier matin, mais vous le verrez devenir tremblant, humble, suppliant... * • Robespierre écoutait avec ravissement le Marseillais et semblait jouir déjà de son Iriomphr, » Et tu crois, dit-il, qu'il s« trahira? — Oui , pour sauver mademoiselle de Vérinières. — Ah! murmura le procousul, je suis capable de faire grâce à ccllc-là si Danton avoue sa complicité avec les ma?>|iirs rouges. — Kl lui, dit brutalement le Marseillais, lui ferez-vous grâce? — Non. •> Le terrible agent de police porta la main â son bonnet. ■ A la honne heure! dit-il, vous êtes le seul homme logique de ce temps-ci , vous, citoyen Robespierre. Vous sentez que la république ne peut se fonder qu'à coups de hache ! — Allons, * dit Robespierre, que les compliments du Marseillais ne flattaient pas. Ils frappèrent h la porte de la Conciergerie, et quand le guichet se fut ouvert , le Marseillais se montra. L'agent de police avait ses grandes et ses petites entrées dans les prisons. Redouté de tous, exécré de tous, il signalait ordinairement son passage par des plaintes et des récriminations contre les geôliers et les autres employés. Il avait clé la cause de plusieurs révocations. C'était lui qui avait envoyé à la guilli'tine un aide-guichetier qui avait eu l'imprudence de pleurer sur le passage dp la

charrette. Le geôlier en chef viot recevoir le Marseillais et fit ouvrir la porte. Puis il reconnut Robespierre et salua. • Montrez-nous le livre d’écrou, • dit le Marseillais. Le geôlier se fil apporter le registre , et le Marseillais indiqua du doigt à Robespierre In notice qui concernait la citoyenne Armande de Vérinières, entrée le... condamnée le... réintégrée à la Conciergerie. dans le cabanon n" 14. Robespii ne dit au geôlier :



The text on this page is estimated to be only 20.73% accurate

XES MASQUES ROUGES. i>8 « Celte femme fit-elle tou jour* ici? • — Toujours. — Perstfle-fllc fi soutenir qu'elle nVst pas enceinte? — Depuis deux jours cite ne parle pas et reste constamment couchée. — Mais elle mange? — Oui , lorsque nous nous sommes retirés. — Kl elle ne vous adresse jamais la parole? — damais. — Quel fige a-t-elle? — Vingt ans. — Est-elle belle? — Comme un angp. — Aristocrate! dit le Marseillais, tn sais bien qu'il n'y a plus d'anges! * Robespierre sourit, et s'adressant au greffier: « Prenez une plume et de l'enrre, et conduis, z-nous au cabanon r 14. s I.C geôlier obéit. Lorsque la porte du cabanon se fut ouverte , il se fit un léger mouvement sur le lit de sangles qui en occupait le fond. La prisonnière, qui dormait toute vêtue, s éveilla et leva la télé. Robespierre fit un pas en n rière, tant il fut frappé de sa beauté. u C'est un beau brin de fille, ma foi ! r d'rte Marseillais. La prisonnière les regardait tous deux alternativement et semblait te dire : « Que peuvent-ils nie vouloir? Est-ce le bourreau et un juge? nu bien sont-ce deux bourreaux? — Citoyenne, dit Robespierre, vous avez été condamnée & mort, il ou n'a sursis à votre exécution que parce qu'il a été reconnu que vous étiez enceinte, n La prisonnière se leva, regarda Robespierre en face et partit d'un i Vlat de rire. u Ab! bon! dit- elle, je vois que vous ne savez rien, vous r.iilrcs!... « Ces mots dans la bouche d'une aristocrate étonnèrent ring. 'fièrement le procon-ul. •. Je n'ai jamais été condamnée fi mort.... et je ne suis pas enr ointe!... — C'est pourtant bien la citoyenne Armande de Vérinières? demanda Robespierre au geôlier. — Oui, dit ce dernier. — Non. » dit la prisonnière. Le Marseillais haussa les rpuules. a Je ne m'attendais pas, dit-il, fi ce qu'elle nierait son identité. * loi prisonnière s'éluit assise sur son lit et riait toujours. n Voici trois jours que je suis ici, disait-elle, et ils s'y sont tons hompés! tous ils me prennent pour la citoyenne de Vérinières.... • • uis ne vous chagrinez pas, mes beaux messieurs, la citoyenne de 1 1 nnières est en lieu sûr... cl ceux qui m'ont mise à sa place,,. >■ Ces mots arrachèrent lia cri de surprise à Robespierre et au Marseillais. v Qui donc êtes-vous? dît Robespierre. — Une chanteuse des mes qu'on appelle Farandole, » réponditclic. Robespierre regardait Farandole. La ballerine reprit, risut toujours : « Vont êtes vêtu de noir, vous; votre cravate blanche et votre gilet blanc me prouveu! que vous êtes un homme sérieux , uu homme du gouvernement. — Après', dit froidement Robespierre. — Voos venez rri'inlerroger, poursuivit la danseuse; vous

venez e :voir si je m'appelle Armande de Vérinières, n’est-ce pa*? — Oui, dit le proconsul. — Eh bien! «on... repon lit Farandole. Je suis une danseuse, f: e ballerine, une fille des rues; tout le monde à Paris me connaît; te.it le monde sait qui je suis... Je m'appelle Farandole.. . Je chantais rue des Buus- Enfants... Demandez... tout le monde vous le dira!... « Robespierre leva sur le Marseillais nn regard sévère. « Qui trompe-t-oo ici , dit-il , est-ce toi ou moi ? — Peut être tous les deux, » répondit Olivier Uruu décontenancé. Farandole continua : « Je te reconnais maintenant, citoyen, avec ton gilet blanc et ton LJ'it noir, tes lèvres minces et tou visage blême, et tes petits yeux ' gris sans chaleur. Tu es Robespierre, le grand citoyen, le pourvoyeur de la guillotine. » Robespierre ne sourcilla point. Sa voix ne subit aucune altération. • Mon enfant, dit-il simplement, ne cherchez point à me tromper. Si vous êtes mademoiselle Armande de Vérinières, dilcs-lo hardiment. C'est la liberté que je vous apporte. » Farandole se mit fi rire de nouveau. c .Mademoiselle de Vérinières, dit-elle, n’a pas besoin de sa liberté; elle est libre depuis trois jours. Depuis (rois jours elle a quitté Paris me laissant ici à sa place car je lui ressemble connue la goutte d’eau ressemble à la goutte d'eau. » Ces derniers mots jetèrent nue clarté dans les téuèbrcs donê cette ai future emplissait le cerveau de Robespierre. Il fronça le sourcil. n Ah! dit-il, vous ressemblez fila citoyenne de Vérinières? — Oui. — l’t vous avez pris sa place dans ce cachot? — Oui. » Robespierre se tourna vers le geôlier. « A ton tour, dit-il, explique-toi... • Le geôlier répondit : « Celte femme esi bien la citoyenne Vérinières; Dira ne fait paa deux créatures semblables. — Envoyez chercher les gens de mon quartier, dit Farandole, et vons verrez... ils me reconnaîtront tous. — Mais enfin, reprit Robespierre, si vons n’élcs pus la citoyenne Vérinières, comment êtes-vous entrée ici? — Deux hommes m'ont amenée. — Ah F — L'un d'eux, rn franchissant le seuil extérieur de la Conciergerie, a montré une petite plaque de cuivre... don fa laissé passer. — Et cet homme vous a amenée ici? — Oui. ■ Robespierre regarda de nouveau le geôlier : « Est ce vrai, cela? — Oui, citoyen. On m’a montré une médaille de député, et j'ai cru devoir obéir. — Et cette femme était avec eux? — Elle ou une autre, car maintenant, je n'y comprends plut rien. — Et moi je comprends tout maintenant, » dit Robespierre. Olivier Brun était fort calme. « Citoyenne, dit-il fi Farandole, connaitricz-vons les hommes qui vous t>nt amenée ici? — - Peut-être... - — Pourriez-vons les nommer? — Tu es naif, toi, citoyen, répondit la jeune fille avec clYionterie. Penses-tu donc que je rais donner de

ta besogne fila guillotine? — Prends garde! dit Robespierre fi son tour. Tu joues gros jeu, ma petite. . . * — Allons donc! je n’ai pas peur de la mort, moi... * Et le sourire abandonna scs lèvres, d une larme roula dans ses yeux. • Est-ce que j'ai besoin de vivre, moi? N'a-t-on pas guillotiné Victor? » Le Marseillais se frappa le front, « Ah! dit-il, je me souviens... cl je te reconnais... oui, tu e» Farandole! » Puis, se penchant fi l'oreille de Robespierre : b Nous tenons bien mieux notre homme, dit-il, que si nousavionx la vraie citoyenne Vérinières sous la main. — - Comment cela? — J'ai mon plan, dit Olivier Brun. Seulement]'! fout mettre cette jenne fille eç liberté. — Ab! — C’est le seul moyen de le prendre au piège... connue uo(bête faute. — Soit! * dit Robespierre. Et il dit au geôlier tout tremblant et- qui s’attendait fi être révoqué ; , • Va me chercher !r livre d'écrou. — Est-ce aujourd'hui que vous allez me guillotiner? demanda Farandole, qui n'nvait pu entendre ce que le Marseillais die citoyen Robespierre s'ôtaient dit tout bas. ■ — C’est aujourd'hui... et tn va» nous suivre. » Farandole ne témoigna ni surprise ni terreur, s Comme vous voudrez, *> dit-elle.
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.48% accurate

LES MASQUES ROUGES. Robespierre avait pris une plume et écrivait ce* ligne* en marge do nom de trnidt-mo’iM-lle Armand? de Vérinières : « Evadée... Les citoyens Robespierre, représentant «In peuple, et Olivier Brun, agent de police, s'étant transportés à la Conciergerie et ayant péuétré dans lu cachot précédemment occupé par la citoyenne Armand? Vériuières, y ont trouvé une jeune Hile lui ressemblant, mais qui a constaté son identité et prouvé qu'elle se nommait Parnndulr et riait chanteuse ambulante. Celle jeune fille avait été substituée à la citoyenne Vérinières. * I,e citoyen Robespierre a ordonné sou élargissement immédiat. » Quand il eut fini , le proconsul passa la plume à Olivier Rrun , qui signa. Puis il fit signer le geôlier, et dit enfin à Farandole : a Sais-tu écrire? — l!n peu... — Lis et signe rela. » Farandole lut avre étonnement, pnis elle regvrda cet homme terrible h qui ou faisait la réputation d'un tigre. u Comment, dit-elle, vous me mettez en liberté? — Oui. — La guillotine ne veut doue pas de moi? « — La guillotine ne veut pas des innocents. — Oh! dit-elle d'un air sombre, Victor était innocent, lui muni, n Robespierre ne répondit pas; mais il prit le manlratt de la ballerine et le lui jeta sur les épaules. » Viens avec nous, dit-il. — Où me conduisez-vous? — Hors d’ici. — El après? — Après, lu iras on tu voudras. » l’ne derni-heure après. Farandole errait seule par la nie SaintHonoré et sc dirigeait vers la rue Villrdo. Lorsqu'elle fut au seuil de la maison où elle logeait avec sa mère, elle hésita un moment et se retourna, saisie d’une vagne inquiétude. Elle craignait que ses libéra leurs ne l'eussent suivie. Mois la rue était déserte, et elle entra. a Ab! citoyenne, lui dit la concierge, que t’est il donc arrivé depuis truis jours qu'on ne l’a vue? Sais-tu que nous avons été bien en peine de loi duns la maison? — J’ai été en voyage, répondit Farandole. — Je craignais qu'on ne t'rùl arrêtée, rapport h tes opinions sur la république. » Farandole Do répondit pas. « Mais ce matin, continua la portière, nous avons en de tes nouvelles , la mère ri moi. — Et par qui? demanda Farandole. — Par un homme qui est venu et nous a dit qu’il t’attrndoi ce matin. — Et cet homme? — Il est là-haut... — Clin moi? — Oui , je lui ai donné la clef. — Voilà qui est étrange! » pensa Farandole. Puis elle songea aux protecteurs mystérieux de mademoiselle de Vérinières. « C'est Pun d’eux sans doute, » pensa-t-elle. Et elle monta. Eu ce moment un homme se montra au coin de la rue Villedo. - C'était le Marseillais. XXI Un homme

était monté chez Farandole. Avant h singulière aventure qui lui était advenue, la danseuse habitait, me Villedo, deux petites pièce» ma»*nrdées où clin de* mourait seule. • La vieille femme qui prétendait étic sa mère sc contentait d'une mansarde située au-dessus. Ainsi l'avait voulu Farandole , au temps de Victor, le préieodo soldat , qui n'était autre qu'un marquis, ta log>s de Farandole était petit, pauvre, mais merveilleusement propre, et respirait un certain purfmn artistique. Cette pauvrr enfaul qui dansait sur la place publique, les larmes bux yeux, cette GHe des mes, vêtue d'oripeaux , avait un je oc sais 59 quoi de véritablement artiste qui l'avait entraînée à emplir son réduit de meubles et d'objets inconnus au vulgaire. Sur une console, il y avait nue statuette de Clodiraa; deux petit* tableaux de Boucher ornaient les murs. Une méchante étagère Supportait quelques livres, — le théâtre de Molière, celui de Voltaire, un volume de vers d'André Chénier, et dpux Ou trois romans de madame de Lafayrtte. Farandole gagnait assez largement sa vie. Au café-concert de la rup des Bons-Enfants , on loi donnait six livres par soirée — - ce qui à cette époque, équivalait à vingt fermes d'aujourd'hui. « La ballerine employait ses économies à orner son petit logis. Depuis la mort de son Victor adoré, Hic n'avait plus d'autre passion. Un soir, un homme l'avait suivie1. C'était un gros marchand du quartier Suint-Denis, capitaine dans In garde civique , un homme considéré dans sa section, et qui n'avul pas peur d'élre pris pour un aristocrate. li était monté chez Farandole et lui avnit dit naïvement : « Je suis riche , je n'ai pas de femme et je sous aime ; veniezvous m'épouser? » Farandole lui avait répondu : « Je suis vente , et le mort que j'ai dans le cœur n'a pas laissé de place aux vivants, » Farouche en sa douleur, la ballerine n'avait pas d'amants et ne voulait point en prendre. Elle voulait mourir fidèle àn souvenir de Victor. Quand elle arriva à «a porte ce matin-là, elle s'arrêta tout émue Quel était donc cet homme qui ratieoJuit et à qui on avait douné s» clef? Celte clef était dnns la serrure, à l'extérieur, et il n'y arnit qu'à la tourner pour entrer. Et cependant Farandule éprouva comme un nfTrenx battement d# cœur. Quelque chose, une voix secrète, sans donle, lui disait qu'elle le* nuit dans sa mairi la vie de plusieurs personnes, et que des passions géintes, de vastes intérêts, sc groupaient mystérieusement autour • dis. Un léger brnit qui se fit à l'intérieur triompha de son hésitation. Elle tourna la clef et entra. Un homme était debout dans la première pièce. — - enveloppé dans un grand manteau , le visage couvert <Tnn masque rouge. • Je vous attendais, n dit-il. Farandole reconnut la voix de l'homme à qni1,

dans la nuit de son »»»»*■ arcéralion , elle avait donné le bras depuis la rue de l'ArbieSec jusqu'à la Conciergerie ; de l'homme qni avait écouté, les hirmei aux yeux , la louchante et sinistre histoire de Victor. « Vous ! dit-elle , c'est vous? — C’est moi , dit-il , je vous attendais. . . — Vous sariez donc que je sortirais de la Conciergerie? — Si je ne l’avais pas su , répondit-il d'une voix émue , vous y aurais- je conduit? — Mais qui donc êtes-vous? lit-elle avec un étonnement mêlé de crainte. — Un homme qui pleure les victimes H qui exècre les bourreaux... —-Ab! fit-elle, naïve et égoïste en su douleur, vous eussiez aimé Victor, vous? — Je l'ai connu... je Pai aimé... • Farandole s'élnnra les niaius tendues vers eel homme dont elle ne primait voir le visage. Il la prit dans ses bras, l’y serra avec émotion, et poursuivit ; « Au lion» de Victor, é coulez-moi... — Ab ! parlez... — Vous avez sauvé Armande , nioir enfant , l'éprit le masque rouge, mais ce n’est point encore assez... — Pour qui faut-il mourir? demanda-t-elle avec une simplicité sublime. — - Il ne s’agit pas de mourir, mais de tfvre. .. de vivre pour un être qni aime Armand? comme vous aimez Victor... — Ah! — Et contre qni on s’acharne , dont on a médité la perle. — Partez , dit-elle. Ce que vous ordonnerez, unis qui avez connu Victor, je le ferai. * — Birn. Bacon (cz-moi alors comment vous êtes sortie... Qui vous a délivrée! Digitized by Google

Robespierre avait pris une plume et écrivait ces lignes en marge du nom de mademoiselle Armande de Vérinières :

« Evadée... Les citoyens Robespierre, représentant du peuple, et Olivier Brun, agent de police, s'étant transportés à la Conciergerie et ayant pénétré dans le cachot précédemment occupé par la citoyenne Armande Vérinières, y ont trouvé une jeune fille lui ressemblant, mais qui a constaté son identité et prouvé qu'elle se nommait Farandole et était chanteuse ambulante. Cette jeune fille avait été substituée à la citoyenne Vérinières.

» Le citoyen Robespierre a ordonné son élargissement immédiat. »

Quand il eut fini, le proconsul passa la plume à Olivier Brun, qui signa.

Puis il fit signer le geôlier, et dit enfin à Farandole :

« Sais-tu écrire?

— Un peu...

— Lis et signe cela. »

Farandole lut avec étonnement, puis elle regarda cet homme terrible à qui on faisait la réputation d'un tigre.

« Comment, dit-elle, vous me mettez en liberté?

— Oui.

— La guillotine ne veut donc pas de moi?

— La guillotine ne veut pas des innocents.

— Oh! dit-elle d'un air sombre, Victor était innocent, lui aussi. »

Robespierre ne répondit pas; mais il prit le manteau de la ballerine et le lui jeta sur les épaules.

« Viens avec nous, dit-il.

— Où me conduisez-vous?

— Hors d'ici.

— Et après?

— Après, tu iras où tu voudras. »

. . . . . .

Une demi-heure après, Farandole errait seule par la rue Saint-Honoré et se dirigeait vers la rue Villedo.

Lorsqu'elle fut au seuil de la maison où elle logeait avec sa mère, elle hésita un moment et se retourna, saisie d'une vague inquiétude.

Elle craignait que ses libérateurs ne l'eussent suivie.

Mais la rue était déserte, et elle entra.

« Ah! citoyenne, lui dit la concierge, que t'est-il donc arrivé depuis trois jours qu'on ne t'a vue? Sais-tu que nous avons été bien en peine de toi dans la maison?

— J'ai été en voyage, répondit Farandole.

— Je craignais qu'on ne t'eût arrêtée, rapport à tes opinions sur la république. »

Farandole ne répondit pas.

« Mais ce matin, continua la portière, nous avons eu de tes nouvelles, ta mère et moi.

— Et par qui? demanda Farandole.

— Par un homme qui est venu et nous a dit qu'il t'attendai ce matin.

— Et cet homme?

— Il est là-haut...

— Chez moi?

— Oui, je lui ai donné la clef.

— Voilà qui est étrange! » pensa Farandole.

Puis elle songea aux protecteurs mystérieux de mademoiselle de Vérinières.

« C'est l'un d'eux sans doute, » pensa-t-elle.

Et elle monta.

En ce moment un homme se montra au coin de la rue Villedo.

C'était le Marseillais.

XXI

Un homme était monté chez Farandole.

Avant la singulière aventure qui lui était advenue, la danseuse habitait, rue Villedo, deux petites pièces mansardées où elle demeurait seule.

La vieille femme qui prétendait être sa mère se contentait d'une mansarde située au-dessus.

Ainsi l'avait voulu Farandole, au temps de Victor, le prétendu soldat, qui n'était autre qu'un marquis.

Le logis de Farandole était petit, pauvre, mais merveilleusement propre, et respirait un certain parfum artistique.

Cette pauvre enfant qui dansait sur la place publique, les larmes aux yeux, cette fille des rues, vêtue d'oripeaux, avait un je ne sais quoi de véritablement artiste qui l'avait entraînée à emplir son réduit de meubles et d'objets inconnus au vulgaire.

Sur une console, il y avait une statuette de Clodion; deux petits tableaux de Boucher ornaient les murs. Une méchante étagère supportait quelques livres, — le théâtre de Molière, celui de Voltaire, un volume de vers d'André Chénier, et deux ou trois romans de madame de Lafayette.

Farandole gagnait assez largement sa vie.

Au café-concert de la rue des Bons-Enfants, on lui donnait six livres par soirée — ce qui à cette époque, équivalait à vingt francs d'aujourd'hui.

La ballerine employait ses économies à orner son petit logis.

Depuis la mort de son Victor adoré, elle n'avait plus d'autre passion.

Un soir, un homme l'avait suivie.

C'était un gros marchand du quartier Saint-Denis, capitaine dans la garde civique, un homme considéré dans sa section, et qui n'avait pas peur d'être pris pour un aristocrate.

Il était monté chez Farandole et lui avait dit naïvement :

« Je suis riche, je n'ai pas de femme et je vous aime; voulez-vous m'épouser? »

Farandole lui avait répondu :

« Je suis veuve, et le mort que j'ai dans le cœur n'a pas laissé de place aux vivants. »

Farouche en sa douleur, la ballerine n'avait pas d'amants et ne voulait point en prendre. Elle voulait mourir fidèle au souvenir de Victor.

Quand elle arriva à sa porte ce matin-là, elle s'arrêta tout émue.

Quel était donc cet homme qui l'attendait et à qui on avait donné sa clef?

Cette clef était dans la serrure, à l'extérieur, et il n'y avait qu'à la tourner pour entrer.

Et cependant Farandole éprouva comme un affreux battement de cœur.

Quelque chose, une voix secrète, sans doute, lui disait qu'elle tenait dans sa main la vie de plusieurs personnes, et que des passions géantes, de vastes intérêts, se groupaient mystérieusement autour d'elle.

Un léger bruit qui se fit à l'intérieur triompha de son hésitation.

Elle tourna la clef et entra.

Un homme était debout dans la première pièce, — enveloppé dans un grand manteau, le visage couvert d'un masque rouge.

« Je vous attendais, » dit-il.

Farandole reconnut la voix de l'homme à qui, dans la nuit de son incarcération, elle avait donné le bras depuis la rue de l'Arbre-Sec jusqu'à la Conciergerie; de l'homme qui avait écouté, les larmes aux yeux, la touchante et sinistre histoire de Victor.

« Vous! dit-elle, c'est vous?

— C'est moi, dit-il, je vous attendais...

— Vous saviez donc que je sortirais de la Conciergerie?

— Si je ne l'avais pas su, répondit-il d'une voix émue, vous y aurais-je conduit?

— Mais qui donc êtes-vous? fit-elle avec un étonnement mêlé de crainte.

— Un homme qui pleure les victimes et qui exècre les bourreaux...

— Ah! fit-elle, naïve et égoïste en sa douleur, vous eussiez aimé Victor, vous?

— Je l'ai connu... je l'ai aimé... »

Farandole s'élança les mains tendues vers cet homme dont elle ne pouvait voir le visage.

Il la prit dans ses bras, l'y serra avec émotion, et poursuivit :

« Au nom de Victor, écoutez-moi...

— Ah! parlez...

— Vous avez sauvé Armande, mon enfant, reprit le masque rouge, mais ce n'est point encore assez...

— Pour qui faut-il mourir? demanda-t-elle avec une simplicité sublime.

— Il ne s'agit pas de mourir, mais de vivre... de vivre pour un être qui aime Armande comme vous aimez Victor...

— Ah!

— Et contre qui on s'acharne, dont on a médité la perte.

— Parlez, dit-elle. Ce que vous ordonnerez, vous qui avez connu Victor, je le ferai.

— Bien. Racontez-moi alors comment vous êtes sortie... Qui vous a délivrée!

The text on this page is estimated to be only 28.85% accurate

to LES MASQUES ROUGES. — Robespierre. — - Je m’en doutais, » murmura le masque rouge. Farandole lui raconta ce qui s' était passé. ■ Avez-vous su ce que Robespierre a écrit sur le livre d’écrou? — Oui. — Avez-vous signé? — Oui. » Le masque rouge parut réfléchir. a Ecoolez-inoi bien, mon enfant, dit-il enlin. Vous vous souvenez de l'homme qui allait tous les soirs rue des Bons-Enfant»? - — Oui. Celui qui m’a proposé de sauver Annan de? — Justement. Le reconnaîtriez-vous , si l'oceasiou vous plaçait levant lui? — Si je Je reconnaîtrais? dit-elle. Oh! il a un regard qui pénétre la pensée , une vois qui vibre au fond du cœur. — Eh bien ! dit le masque rouge , cet boiuuie , si vous le rencontriez, il ne faudrait pas le reconnaître. — Ah! — Si vous le reconnaissiez... — Eh bien? — Vous le tueries plus sûrement que le couteau de la gmlloline, n Farandole frissonna. « Cet homme, poursuivit le masque rouge, est en danger de mort. Si jamais on vous mettait en sa présence , niez énergiquement l’avoir jamais vu. — Je vous le jure ! dit Faraudole. — Vous êtes en liberté, continua l'inconnu , mais tout n'Cst point fini. Il peut se faire qu'on vous arrête aujourd'hui même, qu'on vous conduise devant un juge qui vous interrogera... — Que dois-je dire? que dois-je taire? — Vous tairez votre rencontre avec l'inconnu du café-concert. — Bien. Et si on vous demande qui vous u conduite à la Conciergerie, vous parlerez de nous. — Mais je ne vous connais pas, lit elle naivcmeul. — C'est précisément pour cela ! — Ah! oui, dit-elle, je comprends... — Adieu , dit le masque rouge qui enfonça son chapeua sur ses jeux et ramena un pan de son manteau sur sua visage. — - Vous partez ? dit Farandole émue. — Oui , mais nous noos reverrons... et bientôt. — Ah! tant mieux! lit-elle. — Rentres chez vous chaque soir, et regardes souvent en arrière pour voir ai vous n'éles point suivie. — Bien, et si on me sait... — Avez-vous une amie, une connaissance, quelqu'un & qui vous puissiez , au besoio , demander l’hospitalité ? — Je connais une jeune fille, une camarade qui chante, comme moi , pour vivre. — Son nom? — La Blonde. — Où demeure-t-elle ? — Rue Saint-Sauveur. » Le masque rouge réfléchit de nouveau. ■ Etes- vous sûre de celte Clic? — Comme de moi-même. — loi croyez-vous incapable de vous trahir jamais? — Elle mourrait pour moi. — Eh bien , ce soir, allez chez la Blonde. — J'irai. — Et atlendez-moi. . . ■ L'inconnu mit uo chaste baiser, on baiser de frère, sur le front de la ballerine , et a’ en alla. Dans la rue, à moitié enseveli sous

l'ombre d'une porte cochère, b Marseillais attendait. L’homme au masque rouge sortit. Mais, dans l’allée étroite et sombre de la maison où logeait Farandole , il avait en le temps d’opérer en lui une entière métamorphose. 11 avait jeté son manteau , été son masque , appliqué sur son visage une large barbe d'un blond roux. Le Marseillais vit sortir un homme en carmagnole, les mains dans •es poches, le bonnet rouge sur la tête , uu brûle-gueule aux dents. Cet homme passa près de lui en sifflant l’air du Ça ira l et. , trompé par le» apparences, le .Marseillais le laissa passer et se dit: « Ce n'est pas celui que j'attends... Pourvu que mes hommes ne tardent puiul à venir. Le hurou a un rude poignet, -et ce n’est point [moi tout seul qui pourrais P arrêter. * Il se remit à son poste d'observation et atleudil encore. Quelques minutes s’écoulèrent, puis des pas se firent entendre à l’autre extrémité de la rue, et trois homme», dont le costume équivoque et les allures dénotaient des hommes de police, vinreut à lui. *. Allons, mes enfants, leur dit le Mur»eillais, je vois que le •»loyen Robespierre n‘a pas perdu de temps. — Aussitôt prévenus, dit l’un d'eux, nous sommes partis. — Etes-vous bien armés? — Parfailei lirai. * Et chacun d’eux entr’ouvrit sa carmagnole et montra deux pistolets à su ceinture. u Quel est celui de vous qui tire le mieux? — C’est Buuissün, dit l'un. — Moi , dit celui à qui on donnait re nom , je mets, à vingt pas, une balle de pistolet dans un rouge liard. — Alors , c’est toi qui feras le coup. — Ab! — I-r coup est payé cinq cents livres. — Sur qui faut-il tirer? — Sur un homme que nous alloua arrêter là , dans cette niaisoo. — Comment est-il? — Il a un masque. — Bon , je briserai le masque. — Allons, venez... ça presse!... « Et le Marseillais si: dirigea rers la iiijimjii de Farandole, u Où allez- vous, citoyens? dit la portière, émue à la vue decez hommes de mauvaise mine. — Chez la citoyenne Faraudole. — Elle n'y est pus... — Bah ! nous verrons bien. » El il monta, suivi de ses trois hommes , sans que lu portière songeât à T arrêter. Farandole avait eu à peine le temps de ee débarrasser de son manteau. Lorsqu'elle entendit frapper, elle courut ouvrir, croyant que c'était le mnsque rouge qui revenait u Ah! c'est vous, dit-elle en reconnaissant le Marseillais. — Qui , ma petite. — Est-ce que vous avez du regret? — De quoi donc? — Mais de m'avoir mise en liberté. — Non certes. — Vous ne venez pas m’arrêter ! — Toi, non. — Qui donc , alors ? — Un homme que tu as caché ici... » Farandole se mil à rire. • Vous êtes fou... dit-elle. Il n’y a personne ici... * Mais le Marseillais courut ouvrir la porte de la seconde pièce. Celte pièce était vide comme la première. U ouvrit un cabinet, un

placard, regarda sous le lit... Farandole jouait l’étonnement le plus profond, v Mais puisque je vous dis qu'il n’y a personne, fit-elle. — Tonnerre ! hurla le Marseillais, l'oiseau a' est envolé I • Farandole regarda les agents en riant : v Je crois , dit-elle , que votre patron est fou , citoyens. » Le Marseillais fut pris d'un accès de rage. « Il y avait quelqu'un ici tont à l’heure , dit-il en secouant ruda* ment le bras de Farandole. — Je n’ai vu personne. — Prends garde ! — Bah! dit la ballerine, vous savez bien que je ne crains pas I* mort. Enunenez-moi en prison , si vous ne me croyez pas. n Le Marseillais fut dupe de ce calme. « J’ai été mal renseigné, murmura-t-il avec dépit; adieu, pe« tite. a Et il fit un signe à ses trois agents. « Filons , ajouta-t-il , ce sera pour demnin. ■ Tous trois redescendirent. Mais, comme il atteignait la dernière marche de l'escalier, I* Marseillais trébucha.
Digitized by Google

— Robespierre.

— Je m'en doutais, » murmura le masque rouge.

Farandole lui raconta ce qui s'était passé.

« Avez-vous su ce que Robespierre a écrit sur le livre d'écrou?

— Oui.

— Avez-vous signé?

— Oui. »

Le masque rouge parut réfléchir.

« Ecoutez-moi bien, mon enfant, dit-il enfin. Vous vous souvenez de l'homme qui allait tous les soirs rue des Bons-Enfants?

— Oui. Celui qui m'a proposé de sauver Armande?

— Justement. Le reconnaîtriez-vous, si l'occasion vous plaçait devant lui?

— Si je le reconnaîtrais? dit-elle. Oh! il a un regard qui pénètre la pensée, une voix qui vibre au fond du cœur.

— Eh bien! dit le masque rouge, cet homme, si vous le rencontriez, il ne faudrait pas le reconnaître.

— Ah!

— Si vous le reconnaissiez...

— Eh bien?

— Vous le tueriez plus sûrement que le couteau de la guillotine. »

Farandole frissonna.

« Cet homme, poursuivit le masque rouge, est en danger de mort. Si jamais on vous mettait en sa présence, niez énergiquement l'avoir jamais vu.

— Je vous le jure! dit Farandole.

— Vous êtes en liberté, continua l'inconnu, mais tout n'est point fini. Il peut se faire qu'on vous arrête aujourd'hui même, qu'on vous conduise devant un juge qui vous interrogera...

— Que dois-je dire? que dois-je taire?

— Vous tairez votre rencontre avec l'inconnu du café-concert.

— Bien.

— Et si on vous demande qui vous a conduite à la Conciergerie, vous parlerez de nous.

— Mais je ne vous connais pas, fit-elle naïvement.

— C'est précisément pour cela!

— Ah! oui, dit-elle, je comprends...

— Adieu, dit le masque rouge qui enfonça son chapeau sur ses yeux et ramena un pan de son manteau sur son visage.

— Vous partez? dit Farandole émue.

— Oui, mais nous nous reverrons... et bientôt.

— Ah! tant mieux! fit-elle.

— Rentrez chez vous chaque soir, et regardez souvent en arrière pour voir si vous n'êtes point suivie.

— Bien, et si on me suit...

— Avez-vous une amie, une connaissance, quelqu'un à qui vous puissiez, au besoin, demander l'hospitalité?

— Je connais une jeune fille, une camarade qui chante, comme moi, pour vivre.

— Son nom?

— La Blonde.

— Où demeure-t-elle?

— Rue Saint-Sauveur. »

Le masque rouge réfléchit de nouveau.

« Etes-vous sûre de cette fille?

— Comme de moi-même.

— La croyez-vous incapable de vous trahir jamais?

— Elle mourrait pour moi.

— Eh bien, ce soir, allez chez la Blonde.

— J'irai.

— Et attendez-moi... »

L'inconnu mit un chaste baiser, un baiser de frère, sur le front de la ballerine, et s'en alla.

. . . . . .

Dans la rue, à moitié enseveli sous l'ombre d'une porte cochère, le Marseillais attendait.

L'homme au masque rouge sortit.

Mais, dans l'allée étroite et sombre de la maison où logeait Farandole, il avait eu le temps d'opérer en lui une entière métamorphose.

Il avait jeté son manteau, ôté son masque, appliqué sur son visage une large barbe d'un blond roux.

Le Marseillais vit sortir un homme en carmagnole, les mains dans ses poches, le bonnet rouge sur la tête, un brûle-gueule aux dents.

Cet homme passa près de lui en sifflant l'air du *Ça ira!* et, trompé par les apparences, le Marseillais le laissa passer et se dit:

« Ce n'est pas celui que j'attends... Pourvu que mes hommes ne tardent point à venir. Le baron a un rude poignet, et ce n'est point moi tout seul qui pourrais l'arrêter. »

Il se remit à son poste d'observation et attendit encore.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis des pas se firent entendre à l'autre extrémité de la rue, et trois hommes, dont le costume équivoque et les allures dénotaient des hommes de police, vinrent à lui.

« Allons, mes enfants, leur dit le Marseillais, je vois que le citoyen Robespierre n'a pas perdu de temps.

— Aussitôt prévenus, dit l'un d'eux, nous sommes partis.

— Etes-vous bien armés?

— Parfaitement. »

Et chacun d'eux entr'ouvrit sa carmagnole et montra deux pistolets à sa ceinture.

« Quel est celui de vous qui tire le mieux?

— C'est Bouisson, dit l'un.

— Moi, dit celui à qui on donnait ce nom, je mets, à vingt pas, une balle de pistolet dans un rouge liard.

— Alors, c'est toi qui feras le coup.

— Ah!

— Le coup est payé cinq cents livres.

— Sur qui faut-il tirer?

— Sur un homme que nous allons arrêter là, dans cette maison.

— Comment est-il?

— Il a un masque.

— Bon, je briserai le masque.

— Allons, venez... ça presse!... »

Et le Marseillais se dirigea vers la maison de Farandole.

« Où allez-vous, citoyens? dit la portière, émue à la vue de ces hommes de mauvaise mine.

— Chez la citoyenne Farandole.

— Elle n'y est pas...

— Bah! nous verrons bien. »

Et il monta, suivi de ses trois hommes, sans que la portière songeât à l'arrêter.

Farandole avait eu à peine le temps de se débarrasser de son manteau.

Lorsqu'elle entendit frapper, elle courut ouvrir, croyant que c'était le masque rouge qui revenait.

« Ah! c'est vous, dit-elle en reconnaissant le Marseillais.

— Oui, ma petite.

— Est-ce que vous avez du regret?

— De quoi donc?

— Mais de m'avoir mise en liberté.

— Non certes.

— Vous ne venez pas m'arrêter!

— Toi, non.

— Qui donc, alors?

— Un homme que tu as caché ici... »

Farandole se mit à rire.

« Vous êtes fou... dit-elle. Il n'y a personne ici... »

Mais le Marseillais courut ouvrir la porte de la seconde pièce.

Cette pièce était vide comme la première. Il ouvrit un cabinet, un placard, regarda sous le lit...

Farandole jouait l'étonnement le plus profond.

« Mais puisque je vous dis qu'il n'y a personne, fit-elle.

— Tonnerre! hurla le Marseillais, l'oiseau s'est envolé! »

Farandole regarda les agents en riant:

« Je crois, dit-elle, que votre patron est fou, citoyens. »

Le Marseillais fut pris d'un accès de rage.

« Il y avait quelqu'un ici tout à l'heure, dit-il en secouant rudement le bras de Farandole.

— Je n'ai vu personne.

— Prends garde!

— Bah! dit la ballerine, vous savez bien que je ne crains pas la mort. Emmenez-moi en prison, si vous ne me croyez pas. »

Le Marseillais fut dupe de ce calme.

« J'ai été mal renseigné, murmura-t-il avec dépit; adieu, petite. »

Et il fit un signe à ses trois agents.

« Filons, ajouta-t-il, ce sera pour demain. »

Tous trois redescendirent.

Mais, comme il atteignait la dernière marche de l'escalier, le Marseillais trébucha.

The text on this page is estimated to be only 25.12% accurate

LES MASQUES ROUGES. #1 I venait Je se henrirr à quelque tliuse de mou; et, se baissaut, il ramassa un manteau. l'n manteau gris... l’uniforme des masques rouges. En nu1 me temps , nn des hommes relevait un autre objet. ■ Tiens! qo’ est-ce que cela? » fit-il. Le .Marseillais poussa un cri de rage. Il avait reconnu un masque de velours écarlate. « Ah! le brigand, murmura-t-il , en se souvenant de l'homme à U barbe rouge, vêtu d’une carmagnole, qui avait, tout à l'heure, passé auprès de lui... je ne l'ai pas reconnu. M’échsppert-l-il donc toujours? ■ Et il courut chez Robespierre, qui demenrail à côlé, rue SaintHonoré. Après le déport du Marseillais et de ses agents , Farandole demeura un instant incertaine sur le parti qu'elle prendrait. Elle songea d'abord à quitter son domicile, de peur que le Marseillais, se ravisant, ne vint l'arrêter. Puis elle se souvint de* recommandations du masque rouge, qui lui avait dit : a Prenez garde qu'on ne vous suive. « Elle changea de vêlements et monta à l'étage au-dessus. I jv vieille femme qui prétendait être sa mère dormait encore et c’avait plus d'elle aucun souci. Farandole pénétra duns la mansarde sans qu'elle s'évrilllt. La vieille rêvait tout haut et disait v « C'est pas avoir de chance, citoyens, que d'avoir élevé celle enfant-là pour la perdre un beau soir. Aussi je vas aller trouver la Blonde. C'est une bonne fille, la Blonde, et pas vertueuse comme celle chipie de Farandole. F.lle aime à rire, an moins; les amaols se succèdent chez elle , et c'est tout profit. • Farandole fut glacée par ces paroles ignobles. Elle se relira sur la pointe des pieds comme elle était entrée, et redescendit chez elle sans avoir éveillé la vieille femme. Puis elle ouvrit sa fenêtre. Farandole avait un voisin — un tout jeune homme , un ouvrier qui la regardait avec eztasp lorsqu'elle daignait se montrer. Ce jeune homme habitait la maison voisine, mais sa fenêtre et celle de Farandole étaient situées vis-à-vis l’une de l'autre, et une Cour étroite les séparait. L’ouvrier était un beau et pâle garçon de vingt ans, fumiste de son état. Il aimait Farandole avec frénésie, et Farandole avait deviné cet amour; mais, on le sait. Farandole ne voulait plus et ne pouvait pas aimer. Un shIuI, quelquefois un sourire triste, c’était tout ce que Baloche avait jamais recueilli. 1.0 fumiste s'appelait Baluchc. C'était un eofant de Paris, né, dans nne rue sombre, de parents inconnus, poussé au hasard, comme presque toutes les belles plantes, et qui s’était développé an soleil de la vie parisienne, le plus chaud de tou* les soleils. Baluchc contemplait depuis

trois jours les fenêtres closes de Farandole et se livrait aux plus tristrs commentaires sur le sort de la ballerine, lorsque l'une de scs fenêtres s'ouvrit. Baluche poussa un cri de joie. Farandole le vit et lui sourit. « Bonjour, mon voisin, * dit-elle. Baluche sentit ses jambes fléchir sous Ini. C'était la première fois que Farandole lui adressait la parole. a Bonjour... mademoiselle... » balbutia-l-il. Elle posa un doigt sur ses lèvres : « Chut! fit-elle, ne vous servez donc paj de mots aristocrates...» Baluche se prit à sourire et répéta : ■ Bonjour, citoyenne, n Puis, comme Farandole semblait disposée à lier conversation, il lui dit : > Est-ce que vous êtes allée en voyage? — Oui , mon voisin. — Mais vous êtes de relonr pour longtemps? — Oh! je le pense... » Farandole, tout eu répondant aux questions du jeune homme, mesurait la distance qui séparait les deux fenêtres et qui était d'one dizaine de pieds environ , mais amdessous la cour s' ouvrait béante, profonde , sinistre, et donnait le vertige. « Qu'cst-ce que voua regardez donc là, citoyenne? poursuivit Baluche. — Je vois que o^us sommes bien près , voisin. — Ab! dit le fumiste qui s'enhardit, je parierais bien d'aller chez vous sans descendre mon escalier ni remonter le vôtre. — Vraiment ! — Oh ! ça , oui. — Comment feriez-vous? — Je prendrais une planche qui fait partie de mes outils , elle a douze pipds de long; je la poserais d'un bout sur votre fenêtre, de l'autre sur la rnicuue , et je passerais à pieds j mis. — Bah ! . Le fumiste eut un accès d'audace. » Voulez- vous parier? dit-il. — Pour cela , il faudrait que je visse la planche. » Baluche ne se le fit pas répéter. Il disparut de la croisée et revint dix secondes après armé de la planche. Elle était de sapin, épaisse de deux ponces, large de huit à peine. • Et vous passeriez là-dessus? demanda Farandole. — Oui, citoyenne. — Iji tête ne vous tournerait pas? — Xon. — Je veux voir cela , dit la ballerine. — Vrai?,., vous... voulez... — Oui. — Vous me permettrez d'aller chez vous? — Prenez garde ! dit Farandole en riant , si vous êtes ému , la tête vous tournera... » Mais le fumiste avait déjà lancé la planche , tout en la retenant par un bout , et il l'appuyait sur la croisée de Farandole. • Bon! dit celle-ci . tenez-la bien... — Pourquoi ? demanda Baluche stupéfait. — Mais, dit-elle en riant, parce que je vais vous prouver que j'eo sais autant que vous... ■ fit avant que le jeune homme eût eu le temps de jeter un cri et de s'y opposer , Farandole fut debout sur le bord de sa croisée et appuya nn pied sur la plauche. Baluehe devint plus pâle encore qu'il n' était (T ordinaire. Mais Farandole attacha sur lui un regard d'une incroyable énergie. • Maintmez la planche, dit-elle, et ne cries pas... » Elle fit deux pas en avant , au-dessus de

l'abîme , et Baluche ferma les yeux. Ce qu'il aurait eu le courage de faire l’épouvantait exécuté par une femme, — nne femme qu'il aimait. - — Mais Farandole était brave ; et son ctrur ne battit pas plus vite , demeura sûr.'.. Elle passa, regardant droit devant elle , et fut à deux pieds de la croisée de Baluche , elle s’élança et tomba , 1rs pieds joints, dans les bras du jeune homme, qui jeta un cri de joie. Farandole lui dit alors : » Retirez votre planche et fermez votre croisée... » Il ent nn hattemant de emur. • Je n’ai pas envie, continua-t-elle, de m’en retourner par le même chemin. • — Vous avez eu peur? — Xon , dit-elle avec calme. — Eh bien , moi , dit Baluche , j'ai eu peur pour vous... — Ah! — J’ai cm que j’allais mourir... » Farandole l’aida à retirer la planche ; puis elle ferma elle-même la croisée. Puis encore elle prit les moins du jeone ouvrier dans les siennes, le regarda gravement et lui dit : u J’ai deviné que vous m'aimiez... • Baluche jeta un cri et tomba à genoux. » Et alors , continua simplement Farandole , je suis venue à vous, parce que j'ai besoin de vous... — Ah! dit le jeune homme avec enthousiasme , faut-il mourir?.., — Peut-être... » dit-elle (T im air sombre. Et elle ajouta , pressant toujours sa main : » Sait-on, par le temps qui court, si l'air qu'on respire n’est pas empoisonné? — Ob 1 murmura Baluche avec extase , mourir pour rou$, c'est vivre... c’est le bonheur I » son pied lorsqu elle XXII Un conciliabnle se tenait rue do Renard-Saint-Sauvcnr ce jour* là, vers neuf heures du soir, entre les masques rouges. Digitized by Google

Il venait de se heurter à quelque chose de mou; et, se baissant, il ramassa un manteau.

Un manteau gris... l'uniforme des masques rouges.

En même temps, un des hommes relevait un autre objet.

« Tiens! qu'est-ce que cela? » fit-il.

Le Marseillais poussa un cri de rage.

Il avait reconnu un masque de velours écarlate.

« Ah! le brigand, murmura-t-il, en se souvenant de l'homme à la barbe rouge, vêtu d'une carmagnole, qui avait, tout à l'heure, passé auprès de lui... je ne l'ai pas reconnu. M'échappera-t-il donc toujours? »

Et il courut chez Robespierre, qui demeurait à côté, rue Saint-Honoré.

Après le départ du Marseillais et de ses agents, Farandole demeura un instant incertaine sur le parti qu'elle prendrait. Elle songea d'abord à quitter son domicile, de peur que le Marseillais, se ravisant, ne vînt l'arrêter. Puis elle se souvint des recommandations du masque rouge, qui lui avait dit : « Prenez garde qu'on ne vous suive. »

Elle changea de vêtements et monta à l'étage au-dessus.

La vieille femme qui prétendait être sa mère dormait encore et n'avait plus d'elle aucun souci.

Farandole pénétra dans la mansarde sans qu'elle s'éveillât.

La vieille rêvait tout haut et disait :

« C'est pas avoir de chance, citoyens, que d'avoir élevé cette enfant-là pour la perdre un beau soir. Aussi je vas aller trouver la Blonde. C'est une bonne fille, la Blonde, et pas vertueuse comme cette chipie de Farandole. Elle aime à rire, au moins; les amants se succèdent chez elle, et c'est tout profit. »

Farandole fut glacée par ces paroles ignobles.

Elle se retira sur la pointe des pieds comme elle était entrée, et redescendit chez elle sans avoir éveillé la vieille femme.

Puis elle ouvrit sa fenêtre.

Farandole avait un voisin — un tout jeune homme, un ouvrier qui la regardait avec extase lorsqu'elle daignait se montrer.

Ce jeune homme habitait la maison voisine, mais sa fenêtre et celle de Farandole étaient situées vis-à-vis l'une de l'autre, et une cour étroite les séparait.

L'ouvrier était un beau et pâle garçon de vingt ans, fumiste de son état. Il aimait Farandole avec frénésie, et Farandole avait deviné cet amour; mais, on le sait, Farandole ne voulait plus et ne pouvait pas aimer.

Un salut, quelquefois un sourire triste, c'était tout ce que Baluche avait jamais recueilli.

Le fumiste s'appelait Baluche.

C'était un enfant de Paris, né, dans une rue sombre, de parents inconnus, poussé au hasard, comme presque toutes les belles plantes, et qui s'était développé au soleil de la vie parisienne, le plus chaud de tous les soleils.

Baluche contemplait depuis trois jours les fenêtres closes de Farandole et se livrait aux plus tristes commentaires sur le sort de la ballerine, lorsque l'une de ses fenêtres s'ouvrit.

Baluche poussa un cri de joie.

Farandole le vit et lui sourit.

« Bonjour, mon voisin, » dit-elle.

Baluche sentit ses jambes fléchir sous lui. C'était la première fois que Farandole lui adressait la parole.

« Bonjour... mademoiselle... » balbutia-t-il.

Elle posa un doigt sur ses lèvres :

« Chut! fit-elle, ne vous servez donc pas de mots aristocrates... »

Baluche se prit à sourire et répéta :

« Bonjour, citoyenne. »

Puis, comme Farandole semblait disposée à lier conversation, il lui dit :

« Est-ce que vous êtes allée en voyage?

— Oui, mon voisin.

— Mais vous êtes de retour pour longtemps?

— Oh! je le pense... »

Farandole, tout en répondant aux questions du jeune homme, mesurait la distance qui séparait les deux fenêtres et qui était d'une dizaine de pieds environ, mais au-dessous la cour s'ouvrait béante, profonde, sinistre, et donnait le vertige.

« Qu'est-ce que vous regardez donc là, citoyenne? poursuivit Baluche.

— Je vois que nous sommes bien près, voisin.

— Ah! dit le fumiste qui s'enhardit, je parierais bien d'aller chez vous sans descendre mon escalier ni remonter le vôtre.

— Vraiment!

— Oh! ça, oui.

— Comment feriez-vous?

— Je prendrais une planche qui fait partie de mes outils, elle a douze pieds de long; je la poserais d'un bout sur votre fenêtre, de l'autre sur la mienne, et je passerais à pieds joints.

— Bah! »

Le fumiste eut un accès d'audace.

« Voulez-vous parier? dit-il.

— Pour cela, il faudrait que je visse la planche. »

Baluche ne se le fit pas répéter. Il disparut de la croisée et revint dix secondes après armé de la planche.

Elle était de sapin, épaisse de deux pouces, large de huit à peine.

« Et vous passeriez là-dessus? demanda Farandole.

— Oui, citoyenne.

— La tête ne vous tournerait pas?

— Non.

— Je veux voir cela, dit la ballerine.

— Vrai?... vous... voulez...

— Oui.

— Vous me permettrez d'aller chez vous?

— Prenez garde! dit Farandole en riant, si vous êtes ému, la tête vous tournera... »

Mais le fumiste avait déjà lancé la planche, tout en la retenant par un bout, et il l'appuyait sur la croisée de Farandole.

« Bon! dit celle-ci, tenez-la bien...

— Pourquoi? demanda Baluche stupéfait.

— Mais, dit-elle en riant, parce que je vais vous prouver que j'en sais autant que vous... »

Et avant que le jeune homme eût eu le temps de jeter un cri et de s'y opposer, Farandole fut debout sur le bord de sa croisée et appuya un pied sur la planche.

Baluche devint plus pâle encore qu'il n'était d'ordinaire.

Mais Farandole attacha sur lui un regard d'une incroyable énergie.

« Maintenez la planche, dit-elle, et ne criez pas... »

Elle fit deux pas en avant, au-dessus de l'abîme, et Baluche ferma les yeux. Ce qu'il aurait eu le courage de faire l'épouvantait exécuté par une femme, — une femme qu'il aimait. — Mais Farandole était brave; et son cœur ne battit pas plus vite, son pied demeura sûr... Elle passa, regardant droit devant elle, et lorsqu'elle fut à deux pieds de la croisée de Baluche, elle s'élança et tomba, les pieds joints, dans les bras du jeune homme, qui jeta un cri de joie.

Farandole lui dit alors :

« Retirez votre planche et fermez votre croisée... »

Il eut un battement de cœur.

« Je n'ai pas envie, continua-t-elle, de m'en retourner par le même chemin.

— Vous avez eu peur?

— Non, dit-elle avec calme.

— Eh bien, moi, dit Baluche, j'ai eu peur pour vous...

— Ah!

— J'ai cru que j'allais mourir... »

Farandole l'aida à retirer la planche; puis elle ferma elle-même la croisée.

Puis encore elle prit les mains du jeune ouvrier dans les siennes, le regarda gravement et lui dit :

« J'ai deviné que vous m'aimiez... »

Baluche jeta un cri et tomba à genoux.

« Et alors, continua simplement Farandole, je suis venue à vous, parce que j'ai besoin de vous...

— Ah! dit le jeune homme avec enthousiasme, faut-il mourir?...

— Peut-être... » dit-elle d'un air sombre.

Et elle ajouta, pressant toujours sa main :

» Sait-on, par le temps qui court, si l'air qu'on respire n'est pas empoisonné?

— Oh! murmura Baluche avec extase, mourir pour vous, c'est vivre... c'est le bonheur! »

XXII

Un conciliabule se tenait rue du Renard-Saint-Sauveur ce jour-là, vers neuf heures du soir, entre les masques rouges.

The text on this page is estimated to be only 23.89% accurate

a LES MASQUES ROUGES. « Citoyt-os, disait le président, lorsqu'il s’agit d'aristocrate* vulgaire», de gens ay.int simplement conspiré contre la république, nous sommes de force à les tirer d'aflaire, à Paris même, et sans non* préoccuper des moyens à employer pour les faire sortir de France. Mais aujourd'hui, citoyens, il s’agit d'une aristocrate hors ligne, d’une femme qui a soulevé des tempêtes sur son passage, rt il est necessaire de Lien nous entendre. * On écoutait religieusement le président , et le plus profond silence régnait dans rassemblée. * En quelques mots , reprit le président , je vais vous mettre au courant de la situation. — Parlez! partez! dirent plusieurs voit. — L'aristocrate dont il s’agit s'appelle mademoiselle Amvmde de Vérinières. — Mais nous favons sauvée! dit un masque rouge. — Elle est en liberté! dit un autre. - Elle s’est réfugiée, ajouta un troisième, dans l'hôtel de l'ambassade d'Espagne. — Tout cela est vrai. — Donc elle est en sûreté? — Xon. — Pourquoi? — Voici : la citoyenne Vérinières , aristocrate , royaliste , condamnée à mort, importait peu au citoyen Robespierre. Il a écrit de sa main sur le livre d’écrou : nadie, et, sans des motifs particuliers , il ne sc donnerait point la peine de la faire rechercher. — Quels sont ces iiiotils? — Un humilie a voulu, comme nous, sauver Armande. — Et... ret homme? demanda un masque rouge, silencieux et sombre jusque-là. — Cet homme est puissant dans le gouvernement actuel , cet homme a inspiré une haine jalouse, violente, implacable à Robespierre. * Un nom courut, prononcé tout bas, dans les rangs de l'assemblée. > Ah ! dit le masque rouge qui avait demandé d'nne voix rmuc quel était col homme, il a voulu sauver Arumndc? — Uni. • — El Robespierre le sait? — Oui. >» Les masques rouges sc regardèrent silencieusement. « Maintenant , continua le président, vous devinez qu’il mettra tout eu œuvre pour perdre mademoiselle de Vérinièrca, dans-l'espcrancc de forcer son ennemi à sc perdre avec elle. Des lors môme, l’ hôtel de l'ambassade n'est plus un lien d'asile: la police y pénétrera par la force ou par la ruse, b Le masque ronge à la voix émue, oui n'était autre que le chevalier de Rochemaure, eut un frisson d épouvanté. ■ Nous n’aurons fait que reculer pour mieux sauter, continua le président; la guillotine est là... — Eh bien, murmura le chevalier, je mourrai avec elle. — Numéro 17, dit sévèrement le président, je ne saurai* trop blâmer ces paroles. I,es masqurv rouges se doivent les uns aux autres et n'ont pas le droit de disposer de leur vie. D'ailleurs, il ne s’agit

pas de mourir avec mademoiselle de Vérinières, mais do In sauver... * Si le président s’exprimait ainsi, c'est qu'il avait trouvé 110 moyen. Ou attendit, anxieux. * Citoyen*, reprit-il, je viens vous demander un crédit et dos pouvoirs illimités ; le reste me regarde. — Comment! dit un masque rouge, vous n’avez pas besoin de nous? — Non, si ce n’est du numéro 17. » Le chevalier de Rochemaure respira. * Le crédit né est- il accordé? — Oui, oui! dit rassemblée tout entière. — Alors je prierai le caissier de vouloir bien inc compter trois mille louis. — IT* seront chez vous dans une heure, répondit le caissier, qui se trouvait dans la foule. — Et les pouvoirs sont-ils illimités? — Oui, oui. — Alors, dit froidement le président, je puis vous affirmer d’avance qne le citoyen Robespierre est battu... et je lève la séance. — Au revoir, citoyens ! * I s • * • * • s S ü S ! J j j » » S • • Quelques minutes après, deux hommes en carmagnole, nu brûlegueule aux dents, heurtaient à la porte de la chanteuse qu’on appelait la H Ion Je. I* Blondp était une grande fille assez jolie, au regard provoquant et dévergondé, aux cheveux d’un bluud presque toux; elle avait une jolie voix, dansait à ravir, avait un cœur excellent, changeait d amant tous les deux jours, et cultivait les etablissements de coin de rue où on déhile de l'eau-de-vie, des prunes et des chinois. Elle avait chanté et dansé avec Farandole, H Farandole, fille économe et sage, lui avait rendu plus d uo service. Do là leur liaison. La Blonde habitait au premier étage; chaque meuble, chez elle, était le souvenir d’un amour éteint ; et ses trois petites pièces étaient encombrées. Une servante, assez accorlc, cumulait chez elle les fonctions de femme de chambre et de cuisinière. Ln Blonde était alors dan* une veine assez heureuse ; un gros marchand de la rue des Bourdonnais s’élail épris de ses charmes, et subvenait largement à scs besoins. Lorsque 1rs deux hommes en carmagnole frappèrent à sa porte, elle venait de recevoir la visite de Faiandoie. La ballerine était arrivée chez plie enveloppée dans un grand manteau qui lui cachait le visage. Il y avait déjà longtemps qne les deux amies ne s'ôtaient vues. « Bonjour, ina petite, dit la Blonde. As-tu besoin de moi ? veuxtu de l’argent? Tiens... » Et elle ouvrit un tiroir qui était rempli de pièces d’or. b Non, dit la ballerine en souriant , je n’ai pas besoin d'argent. Mais j'ai besoin de toi. — Parle. — Tu vas me cacher... » La Blonde tressaillit. • Est-ce qu'on te poursuit? dit-elle. — Ooi. — Eli bien, reste ici... et s’ils veulent arriver jusqu’à loi, ils me marcheront sur le corps ! — Tu es une bonne fille, dit Farandole, une «mie vraie. — Tieus ! fit la Blonde, je voudrais bien voir qu'on ne sc fît pas exterminer pour toi ! n

Tandis que la Blonde parlait ainsi, les homme* en carmagnole frappaient à la porte. • Ab! moo Dieu! s'écria la chanteuse, en sont eux... — Non, je ne crois pas, dit Farandole; j'ai bien pris mes précautions... on ne m'a pas suivie. — - C'est égal , je n'ouvrirai pas. — Au contraire, il faut ouvrir. — Pourquoi? — Parce que j'ai an rendez-vous chez toi. * Et Farandole se jeta derrière tm rideau. b Outre! * dit-elle impérieusement. Dans l'escalier, les deux hommes en carmagnole avaient posé un masque sur leur vitagè. La Blonde recula effrayée. Mais Ton d'eux lui dit : « Ne craignez rien, nous sommes des amis de Farandole. — C'est vrai! * s'écria la halleriuc qui sortit de sa ta* belle. Elle avait reconnu La voix du masque rouge. C'était celui qui était venu chez elle le malin. « Ab ! dit-il, vous ôtes déjà ici? — J'arrive. -— Vous a-t-on suivie? — - Je ne crois pas. — Il faut que je cause soûl avec vont, reprit le masque. — Venez, « dit Farandole, qui le fit entrer dans la seconde pièce et referma ensuite la porte. Le masque rouge s assit. a Ma petite, dit-il, est-ce que, il y a trois mois, un bournw ne von s a pas offert de l'épouser? — Oui. — Connaissez-vous cet homme ? — C'est un négociant, il s'appelle Uarius Graliet. — Pensez-vous qu'il vous aime encore? — Je le crois. — Il faut vous en assurer. — Mais, dit Farandole inquiète, pourquoi me demandez-vous cela?... Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.33% accurate

LES MASQUES ROl'GES. 63 * — Je vous le dirai plus lard. Cet bommr , dont je savais le uom aussi bien que vous, est capitaine dans la garde civique? — Oui. — Mais il a des relations fréquentes , pour son commerce , avec la Flandre, et il se rend tous le» mois à Tourcoing. — Je ne sais pas , dit Farandole. — Si vous étiez sa femme, il vous emmènerait, et personne n'y trouverait à redire. — Sa femme ! s'écria Farandole effrayée. — Rassurez- vous, c'cst une simple supposition. M'importe I lit-elle, j'ai eu bien peur... — Vous ne voulez donc plus nous servir, nous qui avons couuu et aimé Victor? — Oh ! si, dit Farandole. — Eh bien, alors, reprit le masque ronge, écoulez ce que nous attendons de vous. » Le citoyen Marins Gratiet était un gros commerçant eicessivcment riche et qui s'était fait nommer capitaine dans la garde civique, bien plus pour dissimuler son argent que pour servir la patrie. Il était, au fond, assez tiède, malgré ses rodomontades républicaines, et souhaitait i« prlto le retour de la monarchie. Il avait quarante-huit au», un gros ventre, une téle rhnnve, de petits yeuz gris, des lèvres épaisses et uu grand air de bonhomie, tempéré par les signes caractéristiques d'un tempérament violent et de grossiers appétits. Négociant rangé, du reste, il menait de front son amour malheureux et ses affaires qui prospéraient. Chaque soir, quand scs commis étaient pnrtis, il faisait sa caisse, mettait au net ses écritures, et s'en allait ensuite au café-concert do la nie de* Bons-Enfants voir et eoh-odre Farandole. Se placer dans le coin le plus obscur p| la voir, — c'était tout son boubriir, toute ta vie. Or, depuis quatre jours , le bonheur s'était évanoui pour lui, et le pauvre homme se sentait mourir, car Farandole n' avait poiut reparu ail café de la rue des Bons-Enfant*. Qu'ctail-elle de te nue? Les bruit» les plus sinistres ai aient couru sur son compte, et rinrortimé capitaine de la garde civique en «voit la chair de poule. Or, ce soir-tâ, comme la veille, comme les jours précédents, il était allô rue des lion* -Eu fa ut s , espéraut y revoir la ballerine ou savoir du moins quelque chus© sur son sort. Il n'avait rien appris et était rentré chez lui en proie à une morne désolation. Les natures peu cultivées cl les natures d'élite ont un peint de contact ; toutes elles cherchent dans le travail un remède nu désespoir. Marins Gratiet s'était donc plongé, ou plutôt essayait de «e plonger dans de vastes calculs d' arithmétique , lorsqu'il entendit un léger bruit. On frappait doucement à sa porte. « Qui est lii? dcmandn-t-il. — Moi , « répondit une voix jeune et

douce. L’boniiéle négociant jeta un cri, se précipita vers la porte, l’ouvrit et demeura bouche béante, stupide, les mains étendues, en présence d’un© femme. IT était Farandole. « Vous!.,, vous! dit-il, vous!... * Et il la regardait avec extase, et semblait lui dire par son attitude t * « Je fais un rêve! a Farandole cuira et referma la porle, puis elle ôta son manteau, qu’elle jeta sur une chaire, et elle apparut au quadrugénaire plus belle cl plus éblouissante que jamais. « Monsieur Gratiet, dit-elle alors, j’ai su que vous voqs étiez plusieurs fois informé de moi, et je tiens vous remercier... » Ces mots furent dits simplement , avec une gravité triste. « Ah ! si tous saviez, murmura le pauvre homme, combien j’ai soulTerlI... — Je le sais, n I Ce» trois mots lui causèrent uno joie «l’enfant. Il »e mit à genoux devant elle, lui [rit les mains, y imprima ses t et laissa tomber dessus uu© gru.r»c larme silencieuse. • Vous êtes bonne!... >• balbutia- l-il. Farandole le releva. • Je tiens “*"*■ **«M«Hiicr, dit-elle et vous dvuiander pardon. — Pardon! exclama-t-il, pardon à moi? — Oui. — - Mais que m'avez- vous donc jamais fait? — Je vous ni mal reçu un soir que vous êtes venu chez moi. » I’do autre larme roula lentement sur la joue de Mnrius Gratiet. « Ah J fit-il*, c'est moi qui devrais vous demander pardon d'avoir osé espérer que vous, si jeune, si belle, vous pourriez aimer un pauvre vieux comme moi. » Farandole eut un sourire d’ange. * Vous m'aimiez doue bien? ■ demanda-t-elle. Il ne répondit point, mais il montra boq visage baigné de larmes. k Et... vous in’ aimez encore?.., b Il se remit à genoux. « \ en devenir fou ! > Farandole redevint sérieuse ©t triste. « Eh bien, si je vou» demandais quelque chose... — Ah ! parlez !... s'écria-t-il. — L’n grand sacrifice!... — Parlez, répétn-t-ii, ma vie et ma fortune sont à vous! » Elle posa sa main blanche sur l’épaule de Mari-us Gratiet. u Ecoutez bien, dit-elle. J© suis une pauvre enfant abandonnée, qui chante et danse sur In place publique; je n’ai pas de nom, je n'ai pas de dot... » — Vous êtes belle! murmura-t-il avec extase. — Je n'ni pas de famille... pas d'amis... — Je vous lien* pour la plus noble des femmes. — Lh bien, dit Farandole d’uoe voix émue, monsieur Marins < nitiet, voulez- vous iit'époiiser?.,. » Marins jeta un cri comme, l«; matin, Baluche, le jeum- fumiste, © i avait poussé un, et, comme lui, il devint à l'instant l'esclave de Er ondoie. XXIH ilnbesjperTe était chez lui. Neuf heures du matin tenaient de sonner, et le proconsul achevait sa toilette. L< logis occupé par l'homme qui gouvernait la France tonl entière était d’une simplicité monacale. Garreau rougi, nienbles de noyer, rideaux de calicot aux fenêtres. chaises de paille, murs mi*, froide atmosphère... On

eût dit l'habitation de quelque pauvre prêtre non assermenté, et qui prêchait d’exemple la pauvreté et angélique. Le ei'oj-en Maximilien de Robespierre, ex-avocat, ex-noble de robe, rt complimenteur de S. M. le roi XVI* aujourd'hui la plus fo,ie tête de la république, tenait de terminer son déjeuner. Un guéridon couvert d'une assiette, d'une carat e d'eau, de deuv coquille» d'œuf et d'un reste de petit pain était là pour l'atteste: . Le dernier bûcheron du pays de France était moios frugal que le grand citoyen. Robespierre était assis. Derrière lui se tenait un homme en habit marron, qui passait le peigne dans sa chevelure incolore. A côté du siège sur lequel le proconsul étalait sa maigre personne, brûlait uu fourneau. Dans ce fourneau fumait uu fer à friser. Le" citoyen modeste qui ne dédaignait pas, sous le régne d’un peuple libre, d’offrir des services tout domestiques à scs semblables quittait parfois le peigne pour le fer à friser, et ronlait, à l'oiseau royal, la chevelure du grand citoyen. Un petit miroir, placé en face de lui, permettait an citoyen Maximilien de Robespierre de contempler sun visage anguleux , sa lèvre mince et railleuse, et de suivre le* progrès du coiffeur. Quand Ips cheveux furent ronlcs . le coiffeur prit sur une table voisine une b<. de à poudre et un couteau. Le citoyen Robespierre le regarda faire, et Si mesure que la neige odorante s’étalait sur ses cheveux et maculait le ruban rose de sa queue, il souri il avec satisfaction. Si le citoyen Robespierre n’ aimait ni le bran sexe, ni le luxe intérieur, ni une cuisine succulente, en rcranehe, il avait un grand faible pour la toilette. Une danseuse de I" Opéra n’aurait pas pris un soin plus délicat de sa petite personne. Lorsqu'il fut coiffé, le grand citoyen, qui portait du linge éblouissant de blancheur, secoua quelques grains de pondre tombés sur fa culotte de Casimir noirj et taudis que le citoyen coÜTeur s'en allait, après une demi-douzaine de géonueiioDS <*t de courbettes, il passa son gilet blanc, à larges pointes, et, par-dessus le gilet uu Digitized by Google

— Je vous le dirai plus tard. Cet homme, dont je savais le nom aussi bien que vous, est capitaine dans la garde civique?

— Oui.

— Mais il a des relations fréquentes, pour son commerce, avec la Flandre, et il se rend tous les mois à Tourcoing.

— Je ne sais pas, dit Farandole.

— Si vous étiez sa femme, il vous emmènerait, et personne n'y trouverait à redire.

— Sa femme! s'écria Farandole effrayée.

— Rassurez-vous, c'est une simple supposition.

— N'importe! fit-elle, j'ai eu bien peur...

— Vous ne voulez donc plus nous servir, nous qui avons connu et aimé Victor?

— Oh! si, dit Farandole.

— Eh bien, alors, reprit le masque rouge, écoutez ce que nous attendons de vous. »

. . . . . .

Le citoyen Marius Gratiet était un gros commerçant excessivement riche et qui s'était fait nommer capitaine dans la garde civique, bien plus pour dissimuler son argent que pour servir la patrie.

Il était, au fond, assez tiède, malgré ses rodomontades républicaines, et souhaitait *in petto* le retour de la monarchie.

Il avait quarante-huit ans, un gros ventre, une tête chauve, de petits yeux gris, des lèvres épaisses et un grand air de bonhomie, tempéré par les signes caractéristiques d'un tempérament violent et de grossiers appétits.

Négociant rangé, du reste, il menait de front son amour malheureux et ses affaires qui prospéraient.

Chaque soir, quand ses commis étaient partis, il faisait sa caisse, mettait au net ses écritures, et s'en allait ensuite au café-concert de la rue des Bons-Enfants voir et entendre Farandole. Se placer dans le coin le plus obscur et la voir, — c'était tout son bonheur, toute sa vie.

Or, depuis quatre jours, le bonheur s'était évanoui pour lui, et le pauvre homme se sentait mourir, car Farandole n'avait point reparu au café de la rue des Bons-Enfants.

Qu'était-elle devenue?

Les bruits les plus sinistres avaient couru sur son compte, et l'infortuné capitaine de la garde civique en avait la chair de poule.

Or, ce soir-là, comme la veille, comme les jours précédents, il était allé rue des Bons-Enfants, espérant y revoir la ballerine ou savoir du moins quelque chose sur son sort.

Il n'avait rien appris et était rentré chez lui en proie à une morne désolation.

Les natures peu cultivées et les natures d'élite ont un point de contact; toutes elles cherchent dans le travail un remède au désespoir.

Marius Gratiet s'était donc plongé, ou plutôt essayait de se plonger dans de vastes calculs d'arithmétique, lorsqu'il entendit un léger bruit.

On frappait doucement à sa porte.

« Qui est là? demanda-t-il.

— Moi, » répondit une voix jeune et douce.

L'honnête négociant jeta un cri, se précipita vers la porte, l'ouvrit et demeura bouche béante, stupide, les mains étendues, en présence d'une femme.

C'était Farandole.

« Vous!... vous! dit-il, vous!... »

Et il la regardait avec extase, et semblait lui dire par son attitude :

« Je fais un rêve! »

Farandole entra et referma la porte, puis elle ôta son manteau, qu'elle jeta sur une chaise, et elle apparut au quadragénaire plus belle et plus éblouissante que jamais.

« Monsieur Gratiet, dit-elle alors, j'ai su que vous vous étiez plusieurs fois informé de moi, et je viens vous remercier... »

Ces mots furent dits simplement, avec une gravité triste.

« Ah! si vous saviez, murmura le pauvre homme, combien j'ai souffert!...

— Je le sais. »

Ces trois mots lui causèrent une joie d'enfant.

Il se mit à genoux devant elle, lui prit les mains, y imprima ses lèvres et laissa tomber dessus une grosse larme silencieuse.

« Vous êtes bonne!... » balbutia-t-il.

Farandole le releva.

« Je viens vous remercier, dit-elle et vous demander pardon.

— Pardon! exclama-t-il, pardon à moi?

— Oui.

— Mais que m'avez-vous donc jamais fait?

— Je vous ai mal reçu un soir que vous êtes venu chez moi. »

Une autre larme roula lentement sur la joue de Marius Gratiet.

« Ah! fit-il, c'est moi qui devrais vous demander pardon d'avoir osé espérer que vous, si jeune, si belle, vous pourriez aimer un pauvre vieux comme moi. »

Farandole eut un sourire d'ange.

« Vous m'aimiez donc bien? » demanda-t-elle.

Il ne répondit point, mais il montra son visage baigné de larmes.

« Et... vous m'aimez encore?... »

Il se remit à genoux.

« A en devenir fou! »

Farandole redevint sérieuse et triste.

« Eh bien, si je vous demandais quelque chose...

— Ah! parlez!... s'écria-t-il.

— Un grand sacrifice!...

— Parlez, répéta-t-il, ma vie et ma fortune sont à vous! »

Elle posa sa main blanche sur l'épaule de Marius Gratiet.

« Ecoutez bien, dit-elle. Je suis une pauvre enfant abandonnée, qui chante et danse sur la place publique; je n'ai pas de nom, je n'ai pas de dot... »

— Vous êtes belle! murmura-t-il avec extase.

— Je n'ai pas de famille... pas d'amis...

— Je vous tiens pour la plus noble des femmes.

— Eh bien, dit Farandole d'une voix émue, monsieur Marius Gratiet, voulez-vous m'épouser?... »

Marius jeta un cri comme, le matin, Baluche, le jeune fumiste, en avait poussé un, et, comme lui, il devint à l'instant l'esclave de Farandole.

XXIII

Robespierre était chez lui.

Neuf heures du matin venaient de sonner, et le proconsul achevait sa toilette.

Le logis occupé par l'homme qui gouvernait la France tout entière était d'une simplicité monacale. Carreau rougi, meubles de noyer, rideaux de calicot aux fenêtres, chaises de paille, murs nus, froide atmosphère... On eût dit l'habitation de quelque pauvre prêtre non assermenté, et qui prêchait d'exemple la pauvreté évangélique.

Le citoyen Maximilien de Robespierre, ex-avocat, ex-noble de robe, et complimenteur de S. M. le roi Louis XVI, aujourd'hui la plus forte tête de la république, venait de terminer son déjeuner.

Un guéridon couvert d'une assiette, d'une carafe d'eau, de deux coquilles d'œuf et d'un reste de petit pain était là pour l'attester.

Le dernier bûcheron du pays de France était moins frugal que le grand citoyen.

Robespierre était assis. Derrière lui se tenait un homme en habit marron, qui passait le peigne dans sa chevelure incolore.

A côté du siége sur lequel le proconsul étalait sa maigre personne, brûlait un fourneau.

Dans ce fourneau fumait un fer à friser.

Le citoyen modeste qui ne dédaignait pas, sous le règne d'un peuple libre, d'offrir des services tout domestiques à ses semblables, quittait parfois le peigne pour le fer à friser, et roulait, à l'*oiseau royal*, la chevelure du grand citoyen.

Un petit miroir, placé en face de lui, permettait au citoyen Maximilien de Robespierre de contempler son visage anguleux, sa lèvre mince et railleuse, et de suivre les progrès du coiffeur.

Quand les cheveux furent roulés, le coiffeur prit sur une table voisine une boîte à poudre et un couteau.

Le citoyen Robespierre le regarda faire, et à mesure que la neige odorante s'étalait sur ses cheveux et maculait le ruban rose de sa queue, il souriait avec satisfaction.

Si le citoyen Robespierre n'aimait ni le beau sexe, ni le luxe intérieur, ni une cuisine succulente, en revanche, il avait un grand faible pour la toilette.

Une danseuse de l'Opéra n'aurait pas pris un soin plus délicat de sa petite personne.

Lorsqu'il fut coiffé, le grand citoyen, qui portait du linge éblouissant de blancheur, secoua quelques grains de poudre tombés sur sa culotte de casimir noir, et tandis que le citoyen coiffeur s'en allait, après une demi-douzaine de génuflexions et de courbettes, il passa son gilet blanc, à larges pointes, et, par-dessus le gilet un

The text on this page is estimated to be only 27.48% accurate

64 LES MASQUES BOUGES. »«i*nilul« |m-M, rcçxnUnl «trtiM Urvaat flk. — Pas* «I, a'teTil _• -li v. ijt , ’ ' 'Hl| "**^*1» 4M -Iï'L. l'.illl, lui habit marron puce dont lo» longue* basques lui battaient agréablement 1rs mollets. Puis, il posa son chapeau sous son bras, mit ses gants, prit sa canne et s'upprêlait à sortir, lorsque la vieille femme qui composait tout son domestique arriva et lui dit : « Le Marseillais demande à te voir, » Le citoyen Maximilien Robespierre n'avait pu dispenser sa femme de ménage de le tutoyer. « Ah ! fit-il, frongant le sourcil. Eh bien! fais entrer, citoyenne... * Le Marseillais fut introduit. Celui-là ne tenait ni à la toilette ni à la coiffure. Fort de sa beauté sombre et carnassière, de son ne* d'oiseau de proie, de son clair regard et de ses dents aiguës, il se souciait peu d'un babil puce et d’une coiffure poudrée à l'oiseau royal. Toujours vêtu de sa carmagnole, coilTé du bonnet ronge, la pipe à la bouche, les mains daus ses poches , il entra cher le citoyen Robespierre comme chez lui. a Eh bien? fit celui-ci. — J'ai du nouveau, ciloyeo. — Ah! — U' a bord , je sais où est la petite. — Qui, Farandole? — Non, Armande. — Est-ce quelle ne serait plus à l’ambassade d'Espagne? — Non. — Où donc est-elle? — Dans une maison rue du Hasard. — Depuis quand? — Depuis hier soir. — Et elle n’en est pas sortie? — J'ai deux agents sûrs qui ont passé la nuit à deux pas et n'ont pas perdu la porte de vue a un seul instant. — Qu* est-ce donc que cette maison? — Elle est habitée par des ouvriers, par de petits ménages. — Et mademoiselle de Vérinières s'y trouver — Pourquoi* comment? c'est ce que je ne puis vous dire. Mais je le saurai. Seulement j’ai voulu prendre vos ordres. Faut-il la faire arrêter sur-le-champ? — Non, certes, » dit rivement Robespierre. Le Marseillais attendit que Robespierre développât sa pensée. Le proconsul reprit : ■ Si elle a quitté l'ambassade, c'est qne Danton lui a promis •• protection, cl qu'elle se croit en sûreté rue du Hasard. — Il y a peut-être dans celte maison quelque ancien serviteur de sa famille. — C'est possible, dit le Marseillais. — Il faut l'y laissrr jusqu'à ce qu ’ïï se risque à venir la voir. — Ah ! dit le Marseillais qui devina. -Vois-tu le coup dp théâtre, poursuivit Robespierre. La force armée entoure une maison au nom de la république, elle s'y introduit pour arrêter des conspirateurs, une aristocrate, et elle trouve avec elle un homme que la république croit son plus zélé défenseur, — Danton le tribnn, Danton le fougnenx, Danton le protecteur occulte des partisans de la monarchie. — Eh bien! mais, dit le

Marseillais, ceci est superbe; maie il peut ae faire qu’iï n'y vienne pas. — Il y viendra. Je connais f homme... avec un cotillon ou b mènera au bout du monde. Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 25.29% accurate

LES MASQUES ROUGES. C5 — Mais quand viendra-t-il ? — - Peu importe ! * dit Robespierre. 11 ajouta d’un air galant : « Si la tête de la t-iloyendc V ériuiéres ressemble aussi parfaitement qu'on le dit il celle de Farandole, elle est parfaitement bien sur ses épaules. Mais, «propos de Farandole, continua le proconsul, qu’en as-tu fait? — Elle est sortie Mer matin, sans doute pendant que j'étais ici. Elle a passé la journée dehors et n’est (entrée que fort lard dans ta nuit. — Mais clic est rentrée? — Oui. — Tu sais qu'il' ne faut pas la perdre de vue. — Ob! soyei tranquille... Jè m’en charge... . — - Et 1rs masques rouges? — Impossible de découvrir leur nouveau lien de réunion. * t Robespierre eut un pclit'gcsle sec qui témoigna d’un mouvement d’impatience. « Il faut pourtant que tous ces hommes, qui osent me braver, dit-il , tombent lût ou tard en mon pouvoir. — On Ucbera... dit le Marseillais. Ainsi qu'ordonnes* vous, citoyen? — Surveiller la maison de la rue du Hasard rt les aboids du passage du Commerce, observer tous les hommes qui entreront dans la maison ou en sortiront, et me faire den ain un rapport détaillé sur ses habitants... — Ce sera fait. — Savoir euliu pourquoi mademoiselle de Vérinières s'y trouve. — Evt-ce tout? — Absolument. — El si le citoyen Daulol pénétrait rue du Hasard?... w — Cerner à l'instant la maison. — • Quelque heure de jour on de nuit qu’il soit? — Fût-il minuit. — El lui/ faut*il l'arrêter? — Oui, à moins qu'il ne déclare soo nom et sa qualité de représentant du peuple. Auquel cas on dressera un procès-verbal, qui sera signé par toutes les personnes présentes a l'arrestation de la citoyenne Vérinières. — El... die? — Tii la réintégreras à la Conciergerie. — Hum! murmura le Marseillais, décidément la télé de mademoiselle de Vérinièrcs est moins solide qu'elle ne le pense. — A moins d’un miracle, dit Robespierre, et comme nous avons destitué les saints, ils ne sont pas disposés & en faire, a l.e Marseillais se mit & rire. u Ou bien encore, acheva Robespierre d’un air sombre, à moins que son galant protecteur ne livre >a propre télé pour sauver la sienne. — Je vois décidément , citoyen, dit- il, que le citoyen Danton n’est pas sur le chemin de la fortune. — Xon, acheva froidement Robespierre, il est sur le chemin de l'échafaud, et je l'y ferai mo.nlcr. n Sur ces mots, Ir proconsul reprit sa canne, remit son ctiaprau sous son bras et congédia le M. oscillais d'un geste protecteur qui n’était point exempt d'une nuance de mépris. Le Mair-nlLi* retourna rue du Hasard, où il avait laissé deus do ses agpol*. 5



« Est-ce qu'on te poursuit? » dit-elle. — Page 62.

The text on this page is estimated to be only 22.05% accurate

66 LES MA SOL' ES ROUGES. La imv«on dan* laquelle il prélenduit avoir vu entrer mademoi«elle Armande de Vt-riuières, lu veille au soir, et qui n’iilait autre que celle occupée par IC, «loche , portait le numéro 7. Ou Mit que la rue do Hasard et la rue Villedo sont parallèles et bordent, l'une au nord, l’antre au sud, un pâté de maisons qui •’ctond de la rue HiclieÜPii à la rue Sainlc-Aimr. Ceci explique cumulent, habitant une rue différente, llaluche, le fumiste, et Farandole, U danseuse, étaient voisins et ne se trouvaient séparés que par cette cour étroite , au-dessus de laquelle , le matin précédent, ils avaient improvisé un pont de huit pouces de largeur. Le u* -i de la rue du Hasard, situé eu face du n" 7, était occupé, au rez-de-chaussée , par une sorte de marchand de vins et liqueurs dont la clientèle se composait île gens de police. Celait dans (ci etablissement que les hommes du Marseillais avaient installé leur observatoire. La veille au soir, une jeune fille encapuchonnée duus un manteau o ri s , mademoiselle de V crinières, était entrée dans la maison. Depuis lors, on ne l'avait point vue en sortir. Durant le trajet qu'il avait eu h parconrir de la me Saint-Honoré à la rue Villedo, le Mnrsnllais avait dressé son petit plan. u Four exécuter les ordres du citoyen Robespierre , s’élait-il dit, ce ti'est plus, deux hommes qu'il me tant, mais dix, et bien armés, a L’un des deux agents qu'il retrouva était celui qu'ou nommait Buisson, et qui pas»ait pour tirer le pistolet à merveille. C’était un homme da confiance, en fin limier, comme disait le Marseillais. « I lie est toujours là? demanda-t-il. — Oui. — As-tu quelque chose de nouveau? — L'il peu . dit l'agent. Je sois clic/ qui elle est. — Ah! lit le Marseillais; -In as des intelligences dans la maison? — Oui; j'ui fait la connaissance d’un ouvrier, un petit fumiste è qui j’ai payé à boire et qui sort d'ici. Ou l'appelle Bolucho. — Lt il connaît la demoiselle? — * Il l'a aperçue ce matin. — Ah! très-bien. Chez qui est-elle? — Chez une cuisinière qui a servi des ci-devants... — C'est ce que je pensais, » se dit b* Marseillais. Et sans doute il allait donner des ordres à Buisson et à son collègue. lorsqu’un homme couvert de poussière, pâle, haletant, les babils en désordre , entra dans le cabaret. C'était le vieux Jérôme, l' ex-intendant da baron d’Azay, celui qui avait voulu livrer mademoiselle Claire au Marseillais et Taire assassiner ses maîtres. ■ Tiens! dit le Marseillais stupéfait, c'est voua, père Jérôme? Comme vous êtes ému!... comme vous voilà fait... — Nous sommes flambés* murmura Jérôme. — Hein? qu'y a-t-

il? que voulez-vous dira? - — Je viens du Corbeau riiant. — Eh bien? — Il est mort. — - Qui, le bsron? — Non, Nicolas Gourju... et la Mayotte n'en vaut guère mieux, et le IV/ mx s’est sauvé... 0 la canaille! — M ais... eux?... le baron... et son fils... — Sauvés! c’est eux qui ont tué Nicolas et cassé les jambes àia Mayotte... le Vieux nous a trahis! » Ces mots, prononcés d'un (on lamentable et épouvanté, firent une telle impression sur le Marseillais, qui voyait sa plus belle combinaison légèrement dérangée, qu'il perdit do vue un niotncut la rue du Hasard , bien qu'il se fût placé tu ut auprès de la feuélre garnie de Iwrreanx de jcr. Et, connue s’il n'ctR attendu que ce moment-là^ llaluche, le jeune fumiste, sortit du ii" 7 et s'éloigna d’un pas rapide, se dirigeant vers la rue Sainte-Anne. Voici ce qui s’était passé. !.a veille nu soir, chez doria Carmen , on s'entretenait des malheurs du temps. La petite colonie de réfugiés que protégeait le drapeau espagnol s’était accrue de deux personnages, le baron d'Azay et son fil*. Claire se trouvait donc entre son père, son frère, sa connue , mademoiselle de Vérinièrcs , et sou sauveur , le bon Frit* Muller, qui venait chaque soir, après ses études de médecine, prendre le thé chez doua Carmen, Le chevalier de llochemaure n’ assistait point à la réunion. Depuis qu'il appartenait à la mystérieuse corporation des masques rouges , le chevalier sortait de l'hôtel et y rentrait , sans jamais être inquiété. Cependant le Marseillais , ce terrible agent de police qui avait voué une haine profonde à tous les aristocrates , le connaissait personnellement, tt il avait même de bonnes raisons pour cela, si on se souvient de ce qui s’était passé au cabaret du Corbeau vivant. V iugl fois le chevalier l’avait trouvé sur sou passage , et vingt fois il l'avait évité. Bien certainement, même, il avait clé reconnu ; mais le Marseillais avait passé son chemin. Or donc, la bcUu Claire d'-Azuy, réunie à sa famille, échappé.1 miraculeusement, on s'en sonvient, au traquenard du cabaret, mademoiselle Armand» de Vérinièrcs et les Jeunes Espagnols leurs amis causaient, vers neuf heures du soir, dans la chambre de doua Carmen , — lorsque le chevalier do Koebeuiuure arriva. Le chevalier était sombre et mystérieux. u Mademoiselle , dit-il à Armande , j’ai besoin de vons entreten-r seul à seul. — Me voici, » dit Armande. Et elle se leva et prit la main du chevalier, qu’elle conduisit d ms la pièce voisine. Le chevalier ferma la porte sur lui; puis il. baisa respectueii.-ement h main de mademoiselle Armande , lu regarda avec tendresse cl lui dit : « M'aimez-vous... un peu? » Sa voix tremblait; ü eluit fort pâle. Armande eut pour lui un regard de reproche. « Ingrat' dit-elle, n’étes-vous pas déjà mou époux

devant Dieu? — - Croyez vous à mon amour? — Comme je crois au mien pour vous. — Et si je vons demande une chose étrange... — Je la ferai. — Si je vous prie de sortir d'ici... où vous é|ps en sûreté... de venir h ver moi à travers Paris , su risque d'être arrêtée de nouveau... ! — Sltcz-vuus avec moi? • — Oui. — Si on m'arrête, on vous arrêtera? — Oui. — Pi oa m'envoie à l'échafaud, vous y viendras aussi? — Oui. » Elle lui montra ses dents hianrlie* en nn sourire divin. ■ Enfant I dit-elle*, mais vivre ou mourir, qu'importe! si unis sommes ensemble T... » Et eilp lui présenta 6on front à baiser. • « Allons! d.t-elle. — Suivez-moi, alors, sans dire adieu à personne... Celte chambre a-t-elle une issue? — Oui, là, cette porte... — Bien, prenez un manteau. — Dois-je cacher mon visage? — Non. Au contraire, U faut qu'on sache que vous avez quitté l'ambassade; il faut que Robespierre et tout le comité de salut piii blié soient informés du lieu où je vous conduis. — Ma foi! dit Armande eu riant, ceci devient tellement mysté* rieux que je donne ma langue au cbat. Allons toujours , vons in'-expliquerez tout , u est-ce pus? — Oui, plus lard. « . i Et le chevalier lui jeta son manteau sur les épaules et l'entraîna. Ils descendirent par un escalier dérobé et sortirent par la grande porte. * Lorsqu'ils furent sur la place de lu Kévoluliou , le chevalier s'arrêta. « Regardez, « dit-rt . Armande ae retourna. ■ Voyez-vous ces deux hommes, là-bas?... • El il lui montrait deux ombres qui s'effacaient sous la colonnade du garde-meuble. ■ Oui, dit Armande. — L'un est un agent de police qui se nomme le Maruillois. » La jeune fille ne put sc défendre d'un léger frisson. - L'autre est sou âme damnée, poursuivit Ig chevalier. Tous doux sont là depuis longtemps... ils m'ont suivi... ils attendent que je. sorte. . . — Veulent-ils donc vous arrêter ? demauda Ariuaude, sous umiih fester la me-gilrc terreur,

The text on this page is estimated to be only 22.64% accurate

LES MASQUES ROUGES. 67 — Non, dil le chevalier, ils i»nl nous suivre, iis s'arrêteront u b porte «le la maison dans laquelle nous entrerons... — El quand nous en surlirons ? — Vous n'en sortirez pas , vous , Armande. — Ali ! Üt-clle. Et vous? — Moi, je vous quitterai; mais pour veiller sur vous... » Elle lui serra la main rt murmura ; • J'ai foi en vous , marchons ! • Et ils se mirent cq route par la rue de la Révolution et la rue Saint 'Honoré. Le Marseillais et son acolyte suivaient. Le chevalier et Armande se mirent h marcher d'un pas rapide. Ils longèrent la rue Saint-Honoré, prirent la rue Sainte-Anne , et entrèrent dan» la rue dn H&Mird. Les deux agents de polico suivaient toujours. A la porte du numéro 7, le chevalier s'arrêta encore : « Armande, dit-il, au nom de notre amour, faites-moi noe promesse. — Parlez... — Quoique vous puisai» voir et entendre, quelque chose énorme en apparence que je puisse vous demander, vau» ne vous étonnerez pas. ■ — Je vous le promets, » Ils entrèrent. La maison était étroite . sombre , desservie par un escalier tortacui , è marches usées, accompagné d'une corde qui servait de rampe. Ils moulurent an quatrième étage , et là , le chevalier frappa à une petite porte sur laquelle un uom était écrit' à la craie : , Baluche. La porte s'ouvrit; le jeune ouvrier fumiste $r montra à Armande étonnée. La jeune- tille se trouva alors au seuil d'une petite chambre pauvrement meublée. « Voici votre uouvrau logis , Armande, dil le chevalier avec nne émotion grave; et voilà l'homme qui doit r ciller sur vous. * Armande n'avait pas cessé de sourire. « Mou cher chevalier, dit-elle , vous ne parviendrez point à m'effrayer; vous savez que je na tremble pas; mai», je suis tomme, partant curieuse... — Je vous comprends, dil le chevalier, vous rouler savoir? • — Oui. — Eh bien , von» êtes ici chez ce gnr«;on qui est ouvrier ttiuisle, qui s'appelle Baluche, et qiti est dévoué à une parsoum qui est à nous , comme je vous suis dëtoué. ■ Armande regarda italucbc. Une grande expression de loyauté brillait sur le visage de Baluche. «Ah! » lit-elle, lui souriant. Le chevalier poursuivit : • Ce jeune homme va vous céder sa chambre, et ira, dans la maison , partager le logis d'un camarade. — Je passerai donc In nuit ici? — Oui. Mais rassurez- vous , vous aurez une compagne. » Et te chevalier alla ouvrir la fenêtre... cette fenêtre qui donnait sur la cour étroite et noire qui séparait U maison de la rue du Hasard de celle de la rue Villedo. La nuit était noire; la maison voisine plongée dans les téuèhres. Le chevalier mit deux doigta sur

sa bouche et siffla. Au coup de sifflet, la fenêtre de Farandole s’ ouvrit et laissa poster un iiol de clarté. En même tempe encore, la danseuse sc montra et salua mademoiselle de Vériuièrea. « Mets la planche , ■ dit le chevalier au jeune fumiste. Le pont aérien fut dressé. Alors Anuunde, frémissante, vit la ballerine s'élancer sur la planche , y poser un pied , puis traverser l abîme , sans que le sourire abandonnât scs lèvres. La danseuse sauta leste meut dana U chambre , sc mit aux genoux de mademoiselle du Vêriuièrc* cl lui baisa respectueuse meut la main. XXIV La journée dn lendemain t’écoula tout entière sans que les provisions du Marseillais se réalisassent. Le grand per&onuoge qu'un utlni«l,ii| rue du Hasard , et qui ne pouvait manquer de tenir voir mademoiselle de Vériuiùres, n uvjii pas encore paru. la*» espions apostés aux environs du passage du Commerce avaient vu sortir liant ou à son heure ordinaire, puis tvimvc lu soir vers minuit, après avoir soupe uu café i’oy. Mais le Marseillais ne se décourageait pas. « Il linira hirn par y venir, » se disait-il. En même temps qu'il avait établi une surveillance rigoureuse me du Hasard , le Marseillais ne perdait point de vue la rue Vdledu et Faraadhlr. Farandole avait dansé la veille , du unie heures à minuit , au café de la rue des fions- Entant*. Elle était rentrée donnant le -bras a nu homme d’un certain Age, qui l'avait mise à sa porte et l’avait quittée respectueusement eu lui , disant : « A demain ! •> L’agent de police qui, le surlendemain matin, vint faire cr rapport an Marseillais, lui dit : • La personne qui a reconduit hier soir la dausro.n* Farandole est un négociant du quartier Saint-Denis, capitaine daus la garde civique. C’est uu bon patriote doul le civisme n’est pus douteux , et " qui ne saurait avoir de relation» avec les aristocrates. — Il est doue amoureux de Farandole 1 demanda le Marseillais. ■ — Très-amoureux. — Eh bien! lit le Marseillais avec humeur, qu’il l'épouse. »i ça lui plaît! » El il congédia son agent', et se remit à observer la maison où s'était rélugiée mademoiselle de Vérimèrc*. « Tu reviendra* dans deux heures, lut dit- il; d'ici là, nous ver- * rons... « Lu lieu d'observation du Marseillais était la salle basse du marchand de viu. Il y avait pateé la nuit tout entière, ne se (iaul point , à ses agents, et il était certain que mademoiselle de Vérin ie res n' était pas sortie. Néanmoins, il lança un de scs liouunc.3 dans la maisuu. L'agent frappa au tarreau de la pox.iùie : • Le citoyen Baluche? dit-il, — Il pst sorti, répondit lu portière. — Mais non , citoyenne , dit une voix dans l'escalier, me voilà. • G' était Balnche qui descendait. L’agrnt qui demandait à le voir qtait précisdqMpt celui qui , la veille, ai. ail offrit à Lo<re au jeune fumiste.

Baluche le regarda eu souriant « Hou ! dit-il , je sais ce que vous voulu*. • — Tu t'en doutes? — Vous voulez savoir si la jolie ciloyrunc e*t toujours Là? — Justement. — Elle y est. ■ — ■ En es-tu sur? » . . Baluche eut l'air d'hésiter. « Dame ! dit-il , «près tout , c'est pas me» affaires , ça. — Hein? — Si encore ça me rapportait quelque chose... — Viens boire uu coup, noua cause rous, » dit l'agent. El il emmena Baludie dans la sqjle basse «lu marchand du via où se trouvait le Marseillais. Baluche avait pris la miiu* discrète et réflédiM d'un homme qui veut vendre ses services le plus cher possible. « Que gagUM-tU par jour? lui demanda le Marseillais, lorsqu'il eut décoiffé unp bouteille de vin blanc. — Est-ce que vous parlez de mon métier? — Oui. — - Je gagne trois livres. — Vciu-lu une pistule? — Farceur! « — Non , dit le Marseillais qui posa une pièce d'or de vingt-quatre livres sur b table ; je ne plaisante pas , cl voila les arriics du marché. « Le Marseillais crut avoir ébloui Baluche. C'était peut-être la première pièce d'or qu'il voyait de sa vie; et, le cours forcé des assignat» avait rendu l'or si rare et lui donnait une provenance si aristocratique , qu'il fallait être un homme comme le Marseillais pour user on avoir daus sa poche. » Qu est-ce que vous voulez donc me faire faire ? demanda Baluche. — Tu es jeuoe , tu es gentil garçon , s dit le Marseillais, Baluche prit uu air modeste.
Digitized by Google

— Non, dit le chevalier, ils vont nous suivre, ils s'arrêteront à la porte de la maison dans laquelle nous entrerons...

— Et quand nous en sortirons?

— Vous n'en sortirez pas, vous, Armande.

— Ah! fit-elle. Et vous?

— Moi, je vous quitterai; mais pour veiller sur vous... »

Elle lui serra la main et murmura :

« J'ai foi en vous, marchons! »

Et ils se mirent en route par la rue de la Révolution et la rue Saint-Honoré.

Le Marseillais et son acolyte suivaient.

Le chevalier et Armande se mirent à marcher d'un pas rapide.

Ils longèrent la rue Saint-Honoré, prirent la rue Sainte-Anne, et entrèrent dans la rue du Hasard.

Les deux agents de police suivaient toujours.

A la porte du numéro 7, le chevalier s'arrêta encore :

« Armande, dit-il, au nom de notre amour, faites-moi une promesse.

— Parlez...

— Quoi que vous puissiez voir et entendre, quelque chose énorme en apparence que je puisse vous demander, vous ne vous étonnerez pas.

— Je vous le promets. »

Ils entrèrent.

La maison était étroite, sombre, desservie par un escalier tortueux, à marches usées, accompagné d'une corde qui servait de rampe.

Ils montèrent au quatrième étage, et là, le chevalier frappa à une petite porte sur laquelle un nom était écrit à la craie :

Baluche.

La porte s'ouvrit; le jeune ouvrier fumiste se montra à Armande étonnée. La jeune fille se trouva alors au seuil d'une petite chambre pauvrement meublée.

« Voici votre nouveau logis, Armande, dit le chevalier avec une émotion grave; et voilà l'homme qui doit veiller sur vous. »

Armande n'avait pas cessé de sourire.

« Mon cher chevalier, dit-elle, vous ne parviendrez point à m'effrayer; vous savez que je ne tremble pas; mais, je suis femme, partant curieuse...

— Je vous comprends, dit le chevalier, vous voulez savoir?

— Oui.

— Eh bien, vous êtes ici chez ce garçon qui est ouvrier fumiste, qui s'appelle Baluche, et qui est dévoué à une personne qui est à nous, comme je vous suis dévoué. »

Armande regarda Baluche.

Une grande expression de loyauté brillait sur le visage de Baluche.

« Ah! » fit-elle, lui souriant.

Le chevalier poursuivit :

« Ce jeune homme va vous céder sa chambre, et ira, dans la maison, partager le logis d'un camarade.

— Je passerai donc la nuit ici?

— Oui. Mais rassurez-vous, vous aurez une compagne. »

Et le chevalier alla ouvrir la fenêtre... cette fenêtre qui donnait sur la cour étroite et noire qui séparait la maison de la rue du Hasard de celle de la rue Villedo.

La nuit était noire; la maison voisine plongée dans les ténèbres.

Le chevalier mit deux doigts sur sa bouche et siffla.

Au coup de sifflet, la fenêtre de Farandole s'ouvrit et laissa passer un flot de clarté.

En même temps encore, la danseuse se montra et salua mademoiselle de Vérinières.

« Mets la planche, » dit le chevalier au jeune fumiste.

Le pont aérien fut dressé.

Alors Armande, frémissante, vit la ballerine s'élancer sur la planche, y poser un pied, puis traverser l'abîme, sans que le sourire abandonnât ses lèvres.

La danseuse sauta lestement dans la chambre, se mit aux genoux de mademoiselle de Vérinières et lui baisa respectueusement la main.

XXIV

La journée du lendemain s'écoula tout entière sans que les prévisions du Marseillais se réalisassent.

Le grand personnage qu'on attendait rue du Hasard, et qui ne pouvait manquer de venir voir mademoiselle de Vérinières, n'avait pas encore paru.

Les espions apostés aux environs du passage du Commerce avaient vu sortir Danton à son heure ordinaire, puis rentrer le soir vers minuit, après avoir soupé au café Foy.

Mais le Marseillais ne se décourageait pas.

« Il finira bien par y venir, » se disait-il.

En même temps qu'il avait établi une surveillance rigoureuse rue du Hasard, le Marseillais ne perdait point de vue la rue Villedo et Farandole.

Farandole avait dansé la veille, de onze heures à minuit, au café de la rue des Bons-Enfants.

Elle était rentrée donnant le bras à un homme d'un certain âge, qui l'avait mise à sa porte et l'avait quittée respectueusement en lui disant :

« A demain! »

L'agent de police qui, le surlendemain matin, vint faire ce rapport au Marseillais, lui dit :

« La personne qui a reconduit hier soir la danseuse Farandole est un négociant du quartier Saint-Denis, capitaine dans la garde civique. C'est un bon patriote dont le civisme n'est pas douteux, et qui ne saurait avoir de relations avec les aristocrates.

— Il est donc amoureux de Farandole? demanda le Marseillais.

— Très-amoureux.

— Eh bien! fit le Marseillais avec humeur, qu'il l'épouse, si ça lui plaît! »

Et il congédia son agent, et se remit à observer la maison où s'était réfugiée mademoiselle de Vérinières.

« Tu reviendras dans deux heures, lui dit-il; d'ici là, nous verrons... »

Le lieu d'observation du Marseillais était la salle basse du marchand de vin. Il y avait passé la nuit tout entière, ne se fiant point à ses agents, et il était certain que mademoiselle de Vérinières n'était pas sortie. Néanmoins, il lança un de ses hommes dans la maison.

L'agent frappa au carreau de la portière :

« Le citoyen Baluche? dit-il.

— Il est sorti, répondit la portière.

— Mais non, citoyenne, dit une voix dans l'escalier, me voilà. »

C'était Baluche qui descendait.

L'agent qui demandait à le voir était précisément celui qui, la veille, avait offert à boire au jeune fumiste.

Baluche le regarda en souriant.

« Bon! dit-il, je sais ce que vous voulez.

— Tu t'en doutes?

— Vous voulez savoir si la jolie citoyenne est toujours là?

— Justement.

— Elle y est.

— En es-tu sûr? »

Baluche eut l'air d'hésiter.

« Dame! dit-il, après tout, c'est pas mes affaires, ça.

— Hein?

— Si encore ça me rapportait quelque chose...

— Viens boire un coup, nous causerons, » dit l'agent.

Et il emmena Baluche dans la salle basse du marchand de vin où se trouvait le Marseillais.

Baluche avait pris la mine discrète et réfléchie d'un homme qui veut vendre ses services le plus cher possible.

« Que gagnes-tu par jour? lui demanda le Marseillais, lorsqu'il eut décoiffé une bouteille de vin blanc.

— Est-ce que vous parlez de mon métier?

— Oui.

— Je gagne trois livres.

— Veux-tu une pistole?

— Farceur!

— Non, dit le Marseillais qui posa une pièce d'or de vingt-quatre livres sur la table; je ne plaisante pas, et voilà les arrhes du marché. »

Le Marseillais crut avoir ébloui Baluche. C'était peut-être la première pièce d'or qu'il voyait de sa vie; et, le cours forcé des assignats avait rendu l'or si rare et lui donnait une provenance si aristocratique, qu'il fallait être un homme comme le Marseillais pour oser en avoir dans sa poche.

« Qu'est-ce que vous voulez donc me faire faire? demanda Baluche.

— Tu es jeune, tu es gentil garçon, » dit le Marseillais.

Baluche prit un air modeste.

The text on this page is estimated to be only 25.63% accurate

US LKS MASQUES ROUGES * Tu n'anrai* qu'à l'en donner tant «oit peu la peine pour plaire à la ciluycnnr. — Hé ! fil Balnche en souriant , j’y ai songé. — Ah! ah! — K»1 -ce que c'cst pour cela que vous m'offrez une pistolc par jourt * — * A peu près... — C'est drôle! * murmura Balnche, qui prit un air niais. Le Marseillais allait, sans doute, développer son plan, lorsque l’agent qu’il avait envoyé tout à l’heure , et qui était en surveillance dans la rue Villcdo , revint précipitamment. s Bon! voici du nouveau, pensa le Marseillais. Qu’y a-t-il? — Farandole se marie. — Et c’est pour cela que tu ea revenu? — La rue est pleine de monde. C’est les amis du citoyen Alarius Gratiet qui raccompagnent. — Qu'est-ce que tn me chantes là? — Mai# la vérité. Venez voir plutôt. » Le Marseillais n'y tint pas. Il recommanda à l’agent, qui cherchait à griser BaJuche, de ne pA* quitter son poste, et H s’en alla rue Villrdo. La rue , en effet , était plus animée qu’à I* ordinaire. Il y avait du monde sur les portes , et au milieu de la rue une douzaine de gardes civiques se promenant d'un air grave, bras dessus . bras dessous. Un groupe de vieilles femmes causaient bruyamment sur le seuil d'une porte. Le .Marseillais s'approcha. — Aies bonnes citoyennes, dit-il , pourriez-vous me dire ce qui est arrivé par ici? Est-ce qu’il y a en le feu? — Non , c’est un mariage. — Qui donc se marie? — Farandole, la petite Farandole la danseuse, répondit une des vieilles. — Et... avec qui? — Avec on citoyen fort riche... on m'a dit son nom... mais je fai oublié... C’est égal , tout le quartier est pn révolution. — Et où se marient-ils? — .Mais ils vont se rendre à la ftiairic , cl ce sera fait. — El ils sont ici... dans celte rue? — Tenez... tenez! les voilà... » Le Marseillais se retourna et vit sortir Farandole. Elle était simplement, modestement vêtue, et donnait la main an citoyen Marius (iratict , qui étouffait de joie et d’orgueil sons son uniforme de capitaine. Le Marseillais remarqua la jope rayée bleu et blanc et le corsage de velours noir que portail Farandole. m C’est égal, se dit-il, elle ressemble furieusement à mademoiselle de Vérioières. C'est à s’y tromper dix fois par jour. * XXV Une voiture fermée, attelée de deux chevaux blancs, attendait à la porte de Farandole. La ballerine y monta avec 6on futur éponx, aux applaudissements des citoyens revêtus de l'uniforme de la garde civique. La (ouïe attroupée dans la rue imita cet exemple et applaudit pareillement. , ■ Vive Farandole! * dirent plusieurs voix. Le carrosse bourgeois s'ébranla, descendit au pas vers la rae Ricbelien, et le Marseillais

le vit disparaître avec son escorte. Mais il ne le suivit pas et continua à écouter les conversations diverses des bounes femmes groupées au seuil des portes. « Vous savez, disaient les unes, que le citoyen Alarius Gratiet est un richard? — On dit, reprit une autre, qu'il prête de l'argent à la république... — Et croyez-vous, continua une troisième, quelle est gentille à croquer, celle petite Farandole? — Ohf pour ça, oui, et elle fera joliment bien assise au comptoir de ce vieux. • — Alnis il n'est pas vieux... — Mais si ! — - Mais non (— Quel Age peut-il avoir? demanda naïvement le Marseillais. — Quarante-cinq ans. — Daine! observa une des commères, après tout. Farandole n'a pas d'autre dot que ses beaux yeux et sa vertu. — Ce qui est rare pour une daaseusc... — - El où vont-ils ea ce moment? dit le Alarseiliais. — A la mairie, se marier. — Et ils reviendront ici? — Alais, dame! e'est-y pas l'usage que la femme rentre on moment chez elle après la chose , avant d'aller prendre possession do sa nouvelle maison? » Le Alarseiliais n'eut pas le temps d'adresser de nouvelles questions. Il entendit un grand bruit de grelots et de claquements de fouet qui achevèrent de mettre en rumeur la paisible rue Villedo. C'était une chaise de poste traînée par trois chevaux attelés de front et conduits à la française par un postillon en bottes fortes. b Qu'est-cr que cela9 firent plusieurs voix. — Est- ce que les aristocrates revienoent? — C'est pour le citoyen Alarius Gratiet et sa femme. — Ah ! ils partent? — Oui, ils vont faire un voyage. C'est l'habitude, dit une vieille femme. Ça s'appelle la lune de miel. — Quoi , cette voilure? — Non , le voyage. » Le Alarseiliais pensait : u Ce gros homme chauve qui se donne le luxe d'épouser Farandole a joliment raison d'élre capitaine dans la garde civique. Sans cela, il serait bien suspecté... Aristocrate, va! » Et l'hoiiKnc de la police fil un signe à un de scs agents, qui, comme lui , s'était faufilé dans la foule. Celui-ci s'approcha. Le Alarseiliais prit un carnet, en arracha un feuillet et écrivit dessus au crayon en sc servant de son genou comme d'un pupitre : ■ Farandole sc marie ; elle épouse- le citoyen Gratiet , capitaine dans la garde civique. 1b vont partir en revenant de la mairie. Fautil arrêter Farandole? • Et il remit ce billet à l'agent et lui dit tout bas r b File rue Saint-Honoré, chez le patron. — Où vous trouverai-je? — Chez le marchand de tin de la rue du Hasard. » L'agent disparut; le Marseillais retourna à son poste d'observation. Balnche trinquait avec les deux espions. b Mon petit, lui dit Olivier Brun, est-ce que lu ne pourrais pas me montrer b citoyenne? — Par le trou de la serrure, si tous voulez. — Oli ! ça me suffit , pourvu que je la voie. — Venez avec mui

, dit Balnche, et passez roide et vite devant la concierge, il ne faut pas qu’elle se doute de quelque chose. • !.<• Marseillais suivit Balnche jusqu’au numéro 7 et y entra avec lui. Ils montèrent au quatrième .étage, et là, Balnche mit un doigt sur ses lèvres , indiqua uoe porte et dit tout bas ; « Regardez ! » Le Alarseiliais appliqua son wil au' trou de la serrure, et vit fort distinctement le chétif mobilier du faniiste. Auprès d'un petit poêle en fonte, une jeune fille était assise et travaillait à nn ouvrage de coulure. C’était Armandc. Elle était vêtue d'une robe blanche, et sa luxuriante chevelure était poudrée comme si elle eôt dù aller au bal. Le Alarseiliais, retenant son haleine, la contempla un moment. b Oli ! c’est vraiment merveilleux , murmura-t-il ; clic et Faraodole sc ressemblent comme deux sœurs jumelles. » Et, toujours suivi par Baluchc, il redescendit, achevant ainsi son aparté : b Elle est là... je l’ai vue... et, à moins quelle ne s’envole pai la fenêtre , elle ne m’ échappera point. • En arrivant chez le marchand de vin , le Marseillais trouva de retour fngent qn'il avait envoyé rue Saint-Honoré. Robespierre avait écrit sur le revers do la feuille arrachée au carnet : a Inutile d'arrêter Farandole; nous n'en avons pas besoin. » I.C* mariages se faisaient vite à cette époque. L’officier de l’état civil, après 1rs questions d’usage, avait inscrit sur un registre, au courant de la plume, les noms eC prénoms des deua époux, les Digitized by Google

« Tu n'aurais qu'à t'en donner tant soit peu la peine pour plaire à la citoyenne.

— Hé! fit Baluche en souriant, j'y ai songé.

— Ah! ah!

— Est-ce que c'est pour cela que vous m'offrez une pistole par jour?

— A peu près...

— C'est drôle! » murmura Baluche, qui prit un air niais.

Le Marseillais allait, sans doute, développer son plan, lorsque l'agent qu'il avait envoyé tout à l'heure, et qui était en surveillance dans la rue Villedo, revint précipitamment.

« Bon! voici du nouveau, pensa le Marseillais. Qu'y a-t-il?

— Farandole se marie.

— Et c'est pour cela que tu es revenu?

— La rue est pleine de monde. C'est les amis du citoyen Marius Gratiet qui l'accompagnent.

— Qu'est-ce que tu me chantes là?

— Mais la vérité. Venez voir plutôt. »

Le Marseillais n'y tint pas. Il recommanda à l'agent, qui cherchait à griser Baluche, de ne pas quitter son poste, et il s'en alla rue Villedo.

La rue, en effet, était plus animée qu'à l'ordinaire.

Il y avait du monde sur les portes, et au milieu de la rue une douzaine de gardes civiques se promenant d'un air grave, bras dessus, bras dessous.

Un groupe de vieilles femmes causaient bruyamment sur le seuil d'une porte.

Le Marseillais s'approcha.

« Mes bonnes citoyennes, dit-il, pourriez-vous me dire ce qui est arrivé par ici? Est-ce qu'il y a eu le feu?

— Non, c'est un mariage.

— Qui donc se marie?

— Farandole, la petite Farandole la danseuse, répondit une des vieilles.

— Et... avec qui?

— Avec un citoyen fort riche... on m'a dit son nom... mais je l'ai oublié... C'est égal, tout le quartier est en révolution.

— Et où se marient-ils?

— Mais ils vont se rendre à la mairie, et ce sera fait.

— Et ils sont ici... dans cette rue?

— Tenez... tenez! les voilà... »

Le Marseillais se retourna et vit sortir Farandole.

Elle était simplement, modestement vêtue, et donnait la main au citoyen Marius Gratiet, qui étouffait de joie et d'orgueil sous son uniforme de capitaine.

Le Marseillais remarqua la jupe rayée bleu et blanc et le corsage de velours noir que portait Farandole.

« C'est égal, se dit-il, elle ressemble furieusement à mademoiselle de Vérinières. C'est à s'y tromper dix fois par jour. »

XXV

Une voiture fermée, attelée de deux chevaux blancs, attendait à la porte de Farandole. La ballerine y monta avec son futur époux, aux applaudissements des citoyens revêtus de l'uniforme de la garde civique. La foule attroupée dans la rue imita cet exemple et applaudit pareillement.

« Vive Farandole! » dirent plusieurs voix.

Le carrosse bourgeois s'ébranla, descendit au pas vers la rue Richelieu, et le Marseillais le vit disparaître avec son escorte. Mais il ne le suivit pas et continua à écouter les conversations diverses des bonnes femmes groupées au seuil des portes.

« Vous savez, disaient les unes, que le citoyen Marius Gratiet est un richard?

— On dit, reprit une autre, qu'il prête de l'argent à la république...

— Et croyez-vous, continua une troisième, qu'elle est gentille à croquer, cette petite Farandole?

— Oh! pour ça, oui, et elle fera joliment bien assise au comptoir de ce vieux.

— Mais il n'est pas vieux...

— Mais si!

— Mais non!

— Quel âge peut-il avoir? demanda naïvement le Marseillais.

— Quarante-cinq ans.

— Dame! observa une des commères, après tout, Farandole n'a pas d'autre dot que ses beaux yeux et sa vertu.

— Ce qui est rare pour une danseuse...

— Et où vont-ils en ce moment? dit le Marseillais.

— A la mairie, se marier.

— Et ils reviendront ici?

— Mais, dame! c'est-y pas l'usage que la femme rentre un moment chez elle après la chose, avant d'aller prendre possession de sa nouvelle maison? »

Le Marseillais n'eut pas le temps d'adresser de nouvelles questions.

Il entendit un grand bruit de grelots et de claquements de fouet qui achevèrent de mettre en rumeur la paisible rue Villedo.

C'était une chaise de poste traînée par trois chevaux attelés de front et conduits à la française par un postillon en bottes fortes.

« Qu'est-ce que cela? firent plusieurs voix.

— Est-ce que les aristocrates reviennent?

— C'est pour le citoyen Marius Gratiet et sa femme.

— Ah! ils partent?

— Oui, ils vont faire un voyage. C'est l'habitude, dit une vieille femme. Ça s'appelle la lune de miel.

— Quoi, cette voiture?

— Non, le voyage. »

Le Marseillais pensait :

« Ce gros homme chauve qui se donne le luxe d'épouser Farandole a joliment raison d'être capitaine dans la garde civique. Sans cela, il serait bien suspecté... Aristocrate, va! »

Et l'homme de la police fit un signe à un de ses agents, qui, comme lui, s'était faufilé dans la foule.

Celui-ci s'approcha.

Le Marseillais prit un carnet, en arracha un feuillet et écrivit dessus au crayon en se servant de son genou comme d'un pupitre :

« Farandole se marie; elle épouse le citoyen Gratiet, capitaine dans la garde civique. Ils vont partir en revenant de la mairie. Faut-il arrêter Farandole? »

Et il remit ce billet à l'agent et lui dit tout bas :

« File rue Saint-Honoré, chez le patron.

— Où vous trouverai-je?

— Chez le marchand de vin de la rue du Hasard. »

L'agent disparut; le Marseillais retourna à son poste d'observation.

Baluche trinquait avec les deux espions.

« Mon petit, lui dit Olivier Brun, est-ce que tu ne pourrais pas me montrer la citoyenne?

— Par le trou de la serrure, si vous voulez.

— Oh! ça me suffit, pourvu que je la voie.

— Venez avec moi, dit Baluche, et passez roide et vite devant la concierge, il ne faut pas qu'elle se doute de quelque chose. »

Le Marseillais suivit Baluche jusqu'au numéro 7 et y entra avec lui.

Ils montèrent au quatrième étage, et là, Baluche mit un doigt sur ses lèvres, indiqua une porte et dit tout bas :

« Regardez! »

Le Marseillais appliqua son œil au trou de la serrure, et vit fort distinctement le chétif mobilier du fumiste.

Auprès d'un petit poêle en fonte, une jeune fille était assise et travaillait à un ouvrage de couture.

C'était Armande.

Elle était vêtue d'une robe blanche, et sa luxuriante chevelure était poudrée comme si elle eût dû aller au bal.

Le Marseillais, retenant son haleine, la contempla un moment.

« Oh! c'est vraiment merveilleux, murmura-t-il; elle et Farandole se ressemblent comme deux sœurs jumelles. »

Et, toujours suivi par Baluche, il redescendit, achevant ainsi son apparté :

« Elle est là... je l'ai vue... et, à moins qu'elle ne s'envole par la fenêtre, elle ne m'échappera point. »

En arrivant chez le marchand de vin, le Marseillais trouva de retour l'agent qu'il avait envoyé rue Saint-Honoré.

Robespierre avait écrit sur le revers de la feuille arrachée au carnet :

« Inutile d'arrêter Farandole; nous n'en avons pas besoin. »

. . . . . .

Les mariages se faisaient vite à cette époque. L'officier de l'état civil, après les questions d'usage, avait inscrit sur un registre, au courant de la plume, les noms et prénoms des deux époux, les

The text on this page is estimated to be only 22.59% accurate

LES MASQUES ROUGES. 6î) avait déclaras otarie» et leur avait fait «on petit discours d'usage. Après quoi le citoyen Marius Gratiet, toujours escorté par ses amis de ta garde civique , était remonté en voiture et était revenu , avec sa femme, rue Villedo, que la fouie curieuse emplissait toujours. De nouveaux applaudissements se firent entendre. h Vive le citoyen Marina ! — Vire Farandole ! » répéta-t-on. (.'honnête capitaine descendit, salua à droite et à gauche, puis offrit sa main à Farandole, qui s'élança légère dans l'étroite allée de celle maison qu'elle habitait depuis si longtemps. Un capitaine de la garde civique, un citoyen aussi pur que Marins Gratiet . ne pouvait , en conscience , se dispenser de haranguer un peu la foule : « Citoyens et amis , dit-il , je vous remercie des vieux que vous faites pour mon bonhrnr. Que ta vue de cette chaise de poste n’c* Teille point en vous d'idées mauvaises. Cupidon seul me pousse à ce luxe. Je nc'Stiis pas aristocrate, sacbex-Le, mais nn simple fabricant qui part avec sa femme pour Roubaix et Tourcoing, deux villes où il a des relations de commerce! » De nouveaux applaudissements retentirent, et le citoyen Marins rejoignit son épouse. Farandole s’enferma avec lui dans son petit logis. u Maintenant, mon ami, lui dit-elle, nous n'avons pas nn moment k perdre. Il faut que demain soir vous soyez hors de France. « Le brave capitaine soupira et regarda Farandole avec des yeux humides. • • Quand vous reviendrez, lui dit-elle, vous inc retrouverez... Xe suis-je pas votre femme? » fille lui tendit sa main, qu'il baisa et sur laquelle il laissa tomber une larme. Puis elle ouvrit la fenêtre cl siffla. Aussitôt la fenêtre de Ualuche s' ouvrit, et le fumiste passa une planche dont l’extrémité vint s’adapter à r appui de celle de Farandole. Celle planche était large Iroia foia comme celle qui avait déjà servi à Farandole. fin même temps, mademoiselle de Vérinièrrs bc leva, monta sur l'appui de la croisée, et posa hardiment le pied sur ce nouveau pont. Farandole, Marins Gratiet et Halurhc eurent un moment d’angoisse, un battement de cœur terrible. Maia Armande de Vériniéres passa souriante et calme, et arriva sans accident dans la chambre de Farandole. • Vite, dit celle dernière, hàlons-nous ! . . . • fille m traîna Armande dans la seconde pièce, et les deux jeunes filles échangèrent leurs habits. fin même temps . la perruque blanche que le Marseillais avait prise | onr des cheveux poudrés tomba, et Armande reparut aux yeux du citoy rn. Marins Gratiet avec tes cheveux noirs roulés en torsade , -comme les portait

Farandole. fille avait revêtu le corsage de velours et la jupe rayée de la danseuse... fit le diable lui-méme s'y fût trompé comme s’y trompa le Marseillais, qui vit monter Armande dans la chaise de poste et cria comme la foule : « Vive Farandole! * Le citoyen Marius Gratiet salua de la main une dernière foia ; le postillon lit claquer son fouet. . . et la chaise de poste partit an grand trot. Armande était bien sauvée cette fois. ri» ni i> a raïuiftai partir. DEUXIÈME PARTIE. DANTON. I Le jour naissait, le ciel était de ce gris bleuâtre estompé de brume qui aonouce les belles matinées d'automne sous Ira latituJcs un peu froides. C’était toujours en b terrible année 170-f . Un horiime à cheval remontait le cours de l'Yonne, suivant un Inrge sentier, moitié roule, moitié chemin de bal-ige, que bordait tantôt une vigne poussée dans le caillou de la colline, tantôt un gras pituruge entouré de peupliers. Cet homme tira sa montre. « Cinq heures et demie, dit-il. I^s jour* sont courts en octobre, et j'ai cocorc un joli bout de chemin à faire. Je n'arriverai jamais avant qu'on soit levé à Azay. J'aurais dû quitter Coulanges plus tôt. Il pressa le petit cheval mon an iiiu qu’il montait et le mit au trot. Cet homme était grand ; il avait une large poitrine, un front jeun;; et des cheveux gris , des cheveux que le* passions et les orages d sa via niaient prématurément arrachés à leur noir d'aile de corbeau Il cheminait, respirant à pleins poumons l’air humide et froid damalin , et de temps à autre il s'échappait de sa poitrine un grand soupir de soulagement. — Ah! murmura-t-il, je n’ai pas depuis longtemps respiré si bien... » Un petit village était groupé au bord du chemin, mirant ses toits de chaume et ses murs de pisé dans les flots calmes de l'Yonne. Le cavalier en traversa la rue unique son mantpau ramené sur son visage, comme s'il eût craint d'être reconnu. Mais le village sommrillnit encore, lies portes étaient closes à peu près partout. Seule, la boutique du forgeron était ouverte et mêlait sa clarté rougeâtre aux pâles clartés du malin. Ce fut là que le cavalier s'arrêta, non sans avoir jeté un regard furtif à l'intérieur sur l’ouvrier qui tenait l.i corde du soulfli't et allumait sou feu. ■ CVst un jeune homme, pensa-t-il. Ce doit être un compagnon qui fait son tour de France. Il ne me connaît pas... * fit il lui fit un signe. Le forgeron accourut. u Mon ami , dit le cavalier en niellant pied à terre, je suis trèspressé cl n’ai pas une minute à perdre. Je viens de m'apercevoir que mon cheval était déferré du pied monloir. Seulement, le fer lient encore nn peu. C'est trois clous à remettre; peux-tu le faire tout de suite? — Oui, citoyen, dit l'ouvrier. Seulement, je vais appeler le patron , qui est encore couché. — C’est inutile, mon ami. Je tiendrai le pied de mon

cheval moi-même. Laisse dormir ton patron. • — Comme vous voudrez, » dit lè forgeron. Et il releva le pied du ehpvnl ph pressant légèrement le tendon. • C’est l' affaire de quelques minutes, » dit-il. fit tandis que le forgeron arrachait le fer avec ses tenailles, le remettait k b forge et parait la fonrehette dn cheval , qui se montrait fort docile. Te voyageur contemplait en rêvant les maisons du tillage. « Oui , se disait-il tout bas, c’est bien cela, c'èst bien b province calme, monotone, que rien ne change et n’agile. Il y a cinq. ans que je ne suis venu ici, et loot est à b même place. On a brûlé les châteaux , mais on a respecté les chaumières Pourvu que je retrouve encore quelques décombres du chMqau d'Azay! * Le forgeron couda le fer, le trempa, l’appliqua funiAnt sur b sole du cheval, et le voyageur lui tint le pied avec l’aisance d’un homme qui a longtemps vécu en province. Puis ce dernier se remit lestement en selle, jeta nne pièce do trente sols au forgeron , cachant son visage de nouveau , et il partit précipitamment comme s’il avait en peur que les fenêtres des maisons voisines ne s'ouvrissent toutes k b fois. Ce ne fut qu’à nn quart de lieue de distance, lorsqu’il se retrouva carie chemin désert, qu’il ralentit l’allure amblée de son cheval. Alors, rejetant son manteau en arrière, bissant tomber sa bride sur le pommeau de b selle , il tira de sa poche un petit carré de papier couvert de chilTres. Mais ces chilTres correspondaient aux lettres de l'alpliabet, et il possédait sans doute la clef de cette écriture hiéroglyphique, car il se mit à lire à mi-voix les mots suivants : « Dans b nuit qui a précédé lenr fuite, M. d’Azay et son fils ont caché nne somme de soixante-quatorze raille livres en or et en billets de caisse de l’Etat d’Angleterre dans les caves du château. » La cachette a été fort ingénieusement pratiquée dans le sous-sol JV* «aveuu. Digitized by Google

avait déclarés mariés et leur avait fait son petit discours d'usage.

Après quoi le citoyen Marius Gratiet, toujours escorté par ses amis de la garde civique, était remonté en voiture et était revenu, avec sa femme, rue Villedo, que la foule curieuse emplissait toujours.

De nouveaux applaudissements se firent entendre.

« Vive le citoyen Marius!

— Vive Farandole! » répéta-t-on.

L'honnête capitaine descendit, salua à droite et à gauche, puis offrit sa main à Farandole, qui s'élança légère dans l'étroite allée de cette maison qu'elle habitait depuis si longtemps.

Un capitaine de la garde civique, un citoyen aussi pur que Marius Gratiet, ne pouvait, en conscience, se dispenser de haranguer un peu la foule :

« Citoyens et amis, dit-il, je vous remercie des vœux que vous faites pour mon bonheur. Que la vue de cette chaise de poste n'éveille point en vous d'idées mauvaises. Cupidon seul me pousse à ce luxe. Je ne suis pas aristocrate, sachez-le, mais un simple fabricant qui part avec sa femme pour Roubaix et Tourcoing, deux villes où il a des relations de commerce! »

De nouveaux applaudissements retentirent, et le citoyen Marius rejoignit son épouse.

Farandole s'enferma avec lui dans son petit logis.

« Maintenant, mon ami, lui dit-elle, nous n'avons pas un moment à perdre. Il faut que demain soir vous soyez hors de France. »

Le brave capitaine soupira et regarda Farandole avec des yeux humides.

« Quand vous reviendrez, lui dit-elle, vous me retrouverez... Ne suis-je pas votre femme? »

Elle lui tendit sa main, qu'il baisa et sur laquelle il laissa tomber une larme.

Puis elle ouvrit la fenêtre et siffla.

Aussitôt la fenêtre de Baluche s'ouvrit, et le fumiste passa une planche dont l'extrémité vint s'adapter à l'appui de celle de Farandole.

Cette planche était large trois fois comme celle qui avait déjà servi à Farandole.

En même temps, mademoiselle de Vérinières se leva, monta sur l'appui de la croisée, et posa hardiment le pied sur ce nouveau pont.

Farandole, Marius Gratiet et Baluche eurent un moment d'angoisse, un battement de cœur terrible.

Mais Armande de Vérinières passa souriante et calme, et arriva sans accident dans la chambre de Farandole.

« Vite, dit cette dernière, hâtons-nous!... »

Elle entraîna Armande dans la seconde pièce, et les deux jeunes filles échangèrent leurs habits.

En même temps, la perruque blanche que le Marseillais avait prise pour des cheveux poudrés tomba, et Armande reparut aux yeux du citoyen Marius Gratiet avec ses cheveux noirs roulés en torsade, comme les portait Farandole.

Elle avait revêtu le corsage de velours et la jupe rayée de la danseuse...

Et le diable lui-même s'y fût trompé comme s'y trompa le Marseillais, qui vit monter Armande dans la chaise de poste et cria comme la foule :

« Vive Farandole! »

Le citoyen Marius Gratiet salua de la main une dernière fois; le postillon fit claquer son fouet... et la chaise de poste partit au grand trot.

Armande était bien sauvée cette fois.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

DANTON.

I

Le jour naissait, le ciel était de ce gris bleuâtre estompé de brume qui annonce les belles matinées d'automne sous les latitudes un peu froides.

C'était toujours en la terrible année 1794.

Un homme à cheval remontait le cours de l'Yonne, suivant un large sentier, moitié route, moitié chemin de halage, que bordait tantôt une vigne poussée dans le caillou de la colline, tantôt un gras pâturage entouré de peupliers.

Cet homme tira sa montre.

« Cinq heures et demie, dit-il. Les jours sont courts en octobre, et j'ai encore un joli bout de chemin à faire. Je n'arriverai jamais avant qu'on soit levé à Azay. J'aurais dû quitter Coulanges plus tôt. »

Il pressa le petit cheval morvandiau qu'il montait et le mit au trot.

Cet homme était grand; il avait une large poitrine, un front jeune et des cheveux gris, des cheveux que les passions et les orages de sa vie avaient prématurément arrachés à leur noir d'aile de corbeau.

Il cheminait, respirant à pleins poumons l'air humide et froid du matin, et de temps à autre il s'échappait de sa poitrine un grand soupir de soulagement.

« Ah! murmura-t-il, je n'ai pas depuis longtemps respiré si bien... »

Un petit village était groupé au bord du chemin, mirant ses toits de chaume et ses murs de pisé dans les flots calmes de l'Yonne.

Le cavalier en traversa la rue unique son manteau ramené sur son visage, comme s'il eût craint d'être reconnu.

Mais le village sommeillait encore. Les portes étaient closes à peu près partout.

Seule, la boutique du forgeron était ouverte et mêlait sa clarté rougeâtre aux pâles clartés du matin.

Ce fut là que le cavalier s'arrêta, non sans avoir jeté un regard furtif à l'intérieur sur l'ouvrier qui tenait la corde du soufflet et allumait son feu.

« C'est un jeune homme, pensa-t-il. Ce doit être un compagnon qui fait son tour de France. Il ne me connaît pas... »

Et il lui fit un signe.

Le forgeron accourut.

« Mon ami, dit le cavalier en mettant pied à terre, je suis très-pressé et n'ai pas une minute à perdre. Je viens de m'apercevoir que mon cheval était déferré du pied montoir. Seulement, le fer tient encore un peu. C'est trois clous à remettre; peux-tu le faire tout de suite?

— Oui, citoyen, dit l'ouvrier. Seulement, je vais appeler le patron, qui est encore couché.

— C'est inutile, mon ami. Je tiendrai le pied de mon cheval moi-même. Laisse dormir ton patron.

— Comme vous voudrez, » dit le forgeron.

Et il releva le pied du cheval en pressant légèrement le tendon.

« C'est l'affaire de quelques minutes, » dit-il.

Et tandis que le forgeron arrachait le fer avec ses tenailles, le remettait à la forge et *parait* la fourchette du cheval, qui se montrait fort docile, le voyageur contemplait en rêvant les maisons du village.

« Oui, se disait-il tout bas, c'est bien cela, c'est bien la province calme, monotone, que rien ne change et n'agite. Il y a cinq ans que je ne suis venu ici, et tout est à la même place. On a brûlé les châteaux, mais on a respecté les chaumières.... Pourvu que je retrouve encore quelques décombres du château d'Azay! »

Le forgeron couda le fer, le trempa, l'appliqua fumant sur la sole du cheval, et le voyageur lui tint le pied avec l'aisance d'un homme qui a longtemps vécu en province.

Puis ce dernier se remit lestement en selle, jeta une pièce de trente sols au forgeron, cachant son visage de nouveau, et il partit précipitamment comme s'il avait eu peur que les fenêtres des maisons voisines ne s'ouvrissent toutes à la fois.

Ce ne fut qu'à un quart de lieue de distance, lorsqu'il se retrouva sur le chemin désert, qu'il ralentit l'allure amblée de son cheval.

Alors, rejetant son manteau en arrière, laissant tomber sa bride sur le pommeau de la selle, il tira de sa poche un petit carré de papier couvert de chiffres.

Mais ces chiffres correspondaient aux lettres de l'alphabet, et il possédait sans doute la clef de cette écriture hiéroglyphique, car il se mit à lire à mi-voix les mots suivants :

« Dans la nuit qui a précédé leur fuite, M. d'Azay et son fils ont caché une somme de soixante-quatorze mille livres en or et en billets de caisse de l'État d'Angleterre dans les caves du château.

» La cachette a été fort ingénieusement pratiquée dans le sous-sol d'un caveau.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.46% accurate

70 LES MASQUES ROUGES. » Il est à peu près certain que, malgré t'incendie du château , le trésm n’a pas etc découvert. i On compte sur l'homme qm aime mademoiselle de l'érinières pour retrouver cette somme, aucun de ceux qui s'intéressent & U famille d’Azoy ne pouvant sans danger sc risquer dans le pays. » Voici indications : r Le» caves avaient une entrée unique 4 laquelle aboutissaient trois corridors, l’un qui conduisait aux anciennes ouhlirtles du château, l’autre qui descendait à l'Yonne et qui, au temps des gnrrrcs de religion, servit plusieurs fois d’issue mystérieuse ; le troisième, enfin, qui menait simplement au cellier, vaste rotonde voûtée sons laquelle sc trouvaient le* cuves et les futailles, et qui a pu contenir jusqu’à trois mille muids de vin. C’*st dans ce dernier boyau souterrain que 1rs soixante-quatorze mille livres enfermées dans un coffre de cuivre ont été enfouies à trois mètres de profondeur. s Dons l'espérance où il* étaient alors de revenir promptement chez eux, le* messieurs d'.Azay avaient pris leurs précautions pour retrouver l'endroit exact où le coffre était enterré. • Ils avaient fixé une corde à l'entrée des caves , et déroulé rette corde jusqu’à ce que, s’arrêtant, ils eussent entamé le sol arec une bêche. " Le coffre enterré rl la terre foulée de nouveau , Us mesurèrent !a corde, qui avait nne longueur de 120 pieds. !* En employant le même procédé, il sera fnrile à Thomme .qni •imr mademoiselle de Yrriiiièrc* de retrouver le coffre de enivre. " Le cavalier remit dans ?a poche le rnrré de papier, reprit sa bride et donna un léger coup de talon à son cheval, qui se remit à trotter, U fil encore un quart de lieue environ, puis, comme la rivière qu’il longeait toujours faisait un coude et que le chemin tournait brusquement, il s’arrêta tout à coup. « Mon Dieu! murmura-t-il d’une voix émue, suis-je jeune encore î Voici que mon cœur bat comme si j'avais vingt ans... * L'éruolion que le cavalier venait d’éprouver était due à la vue d’une petite maison blanche Initie à gauche de la route, et qui venait de surgir à ses yeux du milieu d'une touffe d'arbres, dont le feuillage commençait à jaunir sou* l'haicinr des vents d’automne. •' Ma pauvre vieille tan«el te dit-il, vais-je te retrouver?... » Et, dominant son émotion, il lança son cheval au galop et ne s’arrêta plus qu'à la porte de la maison hluucbc. l<ea volets étaient fermés, la porte dose. Le voyageur fut prb d'une vague anxiété; il n’osa mettre pied à terre tout d'abord . tant il redoutait de trouver celte maison déserte. Ifr ureusemeut C aboiement d’un chien sc fit entendre dans la cour. Alors le

voyageur respira; puis, d'une, voix pleine et sonore, il appela : u né ! Snlpiee ! ■ n se fil peu à peu quelque bruit dans la maison, un volet s'ouvrit, une grosse tête ensommeillée encore et couronnée d'une broussaille de cheveux appnrut ; nuis une voix étonnée s'écria ; u Ah ! mon Dieu 3 c'est le neveu de madame ? — Yeux-lu bien dire citoyenne, imbécile! répondit le voyageur en riant. Tu veux donc qu'on te prenne pour un oristocrate? * Mais déjà la grosse tête avait disparu , et l'homme à qui elle appartenait, dégringolant ? escalier. sc hâtait de repir ouvrir la grand' poite de la cour. I-e cavalier y entra, et jeta la bride à ceîoi qn'il avait appelé Snlpicc , sc hâtant de lui dire : u Gomment va ma bonne tante? — Ah ! monsieur, répondit Snlpiee, elle est bien vieille, si vieille qu'elle est quasiment tombée en enfance. • — Mais physiquement elle sc porte bien? — Oh ! pour ça, oui. — Allons, dit le voyageur en soupirant, mets mon cheval I l'écurie, et p«b apporte-moi une brassée de javelles pour me faire un peu de fen, je sois transi.... Il ne faut pas faire lever la bonne femme. — 01» 1 «oyet calme , monsieur, dit Snlpiee qni arait prb une poignée de paille et bouchonnait le cheval à la porte de l'écurie, iiiadmiie ne se lève pas ai ont huit heures. C'est Jacqueline qui munie rhabiller. — Eli bien, n'éi'eîllr ni nia tinte ni Jarjjjcline. Fais-moi du frn I et trouve-moi un verre dT eau-de-vie de marc. » Lr voyageur pénétra dans lu maison en humme qui en connaît j parlai temeut les êtres, gagna la cuisine, et, en attendant que Sulpica * arrivât avec ses javelles , il prit les pincettes et ae mit à découvrir les tisons enfouis sous la cendre. Solpice était un gros garçon aux cheveux blonds et crrpûs, à la mine rubiconde, aux yeux ronds, aux lèvres épaisses. Moitié servitrur, moitié parent, Sulpiee était une manière de cousin éloigné qu'on axait élevé dans la maison et qui remplissait les fondions de maître Jacques. Il revint, alluma du fen, ouvrit un placard, y prit nne bouteille et un verre qu'il po«* snr one table auprès du vuyngeur, et sc tint itnmuliile devant lui comme un soldat qui attend des ordres. Mais le voyageur était tombe dans nne profonde rêverie, et il De prit garde à Snlpiee. Celui-ci sortit alors sur la pointe du pied et retourna à l'écurie. Douze heures après environ, c'est-à-dire à l'entrée de la uuit, T homme que nous avons vu à cheval de si grand matin était asus an seuil de la petite maison, auprès d'une vieille femme qui le regardait avec une sorte d'étonnement. C'était la pauvre iimie tombée en enfance. • Sulpiee, assis sur In marche du seuil, plumait on canard. « Elle ne me reconnaît pas, disait le voyageur avec tristesse eu s'adressant à Sulpiee. — C'est la révolution qui l'a mise en cet état, mon boa monsieur. *i ■ Un

nuage passa sur le front du voyageur. Sulpiee continua : b Elle a été près d'un an, voyez-vous, qu'elle criait chaque nuit qu'on la voulait assassiner... — Pauvre tante! — Kl puis elle disait : Les voilà qui brûlent encore le château ! — Ah! fit le roysgenr, on a brûlé le château? — Mais oui, monsieur, dit Sulpiee. Il n'en reste que les quatre murs. — Je voudrais bien voir ça... — Dame! monsieur, vous savez le chemin — seulement, il y • une bonne Eboe d'ici là-haut, et voici qu'il est nuit. — Sans compter, dit line voix à l'intérieur qni passa par la croisée dn rez-de-chaussée, — la roi* de Jacqueline la cuisinière, — «uns compter, monsieur, que le souper sera prêt datas dix minutes... — Eh bien , nous irons après dîner. . , — La nuit ! fit Sulpiee avec effroi. — Pourquoi pis? — Mais il ne fait pas clair, monsieur, la loue est nouvelle et ne se lève que très-lard. — Que t'importe? je Suit un peu comme les chais, dit le voyageur en souriant, j'y vois la nuit. » Comme il achevait, on entendit un pas retentir sor la route, un pas lent, mal assuré, traînant et qui trahissait la fatigue. l'ois on vit se dessiner une silhouette , et enfip , dans le clairobscur du crépuscule, Sulpiee et le voyageur aperçurent distinctement un jeune homme grand, mince, aux traita hâves, à l'inil fiévreux, aux vêlements eu lambeaux et la tête couverte d'un bonnet rouge. Quand re jeune homme fut auprès d'eux, il s'arrêta et dit d'une voix tremblante : ■ Citoyens, esl<-cc que vous ne prendrez pas pitié d'tm pauvre voyageur qui meurt de faim et de huuilude? — Fai* 1a charité à ce garçou, Sulpiee, » dit le neveu de ta vieille femme, qni commuait à balancer la tête de gauche à droite uvec un regard brillant de fièvre et de folio. Sulpiee alla dans la cuisine et en revint avec la moitié d'un pain. « Ah ! citoyens, reprit le jeune homme d'une vuix lamentable, il y a si longtemps que je marche et je suis si las que von* ne rue refuserez pas une place dans le grenier à foin pour celte nuit? — Soit, In ferôs coucher ce gniçon, Sulpiee. » Sulpiee haussa les épaules et grommela : n Le neveu de madame est fou... Ksl-oe qu'on sait ce que goul tous ces vagabonda? * Mais le voyageur adressait la parole au mendiant et n'entendit pat la réflexion de Sulpiee. « D'où venez-vous? lui dit-il, — - Dp Ne vers, citoyen. — Avez-vous un état? Je suis compagnon menuisier. — El voua ne trouvez pas d ouvraga^ Digitized by Google

» Il est à peu près certain que, malgré l'incendie du château, le trésor n'a pas été découvert.

» On compte sur l'homme qui aime mademoiselle de Vérinières pour retrouver cette somme, aucun de ceux qui s'intéressent à la famille d'Azay ne pouvant sans danger se risquer dans le pays.

» Voici les indications :

« Les caves avaient une entrée unique à laquelle aboutissaient trois corridors, l'un qui conduisait aux anciennes oubliettes du château, l'autre qui descendait à l'Yonne et qui, au temps des guerres de religion, servit plusieurs fois d'issue mystérieuse; le troisième, enfin, qui menait simplement au cellier, vaste rotonde voûtée sous laquelle se trouvaient les cuves et les futailles, et qui a pu contenir jusqu'à trois mille muids de vin. C'est dans ce dernier boyau souterrain que les soixante-quatorze mille livres enfermées dans un coffre de cuivre ont été enfouies à trois mètres de profondeur.

» Dans l'espérance où ils étaient alors de revenir promptement chez eux, les messieurs d'Azay avaient pris leurs précautions pour retrouver l'endroit exact où le coffre était enterré.

» Ils avaient fixé une corde à l'entrée des caves, et déroulé cette corde jusqu'à ce que, s'arrêtant, ils eussent entamé le sol avec une bêche.

» Le coffre enterré et la terre foulée de nouveau, ils mesurèrent la corde, qui avait une longueur de 129 pieds.

» En employant le même procédé, il sera facile à l'homme qui aime mademoiselle de Vérinières de retrouver le coffre de cuivre. »

Le cavalier remit dans sa poche le carré de papier, reprit sa bride et donna un léger coup de talon à son cheval, qui se remit à trotter.

Il fit encore un quart de lieue environ, puis, comme la rivière qu'il longeait toujours faisait un coude et que le chemin tournait brusquement, il s'arrêta tout à coup.

« Mon Dieu! murmura-t-il d'une voix émue, suis-je jeune encore! Voici que mon cœur bat comme si j'avais vingt ans... »

L'émotion que le cavalier venait d'éprouver était due à la vue d'une petite maison blanche bâtie à gauche de la route, et qui venait de surgir à ses yeux du milieu d'une touffe d'arbres, dont le feuillage commençait à jaunir sous l'haleine des vents d'automne.

« Ma pauvre vieille tante! se dit-il, vais-je te retrouver?... »

Et, dominant son émotion, il lança son cheval au galop et ne s'arrêta plus qu'à la porte de la maison blanche.

Les volets étaient fermés, la porte close.

Le voyageur fut pris d'une vague anxiété; il n'osa mettre pied à terre tout d'abord, tant il redoutait de trouver cette maison déserte.

Heureusement l'aboiement d'un chien se fit entendre dans la cour.

Alors le voyageur respira; puis, d'une voix pleine et sonore, il appela :

« Ho! Sulpice! »

Il se fit peu à peu quelque bruit dans la maison, un volet s'ouvrit, une grosse tête ensommeillée encore et couronnée d'une broussaille de cheveux apparut; puis une voix étonnée s'écria :

« Ah! mon Dieu! c'est le neveu de madame!

— Veux-tu bien dire citoyenne, imbécile! répondit le voyageur en riant. Tu veux donc qu'on te prenne pour un aristocrate? »

Mais déjà la grosse tête avait disparu, et l'homme à qui elle appartenait, dégringolant l'escalier, se hâtait de venir ouvrir la grand'porte de la cour.

Le cavalier y entra, et jeta la bride à celui qu'il avait appelé Sulpice, se hâtant de lui dire :

« Comment va ma bonne tante?

— Ah! monsieur, répondit Sulpice, elle est bien vieille, si vieille qu'elle est quasiment tombée en enfance.

— Mais physiquement elle se porte bien?

— Oh! pour ça, oui.

— Allons, dit le voyageur en soupirant, mets mon cheval à l'écurie, et puis apporte-moi une brassée de javelles pour me faire un peu de feu, je suis transi.... Il ne faut pas faire lever la bonne femme.

— Oh! soyez calme, monsieur, dit Sulpice qui avait pris une poignée de paille et bouchonnait le cheval à la porte de l'écurie, madame ne se lève pas avant huit heures. C'est Jacqueline qui monte l'habiller.

— Eh bien, n'éveille ni ma tante ni Jacqueline. Fais-moi du feu et trouve-moi un verre d'eau-de-vie de marc. »

Le voyageur pénétra dans la maison en homme qui en connaît parfaitement les êtres, gagna la cuisine, et, en attendant que Sulpice arrivât avec ses javelles, il prit les pincettes et se mit à découvrir les tisons enfouis sous la cendre.

Sulpice était un gros garçon aux cheveux blonds et crépus, à la mine rubiconde, aux yeux ronds, aux lèvres épaisses. Moitié serviteur, moitié parent, Sulpice était une manière de cousin éloigné qu'on avait élevé dans la maison et qui remplissait les fonctions de maître Jacques.

Il revint, alluma du feu, ouvrit un placard, y prit une bouteille et un verre qu'il posa sur une table auprès du voyageur, et se tint immobile devant lui comme un soldat qui attend des ordres.

Mais le voyageur était tombé dans une profonde rêverie, et il ne prit garde à Sulpice.

Celui-ci sortit alors sur la pointe du pied et retourna à l'écurie.

. . . . . .

Douze heures après environ, c'est-à-dire à l'entrée de la nuit, l'homme que nous avons vu à cheval de si grand matin était assis au seuil de la petite maison, auprès d'une vieille femme qui le regardait avec une sorte d'étonnement.

C'était la pauvre tante tombée en enfance.

Sulpice, assis sur la marche du seuil, plumait un canard.

« Elle ne me reconnaît pas, disait le voyageur avec tristesse en s'adressant à Sulpice.

— C'est la révolution qui l'a mise en cet état, mon bon monsieur. »

Un nuage passa sur le front du voyageur.

Sulpice continua :

« Elle a été près d'un an, voyez-vous, qu'elle criait chaque nuit qu'on la voulait assassiner...

— Pauvre tante!

— Et puis elle disait : Les voilà qui brûlent encore le château!

— Ah! fit le voyageur, on a brûlé le château?

— Mais oui, monsieur, dit Sulpice. Il n'en reste que les quatre murs.

— Je voudrais bien voir ça...

— Dame! monsieur, vous savez le chemin.... seulement, il y a une bonne lieue d'ici là-haut, et voici qu'il est nuit.

— Sans compter, dit une voix à l'intérieur qui passa par la croisée du rez-de-chaussée, — la voix de Jacqueline la cuisinière, — sans compter, monsieur, que le souper sera prêt dans dix minutes...

— Eh bien, nous irons après dîner...

— La nuit! fit Sulpice avec effroi.

— Pourquoi pas?

— Mais il ne fait pas clair, monsieur, la lune est nouvelle et ne se lève que très-tard.

— Que t'importe? je suis un peu comme les chats, dit le voyageur en souriant, j'y vois la nuit. »

Comme il achevait, on entendit un pas retentir sur la route, un pas lent, mal assuré, traînant et qui trahissait la fatigue.

Puis on vit se dessiner une silhouette, et enfin, dans le clair-obscur du crépuscule, Sulpice et le voyageur aperçurent distinctement un jeune homme grand, mince, aux traits hâves, à l'œil fiévreux, aux vêtements en lambeaux et la tête couverte d'un bonnet rouge.

Quand ce jeune homme fut auprès d'eux, il s'arrêta et dit d'une voix tremblante :

« Citoyens, est-ce que vous ne prendrez pas pitié d'un pauvre voyageur qui meurt de faim et de lassitude?

— Fais la charité à ce garçon, Sulpice, » dit le neveu de la vieille femme, qui continuait à balancer la tête de gauche à droite avec un regard brillant de fièvre et de folie.

Sulpice alla dans la cuisine et en revint avec la moitié d'un pain.

« Ah! citoyens, reprit le jeune homme d'une voix lamentable, il y a si longtemps que je marche et je suis si las que vous ne me refuserez pas une place dans le grenier à foin pour cette nuit?

— Soit, tu feras coucher ce garçon, Sulpice. »

Sulpice haussa les épaules et grommela :

« Le neveu de madame est fou... Est-ce qu'on sait ce que sont tous ces vagabonds? »

Mais le voyageur adressait la parole au mendiant et n'entendit pas la réflexion de Sulpice.

« D'où venez-vous? lui dit-il.

— De Nevers, citoyen.

— Avez-vous un état?

— Je suis compagnon menuisier.

— Et vous ne trouvez pas d'ouvrage?

The text on this page is estimated to be only 20.01% accurate

LES MASQUES ROUGES. 71 — Non, citoyen. — - Eli bien, vous souperez ici, mon garçon ; on TOU donnera un lit, et demain nous tâcherons de vous venir en aide. — Le neveu de madame est toujours le même, . — murmurait Sulpice avec humeur, — le cour sur la main et rien à lui... Mais quelque chose me dit que ça ne lui portera pas bonheur aujourd'hui... ce gnrron a un mauvais mil, il marque mal .. — Monsieur, cria Jacqueline du fond de sa cuisine, la soupe est sur la table; donnez donc le bras à madame et venrr dîner. *> l.a bonne et vieille femme idiote ae laissa prendre par le bras tans résistance cl conduire à l'intérieur de la maison. Sou neveu la plaça daos son fauteuil garai d'un coussin de cuir, et se mil à table en face d'H!e. La vieille souriait de ce sourire bienveillant et sans expression des bonnes gens tombés en enfance. Le mendiant ai ait suivi Sulpice et Jacqueline à la cuisine. C'était un garçon de vingt-cinq ans environ, maigre, presque décharné. avec de longs pied* et des main* courte* presque carrées, aux ongle* rouges et plat*. Son regard était fuyant et d'une grande mobilité ; ses lèvres étaient si nonces qu'on eût dit que sa bouche avait été fendue mec un conteau. Sulpice avait eu raisoo en disant qu'il marquait mal. Cependant il «'assit sons mot dire en un coin de la cuisinr et y prit une attitude humble et souffreteuse qni toucha le ctror de Jacqueline. Jacqueline était une grosse fille du Morvan, intelligence obtnse et bon cttur, qui n'aimait pas, comme elle disait, à voir souffrir le monde. Aussi rllc s'empressa de servir au rompagnn n sans ouvrage une large écuelte de soupe en lui disant : " Mangez, mon garçon, cl chauffez-vous, car vous paraissez vêtu Lira légèrement, n Le compagnon regarda sa blouse en lambeaux et soupira. Jacqueline était bavarde de son naturel. u C'est quasiment un bonheur pour vous qne vous von* soyea arrêté ici, reprît-elle. — Oh! oui,' fit le jeune bomtnc, car voua êtes bien bons pour moi. » Kl il dévorait l'écueile de soupe. a Ce n'est pas à canse de cela, poursuivit la cuisinière; mais, v yez-vous, le neveu de madame a le bras plu* long qu'il n'en a l'air, et s'il s'intéresse à vous... enfin, suffit! » Sulpice Cl de gros yeux à fa servante. » Est-ce que lu ne vas pas te taire? dit-il avec humeur. Rnvezmoi un bon verre de vin, mon garçon, » ajonlo-l-il afin d'arrêter le* (uufidences indiscrètes de Jacqueline. Kl il versa à boire au jeune homme. Puis, quand ce dernier eut bu et mangé, il lui dit : a Je vais vous conduire dans le grenier h fourrage. Il y a de la bunne paille, vous dormirez là

comme un petit prince. ’ : — Je le crois, murmura le mendiant avec un sourire, car je dora déjà tont debout.^ Et il suivit Sulpice, qui s'était armé d’une lanterne. Le grenier à fourrage était situé au-dessus de l'écurie. On y montait par une échelle de meunier, et il n'y avait qn’nne porte, que Sulpice ferma prudemment à clef, se faisant cette réflexion judicieuse : ■ Ce drôle-là pourrait fort bien avoir envie cette nuit de venir dans la maison pour y faire quelque mauvais coup. » la* compagnon s'était jeté dans le foin, et il avait fort bien entendu le bruit de la clef tournant dans la serrure, puis celui des pas de Snlpîce qui redescendait les marches plates de l’échelle, traversait la cour et rentrait dans la maison. Mais alors, au lieu de cédera ce sommeil qni semblait T ar cahier, lé compagnon se serons , sortit du foin , et , rampant sur le ventre, se mit à parcourir le grenier dans les ténèbres. tîn bruit sourd, qui se fit au-dessous de lui, le guida. C'était le cheval qui piaffait. Au-dessus du râtelier était percée une trappe qui servait n jeter le fourrage. Ce fnt vers cette ouverture que le compaguou se dirigea. La trappe était assez large pour laisser passer le corps d'un homme. » « L’hnbérilc! » murmura te compagnon faisant allusion à Sulpice qui avait fermé la porte du grenier à foin. Et il se laissa glisser par la trappe dans le râtelier, et du râtelier dans l'écurie. II Après le départ du compaguou menuisier, Jacqueline cl Sulpice o’étaienl mis à causer. Sulpice disait : « l’nc chose qne je ne comprends j as bien , c'est le retour du neveu de madame. — Pourquoi donc? répondit Jacqueline, c'est bien naturel tout d'même qu'un neveu tienne voir sa tante. * Sulpice haussa les épaules. u Mais tu ne sois donc pas, dit-il, que le neveu de madame est un des gros bonnets du gouvernement7 — F.h bien , après ? » Et Jacqueline se posa un poing sur la hanche. « Et s'il est revenu, c’est que sans doute ça va mal là-bas. — Eh bien, tant mieiixj dit Jacqueline; tant mieux si on la renverse, ce gouvernement d'incendie, de guillotine rl de pillage! ■ — Il est certain, con'iuua Sulpice, que je ne comprends pas trop comment le neveu de madame, qui es! un bien bon homme, après tout, et qui, à mon idée, ne ferait pas de mal à un poulet, a pu se mettre avec ces gens-là. — Madame en est dcveuuc folle, murmura tout bas Jacqueline. — Chut! » fil Sulpice. La porte de la cuisine s'ouvrit et le voyageur entra. Son large froul était soucieux, son regard baissé, sa démarche brusque. * Hé! Jacqueline, dit-il, ma tnntç s’est assoupie, Félon cou habitude, après son souper. Va la prendre, couduis-la dans sa chambre et fais-la coucher, * Jacqueline sortit sans mot dire. Le voyageur vint s'asseoir au coin du fru auprès de Sulpice. u

Qu'as-iu fait de ce jeune homme? lui demanda-t-il. — Monsieur, répondit Sulpice, je l'ai conduit an grenier à fourrage et je l'y ai enfermé. — A quoi bon ? — On ne sait pas! j'ai dans l'idée qne c'est un mauvais drôle! » Le voyageur haussa les épaules. * Je ne crois pas qu'il y ait grand' chose à voler ici, dit-il. Ma pauvre tante n'est pas riche. — Hé! hé! monsieur, qui sait? vous trouverez peut-être après elle un joli magot, n Le voyageur soupira. * Mon pauvre Sulpice, dît-il, nous vivons en un .temps où les jeunes gens ne peuvent se flatter de survivre aiix vieillards. «* Sulpice tressaillit et ne lépondit pas. Le voyageur avait pris les pincettes et tisonnait le fen avec distraction. • » El tu dis, reprit-il après un sileuce, que la lune se lève tard? — A trois heures du matin. — El le jour vient à cinq? — - Oui , monsieur. — Alors, nous nous passerons de la lune, Sulpice. — Pourquoi, monsieur? — - Pour aller voir les ruines do rbâtean. Sulpice le regarda avec une sorte de stupéfaction. « Mais, monsieur, dit-il, il y a plus d'une lieue d'ici au ehâlcan. — Je h* sais. — Il faut passer à travers les bois... As-lu peur? — Non, mais on fait souvent de mauvaises rencontre». — Tu prendras ton fusil et moi mes pistolets. ——Ri' importe, dit Sulpice, c'est une drôle d'idée! — Soit, mais nous partirons aussitôt que Jacqueline sera couchée.,. r> Sulpice se tnt, et le voyageur retomba dans sa rêverie. Il s'écoula environ deux heures, pendant lesquelle* Jacqueline, après avoir couché sa maîtresse, remit tout en place dans la maison. Puis elle souhaita le bonsoir à son futur niailrp et gagna sa chambre. Alors le voyageur prit son manteau et passa le» pistolets que Sulpice avait retirés des fontes dans une ceinture de cuir qu'il avait autour du corps. « Mais, monsieur, c'est donc vrai? dit Sulpice. —'Certainement. — Nous allons au château?
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.81% accurate

72 LES MASQUES 15 OL'I. FS. — San» doute, ri In tas emporter, outre (on fusil, uni' corde, une lanterne cl une bêche. * t Celle fois, Sulpirr comprit qu'un lotit autre but que celui de contempler un manoir ruiné par le feu faisait «{prie voyageur, aussi ne réphqnfl-1-il qu'un seul ntol : ■ Faut-il que la corde soit longue? — Il faul qu'elle ail au moins une longueur de rrnl vingt-lit uf pieds. — Alors , dil Sulpicr , je vais prendre le cordeau du jardinage. — El pas de bruit, ajouta le voyageur; il est inutile que Jacquc* line sache que nous sortons de la maison. — Ah ! fit Sulpicc pensif. Eh bien , nous allons passer par le jardin en traversant U cour, n Le voyageur suivit Sulpicc, qui avait pris une lanterne et s'elait bien gardé de rallumer. Ils sortirent du jardin par une porte à dairc-roic et gagnèrent un sentier qui, s'éloignant de l'Yonne, montait vers les bois qui, doua années auparavant, formaient encore le parc du chélrnu. La nuit était obscure; cependant le sentier sc détachait blanchâtre anr la terre brune des gnérrls. ■ Ah çà! monsieur, dit Sulpicc tout bas, est-ce que vous ailes rester un bout de temps avec nous? — Non. — Vous reparte» ? — Demain , au point du jour. — - Ah ! fit Sulpfce d'un ton singulier. — Et, ajouta le voyageur, comme personne ne m'a vu arriver et que je ne suis pas sorti de la maison, je tiens à ce que Jacqueline et loi vous gardiez le silence. * Solpice fit de la tête un signe d'assentiment, fa' voyageur continua : * Est-ce que lu n'cs pas allé souvent au château? — Oli ! si, monsieur; défunt mon oncle, le père Tbibert, j était garde-chasse. • — Et lu dis qu'ils ont tout brûlé? — Il ne reste que les quatre murs. — Et... .les caves? — Les caves étaient pleines, elles sont vides, comme bien vooa pensez. — Mais on ne les a pus brûlées? — C'est-à-dire que la maçonnerie a résisté. — A-t-on fait des fuuillrs? — Non , » dit Sulpicc. Et, mnlgré l'obscurité de la nuit, il darda sur son compagnon an regard qui le fit tressaillir. Le voyageur retomba dans son mutisme. Ils cheminèrent ainsi une grande heure , Sulpicc marchant en avant, sa bêche et son fusil sur l'épaule, — le voyageur portant la cordon de jardinage enroulé autour d'un piquet. Ils avaient quitté les champs et étaient entrés sou» bois. Tout à coup, Sulpicc s'arrêta net. « Qu'as-tu r demanda le voyageur. — N'avez-vous rien entendu ? — Rien. C'est singulier! il m'a semblé qu'on marchait derrière noof» — Je n'ai rien entendu... continuons notre chemin... ■ Sulpicc se remit en marche. Mais le silence lui pesait.

Digitized by Google



Le voyageur tint le pied du cheval avec l'aisance d'un homme qui a longtemps vécu en province. — Page 69.

The text on this page is estimated to be only 28.11% accurate

LES MASQUES ROUGES. lt l* «ojâgcur jfi» an erl s ■ Todâ In «-ITffi! • dit-il. — Pngr ~i. • Ab çàl monsieur, dit-il, sauf votre respect, pourriez-vous ino dire h quoi va vont servir cette bêche? — *■ A faire no troo. — El puis? ■ Le voyagrnr parut hésiter. — Ecoute , mon bon Sulpire , dit-il enfin , tu es un fidèle servi* teor, on parent dévoué, et l'on peut tt fier à loi, n'esl-ce pas? — Oh ! certes , répondit Sulpice avec nne bonne foi naïve. — Je puis donc te dire ce que je vais faire ou château ? — Mais dame! fil Sulpice. — Eh bien, je vais à la recherche d'un trésor... » Sulpice s'arrêta net comme un cheval qui se cabre devant an précipice. ■ Cela t'étonne? fit le voyageur. — Non, mais... a El Sulpice hésita. « Voyons ! parle... — Monsieur, dit froidement Sulpice, je suis le petil-oereo... à la mode bretonne, de madame votre tante, et qnand elle avait son bon aras, elle me permettait de parler franchemeut... — Après? fil le voyageur — Eh bien, voyez -vous, reprit Sulpice, je sois franc connue Ter, moi... et ce que j'ai sur le cœur vient tout de suite au bord des lèvres. — Alors, parle... j'aime les geos qui disent ce qu'ils pensent. — Von* aller déterrer un trésor? — Oui. — - Un trésor enfoui dans les ruine* du château ? — Oui. — A qui appartient ce trésor? — A la famille d'Aray. — Monsieur, dit brusquement .Sulpice, dussiez-vous me faire guillotiner comme un ami des aristocrates , je vous jure que je ne vous aiderai point à commettre un vol. » Ces mots firent bondir le voyageur et lui arrachèrent comme un rugissement. Il posa sa main sur l'épaule de Sulpice et son œil flamboya. • Je crois que tu es fou ! dit-il. — Kon? — Mais malheureusement tu as donc oublié qui je suis?.., — Mais... monsieur... — Voler, moi ! voler ! ! 1 « — Alors , dit Sulpire naïvement et avec confusion , que voulez- * vous faire de ce trésor? • — Je veux lo rendre à la famille d'Azay, • répondit -il simplement. A son tour Snlpice éloufTa un cri. » Ah çà. monsieur, dit-il, si vous ne vous expliquez pas, je finirai par justifier votre parole de tout à l'heure, je deviendrai fou... • l.c voyageur laissa bruire un gros et franc rire entre ses lèvres. ■ Oui, je comprends, dit-il, cela t'étonne de me voir poursuivre , lea aristocrates d'une part, comme 1rs ennemis acharnés de la république, — et de l'antre de les protéger! — Dame! — Eh bien, écoute Te souviens-tu de mademoiselle Armand* I • de Vcrinières? | — St je m'eu souviens... AH1, la chère demoiselle... a Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 22.70% accurate

1RS MASObRS ROUGES. 74 Et, baissant la voix , Sulpice ajouta : "■ Je crois bien, monsieur, que lorsque vous U Rencontriez.... autrefois... votre cœur battait fort... — Tais-loi ! . — llélas ! soupira Sulpice qui ne dissimulait pas ses opinions anti-républicaine*, qu'eat-rlle devenue?... On dit qu'elle a été condamnée à mort et guillotiDée... — tinudnrnnée, oui,., guillotinée, non... — Et le voyageur ajouta tout bas : — Je l'ai saurée... " Sulpice eut comme une explosion d'entboii*ia*m< •. u Ahî*dit-il, je savais bien, moi, que vous étiez un honnête liomme I — Or, reprit le voyageur, mademoiselle de Vérinière* est la cousine de mademoiselle Claire d' A zay. Comprends-tu ? — Monsieur, dit Sulpice, H est inntile d'ajouter uo mot, je vous suivrai au bout du monde. — Seulement , murmura le voyageur, je joue ma tête à ce jeulà... * f Comme il prononçait cet derniers mots, qui fijenl trr «faillir le bon Sulpice, le dôme ténébreux de verdure qui les contrait s'élnr• it lirosquemi'ul . le ciel appaïut étoile, et, au travers des grands arbre* dé Tandon parc, se monlrèrrnt les ruines du château. « Notai y voila. « dit Sulpice. Le voyageur s'arrêta de nouveau, — comme s'il eût été en proie à une indomptable émotion. « y Chtrr Armnnde! dit-il tout bas. Ab I que vont étiez belle quand vous pussiez à cheval sous les hautes futaies de ce parc... — Glial! dit Sulpice, qui arma soudain son fusil. — Ou'rst-ce donc? demanda le voyageur. — (Animent! vous n'avrz pas entendu... — Quoi ? — On marche derrière nous... on nous suit... • Et Sulpice s'élança dans le fourré, cherchant à pénétrer les ténèbres de son regard. u 11 6*t fou , murmura le voyageur. Je n'ai rien entendu . . erpendant j'ai forrille lino. » Il appela Suljticr. y Ah J je vous jure qu'on nous suivait, dit celai-ri en le rejoignant. — F h I qui crui-tu donc qui nous suive? — Je ne sais paa... — CVst peot-ôtrè quelque paysan qui vienl voler du bol* vert... — Non, monsieur. Orpuis le commencriUcut de la république, ou n'a plus besoin dé se cacher pour voler du bois. — Sulpice, dit sévèrement le voyageur, vous ôtes un aristocrate.» Et H se remit en marche vers les ruines. Le feu avait accompli son œuvre de destruction. \in»i que l'avait annoncé Sulpice, il ne restait plus que les gros muré : toitures, planchers, plafonds, tout a' était effondré, tout avait de- paru... I.' herbe poussait sur le 6ol entre Ire pavés disjoints ; les pierrre dre murs moyen* écroulé» s'amoncelaient (à et là. Ou eût dit un manoir détruit depuis les croisade*. « Voilà bien ce peuplr que j'aiute tant! murmura le

voyageur, il ne sait garder de mesure en" rien.... Il sait détruirai... saura-t-il fonder? ■ Sulpice marchait toujours le premier. •• Vous dites , monsieur, Gt-:l eg se retournant, que le trésor rst enfoui dans Ip» cave»? . ■*.- Uni. — - liais lesquelles ^il y en a trois. . . — Cependant , on m'a a/Uriué qu'il n'y avait qu'une «niréc. — C'c>! vrai. — Où est-elle? —-True*, là-bas... au-dessous des mines du grand escalier. — Allume la lanterne, en ce cas. « Stilpuc battit le briquet, une étincelle rn jaillit et mit le feu à Mm mèche soufrée. « Conduis-moi, » dit le voyageur. Sulpice cheminai! au travers dre ruines en homme sur de son fait. Il marcha droit à une sorte d ouverture noire et béante, veuve de *a porte ferrée, cl laissant apparaître sous son plein cintre les M'icche* d'un escalier assez lorqr pour laisser parier d étonnes futaille*. • Il y a suivante marche* à descendre, dit Sulpice. — Lt au bout des tuiiMk marches ? — On trouve une espèce de rotonde... — A laquelle aboutissent trois galeries? — Justement. , — Descends et éclaire-moi... * Sulpice tenait aa lanterne de manière à eu projeter la lueur devant lui. Tout en le suivant, le voyageur se dbait : • l oid où le* indication* qn'on m'a données sont nn peu obscure*. On no in'a point parlé des soixante marche* . < t je ne sais si c'e»| à partir de In première on de la dernière qu'il faut compter le* cent vingt-neuf pied*. ■ Arrivé au bas de l'escalier, Sulpice posa »a lanterne sur Ire marches, et l'entrée de* trois galerie* *e trouva éclairée, ■ Quelle est celle qui conduit à l'Yonne? demanda le voyageur, — Celle- là . h g anche. — Et celle qni mène au cellier? — Celle du milieu. — • Ihrn. Quelle est la longuenr de ton cordeau? — Il doit aroir cent cinquante pieds environ. " Au bas de l'escalier, la terre était rodHe et Iriahle. Le voyageur enfonça le niqurt d'un coup de plat de la bêche, puis déroulant la corde, il dit à Sulpice : • Marche toujours. » Sulpice se remit on chemin. Lorsqu'il n'eut plus qu'oiie poignée de corde dans la main, le tuyagf-nr a* arrêta « J'ai compté mes par . dit-il , et le pas d'un homme • environ trois pied* de large. Or, je suis au soixante- Jiuxmtue , cl ce doit être ici. . — A l'œntTr, Sulpice! — Est-ce ici qu'il faut creuset? — Oui. — Alors, truer-moi la lanterne... • Sulpice s'empara de la bêche et se mit à fouiller la terre avec Ardeur. Le voyageur le suivait attentivement des yen», et son oeuf battait... , • Oui , dit tont h coup Sulpice , cc doit être ici. — Qu'en sais-tu? — U terre devient molle iou* m* bêche EU* a été remuée il n'y a pas lré»longt< mp*. ■ l/c voyageur fnsàonoa. — Qui sait, murmura t-îl, si on n'a point découvert le cofüe? a Sulpice «Tentait toujours. u Arrête ! cria tout à coup le voyageur. — Qu'esl-ce? (il Sulpice en posant sa bêche. — Moi aussi, dit

le voyageur, dont le Iront se mouilla de quelques goutte» de supur, moi aussi j'ai eoti ndn du hruii... » El, s'armant du furil de Sulpice, il s'élança dan# lu direction do l'escalier. Sulpice murmura en secouant h tête : ■ Il a raison de prétendre qu'il joue sa tétr à ce jeu-là... J'ai dan* l'idée, moi. qu'on ■ mis des espions à ae* trousses. Ça tournera mal... s Et Sulpice attendit ausienz... Mais le voyageur revint presque aussitôt. • Décidément , dit -il en riant, je crois que noos avons eu, toi et moi , on bourdonnement dans les oreille». — Vous n'avez rien vu? — Rien. LrsTuinrs sont déserte* et la lune se lève. — Ah! » fit Sulpice rêveur/ Et il se remit à creuser. ♦ III I«o mendiant, ou plutôt le jeune homme qui se di-ait metuii<i*r sans ouvrage, «'était, on s'en souvient, glissé dans l'écurie par lu trappe du grenirr à fourrage et le rfttrlior. Lr cheval, effrayé, arait fait un bond de côté et casvo sa longe. Mais le jeune Immme lui avait passé la main sur l'épable et aVtait rnia à le caresser. Rassuré, le cheval était retourné an râtelier et avait remis les dents h sa prormilc Alors le mendiant, qni semblait y voir dans l'obscurité, fît le tour de l'écurie et eu reconnut tons les coins. I«a porte eu était fermée à clef comme celle du grenier, tuai*» Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.81% accurate

LES MASQUES ROUGES. 75 tinlnns de la pnrfr , il y avait on oril-de-bo-nf assez large pour laisser passer le rorpt d'un homme. Sulpter , en U-rmant l'écurie, u' avait songé qu'à une choir, à empêcher qu’ on volât lo cheval. Derrière la porte , le maître Jacques de la maison Blanche avait entassé trois bottes de luzerne fraîche. u Voilà un fameux lit, » murmura le mendiant. Et il se coucha dessus. Mais, en même temps, il allongea ht tête jusqu'à une fente de la porte et y colla son rril. A travers cette fente, il voyait la conr, et, au delà, la lumière de la cuisine, dont la fenêtre était entr’ou verte. « Bon î se dil-il , on n’aurait pas inventé nn meilleur observa* foire, et je saurai tout ce qu'il faut que je sache, s Le mendiant vit, tour à lotir, Jacqueline et Su I pie* s'asseoir au coin du Iru; puis le voyageur Ira rejoindre, demeurer soûl avec Sulpice, enfin, et causer longuement avec lui. fuit encore il le* vit *e lever l'un et l'autre, le voyageur passant d>'S pistolets à sa ceinture, Sulpice décrochant son fusil et s'armant d'une bêche. Alors, le mendiant quitta sa couche* de luaenie et se hisaa lestement jusqu'à l'u’il-de-hteuf. Sulpice et le voyageur sortirent de la maison , traversèrent la cour et gagnèrent le jardin. Dès lors le mendiant n'hésita plus. Il se laissa couler de t'aûl-éebcriif dans la cour, s’arrêta un moment pour donner à Sulpice et à son compagnon le temps de sortir du jardin, pois il se mit à les suivre en se disant : - A présent, dpssentdU ine conduire au bout du monde, je ne les quitte pins. • U ava«t ôté ses souliers et marchait sur ses pieds et ses mains à la fois, rom me une bêle fauve', laissant enisc* eux une distance asspz considérable. L'obscurité était si grande que, plus d'une fois, il les perdit de vue; mais le vent qui venait de l'ourst lai apportait leurs paroles et le bruit de leurs pas. Lorsqu'ils furent entrés sous le couvert, dans l'ancien parc, le mendiant se rapprocha, et presque toute leur conversation lui arriva distinctement. Bar deux fois, il fc heurta à un tronc d arbre et marcha sur des feuilles mortes qui craquèrent sous ses pieds. Ce fut alors que. par deux fois aussi, Sulpice »' arrêta brusquement, disant à «on compagnon : - On nous suit ! « Heureusement pour lui, le meodiant s’étendit à plat ventre sur le sol, et Sulpice ne vit rien. Parvenu à b lisière dn parc, devant l'ancienne pelouse du cfâIran , le mendiant s'arrêta et laissa le voyageur et son compagnon s'aventurer seuls dans les ruines. Mai, s ce jeune homme avait de véritables yeux de lynx qni perraient h-e ténèbres, et il ne perdit Sulpice et le voyageur de vue que lorsqu'ils eurent franchi le seuil d> s caves.

Seulement , on se le rappelle , avant de descendre les marche* de l'escalier, Sulpice avait allumé sa lanterne, et la lueur fugitive de l'étincelle fixa les regards du mendiant. Alors encore il se remit en marche, rampant comme un reptile, se glissant à travers h-s pierre* et les hroossadies jusqu' u l'entrée dn souterrain. Là, il lit unw nouretle balle. Sulpice et le voyageur causaient, cl leurs voit moulaient de» profondeur» de la galerie. l„e mmduuit descendit les marche» de l'escalier, a son tour, avançant avec précaution et comprimant son haleine; à la quarantième, il aperçut le cercle de lumière décrit pur lu Isntrn» de Salplcf. Puis il vit cc dernier qui rronsnit la terra avec ardeur. Mai» la encore, lo mendiant fit un foui pas, et r« faux pas produisit an léger bruit, Cc fut en cc moment que le voyageur s'écria ; « Moi aussi , j'ai entendu... » Le mendiant frissonna H se «rat perdu. Le voyageur s'était armé du lu»il de Sulpice et s'élançait vers l'escalier. Mai» l'escalier était largo , et le mendiant se colla tout debout contre le mur. Le voyageur passa sans le Voir, ébloui qu'il était par lu lumière de la lanterne; il moula, fouilla les rumen, ne vil lien , et redrsccadit, passant de aoacsao pris de l'mnou sans le voir. Celui-ci s'assit alors sur la dernière marche de l'esaxlifr, c'iwt-â* dira à soixante pas de l'endroit ww Sulpice creusait, et «le 14, il put tout voir et tout entendre. A mesure que U besogne de Sulpice avançait, le voyagent tentait l'émotion le gagner. a On a bien raison de prétendre, dit-il tout à coup , qoti l'argent qu'on cherche fait plus de joie que l'argent qu'on a...,*., Sulpice ne répondit pas, car, ci ce moment, sa bêche lu-qrW uu corps dur qni rendit un son mélnllHpie. . . 9I~., Le voyageur jeta un cri. « .>. v Voilà le coffret! * dit-il. En effet, Sulpice, laissant sa bêche, se vit à creuser aire les mains, et eut bientôt mis a découvert le couvercle dn coffre1 mentionné par la note mystérieuse. Le voyageur sauta dans la tranchée et porta les deux mains sur cet objet. I/* coffre était assez lourd, quoique très-petit, et U ferrure en était intacte. — Allons ! se dit-il avec un soupir de soulagement, l'argent y est... Viens , Sulpice , nous n'avons pas de temps à perdre. • Il prit le coffre de cuivre sou» sud beq**, et Sulpièc sa hâta de rejeter dans le trou les terres qu'il avait amoncelées sur les bords. Buis il reprit sa lanterne, sd bêche H son fusil. Cette fois , le voyageur marchait le premier, loi lanterne projetait sa clarté dans l'escalier, et, certes, le mendiant n aurait pu échapper aux regards. Mais le tm-ndiiuU avait dispara... Il savait sans doute tout ce qu'il voulait satoir. En liant de l'escalier, Sulpice »Oiifila sa lautrrnu. Iji lune, bim qu'à son premier quartier, brillait à l'horizon, et U nuit uvait perdu son obscurité. a Hâtons-

nous, répéta le voyageur eu traversant le* minus d’un pas rapide. Il faut que je sois en roule avant le jour. — Mais, monsieur , dit Sulpice, il aérait peut-être pins prudent à rous, si vous emportez celle somme, de ne partir que oc soir. — Il faut que je suis à Buris dans trui* jour». — Mais ce coffre est lourd l — Tu vois bien que non, puisque je le porte dans inc» deux mains. — Mais... à cheval... — Je l'envelopperai dans mon manteau , que je fixerai couina une valise à l'arçon de ma selle. » Sulpice ne répliqua rien. Il» se prirent à marcher avec précipitation , traversèrent de nouveau les bois et rentrèrent sans encombra, par 1« jarJù» cl la coor, dons la petite maison. Xi Jacqueline ui la vieille tante ue «'étaient éveillées. Le voyageur posa Je coffre renfermant les soixante-quatorze milia livres sur la table de la cuisine, raviva le feu qui mourait, et y jeta une brassée de joielfe. Ensuite il consulta «a montre ; il était truàs heures rt demie du malin. « Va drainer l' avoine à «ion cheval , » dit-il à Sulpice, Sulpice gagna l'rtlirie. I.c cheval hemut au bruit de la porte , et Sulpice constata avec étonnement qu'il avait rompu ooo lianl. Mai» il aeV aperçut point que les bottes de luzerne étaient foulées ni gardaient encore l'empreinte d'un corps humain. Il prit de l'avoine dans un »ac ut en jeta dans la mangeoire. Buis il sella lo chai al, minute pour l'avertir de déjeuner de bon appétit. Quand cc fut fait, $u|pir • sc souvint du mendiant. • Je voudrais bim savoir, sc dit-il , si le drôle est aussi /aligna qu'il U‘ dirait. * Il prit va lanterne, sortit de l'écurie rt monta ait grenier. Le mendiant était enfoui dans le fourrage et ronflait, u Après ça. se dtl Sulpice, je snîs peut-être un peu bim défiant.., ce «Tiirron-là mourait de faim... il a mangé et il dort... oè est le nisl * * Et, pris de rompu Mon, Sulpice sortit sans bruit do grenier et ferma la porte avec précaution, pour ne point éveiller le dormeur. (inimité il rentrait émis l-i nihmê, il trouva b* voyageur qui envi*loppait le coffret dans sou manteau et Ip roulait avec nez « "utron-a. u Je veux être pendu, dit-il rri seuriaal, si on devine qu'il y u la ■dedans autre chose que «ica bordes. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.95% accurate

78 LES MASQUES ROUGES. ■ A fions placer cela snr ma aclle. Mais, auparavant, donne-moi on verre d'eau-de-vie. J'ai froid an cœur... comme si je venais de commettre une mauvaise action. — Comment ! monsieur, dit Snlpire , vous appelez ça une mauvaise action, sooatraire le bien d'autrui au pillage? — 11 me semble que je trahis ta république , murmura-t-il d'un air sombre. Et pub il haussa les épaule» et ajouta : On n'est pas maître de sa nature , et je ne «nu pas comme Robespierre , moi , qui n'a ni cœur, ni entrailles. A propos, fit-il brusquement, et comme s'il eût vonlu faire diversion avec la pensée qui semblait Tobséder, qu'as-lu fait de ce jeune homme qui a demandé la charité hier soir? — Je lui ai donné à souper et à coucher. — Où est-il? — Dans le grenier h fourrage. — Eb bien , va le chercher. • Sulpice regarda le voyageur avec étonnement. « Va, * répéta-t-il d'nn tou «T autorité. Sulpice oheil. Il monta au grenier à foin et cria : . Eh! l'ami! » Le mendiant dormait de plus belle. Sulpice le secoua. Le mendiant ouvrit un œil , étira les bru* et fit mine de ae rendormir. ■ Allons ! debout, mon garçon I dit Sulpice. — Est-ce qu'il est déjà jour? demanda le mendiant d'un ton lamentable. — Bientôt.. , — Ah t citoyen, si vous étiez charitable, vous me laisseriez dormir encore et ne me chasseriez pas si matin... — Ce n'est pas pour te chasser que je t'éveille. — Que voulez- vous doue de moi : — Mon maître veat te parler. « A ces derniers mots , le mendiant s'éveilla tout à fait. Il se leva et suivit Sulpice , qui le conduisit à la cuisine, le voyageur le regarda arec attention. Le mendiant babsait les yeux, comme un coupable devant son Ws* Comment te nommes-tu ? lui demsoda le voyageur. — Simon, citoyen. — Quel âge as-tu ? — Vingt-deux sus. — Tu es menuisier? — Oui , citoyen. — Quel est tou pays ? — Je suis d' Arcis-aur-Anbe. « A ectte réponse, le voyageur eut un geste d' étonnement. « Et tu te nommes Simon? — Simon Lanternet. — Ton père n' était-il pas menuisier comme toi ? — Oui, citoyen. Il est mort, mon père, laissant cinq enfanta dans la misère. — Eh bien, mon garçon , dit le voyageur ému , tn as bien fait, hier, de t'arrêter au aeuil de celte maison. Je suis, comme toi, d* A rets-sur- Aube , et il ne sera pas dit que j'aurai laissé passer un compatriote sans lui venir en aide. » Le mendiant joignit les mains. * Je vais faire nn voyage de quelques jours, tn m'accompagnerai, en qualité d'q/jCnteux, cela te va-t-il? s Le voyageur crut voir briller nue larme de reconnaissance dans rœil de cet homme. Sulpice haussa les épaules. ■ Je

crois , murmura-t-il , que le neveu de madame est devenu tou , de s'alter embarrasser ainsi d* un vagabond. — Sulpice , dit le voyageur, cherche doue à ce garçon une culotte , des bas , des souliers et nn bourgeroo. » Sulpice sortit de la cuisine en grommelant. Le voyageur continua : * Je vais à Paria, et tu m'y suivras... là, je verra» d te trouver de Poutrage. » Le mendiant prit vivement la main de cet homme , qui lui apparaiasait comme une vivante incarnation de la Providence, et il la porta virement à ses lèvres. Sulpice revint avec les habits. a Tiens, mon garçon, dit le royagenr, endosse-moi tout cela, et va te couper un bon et solide bâton dans In haie. Je vais voir, nui, ai mon cheval a fini son avoine. » Il prit sous son bras la valise qui renfermait le coffret et suivit Sulpice à récurie. « Monsieur, lui dit Sulpice , tandis qu'il bouclait la valise sur le coussinet de la selle, est-ce que je pourrais me permettre de vous donner un conseil? — Certainement, mou bon Sulpice. — Vous allez emmener le mendiant? — Oui, il me servira de domestique. — Eh bien, moi , ai j'étais à votre place, une fois en route, je donnerais deuz écus de six livres à ce gars, un bon coup d* éperon à mon cheval, et je tirerai* au large. — El pourquoi cela? — Parce que ce garçon marque mal. — Tu es un niais; ce garçon est de mon pays, d'Arcia-aurAube. — Qu'est-ce que ça prouve? fit P entêté Sulpice. — Et j'ai connu son père, nn très-bonnéle homme , le père Lanterne t. — Ça u'erapéche pas que vous portez de l'argent... et une jolie somme encore... <— Raison de plus pour avoir un compagnon de voyage. — Et s'il vous vole? « Le royagenr eut un sourire de dédain. * Et ça? n fit-il. En même temps , il retira ses pistolets de sa ceinture et les mil dans 1rs foules , en ajoutant : «i Et puis , regarde-moi ! Crois-tu vraiment qu'on vienne à bout d'un homme de ma taille et de ma force aussi facilement? — Dieu vous garde! murmura Sulpiec. — Bride mon cheval répliqua le voyageur; je vais mettre uu baiser sur le front de ma vieille tante endormie. Quelques minute* après, le voyageur et le inendiaut quittaient ij petite maison, qui mirait sou toit d'ardoise et ses murailles blanche* dans Peau transparente de P Yonne. I*e premier était à cheval. Le second marchait auprès de lui, un h&ton de houz à la main. « C'est égal, murmura tristement Sulpice en les regardant s'éloigner, j'ai mon idée , et cela ne portera point bonheur au neveu do madame... » IV L'auberge des Trois Mages venait de fermer porte* et voleta. Il était neuf heures du soir, et bien que la république eut , disaiton, amené la liberté, maître Nicolas Berdin, l'hôtelier, ne se croyait point dispensé d'obéir an vieil usage du convrc-fcu. En cela, le digue cabarelirr

était prudent, car il était suspecté de royalisme; rl la municipalité d'Auxerre ne plaisantait pas avec les gens qui passaient pour favoriser les aristocrates. L'auberge des Trois Mages était située à Pculrée de la place des Fontaines, à gauche, en entrant par la rue de Paris. Soua la monarchie, elle se nommait l'hôtellerie des Rois Mages, et c'était le rendez-vous de la petite noblesse des environs, moitié gentilshommes, moitié vignerons, uu peu tous paysans, mais très-dévoués à l'ancien régime. Quand le roi fat tombé, lorsqu'on enl proclamé la république et qu'au commissaire extraordinaire , venu de Paris, eut annoncé qu'on allait installer une belle guillotine toute neuve à l'usage des aristocrates, maître Nicolas Berdin prit peur. Un moment il songea à gratter son enseigne et à donner à son hôtellerie le nom de Aux trois sans-culottes. Il tenait énormément à ce chiffre trois. biais qui dit Bourguignon dit homme d'esprit, et maître Nicolas Berdin était natif de Migé, à quatre lieues «jT Auxerre, d'où il était venu en sabots, trente années auparavant. 11 effaça le tnot rois et mit simplement sur sa porte ; Aux Trois Mages. Puis il s’en alla trouver la municipalité, coiffé d'nn bonnet ronge et armé de ces adroites paroles : « Citoyens, assez longtemps le peuple a gémi sous le fouet des aristocrates. Aussi, je trouve qu’il serait injuste que la chute de

Digitized by Goc

The text on this page is estimated to be only 26.43% accurate

LES MASQUES ROUGES. renx-ei n'enlrnin&t U ruine de celui-là. Vous chassez les aristocrates, tcés-bien, mais vous ne voudrez causer aucun dommage au plus mortel de leurs ennemis. Mon auberge était connue sous le nom des /lois Mage». J'ai effacé ce mol odieux qui rappelle la tyrannie, mais vous ne me forcerez pas à ôter celui de Mage», qui constitue la raison de commerce de mon établissement. . . • Et comme les municipaux se regardaient indécis, maître Nicolas Berdin remporta la victoire en usant de ce dernier argument :» u Citoyens , les Mages étaient des bergers couronnés , et je crois utile de rappeler ce bel exemple pour la honte des tyrans modernes qui n'ont jamais tenu un simple soc de charrue. • La municipalité applaudit, et Nicolas Berdin rentra chez lui triomphant. Cependant, les patriotes disaient tout bas que Nicolas Berdin était demeure royaliste au fond du cœur, et le circonspect hôtelier se gardait bien d'enfreindre les règlements de police. A neuf heures précises, il mettait les buveurs à la porte et avait coutume de s'écrier : « Le plus grand homme de la république, le citoyen Robespierre lui-même serait ici, que je le forcerais à s'aller coucher! » Or donc, l'auberge des Trois Magf% venait de dure toutes ses fenêtres et de verrouiller ses portes , lorsque deux boniincs , l'un à cheval et l'autre à pied, qui cheminaient de compagnie, s'arrêtèrent au-dessous de son enseigne. Ils arrivaient par la route de Coulangessur- Yonne , et étaient entrés par la rue d'Égliny. u Allons, £iruon, dit le cavalier au piéton, frappe-moi à celle porte, et vigoureusement, car ils ont le sommeil dur dans cette auberge. . Simon , — car le cavalier et le piclon n'étaient autres que les deux voyageurs que nous avons vus quitter, le matin, .la petite maison des bords de 1* Yonne, — Simon, disons-nous , souleva nn gros marteau de cuivre, qn'il laissa retomber ensuite. Au bruit, un chien hurla dans la cour de l'auberge. Mais aucune lumière ne brilla. La nuit était noire et il pleuvait légèrement. La rue de Paris , qui est la plus fréquentée d'Auxerre , était déserte. Etait-ce la pluie? élait-ce le régime de la terreur sous lequel on vivait qui causait cette solitude? Le» maisons étaient fermées, les lumières étaient éteintes. Simon Lanlernet , le nouvel officieux du voyageur, frappa de nouveau. Une fois encore le chien hurla ; mais nul ne bougea à l'intérieur. Le cavalier s'impatienta : « Ces gens-là sont des brutes , » dit-il. 'Et, mettant pied à terre, il donna à la grande porte de l'auberge nn si vigoureux coup d'épaule, que , cette fois, un juron énergique

se fit entendre au dedans de la maison. Pais a ne croisée s'ouvrit : « Qui est là ? dit une voix. — Des voyageurs. — Passez votre chemin, il est trop tard... ■ Et la croisée se referma. Mois le voyageur eut comme un rugissement de colère, et U s'écria : » An nom de la loi, ouvre, citoyen! • La voix était si sonore, son accent si impérieux, que la fenêtre se rouvrit et encadra le visage rubicond de maître Nicolas Berdin. « Pardon, citoyen, dit-il, cst-cp qne j'ai affaire à un membre dn district ou de la municipalité? — Ta as affaire à nn représentant du peuple, drôle, s dit le voyageur qui ne se possédait plus. Ce mol fut magique. La fenêtre se referma, mais tout aussitôt des lumières brillèrent derrière les volets, et bientôt la porte cochère a'ouvrit; maître Nicolas Berdin en personne, la tête coiffée d'uo bonnet de coton , venait ouvrir aux voyageurs. " Simon avait pris le cheval par la bride. Nicolas Berdin et loi échangèrent □□ regard furtif. Aussitôt l'hôtelier ôta son bonnet et dit au voyageur : • Citoyen, veuillez m'excuser si je ne vous ai pas ouvert plus tôt. — Il est certain, maître cabsrctier, répliqua le voyageur avec humeur, qu'on n'entre pas facilement chez vons. — Il est plus de neuf heures... — Eh bien? — Et les règlements de police ne permettent pas qu'on soit ouvert toute la nuit; ruais,- ajouta Nicolas Berdin, du moment qu'il t'agit.., 1% — Chut !» dit le voyageur d'un ton qui n'admettait pas la réplique. L'aubergiste salua de nouveau et conduisit le nouveau venu à U grande salle, qui servait à la fois de salle à manger et de cuisine. Un marmiton , qui n'était pas encore couché , ralluma le fea. « Citoyen représentant, dit Nicolas Berdin, voulez-vous souper? — Mais certainement. J'ai grand' faim, et surtout grand' soif. — Eh bien , vous ne vous plaindrez pas du vin des Trois Mages. • Tandis que Simon mettait le cheval à récarie, le voyageur s'installa au coin dn feu. Maître Nicolas Berdin dressa la table, ouvrit nn bahut et ra tira un morceau de viande froide, du jambon et du fromage. Puis il dit à son hôte : * • Je vais vous chercher deux bouteilles du famenx vin de la Chaînette. Vous m'en direz des nouvelles. » Et Nicolas Berdin prit le chemin de la cave. Mais , pour aller à la cave, il fallait traverser la cour et passer devant récurie. La porte en était onverte, et Simon y bouchonnait le_ cheval en conscience. Berdin -eotra. ■ Eh bien ? fit-il en regardant Simon. — Tont va bien , répondit le mendiant. — Il a le cofTre? — Oui. - • — Où est-il? — Là, dans la valise. — Ah I fit Berdin avec nn soupir de soulagement. — Je crois que nous le tenons, murmura Simon. — Je la crois aussi. — Avez- vons prévenu la municipalité? — Oui et non. C'est-à-dire qne j'ai parlé vaguement. Mais U

Marseillais est ici. — Ah ! il est arrivé? — Oui, il est couché là-haut, dans une chambre du premier étage. — Eh bien, allez le prévenir, alors... — C'est inutile, il est éveillé. Viens souper. — On y va. — Et quand ton maître sera couché... — Eh bien? — Ta sortiras par la porte de la cuisine et tu rieodras me rejoindre. — Où screz-vons? — Dans la cour. Nous irons ensemble à la municipalité. ■ Simon inclina la tête en signe d'adhésion. Maître Nicolas Berdin descendit à la cave et murmura : ■ Oh! ces républicains , je les hais.... et je ne sers la république aujourd'hui que parce que je veux les aider à se dévorer entre eux. » Cependant le voyageur s'était tranquillement mis à table. Il souK ait d'un bon appétit , en homme qoi a fait ane longne roule et bravé t pluie. Simon vint le rejoindre. Grâce ans habitj qne loi avait fournis Sulpice, le jeune homme avait la tournure d'un domestique aisé et son visage héve de la veilla avait disparu. t ■ Mets-loi là , lui dit le voyageur d'un ton aîTable , mange à ta faim et bois à ta soif. • Simon ne se le fit pas répéter. Néanmoins un observateur attentif anrait remarqué son peu d'appétit. Evidemment préoccupé, Simon ne buvait et ne mangeait que par contenance; mais, absorbé lui-même, le voyageur n'y prit garde. Seulement, quand il eut terminé son repas, il dit à l'officieux: a Va me chercher ma valise, et apporle-la-moi tout de suite. • Simon obéit. Maître Nicolas Berdin sa promenait de long en large dans la cour et fumait tranquillement sa pipe. Simon l'aborda. ■ 11 demande sa valise, fit-il tont bas. — Ah! — Et c'est dans sa valise qu'est le coffret. — Eh bien , porte-la-lui. » (Et comme Simon hésitait s T Digitized by Google

ceux-ci n'entraînât la ruine de celui-là. Vous chassez les aristocrates, très-bien, mais vous ne voudrez causer aucun dommage au plus mortel de leurs ennemis. Mon auberge était connue sous le nom des *Rois Mages*. J'ai effacé ce mot odieux qui rappelle la tyrannie, mais vous ne me forcerez pas à ôter celui de *Mages*, qui constitue la raison de commerce de mon établissement... »

Et comme les municipaux se regardaient indécis, maître Nicolas Berdin remporta la victoire en usant de ce dernier argument :

« Citoyens, les Mages étaient des bergers couronnés, et je crois utile de rappeler ce bel exemple pour la honte des tyrans modernes qui n'ont jamais tenu un simple soc de charrue. »

La municipalité applaudit, et Nicolas Berdin rentra chez lui triomphant.

Cependant, les patriotes disaient tout bas que Nicolas Berdin était demeuré royaliste au fond du cœur, et le circonspect hôtelier se gardait bien d'enfreindre les règlements de police.

A neuf heures précises, il mettait les buveurs à la porte et avait coutume de s'écrier :

« Le plus grand homme de la république, le citoyen Robespierre lui-même serait ici, que je le forcerais à s'aller coucher! »

Or donc, l'auberge des *Trois Mages* venait de clore toutes ses fenêtres et de verrouiller ses portes, lorsque deux hommes, l'un à cheval et l'autre à pied, qui cheminaient de compagnie, s'arrêtèrent au-dessous de son enseigne. Ils arrivaient par la route de Coulanges-sur-Yonne, et étaient entrés par la rue d'Égliny.

« Allons, Simon, dit le cavalier au piéton, frappe-moi à cette porte, et vigoureusement, car ils ont le sommeil dur dans cette auberge. »

Simon, — car le cavalier et le piéton n'étaient autres que les deux voyageurs que nous avons vus quitter, le matin, la petite maison des bords de l'Yonne, — Simon, disons-nous, souleva un gros marteau de cuivre, qu'il laissa retomber ensuite.

Au bruit, un chien hurla dans la cour de l'auberge. Mais aucune lumière ne brilla.

La nuit était noire et il pleuvait légèrement.

La rue de Paris, qui est la plus fréquentée d'Auxerre, était déserte.

Était-ce la pluie? était-ce le régime de la terreur sous lequel on vivait qui causait cette solitude?

Les maisons étaient fermées, les lumières étaient éteintes. Simon Lanternet, le nouvel officieux du voyageur, frappa de nouveau.

Une fois encore le chien hurla; mais nul ne bougea à l'intérieur.

Le cavalier s'impatienta :

« Ces gens-là sont des brutes, » dit-il.

Et, mettant pied à terre, il donna à la grande porte de l'auberge un si vigoureux coup d'épaule, que, cette fois, un juron énergique se fit entendre au dedans de la maison.

Puis une croisée s'ouvrit :

« Qui est là? dit une voix.

— Des voyageurs.

— Passez votre chemin, il est trop tard... »

Et la croisée se referma.

Mais le voyageur eut comme un rugissement de colère, et il s'écria :

« Au nom de la loi, ouvre, citoyen! »

La voix était si sonore, son accent si impérieux, que la fenêtre se rouvrit et encadra le visage rubicond de maître Nicolas Berdin.

« Pardon, citoyen, dit-il, est-ce que j'ai affaire à un membre du district ou de la municipalité?

— Tu as affaire à un représentant du peuple, drôle, » dit le voyageur qui ne se possédait plus.

Ce mot fut magique. La fenêtre se referma, mais tout aussitôt des lumières brillèrent derrière les volets, et bientôt la porte cochère s'ouvrit; maître Nicolas Berdin en personne, la tête coiffée d'un bonnet de coton, venait ouvrir aux voyageurs.

Simon avait pris le cheval par la bride.

Nicolas Berdin et lui échangèrent un regard furtif.

Aussitôt l'hôtelier ôta son bonnet et dit au voyageur :

« Citoyen, veuillez m'excuser si je ne vous ai pas ouvert plus tôt.

— Il est certain, maître cabaretier, répliqua le voyageur avec humeur, qu'on n'entre pas facilement chez vous.

— Il est plus de neuf heures...

— Eh bien?

— Et les règlements de police ne permettent pas qu'on soit ouvert toute la nuit; mais, ajouta Nicolas Berdin, du moment qu'il s'agit...

— Chut! » dit le voyageur d'un ton qui n'admettait pas la réplique.

L'aubergiste salua de nouveau et conduisit le nouveau venu à la grande salle, qui servait à la fois de salle à manger et de cuisine.

Un marmiton, qui n'était pas encore couché, ralluma le feu.

« Citoyen représentant, dit Nicolas Berdin, voulez-vous souper?

— Mais certainement. J'ai grand'faim, et surtout grand'soif.

— Eh bien, vous ne vous plaindrez pas du vin des Trois Mages. »

Tandis que Simon mettait le cheval à l'écurie, le voyageur s'installa au coin du feu.

Maître Nicolas Berdin dressa la table, ouvrit un bahut et en tira un morceau de viande froide, du jambon et du fromage.

Puis il dit à son hôte :

« Je vais vous chercher deux bouteilles du fameux vin de la Chainette. Vous m'en direz des nouvelles. »

Et Nicolas Berdin prit le chemin de la cave. Mais, pour aller à la cave, il fallait traverser la cour et passer devant l'écurie.

La porte en était ouverte, et Simon y bouchonnait le cheval en conscience.

Berdin entra.

« Eh bien? fit-il en regardant Simon.

— Tout va bien, répondit le mendiant.

— Il a le coffre?

— Oui.

— Où est-il?

— Là, dans la valise.

— Ah! fit Berdin avec un soupir de soulagement.

— Je crois que nous le tenons, murmura Simon.

— Je le crois aussi.

— Avez-vous prévenu la municipalité?

— Oui et non. C'est-à-dire que j'ai parlé vaguement. Mais le Marseillais est ici.

— Ah! il est arrivé?

— Oui, il est couché là-haut, dans une chambre du premier étage.

— Eh bien, allez le prévenir, alors...

— C'est inutile, il est éveillé. Viens souper.

— On y va.

— Et quand ton maître sera couché...

— Eh bien?

— Tu sortiras par la porte de la cuisine et tu viendras me rejoindre.

— Où serez-vous?

— Dans la cour. Nous irons ensemble à la municipalité. »

Simon inclina la tête en signe d'adhésion.

Maître Nicolas Berdin descendit à la cave et murmura :

« Oh! ces républicains, je les hais.... et je ne sers la république aujourd'hui que parce que je veux les aider à se dévorer entre eux. »

. . . . . .

Cependant le voyageur s'était tranquillement mis à table. Il soupait d'un bon appétit, en homme qui a fait une longue route et bravé la pluie.

Simon vint le rejoindre.

Grâce aux habits que lui avait fournis Sulpice, le jeune homme avait la tournure d'un domestique aisé et son visage hâve de la veille avait disparu.

« Mets-toi là, lui dit le voyageur d'un ton affable, mange à ta faim et bois à ta soif. »

Simon ne se le fit pas répéter.

Néanmoins un observateur attentif aurait remarqué son peu d'appétit.

Évidemment préoccupé, Simon ne buvait et ne mangeait que par contenance; mais, absorbé lui-même, le voyageur n'y prit garde.

Seulement, quand il eut terminé son repas, il dit à l'officieux :

« Va me chercher ma valise, et apporte-la-moi tout de suite. »

Simon obéit.

Maître Nicolas Berdin sa promenait de long en large dans la cour et fumait tranquillement sa pipe.

Simon l'aborda.

« Il demande sa valise, fit-il tout bas.

— Ah!

— Et c'est dans sa valise qu'est le coffret.

— Eh bien, porte-la-lui. »

Et comme Simon hésitait :

The text on this page is estimated to be only 19.75% accurate

LES MASQUES ROUGES. 1ê « Eli hi«o , crois-tu pus que leu gens de U municipalité se priveroui Je faire inspection dans sa chambre? ’ — C’bst juste, » r.pomlit Simoo. Et il alla flicri'herla valise, qui était encore bondée sur In selle, car, selon le vieil usage, on n’a» ail point encore dégarni le cheval, qui tirai/ un peu de paille en atfen ‘iint son avoine. h Tâche* donc qu il se couche le plus tôt possible , murmura maître Nicolas lkrain au moment où Siinoo repassait devant lui la valise sous le Iras. — Dame! ça, dépend de lui, * — Krt-etle lourde, la valise? — Très-lourde. — - Alors, l'urgent V est... -1 Je IcMt, • 1 Simon rentra dans la cuisine, où le voyageur dégustait un verre d’eau-de-rîe de mare, tout en se rliunffani U pointe des pied». Il s'empara de la valise ivre mie sorte d'empressement , pity il dit à Simon : • Demande donc à l'hôtelier s’il a préparé ma chambre, — Oui, maître, répondit Simon. — Sais-tu où elle est? — Oui , maître. — Alors, prends ce (lambeau et conduis-moi. J’ai besoin de dormir; je suis horriblement las. » Simon ne se le lit point répéter. Il prit le Uambcau et passa devant son maître. loi chambre qu’r.n loi avait préparée Mai! située au premier ét.ige, «l le* fenêtre* donnaient sur la cour Maître Bcrdin se promeuait toujours en fumant, cl suivait de Tu'il les mouvements de la lumière que portait Simon. Enfin , celte Ihmiére s'éteignit , et Simon redescendît dàus la cour, ■ 11 est coucbé, dit-il. — Où a-t-il uiis sa valise? — Sons son oreiller. — T'a-t-il donné des ordre»? — Oui, il veut partir demain au point du jour. • J.'hôtelicr cul un màuvai» sourire. 4» Voilà qni n’est pas bien sûr, tbarmura-t-il. — Avez-vous beaucoup de monde dansT auberge? dit Simon. — Un seul voyageur et le Marseillais. Et. ; . éc ‘ébytyiettr? — Oh ! c’est un marchand de moutons qui vient de la foire de l'é/«lay. Si l’autre résiste, ce n’est pas lui qui nous généra. — Maintenant', «-tu prêt? — Oui.- * Nicolas lterdin sccona la cendre de sa pipe, je coiffa du honm-t ronge de rigueur, endossa sa carmagnole, — car il s'était promené èn bras de chemise, — et ouvrît une petite porte. Cette porte donnait sur une ruelle. Simcm «g l'aubergiste sortirent sans bruit. * !.n tnuninÿalïrf , c'est-a-dirr rifôicl de ville, était à drtit pas. 4. Le Mar>c dfnî* a tnnt préparé , dit tout bas 1'aubcrgistr taudis qu'ils cheminaient d'un pas rapide, mais je ne sais pas si les citoyens ne se feront pa; |ir»*r un peu l'oreille. — Ah ! vtMir crbÿoz? — * Dame ! c’est graée de chercher noise an second personnage de la république. tftb puisqu'ils ont pour eux le premier, le grand citoyen

Robespierre, observa Simon. — C’est juste.... Mais es -lu bien sur quo la vaflae contient le foflre? — Oui. - — Ht qne le cofTre... — Le coffre renferme l’argent des aristocrates. — Mais qui prouvera... que cet argent..', est à eux? — D'abord , fit Simon avec calme , je témoignerai qne rc coffre a été déterré dans tes caves du château. — Don ! — Ensuite, il est bien certain que les messieurs d'Aiay ne fout point fermé sans y laisser une note, un papier quelconque .. — Ah ! si cela est. la chose ira comme sur de* roulettes. « En parlant ainsi maître Nicolas Bcrdin souleva le uuirteau dç la grande poitc qui donnait accès dans la cour do la innnictpalHé. La porte s'ouvrit; uu garde national, eu Faction à l’îu teneur, i roi su l i baioiineHe. • Qui va là? dit-il. — la: citoyen Nicolas Bcrdin, proprietaire de l’auberge desTroU Mages. — Que veux-tu? — Purlrr au citoyen maire... — Il est allé sc coucher. — Se» adjoints y sont-ils? — Il y a le citoyen Sautereau, secrétaire de la mairie. — Où est-il? — Dans la salle du bas ; il se chauffe auprès du poêle. — Je vais lui parler. -—‘De quoi s'agit-il donc? demanda le garde national.' — Du salut itc la république, » répondit Nicolas Bcrdin. Et il passa. Au brait des vnix, un homme était sorti sur le pas de la porte de celle salie basse désignée par le garde national. (l'ctail le cito|4-n Sautereau. Malgré son titre modeste de secrétaire de la mairie , le citoyen Sautereau, ex-intendant de* barons île Saiute-Pallays, était un des hommes les plus importants de la révolution, à Auxerre. Plus républicain que lu république rlfc-méute. plus ardent que les S lus ardent» patriotes, le citoyen Sanleri-uu avait Coutume d'accuser c tiédeur Danton, Koiiquier-Thiuvillc et fous les autres. Deux hommes seuls avaient su conquérir sun admiration, Saint-Just et Robespierre. la: citoyen Sautereau avait une grande iuflnencc à Auxerre, et le maire lui-même, un bruce homme que la peur rendait «été, subissait son terrible ascendant. « Ah! ah! dit-il en voyant le citoyen Nicolas Bcrdin, je t’ attendu i>, citoyen. F.h bien? — Il y u du nouveau. — L’homme est chez toi? — * Il vient de se mettre au lit. — Es-tu sùr que ce soit celui dont le Marseillais nous n parlé? « — Sans doute, v Sautereau posa son brûle-gueule sur l’appui d’une croisée et dit: ù Je vais prendre mou écharpe. Je fuis les fouettons d'adjoinl quumJ ni le maire ni les adjoint* ne s'y trouvent. » En même temps il Cria : * Hé! citoyen Faniot?» A cc nom . la porte du corps de garde installé dan* un angle de la cour t’ouvrit, et un citoyi-a revêtu de l'uniforme d'uflicicr de la garde civique se montra. C'était un grand gaillard aux yeux gris, nas chrveiu jaunes , dont Ir tirz crochu ressemblait an bec «l'un oiseau de proie, et dont les lèvres minces laissaient

glisser un sourire cauteleux et faux. « Que désircs-to, citoyen? demanda-t-il. — Te purlrr, capitaine. Vint* par ici. Le citoyen Faniot , son tricorne de travers et la main crânement posée sur la garde de son sabre, s'avança d'un pas de matamore. - Qu' as-tu donc à me dire, péliiu9 » lit-il d'un ton dédaigneux. I«e citoyen Sautereau baissa les épnnles, mai» il ne se fâcha point, et se contenta de pousser le capitaine de la garde civique dans la salle liasse au miltnn de laquelle rougirait un poêle de tille, dont les reflet* éclairaient une statue en plâtre de la Liberté armée du nircaw et coiffée du bonnet phrygien. Puis, lorsque Nicolas Bcrdiu et Simon forent entres, il ferma la porte et dit à Faniot : a Dis donc, citoyen capitaine, cst-ce que tu ne prétendais pas l'autre jour que la république ne reconnaissait que médiocrement ton mérite? — lié! hé! Al le capitaine en sc rengorgeant, il est certain qne je ne suis pas à ma place. — Que voudrais-tn être? — Colonel de la garde civique du département. — Eb bien, voilà qui est possible... — Hein? dit le citoyen Faniot en faisant un paît en arrière. — C'est comme j'ai l'honneur de te le dire; mais, pour cela, d faut montrer du courage et prouver que la république peut compter sur toi. — Faut-il arrêter des aristocrates? — Mieux que cela. — Plaît-il? — Il faut arrêter uu représentant du peuple qui trahit la république. — Diable! lît le citoyen Faniot, que la jiropositiou éuiul quelque peu. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.59% accurate

LES MASQUES ROUGES. 19 *— ■ n faut l'arrêter, snr l'ordre du citoyen Robespierre. — Et... cct ordre? — Le voilà, > dit Sautereau. Et il tira de sa poche un papier sur lequel le proconsul avait écrit ces mots : • Les municipalité* et les gardes civiques sont invitées à prêter ■ main-forte au citoyen Olivier Brun , dit le Marseillais. ' * IloBBSI'iKKRI. * ■ Eh bien, fit le prudent capitaine, quel rapport y a-t-il entre toi et le citoyen Olivier Brun ? — Le citoyen Brun t'attend. — Où cela ? — A l'auberge des Trois Mage*. — Et lu es sûr... que... ce... représentant... — Ma foi, dit le citoyen Sautereau impatienté, si ta ne veux pas être colonel , c'est ton affaire. Je vais preudre an sergent et quatre hommes. — Non, j'y vais. ■ — Alors, commande une escouade de huit hommes. — Bien. — Et écoule ce que va te dire ce garçon. » Sautereau désignait Simon. ■ Parle, n dit Faniot à ce dernier. Simon s'exprima ainsi : » Le citoyen représentant dont je suis l'officieux voyage sous le nom de Constant Dévericux, négociant eu bois. — - Bien , après ? — Il est porteur d'un coffret qui renferme une somme de soixante-quatorze mille livres, appartenant aux ci- de vaut seigneurs d'Aiay. — Kl... ce coffret? — Il l'a placé sous son oreiller. — Alors, dit le capitaine, son affaire est bounc. Mais quel est •on vrai nom? •— C'est ce que le Marseillais nous dira quand on l'aura conduit en prison cl qu'il aura été bien convaincu de trahison envers lo république et d'iulclligcncc avec les aristocrates , • répondit le ciloyeü Sautereau. Le capitaine Koniot alla commander ses huit hommes. ■ Marchons, • dit Sautereau. Pois, se penchant à l'oreille de. Nicolas Boulin : a Crois-tu qu'il réussira? — Hé! bel Gl l'aubergiste, c'est un solide gaillard... — Mais dira-t-il sou vrai nom? — Oh I je ne crois pas... si nous avons le coffret... dire sou vrai nom, c'est se perdre... — Citoyens, dit le jeune et intelligent Simon l^iitt-rnet, vous pouvez être certains qu'il résistera. Il a deux pistolets sous sou traversin. — Ah ! diable I murmura b citoyen capitaine un peu déconcerté, je mettrai mes hommes devant moi, alors. — Mats rassurez. «mis, ajouta Simon, j'ai été les balles... et la poudre Mule au tue pas. — Ce garçon est plein d'esprit, murmura l'bonnéle Nicolas Berdin. Ü* Marchons ! ■ répéta le citoyen Sautereau , qui avait étalé snr son abdomen une belle écharpe rouge. Et la patrouille, sortant de la municipalité, prit le chemin de l'auberge des Trois Mages. Simon fermait U marche avec cette modestie qui sied si bien à la vertu. V Maître Nicolas Berdin avait pris les devants. Il s'était esquivé par la

nréllr et avait pénétré dans r auberge par la petite porte. Lu patrouille, an contraire, devait frapper à la grande. L'artbrrgiMe monta en tonte hâte , cl , sur la pointe du pied , alla à la chambre occupée par Olivier Brun , dit le Marseillais . lequel était arriré la veille « Auxerre, chargé d'une mission mystérieuse du comité du saint publie. Enfoui sous sa couverture rnmenée jusqu'au meuton , notre ancienne connaissance le Marseillais n'avait pas de lumière, mais il ne dormait pas, et il était cône*** lotit babillé. Burdhi rnlm : • y a y est! dit-il, les municipaux viennent. — Combien sont-ils? — Huit. — C'est suffisant, mais il n'y a pas d'excès, car il se défendra. Il est violent, et il est fort... Ensuite, il sait bien te jeu qu'il joue. — Il parait que Simon a été les deux balles de ses pistolets. — Eh bien , il cassera deux ou trois létes avec le pommran. — Diable! murmura Btrdiu, ça va faire bien du vacarme. — C'est l'histoire de l'omelette. Il faut absolument casser les œufs. — Mais, observa Nicolas, est-ce que vous n* allez pas venir avec nous? — Non, certes. — Cependant..: — Ecoute donc , belitre , fit le Marseillais , tu as donc oublié la leçon déjà? — Non. — Eh bien , quand on aura trouvé le coffret . lorsqu'il sera bien reconnu que cet homme est un agent des aristocrates , tu diras : ■ Mais il y a dans l'auberge un monsieur de Paris qui connaît peutêtre le citoyen,.. » et alors... tu viendras me chercher. Va! n Le Marseillais congédia Nicolas Berdin d'un ton d'autorité. Celui-ci passa , eu s'en allant, devant la chambre occupée par le Voyageur. Ce dernier avait éteint sa lumière et dormait sans doute. La patrouille lieurlo à la porte avec la crosse des mousquets. Nicolas Berdin ouvrit une crofsée qui dounait sur la rus, et, comme c'était convenu, demanda : ■ Qu'est-ce que vous voulez? — Ouvre, citoyen, au nom de b loti répondit le capitaine Funiol. — Au nom de la république une et indivisible, dit à sou tour le citoyen Sautereau, je t'ordonne d'ouvrir! • C'en fut assez pour réveiller tout l'hôtel, c'est-à-dire les marmitons, les filles de cuisine rt le garçon d'écurie. • Allez ouvrir ! » rria Berdin. Le silence continua â régner dans b chambre de l'étranger. On ouvrit les portes, et la patrouille entra. ■ Citoyen, dit à haute voix le secrétaire de la mairie, vous avez des voyageurs? — Un seul, répondit Berdin. — Comment se nomme-t-il? — Je ne sais pas. — IVoù vient-il? — De Coulanges. — Seul? — En compagnie de son officieux. — A pied? — - Non , à cheval. — El où est-il logé? — Il occupe* la chambre numéro 4. — Voyons- te, » dit le secrétaire de la mairie. Tous ce» mots, échangés à hante voix dan» la cour, avaient surtout pour but d'éveiller le voyageur, et de mettre à couvert la responsabilité do maître. Nicolas Berdin, qui no voulut

pas passer pour un traître. Cependant le voyagenr ne bougea point , ne se mit point à l.i croisée, ne raÜuma pa# sa lumière. Les municipaux, précédés de leur capitaine et de Berdin qui portait nn flambeau, montèrent l'escalier et frappèrent k la porte. « Qui est là? demanda la voix du voyageur, éveillé en sursaut. — An nom de la loi, outrez! n répéta le capitaine Faniot. Il s'écoula dix secondes, pendant lesquelle» le voyageur battit b* briquet et ralluma sa chandelle. Puis il ouvrit sa porte, sans quitter son lit , et se borna à se fesser sur son séant. Nicolas Berdin entre le premier, et dit : ■ Excusez, citoyen , mais la ninniripalilé d'Auxerre est tracavsiore, et chaque nuit ccs messieurs viennent demander les passe-port». — Ah! » dit le voyageur avec calme. El puis il fixa son œil d'aigle sur les municipaux, et ceux-ci tressaillirent , et le citoyen Ganiol lui-même, malgré sou désir de passer colonel , fil un pas en arrière. Mai» le citoyen secrétaire de la mairie ne se déconcerta point. Il entra dan» la chambre, regards le. voyageur, et lai dit d uo ton sec t « HahiiW-vons f — Pourquoi faire ? demanda le voyageur avec hauteur* Digîtized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.35% accurate

lus masques rouges. Rb SI la patrouille, locUut <J« la muakipalitê, pri» le chemin lie l'auberge «les Tni» — fip! Tî*. — Pour me suivre Vous êtes accusé de complicité avec les aristocrates. • 1« voyageur eut un tranquille sourire; il sauta hors de son lit et passa son haut de chausses. Aussitôt le citoyen Sautereau se jeto sur l'oreiller, le souleva, et | prit la valise que le voyageur y avait déposée. • Que faites-vous? » réclama le voyageur avec hauteur. Mais Sautereau, au lieu de répondre, déboucla la valise, En même temps , Kaaiot, fit uu signe , et les deux municipaux s'emparèrent du voyageur. La valise contenait un manteau et une bonrse. La bourse renfermait une trentaine de louis et un papier plié en quatre. Quaot au coffret, il avait disparu. Sautereau et Nicolas Berdin échangèrent un regard désappointé, et U citoyen secrétaire de la mairie perdit quelque peu de sou assurance. Le voyageur était calme et souriant : • Ah çà, citoyens, dit-il, quand ou tient éveiller les gens, on leur donne de bonnes raisons... Que me voulez vous? — Nous voulons vous arrêter, répondit le capitaine, enchanté de voir qu'on ne lui opposait aucune résistance. — M'arrêter ! et pourquoi ? — Parce que vous conspirez. ■ — Contre qni? — Contre la république. — Ah ! En êtes-vous sûr? — - Très-sûr, dit Sautereau qui s'enhardit. — * J'en attends les preuves. — Vous voyagez sou» le nom de Dévérieus. — Ilah! — Et vous venet d'Azay... — Ainsi, dit le voyageur, toujours calme, venir d'Azay et voyager sous le nom de Déverieux , c'est trahir la république? — Oui , oui! s'écria Paniol. Pardon, citoyen, » dit le voyageur qui changea tout à coup d'altitude, et, d'un seul mouvement d'épaules, se débarrassa da l' étreinte des deux municipaux. En même temps son mil étincela, sa voix devint puissante et sonore, et, à son tour, il posa sa large main sur l'épaule de Sautereau, redevenu tremblant. « Tu te trompes, citoyen, dit-il, qnand tu me donnes le nom de Dévérieux: tu me prends pour un autre, car je m'appelle Nicolas Dakton I » Ce nom vibra comme un coup de tonnerre , ci le citoyen Faaiot, épouvanté, jeta un cri et tomba à genoux. Sautereau était devenu livide, et Nicolas Berdin, le digne hôtelier, avait jugé prudent de s' esquivez. Danton s' était redressé et semblait tenir tous ces hommes tremblants et éperdus sous son fier regard. u Citoyen capitaine , dit-il, moi, Danton, représentant du peupla et membre du comité de salut public, ic t'ordonne de m'obéir! ■ Le capitaine se releva et prit l'altitude passive du soldat qui alteiul des ordres. Danton lui désigna le citoyen

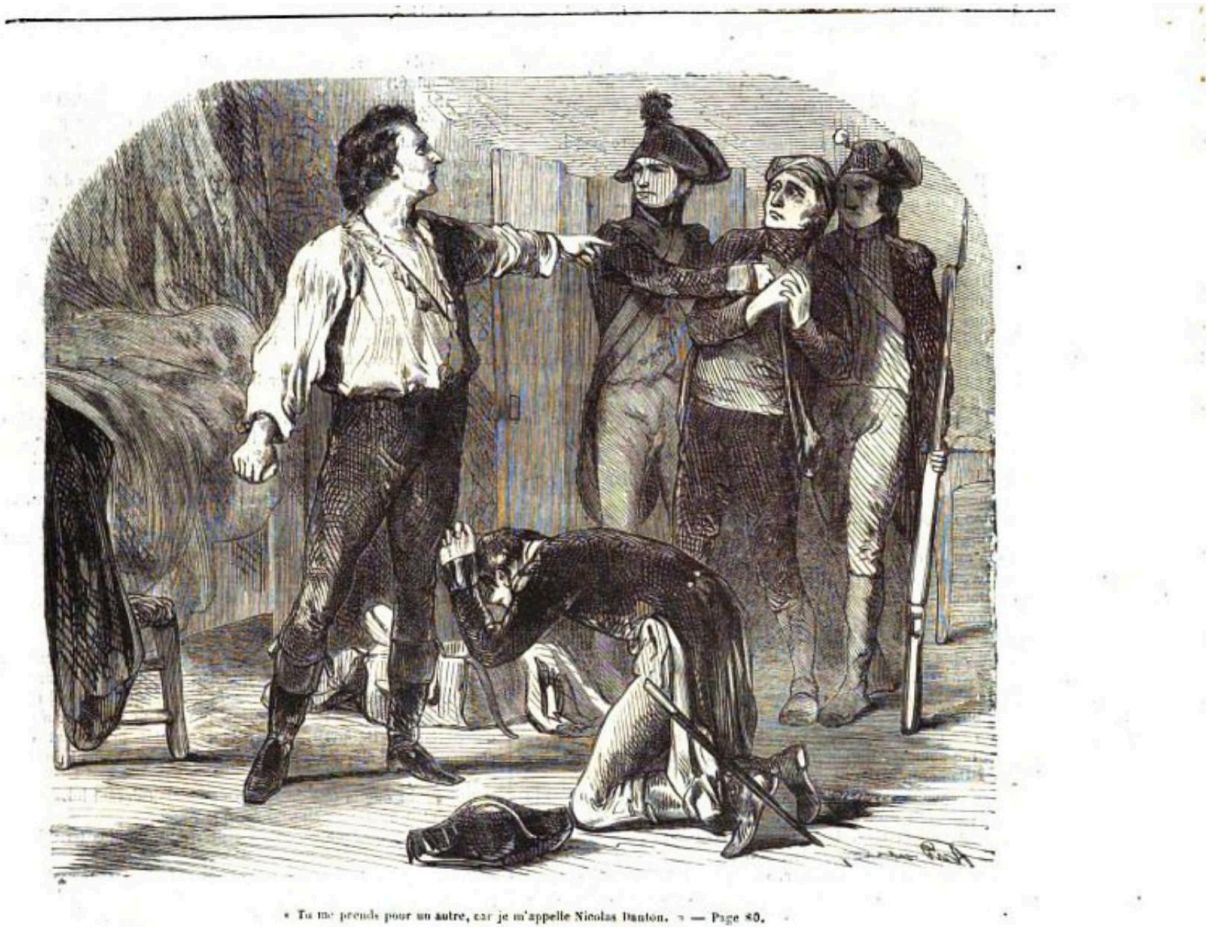
Sautereau : « Arrétez-moi cet homme-là ! > dit-il. Le capitaine hésita un moment. « Citoyen, lui dit Danton, je te promets, foi de représentant du peuple! que tu seras destitué de tes fonctions de capitaine da la garda | civique si tu ne le unis pas à ma disppsilion. * Diqitized hv (.ongle



The text on this page is estimated to be only 25.61% accurate

LES MASQUES ROUGES. 81 Le citoyen Faniot tenait à son grade. On avait négligé de le mettre complètement au courant de la situation, ut il avait cru avoir affaire à un représentant vulgaire. I.c noin de Danton l'avait ébloui; la menace de destitution acheva de le convaincre : u Citoyens, s'écria-t-il en se tournant vers les municipaux, si vous aimes la république et si vous tencs à votre tête, je vous somme d'exécuter mes ordres. * Les municipaux se tnrcnl. Leur silence était une adhésion aux paroles do espitaine. « Arrétez-moi cet homme ! » s'écria Faniot. Et il moolrait le ciloyeo Sautereau, secrétaire de la mairie. Sautereau balbutia et voulut résister. Deux municipaux le prirent par le bras et le tinrent en respect. En ce moment nn nouveau personnage apparut sur le seuil. C'était le Marseillais. Le Marseillais, tapi dans sa chambre, n'avait entendu que dis bruits confus. Aux éclats de la voix de Danton, il avait cru comprendre que celui-ci se défendait et non qu'il donnait dea ordres. ■ Je vais trancher la situation , * se dit-il. Et il accourut. Danton le vit, le reconnut et le pulvérisa d'un regard. Fuis, marohant vers lui, il le prit an collet, le secoua de sa main puissante et lui dit : • Misérable ! je n'ai besoiu de personne pour te tenir en respect. C'est moi qui vais te conduire en prison...* Et le Marseillais eut peur, car il comprit que la partie était perdue. Maintenant, expliquons comment l'homme qui semblait devoir succomber était, tout à coup, devenu victorieux. Le citoyen \icolas Danton, membre du comité de salut public, nne des furies télés de la république, cl l'homme que le citoyen Robespierre exécrait , était un liouunc perdu , condamné à mourir connue traître envers la république, du moment où il était convaincu d'avoir déterré dans les caves du château d'.-lzay un coiïret contenant une somme importante, destinée i aider les ci-devant seignenra d'Axay dans l'émigration. Mais le citoyen Vicolus Danton , arrête è Auxerre , sans motif plausible , et lorsqu'il n'était point porteur du coffret, avait le droit de sc plaindre d'un abus de pouvoir. Alors, le proconsul dont la voix faisait trembler les échos de la Convention , le grand orateur, l'homme d'Etat se réveillait; il opposait un front câline à l'orage qui le menaçait. Qu'était dooc devenu ce coffret accusateur? C'est ce que noos allons indiquer en peu de mots. I.c citoyen Danton , harassé de fatigue , venait de se mettre au lit, et scs paupières alourdies commençaient à se fermer, lorsqu'un léger bruit se Ht à sa porte. Il sauta hors de son lit et cria : u Que lue veut-on? Simon , est-ce toi? —

Chut! dit une voix derrière la porte, au nom d’Armaode.,, ouvres!... » Danton sc sentit chanceler. Le nom d' Armand»* avait le don de le bouleverser. El celle voix qu'il entendait, ne l'avait-il pas eutendue déjà? Il ouvrit. 6 Digitized by Google



« Tu me prends pour un autre, car je m'appelle Nicolas Danton. » — Page 80.

The text on this page is estimated to be only 18.08% accurate

LF. S MASQUES H OUF, ES. Une forme noire gl'Ma près «le lui Hans le* ténèbre* el pnntsa In porte. « Qui êtes- vous? dit le proconsul. — Musqué rouge, lui répondit-nn. — Que voulez- tous? dit broqurrnenl le farouche proconsul. — Vous fainr: — Hein ?... que voulez... vous... dire?... — Han* un quart d'heure on viendra vous arrêter... — Moi ! — Vous. . — Ah!... por exemple!...» Et Danton eut de.* Innpôles Hans la voit. I.;» loix reprit : * Vous area le coffret? — Oui. — Eli bien, vous êtes trnhi... et le# municipaux d'Auxerre vont venir vous arrêter. — Je me nommerai. — G' est ce qui vous perdra... si on vous trouve porteur du coffret. — - Pourquoi? — Farte que» outre les s'>ixanU>-qu.<lorze mille livres, il renferme des papiers compromettants. » Dnnli.ui eut le frisson. I.» voix reprit : — Où est le coffret? Là, dan» ma inlise. i — DonneZ-le-inoi. » Le proconsul hérita. ■ Qui donc tlvMniu? fit-il. — M.'sqnc ronge , répondit la voix. — Et... mû... nj*en répond? — Le timbre de ma voix. ne vous suffit-il pas? — Xoo, je veux un nom. La ferme noire se p cacha à l'oreille du proconsul : « Je me nomme , dit elle, le chevalier de Rocliemttire. * Alors Danton n'hésita pin-. Dans les ténèbres, il débonda su valise, y prit le coffret et le tendit à l'ombre noire, » Adieu, dit la voix. Le coffret arrivera üt sa destination! et, quant h vous, ne craignez rien... et donnez hardiment votre nom à ceux qui viendront von» arrêter. » Le proconsul su recoucha cl attendit avec calme l'arrivée de# gardes municipaux. VI Huit heures du uuiin sonnaient à une pendule d'olb'.tre placée sur la cheminée d'une chambrp d'hôtel garni, rue Saint -Honoré, entre deux v.rcs de porcelaine emplis de fleurs artificielles. En même temps, tin liumme quittai! .'ou lit ombragé par des rideaux «Je calicot, posait son pmcc-ncz d« van! se* jeux, et retirait dn feu une bouill«»trc «lotit le contenu était destiné a ta barbe quotidienne. Ce personn •••«■, vêtu d'un simple micron et d'une robe de chambre è ramages multicolores, avait un je ne sais quoi de mélancolique et «le patibulaire dans b plijiiunomic qui rmiblail annoncer de grande et n.ystéiieux chagrins. Et cependant, eu d«;pil de ces pié occupation» secrètes, il avait conservé une ml -me majesté dan» le port de la télé, quelque chose «le mesuré et «le solennel dans la démarche , et une onction parfaite! «Inns I< geste. Ce fnl arec dignité qn'3 versa l'eau de In bouilhiio dm» son pb.t h barbe, qurnsuite il y fit mou«s<*r sa sacmvieire , « l b-r-qur, après avoir repassé son rasoir stir le cuir, il priL le bout «le son nez entre le pouce et l'index, il eut un faux

air «In tyran Dm y» de Syracuse se rasant avec des coquille* i'e méx. Cependant, cri homme, qui paressait imbu dr sa propre valeur, trahissait parfois une lébrile inquiétude, et, par deux fois, tandis que l' acier conu.it sur son visage, il snnpiia profondément. Par deux fois aussi il s'entailla. - Trou» !.'>■ l'aii ! s'crria-t-il à la deuxième coupure , où diable ai-je l'esprit? Eu vérité! je ne puis donc plus me raser sans m'en- * fatuer la peau! • U jm» i h* rtroir sur la cheminée, cl, lu moitié dn ii-age encore 1 couverte de savon, il s'appliqua sur l'autre deux moreoaui «h» taffetas gommé. u Ab! soupira-t-il. continuant son monologue, c'est pourt juI depuis que ces homme» masqués m'ont trou en leur pouvoir, et qu'il* m'ont fait faire un serment terrible , me menaçant de «lévoürr les mystères de la nui! du -7 janvier, nuit épouvantable s'il rn fut! c'est pourtant depuis lors que j'ai «le semblable» distractions. Je ne dors plus que d'un «ni. je mange sans appétit; quand je monte à la tribune, je sens que ma langue s'embarrasse Ab! que dirait le département du l'or, s'il savait que son éloquent député , le vaillant citoyen, le courageux Isnord... ». Gomme il prononçait ces derniers mots, le citoyen Ismird avait repris son raioir; mais tout aussitôt le rasoir lui tomba des mains. En même temps, le visage du grand citoyen pâlit sous sa couche de savon et ses tatouage» «le taffetas, et tout soo corps fut pris «l'un tremblement nerveux. * !i venait d'entendre frapper trois coups à sa porte; — trois coup» impérieux... Or, le citoyen I$nar<! n'avait pas de créanciers, ne recevait pns de visites, et si les nffritux de l'Initel ou même le patron de l' hôtel «'étaient permis de frapper ainsi , ils auraient eu affaire à lui. On ne bravait pus la colère du terrible orateur. Pourtant on rrnnit de frapper; on avait frappé en ruailrc il fallait ouvrir nu se cacher. Un moment le grand citoyen songea ù se fourrer sous soo lit... Muis on frappa de nom .au. « Qui est là? » demanda-t-il d'une voix tremblante. En même temps un nom redouté venait ù se» lèvres : « Les .Ma que# rouges, r * fiurOo! » répondit-on derrière U porte. Ce mol était l'impératif du verbe provençal qui signifie ourrir. La langue maternelle rassura quelque peu le i iloyeo Isnnrd. Il crut à un eompatriole iuolTeusif. à quelque Provençal naïf «jni le venait solliciter, et, tout en se promettant de le jpmrinnndcr d'importance , il ouvrit... mai* tout aussitôt le vaillant citoyen étouffa un cri d'épouvante, et recula précipitamment jusqu'à la cheminée. Ou eût dit que la tête «le Méduse surgi- sait devant loi. Ce n' était pourtant point un masque rouge. Mais c'était quelque chose .d'aussi terrible, de plus terrible peutêtre... C'était un homme en carmagnole et en bonnet rougo , dont l'aspect avait le privilège

(l’épouvanter singulièrement le grand orateur. C’était ce citoyen Olivier llnm dit le J iarteillah. « Toi? fit l'tvird avec accablement. - — Moi, dit le Marseillais qui ferma brusquement la porte; moi qui ai besoin de toi... i Le citoyen Intard s’aperçut alors que son terrible complice de la nuit du -7 janvier était aussi pâle et aussi tremblant que lui-même. El comme la peur des autres duime du courage à quelques -un*, le citoyen Isuard retrouva son calme et sa racornie, et lui dit : t Comme ça! Taquin, CSt-CC h pareille heure qu’on vient déranger un élu dr lu nation, un représentant du peuple? r Le Marseillais haussa les épaules. a Cesse doue tes embarras, dit-il, je n’ai pas la temps d’user de ton éloquence. Je suis venu «l'uhurd pour t'empêcher de le coupcT la joue , et ensuite pour que tu eiupéchps , toi , qu’on me coupe le cou. r I je citoyen Isnard tressaillit. « Oh’ dit froidement le Marseillais, ne te réjouis pas outre mesure, car si tu ne me sauv«>s pas j'aurai le temps de tout dire avant de monter sur l'échafaud, r I«r citoyen fsnard fris unna et scs cheveux s* hérissèrent, le Marseillais poursuivit : » Je puis être arrêté d'un moment à l’autre. Si je le suis, mon affaire est claire... je serai guillotiné demain malin... — Comment t toi, l'Ame damnée de Robespierre... toi, le chef de la police? — Moi! — Mais qn’as-tn donc fait , malheureux? — L'ne chose bien simple... J’ai joué, pour le compte de Robespierre, une partie dont la tête de Danton était l'enjeu. ■ — Et tn as perdu? — Justement. — En sorte que... Danton.. . — Danton m’a fait écrouer à Auxerre, dans la maison ù' arrêt. Digitized by Google

Une forme noire glissa près de lui dans les ténèbres et poussa la porte.

« Qui êtes-vous? dit le proconsul.

— Masque rouge, lui répondit-on.

— Que voulez-vous? dit brusquement le farouche proconsul.

— Vous sauver.

— Hein?... que voulez... vous... dire?...

— Dans un quart d'heure on viendra vous arrêter...

— Moi!

— Vous.

— Ah!... par exemple!... »

Et Danton eut des tempêtes dans la voix.

La voix reprit :

« Vous avez le coffret?

— Oui.

— Eh bien, vous êtes trahi... et les municipaux d'Auxerre vont venir vous arrêter.

— Je me nommerai.

— C'est ce qui vous perdra... si on vous trouve porteur du coffret.

— Pourquoi?

— Parce que, outre les soixante-quatorze mille livres, il renferme des papiers compromettants. »

Danton eut le frisson.

La voix reprit :

« Où est le coffret?

— Là, dans ma valise.

— Donnez-le-moi. »

Le proconsul hésita.

« Qui donc êtes-vous? fit-il.

— Masque rouge, répondit la voix.

— Et... qui... m'en répond?

— Le timbre de ma voix ne vous suffit-il pas?

— Non, je veux un nom. »

La forme noire se pencha à l'oreille du proconsul :

« Je me nomme, dit-elle, le chevalier de Rochemaure. »

Alors Danton n'hésita plus.

Dans les ténèbres, il déboucla sa valise, y prit le coffret et le tendit à l'ombre noire.

« Adieu, dit la voix. Le coffret arrivera à sa destination! et, quant à vous, ne craignez rien... et donnez hardiment votre nom à ceux qui viendront vous arrêter. »

. . . . . .

Le proconsul se recoucha et attendit avec calme l'arrivée des gardes municipaux.

VI

Huit heures du matin sonnaient à une pendule d'albâtre placée sur la cheminée d'une chambre d'hôtel garni, rue Saint-Honoré, entre deux vases de porcelaine emplis de fleurs artificielles. En même temps, un homme quittait son lit ombragé par des rideaux de calicot, posait son pince-nez devant ses yeux, et retirait du feu une bouilloire dont le contenu était destiné à sa barbe quotidienne.

Ce personnage, vêtu d'un simple caleçon et d'une robe de chambre à ramages multicolores, avait un je ne sais quoi de mélancolique et de patibulaire dans la physionomie qui semblait annoncer de grands et mystérieux chagrins.

Et cependant, en dépit de ces préoccupations secrètes, il avait conservé une certaine majesté dans le port de la tête, quelque chose de mesuré et de solennel dans la démarche, et une onction parfaitement accusée dans le geste. Ce fut avec dignité qu'il versa l'eau de la bouilloire dans son plat à barbe, qu'ensuite il y fit mousser sa savonnette, et lorsque, après avoir repassé son rasoir sur le cuir, il prit le bout de son nez entre le pouce et l'index, il eut un faux air du tyran Denys de Syracuse se rasant avec des coquilles de noix.

Cependant, cet homme, qui paraissait imbu de sa propre valeur, trahissait parfois une fébrile inquiétude, et, par deux fois, tandis que l'acier courait sur son visage, il soupira profondément. Par deux fois aussi il s'entailla.

« *Treun de l'air!* s'écria-t-il à la deuxième coupure, où diable ai-je l'esprit? En vérité! je ne puis donc plus me raser sans m'entamer la peau! »

Il posa le rasoir sur la cheminée, et, la moitié du visage encore couverte de savon, il s'appliqua sur l'autre deux morceaux de taffetas gommé.

« Ah! soupira-t-il, continuant son monologue, c'est pourtant depuis que ces hommes masqués m'ont tenu en leur pouvoir, et qu'ils m'ont fait faire un serment terrible, me menaçant de dévoiler les mystères de la nuit du 27 janvier, nuit épouvantable s'il en fut! c'est pourtant depuis lors que j'ai de semblables distractions. Je ne dors plus que d'un œil, je mange sans appétit; quand je monte à la tribune, je sens que ma langue s'embarrasse..... Ah! que dirait le département du Var, s'il savait que son éloquent député, le vaillant citoyen, le courageux Isnard... »

Comme il prononçait ces derniers mots, le citoyen Isnard avait repris son rasoir; mais tout aussitôt le rasoir lui tomba des mains.

En même temps, le visage du grand citoyen pâlit sous sa couche de savon et ses tatouages de taffetas, et tout son corps fut pris d'un tremblement nerveux.

Il venait d'entendre frapper trois coups à sa porte; — trois coups impérieux...

Or, le citoyen Isnard n'avait pas de créanciers, ne recevait pas de visites, et si les *officieux* de l'hôtel ou même le patron de l'hôtel s'étaient permis de frapper ainsi, ils auraient eu affaire à lui.

On ne bravait pas la colère du terrible orateur.

Pourtant on venait de frapper; on avait frappé en maître..... il fallait ouvrir ou se cacher.

Un moment le grand citoyen songea à se fourrer sous son lit...

Mais on frappa de nouveau.

« Qui est là? » demanda-t-il d'une voix tremblante.

En même temps un nom redouté venait à ses lèvres :

« Les Masques rouges. »

« *Durbo!* » répondit-on derrière la porte.

Ce mot était l'impératif du verbe provençal qui signifie *ouvrir*.

La langue maternelle rassura quelque peu le citoyen Isnard.

Il crut à un compatriote inoffensif, à quelque Provençal naïf qui le venait solliciter, et, tout en se promettant de le gourmander d'importance, il ouvrit... mais tout aussitôt le vaillant citoyen étouffa un cri d'épouvante, et recula précipitamment jusqu'à la cheminée.

On eût dit que la tête de Méduse surgissait devant lui.

Ce n'était pourtant point un masque rouge.

Mais c'était quelque chose d'aussi terrible, de plus terrible peut-être...

C'était un homme en carmagnole et en bonnet rouge, dont l'aspect avait le privilége d'épouvanter singulièrement le grand orateur.

C'était ce citoyen Olivier Brun dit le *Marseillais*.

« Toi? fit Isnard avec accablement.

— Moi, dit le Marseillais qui ferma brusquement la porte; moi qui ai besoin de toi... »

Le citoyen Isnard s'aperçut alors que son terrible complice de la nuit du 27 janvier était aussi pâle et aussi tremblant que lui-même.

Et comme la peur des autres donne du courage à quelques-uns, le citoyen Isnard retrouva son calme et sa faconde, et lui dit :

« Comme ça! faquin, est-ce à pareille heure qu'on vient déranger un élu de la nation, un représentant du peuple? »

Le Marseillais haussa les épaules.

« Cesse donc tes embarras, dit-il, je n'ai pas le temps d'user de ton éloquence. Je suis venu d'abord pour t'empêcher de te couper la joue, et ensuite pour que tu empêches, toi, qu'on me coupe le cou. »

Le citoyen Isnard tressaillit.

« Oh! dit froidement le Marseillais, ne te réjouis pas outre mesure, car si tu ne me sauves pas j'aurai le temps de tout dire avant de monter sur l'échafaud. »

Le citoyen Isnard frissonna et ses cheveux se hérissèrent.

Le Marsaillais poursuivit :

« Je puis être arrêté d'un moment à l'autre. Si je le suis, mon affaire est claire... je serai guillotiné demain matin...

— Comment! toi, l'âme damnée de Robespierre... toi, le chef de la police?

— Moi!

— Mais qu'as-tu donc fait, malheureux?

— Une chose bien simple... J'ai joué, pour le compte de Robespierre, une partie dont la tête de Danton était l'enjeu.

— Et tu as perdu?

— Justement.

— En sorte que... Danton...

— Danton m'a fait écrouer à Auxerre, dans la maison d'arrêt,

The text on this page is estimated to be only 19.67% accurate

LES MASQUES ROUGES. 83 — El lu as pu l’édlvpprr? — J’ai scie un barirau me ie ressort de ma montre, el je me suis fait une écbcUe avec mou drap de lit coupé eu lanières. Mais 00 me reprendra... un jour ou l’autre. — Hun! mais Robespierre... — Robespierre me fera guillotiner, d'autant mieux que voici deux *011 que j' échoue... — Ah! — Et que j'ai le secret de sa haine pour Danton. — Ceci est asse* logique, « mm nuira le citoyen («nard. Et il s'assit; et, en présence de son ennemi terrassé, il reJevinl hardi . et prit un ton protecteur : « Eli bien, mon garçon, dit-il, que puis-je faire pour toi? Veuxtu que j’aille voir Robespierre? — Garde-t'en bien. — - Veux-tu que je voie Danton... il est généreux au fond, il sait pardonner. — Oui, dit le Marseillais, mais il aurait tort de me pardonner, car je ne lui pardonne pas, ruoi, de m'avoir roulé comme un simple agent de police à son début. — Eh bien, que veux-tu que je fasse? — L'uc chose bien simple. — Parle... . — Tu as un ami qui demeure è Monlgeron, le citoyen Pascal Dubois. — Oui. - — Tu vas faire une petite valise, envoyer chercher un iîaere, me faire apporter un habit de bouracan, comme en portent le* domestiques, et me conduire à Monlgeron. En roule, je serai ton officie hs. — Et tu resteras à Moulgeron? — Xon, là tu demanderas uu passe-port pour le citoyen Antoine Joly, tou domestique, qui se rend à Grasse pour tes affales personnelles. — Je commence à comprendre... — Jamais sur la roule, — et il y a loin de Paris à Grasse, — on ne songera à arrêter le domestique d'un représentant du peuple aussi inofiensif que toi. » Le citoyen Isuard fronça le sourcil. ■ Drôle! fit-il, tu as besoin de moi... cl... — Kl je te raille , hein? bail ! tu sais bien que la nuit du 27 janvier m'a permis... — Tais-toi! exclama le citoyen Isuard avec angoisse. — Eh bien, est-ce convenu? — Oui, je vais envoyer chercher un fiacre... et non» parlons... — A la bonne heure! » Et le Marseillais grommelait entre ses dents : « Quelque diligence qu'il ail faite, Danton u'a pus dû arriver à Pari* avaul hier soir dans la nuit. Robcspô rie ne sait encore lien* sans doute... J’ai le temps de filer... — Mais, observa le ciloyeu Isnord, une fois à Grosse, que feras- In? — ■ Je gaguerai la frontière, et j'irai m'enrôler dans l'année autrichienne. — Misérable! s’écria le citoyen Isuard, tu oserais trahir la république et porter le* arme» contre elle ! — Ks-tu bétel dit le Marseillais on riant. Est-ce que j’ai des opinions, moi? t> El comme le vertueux citoyen Isuard avait un g* de de dégoût, le Marseillais ajouta : «

Allons, mon complice... habillr-toi... et dépêchons-nous... » l-e citoyen Isnard a* ait tout autant de hâte de se debarrasser du Marseillais, que celui-ci en avait de quitter Paris. Il acheva donc sa barbe tant bien que mal, termina sa toilette, mit une belle cravate blanche, noua sa queue avec un ruban vertpomme, cl ouvrit le tiroir d'une commode dans laquelle se trouvaient des habit* de voyage de drap moins fin. cl qui, à la rigueur, pouvaient être portes pur un domestique. u Endosse-moi cela, « d.f-il an Alarseillais. Celoi-ci s'habilla et se métamorphosa en quelque* minutes avec 1 habileté commune à un agent de police. Puis, pour achever de se défigurer, il prit le rasoir qui avait eu Tbonm ur d'effleurer l'épiderme du gra^l orateur, le citoyen la- j nard, *-t i] >Ha bas cette magnifique burin-noire, à Ira» ers laqu'-Me, j quuml i! souriait, il montrait scs dents aigue* et blanche. - comme , «lies des cariutotiert. * Maintenant, allons, dit-il, mes agents ne me reconnaîtront pas. n l.e citoyen Isnard sonna, demanda nn fiacre au garçon de l'hôtel et descendit majestueusement l'étroit escalier, suivi du Marseillaif qui portait sa valise. * Est-ce que k* citoyen va en voyage? demanda l'hôte inquiet. — .Von, je vais simplement passer la journée à la campagne, • répondit-il. I-e fiacre était à la porte. Le député du Var et son officieux y montèrent. « Où allons-nous, citoyens? demanda le cocher. — Barrière de Cliarrnton d'abord. — Et ensuite? — A Montgeron. » Le fiacre partit et gagna la rue Saint Antoine. la* citoyen Isnard était sombre en apparence, mais au fond de l'âme il sc réjouissait de pouvoir enfin se débarrasser de l'homme qui lui avait causé tant d'insonmir*. Ah! s'il avait pu, de même, expédier tous les masque* rougi'»!... Le .Marseillais, enfoncé dans le coin du fiacre, ne bougeait rl ue fiilllait mut. Mais il tressaillait parfois, lorsqu'il apercevait rsaiint le» murs uu Iminme i mine suspecte, portant un gourdin en guise de canne , — et qu'il reconnaissait , lui , pour faire partie de la polii e. Comme il approchait de l.i barri vie , il rompit brusqueincut le silence : u A propos, dit-il, j'espère que tu ne me laisseras pas partir sans ressources ! — - Comment cela? — J'ai quinte écus dan» nu poche. C'est tout ce que je possède. — Eh bien, répondit le citoyen Uuard, jVmpruntrrai à mon ami Pascal une trentaine de louis. » Uu arrivait à !j barrière de Churriitou. Lorsque le peuple eut pris la Bastille, il s'empara des maisons d'octroi et brisa le* grille». Tendant six mois on put entrer dan* Purin et en sortir à son gré. La viande et les autre» eenrec» ne payaient plus. Ma*s la commune,* ayant rétabli un peu d'ordre, s'avisa de replacer les grilles et de» portes. Rien mieux , elle mît uii pnale de municipaux h

chacune. Les municipaux laissaient entrer facilement; mais ils élaipol plus difficiles pour lis surtics. Chaque citoyen qui sortait de Tari» était visité, fouillé, questionné... et on ne le IuUmÎI aller que lorsqu'il avait fourni de» preuve» de mhi civisme. Donc le lia re fut arrête à la barrière deCharrnton, et deux municipaux s'avancèrent. t Allons! ruoiiire-tui... souffla le Marseillais... et souvii-os-toi que lu es le courageux Isnard. r Celle flatterie calculée réussit au Marseillais. Le riloym fMiard se redressa, jeta la télé en arrière cl remit son pince-net, qui était un dcii de travers. u Citoyens, dit-il, c est bien, c'est très-bien à vous de faire votre devoir et de prouver par uu bel exemple l'égalité de tous k» Eruuçvis devant la Ici. En arrêtant ma voiture, en m' arrêtant pour savoir qui je suis, — je vois bien que c'est une pure forni.-ililé que vous accomplisse!. Je suis le citoyen représentant Isuard. « Le* municipaux s'inclinèrent. u El maintenant, citoyen», au revoir? • dit le député du Var en les saluant d'un air pruteelenr. Alais les municipaux ne bougèrent. a Cardon, dit ('un d'mx, tout le monde tonnait le citoyen I*uard, le grand orateur. — Merci, nie» ami», fit modestement le député dil Var. — Mais quel est le citoyen qui vous accompagne? — C'est mon officieux. — Ah I Et le municipal, tonjoara à la portière, ajouta : <* C'est que nous avons ordre d'arrêter un certain Olivier Brun, dit le Marseillais. » Le Marseillais pfitïl. o Connais pa*. balbutia Isnard, qui perdit de son assurance. — Eh ! f7/.*/omi7 cria le municipal , viens voir... » Ln agent de police sortit du corps de garde et jeta un coup d'o-il dan» îc fiacre : * Ali ! mon patron , dit-il , von» vous êtes bien grimé , el ions n'avet pas de chance, car il n'y a que moi qui soi» capable d« voua reconoailre. a t)igitized by Google

— Et tu as pu t'échapper?

— J'ai scié un barreau avec le ressort de ma montre, et je me suis fait une échelle avec mon drap de lit coupé en lanières. Mais on me reprendra... un jour ou l'autre.

— Bon! mais Robespierre...

— Robespierre me fera guillotiner, d'autant mieux que voici deux fois que j'échoue...

— Ah!

— Et que j'ai le secret de sa haine pour Danton.

— Ceci est assez logique, » murmura le citoyen Isnard.

Et il s'assit; et, en présence de son ennemi terrassé, il redevint hardi, et prit un ton protecteur :

« Eh bien, mon garçon, dit-il, que puis-je faire pour toi? Veux-tu que j'aille voir Robespierre?

— Garde-t'en bien.

— Veux-tu que je voie Danton... il est généreux au fond, il sait pardonner.

— Oui, dit le Marseillais, mais il aurait tort de me pardonner, car je ne lui pardonne pas, moi, de m'avoir roulé comme un simple agent de police à son début.

— Eh bien, que veux-tu que je fasse?

— Une chose bien simple.

— Parle...

— Tu as un ami qui demeure à Montgeron, le citoyen Pascal Dubois.

— Oui.

— Tu vas faire une petite valise, envoyer chercher un fiacre, me faire apporter un habit de bouracan, comme en portent les domestiques, et me conduire à Montgeron. En route, je serai ton *officieux*.

— Et tu resteras à Montgeron?

— Non, là tu demanderas un passe-port pour le citoyen Antoine Joly, ton domestique, qui se rend à Grasse pour tes affaires personnelles.

— Je commence à comprendre...

— Jamais sur la route, — et il y a loin de Paris à Grasse, — on ne songera à arrêter le domestique d'un représentant du peuple aussi inoffensif que toi. »

Le citoyen Isnard fronça le sourcil.

« Drôle! fit-il, tu as besoin de moi... et...

— Et je te raille, hein? bah! tu sais bien que la nuit du 27 janvier m'a permis...

— Tais-toi! exclama le citoyen Isnard avec angoisse.

— Eh bien, est-ce convenu?

— Oui, je vais envoyer chercher un fiacre... et nous partons...

— A la bonne heure! »

Et le Marseillais grommelait entre ses dents :

« Quelque diligence qu'il ait faite, Danton n'a pas dû arriver à Paris avant hier soir dans la nuit. Robespierre ne sait encore rien, sans doute... J'ai le temps de filer...

— Mais, observa le citoyen Isnard, une fois à Grasse, que feras-tu?

— Je gagnerai la frontière, et j'irai m'enrôler dans l'armée autrichienne.

— Misérable! s'écria le citoyen Isnard, tu oserais trahir la république et porter les armes contre elle!

— Es-tu bête! dit le Marseillais en riant. Est-ce que j'ai des opinions, moi? »

Et comme le vertueux citoyen Isnard avait un geste de dégoût, le Marseillais ajouta :

« Allons, mon complice... habille-toi... et dépêchons-nous... »

Le citoyen Isnard avait tout autant de hâte de se débarrasser du Marseillais, que celui-ci en avait de quitter Paris.

Il acheva donc sa barbe tant bien que mal, termina sa toilette, mit une belle cravate blanche, noua sa queue avec un ruban vert-pomme, et ouvrit le tiroir d'une commode dans laquelle se trouvaient des habits de voyage de drap moins fin, et qui, à la rigueur, pouvaient être portés par un domestique.

« Endosse-moi cela, » dit-il au Marseillais.

Celui-ci s'habilla et se métamorphosa en quelques minutes avec l'habileté commune à un agent de police.

Puis, pour achever de se défigurer, il prit le rasoir qui avait eu l'honneur d'effleurer l'épiderme du grand orateur, le citoyen Isnard, et il jeta bas cette magnifique barbe noire, à travers laquelle, quand il souriait, il montrait ses dents aiguës et blanches comme celles des *carnassiers*.

« Maintenant, allons, dit-il, mes agents ne me reconnaîtront pas. »

Le citoyen Isnard sonna, demanda un fiacre au garçon de l'hôtel et descendit majestueusement l'étroit escalier, suivi du Marseillais qui portait sa valise.

« Est-ce que le citoyen va en voyage? demanda l'hôte inquiet.

— Non, je vais simplement passer la journée à la campagne, » répondit-il.

Le fiacre était à la porte.

Le député du Var et son *officieux* y montèrent.

« Où allons-nous, citoyens? demanda le cocher.

— Barrière de Charenton d'abord.

— Et ensuite?

— A Montgeron. »

Le fiacre partit et gagna la rue Saint-Antoine.

Le citoyen Isnard était sombre en apparence, mais au fond de l'âme il se réjouissait de pouvoir enfin se débarrasser de l'homme qui lui avait causé tant d'insomnies.

Ah! s'il avait pu, de même, expédier tous les masques rouges!...

Le Marseillais, enfoncé dans le coin du fiacre, ne bougeait et ne sifflait mot. Mais il tressaillait parfois, lorsqu'il apercevait rasant les murs un homme à mine suspecte, portant un gourdin en guise de canne, — et qu'il reconnaissait, lui, pour faire partie de la police.

Comme il approchait de la barrière, il rompit brusquement le silence :

« A propos, dit-il, j'espère que tu ne me laisseras pas partir sans ressources!

— Comment cela?

— J'ai quinze écus dans ma poche. C'est tout ce que je possède.

— Eh bien, répondit le citoyen Isnard, j'emprunterai à mon ami Pascal une trentaine de louis. »

On arrivait à la barrière de Charenton. Lorsque le peuple eut pris la Bastille, il s'empara des maisons d'octroi et brisa les grilles.

Pendant six mois on put entrer dans Paris et en sortir à son gré. La viande et les autres denrées ne payaient plus. Mais la commune, ayant rétabli un peu d'ordre, s'avisa de replacer les grilles et des portes.

Bien mieux, elle mit un poste de municipaux à chacune.

Les municipaux laissaient entrer facilement; mais ils étaient plus difficiles pour les sorties. Chaque citoyen qui sortait de Paris était visité, fouillé, questionné... et on ne le laissait aller que lorsqu'il avait fourni des preuves de son civisme.

Donc le fiacre fut arrêté à la barrière de Charenton, et deux municipaux s'avancèrent.

« Allons! montre-toi... souffla le Marseillais... et souviens-toi que tu es le *courageux* Isnard. »

Cette flatterie calculée réussit au Marseillais.

Le citoyen Isnard se redressa, jeta la tête en arrière et remit son pince-nez, qui était un peu de travers.

« Citoyens, dit-il, c'est bien, c'est très-bien à vous de faire votre devoir et de prouver par un bel exemple l'égalité de tous les Français devant la loi. En arrêtant ma voiture, en m'arrêtant pour savoir qui je suis, — je vois bien que c'est une pure formalité que vous accomplissez. Je suis le citoyen représentant Isnard. »

Les municipaux s'inclinèrent.

« Et maintenant, citoyens, au revoir? » dit le député du Var en les saluant d'un air protecteur.

Mais les municipaux ne bougèrent.

« Pardon, dit l'un d'eux, tout le monde connaît le citoyen Isnard, le grand orateur.

— Merci, mes amis, fit modestement le député du Var.

— Mais quel est le citoyen qui vous accompagne?

— C'est mon officieux.

— Ah! »

Et le municipal, toujours à la portière, ajouta :

« C'est que nous avons ordre d'arrêter un certain Olivier Brun, dit le Marseillais. »

Le Marseillais pâlit.

« Connais pas, balbutia Isnard, qui perdit de son assurance.

— Eh! l'*endormi*? cria le municipal, viens voir... »

Un agent de police sortit du corps de garde et jeta un coup d'œil dans le fiacre :

« Ah! mon patron, dit-il, vous vous êtes bien grimé, et vous n'avez pas de chance, car il n'y a que moi qui sois capable de vous reconnaître. »

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.68% accurate

Lfis MASQUES BOUGES. 84 Le Marseillais n'élança brusquement hors du fiacre, renversa un des municipaux d'uo coup de poing et voulut fuir. lUais l 'endormi, agile comme un chat, le rattrapa d'un bond, le prit au collet et lui dit r « J'en suis bien fâché pour vous , patron , car vous étier un bon chef... mais il faut obéir au citoyen Robespierre... et je crois bien que votre affaire est faite... » Le Marseillais devint livide. L'agent de police ajouta avec un sourire sinistre : ■ Vous «ret bien fait de couper votre barbe , le bourreau n'aura rien à faire quand viendra lu toilette. » Et, landis qu'on emmenait le Marsci liais, le citoyen Isnard, tremblant et pâle , se demandait avec terreur s'il ne venait pas de compromettre sa propre tête en essayant de sauver celle d'un homme qui avait perdu l'amitié de Robespierre. Vil Reportons-nous à quelques heures plus tôt. Minuit venait de sonner, étalés rues de Paris commençaient à devenir solitaires. tin petit homme, qui marchait d'un pas rapide, sortit du eafé Foy, traversa le jardin du Palais-National et se dirigea vers la rue Saint-Honoré. Là, il ralentit un peu sa marche, comme un homme qui vent réfléchir. De temps en temps sa canue frappait le pavé avec une sorte d'impatience joyeuse, et un petit rire sec faisait claquer ses lèvres minces. Cheminant ainsi, il arriva au n* 3tMt de la rue Saint-Honoré. C'était une maison de chétive apparence, haute de six étages, ouvrant sur la rue par une porte bâtarde. Certes, le provincial naïf récetururul arrivé à Paris et qui eut suivi ce petit homme sec et maigre, tout vêtu de noir rt poudré comme un ci-devant, le voyant soulever le marteau de celle porte, u* aurait jamais deviné que la maison dans laquelle il allait pénétrer avait l'honneur d'abriter le premier personnage de la république, — c'est-à-dire le citoyen Maximilien de Robespierre. C'était lui, en effet, qui rentrait à cette heure indue, après avoir fait, au café Foy, une partie de dominos avec Jullien de Paris, son secrétaire, et Camille Dcsmouliris , le tribun fougueux. Au premier coup de marteau , la porte s'ouvrit. « C'est moi, madame Bertrand, » dit le proconsul. Le citoyen Robespierre était un honimr de haute courtoisie , et il se servait dans l'intiuiilé des anciennes appellations de monsieur et ni atlante, bien qu'elles eussent été abolies | ar un décret de la Convention. A peine sa voix aigrelrttc eut-elle vibré dans l'allée étroite qu'une clurlé se fil dans la loge du portier. On alluma une chandelle à la hâte, rt une femme d'âge mûr en ouvrit précipitamment la pot te, ayaut d'une rnain on bougeoir de cuivre et de

l'autre une clef. - Ali! citoyen, dil-elic, pardonner- moi , je m'étais endormie.... — 11 n’y a pas de mal à cela, répondit le grand citoyen en prenant sa clef et son bougroir. Recouchez-vous, madame Bertrand, 1rs nuits sont fraîches... Bonsoir! i> Et Robespierre gravit ses trois étages en fredonnant un air d'opéra. Quand il fut chez lui, il s'enferma dans sa chambre à coucher. Mais, au lien de se mettre au lit, il s'assit devant une grande table chargée de papier* , et sur laquelle il aperçut une lettre encore cachetée. Uo léger cri de joie loi échappa, et ce fut ‘avec une sorte de fébrile agitation qu'il en déchira l'enveloppe. u Cette bonne madame Bertrand, murraura-t-il, pourrait bien me prévenir quand je rentre qu'elle a monte des lettres chez moi. • La lettre était signée d'un M , ce qui voulait dire le Marseillais. Elle était datée d'Auxerre et ainsi conçue : « Citoyen , * Depuis son départ de Paris, je ne l'ai point perdu de vue un eul jour. *> Je suis toujours descendu dans les auberges d'où il venait de partir. » J 'mais avec moi un garçon inlell-gent, nomme Simon. m J'ai ern prudent de m'arrêter à Coulanges, d'où je suis revenu k Auxerre, tandis qu'iV continuait sua chemin jusqu'à Azajf. Mais Simon l'a suivi. » A l'heure où je vous écris il est de retour, el Simon est devenu son officieux. * Le coffre est dans la valise qui est bouclée sur sa selle. » J'attends qu’on l'ail monté dans sa chambre pour donner è l’aubergiste, qui m’est tout dévoué, l'ordre d'avertir la municipalité. . . * Mais, dès à présent, citoyen, je puis vous affirmer qu'il passera la nuit en prison. * Le courrier des poste; part à dix heures du soir. » Je vous écris ces mots à la hâte. Demain, j'enverrai un homme à cheval qui vous portera, à franc étrier, le résultat de la nuit. • M s — Enfin ! murmura Robespierre, dont le visage anguleux prit une expression de fausse bonhomie; enfin, je crois que la partie est Et il tomba dans une rêverie qui dura près d'un quart d'heure. « Oui, c'est cela, murmura-t-il , c'est bien cela.,., je chargerai Camille Desnioulins de prendre la parole è F Assemblée... il parlera de trahison , vaguement d'abord. Il annoncera qu'un représentant du peuple . un homme investi de la confiance publique , entretient des relations coupables avec les aristocrates, et il consultera l'Assemblée pour savoir si ce représentant peut être traduit à la barre du tribunal révolutionnaire. L'Assemblée répondra affirmativement. Alors la chose nous regarde, Fouquier et moi. » L'n rire sinistre passa sur les lèvres de Robespierre. u Ah! tu m'as humilié.... murmura-t-il, tu m'as presque foulé aux pieds... tu t'es n oqué de ma (été poudrée et de mes bas de soie... Eh bien, ta télé, à toi , bientôt n'aura pins besoin de poudre, et les bas de

soie ou de laine te deviendront inutiles !... n Comme il parlait ainsi à mi-voix, tambourinant sur la table avec sa tobalière, il entendit frapper asM* rudement à la porte de la rue. h Comment, fit-il avec impatience, les locataires de la maison ne sont pas tous rentrés! Il faudra que je fasse donner congé à ceux qui se permettent de pareilles débauches nocturnes ... je venx habiter une maison rangée. » Mais la surprise de Robespierre augmenta lorsqu'il entendit vibrer fa sonnette de sa porte. Ce n'était pas un locataire, r* était un visiteur. Le grand homme n'avait pas de domestique. 1a portière faisait sou ménagé. Il était donc obligé d'ouvrir lui-même lorsqu'on «unnait chez lui. Il reprit sou bougeoir et passa dans la première pièce au moment où un second coup de sonnette retentissait. « Oh! nh ! dit-il, on est pressé, paratt-il... c'est peut-être l'estafette du Marseillais, » Et il ouvrit. Tout aussitôt un homme en bottes de voyage, couvert d'uo manteau poudreux, fit irruption dans la chambre avec T impétuosité de l'ouragan. Et Robespierre, à demi foudroyé, murmura : « Danton ! * C'était en elTct le citoyen représentant Nicolas Danton , que son collègue Robespierre croyait emprisonné à Auxerre. ■ Vous fit-il avec une sorte de stupeur. — Moi! « dit Danton. Et il entra le premier dan* la chambre à coucher de Robespierre, ■ Exc usez-moi , dit-il, mais j'arrive de voyage. — A cette heure? balbutia Robespierre. — Oui , rnon cher collègue. — El... d'où... venez-vous? - — De la Bourgogne, où j'ai une vieille tante... — Ah! — Et figurez-vous que j'ai failli être arrêté à Auxerre... — - En vérité? murmura Robespierre devenu livide. — Ah! reprit Danton d'un air railleur, nous avons d'excellents limiers de police, mon cher collègue. Ils font leur métier en conscience. — Comment cela? — Pardon, je vous expliquerai cela font à l'heure... il fait chaud chez vous... j'ai besoin d'air, a Danton se leva, ouvrit la croisée et *e pencha au dehors. La rue Saint-Honoré était désejle. « Dites donc, mon collègue, fit-il en se retournant vers Robespierre pile el muet, vous avez tort de vous loger ici... Ce quartier Digitized by Google

Le Marseillais s'élança brusquement hors du fiacre, renversa un des municipaux d'un coup de poing et voulut fuir.

Mais l'*endormi*, agile comme un chat, le rattrapa d'un bond, le prit au collet et lui dit :

« J'en suis bien fâché pour vous, patron, car vous étiez un bon chef... mais il faut obéir au citoyen Robespierre... et je crois bien que votre affaire est faite... »

Le Marseillais devint livide.

L'agent de police ajouta avec un sourire sinistre :

« Vous avez bien fait de couper votre barbe, le bourreau n'aura rien à faire quand viendra la *toilette*. »

. . . . . .

Et, tandis qu'on emmenait le Marseillais, le citoyen Isnard, tremblant et pâle, se demandait avec terreur s'il ne venait pas de compromettre sa propre tête en essayant de sauver celle d'un homme qui avait perdu l'amitié de Robespierre.

VII

Reportons-nous à quelques heures plus tôt.

Minuit venait de sonner, et les rues de Paris commençaient à devenir solitaires.

Un petit homme, qui marchait d'un pas rapide, sortit du café Foy, traversa le jardin du Palais-National et se dirigea vers la rue Saint-Honoré. Là, il ralentit un peu sa marche, comme un homme qui veut réfléchir. De temps en temps sa canne frappait le pavé avec une sorte d'impatience joyeuse, et un petit rire sec faisait claquer ses lèvres minces.

Cheminant ainsi, il arriva au n° 366 de la rue Saint-Honoré. C'était une maison de chétive apparence, haute de six étages, ouvrant sur la rue par une porte bâtarde.

Certes, le provincial naïf récemment arrivé à Paris et qui eût suivi ce petit homme sec et maigre, tout vêtu de noir et poudré comme un ci-devant, le voyant soulever le marteau de cette porte, n'aurait jamais deviné que la maison dans laquelle il allait pénétrer avait l'honneur d'abriter le premier personnage de la république,— c'est-à-dire le citoyen Maximilien de Robespierre.

C'était lui, en effet, qui rentrait à cette heure indue, après avoir fait, au café Foy, une partie de dominos avec Jullien de Paris, son secrétaire, et Camille Desmoulins, le tribun fougueux.

Au premier coup de marteau, la porte s'ouvrit.

« C'est moi, madame Bertrand, » dit le proconsul.

Le citoyen Robespierre était un homme de haute courtoisie, et il se servait dans l'intimité des anciennes appellations de *monsieur* et *madame*, bien qu'elles eussent été abolies par un décret de la Convention.

A peine sa voix aigrelette eut-elle vibré dans l'allée étroite qu'une clarté se fit dans la loge du portier. On alluma une chandelle à la hâte, et une femme d'âge mûr en ouvrit précipitamment la porte, ayant d'une main un bougeoir de cuivre et de l'autre une clef.

« Ah! citoyen, dit-elle, pardonnez-moi, je m'étais endormie....

— Il n'y a pas de mal à cela, répondit le grand citoyen en prenant sa clef et son bougeoir. Recouchez-vous, madame Bertrand, les nuits sont fraîches... Bonsoir! »

Et Robespierre gravit ses trois étages en fredonnant un air d'opéra.

Quand il fut chez lui, il s'enferma dans sa chambre à coucher.

Mais, au lieu de se mettre au lit, il s'assit devant une grande table chargée de papiers, et sur laquelle il aperçut une lettre encore cachetée.

Un léger cri de joie lui échappa, et ce fut avec une sorte de fébrile agitation qu'il en déchira l'enveloppe.

« Cette bonne madame Bertrand, murmura-t-il, pourrait bien me prévenir quand je rentre qu'elle a monté des lettres chez moi. »

La lettre était signée d'un M, ce qui voulait dire *le Marseillais*.

Elle était datée d'Auxerre et ainsi conçue :

« Citoyen,

» Depuis *son* départ de Paris, je ne l'ai point perdu de vue un seul jour.

» Je suis toujours descendu dans les auberges d'où *il* venait de partir.

» J'avais avec moi un garçon intelligent, nommé Simon.

» J'ai cru prudent de m'arrêter à Coulanges, d'où je suis revenu à Auxerre, tandis qu'*il* continuait son chemin jusqu'à Azay. Mais Simon l'a suivi.

» A l'heure où je vous écris *il* est de retour, et Simon est devenu *son* officieux.

» Le coffre est dans la valise qui est bouclée sur *sa* selle.

» J'attends qu'on l'ait monté dans *sa* chambre pour donner à l'aubergiste, qui m'est tout dévoué, l'ordre d'avertir la municipalité...

» Mais, dès à présent, citoyen, je puis vous affirmer qu'il passera la nuit en prison.

» Le courrier des postes part à dix heures du soir.

» Je vous écris ces mots à la hâte. Demain, j'enverrai un homme à cheval qui vous portera, à franc étrier, le résultat de la nuit.

» M..... »

« Enfin! murmura Robespierre, dont le visage anguleux prit une expression de fausse bonhomie; enfin, je crois que la partie est gagnée... »

Et il tomba dans une rêverie qui dura près d'un quart d'heure.

« Oui, c'est cela, murmura-t-il, c'est bien cela.... je chargerai Camille Desmoulins de prendre la parole à l'Assemblée... il parlera de trahison, vaguement d'abord. Il annoncera qu'un représentant du peuple, un homme investi de la confiance publique, entretient des relations coupables avec les aristocrates, et il consultera l'Assemblée pour savoir si ce représentant peut être traduit à la barre du tribunal révolutionnaire. L'Assemblée répondra affirmativement. Alors la chose nous regarde, Fouquier et moi. »

Un rire sinistre passa sur les lèvres de Robespierre.

« Ah! tu m'as humilié.... murmura-t-il, tu m'as presque foulé aux pieds... tu t'es moqué de ma tête poudrée et de mes bas de soie... Eh bien, ta tête, à toi, bientôt n'aura plus besoin de poudre, et les bas de soie ou de laine te deviendront inutiles!... »

Comme il parlait ainsi à mi-voix, tambourinant sur la table avec sa tabatière, il entendit frapper assez rudement à la porte de la rue.

« Comment, fit-il avec impatience, les locataires de la maison ne sont pas tous rentrés! Il faudra que je fasse donner congé à ceux qui se permettent de pareilles débauches nocturnes.... je veux habiter une maison rangée. »

Mais la surprise de Robespierre augmenta lorsqu'il entendit vibrer la sonnette de sa porte.

Ce n'était pas un locataire, c'était un visiteur.

Le grand homme n'avait pas de domestique. La portière faisait son ménage. Il était donc obligé d'ouvrir lui-même lorsqu'on sonnait chez lui.

Il reprit son bougeoir et passa dans la première pièce au moment où un second coup de sonnette retentissait.

« Oh! oh! dit-il, on est pressé, paraît-il... c'est peut-être l'estafette du Marseillais. »

Et il ouvrit.

Tout aussitôt un homme en bottes de voyage, couvert d'un manteau poudreux, fit irruption dans la chambre avec l'impétuosité de l'ouragan.

Et Robespierre, à demi foudroyé, murmura :

« Danton! »

C'était en effet le citoyen représentant Nicolas Danton, que son collègue Robespierre croyait emprisonné à Auxerre.

« Vous! fit-il avec une sorte de stupeur.

— Moi! » dit Danton.

Et il entra le premier dans la chambre à coucher de Robespierre.

« Excusez-moi, dit-il, mais j'arrive de voyage.

— A cette heure? balbutia Robespierre.

— Oui, mon cher collègue.

— Et... d'où... venez-vous?

— De la Bourgogne, où j'ai une vieille tante...

— Ah!

— Et figurez-vous que j'ai failli être arrêté à Auxerre...

— En vérité? murmura Robespierre devenu livide.

— Ah! reprit Danton d'un air railleur, nous avons d'excellents limiers de police, mon cher collègue. Ils font leur métier en conscience.

— Comment cela?

— Pardon, je vous expliquerai cela tout à l'heure... il fait chaud chez vous... j'ai besoin d'air. »

Danton se leva, ouvrit la croisée et se pencha au dehors. La rue Saint-Honoré était déserte.

« Dites donc, mon collègue, fit-il en se retournant vers Robespierre pâle et muet, vous avez tort de vous loger ici... Ce quartier

The text on this page is estimated to be only 25.09% accurate

LES XMSgUES no l/Tl F. s. 85 est désert... la nuit... et l'on vous assassinerait chez vous que per* sonne n'en saurait rien... • Robespierre tressaillit, mai» il ne répondit pas. Danton ferma la fenêtre. Puis il retint vers Robcspirrre et Ini pr«a une main sur l'épaule. « Regardez-moi bien en face, dit-il. — Ali çà, êtes- vous fou? eiclania le tribun. — Non, renardes-moi... — Eh bien? — Kh bien, lit Danton d'une vois sourde, comprimée, terrible, je suis seul cher vous, Robespierre, il eut plu» de minuit et tout le monde est couché... Je suis doué d'une force herculéenne, et vous rte» chétif comme un enfant. Eh bien, j'ai envie de vous prendre dans mes bras et de vous étouffer... car vous êtes un reptile!... » Et l'œil du proconsul jetait de tels éclairs que Robespierre crut sa dernière heure arrivée. En préscurc de Danton courroucé, Robespierre éprouva la sert» sation étrange que doit ressentir le tigre lorsqu'il sc trouve face à face avec le liou. lin cri rauque lui échappa, cri de fureur et d'épouvante à la fois. A ce cri, Danton répondit par un éclat de rire strident. « Rassurez-vous donc, mon cher, dit-il, je ne suis pas un assassin!... » El scs deux mains, qu'il avait arrondies autour du cou de Robespierre, se détendirent. Puis il alla se rasseoir dans le fauteuil où il s'était laissé tomber <f abord. Robespierre respira. Puis le sang-froid lui revint, et ce fut ru grimaçant un sourire qu'il dit à son terrible ennemi : • Je crois que vous venez d'avoir un accès de fièvre chaude, b Danton haussa le* épaules. Robespierre poursuivit d'un ton tnit'llrui : > Voyons , mon cher collègue, entendons-nous bien. D'où vendrons, et qui inc vaut l'honneur de votre visite à minuit passé? b Danton , son accès de fureur passé , était devenu calme cl tranquille comme le lion ail repos. « Le but de ma visite, dit-il, est fort simple. — Ab! — Je vous apporte la paix ou la guerre. — Comment cela? — I41 paix ou la guerre, répéta Danton. Choisissez.. — Mais je ne demande pas mieux que de vivre en bonne intelligence avec vous... — A U condition de me faire arrêter à Auxerre. — Vous êtes foil , » dit Robespierre impassible. Danton arrêta sur ce visage blême son œil rempli d'éclairs. u Je vois que vous ne voulez pas me comprendre, dit-il. — Moi? — Vous. 1» 11 y eut an moment de silence, pendant lequel ces deux hommes sc regardèrent et cherchèrent à sc pénétrer mutuellement. Danton reprit : » Vous et moi, nous sommes peut-être les deoz hommes les plus dévoués à la république , et le» seuls qui la puissions servir alitement. — Je le crois, dit Robespierre. — Malheureusement, vous êtes envieux , jaloux ,

d’esprit haissenr et mesquin... — Vous vous trompez. - — Allons donc! s’écria Danton dont la voix éclata de nouveau, il y a longtemps que je t’ai deviné, puritain à la tête poudrée et au regard morne. Tu rêves la dictature... b Robespierre tressaillit. ■ Et je te gêue, ajouta Danton. • — Comment me gêneriez-vous, puisque cette pensée ne m’est jamais venue?... « Danton comprit que Robespierre, enfermé dans an système de dénégations complètes, ne se trahirait pas. Aussi , se levant brusquement : • Ta e* de la race féline, dit-il, et vouloir ta tendre la main est chose inutile : je pourrais te broyer sous me» pieds, je préfère jouer avec ta haine. » Adieu... nous nous reverrons! * Et Danton sr dirigea vers la porte. « Mais vous êtes fou! s’écria Robespierre en courant après lui, vous êtes fou a lier ! — Vous savez bien le contraire, répondit Danton. Tenez, une dernière foi» , voulez-vous la paix ? — Mais je n’ai jamais demandé la guerre, moi! — Eh bien, regardez-moi en face... » Robespierre essaya de regarder Daotun ; mais cet homme n’avait jamais eu le regard franc, et involontairement il détourna les yeux. u Adieu! b murmura Danton. Et il sortit. Robespierre demeura un moment comme atterré. Il l'entendit descendre l'escalier d’un pas lourd qui le faisait trembler à chaque marche, puis demander brusquement le cordon. Alors Robespierre vint se mettre à la fenêtre et le suivit de» yeux dans la rue. Danton s'éloignait d’un pas rapide, et disparut à l'angle du PalaisNalional. Une légère écume était venue aux lèvres de Robespierre. Il essuya les coins de sa bouche, puis, fermant sa fenêtre, il se dirigea vers son lit. ■ Cet homme, dit-il d'une voix sourde, a manqué l’occasion.... il pouvait me tuer ici, et il m'n épargné. Cette générosité lui coûtera la tête, a Au petit jour, Robespierre se leva. Avait-il dormi? A la manière calme et réfléchie dont il fil sa toilette du math) , on l'aurait juré. Cependant il avait le tour des yeux un peu rouge, et son geste était empreint «le lièvre. Tous Ica malins , à six heures et demie, un homme Arrivait chez lui et frappait trois eoups h sa porte. C’était le secrétaire du tribun. Comme il n'était encore que cinq heures et demie, Robespierre s’assit devant sa table de travail. Il expédia plusieurs lettres, grommelant parfois d’un air de menace quelques paroles inintelligibles. Enfin le secrétaire arriva. C'était Jullien de Pari», un grand et beaa garçon que nous avons entrevu déjà. ■ Mon ami , Ini dit Robespierre, nous ne travaillerons point ce malin. , — Ah ! fil le secrétaire étonné. — J’ai besoin que vous vous rendiez à l'hôtel de ville. *> Robespierre prit sur son bureau nnp des lettres qu’il venait d’écrire et la tendit a Jullien. La lettre portail cette snscriplion ; Au citoyen Itobrrf, dit /’£*■ dormi, sout-chff de ta

police. u J' ai besoin de cet homme à l’instant même, dit Robespierre. S’il n’est pas à l'hôtel de lille, vous le ferez chercher, o Le jeune secrétaire prit la lettre et sortit. Robespierre attendit une heure environ. Au bout d'uoe heure, le citoyen Robert, dit fEodormi, arriva, quelque peu ému dp l'honneur que Robespierre lui faisait en l’envoyant chercher. Le proconsul lui dit : ■ Citoyen, tu vas mettre ton personnel en campagne. — Qui faut-il arrêter? demanda l' Endormi. — Ton chef. « Le sous-dirrcicur de la police tressaillit. >* Hein? fit-il. — Je te dis, répéta Robespierre, qne tu vas arrêter ton chef. — Le Marseillais? — Oni. * Robert, dit l’Endormi, prit une attitude embarrassée. ■ Est-ce que cette besogne te répugne? demanda Robespierre^ — Non , mais.., — Mais qnoi? — J'aurai» besoin d’on renseignement. Le Marseillais est absent de Paris ; il en est parti, il y a cinq jours, en disant qu’il allait remplir nne mission du citoyen Robespierre. — C'est vrai. — Alors, je désirerais savoir... — Le nom de la province? — Oni. — C’est inutile. Sa mission étant finie, il va revenir à Paris, s’il n'y est déjà, b L’Endormi regards Robespierre avec cet œil interrogateur et rusé des gens de la police. Et son regard signifiait clairement ; ■ Mais il Digitized by Google

est désert... la nuit... et l'on vous assassinerait chez vous que personne n'en saurait rien... »

Robespierre tressaillit, mais il ne répondit pas.

Danton ferma la fenêtre. Puis il revint vers Robespierre et lui posa une main sur l'épaule.

« Regardez-moi bien en face, dit-il.

— Ah çà, êtes-vous fou? exclama le tribun.

— Non, regardez-moi...

— Eh bien?

— Eh bien, fit Danton d'une voix sourde, comprimée, terrible, je suis seul chez vous, Robespierre, il est plus de minuit et tout le monde est couché... Je suis doué d'une force herculéenne, et vous êtes chétif comme un enfant. Eh bien, j'ai envie de vous prendre dans mes bras et de vous étouffer... car vous êtes un reptile!... »

Et l'œil du proconsul jetait de tels éclairs que Robespierre crut sa dernière heure arrivée.

. . . . . .

En présence de Danton courroucé, Robespierre éprouva la sensation étrange que doit ressentir le tigre lorsqu'il se trouve face à face avec le lion.

Un cri rauque lui échappa, cri de fureur et d'épouvante à la fois.

A ce cri, Danton répondit par un éclat de rire strident.

« Rassurez-vous donc, mon cher, dit-il, je ne suis pas un assassin!... »

Et ses deux mains, qu'il avait arrondies autour du cou de Robespierre, se détendirent.

Puis il alla se rasseoir dans le fauteuil où il s'était laissé tomber d'abord.

Robespierre respira.

Puis le sang-froid lui revint, et ce fut en grimaçant un sourire qu'il dit à son terrible ennemi :

« Je crois que vous venez d'avoir un accès de fièvre chaude. »

Danton haussa les épaules.

Robespierre poursuivit d'un ton mielleux :

« Voyons, mon cher collègue, entendons-nous bien. D'où venez-vous, et qui me vaut l'honneur de votre visite à minuit passé? »

Danton, son accès de fureur passé, était devenu calme et tranquille comme le lion au repos.

« Le but de ma visite, dit-il, est fort simple.

— Ah!

— Je vous apporte la paix ou la guerre.

— Comment cela?

— La paix ou la guerre, répéta Danton. Choisissez..

— Mais je ne demande pas mieux que de vivre en bonne intelligence avec vous...

— A la condition de me faire arrêter à Auxerre.

— Vous êtes fou, » dit Robespierre impassible.

Danton arrêta sur ce visage blême son œil rempli d'éclairs.

« Je vois que vous ne voulez pas me comprendre, dit-il.

— Moi?

— Vous. »

Il y eut un moment de silence, pendant lequel ces deux hommes se regardèrent et cherchèrent à se pénétrer mutuellement.

Danton reprit :

« Vous et moi, nous sommes peut-être les deux hommes les plus dévoués à la république, et les seuls qui la puissions servir utilement.

— Je le crois, dit Robespierre.

— Malheureusement, vous êtes envieux, jaloux, d'esprit haïsseur et mesquin...

— Vous vous trompez.

— Allons donc! s'écria Danton dont la voix éclata de nouveau, il y a longtemps que je t'ai deviné, puritain à la tête poudrée et au regard morne. Tu rêves la dictature... »

Robespierre tressaillit.

« Et je te gêne, ajouta Danton.

— Comment me gêneriez-vous, puisque cette pensée ne m'est jamais venue?... »

Danton comprit que Robespierre, enfermé dans un système de dénégations complètes, ne se trahirait pas.

Aussi, se levant brusquement :

« Tu es de la race féline, dit-il, et vouloir te tendre la main est chose inutile : je pourrais te broyer sous mes pieds, je préfère jouer avec ta haine.

» Adieu... nous nous reverrons! »

Et Danton se dirigea vers la porte.

« Mais vous êtes fou! s'écria Robespierre en courant après lui, vous êtes fou à lier!

— Vous savez bien le contraire, répondit Danton. Tenez, une dernière fois, voulez-vous la paix?

— Mais je n'ai jamais demandé la guerre, moi!

— Eh bien, regardez-moi en face... »

Robespierre essaya de regarder Danton; mais cet homme n'avait jamais eu le regard franc, et involontairement il détourna les yeux.

« Adieu! » murmura Danton.

Et il sortit.

Robespierre demeura un moment comme atterré.

Il l'entendit descendre l'escalier d'un pas lourd qui le faisait trembler à chaque marche, puis demander brusquement le cordon.

Alors Robespierre vint se mettre à la fenêtre et le suivit des yeux dans la rue.

Danton s'éloignait d'un pas rapide, et disparut à l'angle du Palais-National.

Une légère écume était venue aux lèvres de Robespierre. Il essuya les coins de sa bouche, puis, fermant sa fenêtre, il se dirigea vers son lit.

« Cet homme, dit-il d'une voix sourde, a manqué l'occasion.... il pouvait me tuer ici, et il m'a épargné. Cette générosité lui coûtera la tête. »

. . . . . .

Au petit jour, Robespierre se leva. Avait-il dormi?

A la manière calme et réfléchie dont il fit sa toilette du matin, on l'aurait juré.

Cependant il avait le tour des yeux un peu rouge, et son geste était empreint de fièvre.

Tous les matins, à six heures et demie, un homme arrivait chez lui et frappait trois coups à sa porte.

C'était le secrétaire du tribun.

Comme il n'était encore que cinq heures et demie, Robespierre s'assit devant sa table de travail. Il expédia plusieurs lettres, grommelant parfois d'un air de menace quelques paroles inintelligibles.

Enfin le secrétaire arriva. C'était Jullien de Paris, un grand et beau garçon que nous avons entrevu déjà.

« Mon ami, lui dit Robespierre, nous ne travaillerons point ce matin.

— Ah! fit le secrétaire étonné.

— J'ai besoin que vous vous rendiez à l'hôtel de ville. »

Robespierre prit sur son bureau une des lettres qu'il venait d'écrire et la tendit à Jullien.

La lettre portait cette suscription : *Au citoyen Robert, dit l'Endormi, sous-chef de la police.*

« J'ai besoin de cet homme à l'instant même, dit Robespierre. S'il n'est pas à l'hôtel de ville, vous le ferez chercher. »

Le jeune secrétaire prit la lettre et sortit.

Robespierre attendit une heure environ.

Au bout d'une heure, le citoyen Robert, dit l'Endormi, arriva, quelque peu ému de l'honneur que Robespierre lui faisait en l'envoyant chercher.

Le proconsul lui dit :

« Citoyen, tu vas mettre ton personnel en campagne.

— Qui faut-il arrêter? demanda l'Endormi.

— Ton chef. »

Le sous-directeur de la police tressaillit.

« Hein? fit-il.

— Je te dis, répéta Robespierre, que tu vas arrêter ton chef.

— Le Marseillais?

— Oui. »

Robert, dit l'Endormi, prit une attitude embarrassée.

« Est-ce que cette besogne te répugne? demanda Robespierre.

— Non, mais...

— Mais quoi?

— J'aurais besoin d'un renseignement. Le Marseillais est absent de Paris; il en est parti, il y a cinq jours, en disant qu'il allait remplir une mission du citoyen Robespierre.

— C'est vrai.

— Alors, je désirerais savoir...

— Le nom de la province?

— Oui.

— C'est inutile. Sa mission étant finie, il va revenir à Paris, s'il n'y est déjà. »

L'Endormi regarda Robespierre avec cet œil interrogateur et rusé des gens de la police. Et son regard signifiait clairement : « Mais il

The text on this page is estimated to be only 19.65% accurate

86 LES MASQUES ROUGES. me semble que la première chose que le Marseillais devrait faire , ce serait de venir rendre compte de sa mission. « Robespierre ajouta : • Le .Marseillais reviendra à Paris, et comme il n'a pas su exécuter mes ordres, il se cachera. — J'ai compris, dit l' Endormi. — Tii nie Tamèneras aussitôt que tu le tiendras, • ajouta Robes» pierre avec UD accent étrange. L'Endormi pensa : « La tète du Marseillais ne tient plus sur ses épaules. • Kl il sortit pour aller mettre ses Jjrns en campagne. Deux heures après , comme on l'a vu, le Marseillais était arrêté à la barrière de Charenlon, dans le fiacre du citoyen Isnurd. Une fois aux mains de I* En dormi et de ses hommes, le Marseillais se sentit perdu. Et l' Endormi le crut comme lui. a Ah! patron, lui dit-il en le faisant monter dans une voilure, je crois que vous ave/ fait une mauvaise campagne là-bas. a Le Marseillais tomba dan* une sorte de prostration. ■ Où me conduis-tu? demanda-t-il lorsque le fiacre se fut rais en mouvement. — A la nie Saint-Honoré. » Le Marseillais frissonna de plus belle. » Le citoyen Robespierre vent te voir, « ajouta l' Endormi. Trois quarts d'heure après, plus mort que vif, le Marseillais, conduit par son sous-cher, entrait ehe* Robespierre. Calme, froid, un demi-sourire aux lèvres, le proconsul, qui n'osait regarder Danton en face , leva sur le Marseillais son petit mil gris et l'r tint arrêté un moment. « Ali ! te voilà, dit-il. — Le gaillard ae sauvait, dit l'Endormi, qui n'était pas fAché de faire valoir ses service* en les mettant en relief. • — Ah! il se sauvait. . — Oui, citoyen. — Il quittait Paris? — Avec lo citoyen Isnard , représentant du Var. — Fort bien, dit Robespierre qui prit un crayon et écrivit en marge «Tune feuille de papier le nom de Innard. — Encore une tête qui ne tient plus! « pensa F Endormi. Robespierre lui fit un signe. « Va-l'cn, dit-il, mais reste en bas avec tes agents, h L'Endormi sortit. Alors Robespierre dit au Marseillais tremblant et pâle : * J'ai pour système que' lorsqu'un chien de cbassr est mauvais, tl faut s'en débarrasser Voici deux fois de suite que tu perds nue partie imperdable ; et je serai# d'avis d'eu finir tout de suite avec toi. — Grâce ! balbutia le Marseillais. — Tu as manqué d'habileté, donc tu es inutile.... ensuite, tu possèdes mon secret... et je n'amir pas voir mes secrets courir.... Tu vois donc bien, acheva Robespierre, que j'aurais tout profil à t'envoyer demain matin sur la place de la Révolution avec la première fournée... * Le Marseillais tomba à genoux. « lit 'lève-toi et écoule, » poursuivit Robespierre. Il fixa de nouveau sur

l’agent de police ses petits yeux gris et i jou La : » En France, lorsqu’un commerçant maladroit se ruine et fait faillite, on le inel en prison, et lorsqu’il n subi peine, ou lui tourne le dos, et personne ne lui vient plus en aide En Angleterre, au contraire, le négociant qui a fait faillite trouve dé l'argent, de» amis et Ions les ëlénfeWs nécessaires pour recommencer. n Robespierre fit encore une pause. Le Marseillais comprit vaguement et commença à respirrr. a Eh bien, continua Robespierre, je préfère imiter les Anglais. Je te pardonne cctlc Toi* ericofe, et je ftttorii six mois... * Us Marseillais trtssMH. •i Je îe donne six moi# pour échanger fa tâte contre celle <|e l’homme qui, par deux fois, nous a échappé; mais, songe*- y, le bourreau en attend une... et il l'aurai » Le Marseillais retrouva son audace. » Vous uvez raison . citoyen, dit-il, j’ai été battu deux fois, mai* à la IFo’Uièmé jl* gfcjm4ai la pabliK Seulement... • Le Mar- cillai s s'arrêta. « Seulement? iti>c*ta Robespierre. — • Je vais vous demander une chose énorme. — Parle... — H faut que mademoiselle de Vérinière* rentre en France. — Armande? — Oui, et quelle y soit libre et ne coure plus aucun danger. — Soit, dit Robespierre. Je ferai rapporter l* arrêt qui la condamne à mort, mai*- pourquoi me demandes-tu cela? — Citoyen, répliqua le Marseillais, vous pour» m’envoyer à l'échafaud; mnis si vous me pnrdouu», fl faut que voos me donnie* des plein# pouvoirs. *• Le Marseillais parlait avec assurance. a Voyez-vous, citoyen, ajouta-t-il, le seul moyen infaillible d* perdre un homme, c’est d’employer une femme. — C’est juste. • — Armande à Paris, Danton est perdu. — Eli bien, Armande reviendra. — - Ce n’cît pus tout.., — - Que veux-tu encore? , — Ce u’eat pas Danton qu’elle aime. — Ah! — C'est le chevalier de Rocbcmaurr. — » Il est co fuite. — Il faut qu'il revienne. — Et... s'il revient?... — La tète du citoyen Danton ne sera plus très -solide , citoyen. — C’est bien , »■ dit Robespierre. Et il ouvrit la fenêtre et fil un signe à l' Endormi qui ullrndait en luis avec ses hommes. L'Endormi monta. » Tu vas obéir, comme par le passé, lui dit Robespierre, au citoyen Olivier Brun, qui demeure ton chef. » L’Endormi recula stupéfait. Puis il salua profondément et sortit, en homme qui \ieul d'éprouvpr une grande déception. Le citoyen Robert , dit l' Endormi , s’ était cru pendant une heure le chef suprême de la police. VIII Nous sommes bien loin de la France. Dans son cours impétueux , le IHiiii , rouvert d'cciimc , heurte un rempart de collines, se rejette en arrière, rejaillit à l'mlour de la Müvsrs turm, ou tour des rats, qui s'élève au milieu d’un îlot, puis s'échappe, en grondant, sur la droite, où il disparuil entre deux rang# de

coteaux chargés de neige. L’hiver est venu ; les vieux hurgs n’ont plus de toiture ; la vigne n perdu ses pampres verts. la* Rhin charrie des glaçons. Novembre, le mois noir, éleud ses brumes sur les deux rives du vieux fleuve. C’est la »*i>on de# vent# perfides qui font sombrer les barques, — la dure saison pendant laquelle le pécheur transi demeure au coin du feu. Pourtant, là-bas, sur la rive gauche, s’élève, calme et liante, une maison blanche, aux volrls vert*. Elle est bâtie à mi-côte, un jardin l'entoure, un bouquet de sapins à la verduru cterncilu l’abrite du vent. Durant toute la mutinée, la brume qui moule du Rbin a estompé sa toiture. Mais un rayon de soleil , — rayon pile cl sans chaleur, et cependant plrin d’espoir, — a percé le brouillard... Alors une fenêtre s'csl ouverte... Et quand une fenêtre s'ouvre, d'ordinaire un visage de femme u est pas loin. (Jr, la femme qui s’est montrée, jetant à la foi# un regard au fleuve qui bouillonne et a la rive déporte, est jeune et telle, et un sentiment de profonde mélancolie to peint dans ses yeux. C’«t “mademoiselle Armande de Vériaiéres , l'herouie des premières page# de ce récit. Armande .s’est penchée à b» fenêtre; elle a contemple le Rhin, les colline», et, dan# le loin fai □ , au couchant, les clochers et les toits perdus dans la brume de la rifle de CohlcuU. Puis elle a interrogé le sillon blanc d'un chemin qui court au bord du fleuve, — de l'aval tt l'aniout. lie chemin est désert. Et Armande passe U main sur son front et murmure avec tristesse : • Quand donc reviendra-t-il? ■ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.52% accurate

LES MASQUES ROUGES. 87 l’ai» elle retourne t'asseoir lieront une table sur laquelle elle a !.mpsü une lettre comnicucée. Cette lettre cal adressée au docteur alli :naod FranU Millier; elle est ainsi conçue : • Mon cher docteur, » Vous savez quelles difficultés nous éprouvons, noos, pauvres émigrés, à faire parvenir une lettre à Paris. Il y a deux mois que j’attends une occasion, et celte occasion ne s'eal présentée qu'au* joürd’bui. « Un officier républicain, fait prisonnier, vient d’être échangé ai* c le marquis de Miraïueiiil, qui était aux mains du général Citalino. Ccl oflicirr est un cadpt de famille bourgeoise que la Révolulion a trouvé sou* le* drapeaux, et qui y c£t resté. » II est jeune, aimable, loyal. On fa bien traité s l’armée de Coudé. Il part reconnaissant, et il veut bien se charger de ma lettre. « Aussi je veux vons en écrire bien long, mon cher docteur. > Mais d’abord il faut que je vous parle de celle qui ions doit la vie, de Claire d'A/vy, que vous avez sauvée des mains d’un serviteur infidèle. » Claire est ici, • Nous habitons ensemble, à une dcmi-lieuc de Cohlcnlz, oh se trouvent r état-major des prince.* et le sié; e de farinée do Coudé. r .Votre maison, bâtie à mi-côte, domine le Rhin. n C'est triste en biver, mais vienne le printemps, et ce sera délicieux . • Claire, vous le savez, est sortie do France sous la protection de l'ambassade d'Espagne. s Son père et son frère, qui avaient failli tomber dans un odieux goi-t-apeus que leur avait tendu ce! infime Jérôme, ont été non moins heureux. Ils ont pu regagner la frontière sous le même déguisement. r Donc , Claire est ici. - Son père, ses deux frères, le chevalier de Rorhemaurc et inoi, avons formé ici une petite colonie. r Cependant le chevalier lions n quittés voici huit jours, r Oh est- il ? • Nous ne savons. Mais un mot qu'il a écrit au crayon sur la p->ite m’a laissé deviner. « I n ntaiin , j’ai lu en me levant le mot dfajyirra rvuytt. r l.e chevalier était parti dans la mit, sari* dire ndb u h personne. - X h ! vous detiuez que mon pauvre civur a smdïcrt depuis ces ho. t jours ! r II e*t en Fronce, jt* n’en puis douter. •• Reviendia-t-il? - O le tribunal révolutionnaire, ô ces tigres à face humaine! ■ Depuis huit jours, mou bon Fraotz, je rêve dr guillotine jour et nuit; et si je m’endors, c’cst pour m'éveiller en sursaut, car j'ai cru voir le chevalier montant les degrés de l’cehafaud. r Pourtant celte mystérieuse association dont il fait partie est si p'ii^anle, elle a accompli de si merveilleux sauvetages, le uiien, entre autre», que parfois je suis rsiwrce... r Quelque chose inc dit au fond du e.rur

qu'il reviendra. » Vous savez comment j’ai quitté la France. Ma ressemblance étrange avec Farandole , qui venait d'épouser Xb.tins Gr.itirl, m'a permis de suivre ce dernier, de passi-r pour sa (• mme , et d'arriver sur le sot allemand avec lui , su us avoir été inquiétée. Depuis lots je suis à Guident/. r L'hiver a suspendu les opérations militaires. r 1 .'armée des princes se concentre et alteud. ■ Chaque jour tin gentilhomme échappé a l'échafaud vient grossir no*, rangs. • ün espère beaucoup pour le printemps prochain. - On dit même ici, tout haut, que la république ne tiendra pas jusqu'au printemps. Mais je crois qu’un se berce d'illusion». - D’ailleurs » ce» pauiiv» geuliLit >muies, ni la mort de leur roi, ni l'incendie de leurs châteaux, ni la ruine de leur fortune et de leur» privilèges, ne les ont changés, modifiés, corrigé». Ils sont toujours braves léger», inconséquents, aveugles... r On sc bat le malin aux avant-poste.-; , — le soir oit dame. « On danse chez b s princes , chez h* bourgme-dre de Coblentz, chez le* pariiculi* r* , chez tout le monde. » On a dcn«é ici, faillie jour. Une douzaine de fous, dont en avait eu le bras cassé , le mutin , pur mie balle républicaine , me sont arrivé» u huit heure» du zuir, dans une barque, à hi suite du chevalier d'A/ay, mon cousin. I!» ont pris ma maison de force. On a dau»c jusqu'au matin. Jugez si j'avais le cctur et l'esprit tournés t au plaisir, moi que la république a faite orpheline, et qui n’ai plu» en ce monde qu’un protecteur, dout j'igmte le sort à cette heure. • Vous devinez que je veux parler du chevalier. « Mais a propos de lui. mou bon Frautz, je gage que vous vous faites une question singulière , et que voici : lis s'aiment , pourquoi ne se marient-ils pas? r K h bien , je vais vous répondre. » Non» avons une vieille tradition, dons ma famille, que nous avons toujours respectée. ■ Au moyen Age un évêque logea chez nau*. » Cet évêque était proscrit par le comte de Xevers, qui avait is sa tête A prix. n *Xuus n'étions encore alors, nous, les Vérinièrcs, que de pauvres petits gcnlillAtre», sans terres et sans r: à eau. Cependant, si petit q»ie bit notre manoir, si redoutable que fût li colère du comte de Ne ver» , nous ouvtinirs l'un et non» brui âmes l'autre. • L'évêque fut «amé. • Quand il partit, mon aïeul lui présenta une petite lillc de cinq an» , et le supplia de la bénir. • L* évêque prit l’enfaiil dans «es bras , puis une croix d'or à son cou, et il la passa au cou de l'enfant. » Tenet, dit-il à mon aïeul, celte croix portera bonheur à voir? fille et A votre race. r Quinze ans après, la petite fille, devenue une bcl e daiuoisrlle, fut rencontrée par le fils du comte de Neien», qui s’en éprit el l'épiiua. r Là commença la fortune des Vérinièrrs, mon bon Fronlz. r Depuis

lor*, toutes les fai* qu'une Mie de la faurlle s’est mariée, on lui a passé au cou la croix de l'évêque , contrée comme une relique. r L'or Vérinière» n'oserait point se marier sans porter cette croix. • Et ioilà pourquoi je n’ose pas épouser le rhev,. r, car je n'ai pas la croix en ma possession , et il me »> : dile <r -• n je désobéis* »ai» à la tradition, noire union serait suivie d’une < ! i troplie. r Héla* ! oni , mon aiul , je n'ai point celte croix. » Où est-elle? n Je mis vous le dire. r Figurez- vous que la mère de Claire d’.lzny était la Mi-ur de mon père, par conséquent une IVriniê rc». r Nous étions voisins, en Morvan. Elle s'étoil mariée, la croix de l’évéqiie nu coi) , et la croix était demeurée au château. n .Mai* elle devait nous faire retour an*«ihjt que je h rais en Age de me marier. n Or, la révolution éclata. r II fallut cacher or, argent, bijoux, parchemins. r Et la croix de févéque est au nombre de* objets cachés par M. d'Azay et ses fils. n Or, mon ami, vous comprenez maintenant? r Et ne pcnicr-vous pas, comme moi, que fui. senne du chevalier, sa fuite mystérieuse, pourrait bien «voir pour but h recfiercb» de cette relique? r O l'intrépide Rochemaurc! 3 Je soi» fière, et fai peur; je tremble, et je suis bcunuiM ■ la fois... r foi , mademoiselle Armande de \ érinièrrs s’arrêta. Elle quitta la pluiitr, »e leva cl retourna s'accouder h b fenêtre. I.e soleil perçait le brouillard , le Rhin resplendissait. Mais le sillon blanc du chemin était toujours désert, u Mai» quand donc reviendra-t-il? » répéta- l-c Ile en soupirant. Et elle se remit à *8 lettre, qu’elle continua ainsi : « Je sais toute seule ici , Claire est aire sou père à Coblentz. r Ses frère» ne quittent point le camp durant la journée. Mai» il» reviennent à peu près Ions les soirs. r Seule, non, j'ai tort, puisque je cause avec vous, n Avec von» . mon bon Fronlz, finir de roi , Ame d’or, vous le simple et lo naïf, Vous le croyant el le fort. » La science, que vous poursuivez dans ses retranchement* le» plu* profuc I» , que vous interrogez dans se» arc . nés le* plus mystérieux. ne vous empêche point, j’en suis sûr, de songer a non»... r Votre nom ’csl «ur no* lèvre* Ions les jours... r Nous vous suivons des yeux dans ce kborafoira ou vous travaillez... r Pui.jiu. mou Dieu! qu'un jour ce» tuou»tres, qui aujourd'hui Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.38% accurate

LES MA SOt’ ES ROUCES. • AH! pslrou, — dit l'ErHorwl. — je croi» '|ne «oui •»« («il une m«u»»i*e c*ii»|i«yu». • — fou# 16. vous protègent, n'aillent point s'imaginer que tou» conspire/ contre U république !... • Mademoiselle de l’érinières s'interrompit brusquement. El, de nouveau , elle courut à la croisée. Cette foi», un petit point noir se montrait dan» l'éloignement, à l'eitréinilé du chemin. Et à mesure qu’il approchait, il grandissait et prenait une forme, en même temps que le galop d’un cheval devenait plus distinct. Armande appuya la main sur son cœur, et une pâleur mortelle ■e répandit sur son visage. 1.0 cavalier approchait toujours. Tout à coup , un rayon de aoleil l'enveloppa et St étinceler la crinière ardoisée d'un cheval blanc. Armande jeta on cri : « C'est lui ! ■ Et puis clic voulut quitter la croisée, se précipiter ver» la porte, a'élancer au dehors, courir à sa rencontre... Mais l'énergique jeune fille, In femme au courage indomptable, qoi n'avait ni tremblé ni pltli en présence de l'échafaud , Armande se trouva vaincue par l'émotion... Scs jambes refusèrent de la porler, sa voix s'éteignit; elle se laissa tomber sans force sur un siège, appuyant ses deux mains sur aon cœur, qui battait si fort qu'ou eut dit qu'il voulait briser sa poitrine. • Cinq miimles après, la porte s'ouvrit. Le chevalier de Ituclirmaurc , couvert de poussière , entra comme nn ouragan. lu» f 'i* mrorr Armande voulut se leier, et ne le put. Elle voulut jeter un cri de joie.... Ses lèvre* ne rendirent no* cnn son. « Pauvre chère! * murmura le chevalier. Et il vint s'agenouiller devaol elle, et lui prit les deux mains qu il porta respectueusement à ses lèvres. • Ahl Raoul... dit-elle enfin d'une voix mourante, Raoul... Me voilà , » dit-il. Elle (il un cITort suprême, prit dans ses mains la belle téée d» chevalier, l'attira vers elle et y mit un baiser : • Ab! j'ai souffert, dit-elle. — Chère Armande !... — Souffert et tremblé... D'où venez-vous? — De Paris. — Mon Dieu ! — - Pourquoi treinbliex-vous , chère Armande ? reprit-il ; lea WM* ques rouges u' étaient-ils pas là pour me défendre? — C'est dooc pour leur obéir que vous m’avez quittée? ■ Le chevalier secoua la tête , et 110 sourire vint à ses livres : « Non, dit-il. • — Mais alors... ■ Raoul de Rochemaure se remit à scs genoux. ■ Armande, dit-il, voulez-vous m'accorder votre main?» Elle étoulTo un nouveau cri. • O mou Dieu ! dit-elle, pour que vous uic demandées cela il faut... •< Elle s’arrêta tremblante et le regarda. « Il faut , dit le chevalier en

souriant , que j'aie la croix 4# I •“ Vêquc . n' est-ce pas?... » Armande se snspeuduil à ses lèvres. Digitized by CjOOqI i



The text on this page is estimated to be only 27.56% accurate

LES MASQUES ROUGES. 89 Le chevalier <l« Horliemaure oui devaal Aruiar.dc. — l»**e ««. • La voici , n dit le chevalier. Armand)', alors, retrouva ses forces. Elle put se lever et sc suspendit au cou du chevalier : ■ Ah! dit-elle, je serai ta femme demain , devant 1rs hommes, comme je la suis, depuis longtemps, devant Dieu!... * IX La Doit était venue. Une nuit noire , sans lune, épaissie par le brouillard. lioe barque descendait le Rhin. Elle courait silencieuse, entraînée par le flot, sans un coup d'aviron. Sa voile unique était carguée. Un homme, assis à l'arriére, tenait la barre. Sur le banc du milieu, faisant vis-à-vis à celui-ci, un autre homme était assis. Si l'obscurité de la nuit l'eût permis, on aurait pu remarquer son costume. Il avait la tête poudrée et portait la queue enrobanée comme un ci-devant. lTn habit bleu à longues basques, uu gilet vert, des bas de soie et une épée en verrouil accompagnaient celle coiffure. Comme la barque passait devant une de ces tours eu haut desqoelles on allume du feu la nuit, l'homme qui tenait la barre et qui, l'espace d'une seconde, entra avec son compagnon dans le cercle de lumière que le phare projetait snr le Rhin , cet hninrne, duons-nous , n* uni » rire. ■ Foi de Marseillais! s'écria-t-il, lu as un air d'aristocrate auquel le roi Capet liii-inéiiiP se serait trompé. ■ Celui qui était vêtu comme un gentilhomme se prit è rire à son tour : » Je m'appelle néanmoins Nicolas Petit- Jean , tout court , et je aois le fils d'une fruitière de la rue Saint-Denis, rcpondit-il. — Soit, mais lu as l'air d'un aristocrate. — Il est vrai que j'ai été sergent aux gardes françaises... — C'est là que tu as appris les belles manières? — Justement. Malheureusement , j'ai des pieds et des maios énormes , qui trahissent mon origine plébéienne. — Rah ! il y a des gentilshommes vrais en province qui ont dca mains aussi larges qu'une épaule de mouton. — Ah ça, où allons-nous? — A Coblenlx. * % — Ron! mais qu'allons- nous y faire? — Ecoute-moi bien. Tu vas y gagner tes épaulettes de colonel dans l'armée du général Cusline. Est-ce que tu n'es pas déjà capi* laine? — Oui. — On fa cite à l'ordre du jour de l'armée plusieurs fois. — C'est vrqj. — Eli bien , tes épaulettes sont au bout de ton intelligence, hiea mieux qu'au bout de ton sabre. — Comment cela? — Je fai procuré les papiers du vicomte de Dlénure, ex-officier de marine. Tu as vingt-six ans, l'âge qu'aurait le vicomte s'il était de ce monde. — Ron! — Mallirurruscitu , 1 1 pour le* Rlénure, cl heurciisrincnl pour loi, le vicuiulc u été assassiné eu venant à Paris, dan» la forêt de I Digitized by Google' :



The text on this page is estimated to be only 21.52% accurate

00 LES MASQUES ROUGES. Sénnrt, «ii cabaret du Corbrau riront, il y a six mois environ, (/cal une bonne aruic « moi, une femme appelée U Mayotte, qui m’a remis lea papier#. Or, le chevalier de Blénure, parti à quatorze ans de Toulon pour les grandes Indes, « bord d'une frégate de «lierre, comme garde du pavillon, n’est revenu en Franco que le 27 janvier 1703, et nul ne l’a vu k l’aria. Tu es donc bien assuré que personne , à Cohleolx , ne s’avisera de le dire : « Je connais le chevalier de Blénure, ce n’est pas voua. « — Donc, reprit le capitaine Nicolas Petit-Jean, me voici devenu le chevalier de Blénu re? — Oui. — Ex-officier de marine? — Oui. Tu as traversé la France -en risquant vingt fois la tête, ri tu viens te mettre à la disposition de tes princes, qui, lu l'espère», ne refuseront pus le secours de Ion épée. — Fort bien, cl toi? — Moi, je suis ton domestique, un marin fini, un vrai nmlelot. Crois-tu que je me suis assez grimé... assez noirci... j'ai l’empreinte «lu soleil de l lnite sur le visage... — Il est certain, reprit le capitaine Petit- Jean , qu’il faudrait être bien malin pour reconnaître en toi le Morsriüai». Mais tu ne dis toujours pas ce que nous allons faire à Cohlrnir. — Tu i a» reconnaître les forces de l'année de Coudé, lever 1rs plans des fortifications, calculer le nombre des troupes, leurs moyens de défense, leurs vivres, etc... dresser, en un mut, un beau rapport i F Assemblés nationale, — nn rapport qui te couvrira de gloire, mon fils! — Mais c'est nu métier d'espion que je vais faire. — Allons donc! — Dnme! je ne crois pas qu’on puisse appeler cela autrement. — Tu te trompe». Ta es un émissaire, tu jours ta vie... Si tu es | pris, ta seras fusillé. Le danger an<'blil la profi -sion. — Vois-tu d'ici . dans le Monitrur ou dans le journal du citoyen Prudhommc , un article ainsi conçu : « Un jeune officier, le capitaine Polit-Jean , a ru F audace de Ira* verser 1rs nvant-poslc» de l'armée des tyran», de s'aventurer parmi * les aristocrates sous tiu déguisement, i-t «le lever le» plans de In » ville «i des fortifications de Coblailz, » « le., pic. » Tu aura» bien mérité de la patrie, lu seras fait colonel... 1‘ Assemblée 1«? déclarera un digne patriote, que sais-je? — Mai», si je suis rrcuunu ?... — CV*i impossible. — Enfin , supp«son»-le... — On t’ arrêtera. — Et... après? — Tu pas.-cras devant ua conseil de guéri e et lu sera» condamné à mort. — Puis fusillé? — Non. — Ah ! par exemple. . . — Il y a parmi les émigrés deux p«'rsonne» qui te sauveront... — Fl... ce.* personnes... — -Se nüTiimmt le chevalier de Rnchemaure et

mademoiselle Arii antfe de Vérinière». — Je ne les connais pas... — Cela ne Tait ri« o. — Alors, quel intérêt anrnnl-elles à me sauver? — Aucun, si je ne m'en mêle. L'o intérêt immense, si je leur f. i> passer un billet. — Et... ce- billet? — Ce billet , sons signature , contiendra ces mots : a Au nom du ch yen Danton, sauve/ cet homme. * — Ma foi ! dit le capitaine Pclit-Jrun , j'avoue que je ne cnm; - nds plu» du tout. — Tu vns comprendre, car cVsl fort simple. I,e chevalier de Ii'ichernanre et mademoiselle de Vénuièrc» ont été ton» deux <'on< .i-unés à mort pur le tribunal révolutionnaire. Tous deux, il» sont allés jusqu'au pied de l'échafaud, et s'il* out encore leur tête i-ur h ui'» épaules, c'est à Danton qu'il» le doivent. — C«jmpr«*nds-tu? — Oui. Il Iji barque descendait toujours, entraîner pur le eonrnnt. îj brume enveloppait le» monta;;! , set les bourgs, l'obseurîlvi était profonde. Cependant, tout à coup «.les lumières apparurent dons ! h mloin . sur la rive gauche. Puis, à travers le silence de h nuit, tics bruit» harmouieux parvinrent aux oreilles des deux voyageurs. u Oh! oh î dit le Marseillais, il me semble que j'rntend» des violons. — Moi, dit le capitaine Prlit-Jcan, je vois une maison illuminée, sur la ganche, à un quart de liene. • — Canailles d'aristocrates ! murmura le Marseillais, ça danse, tandis nue les soldais de la république manquait de sabots. — Si nous allions au bal ? dit le capitaine. — C'est une idée... d'autant plus, ajouta le Marseillais que c'est un joli moyen de faire ton entrée parmi te» autis politiques...» Et le Marseillais dirigea 1a barque sur la maison illuminée. 'Or, cela se passait trois jour» après celui où nous avons vu mademoiselle Armande de Vérinière» attendre le chevalier de Rocbemaure. Si les deux aiuants ni aient i longtemps attendu le bonheur, il» atairnl mi» le temps singulièrement à profit depuis trois jours. la? lendemain de Farrivéç du chevalier, le bruit de leur mariage avait couru parmi le» émigrés, et le surlendemain, monseigneur de Besançon, qui sc trauv.it * l'année de» prince», leur avait donné la bénédiction nuptiale. C* riait lo malin même, et le soir avait lieu la bal de noce». La maison illuminée était leur maison. Cent personnes dansaient dan# le grand salon. Armande était heureuse , — le chevalier radieux... Ce bal avait quelque chose d'étrange et de fiévreux qui justifiait ce mol eélèbre : I.e Fiançais d" attrait sur un rotran . I,t-s Immun s étaient vêtus de toit? et de velours, les fci unies couvcrti"» de «lentelle». Ils étaient tous poudré» à In maréchale, et les plus bellv?» sciaient posé d«>» mouche» k profil- ion. Tout cela riait finement, dannt avec rage et dépensait force esprit. Tou» ce» gens-là, marquises de vingt ans et vicomtes de (renie, avaient perdu sur T échafaud,

les un* père et mère, les antre» des atrura et de» frère*. Les châtrant de toi * avaient clé brûlé». I,.i psIrie était fermée derrière rux; mais ils dam-cir-nl !... Il» dansaient, l'arec qu'il f.dlnit à tout prix braver la république et les bourreaux, et le tribunal révolutionnaire. I/r lendemain, les hommes iialtml uni avatil-poslc», quelques-uns ne n viendraient pas; 1rs frmntrs , de leurs belles imins parfumées, feraient «le la elturpic. En attendant, on «hnisait. <■ Ma chère barouue , disait un jeune homme qui avait le bras en écharpe , vouli'Z-voiis me faire une promesse ? La baronne avait vingt. cinq ail», U république l'uvail rendue veuve. Et!*' était belle , elle était triste . muis elle dansait avec frénésie. «« Parlez, chevalier, répondit -elle. — Je vais courir une aventure demain, reprit le jeune homme. Le duc d'Enghirn m'envoie avec trente homme» nrnnnaltre le» avant-poste» dit général Cusline. Tout calcul Toit, il ne reviendra pa* dix hommes de celle expédition, il y a donc soixante-six chance» et une fraction sur cent que je serai au nombre de» vingt qui seront tué». Maintenant, en y réfléchissant «le- plus près, connue je commande le» trente homme», mou lier* de chuuco dimii.ne encore de deux autres lier*. U e t donc à peu près certain que je serai tué.., — Mais taisez-vous donc, chevalier, dit la barouue, vous ailes me im ltre du noir «'ans l'âme , et cependant je veux dauser encore. . . — Laissez-inoi doue m'expliquer, baronne. Donc, c'est à peu pré» certain, je serai tué. Eh bien, fait«'*-moi une promesse. — Laquelle? — C'rsl que vous m'épouserez, ai j'en reviens. — Quelle folie! — Non, j'y tien». — Xlai», mon cher, dit la baronne, cela n'a pas l'ombre du sent commun. — Pourquoi? — Je suis fort riche, et vous êtes rad«i. — C'est-k-dire que vous aviez trois cliâti aux... — Quatre , chevalier. — Soit. On les a brûlé». — Il reste les terres... - — 'La république le* a confisquée». — I.e roi me les rendra. — Niais , ma chère, si le roi est jamais en possession de rend»-' quelque chose, Ü me donnera un régiment... Digitized by Google

Sénart, au cabaret du *Corbeau vivant*, il y a six mois environ. C'est une bonne amie à moi, une femme appelée la Mayotte, qui m'a remis les papiers. Or, le chevalier de Blénure, parti à quatorze ans de Toulon pour les grandes Indes, à bord d'une frégate de guerre, comme garde du pavillon, n'est revenu en France que le 27 janvier 1793, et nul ne l'a vu à Paris. Tu es donc bien assuré que personne, à Coblentz, ne s'avisera de te dire : « Je connais le chevalier de Blénure, ce n'est pas vous. »

— Donc, reprit le capitaine Nicolas Petit-Jean, me voici devenu le chevalier de Blénure?

— Oui.

— Ex-officier de marine?

— Oui. Tu as traversé la France en risquant vingt fois ta tête, et tu viens te mettre à la disposition de tes princes, qui, tu l'espères, ne refuseront pas le secours de ton épée.

— Fort bien, et toi?

— Moi, je suis ton domestique, un marin fini, un vrai matelot. Crois-tu que je me suis assez grimé... assez noirci... j'ai l'empreinte du soleil de l'Inde sur le visage...

— Il est certain, reprit le capitaine Petit-Jean, qu'il faudrait être bien malin pour reconnaître en toi le *Marseillais*. Mais tu ne dis toujours pas ce que nous allons faire à Coblentz.

— Tu vas reconnaître les forces de l'armée de Condé, lever les plans des fortifications, calculer le nombre des troupes, leurs moyens de défense, leurs vivres, etc... dresser, en un mot, un beau rapport à l'Assemblée nationale, — un rapport qui te couvrira de gloire, mon fils!

— Mais c'est un métier d'espion que je vais faire.

— Allons donc!

— Dame! je ne crois pas qu'on puisse appeler cela autrement.

— Tu te trompes. Tu es un émissaire, tu joues ta vie... Si tu es pris, tu seras fusillé. Le danger anoblit la profession.

— Vois-tu d'ici, dans le *Moniteur* ou dans le journal du citoyen Prudhomme, un article ainsi conçu :

« Un jeune officier, le capitaine Petit-Jean, a eu l'audace de traverser les avant-postes de l'armée des tyrans, de s'aventurer parmi » les aristocrates sous un déguisement, et de lever les plans de la » ville et des fortifications de Coblentz, » etc., etc.

» Tu auras bien mérité de la patrie, tu seras fait colonel... l'Assemblée te déclarera un digne patriote, que sais-je?

— Mais, si je suis reconnu?...

— C'est impossible.

— Enfin, supposons-le...

— On t'arrêtera.

— Et... après?

— Tu passeras devant un conseil de guerre et tu seras condamné à mort.

— Puis fusillé?

— Non.

— Ah! par exemple...

— Il y a parmi les émigrés deux personnes qui te sauveront...

— Et... ces personnes...

— Se nomment le chevalier de Rochemaure et mademoiselle Armande de Vérinières.

— Je ne les connais pas...

— Cela ne fait rien.

— Alors, quel intérêt auront-elles à me sauver?

— Aucun, si je ne m'en mêle. Un intérêt immense, si je leur fais passer un billet.

— Et... ce billet?

— Ce billet, sans signature, contiendra ces mots : « Au nom du citoyen Danton, sauvez cet homme. »

— Ma foi! dit le capitaine Petit-Jean, j'avoue que je ne comprends plus du tout.

— Tu vas comprendre, car c'est fort simple. Le chevalier de Rochemaure et mademoiselle de Vérinières ont été tous deux condamnés à mort par le tribunal révolutionnaire. Tous deux, ils sont alliés jusqu'au pied de l'échafaud, et s'ils ont encore leur tête sur leurs épaules, c'est à Danton qu'ils le doivent.

— Comprends-tu?

— Oui. »

La barque descendait toujours, entraînée par le courant.

La brume enveloppait les montagnes et les bourgs, l'obscurité était profonde. Cependant, tout à coup des lumières apparurent dans le lointain, sur la rive gauche. Puis, à travers le silence de la nuit, ces bruits harmonieux parvinrent aux oreilles des deux voyageurs.

« Oh! oh! dit le Marseillais, il me semble que j'entends des violons.

— Moi, dit le capitaine Petit-Jean, je vois une maison illuminée, sur la gauche, à un quart de lieue.

— Canailles d'aristocrates! murmura le Marseillais, ça danse, tandis que les soldats de la république manquent de sabots.

— Si nous allions au bal? dit le capitaine.

— C'est une idée... d'autant plus, ajouta le Marseillais que c'est un joli moyen de faire ton entrée parmi tes amis politiques... »

Et le Marseillais dirigea la barque sur la maison illuminée.

. . . . . .

Or, cela se passait trois jours après celui où nous avons vu mademoiselle Armande de Vérinières attendre le chevalier de Rochemaure.

Si les deux amants avaient si longtemps attendu le bonheur, ils avaient mis le temps singulièrement à profit depuis trois jours.

Le lendemain de l'arrivée du chevalier, le bruit de leur mariage avait couru parmi les émigrés, et le surlendemain, monseigneur de Besançon, qui se trouvait à l'armée des princes, leur avait donné la bénédiction nuptiale. C'était le matin même, et le soir avait lieu le bal de noces.

La maison illuminée était leur maison. Cent personnes dansaient dans le grand salon.

Armande était heureuse, — le chevalier radieux...

Ce bal avait quelque chose d'étrange et de fiévreux qui justifiait ce mot célèbre : *Le Français danserait sur un volcan.*

Les hommes étaient vêtus de soie et de velours, les femmes couvertes de dentelles.

Ils étaient tous poudrés à la maréchale, et les plus belles s'étaient posé des mouches à profusion.

Tout cela riait finement, dansait avec rage et dépensait force esprit.

Tous ces gens-là, marquises de vingt ans et vicomtes de trente, avaient perdu sur l'échafaud, les uns père et mère, les autres des sœurs et des frères. Les châteaux de tous avaient été brûlés. La patrie était fermée derrière eux; mais ils dansaient!...

Ils dansaient, parce qu'il fallait à tout prix braver la république et les bourreaux, et le tribunal révolutionnaire.

Le lendemain, les hommes iraient aux avant-postes, quelques-uns ne reviendraient pas; les femmes, de leurs belles mains parfumées, feraient de la charpie. En attendant, on dansait.

« Ma chère baronne, disait un jeune homme qui avait le bras en écharpe, voulez-vous me faire une promesse?

La baronne avait vingt-cinq ans, la république l'avait rendue veuve.

Elle était belle, elle était triste, mais elle dansait avec frénésie.

« Parlez, chevalier, répondit-elle.

— Je vais courir une aventure demain, reprit le jeune homme. Le duc d'Enghien m'envoie avec trente hommes reconnaître les avant-postes du général Custine. Tout calcul fait, il ne reviendra pas dix hommes de cette expédition. Il y a donc soixante-six chances et une fraction sur cent que je serai au nombre des vingt qui seront tués. Maintenant, en y réfléchissant de plus près, comme je commande les trente hommes, mon tiers de chance diminue encore de deux autres tiers. Il est donc à peu près certain que je serai tué...

— Mais taisez-vous donc, chevalier, dit la baronne, vous allez me mettre du noir dans l'âme, et cependant je veux danser encore...

— Laissez-moi donc m'expliquer, baronne. Donc, c'est à peu près certain, je serai tué. Eh bien, faites-moi une promesse.

— Laquelle?

— C'est que vous m'épouserez, si j'en reviens.

— Quelle folie!

— Non, j'y tiens.

— Mais, mon cher, dit la baronne, cela n'a pas l'ombre du sens commun.

— Pourquoi?

— Je suis fort riche, et vous êtes cadet.

— C'est-à-dire que vous aviez trois châteaux...

— Quatre, chevalier.

— Soit. On les a brûlés.

— Il reste les terres...

— La république les a confisquées.

— Le roi me les rendra.

— Mais, ma chère, si le roi est jamais en possession de rendre quelque chose, il me donnera un régiment...

The text on this page is estimated to be only 19.86% accurate

LES MASQUES ROUGES. 01 — Eh bien, nous verrons alors... Failes-inoi valser, en attendant. I — Non , dit résolument le chevalier. Promettez-moi de m'épon- ■ êcr, ou je ne valse pas. — Eh bien, truc!, dit la baronuc, voici l'abbé de Portmoinm qui me fera valser. — Pas davantage ! — Et pourquoi? — Parce que je lui passerais mon épée au travers du corps. — Fi! OP homme d' Eglise! — Il s' est ballii au pistolet. % — Quand ? — Ce malin, avec le baron de R.... qui lui trouvait l'air efféminé... — Et il l*a blessé? — Dame! le baron n'est pas ici, comme vous voyez.... il a une balle dans la cuisse. ■ — Eh bien, raisons... — Mc promettez-vous...? — Soil. .Mais valsons... » El In baronne, qui aimait au fond de son cœur le chevalier, l'entraîna dans le tourbillon. Comme la valse finissait, il se fit tout h coup un grand silence. Un personnage assez singulier venait d'entrer dans le bal. C'était un gros Allemand aux cheveux jaunes, moi iê pécheur, moitié batelier, cl qui était dans U maison d'Armande comme une manière de jardinier et de concierge. Evidemment l'apparition de cet homme annonçait quelque ehose d'extraordinaire. Aussi toutes les conversations furent interrompues, tous les regards se portèrent sur lui. Il alla droit à M. d'Azay le père, qui, en sa qualité d'oncle de la mariée, faisait les honneurs de la maison. ■» Monsieur, lui dit-il, un étranger demande l'hospitalité. — Eh bien, qu'il entre! « répondit lu baron. El sc tournant vers le groupe de curieux qui s'était formé autour de lui : «Messieurs, dit-il, voici qui csl original, ce me semble! des proscrits, sans feu ni lieu, vont donner Thnspilulité, »' Mais personne n'ent le temps de répondre, car la porte s'ouvrit et un homme se montra sur le seuil. C'était rélraugcr. « Mesdames et messieurs, dij-il d'un ton courtois, c'est un proscrit comme vous que vous recevez... » Et il entra, saluant comme on saluait & la cour. Il sentait son gentilhomme d'une lieue. Et comme ou le regardait avec curiosité, il ajouta en souriant : « Je m'appelle le chevalier de Blénure, et suis officier de la marine du roi. — lin de pins! » dit joyeusement le baron. Puis il tendit b main au nouveau venu, qui était jeune et bien tourné. « Soyez ici le bienvenu, monsieur, dit-il, tous les gentilshommes sont égaux. — Même devant l'échafaud, « dit en riant mademoiselle de Verimères, devenue depuis le matin mada i.e de Rocheinaure. Derrière b prétendu chevalier de Bien urc, un homme, au teint bronzé , vêtu d'une vareuse de matelot, portait un petit sac de voyage. l,e chevalier de Rochcmaore le regarda avec

indifférence. « Allons, il ne me reconnaît pas! dit le Marseillais. Et lui seul pouvait me reconnaître... Nous voici dans b place, et cette fois la télé du citoyen Ibrilun est moins solide que jamais... » X En continuant ii descendre le Rhin, on trouvait sur la gauche, entre la maison habitée pur le chevalier de Rocheiuaure et la ville de Cobleut/. , lion auberge fréquentée par les pécheurs et 1rs rouhers qni vont do Mayence à Cologne. Celte auberge était de sinistre apparence; les Unir? eu étaient noirs , les croisées et les portes peintes en rouge écarlate. Le Rhin passait écornant et rapide au-dessous. L'aubergiste avait une maniai» c réputation. On prétendait même, dans Tes environs, que plus d'un voyageur dont l'escarcelle était garnie avait été étranglé dau* son lit et jeté au Rhin par vu* nuit sombre. C'était là cependant que, le lendemain de son arrivée, alla se loger le chevalier de Blénure. Les ressources des émigrés étaient modestes; il ne fallait point songer à habiter des palais. Or, comme le jour baissait , — c'était le lendemain du bnf de noces Je M. de Rochciuaiiré , le domestique duchcvalUr de Hlénure se promenait aux abords de rail berge, sur le chemin qui menait à Cobtcnlz. Le ciel était gris, la nuit venait , le chemin était désert, et le Rhin seul, avec son murmure courroucé, troublait le silence universel. — Ah çàî que fait-il donc à Coblcntz? murmura lé prétendu domestique, c'est-à-dire le Marseillais. Voici deux heures que je Laltendsf ün a dû le présenter aux princes, à la noblesse, à tons ccs gens qui s'imaginent représenter la France au bord dit Rhin. » Comme le Marseillais monologuait ainsi, une forme noire 6C dessina dans le lointain. la.* Marseillais doubla le pas. Quelques minutes après, la forme noire se desvina plus distincte, et le Marseillais reconnut un hominn à cheval. C'était le prétendu chevalier de Blénure. Eu voyant le Marseillais , il mit pied h terre, passa la bridé à son bras, et dit à son compagnon : « Je v iens d'étre reçu par les princes, qni m'ont comblé de caresses, — Ah! dit le Marseillais, tu as été aussi bien reçu? — Mais oui, dit le faux chevalier de Blénurç. Le dne de Bourbon m'a dit : J'ni beaucoup connu votre père, qni était capitaine des chasses du duc de Vcntndoar... C* était un homme d'une bravoure éprouvée... Et je suis certain que bon sang ne ment... * Le jeune chevalier s'interrompit en riant: u Ils root Amusants , ces gentilshommes, dit-il, quand ils parlent de Iciir sang .. j'ai donc le sang gâté, moi... — Après! fil le Marseillais. — Alors il m'a dit, reprit le faux chevalier, que du moment où je venais rejoindre Vurmée royaliste . il fallait me distinguer tout de suite. Je suis donc, ce soir, d'une certaine expédition aux avant-

posles ennemis. — Ce soir? — - C'est-à-dire qu'on part à minuit. — - El où va-t-on? — C’est cc que je ne sais pas, mais il y aura des balles comme s'il en pleuvait. — - .ih! diable! lâche de ne pas te faire tuer. — Tu sais bien que j’ai de la chance... toutes les fois que je •nb allé au feu... — - Il n'es! pas question de ça, interrompit brusquement le Marseillais, seulement, tâche de revenir, car on a besoin de loi. » Ils reprirent la direction de T auberge et y entrèrent ensuite, attirés par la clarté rougeâtre du feu de la rnisioe. Le Marseillais installa son compagnon au coin du feu et lui dit à l'oreille : « Si vous allez jusqu’aux avant-postes, fais-toi faire prisonnier un moment, juste le temps de t'acquitter de la mission que je vais te donner. Avec le sauf-conduit de Robespierre que tu as dans ta poche, on le relâchera,' tu rpjoindra» les émigrés, et tu auras l’air de l’Aire échappé. — Quelle est cette mission? — Une lettre pour Robespierre. — Où est-elle? — Je vais l’écrire. « Le Marseillais laissa le faux chevalier de Blénure se chauffer tranquillement, et il monta dans la chambre qu’ils occupaient en commun nu premier éfag™ de l’auberge. Là, il s’assit devant une table et écrivit la lettre suivante : « Citoyen , a Xous sommes arrivés hier, le capitaine et hioi. n l^>s choses marchent à merveille el le hasard s’en est mêlé Mais cette fois il est dans notre jeu. Figurez-Vous que , taudis que non- descendions le Rhin, hier, par une unit très-obscure, nous avons vu une maison illuminée, nous avons entendu des violons et nous non» sommes bravement arrêtés. « Vous ne devineriez jamais, citoyen, •pour qui ce hal était donné. Il y avait eu un mariage le malin, — le mariage de Rocheiuatire et d’ Armand*. » l.e faux chevalier a Toit une entrée superbe , comme disent les ciloycus comédiens du tbéùlie do la république. Ûigitized by Google

— Eh bien, nous verrons alors... Faites-moi valser, en attendant.

— Non, dit résolûment le chevalier. Promettez-moi de m'épouser, ou je ne valse pas.

— Eh bien, tenez, dit la baronne, voici l'abbé de Portmoiran qui me fera valser.

— Pas davantage!

— Et pourquoi?

— Parce que je lui passerais mon épée au travers du corps.

— Fi! un homme d'Eglise!

— Il s'est battu au pistolet.

— Quand?

— Ce matin, avec le baron de R.... qui lui trouvait l'air efféminé...

— Et il l'a blessé?

— Dame! le baron n'est pas ici, comme vous voyez.... il a une balle dans la cuisse.

— Eh bien, valsons...

— Me promettez-vous...?

— Soit. Mais valsons... »

Et la baronne, qui aimait au fond de son cœur le chevalier, l'entraîna dans le tourbillon.

Comme la valse finissait, il se fit tout à coup un grand silence.

Un personnage assez singulier venait d'entrer dans le bal.

C'était un gros Allemand aux cheveux jaunes, moitié pêcheur, moitié batelier, et qui était dans la maison d'Armande comme une manière de jardinier et de concierge.

Evidemment l'apparition de cet homme annonçait quelque chose d'extraordinaire.

Aussi toutes les conversations furent interrompues, tous les regards se portèrent sur lui.

Il alla droit à M. d'Azay le père, qui, en sa qualité d'oncle de la mariée, faisait les honneurs de la maison.

« Monsieur, lui dit-il, un étranger demande l'hospitalité.

— Eh bien, qu'il entre! » répondit le baron.

Et se tournant vers le groupe de curieux qui s'était formé autour de lui :

« Messieurs, dit-il, voici qui est original, ce me semble! des proscrits, sans feu ni lieu, vont donner l'hospitalité. »

Mais personne n'eut le temps de répondre, car la porte s'ouvrit et un homme se montra sur le seuil.

C'était l'étranger.

« Mesdames et messieurs, dit-il d'un ton courtois, c'est un proscrit comme vous que vous recevez... »

Et il entra, saluant comme on saluait à la cour.

Il sentait son gentilhomme d'une lieue.

Et comme on le regardait avec curiosité, il ajouta en souriant :

« Je m'appelle le chevalier de Blénure, et suis officier de la marine du roi.

— Un de plus! » dit joyeusement le baron.

Puis il tendit la main au nouveau venu, qui était jeune et bien tourné.

« Soyez ici le bienvenu, monsieur, dit-il, tous les gentilshommes sont égaux.

— Même devant l'échafaud, » dit en riant mademoiselle de Vérinières, devenue depuis le matin madame de Rochemaure.

Derrière le prétendu chevalier de Blénure, un homme, au teint bronzé, vêtu d'une vareuse de matelot, portait un petit sac de voyage.

Le chevalier de Rochemaure le regarda avec indifférence.

« Allons, il ne me reconnaît pas! dit le Marseillais. Et lui seul pouvait me reconnaître... Nous voici dans la place, et cette fois la tête du citoyen Danton est moins solide que jamais... »

X

En continuant à descendre le Rhin, on trouvait sur la gauche, entre la maison habitée par le chevalier de Rochemaure et la ville de Coblentz, une auberge fréquentée par les pêcheurs et les rouliers qui vont de Mayence à Cologne.

Cette auberge était de sinistre apparence; les murs en étaient noirs, les croisées et les portes peintes en rouge écarlate.

Le Rhin passait écumant et rapide au-dessous.

L'aubergiste avait une mauvaise réputation.

On prétendait même, dans les environs, que plus d'un voyageur dont l'escarcelle était garnie avait été étranglé dans son lit et jeté au Rhin par une nuit sombre.

C'était là cependant que, le lendemain de son arrivée, alla se loger le chevalier de Blénure.

Les ressources des émigrés étaient modestes; il ne fallait point songer à habiter des palais.

Or, comme le jour baissait, — c'était le lendemain du bal de noces de M. de Rochemaure, le domestique du chevalier de Blénure se promenait aux abords de l'auberge, sur le chemin qui menait à Coblentz.

Le ciel était gris, la nuit venait, le chemin était désert, et le Rhin seul, avec son murmure courroucé, troublait le silence universel.

« Ah çà! que fait-il donc à Coblentz? murmura le prétendu domestique, c'est-à-dire le Marseillais. Voici deux heures que je l'attends! On a dû le présenter aux princes, à la noblesse, à tous ces gens qui s'imaginent représenter la France au bord du Rhin. »

Comme le Marseillais monologuait ainsi, une forme noire se dessina dans le lointain.

Le Marseillais doubla le pas.

Quelques minutes après, la forme noire se dessina plus distincte, et le Marseillais reconnut un homme à cheval. C'était le prétendu chevalier de Blénure.

En voyant le Marseillais, il mit pied à terre, passa la bride à son bras, et dit à son compagnon :

« Je viens d'être reçu par les princes, qui m'ont comblé de caresses.

— Ah! dit le Marseillais, tu as été aussi bien reçu?

— Mais oui, dit le faux chevalier de Blénure. Le duc de Bourbon m'a dit : J'ai beaucoup connu votre père, qui était capitaine des chasses du duc de Ventadour... C'était un homme d'une bravoure éprouvée... Et je suis certain que bon sang ne ment... »

Le jeune chevalier s'interrompit en riant :

« Ils sont amusants, ces gentilshommes, dit-il, quand ils parlent de leur sang... j'ai donc le sang gâté, moi...

— Après! fit le Marseillais.

— Alors il m'a dit, reprit le faux chevalier, que du moment où je venais rejoindre l'armée royaliste, il fallait me distinguer tout de suite. Je suis donc, ce soir, d'une certaine expédition aux avant-postes ennemis.

— Ce soir?

— C'est-à-dire qu'on part à minuit.

— Et où va-t-on?

— C'est ce que je ne sais pas, mais il y aura des balles comme s'il en pleuvait.

— Ah! diable! tâche de ne pas te faire tuer.

— Tu sais bien que j'ai de la chance... toutes les fois que je suis allé au feu...

— Il n'est pas question de ça, interrompit brusquement le Marseillais, seulement, tâche de revenir, car on a besoin de toi. »

Ils reprirent la direction de l'auberge et y entrèrent ensuite, attirés par la clarté rougeâtre du feu de la cuisine.

Le Marseillais installa son compagnon au coin du feu et lui dit à l'oreille :

« Si vous allez jusqu'aux avant-postes, fais-toi faire prisonnier un moment, juste le temps de t'acquitter de la mission que je vais te donner. Avec le sauf-conduit de Robespierre que tu as dans ta poche, on te relâchera, tu rejoindras les émigrés, et tu auras l'air de t'être échappé.

— Quelle est cette mission?

— Une lettre pour Robespierre.

— Où est-elle?

— Je vais l'écrire. »

Le Marseillais laissa le faux chevalier de Blénure se chauffer tranquillement, et il monta dans la chambre qu'ils occupaient en commun au premier étage de l'auberge.

Là, il s'assit devant une table et écrivit la lettre suivante :

« Citoyen,

» Nous sommes arrivés hier, le capitaine et moi.

» Les choses marchent à merveille et le hasard s'en est mêlé Mais cette fois il est dans notre jeu. Figurez-vous que, tandis que nous descendions le Rhin, hier, par une nuit très-obscure, nous avons vu une maison illuminée, nous avons entendu des violons et nous nous sommes bravement arrêtés.

» Vous ne devineriez jamais, citoyen, pour qui ce bal était donné. Il y avait eu un mariage le matin, — le mariage de Rochemaure et d'Armande.

» Le faux chevalier a fait une entrée superbe, comme disent les citoyens comédiens du théâtre de la république.

The text on this page is estimated to be only 28.86% accurate

02 LES MASQUES ROUGES. • Il a été pressé , choyé , entouré. ■ Je crois que nous avons bien fait de ne point le mettre dans la confidence absolue de nos projeta, il aurait pu refuser. ■ 11 est venu à Cobleots , persuadé que la république a besoin de lui. et qu'il rst de toute nécessité d'avoir les plans de la ville et des données certaines sur les forces de l'armée royaliste. n Je vont donnerai tout cela moi «même, citoyen. Le plus pressé est de faire reconnaître le capitaine pour un espion et de le faire condamner à mort. a J'aurais besoin d'un complice; je n'ai encore trouvé personne, mais cela viendra. ■ Comme je ne sais encore si celle lettre pourra vous parvenir, je b' entre pas dans plus de détails , et j'ai l'booneur de me dire , » Citoyen, • Votre très-obéissant , » Ouvum Baca. » Celte lettre écrite, le Marseillais la ferma, la cacheta avec soin, et, ouvrant la porte de sa chambre, il cria : ■ Hé! monsieur le chevalier? ■ Le faux chevalier monta. • Ce matin, Ini dit le Marseillais, il y avait encore pour toi péril à porter sous les vêtements des papiers compromettants ; mais, ce soir, après la réception que l'a faite le prince de Coudé... — Pardon, c'est le duc de Bourbon. — N'importe! ce soir, dis-je, tu aurais sur loi les archives de la république, qu'on te laisserait passer partout sans songer à le fouiller. — Ceci est certain. — Donc, tu peux mettre tranquillement dans ta poche ce billet que tu avais si bien caché , et qui , signé Robespierre , est ainsi conçu : u Laissez passer le porteur sans le questionner. * — Mais si je viens h être tué, et qu'on me fouille? — Eh bien, en serais-tu moins mort si on ne le fouillait pas? — C'est juste. » Le faux chevalier mit les deux lettres dans sa poche , et dit uu Marseillais : « Maintenant, je retourne à Coblent* attendre l'heure du départ. An revoir.... b Le chevalier descendit et se fit amener son cheval. Comme il sautait en selle, un homme entra dans la cour de l'auberge, regarda machinalement le chevalier et tressaillit , comme on tressaille eu croyant reconnaître une personne qu'on a longtemps cherchée. Le geste de surprise qui lui échappa fut remarqué par le Marseillais. Ce dernier se mit à examiner curieusement le nouveau venu, tandis que le chevalier partait au galop. C'était un homme d'envirou trente ans, de taille moyenne, vêtu comme sont les bourgeois des villes allemandes des bords du Rhin. Il avait sur la tête une casquette en peau de renard et était couvert d'une ample redingote à brandebourgs. Il portait à la main une de ces grosses pipes de porcelaine h peinture cuite qui font le bonheur et sont la compagne de l'étudiant d' Heidelberg. U

Marseillais , en agent de police qui sait son métier, flaira surle-cbamp un déguisement. • Cet homme n’est point Allemand, n pensa-t-il. Et aussitôt il lui adressa la parole en allemand , disant : • Soyes le bienvenu, monsieur l'etranger... ■ L’homme à la pipe répondit eo très-mauvais allemand : « Je ne sois pas un étranger, je suis du. pays. — Ah! — J'habite Coblenlz, où je suis marchand de tabac. — Et vous venex souper ici? — Non, je viens voir l'hôte, qui est mon ami. — C'est singulier, interrompit tout h coup le Marseillais , vous êtes Allemand et vous parlez comme un Français. « . L'homme à la pipe le regarda avec défiance. « Pourquoi pas? dit-il. — Voulez-vous prendre un pot de bière? dit le Marseillais. — Volontiers. « Il l'enlratua dans la salle basse de l'auberge, où ils s'attablèrent. Puis, tandis que l'hôte descendait à la cave, le Marseillais dit brusquement à son convive ; « Est-cc que vous connaissez l'homme qui vient de partir? — A cheval? — Oui. — Je crois le connaître. — Savez-vous son nom? — Mais pourquoi me demandez-vous tout cela? » dit l'homme à la pipe avec défiance. Le Marseillais attacha sur lui un regard investigateur et profond. « Je vous demande cela , fit-il , parce que j'ai cru m’apercevoir d’une émotion que vous avez éprouvée à sa vue. — C’est bien possible. — La vue d'un indirTcrcnt'ne trouble pas, d’ordinaire. — Il pourrait se faire que j’ensse des raisons de le haïr, si c'est bien , toutefois , la personne que je crois reconnaître. — El vous pensez que c'csl bien elle? — Je le jurerais. — Et vous avez de la baioe pour elle? — Oui. — Pourquoi? — Cet homme a été sergent dans un régiment où j'étais simple soldat. » A son tour le Marseillais tressaillit. « Et il m'a puni injustement. — Je ne crois pas, dit le Marseillais avec flegme, que cel botume ait été sergent dans un régiment allemand. — C'était dans un régiment français. — Voilé qui est different. Mais ne ni' avez-vous pas dit tout à l'heure que vous étiez Allemand? — J'ai servi en France. — Avec le chevalier de Blénure? — Je ne connais pas ce nom-là. — C’est pourtant celui de l’homme qui vient de partir d'ici àcheval. — Allons donc! — J’en sais quelque chose, moi, puisque je suis à sou service, ajouta le Marseillais. — Ah ! vous êtes son domestique? — A peu près, a L’homme à la pipe devint questionneur à son tour. * Etes-vous à sud service depuis longtemps? ■ — Depuis quinze jours.* — Alors c’est bien mon homme... il aura changé de nom. — Et comment s’appellerait-il, à votre rompte? — Il n'csl ni chevalier ni gentilhomme, et il se nomme Nicolas Petitjean. » Le Marseillais versa un grand verre de bière à son convive, pnis^ il mit les coudes sur la table et le regarda bien fixement. ■ En effet,

dit-il, vous devez élrc haineux. — Je n’ai jamais pardonné une injure. — Eh bien , si vous avez la preuve que le chevalier Je Blénure et le sergent Nicolas sont une seule et même personne, que ferezvous? — Je ne sais pas encore, mais je me vengerai. » Le Marseillais fit celte réflexion : u Je crois que je liens l’homme que je cherchais... * En ce moment, on entendit le galop d'un cheval. C’était le fans chevalier de Blénure qui revenait, et qui cria à son domestique, c’est-à-dire au Marseillais ; « Hé! Matthieu, j'ai oublié mes pistolets.... descend s-lca-moi. • Le Marseillais poussa l’homme à la pipe dans le coin le plus obscur de la salle basse. ■ Regardez-le bien, « dit-il en entr’ouvrant. Il alla chercher les pistolets, prit une lanterne, car la nuit était venue, et entra dons la cour, au milieu de laquelle le chevalier s'était arrêté sans mettre pied à terre. Puis il dirigea sur son visage la lumière de sa lanterne. « Eh bien, demanda-t-il quand le chevalier fut reparti, eat-co lui?... — C’est lui. — Vous le reconnaissez? — Au visago, au geste et à la voix. — Alors, tâchons de noos entendre... » murmura le MarseiNaia d’un Ion mystérieux. Et il remit les deux coudes sur la table, X4 Cependant le capitaine Nicolas Petit-Jean, déguisé en chevalier d« Blénure, courait vers Coblentz. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.85% accurate

LES MASQUES ROUGES. 95 Comme la nuit était noire, il s'était départi des habitudes élégantes rl drs borini'S manières que comportaient son nouveau nom et sa si nation de gentilhomme émigré. C'est-à-dire qu'il avait tiré de sa poche une pipe à tuyau de jonc, et l'avait allumée, comme un simple soldat des armées de la république. Il a' était bien promis de l'éteindre et de la rrinettre dans sa poche une fois arrivé aux portes de Cnblrntx; mais l'habitude est, comine on dit , une seconde nature, et le fils de la fruitière, i'cx-srrgrnt aux gardes françaises, ne songea plus qu'il avait transformé son individualité. I.a porte de .Mayence , à Coblenlz , était gardée par un officier français et dix hommes. l/officier sortit du corps de garde pour reconnaître le cavalier qui se présentait. I.e faux chevalier de Rlénure oublia de dissimuler sa pipe , et les rayons de la lanterne du poste, en tombant sur lui, montrèrent à l'officier français stupéfait un homme qui , malgré ses vêlements aristocratiques, fumait comme un »oiidard. • Votre nom? demanda-t-il sèchement. — Le chevalier de Blénure. « L'nfficti r était un ancien capitaine aux chevau-légers , le marquis de Mnnfaadon — un gentilhomme parfait de manières et de langage. « Comment ! lit-il étonné, c'est vous, monsieur le chevalier, qui aie* été présenté aujourd'hui à monseigneur le duc de Bourbon? — Oui, c'est moi, n répondit Nicolas Petit-Jean. I-e marquis regarda les grosses mains du capitaine : • Voilà qui est singulier, pensa-t-il, cet homme a la tournure d'uo garçon boucher. Puis, tout haut : Passez, monsieur. * Le chevalier salua ; mais lorsqu'il eut fait trois pas , le marquis le rappela. — L'a mot, s'il vous plaît. — J'éconte, « dit Nicolas Petit-Jean. Et il se tourna sur sa selle u Voulez-vous un bon conseil , monsieur? reprit le marquis à mivoix. — S'il est bon... — Eh bien , avant d'entrer dans la ville . niellez votre pipe dans votre poche, si vous n'avez le courage de la jeter. » Nicolas Petit- Jean, malgré son audace ordinaire, rougit jusqu'au blauc des yeux, balbutia, jeta sa pipe, salua d'un air embarrassé et s'en alla. u Imbécile que je snis ! se dit-il, en donnant un coup d'éperon à son cheval ; encore deux ou trois bévues de ce genre , et il me sera difficile de soutenir mon rôle de gentilhomme. » Le faux chevalier se dirigea vers la basse ville, où il y avait un café fréquenté par les émigrés. Là, chaqne soir, on se réunissait pour causer, lire le Moniteur de France, le journal du citoyen Prudbomme, et jouer an whist. C'était là que , chaque soir, on apprenait, par les feuilles venant de Paris , le nom des noble»

arrêtés, condamnés et exécutés. biais l'abnégation de la vie était devenue si grande à cette époque , qu'à peine donnait-on un mot de regret à l'ami on au parent dont on apprenait la mort ; et chacun reprenait sa besogne : — le* uns jouaient, les autres causaient. Tous prenaient deB sorbets au rhum ou des tasses de chocolat à la vanille. Quand le cbevalier, qui avait donné son cheval à tenir à la porte, entra dan* le café, la réunion était nombreuse, et il s'y trouvait, entre autres, plusieurs des personnes qui, la nuit précédente, avaient dansé chez le chevalier de Rochemaure. Le faux cbevalier fut donc accueilli avec cordialité. ■ Chevalier, lui dit un jeune homme , jouez-vous au vhist? a Le capitaine Nicolas Petit-Jean sc trouva de nouveau fort embarrassé. • Tris-mal, répondit-il. — N'importe ! fit un vieillard , u hislcur passionné , mettez-vous là, je. vons prends pour partenaire. » Le faux chevalier se mit à jouer ; mais là , son origine plébéienne fut de nouveau mise en lumière. Il jouait tnal, il tenait ses caries gauchement , et quand ce fut à son tour de donner, il •' oublia jusqu'à mouiller sou doigt pour faire glisser les cartes. ■ Uoe jolie éducation pour un gentilhomme! n murmura un exgarde du corps qui avait passé sa vie à Versailles et fréquentait, jadis, le jen de la reine. Mai* le bruit des conversations générales eut bientôt fait onblier le chevalier. « Messieurs, demanda no jeune homme, il n'y a donc pas de papiers publics aujourd'hui? — C'est-à-dire, répondit un nouveau venu, que l'estafette qui vd les chercher aux avant-postes n'est pas arrivée. Elle se sera Tait tuer, sans doute. *— Pauvre homme! — Vous savez qui était de corvée pour cela aujourd'hui? — Non. (— C'était le baron d'Azay. — L'onrle de madame de Rochemaure , notre hôte d'hier? — Oui. Dame ! vous savez que c'est à chacun son tour... -— C'rst justp. — Et le tour du baron était venu. — Et vous croyez... qu'il aura été tué?... — Dame ! je viens de rencontrer Rochemaure, il est fort inquiet. — Pauvre A Truande, dit le vieillard qui jouait au whist avec le capitaine Nicolas Pelit-Jeao, ce serait pour elle on joli lendemain de noces. — Tranquillisez-vous, messieurs et chers amis, » dit uoe voix sur le seuil. M. d'Azay, en bottes à l'écuyère, apparut dans le café, le visage épanoui et les vêlements couverts de poussière. * Je ne suis point mort, messieurs, dit-il. mais je l'ai échappé belle. Je dois avoir trois balles dans les basques de mon habit. Une quatrième a tué mon cheval, je n'ai d'autre mal qu'une luxation du genou, cor j'ai eu la jambe prise sons mon cbeval, quand il est tombé. — Et les papiers? — Voici le Moniteur. La république continue à faire des siennes. Elle a Tait arrêter les députés de la Gironde. — El puis? — On n guillotiné,

lundi dernier, ce pauvre abbé de Bonchéry et la marquise do Viltequier. Le premier avait, comme vous savez, soixante-quatorze ans , et la marquise dix-nenf. Il y avait dans U même charrette, dit-on, un épicier de la rue Saint-Etienne, suspecté d' incivisme. — Le mot est joli! — Et un colonel de la république , coupable d* avoir épargné un village breton qu'il avait ordre de brûler. — Tout cela est parfait . dit le vieillard qui jouait au wbist ; mais, monsieur le chevalier de Blénure , vous n'y entendez rieo , absolument rien... — Je lâcherai d'apprendre, monsieur le marquis. • On s'était jeté sur les papiers publics, et on les dévorait, » Tiens, dit tout à coup un des lecteurs, voici an fait assez carieux. Je le trouve dans le journal du citoyen Charles VilleUe, dimarquifè (pardon du mot) par la république uoe et indivisible. — Voyons , voyons ! — Faut-il lire à haute voix? — Oui. — Voici. • Et le gentilhomme qui tenait le journal du marquis de Villelte lut le fait divers suivant : , - « Il s'est passé , il y a quelques mois , dans la forêt de Sénart , un événement mystérieux , dont la police commence à avoir le dernier mot. ■ Près de Monlgeroo, et à une lieue au sud de Liensaini , sur la roule de Melun, sc trouvait un cabaret appelé, nom bizarre! V auberge du Corbeau rivant. • Ce cabaret était tcnn par un certain Nicolas Gonrju , qni virait avec une femme appelée la Mayotte, et son père à lui, vieillard septuagénaire. « Les rouliers et les bûcherons étaient la seule clientèle de cette misérable auberge... » Le lecteur s'interrompit : ■ Tiens, vous souriez, baron? fit-il. — Moi, non, dit M. d'Azay. Allez toujours... nous verrons après... • Le lecteur continua : « Dan» le pays , les cabaretiers du Corbeau vivant jouissaient d'une mauvaise répnlation. Un matin, on trouva l'auberge fermée et la cave ouverte. ■ Dans la cave gisait le cadavre du cabarctier, frappé de deax coups de pistolet : la femme et le vieillard avaient disparu. Evidemment, c'étaient les meurtriers de Nicolas Gourju. ■ Les recherches de la police furent longues et infniclacoicf. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.48% accurate

LES MASQUES ROUGES. 04 ■ Enfin, il yadpux jours, on a découvert b femme dans un garni de la luinlirue; elle a une jambe cassée cl marrlir avec des béquilles. Elle a nié être f assassin do Nicolas; mais la fable qu'elle a inventée est si peu vraisemblable... • • Elle est traie, sans doule, interrompit le baron d'Azny. , — Comment cela? fit-on avec curiosité. — Ce n'est pas elle qui a tué le cabarelier. — Qu'en savez-vous? — C'est moi. » Ce fut un cri d'étonnement général. « Messieurs , dit le banni , si vous voulez me le permettre , je vous raconterai la singulière et terrible aventure que nous avons eue , mon fil» et moi , au cabaret du Corftcau virant. — Parlez! parler! » * El le baron raconta, en effet, comment, lui et son fils, av aient été sauvé» par le l'isur. u Mais, attende; donc, dit le lecteur quand le baron cul terminé ion récit , l'article du citoyen marquis de Vitleltc n'est point fini. — Ah ! — Eli bien , continuez, « Le Ircteur reprit : « La femme aux béquilles s'appelle la Mayotte. Rien qu'elle persiste b nier éorrgi queutent tonte parlicipntion au meurtre de Xicidus Gotirju, cl qu'elle eu accuse le père et deux ci- devant qui »r trouvaient, celte quil-lj. dans le cabaret, elle est entrée dans la voie des aveux , touchant divers crimes qui auraient été commis dans le cabaret. » La police a cm devoir »e transporter sur les lieux, i- Les perquisitions et les fouilles qu'elle a opérées ont amené la découverte de plusieurs cadavres. « L'un d'eux, enfoui duos In cnce, était parfaitement conservé, et il a été transporté ù la Morgue Là, il a été reconnu par un matelot. en congé à Paris, pour être celui cTuu t*x*offieier de marine, appelé le chevalier de Dlénure... » A ces derniers mots il se fit. une explosion d'étonnement dans le café, et le capitaine Xirolas Pctit-Jcr»n bondit sur son siège, « Ah! par exemple! s'écria-t-il, voila qui est trop fort!... ■ Et 3 eut un air de »i naïf étonnement, que le baron d'Azny lui dit : « Esl -ce que vous n'aviez ni frère ni cousin dans la marine? — Ab! pardon . j'ai mon cousin... dit le capitaine Nicolas Petitjean qui se cramponna sur-le-champ à celte perche de salut, mais je ne pense point qii'il soit mort, car il est p ;ssc en Portugal. — Messieurs , ait un officier qui entra tout boité dan» le café , quels sont ceux de vous qui sont désignés pour nd accompagner? — Moi, moi, dirent plusieurs jeunes gens. — Et moi, dit le faux chevalier de Rlénure. — Eb bien, alors, à cheval! Le capitaine Nicolas Petit-Jean mit à sortir du café un empressement qui frappa le baron. Quand il fut parti, il se pencha à l'oreille

du licilturd qui avait jonc avec le faux chevalier : « Que pensez- vous de ce jeune homme? lui dit-il. * — - Je pense d'abord qu'il ne sait pas jouer au whist. — Don! ensuite? — Ensuite, je pense qu'il est mal élevé. — Et qu'il fun*.(? comme un soudard, ajouta le marquis de Monlondon , qui venait d'entrer au café. — Messieurs, dit tout bas un jeune homme , il m'est venu tout à l'heure un singulier soupçon. — Lequel? — C'est que, si on a trouvé le cadavre d'un chevalier dr Dlénure, U pourrait hica n'y en avoir qu'un. — El celui-là..., — Celui-là serait un imposteur.... — Ou un espion , dit un autre gentilhomme. — Prenez garde! messieurs, dit le baron, vous allez trop loin.... » En ce moment, ud nouveau personnage entra dans la salle du café. XII Nous avons laissé le Marseillais dans l'ai; berge des bords du Rhin, attablé avec l'ex-jjnrdr française, l'homme à la pipe, corné d'une casquette en poil de renard. Le Marseillais avait mis b*» '•onde» sue '« disant; « Voyons si nous pouvons nous entendre. — A propos de quoi? fil assez dédaigneusement l'inconnu. A propos de tout et de rien. — C'est vague. » Le Marseillais cligna de F «II. « Souvent, dit-il, les hommes ne sont pas ce qu'ils paraissent* — Cela arrive... — Ainsi , moi , tel que vous nie voyez , je pourrais bien être autre chose qu'un matelot. — Seriez-vous un émigré? — Oh ! non... » L'accent avec lequel le Marseillais prononça ces deux mots fut significatif. * Mai» vous, l'ami, reprit-il, est-il bien vrai que vous soyez Allemand? — Dame! c'est possible... ■ — Moi, je donnerais ma télé à couper, ce qui est facile par le temps qui court, que vous été» Français. •— Ab! par exemple! — Et enfant de Paris, même... * L'homme à la pipe perdit no peu de son assurance. « Je me figure, pour suivit le Marseillais, que voua êtes... mais... nlte niiez donc!... « Et le Marseillais se frappa le front. u Otez donc votre casquette , fit-il. — A quoi bon? — Otez-la, je voua en prie. » l.'hommc à la pipe sc leva. « Vous êtes un joli farceur, «lit-il. Vous vous moquez de moi depuis une heure J'aime mieux payer l'écot et m'en aller. » L'hôtelier était sorti, les deux buveurs étaient seuls dans la salle basse. Le Marseillais entr' ouvrit sa vareuse et laissa voir le pommeau luisant d'un pi-lolet. « Regardez Jonc cela, dit-il , et asseyez-vous ; nous boirons bien encore un pot de bière. — ■ Au fait, dit l'homme à la pipe qui, un moment ému, avait retrouve sou impassibilité, l'air du Rhin altère. • -— C'est que vous n'y été» pas encore habitué. — Mais puisque je suis Allemand. — AU ! c'est juste. Je vous disais donc que je croyais vous connaître... — Je ne crois pas, moi. Je suis même certain que je vous vota pour la première fois. — C'est possible, mais votre signalement répond à celui qu'on m'a donné. •

L'homme à la pipe tressaillit. -*On vous a donc donné un signalement?... El pourquoi... dans quel but? — Mon cher, dit froidement le Marseillais qui posa son pistolet sur la table, tel que vous nie voyez, je suis le directeur de la police... — Quelle police? fit rinconnu en pàlissunt. — I-fl police de la République française... et je suis bien certain que vous ne me trahirez pas, surtout si vous écoulez mon histoire jusqu'au bout, n Tout en paVlaul, le Marseillais jouait avec la détente de son pistolet. « Je vous écoule, dit l'homme à la pipe avec résignation. — Il faut vous dire tout d'abord que je ne suis pas venu à Cohtentz pour vous, mais bien pour des affaires nullement importantes. Maintenant, écoulez bien. Il y a six mois, le générai en chef <>e l'armée du Rhin m'a envoyé le signalement d'un sous-officier comptable qui a' était sauvé, emportant une somme ronde de 00,000 francs. Cet homme, disait-on, avait Ica yeux bleus, le» cheveux blonds, et la tournure... Ma foi! la vôtre, car vous venez de vous trahir... c'c*l vous! n U1 Marseillais posa alors sa main sur l'épaule de l'hanmte à In pipe, qui balbutia quelques mots sans suite. u ilassurfa-vous , mon bouhomuic, dit le Marseillais. D'ailleurs, ici je lie puis pas vous arrêter... cl puis, tant pi» pour le général qui se laisse voler... j'ai besoin de vous... je paye bien... — Ah ! «fit riiommi' à la pipe. Et il retrouva son flegme. ■ Vous devez VOUS appeler, si j'ai bonne mémoire, Joseph bavouruin? Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 22.37% accurate

 — Oui. — Mai*... à Câblent*. quel nom portez-vous? — Ma Toi , dit I homme à la pipe que nous appellerons désormais Savournin . mieux vaut tout vous dire. — Parlez... . — Le généra! s'est plaint justement. J'ai file arec la caisse... — Et vous êtes venu à Coblentz? •— Qb! non, pas tout de suite... J'avais appris l'olleinand lors» qoe j'étais en garnison dan* lu Lorraine. Je me suis arrêté dans une petite ville prés de Mayence qu'on appelle Ludaigshofen. là j'ai connu une jolie fille que j'ai épousée, et je suis venu m'établir k Coblenti marchand de tabac. Vmi» comprenez, que je me garde bien ici d'avouer que je cuis Français, encore moins déserteur de* armées de In république. — Vons seriez maltraité... — Et je perdrais tu clientèle de messieurs le* émigré*, ajouta Savourniu en saluant. — Eh bien, mon bonhomme, causons à présent.... Veux-tu gagner deux mille litre»? — Certaiuenu-nt. — Et t'assurer la tranquillité pour le reste de les jours?... Car ai tu es bien atre moi. la république , dont les armée» envahiront Coblentz au premier jour, la république le laissera tranquille. — Que faut-il faire? — Une chose bien simple : prouver que le chevalier de Bléoure s'appelle le capitaine Nicolas Petsl-Jeau rt qu'il est uu*£»pion de la république, n Savoumin regarda le Marseillais <i'uii air étonné. « Ah ci, dit-il, raniment von* l'espion en chef... — Tu vas comprendre, répondit le Marseillais; si on arrête Xiculus. on me laissera tranquillement, moi, prendre des plans et des notes. — Au lait, c'est possible... Mais il sera fusillé! — Peut-être oui... peut-être non... — Oh ! on ne lui pardonnera poc... mais d'ailleurs c'est ce que je souhaite, moi. — Tii le huis donc toujours? — A mort..* — Eh bien, acheva le Marseillais, puisque te voilà dan* taon jeu , laisse-moi t'expliquer mes projets. « Or te personnage qui entra dans le café, à Cublcutr, an moment où un jeune Im mu il* avançait assez hardiment que le chevalier de Blénurc pourrait bien être un espion, n'étail antre que Joseph Savournin, connu à Coblentz sou» le nom de Kauffmann. Le faux Allemand avait b boutique la plus achalandée de In ville, et, comme il l'avait dit au Marseillais, la clientèle des émigrés. U était doux, poli, et il avait une jolie femme dont il avait le butaôùl de ne pas être jalonx. Aussi i' appelait on le bon K.-uffinaiiu, le brave homme de Kauffmann et l'excellent monsieur Kauffmann. Son entrée dans le café n'avait rien d'extraordinaire. Ou était habitué à l'y voir venir choque soir un peu avant la fermeture. • Bonjour, monsieur Knuffinann, » lui dit le baron

d'Azay. Al. Kauffmann salua Immhh-mcnt. • Savez-vous qu'il fait froid, lui dit encore le baron. — Ma foi, monsieur, répondit Kauffmann, je viens des bords du Rhin, et la bise y fait merveille... C'est une bonne nuit pour la passer dans son lit. — Cependant nos amis sont à cheval. — En compagnie du cheialier de Bléoure, dont vous venez d'entamer joliment l'honneur, « oh-erva le baron d'Azay. Kanfunsoa s'était assis dans un coin et rebnvait de la bière. Au nom de Bleu tire, il leva la tête. « C'est donc vrai? lit-il. — Quoi donc, monsieur Kauffmann? -n j a un chevalier de Blémirc à Coblentz? — Il 6orl d'ici. — Ali ! » Gl Kauffmann d'un air rêveur. Et il retomba dans son ■hrtisroe. Mais le jenne homme qui avait porté un peu étourdiment cette accusation terrible contre le chevalier de Blénurc interpella directement le marchand de tabac. « Est-ce que vous connaissez le chevalier? lui demanda-t-il. — Je ne sais pas... — Singulière réponse! » Kanffu ann se leva respectueusement et dit : u Mrs. sieurs, j'ai eu l'houncur de vous dire que je revenais de me promener au bord du Rhin. J'arrive même de cette auberge qui est seule sur la route, à un quart de lieue des porte* de la ville... — C'est justement là que s'est logé le chevalier île Bléoure. — C'est-à-dire qu'il y a dan» l'auberge un homme qui prend ce nom et qu'on m'a montré... — Et cet homme? — Je le connais. — Eh bien, il ne s'appelle pas le chevalier de Bléoure? — Xon. — Il u est pas ancien officier de marine? — Xon. — Messieurs, dit le baron d'Azay, je prierai l'excellent AI. KaulT* monn de s'expliquer. — C'est bien simple, répondit le marchand de tabac. J'étais allé à l'auberge pour affaire* , et je me trouvais *ur le seuil de ta porte quand celui que vous appelez le chevalier de Blénurc est sorti à cheval. Je l'ai birn rcronuii. Il est chcvulirr comme moi. C'est un lieutenant ou un capitaine de l'année républicaine. » Les mots produisirent une sensation étrange sur le* viugl-cîoq ou trente personnes qui se trouvaient encore dans le café. u Mais, prenez garde! monsieur Kauffmann . dit le baron; ne vous seripz-vous point l'umpé? — Messieurs, dit Keuffmaa, j'étais à Sarrebrmk l'.mnée dernière quand les troupes républicaines sont venues occuper celle ville. La première compagnie qui est entrée avait à sa télé f officu- r dont je voua parle. ■ — Mais f avez-vous bien reconnu? — Positivement. — Tout ceci est fort bizarre, murmura le baron d'Azay. — Messieurs , dit le jeune homme qui avait déjà accuse le chevalier de Blénurc, si cet homme est un espion , n'en douiez pas , il trouvera le moyen de nous échapper... il retournera au camp de Cusline. — C'est assez probable. — Moi, je propose une chose, dit un antre émigré. —

Laquelle? — C’est que l’on conduise AI. Kauffmann auprès de monseigneur le duc de Bourbon. — El moi, dit le baron, je propose d'attendre ici le jour et le retoar de nos amis... s’ils reviennent.. . — Oh! fil un jeune homme avec mélancolie, ils ne retiendront pas tous , allez ! — Adopté! • dirent plusieurs voix. Et l’on fit rapporter le* carte* que les garçons avaient déjà serrées, et on ralluma un immense bol de punch. Comme le jour naissait, au bruit régulier des patrouilles succéda le trot précipité d’on cheval. « Eu voici un I * s'écria-t-on. Et tout le moude courut vers la porte. Un homme, la télé enveloppée de linges sanglants, les vêlement J déchirés , sauta à terre et dit : « Donnez-moi à boire! j’étourfe... • Et il s’affaissa sur un banc, et on s’aperçut que son sang coulait par plusieurs blessures. C’était le jenne et brave chevalier qui avait commandé le détachement nocturne, et qui la veille, au bal, disait a la baronne qu’à' aimait : • Jurez-moi que vons m'épouserez si j’en reviens. * « Seul? seul? exclama-t-on de toutes parts. — La mort n'a pas voulu de moi. Nous sommes lomLés dans une embuscade. Ou noos n entourés. Xous nous sommes bien battus, mais inutilement. Il a fallu se rendre. -— Alais vous, comment avrz-vous pu vons échapper? — J’étais à pied depuis longtemps. J’ai tué un dragon républicain avec mon dernier coup de pistolet et j’ai sauté sur -on cheval... A boire! « répéta le cfaevuRer, Et il s'évanouit. Alais tandis qu’on s'empressait autour du chevalier, on entendit retentir une seconde fui» le galop «T un autre cheval. Et , comme lo premier, un cavalier vint s'arrêter au seuil du café de» nobles. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 25.10% accurate

LES MASQUES nOUf.ES. fil» Connue le dievulicr, il était rouvert de sang ; comme lui , il mourait de soir. C'était l'homme qu'on venait d'accuser d'être un espion. Celait le chevalier de Blénurc, que maître haiilïiuaon , le marchand de tabac, accusait d'être un officirr de lu république. • Messieurs, dit le baron d'Azay, je crut* que voilà un dcuienti bien formel aux imputations calomnieuses... * I* chevalier était couvert de sang ; il niait reru un coup de sabre sur la télé, lequel, sans gravité du reste, avoit déterminé une hémorrhagie assez abondante. ■ Nous sommes partis trente, dit-il d'une voix saccadée, dix ont été tués... dix-buil sont prisonniers... nous revenons deux. • Il s'assit sur un banc et regarda autour de lui. Tout à coup, il aperçut Kauffmann et il tressaillit. • Voilà, se dit-il tout bas, mon ancien caporal aux gardes-françaises. Que vient-il faire ici? Mais kaufïmann se leva et vint à lui cT un air cordial. • llonjour, capitaine, lui dit-il. — Je crois que vous voua trompez, dit sèchement le faux cfae* vatiir. — Je ne crois pas. — El moi j'en suis sûr. — Pardon, dit le faux chevalier avec hauteur, qui êtes-vous? ■ -- Un homme qui a vu entrer dans Snrrebrucü, en tête de sa compagnie, le capitaine Nicolas Petit- Jean. — Je ne le connais pas. ■ — Mais au contraire... puisque c'est vous. » l,e faux chevalier détint livide. • Messieurs, dit-il, cet bouime est fou. — Et je soutiens, moi, répliqna Knniïmann, que voua êtes nu espion. * Puis, comme le faux chevalier bondissait et portail la (nain à soo épée : ■ Messieurs, dit Kauffmnnn, je gage que si on fouillait le chevalier de Dlénure, nn trouverait sur lui les papiers de Nicolas Petit-Jean... — Cet homme est un imposteur! » s'écria le faux chevalier, qui était pris d'mi horrible tremblement nerveux. Le baron d'Azay intervint. • Monsieur, dit-il, si cet homme a menti, il sera châtié... mais il faut nous prouver qu'il ment. Je vous engage à voua laisser fouiller. — Jamais ! s'écria le fanx chevalier, jamais je ne supporterai une semblable injure, » Kl il drgafna sur-le-champ. Mais aussitôt vingt épées sortirent du fourreau... XIII Le capitaioc Nicolas Prtil-Jeau était un enfant de Paria. Ce qu'il perdait en essence aristocratique, il le rachetait en origine gaulobe. C'est-à-dire qu'il avait l'es prit alerte et vif du Parisien, le courage bouillant de l'enfant des faubourgs, et avec cela ce rare saog-froid du gamio sceptique et railleur. Du moment où U vit des épéps nues devant lui , il se sentit à soo aise. ■ Ou pe me fouillera pas, dit- il, et j'espère bien ne me faire Digitized by Googl



Tout cela est parfait, dit le vieillard qui jouait au whist... mais, monsieur de Blénure, vous n'y entendez rien. » — **Page 93.**

The text on this page is estimated to be only 25.83% accurate

LES MA SOI) ES RO 116 K S. 87 toer qu'a près vous avoir entamé la peau à Ions, messieurs les gentilshommes. Qui de vous en veut? • Et il te mit en garde comme un maître d'armes. Le jeune homme qui déjà l'avait accusé d'élre un espion >'uvança le premier. ■ A nous deux! » dit-il. Ef il croisa le fer. Nicolas Petit-Jean, tout blessé qu'il était, avait conservé sa force herculéenne; il maniait son épée comme le géant Polyphénie les troncs d'arbre. Mais son adversaire était de l'école élégonte et perfide de SaintGeorgea; il avait celte aouplesse de mouvement», cette finesse de jeu qui triomphent de la force brutale. Le capitaine lui porta deux coups d'épée furieux. L'un devait le traverser et fut paré, l'autre l'atteignit à l'épaule. La vue du sang acheva de griser le capitaine. Il se fendit à fond et glissa sur le sol. Dans sa chute, son épée lui échappa. Et comme il se relevait et voulait la ramasser, un des spectateurs dn combat mit le pied dessus. En même temps, on se jeta sur le capitaine désarmé, — et KaufTmaun, le ntarchand de tabac, qui était vigoureux, lui prit les deux braj et lea lui maintint par derrière. « Ah! canaiilea! ah! misérables! hurla le faux chevalier; ah! les infimes aristocrates! les pourvoyeurs de la tyrannie!... » Ces derniers mots le trahissaient. On le renversa sur le sol; il fut garrotté, bâillonné et fouillé. KaufTraann était sans doute bien renseigné lorsqu'il avait tant insisté pour que le faux rhevolier fût fouillé. Il n'arait pourtant plu» sur lui la lettre que le Marseillais adressait au premier personnage de la république, mais il était en possession d'un billet ainsi conçu ; 4 ■ Laisser passer le porteur. • Roatsennav. • « Messieurs ! s'écria le baron d'Azay qui déplia ce papier le premier, M. kauffmann a raison, cet homme est un traître. ■ A ce mot, Nicolas Petit-Jean se secoua avec fureur et essaya de briser ses liens ; puis il fit signe qu'il voulait parler, car on lui avait mis un mouchoir dans la bouche. On lui enleva le mouchoir. Alors il s'opéra en lui un changement subit. A la colère succéda le calme, aux invectives, l'ironie. « Puisque me voilà pris, dit-il, il est inutile que je me défende plus longtemps dans la peau du chevalier de Blénure. Je préfère la mienne, aussi vrai que je m’appelle le capitaine Petit-Jean. • • Ah 1 il avoue! s'écria-t-oa. — Parbleu ! répondil-il , je ne vois pas de déshonneur à s'appeler Petil-Jcan. — Mais, malheureux, s’écria le baron d’Azay, quel a été votre but? — Il est fort simple. — Vous étiez espion?... « l.o capitaine haussa les épaules. « Je voulais avoir les plans de la ville et des renseignements que le ministère de la guerre aurait

payés du grade de colonel. — Et sorez-vous le sort que tous vous êtes fait?
Digitized by Google 7



« M. Kauffmann a raison, cet homme est un traître. » — Page 97.

The text on this page is estimated to be only 19.01% accurate

98 LES MASQUES ROl'GES. — Je rai* que je sera» fusillé. Aussi, ajouta-t-il, si vous rlirt des ginlil-bmumr-s vrais, vous no m'attacher ic/ point comme un veau qu'on mène nu nuire lu-, Maintenant , fui d officier, je vous jure i que je ne rlierrlmai ni à m’échupper ni h me défendre. — r (>| homme a raison, dît le baron, et s’il veut être mon prisonnier sur pariée, je le ferai délier. — Je vous le jurel * répéta le capitaine. I*e baron fit un siiine et les cordes furent coupées. m .Maintenant, monsieur, ajouta M. d'A/ay, en attendant que les prince» nient dén i de votre sort, je mis vous conduire sous bonne escorte jusque dan- ma maison, où nous seront plusieurs À veiller sur mus n bit M* tournant vers ses camarades, le baron ajouta: n Cet homme est entré chez moi tout d'abord. C'est à moi qu’il appartient comme prUomm r. Ensuite l'humanité me fait un devoir de chrrclW à modifier le châtiment terrible qui l'attend. - — bail! fit le capitaine acte insouciance, je sais que je serai fusillé. — C’est probable, ricana Kaiiffmurm. — 0!i ! loi . dit le capitaine aire dédain, je sais bien que la m'en | veux. .. mais, sois tranquille, lu nuras Ion compte un jour on l'autre... » l.e cnpîl.iiue \ 'colas Pctil-Jran, renonçant désormais an titre de fhevahi r de lîlcnure, était redevenu l’« niant de Paris qui ne craint rien. Ce fut avec une insouciance parfaite qu'il se plaça, lui désarmé, antre huit oiiiriers de l’a.-ime de Coude qui tous avaient le pistolet au poing i l il se lui* sa conduire chez le baron, dans celte petite maison isolée où Rorliemo r>- et A r mande savouraient leur Inné de miel. On lui nsrgrin une «aile du bas pour prison. Deux «m nîit -hommes s’y installèrent arec lui afin de ne le point qui: ti r des yeux un seul moment Eft même trmp* le baron n A ray remonta à cheval et courut à l'auberge où le Uns cbevader émit descendu. Il voulait s'assurer de la personne de ru prétendu matelot, qui sans doute riait également or» espion. Vais le matelot avait disparu, et l'hôtelier ne put donner que ce renseignement umqac : c'est que, la veille au soir, il était sorti et n'était po>'nt rentré. I,i* baron relui ma a Coblenlz. A .lis heure* *lu matin, il se fit annoncer chez le due de llourbon. Le duc était déjà averti. Les événements de la nuit avaient fait grand bruit, et déjà toute ta ville savait qn'nn espion de la république venait d'étre arrête. la* duc dit au baron d’Azay , « Je vais faire assembler un conseil de guerre. prisonnier sera jugé, condamné avant la nuit, et fusillé demain malin. » Le baron essaya de plaider en faveur de la jennesse du prisonnier. « Mon cher baron, dit

sévèrement le prince, tout royaliste qui tomhr aux mains de la république n'est-il pas guillotiné.' — Mitas 1 ninmeigneur. — Eh bien, si nous faisons « Ire aux espions, dans trois mois uou« aurons étc battus vingt lois, rt nous irons tous saluer de noire tétp le piédestal veuf de sa statue de la place Louis XV. Il faut un exemple sévère... il faut que les généraux rebelles sachent h qnoi i Ven tenir. » Le baron d'Any n'insista pas. Il retourna auprès de son prisonfàrr > t lui dit : ■ Si vous avez un père, une mère on ont* sœur, je vous engage foleur écrire... — Ah! — Vous serez probablement fn«il!é drmnin malin. — El vous croyez qu'on nie fusillera sans m'avoir jugé? — itardnn, vous allez être jugé. — Quand? — A l' instant meme. * En effet, qmdqn.'s minutes après, un piquet de dragons arriva pour s'emparer < » prisonnier cl le conduire devant le conseil de 8n‘" 1 1 • Le conseil, qui sciait assemblé dans la mnisnn même où les prions avaient établi leur quartier général, se composait de huit \ officiers et d-» q • .In* volontaires, tous gentilshommes, ayant ap- I parlrim b l'n* rieene nrmi'e. On amena le capitoiae Nicolas Peiit-Jcun. Il était un peu pâle, mais ni son regard ni sa démarche ne lrnl-i*eaienl mienne crainte. Il avait fait le sacrifice de sa vie. et il s'apprêtait à bien mniuir. 1.0 présider t du conseil était précisément ce marquis de Montaitdon qui l'avait surpris, la veille au soir, entrant dans Coblenlz . un:*, pipe à la bouche. u Comment vous appelez-vous? lui demanda-t-il. — Nicolas Petit-Jean. — Quelle est votre profession? — Capitaine de grenadiers. — C'en venez- voue que vous vous êtes introduit parmi nous, sons le nom du rbevalier de Blénure, dans le but de surprendre le.-» moyens de défense de la ville et de la garnison , et d'en livrer le secret à l'ennemi? — J'en conviens. * — Ainsi, vous étiez un espion... — Obi permettez, dit fièrement le capitaine, je n accepte pas la qualification. A votre point de vue, j'ai mérité la mort; condamnezmoi, mais ne m'msultez pas! » Il avait pris une fière altitude, et sa physionomie ne manquait point d'une certaine dignité froide et presque aristocratique. La délibération du conseil ne fut pas longue. A l'unanimité, le capitaine Nicolas Petit-Jean fut condamné mort. Le président loi dit après le prononcé de la terrible sentence : ■ \ous avez vingVquatn heures pour vous réconcilier avec IVeu et écrire à votre famille. Vous sprez fusillé demain, à midi précis, devant la porte de Mayence. » Nicolas Petit-Jean salua se* juges, ét se retira, escorté par deux dragon*. On le conduisit à la prison de ville, un vieux monument féodal dont le* pieds baigeaient dan* le Ithin, dont les .muraille* épaisses n'étaient perrir» que d' étroites meurtrières grillée* d'énormes barreaux, et

d'où il était tout à fait impossible de s’évader, à moins d'avoir des intelligences arec les guichetiers. Deux hommes se trouvaient sur le passage du condamné au moment où, calmr et dédaigneux, il traversait ta foule qui enrombrait les abords de la prison. Le premier était cet excellent M. Kauffmann, c'est-à-dire lésonsofficier voleur appelé Joseph Sarournin. Le second, vêtu comme un pnysan de ta Frise, avait sur la lélc un large chapeau d'où s'échappaient les bandes d’une longue chevelure d'on blond roussàlro. Il eût été difficile de reconnaître en lui le matelot qni, la veille, accompagnait le chevalier de Rlénnre. et ce farouche Marseillais qu’on redoutait, à Paris, à l’égal de la guillotine elle- même. Le chef de la police s’était composé une figure calme et placide de bon meunier de campagne qui vient de vendre ses grains à la ville. a Allons 1 dit-il tout bas en voyant passer le capitaine, il n'e*l pas trop pâle. — Il n’a pas peur, dit Kauffmann. — Oh ! il est brave... — Mais il sera fusillé tout de même. — Qu’en sais-tu ?" Et le Marseillais attacha sur ce bon M. Kauffmann un regard qui le Ht tressaillir. u Est-ce que t ous vous intéresseriez à loi , par hasard? ricana KaiiDmann. — - Pourquoi pas? — Et vous voudriez le sauver? — J’y compte bien. » Kanfimaun fit un pas en arrière et crut avoir affaire b un fou. Le Marseillais se prit à sourire. « Mon cher nions eur Savournin , dit-il , je crois que vous été* nn imbécile. — C’est possible, répondit Kauffmann, mai* dans tous les cas il est une chose que je trouve assez extraordinaire. — laquelle? — C’est qne voos ayez démasqué et fait arrêter le capilaioe, si vous aviez l'intention de le sauver. ■ — Mon cher monsieur KaufJuiatin, dit froidement Je Marseillais, roulez-vous que je vous donne un conseil? » KuufTmann le regard.i. Quand un homme comme moi emploie un imbécile tel que vous, celut-vi ne doit jamais le questionner. » Maître Kauffmann bai»** JimitLdemcnl la tête. Digitized by Google

— Je sais que je serai fusillé. Aussi, ajouta-t-il, si vous étiez des gentilshommes vrais, vous ne m'attacheriez point comme un veau qu'on mène au marché. Maintenant, foi d'officier, je vous jure que je ne chercherai ni à m'échapper ni à me défendre.

— Cet homme a raison, dit le baron, et s'il veut être mon prisonnier sur parole, je le ferai délier.

— Je vous le jure! » répéta le capitaine.

Le baron fit un signe et les cordes furent coupées.

« Maintenant, monsieur, ajouta M. d'Azay, en attendant que les princes aient décidé de votre sort, je vais vous conduire sous bonne escorte jusque dans ma maison, où nous serons plusieurs à veiller sur vous. »

Et se tournant vers ses camarades, le baron ajouta :

« Cet homme est entré chez moi tout d'abord. C'est à moi qu'il appartient comme prisonnier. Ensuite l'humanité me fait un devoir de chercher à modifier le châtiment terrible qui l'attend.

— Bah! fit le capitaine avec insouciance, je sais que je serai fusillé.

— C'est probable, ricana Kauffmann.

— Oh! toi, dit le capitaine avec dédain, je sais bien que tu m'en veux.... mais, sois tranquille, tu auras ton compte un jour ou l'autre... »

. . . . . .

Le capitaine Nicolas Petit-Jean, renonçant désormais au titre de chevalier de Blénure, était redevenu l'enfant de Paris qui ne craint rien.

Ce fut avec une insouciance parfaite qu'il se plaça, lui désarmé, entre huit officiers de l'armée de Condé qui tous avaient le pistolet au poing. Et il se laissa conduire chez le baron, dans cette petite maison isolée où Rochemaure et Armande savouraient leur lune de miel.

On lui assigna une salle du bas pour prison.

Deux gentilshommes s'y installèrent avec lui afin de ne le point quitter des yeux un seul moment.

En même temps le baron d'Azay remonta à cheval et courut à l'auberge où le faux chevalier était descendu. Il voulait s'assurer de la personne de ce prétendu matelot, qui sans doute était également un espion. Mais le matelot avait disparu, et l'hôtelier ne put donner que ce renseignement unique : c'est que, la veille au soir, il était sorti et n'était point rentré.

Le baron retourna à Coblentz.

A dix heures du matin, il se fit annoncer chez le duc de Bourbon.

Le duc était déjà averti. Les événements de la nuit avaient fait grand bruit, et déjà toute la ville savait qu'un espion de la république venait d'être arrêté.

Le duc dit au baron d'Azay.

« Je vais faire assembler un conseil de guerre. Le prisonnier sera jugé, condamné avant la nuit, et fusillé demain matin. »

Le baron essaya de plaider en faveur de la jeunesse du prisonnier.

« Mon cher baron, dit sévèrement le prince, tout royaliste qui tombe aux mains de la république n'est-il pas guillotiné?

— Hélas! monseigneur.

— Eh bien, si nous faisons grâce aux espions, dans trois mois nous aurons été battus vingt fois, et nous irons tous saluer de notre tête le piédestal veuf de sa statue de la place Louis XV. Il faut un exemple sévère... il faut que les généraux rebelles sachent à quoi s'en tenir. »

Le baron d'Azay n'insista pas. Il retourna auprès de son prisonnier et lui dit :

« Si vous avez un père, une mère ou une sœur, je vous engage à leur écrire...

— Ah!

— Vous serez probablement fusillé demain matin.

— Et vous croyez qu'on me fusillera sans m'avoir jugé?

— Pardon, vous allez être jugé.

— Quand?

— A l'instant même. »

En effet, quelques minutes après, un piquet de dragons arriva pour s'emparer du prisonnier et le conduire devant le conseil de guerre.

Le conseil, qui s'était assemblé dans la maison même où les princes avaient établi leur quartier général, se composait de huit officiers et de quatre volontaires, tous gentilshommes, ayant appartenu à l'ancienne armée.

On amena le capitaine Nicolas Petit-Jean.

Il était un peu pâle, mais ni son regard ni sa démarche ne trahissaient aucune crainte.

Il avait fait le sacrifice de sa vie, et il s'apprêtait à bien mourir.

Le président du conseil était précisément ce marquis de Montandon qui l'avait surpris, la veille au soir, entrant dans Coblentz, une pipe à la bouche.

« Comment vous appelez-vous? lui demanda-t-il.

— Nicolas Petit-Jean.

— Quelle est votre profession?

— Capitaine de grenadiers.

— Convenez-vous que vous vous êtes introduit parmi nous, sous le nom du chevalier de Blénure, dans le but de surprendre les moyens de défense de la ville et de la garnison, et d'en livrer le secret à l'ennemi?

— J'en conviens.

— Ainsi, vous étiez un espion...

— Oh! permettez, dit fièrement le capitaine, je n'accepte pas la qualification. A votre point de vue, j'ai mérité la mort; condamnez-moi, mais ne m'insultez pas! »

Il avait pris une fière attitude, et sa physionomie ne manquait point d'une certaine dignité froide et presque aristocratique.

La délibération du conseil ne fut pas longue.

A l'unanimité, le capitaine Nicolas Petit-Jean fut condamné mort.

Le président lui dit après le prononcé de la terrible sentence :

« Vous avez vingt-quatre heures pour vous réconcilier avec Dieu et écrire à votre famille. Vous serez fusillé demain, à midi précis, devant la porte de Mayence. »

Nicolas Petit-Jean salua ses juges, et se retira, escorté par deux dragons. On le conduisit à la prison de ville, un vieux monument féodal dont les pieds baignaient dans le Rhin, dont les murailles épaisses n'étaient percées que d'étroites meurtrières grillées d'énormes barreaux, et d'où il était tout à fait impossible de s'évader, à moins d'avoir des intelligences avec les guichetiers.

. . . . . .

Deux hommes se trouvaient sur le passage du condamné au moment où, calme et dédaigneux, il traversait la foule qui encombrait les abords de la prison.

Le premier était cet excellent M. Kauffmann, c'est-à-dire le sous-officier voleur appelé Joseph Savournin.

Le second, vêtu comme un paysan de la Frise, avait sur la tête un large chapeau d'où s'échappaient les boucles d'une longue chevelure d'un blond roussâtre.

Il eût été difficile de reconnaître en lui le matelot qui, la veille, accompagnait le chevalier de Blénure, et ce farouche Marseillais qu'on redoutait, à Paris, à l'égal de la guillotine elle-même. Le chef de la police s'était composé une figure calme et placide de bon meunier de campagne qui vient de vendre ses grains à la ville.

« Allons! dit-il tout bas en voyant passer le capitaine, il n'est pas trop pâle.

— Il n'a pas peur, dit Kauffmann.

— Oh! il est brave...

— Mais il sera fusillé tout de même.

— Qu'en sais-tu? »

Et le Marseillais attacha sur ce bon M. Kauffmann un regard qui le fit tressaillir.

« Est-ce que vous vous intéresseriez à lui, par hasard? ricana Kauffmann.

— Pourquoi pas?

— Et vous voudriez le sauver?

— J'y compte bien. »

Kauffmann fit un pas en arrière et crut avoir affaire à un fou.

Le Marseillais se prit à sourire.

« Mon cher monsieur Savournin, dit-il, je crois que vous êtes un imbécile.

— C'est possible, répondit Kauffmann, mais dans tous les cas il est une chose que je trouve assez extraordinaire.

— Laquelle?

— C'est que vous ayez démasqué et fait arrêter le capitaine, si vous aviez l'intention de le sauver.

— Mon cher monsieur Kauffmann, dit froidement le Marseillais, voulez-vous que je vous donne un conseil? »

Kauffmann le regarda.

« Quand un homme comme moi emploie un imbécile tel que vous, celui-ci ne doit jamais le questionner. »

Maître Kauffmann baissa humblement la tête.

The text on this page is estimated to be only 22.62% accurate

LF.S MASQUES ROlfiES. « Donc, poursuivit le Marseillais, obéissez et ne discutez pas. — Qu ave* ‘tou* à m'ordonner? demaa J a Ixaufi manu avec soumission, — Je. Vf Kl que tu fusse# parvenir ce billet à madame de Roche* maure. — Quand ? — Avant une heure. — Faut-il | aller moi-même? — Aon ; il est mime nécessite qu'elle ne sache pas tToù il j rient... — J'ai tin homme sous la main, répondit Kaulïmann. — Où est-il? — Chef moi. — Fti hieii, allons cher loi, je lui ferai la leçon, n Or, le bihet que le Marseillais voulait faire tenir à madame de Roi h< maure était ainsi conçu : « Si mademoiselle Armande de Vérinièrcs se souvient de la façon • presque miraculeuse dont elle a été sauvée; • Si elle a la moindre reconnaissance pour certain pmoonijp’ ■ consùlr iab!e qui a joué sa téic pour sauver la sieune, uiadaipc de » Rocbemaure mettra tout en nu.vre pour sauver le malheureux »pne homme «pu doit être fusillé demain. » 0*1 un protégé de I homme ri la ca-'sclte; et madame de Ro* chemaure doit à cette cadette son bonheur... n Avant de cacheter ce 1 illet, le Marseillais l'avait relu. « Danton lui-même s’. y tromperait, pensa-t-il. C'est son écriture à s'y un prendre... Décidément, j* tri un L en hem talent d' imitation, et j'aurais du l'exercer à fabriquer des billets de caisse. » XIV Citait le soir. La brume montait du Rhin, estompant les collines et voilant d’one jjbip grise les toits effondrés di s vieux burgs. Cependant, chose rare en automne, dans le pays allemand, la soirér était tiède comme en septembre. Une barque glissait sur le liriive , montée par un homme c| une femme, Armande cl sun jeune époux, le chevalier de Hucbemaurr. Aux dernières lueurs du crépuscule, on pouvait les voir, as.-i* à l'arrière . sc tenant par la main, sc contemplant avec extase. La brise nocturne commençait à souiller et collait In misaine, ! ■nique voile de l'embarcation. l.c chevalier tenait la hurre av«c l'insouciance de rcs navigateur» heureux qui Ont doublé le eap des Tempêtes et sont entres dutis le 1 port. Armande appuyait sa belle tête pleine de grâce cl de mélancolie aur l' épaule du chevalier. « Mais, cher époux de mon rieur, disait-elle, savez-vous que ton* avez été bien mystérieux aiec moi? Comment cela, chère âme? demanda le chevalier. — Vous êtes parti une nuit sans me prévenir. — C'esi vrai. — Vous êtes rentré en France, où la mort nous menace toujours tons. — Rah! — Et vous ave* rapporté le coffrot qui contenait la croix do l'évêque < t les débris de lu fortune do mou oncle. — Jusque-là, je un vois pas grand mystère, dit le

chevalier en riaot. — Mois comment «vez-rou» pn avoir ce coffret? - — Ce n’est pus moi qui suis allé le chercher... — Qui donc? Ut Anuaude surprise. — lin homme dont le nom va vous faire tressaillir, un homme qui vous aime toujours ardemment, ma chère Armande... — Oh ! je devine , murmura-t-clle avec une sorte d'clfroi , — lui, lui!! — • Oui, dit le chevalier, et il a risqué sa télé... — Mais comment ? — — Il a risqué sa télé en se faisant le parleur de ce coffret qui renfermait toute une correspondance royaliste. — Mou Dieu ! # — Kl il a failli être arrêté par les agents de Robespierre, son plus mortel ennemi. Heureusement, il a été prévenu à temps... — - Par qui? 00 — Par moi. » Alors le chevalier raconta à sa femme ce qui s'était passé à Auxerre. La barque descendait toujours, et le Rhin commençait à réfléchir les clochers de Coblmt2. * Où allons-nous , uma bieiKiimé? demanda Armande. — Voulez-vous virer de bord et remouler le courant? — Peu m'importe, si nous sommes ensemble! Cependant je voudrais rentrer le plus tard possible. Il me semble qu'un nous vole, aussitôt que nous ne sommes plu* seuls. — Du reste, aujourd'hui, dit le chevalier, il ur sera bruit qno de cet oventurier. — Ali ! ce pauvre diable qu’on n condamné à mort. — Je crois pourtaut iuo connaître en hommes, reprit Rochemaure. Eh bien, j'anrai* juré à première vue que c’était bien un vrai chevalier de |lléunre. — Et on va le fusiller? — Demain. — Mais c’est affreux ! — Que voulez-vous, ma chère Armande, les prinrrs sont irrités et veulent faire un exemple terrible. — Mais ne pourrait-on simplement le garder prisonnier? — Xon , il sera fusillé. » La barque descendait toujours. »* Tenez , il est là, " dit le chevalier. Et il montrait ce monument sombre et noir dont le Rhin rongeait les assise* ; et qui n’était au r<* que la prison de la ville, Calait un électeur de lle*se qui l'avait fait construire au moyen âge, et qui. ensuite, trahi par la fortune, vaioen par l'empereur qui voyait en lui un rivai , avait fini par y être enfermé, et y était mort. «Üh! l'affreuse tour! murmura Armande, qui songea, malgré elle, à la Courierÿerie, où elle ai ait passé de si luugiirs heures. — Et il est là?... — Oui... — Je voudrai* pouvoir le sanrer... — C’est impossible. — Si je demandais sa grâce! il est jeune,., peut-être est-il aimé... peut-être a-t-il une mère.» Ut la voix d' Armande était émue. u Ma pauvre chère âme , répondit le chevalier, le due de limirbon sera inflexible... — Et von* penses qu’il ne pourrai pas s'évader? » % l'n sourire mcbncoliqne vint au* lèvre* du ehc ^lier. « Regarde* ces mura noirs, percés de tneiii!: ères; voyez ce* barreaux... u El le Rhin qui gronde au-dessous... — IléluA ! — Et purs, continua le

chevalier, pour s'évader, il faut lira aidé... avoir des amis comme nous en avions à Paris... — Il est cei tain . dit Armande , que notre évasion à tous deux h été quelque chose d'étrange et de miraculeux. — Mais en jeune homme... il n'a pas un ami h Cuhlenlz... Qui doue s'intéresse à lui? C'est un espion... — Oui, mais un espion milila<r«... — Soit. F.h bien . nul ne s'intéresse à lui. Tont au contraire, il y a un sentiment général d'indignation contre lui... Il nous a pris pour dupes... * Armande murmurait toujours : « Pauvre jeune homme!... il a vingt ans à peine... et il va mourir... nh! c'est affreux! — S'évader! confina le chevalier... mais, outre que c'est à peu près impossible, il faut avoir le temps... il faut plus de vingt-quatre heure* pour préparer une évasion... et le malheureux n'a pas viogtquaire heure» à vivre, n Armande regardait toujours la grosse tour avec unp sorle d'effroi. a Connaissez-vous le major prussirn Seldiuiz ? dit le chevalier. — I.e commandant de place? — Oui, certes. — C'est un savant, nn archéologue; il sait l' histoire allemande » sur te bout du doigt, et il m'a raconté une érosion curiease qni eut lieu ici. — L'évasion d'un prisonnier renfermé dons celle tour? — Oui. l e prisonnier était un officier français. C'était au temps de la guerre de trente ans. » Le Français était tout jeune; il était cornette, et avait élà fai prisonnier sur son premier champ de bataille. Digitized by Google

« Donc, poursuivit le Marseillais, obéissez et ne discutez pas.

— Qu'avez-vous à m'ordonner? demanda Kauffmann avec soumission.

— Je veux que tu fasses parvenir ce billet à madame de Rochemaure.

— Quand?

— Avant une heure.

— Faut-il y aller moi-même?

— Non; il est même nécessaire qu'elle ne sache pas d'où il vient...

— J'ai un homme sous la main, répondit Kauffmann.

— Où est-il?

— Chez moi.

— Eh bien, allons chez toi, je lui ferai la leçon. »

Or, le billet que le Marseillais voulait faire tenir à madame de Rochemaure était ainsi conçu :

« Si mademoiselle Armande de Vérinières se souvient de la façon » presque miraculeuse dont elle a été sauvée;

» Si elle a la moindre reconnaissance pour certain personnage » considérable qui a joué sa tête pour sauver la sienne, madame de » Rochemaure mettra tout en œuvre pour sauver le malheureux » jeune homme qui doit être fusillé demain.

» C'est un protégé de l'homme *à la cassette;* et madame de Ro» chemaure doit à cette cassette son bonheur... »

Avant de cacheter ce billet, le Marseillais l'avait relu.

« Danton lui-même s'y tromperait, pensa-t-il. C'est son écriture à s'y méprendre... Décidément, j'ai un bien beau talent d'imitation, et j'aurais dû l'exercer à fabriquer des billets de caisse. »

. . . . . .

XIV

C'était le soir.

La brume montait du Rhin, estompant les collines et voilant d'une gaze grise les toits effondrés des vieux burgs.

Cependant, chose rare en automne, dans le pays allemand, la soirée était tiède comme en septembre.

Une barque glissait sur le fleuve, montée par un homme et une femme, Armande et son jeune époux, le chevalier de Rochemaure.

Aux dernières lueurs du crépuscule, on pouvait les voir, assis à l'arrière, se tenant par la main, se contemplant avec extase.

La brise nocturne commençait à souffler et enflait la misaine, unique voile de l'embarcation.

Le chevalier tenait la barre avec l'insouciance de ces navigateurs heureux qui ont doublé le cap des Tempêtes et sont entrés dans le port.

Armande appuyait sa belle tête pleine de grâce et de mélancolie sur l'épaule du chevalier.

« Mais, cher époux de mon cœur, disait-elle, savez-vous que vous avez été bien mystérieux avec moi?

— Comment cela, chère âme? demanda le chevalier.

— Vous êtes parti une nuit sans me prévenir.

— C'est vrai.

— Vous êtes rentré en France, où la mort nous menace toujours tous.

— Bah!

— Et vous avez rapporté le coffret qui contenait la croix de l'évêque et les débris de la fortune de mon oncle.

— Jusque-là, je ne vois pas grand mystère, dit le chevalier en riant.

— Mais comment avez-vous pu avoir ce coffret?

— Ce n'est pas moi qui suis allé le chercher...

— Qui donc? fit Armande surprise.

— Un homme dont le nom va vous faire tressaillir, un homme qui vous aime toujours ardemment, ma chère Armande...

— Oh! je devine, murmura-t-elle avec une sorte d'effroi, — *lui, lui!!*

— Oui, dit le chevalier, et il a risqué sa tête...

— Mais comment?

— Il a risqué sa tête en se faisant le porteur de ce coffret qui renfermait toute une correspondance royaliste.

— Mon Dieu!

— Et il a failli être arrêté par les agents de Robespierre, son plus mortel ennemi. Heureusement, il a été prévenu à temps...

— Par qui?

— Par moi. »

Alors le chevalier raconta à sa femme ce qui s'était passé à Auxerre.

La barque descendait toujours, et le Rhin commençait à réfléchir les clochers de Coblentz.

« Où allons-nous, mon bien-aimé? demanda Armande.

— Voulez-vous virer de bord et remonter le courant?

— Peu m'importe, si nous sommes ensemble! Cependant je voudrais rentrer le plus tard possible. Il me semble qu'on nous vole, aussitôt que nous ne sommes plus seuls.

— Du reste, aujourd'hui, dit le chevalier, il ne sera bruit que de cet aventurier.

— Ah! ce pauvre diable qu'on a condamné à mort.

— Je crois pourtant me connaître en hommes, reprit Rochemaure. Eh bien, j'aurais juré à première vue que c'était bien un vrai chevalier de Blémure.

— Et on va le fusiller?

— Demain.

— Mais c'est affreux!

— Que voulez-vous, ma chère Armande, les princes sont irrités et veulent faire un exemple terrible.

— Mais ne pourrait-on simplement le garder prisonnier?

— Non, il sera fusillé. »

La barque descendait toujours.

« Tenez, il est là, » dit le chevalier.

Et il montrait ce monument sombre et noir dont le Rhin rongeait les assises; et qui n'était autre que la prison de la ville. C'était un électeur de Hesse qui l'avait fait construire au moyen âge, et qui, ensuite, trahi par la fortune, vaincu par l'empereur qui voyait en lui un rival, avait fini par y être enfermé, et y était mort.

« Oh! l'affreuse tour! murmura Armande, qui songea, malgré elle, à la *Conciergerie,* où elle avait passé de si longues heures. — Et il est là?...

— Oui...

— Je voudrais pouvoir le sauver...

— C'est impossible.

— Si je demandais sa grâce! il est jeune... peut-être est-il aimé... peut-être a-t-il une mère. »

Et la voix d'Armande était émue.

« Ma pauvre chère âme, répondit le chevalier, le duc de Bourbon sera inflexible...

— Et vous pensez qu'il ne pourrait pas s'évader? »

Un sourire mélancolique vint aux lèvres du chevalier.

« Regardez ces murs noirs, percés de meurtrières; voyez ces barreaux...

« Et le Rhin qui gronde au-dessous...

— Hélas!

— Et puis, continua le chevalier, pour s'évader, il faut être aidé... avoir des amis comme nous en avions à Paris...

— Il est certain, dit Armande, que notre évasion à tous deux a été quelque chose d'étrange et de miraculeux.

— Mais ce jeune homme... il n'a pas un ami à Coblentz... Qui donc s'intéresse à lui? C'est un espion...

— Oui, mais un espion militaire...

— Soit. Eh bien, nul ne s'intéresse à lui. Tout au contraire, il y a un sentiment général d'indignation contre lui... Il nous a pris pour dupes... »

Armande murmurait toujours :

« Pauvre jeune homme!... il a vingt ans à peine... et il va mourir... oh! c'est affreux!

— S'évader! continua le chevalier... mais, outre que c'est à peu près impossible, il faut avoir le temps... il faut plus de vingt-quatre heures pour préparer une évasion... et le malheureux n'a pas vingt-quatre heures à vivre. »

Armande regardait toujours la grosse tour avec une sorte d'effroi.

« Connaissez-vous le major prussien Seldnitz? dit le chevalier.

— Le commandant de place?

— Oui, certes.

— C'est un savant, un archéologue; il sait l'histoire allemande sur le bout du doigt, et il m'a raconté une évasion curieuse qui eut lieu ici.

— L'évasion d'un prisonnier renfermé dans cette tour?

— Oui. Le prisonnier était un officier français. C'était au temps de la guerre de trente ans.

» Le Français était tout jeune; il était cornette, et avait été fait prisonnier sur son premier champ de bataille.

The text on this page is estimated to be only 26.11% accurate

100 LES MASQUES nOUGES. « Blond et rose comme une femme, il n’avait de viril qu’une petite moustache naissante. • De plus , il était mince , fluet et de petite taille. a Dans son enfance on l'avait souvent habillé en fille. » Les Impériaux étaient fort irrités contre les Français, et le régime que l'on imposait aux prisonniers était dnr... • Lejeune Français, depuis son entrée en prison, n’avait vu Ame qni vivo , hormis le gouverneur et un geôlier qui lui apportait des aliments chaque jour. a Le gouverneur était vieux; il était dur et farouche. » Mais il avait une fille jeune , belle <fl sensible. » Comment le bran prisonnier et la jeune fille parvinrent-ils à se voir et à s’aimer? » Le major Seldnilz ne le sait que vaguement. Mai ce qu’il sait bien, c’est que, nn soir, la fille du gouverneur pénétra dans la cellule du prisonnier. Elle portait un paquet de hardes et nn rasoir. « — Prenez ces vêlements de femme et coupez vos moustaches , lui dit-elle , vous allez sortir, a — Sortir ! « > — Oui , avec moi, • — Mais comment? ‘a -—J'ai, depuis hier soir, une nouvelle femme de chambre. . — Ah ! a — Personne ne l'a vne, pas même les guichetiers, a — Mais relui qui m'apporte à manger ? a — Je l'ai gagné à prix d’or, a — Mais, votre père? a — Il est absent. » » — Le prisonnier s'habilla, coupa ses moustaches et sortit vêtu en femme à la suite de la jeune fille, qui allait faire un tour de barque sur le Rhin, a Armande se prit à sourire, u F.t la barque? dit-elle. — U barque s'rn alla jusqu'en Hollande. — Où ils se marièrent, n'est-ce pas? — Naturellement, a Comme le chevalier achevait, son attention fut attirée par nn léger bruit qni se faisait snr le fleuve. En même temps, il upcrçnt quelque chose qni s'agitait entre deux eaux. C'était un boumir à la nage , qni se dirigeait vers l’embarcation d’ Armande et du chevalier. « Que nous veut cet homme? fit la jeune femme avec effroi. — C'est quelque pécheur à bout de forces, sans doute. — Xon... regardez* il noua fait des signes... Tenez, il appelle. ..a En effet , le nageur, qui était loin encore , cria en allemand : « Attende»! je veux vous parler!... a Le chevalier donna un coup de barre et se dirigea vers le nageur, qui fendait l'eau et coupait le courant avec énergie. Quand cel homme ne fut plus qn'à deux pas, Armande et le chevalier reconnurent avec étonnement qu'il avait le visage noirci. Entre scs dents était quelque chose de blanc, — une lettre. Il arriva jusqn'A la barque, se hissa hors de l’eau en saisissant le bordage A doux mains, laissa tomber la lettre aux pieds de la' jeune femme; puis il licha le bordage, plongea et

disparut, pour reparaître , un instant après , A vingt brasses eu aval. Le chevalier et Armande se regardèrent avec étonnement. Le jour n'existait plus qu'à l'état de vague crépuscule, et nn lynx n'aurait pu déchiffrer les caractères qui couvraient la lettre si mystérieusement apportée. Heureusement une lumière brillait sur le Rhin . en amont. C'était nac grosse barque ronde, de celles qui descendent de Mayence à Dusseldorf chargées de suif et de graines oléagineuses , et qui ont une lanterne à leur proue. Le chevalier héla le patron; le patron jeta une corde. A l'aide de celte corde , la petite barque accosta la grande et se trouva dans le cercle lumineux décrit par la lanterne. Alors Armande ouvrit la lettre cl la lut en jetant un cri. « Qu'esl-oe donc? fit le chevalier surpris. — Tenez, lisez... a Elle lui lendit le billet, ajoutant : a Connaissez- vous son écriture? — Oui. — Est-ce bîen cela? — Oui, dit le chevalier trompé par la ressemblance. — Ainsi, c'est loi qui nous écrit? — Oui. — C'pst lui qui veut sauver le prisonnier?... Eh bien, s'écria Armande , on le sauvera ? — Mais , est-ce possible? * Armande ent an fier sourire : « Ce que femme veut. Dieu le vent! dit-elle. Rentrooa... — Que voulez-vous faire? — Aller m'habiller. — Et pnis? — Et puis aller me jeter aux pieda du duc de Ronrbon et lai demander la gr&ce du prisonnier. — El s'il vous refuse? — Eh bien, nous verrons... • Le chevalier vira de bord et orienta sa voile. Le vent soufflait de l'ouest et avait fraîchi. La voile t'enfla, la barque remonta, rapide, le rapide courant du fleuve. En moios d'une heure, elle venait s'échouer daus une petite anse pratiquée au-dessous des jardins en amphithéâtre qni serraient de ceinture à la blanche maison d'Armande. Un domestique attendait sur le seuil. « Monsieur, dil-il au chevalier, un homme' à cheval que je ne connais pas est venu tout à l'heure. — Comment est-il? — Grand, fort, et il cachait son visage avec soin. — Que t'a-l-il dit? — I] m'a remis un billet pour vous. — Où est-il? — - I* voilà. — Tout cela est fort singulier, murmura le chevalier qui m fit apporter un flambeau. Le billet était de la même écriture que celui qu'avait reçu Armandi*. Il était sans signature comme l'autre, et ne contenait que déni lignes : « Ne demandez pas la grâce du prisonnier, mais tAcbez d'obtenir nn sursis. » * Oui, c'est bien lui qni a écrit cela!... murmura le chevalier.— Un sursis!... comment l'obtenir? — Je l'obtiendrai , dit Armande. — Mais... comment? — N'esl-ce pas demain ma fête? — C'est juste. Eh bien? — Eh bien... attendez., et venez avec moi... voua verrez.,. • Armande de Vérinières, devenue madame de Rochematire, se fit babiller comme si elle eût été à Versailles , et qu'elle eût dû assister au jeu de la reine. Elle mit une

coquetterie sans égale à se faire plas belle que jamais. F.t elle dit à son mari : • Venez! je veux séduire le duc de Bourbon... je veux sauver le prisonnier ! Partons!.,. « XV L'échafaud dressé là-bas, an bord de la Seine, élevant ses bras rouges par les soirées remplie» de brume, l'incendie de leurs palais, le pain amer de l'exil, rien ne les avait corrigés. Versailles avait émigré, voilà tout. Les préjugés altiers, les habitudes de cour, l'étiquette, l'insouciance dn lendemain et le souci du jour avaient suivi. A Coblenlx, comme à Chantilly et à Versailles, les grandes traditions de la cour de France continuaient à régner, tandis que la république faisait face à l'Europe coalisée, avec des soldats en haillons, chaussés de sabots. En vain l'armée de Coudé campait-elle aux portes de Coblentx; en vain les avant-postes dn général Custinc étaient-ils à quatre ou cinq portées de canon à peine. On ne pénétrait pas plus facilement auprès des princes que s'ils avaient été dans leur somptueuse demeure de Chantilly. Chaque soir, chez M. le duc de Bourbon, qui se trouvait alors seul à Coblenlx. on jouait et l'on dansait comme si de rien n'était. On venait chez Son Altesse Royale en rigonreox habit de cour. Les femmes étaient étincelantes de diamants. Il s'y trouvait de* poètes, courtisans do malheur, qui rimaient agréablement de* madrigaux. Il était expressément défendu de parler politique ; on devait ignorer que la république existât , croire que Robespierre était un mythe, et Daolon an eroquemilaiue inventé pour effrayer les enfanta. Digitized by Google

» Blond et rose comme une femme, il n'avait de viril qu'une petite moustache naissante.

» De plus, il était mince, fluet et de petite taille.

» Dans son enfance on l'avait souvent habillé en fille.

» Les Impériaux étaient fort irrités contre les Français, et le régime que l'on imposait aux prisonniers était dur...

» Le jeune Français, depuis son entrée en prison, n'avait vu âme qui vive, hormis le gouverneur et un geôlier qui lui apportait des aliments chaque jour.

» Le gouverneur était vieux; il était dur et farouche.

» Mais il avait une fille jeune, belle et sensible.

» Comment le beau prisonnier et la jeune fille parvinrent-ils à se voir et à s'aimer?

» Le major Seldnitz ne le sait que vaguement. Mai ce qu'il sait bien, c'est que, un soir, la fille du gouverneur pénétra dans la cellule du prisonnier. Elle portait un paquet de hardes et un rasoir.

« — Prenez ces vêtements de femme et coupez vos moustaches, lui dit-elle, vous allez sortir.

» — Sortir!

» — Oui, avec moi,

» — Mais comment?

» — J'ai, depuis hier soir, une nouvelle femme de chambre.

» — Ah!

» — Personne ne l'a vue, pas même les guichetiers.

» — Mais celui qui m'apporte à manger?

» — Je l'ai gagné à prix d'or.

» — Mais, votre père?

» — Il est absent. »

» — Le prisonnier s'habilla, coupa ses moustaches et sortit vêtu en femme à la suite de la jeune fille, qui allait faire un tour de barque sur le Rhin. »

Armande se prit à sourire.

« Et la barque? dit-elle.

— La barque s'en alla jusqu'en Hollande.

— Où ils se marièrent, n'est-ce pas?

— Naturellement. »

Comme le chevalier achevait, son attention fut attirée par un léger bruit qui se faisait sur le fleuve. En même temps, il aperçut quelque chose qui s'agitait entre deux eaux. C'était un homme à la nage, qui se dirigeait vers l'embarcation d'Armande et du chevalier.

« Que nous veut cet homme? fit la jeune femme avec effroi.

— C'est quelque pêcheur à bout de forces, sans doute.

— Non... regardez! il nous fait des signes... Tenez, il appelle...»

En effet, le nageur, qui était loin encore, cria en allemand :

« Attendez! je veux vous parler!... »

Le chevalier donna un coup de barre et se dirigea vers le nageur, qui fendait l'eau et coupait le courant avec énergie.

Quand cet homme ne fut plus qu'à deux pas, Armande et le chevalier reconnurent avec étonnement qu'il avait le visage noirci. Entre ses dents était quelque chose de blanc, — une lettre.

Il arriva jusqu'à la barque, se hissa hors de l'eau en saisissant le bordage à deux mains, laissa tomber la lettre aux pieds de la jeune femme; puis il lâcha le bordage, plongea et disparut, pour reparaître, un instant après, à vingt brasses en aval.

Le chevalier et Armande se regardèrent avec étonnement.

Le jour n'existait plus qu'à l'état de vague crépuscule, et un lynx n'aurait pu déchiffrer les caractères qui couvraient la lettre si mystérieusement apportée.

Heureusement une lumière brillait sur le Rhin, en amont. C'était une grosse barque ronde, de celles qui descendent de Mayence à Dusseldorf chargées de suif et de graines oléagineuses, et qui ont une lanterne à leur proue.

Le chevalier héla le patron; le patron jeta une corde.

A l'aide de cette corde, la petite barque accosta la grande et se trouva dans le cercle lumineux décrit par la lanterne.

Alors Armande ouvrit la lettre et la lut en jetant un cri.

« Qu'est-ce donc? fit le chevalier surpris.

— Tenez, lisez... »

Elle lui tendit le billet, ajoutant :

« Connaissez-vous *son* écriture?

— Oui.

— Est-ce bien cela?

— Oui, dit le chevalier trompé par la ressemblance.

— Ainsi, c'est lui qui nous écrit?

— Oui.

— C'est lui qui veut sauver le prisonnier?... Eh bien, s'écria Armande, on le sauvera!

— Mais, est-ce possible? »

Armande eut un fier sourire :

« Ce que femme veut, Dieu le veut! dit-elle. Rentrons...

— Que voulez-vous faire?

— Aller m'habiller.

— Et puis?

— Et puis aller me jeter aux pieds du duc de Bourbon et lui demander la grâce du prisonnier.

— Et s'il vous refuse?

— Eh bien, nous verrons... »

Le chevalier vira de bord et orienta sa voile.

Le vent soufflait de l'ouest et avait fraîchi. La voile s'enfla, la barque remonta, rapide, le rapide courant du fleuve. En moins d'une heure, elle venait s'échouer dans une petite anse pratiquée au-dessous des jardins en amphithéâtre qui servaient de ceinture à la blanche maison d'Armande.

Un domestique attendait sur le seuil.

« Monsieur, dit-il au chevalier, un homme à cheval que je ne connais pas est venu tout à l'heure.

— Comment est-il?

— Grand, fort, et il cachait son visage avec soin.

— Que t'a-t-il dit?

— Il m'a remis un billet pour vous.

— Où est-il?

— Le voilà.

— Tout cela est fort singulier, murmura le chevalier qui se fit apporter un flambeau.

Le billet était de la même écriture que celui qu'avait reçu Armande. Il était sans signature comme l'autre, et ne contenait que deux lignes :

« Ne demandez pas la grâce du prisonnier, mais tâchez d'obtenir un sursis. »

« Oui, c'est bien lui qui a écrit cela!... murmura le chevalier. — Un sursis!... comment l'obtenir?

— Je l'obtiendrai, dit Armande.

— Mais... comment?

— N'est-ce pas demain ma fête?

— C'est juste. Eh bien?

— Eh bien... attendez... et venez avec moi... vous verrez... »

. . . . . .

Armande de Vérinières, devenue madame de Rochemaure, se fit habiller comme si elle eût été à Versailles, et qu'elle eût dû assister au jeu de la reine.

Elle mit une coquetterie sans égale à se faire plus belle que jamais.

Et elle dit à son mari :

« Venez! je veux séduire le duc de Bourbon... je veux sauver le prisonnier! Partons!... »

XV

L'échafaud dressé là-bas, au bord de la Seine, élevant ses bras rouges par les soirées remplies de brume, l'incendie de leurs palais, le pain amer de l'exil, rien ne les avait corrigés.

Versailles avait émigré, voilà tout. Les préjugés altiers, les habitudes de cour, l'étiquette, l'insouciance du lendemain et le souci du jour avaient suivi. A Coblentz, comme à Chantilly et à Versailles, les grandes traditions de la cour de France continuaient à régner, tandis que la république faisait face à l'Europe coalisée, avec des soldats en haillons, chaussés de sabots.

En vain l'armée de Condé campait-elle aux portes de Coblentz; en vain les avant-postes du général Custine étaient-ils à quatre ou cinq portées de canon à peine.

On ne pénétrait pas plus facilement auprès des princes que s'ils avaient été dans leur somptueuse demeure de Chantilly.

Chaque soir, chez M. le duc de Bourbon, qui se trouvait alors seul à Coblentz, on jouait et l'on dansait comme si de rien n'était.

On venait chez Son Altesse Royale en rigoureux habit de cour. Les femmes étaient étincelantes de diamants. Il s'y trouvait des poëtes, courtisans du malheur, qui rimaient agréablement des madrigaux. Il était expressément défendu de parler politique; on devait ignorer que la république existât, croire que Robespierre était un mythe, et Danton un croquemitaine inventé pour effrayer les enfants.

The text on this page is estimated to be only 26.89% accurate

ES MASQUES ROUGES. 101 La galanterie française voulait que lea hommes qui s étaient battu* le matin fussent le soir chaussé* de bu de soie. l.a noblesse française, en un mot, avait l'air de ae trouver à CoblenU comme eo un déplacement de chasse. Son Altesse Royale , vers oeuf heures do soir, jouait tranquillement au bosion. Elle avait pour partenaire U marquis de Monlaodou et le jeune duc de Clioiseul , plus un tout jeune homme, le marquis d Eperosy, qui s'occupait on peu plu* des beaux yeux de la belle madame de Rochemaure que du jeu qu'il avait dans le* mains. Comme le prince avait précisément le jruoc marquis pour partenaire, et que la partie était aux trois quart* perdue, grâce aux distraction* du jeune bouinte, il Goit par s'en apercevoir et lui dit : u Mon cher monsieur d Ept-rnay, priez donc madnme de Rochemaure, qui ne songe nullement à vous, de prendre voire jeu. Le raarqui* d'Epernay, qui n'avait que dix-huit an*, rougit jusqu'au blanc des yeux. Le prince continua : ■ V'ons la regarderez tout à votre aise ; et comme elle ne s'occupera point de vous, elle sera tout k ma partie. » La belle madame de Rochemaure , c'est-à-dire Armande de Vérinières, se leva souriante et vint se placer tout debout devant le prince. ■ Votre Altesse Royale , dit-elle , se fait , je crois , quelques illusions. — - Sur quoi, chère belle? — Sur mon habileté au jeu. -— Oh ! nenui ! répliqua le prince en souriaot ; j'ai suivi votre dernière parlic, il y a trois jours, vous jouez à ravir... — Mais je perdrai ce soir, monseigoeur. — Bah! — Aussi vrai que j'ai l'honneur d'enlendre Votre Altesse m'adresser la parole. — Et pourquoi donc perdriez-vous? — Parce que je suis triste, monseigneur. — - Mois voire tristesse a un motif. . . — Oui, c'est demain ma fêle. » La réponse était si bizarre que le prince laissa tomber ses cartes. « Chère petite bqjje, dit-il, je n'ai jamais joué, même à Chantilly où l'on jouait la comédie, à deviner les charades. — Ce n'est pas une charade, monseigneur. — Qu'est-ce donc? — Une légende. — Oh! ob! — - Une légende qui revit et qoi, pour la troisième fois, portera malheur à ma race. — Décidément, messieurs, dit le prince en posant ses cartes, je crois que nous ferons bien d'écouter la légende de madame de Rocbemaure; c'est certainement plus amusaul que le boston. — A quoi bon ? fit Armande avec mélancolie , je craindrais de fatiguer Votre Altesse. — Xon, noo, chère belle... Asseyez-vous là... près de moi... et narrez-nous voire légende. — C'est une tradition de famille , monseigneur. — Eb bien, dites- du us-la. ■ Armande échaogea

un regard et un sourire avec le chevalier de Rochemaure. • * Monseigneur, dit-elle, mon arrière-grand'mère 'vivait au temps du roi Louis XIII , et elle avait eo pour témoin de son mariage Son Eminence le cardinal de Richelieu. * Le terrible cardinal, Voire Altesse le sait, n'a jamais fait grâce à personne. " Mon aïeule habitait un château sur les bords du Rhône, aujessous de Lyon , au pied des montagnes du Vb'arais. » Elle avait vingt-deux ans et une année de mariage. * Un soir, deux barques, remontant le Rhône, vinrent s'arrêter tous les murs du ch&teau. * L'une de ces barque* contenait deux jeune* hommes au noble visoge, au front pâle, aux yeux pleins d'éclair* : ils étaient enchaînés comme des bétes fauves. ■ L'autre barque transportait un vieillard aux yeux caves et ardents , aux jones amaigries, véln d'une robe rouge. * Ces hôtes étranges reçurent l'hospitalité dans le château de mon Aïeule. * Ou nommait 1rs deux premiers MM. Cinq-Mars et de Thon. » Ou frissonnait au nom du troisième : c'était le cardinal de Ri ebelieu. ■ Lorsque mon aïeule apprit le but de ce sinistre voyage, lorsqu'elle sut pourquoi la terrible Eminence remontait le Rhône, traînant ses deux prisonniers à sa suite , elle se jeta à se* genoux et implora leur grâce. m Le cardinal fut inflexible. * Alors elle le supplia de surseoir de quarante-huit heures à l'exécution. » — Monseigneur, disait-elle , c'est demain ma ffte , et tell me portera malheur, bien sûrement , si des hommes qui oot logé sous mon toit perdent leur tète un pareil jour. » Le cardinal fut insensible aux supplicatioos de madame de Viv rinières. » Les deux têtes tombèrent à Lyon le lendemain. r soir même, mon aïeule mourut subitement. — Mais votre légende est pénible, madame! s'écria le duc dl Bourbon. — Attendez, monseigneur... — Comment! ce n'est pas fini? — - Il y a un second chapitre. — Ah!» Et le duc fronça le sourcil. u Mais, reprît Armande, je ne veux point attrister Votre Altesse Royale... — Du tout, continuez, ma chère belle. — Votre Altesse T ordonne? — Je vous eu prie. » Armande continua : « Mon grand-père a été tué en duel à vingt ans , le jonr de sa fêle, parce que ce jour-là même le chevalier de la Barre fut rompu vif pour crime d'irréligion. Le chevalier de la Barre avait été l'hôte de mon graud-père. . . — Eh bien, madame, fit le duc qui commençait à deviner, où voulez-vous en venir? — Monseigneur, je crois aux tradition* fatales qui poursuivent une race. — Quelle folie ! — Demain, poursuivit courageusement Armande, on fusillera le prisonnier français qui avait pris le nom de chevalier de Bléoore, demain , jour de ma fêle — Eh bien , j'ai la conviction , monseigneur, que M. de Rochemaure sera tué à la première

rencontre des troupes de Votre Altesse Royale avec les années de la république. n Le duc fit un mouvement snr sou siège ; puis il promena autour de lui un regard calme et froid qui glaça tout le monde. Seule, Armande supporta ce regard. « Madame, dit-il enfin, si vous me demandiez la grâce de ce misérable imposteur, de cet espion... dussé-jn voir tomber les meilleurs gentilshommes de France à mes côtés, sur le cbtmp de bataille, je vous réfuterais celle grâce. Mais s'il ne s'agit que d'un sursis , je veux bien vous l'accorder. » Armande échangea un nouveau et rapide regard avec son mari. Ce regard voulait dire : s II est sauvé ! • Presque à l'heure même où madame de Rochemaure obtenait un sursis de deux jours à l'exécution du capitaine Nicolas Petit-Jean, ce dernier rêvait fort mélancoliquement dans sa prison aux grau* deurs et aux misères de ce monde. • Allons, mon vieux, se disait-il , too compte est bon... tu seras fusillé demain. Une belle mort, du reste, mais qui vient un peu tôt.... Ce diable de citoyen Robespierre m'a-Lil assez entortillé? ri le Marseillais donc! ob! la canaille! * Le lieu où Nicolas Petit-Jean attendait son heure dernière était une cellule de huit pieds carrés, située au troisième étage de la loor, — c'est-à-dire à quatre-vingts pieds au-dessus dn Rhin. Elle prenait jour par une croisée unique donnant sur le fleuve. Cette croisée était grillée par trois barreaux de fer de l'épaisseur du bras, et profondément scellés su soufre dans la pierre de taille. Le Rhin murmurait en bas avec un bruit sinistre. Le prisonnier avait placé son unique chaise au-dessous de la meurtrière ; il était monté dessus , s'elait cramponné aux barreaux , et avait essayé de voir an dehors... Mais la terre ne lui était point apparue ; i! n'avait vu que la ciel gris dans lequel se croisaient de grandes cigogne* blanches. Digitized by Google

La galanterie française voulait que les hommes qui s'étaient battus le matin fussent le soir chaussés de bas de soie. La noblesse française, en un mot, avait l'air de se trouver à Coblentz comme en un déplacement de chasse.

Son Altesse Royale, vers neuf heures du soir, jouait tranquillement au boston. Elle avait pour partenaire le marquis de Montandon et le jeune duc de Choiseul, plus un tout jeune homme, le marquis d'Epernay, qui s'occupait un peu plus des beaux yeux de la belle madame de Rochemaure que du jeu qu'il avait dans les mains.

Comme le prince avait précisément le jeune marquis pour partenaire, et que la partie était aux trois quarts perdue, grâce aux distractions du jeune homme, il finit par s'en apercevoir et lui dit :

« Mon cher monsieur d'Epernay, priez donc madame de Rochemaure, qui ne songe nullement à vous, de prendre votre jeu.

Le marquis d'Epernay, qui n'avait que dix-huit ans, rougit jusqu'au blanc des yeux.

Le prince continua :

« Vous la regarderez tout à votre aise; et comme elle ne s'occupera point de vous, elle sera tout à ma partie. »

La belle madame de Rochemaure, c'est-à-dire Armande de Vérinières, se leva souriante et vint se placer tout debout devant le prince.

« Votre Altesse Royale, dit-elle, se fait, je crois, quelques illusions.

— Sur quoi, chère belle?

— Sur mon habileté au jeu.

— Oh! nenni! répliqua le prince en souriant; j'ai suivi votre dernière partie, il y a trois jours, vous jouez à ravir...

— Mais je perdrai ce soir, monseigneur.

— Bah!

— Aussi vrai que j'ai l'honneur d'entendre Votre Altesse m'adresser la parole.

— Et pourquoi donc perdriez-vous?

— Parce que je suis triste, monseigneur.

— Mais votre tristesse a un motif...

— Oui, c'est demain ma fête. »

La réponse était si bizarre que le prince laissa tomber ses cartes.

« Chère petite belle, dit-il, je n'ai jamais joué, même à Chantilly où l'on jouait la comédie, à deviner les charades.

— Ce n'est pas une charade, monseigneur.

— Qu'est-ce donc?

— Une légende.

— Oh! oh!

— Une légende qui revit et qui, pour la troisième fois, portera malheur à ma race.

— Décidément, messieurs, dit le prince en posant ses cartes, je crois que nous ferons bien d'écouter la légende de madame de Rochemaure; c'est certainement plus amusant que le boston.

— A quoi bon? fit Armande avec mélancolie, je craindrais de fatiguer Votre Altesse.

— Non, non, chère belle... Asseyez-vous là... près de moi... et narrez-nous votre légende.

— C'est une tradition de famille, monseigneur.

— Eh bien, dites-nous-la. »

Armande échangea un regard et un sourire avec le chevalier de Rochemaure.

« Monseigneur, dit-elle, mon arrière-grand'mère vivait au temps du roi Louis XIII, et elle avait eu pour témoin de son mariage Son Eminence le cardinal de Richelieu.

» Le terrible cardinal, Votre Altesse le sait, n'a jamais fait grâce à personne.

» Mon aïeule habitait un château sur les bords du Rhône, au-dessous de Lyon, au pied des montagnes du Vivarais.

» Elle avait vingt-deux ans et une année de mariage.

» Un soir, deux barques, remontant le Rhône, vinrent s'arrêter sous les murs du château.

» L'une de ces barques contenait deux jeunes hommes au noble visage, au front pâle, aux yeux pleins d'éclairs : ils étaient enchaînés comme des bêtes fauves.

» L'autre barque transportait un vieillard aux yeux caves et ardents, aux joues amaigries, vêtu d'une robe rouge.

» Ces hôtes étranges reçurent l'hospitalité dans le château de mon aïeule.

» On nommait les deux premiers MM. Cinq-Mars et de Thou.

» On frissonnait au nom du troisième : c'était le cardinal de Richelieu.

» Lorsque mon aïeule apprit le but de ce sinistre voyage, lorsqu'elle sut pourquoi la terrible Eminence remontait le Rhône, traînant ses deux prisonniers à sa suite, elle se jeta à ses genoux et implora leur grâce.

» Le cardinal fut inflexible.

» Alors elle le supplia de surseoir de quarante-huit heures à l'exécution.

» — Monseigneur, disait-elle, c'est demain ma fête, et cela me portera malheur, bien sûrement, si des hommes qui ont logé sous mon toit perdent leur tête un pareil jour.

» Le cardinal fut insensible aux supplications de madame de Vérinières.

» Les deux têtes tombèrent à Lyon le lendemain.

» Le soir même, mon aïeule mourut subitement.

— Mais votre légende est pénible, madame! s'écria le duc de Bourbon.

— Attendez, monseigneur...

— Comment! ce n'est pas fini?

— Il y a un second chapitre.

— Ah! »

Et le duc fronça le sourcil.

« Mais, reprit Armande, je ne veux point attrister Votre Altesse Royale...

— Du tout, continuez, ma chère belle.

— Votre Altesse l'ordonne?

— Je vous en prie. »

Armande continua :

« Mon grand-père a été tué en duel à vingt ans, le jour de sa fête, parce que ce jour-là même le chevalier de la Barre fut rompu vif pour crime d'irréligion. Le chevalier de la Barre avait été l'hôte de mon grand-père...

— Eh bien, madame, fit le duc qui commençait à deviner, où voulez-vous en venir?

— Monseigneur, je crois aux traditions fatales qui poursuivent une race.

— Quelle folie!

— Demain, poursuivit courageusement Armande, on fusillera le prisonnier français qui avait pris le nom de chevalier de Blénure, demain, jour de ma fête.... Eh bien, j'ai la conviction, monseigneur, que M. de Rochemaure sera tué à la première rencontre des troupes de Votre Altesse Royale avec les armées de la république. »

Le duc fit un mouvement sur son siége; puis il promena autour de lui un regard calme et froid qui glaça tout le monde.

Seule, Armande supporta ce regard.

« Madame, dit-il enfin, si vous me demandiez la grâce de ce misérable imposteur, de cet espion... dussé-je voir tomber les meilleurs gentilshommes de France à mes côtés, sur le champ de bataille, je vous refuserais cette grâce. Mais s'il ne s'agit que d'un sursis, je veux bien vous l'accorder. »

Armande échangea un nouveau et rapide regard avec son mari. Ce regard voulait dire :

« Il est sauvé! »

. . . . . .

Presque à l'heure même où madame de Rochemaure obtenait un sursis de deux jours à l'exécution du capitaine Nicolas Petit-Jean, ce dernier rêvait fort mélancoliquement dans sa prison aux grandeurs et aux misères de ce monde.

« Allons, mon vieux, se disait-il, ton compte est bon... tu seras fusillé demain. Une belle mort, du reste, mais qui vient un peu tôt.... Ce diable de citoyen Robespierre m'a-t-il assez entortillé? et le Marseillais donc! oh! la canaille! »

Le lieu où Nicolas Petit-Jean attendait son heure dernière était une cellule de huit pieds carrés, située au troisième étage de la tour, — c'est-à-dire à quatre-vingts pieds au-dessus du Rhin. Elle prenait jour par une croisée unique donnant sur le fleuve. Cette croisée était grillée par trois barreaux de fer de l'épaisseur du bras, et profondément scellés au soufre dans la pierre de taille.

Le Rhin murmurait en bas avec un bruit sinistre.

Le prisonnier avait placé son unique chaise au-dessous de la meurtrière; il était monté dessus, s'était cramponné aux barreaux, et avait essayé de voir au dehors...

Mais la terre ne lui était point apparue; il n'avait vu que le ciel gris dans lequel se croisaient de grandes cigognes blanches.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.46% accurate

LES MASQUES BOUGES. 102 • I* citoyen Rnhespierre, continua-t-il. a beau être une manière, de roi de France, il ne me tirera poir.t d'ici. Et c'en! demain... Ob' col étrange tout de même! Je suis allé sur des champ» de bataille où les halle» pleuraient, et ça m'était égal... Hier encore, ou milieu du coàihat, uion cœur n'a pas battu plus litc... Eh bien, voilà que je suis ému... que j'ai peur... c'est donc bien dur de mourir? Ma pauvre bonne femme de mère* comme tu as bien fait de t'en aller un beau malin... Si tu virais encore et qu'ou vint té dire que ton Nicolas a été lusillé, lu en pleurerais toutes les larmes de tu» corps... Os gredins d'aristocrate*. . ils m'ont refusé une pipe r-l du tabac!. .. Qu'il* me fusillent, c'est leur droit! mais pourquoi ui'eiupéchi-nt-il» de fumer? Je n'ai pas vécu à Versailles, moi. Je suis ii u enfant du carré Saint-Mar lin un gamin de Paris, quoi! Je n'ai jamais fait la cour aux duchesses... quVst-ce que ça leur fuit donc que je fume? Pour un condamué u mort, la tir u du pris, sacrebleu! Ele vaut cher à nipsure qu'elle diminue' l'nc heure, quand il vous en reste à, peine doute, ça vaut bien quarante livres... Kh bien, je donne quatre-vingts livres, c'est-à-dire dent heures de rua vie , si on veut nir luis .-er fumer une pipe et me fusiller à dix heures au lieu de midi ! * Comme il monologuait ainsi, le capitaine Nicolas Petit- Jean entendis du bruit derrière la porte de sa cellule. l.a clef tournait dans lu serrure, les verrous glissaient sur leurs pilot. *. lai porte s'ouvrit. lu* capitaine descendit de »a chaise et se retourna, lu homme entra. L'émit le geôlier. Ce geôlier était coiffé d'un bonml de laine qui descendait sur scs feu*. Il avait à la main urTpain rl une cruche d'eau, u Voilà votre souper,- capitaine , <• dil-il eu français. Kl comme il ai ait ferme la porte eu cal nuit, il posa sa lampe sur la table, qui était lu seul meuble de In cellule. Eu même temps, il ôta son bonnet. I.c capitaine poussa un tri : i* Joseph Saumrnin ! » C'était, en effet, le smis-ol licier fugitif cl voleur, métnnmrpliosé ne marchand de tabac sous le nom de Kau.i manu , et qui maintenant rrmpliMiait les fonctions de geôlier. « Toi! dit le capitaine. — Moi ! ■ dit Kauffmann. El il salua. u Ah! misérable! s'écria le condamné à mort qui voulut s'élancer sur lui , c'e»t loi qui m'as perdu ! — C'est moi qui le sauverai. « répondit l'excellent KaufTiiiaiin. El il tira un pistolet de sa poche par mesure de prudence, ajoutant : u Je n'aime pas les querelles, et si mon ancien sergent aux gardet-françaiscs n'iit pus raisonnable, je lui brûlerai la cervelle. » le capitaine écuiiiail de rage, « Que me veux-tu? lit-il.

— Te parler. — J’écoute... — Figure-toi, reprit Katiffmniin d’un tou dégogé, figure-toi que je suis beau-frère avec le guichetier de la prison. C’est le propre frère de ma fciuuie. — Ah! — Il m’a invité à souper aujourd’hui, quand il a su que c'était mm qui tarais fait arrêter... — F.ri bien ? — Alors j’ai voulu causer un peu avec toi, cl j’ai pris sa placp pour l'apporter Ion souper. - — Ah! tu veux causer avec moi? — Oui. — Et dans quel but? — Je suis chargé d'une commission pour toi. — ■ Pur qui? — Par ton ancien domestique. — l.o Marseillais? — Justement. — Après? dit froidement le capitaine. — Tu crois être fusillé demain? — Pâme ! ça n»Vn a tout l’air. . . — Moi , je ne crcis pas. » Ces mots, prononcés froidement, lireut battre le cœur do i.yilaine. Kuuhmuuu ajouta : « Quand je aérai parti . tu couperas Ion pain par le milieu , et lu y trouveras sans doute quelque chose qui t intéressera... • Et Kauflmaim reprit sa lampe et s'eo alla. XVI Le prisonnier s’empara du pain, et le tourna et le retourna plusieurs fois dans sa main avant d’oser l'enfanter. Enfin il remarqua qu’un morceau de la croûte avait été enlevé, pui- habilement rapporté. Le morceau . qu'il fit sauter de nouveau, recouvrait eue cavité. De lu cavité s'év happa un petit objet blanc qui tomba uns pieds du prisonnier. Le capitaine laissa le pain sur la table et s’empara de l'objet blanc. L’était un morceau de papier qui recouvrait un petit outil, qu'au toucher ie capitaine reconnut pour un ressort de montre. - Hou! »c dit-il, je comprends... voila pour scier nn barreau. Mois il faudra du temps.... et ce n'est pas trop qa’y passer la nmt tout entière. n L'obscurité dau» laquelle KaufTnianu . en se retirant, l'avait laissé, ne lui permettait point de voir si le papier qui enveloppait le ressort de montre était ou non couvert de caractères; mai» la chosè était probable. lYol-êtrc ce papier lui indiquait-il le salut. IVut-étre aussi lui disait-il de se hâter, Cependant Kaofl'mann ue lui avuil-il pas dit qu'il ne serait pas füsifié lo lendemain? Certes, en ce moment le capitaine eût donné tout ce qu’il possédait nu mon ’e pour nn bout de chandelle ou 1rs étincelles d'un Briquet. Mais il n'avait ni briquet ni chandelle. Il loi falluit attendre le jour, — c'est-à-dire quatre ou cinq heures encore. Mais Nicolas Petit-Jean n’étuit pas enfant de Pmi» pour rien. Il ne tergiversait jamais longtemps, et il ai ail bientôt pris une résolution i< Scions toujours un barreau, dit-il. Quand ce sera fait, noua ne serons pas loin du point «lu jour. * Il scira précieusement le billet dans la poche de sa reste, puis il poilu la table sous la uiourtrièrr. posa la citai» sur la table et s'y établit commodément. A relie hauteur, il pouvait passer un de se* bras autour des barreaux et manœuvrer de l’autre son ressort de montre.

Scier un barreau de fer de l'épaisseur du bras arec un ressort de montre! Voila cp que les prisonniers seuls comprendront. Ce fut pointant ce que le capitaine entreprit bravrmcnl, patiemment. Il travailla toute la nuit , ne s’arrêtant que pour essuyer 1rs goutte» de sueur qui perlaient à son front. I uliii, nn i.iyun blanc courut à l'horizon, puis ce rayon grandit, et le jour vint. I.e prisonnier regarda son ouvre. Le barreau était aux deux lies» •cié, mai* fl tenait encore. Alors il s'empara du papier el Ip déplia avec avidité. L'était un billet du Marseillais : » On tiavatllc à le sauver. On y parviendra. Par quels moyens? ■ Jp ne sais encore. Mais puisqu'on dit que le cirl aide ceux qui » commencent par s'aidpr eux-ruômos , je le fuis passer un outil. » Scie toujours un barreau! Après, nous verrons. Je l'écrirai de»* main. ■ Le prisonnier se remit à la besogne, niais un sentiment de prudence l'empêcha de la terminer. U Si j’arrache le barreau et que ce ne soit pas Kauffmann qui m’apporte à manger, le geôlier qui viendra s'en apercevra, se dit-il. Je uc puis pas a présent saiU* r <Lu> I.- Ilhin, les aeiilineUe* des remparts feraient feu sur moi. Si c'est la mou seul moyen d'irvasiun, il faudra attendre la nuit procKiine. o Ayant ainsi raironné, le ci», iiiiiue Min.'fla sur la poussière de fer répandue autour du Lan eau, remit la table à sa place ordinaire et sc jeta sur snn lr«. II était hara- *• >Jc fatigue et ne larda point à s'endormir. I! doruiit plus un cinq bi-tires, et ce s'éveilla qu’au bruit de sa pu i n* qui s'ouvrait. On lui apportait sou repas du mutin, mais Kauffmann n’en était |«un*t porteur. L'était le geôlier ordinaire, uu Aiiemaud u le le curée, ue disant Digitized by Google

« Le citoyen Robespierre, continua-t-il, a beau être une manière, de roi de France, il ne me tirera point d'ici. Et c'est demain... Oh! c'est étrange tout de même! Je suis allé sur des champs de bataille où les balles pleuvaient, et ça m'était égal... Hier encore, au milieu du combat, mon cœur n'a pas battu plus vite... Eh bien, voilà que je suis ému... que j'ai peur... c'est donc bien dur de mourir? Ma pauvre bonne femme de mère! comme tu as bien fait de t'en aller un beau matin... Si tu vivais encore et qu'on vînt te dire que ton Nicolas a été fusillé, tu en pleurerais toutes les larmes de ton corps... Ces gredins d'aristocrates... ils m'ont refusé une pipe et du tabac!... Qu'ils me fusillent, c'est leur droit! mais pourquoi m'empêchent-ils de fumer? Je n'ai pas vécu à Versailles, moi. Je suis un enfant du carré Saint-Martin.... un gamin de Paris, quoi! Je n'ai jamais fait la cour aux duchesses... qu'est-ce que ça leur fait donc que je fume? Pour un condamné à mort, la vie a du prix, sacrebleu! Elle vaut cher à mesure qu'elle diminue! Une heure, quand il vous en reste à peine douze, ça vaut bien quarante livres... Eh bien, je donne quatre-vingts livres, c'est-à-dire deux heures de ma vie, si on veut me laisser fumer une pipe et me fusiller à dix heures au lieu de midi! »

Comme il monologuait ainsi, le capitaine Nicolas Petit-Jean entendit du bruit derrière la porte de sa cellule.

La clef tournait dans la serrure, les verrous glissaient sur leurs pitons. La porte s'ouvrit.

Le capitaine descendit de sa chaise et se retourna.

Un homme entra. C'était le geôlier.

Ce geôlier était coiffé d'un bonnet de laine qui descendait sur ses yeux. Il avait à la main un pain et une cruche d'eau.

« Voilà votre souper, capitaine, » dit-il en français.

Et comme il avait fermé la porte en entrant, il posa sa lampe sur la table, qui était le seul meuble de la cellule.

En même temps, il ôta son bonnet.

Le capitaine poussa un cri :

« Joseph Savournin! »

C'était, en effet, le sous-officier fugitif et voleur, métamorphosé en marchand de tabac sous le nom de Kauffmann, et qui maintenant remplissait les fonctions de geôlier.

« Toi! dit le capitaine.

— Moi! » dit Kauffmann.

Et il salua.

« Ah! misérable! s'écria le condamné à mort qui voulut s'élancer sur lui, c'est toi qui m'as perdu!

— C'est moi qui te sauverai, » répondit l'excellent Kauffmann.

Et il tira un pistolet de sa poche par mesure de prudence, ajoutant :

« Je n'aime pas les querelles, et si mon ancien sergent aux gardes-françaises n'est pas raisonnable, je lui brûlerai la cervelle. »

Le capitaine écumait de rage.

« Que me veux-tu? fit-il.

— Te parler.

— J'écoute...

— Figure-toi, reprit Kauffmann d'un ton dégagé, figure-toi que je suis beau-frère avec le guichetier de la prison. C'est le propre frère de ma femme.

— Ah!

— Il m'a invité à souper aujourd'hui, quand il a su que c'était moi qui t'avais fait arrêter...

— Eh bien?

— Alors j'ai voulu causer un peu avec toi, et j'ai pris sa place pour t'apporter ton souper.

— Ah! tu veux causer avec moi?

— Oui.

— Et dans quel but?

— Je suis chargé d'une commission pour toi.

— Par qui?

— Par ton ancien domestique.

— Le Marseillais?

— Justement.

— Après? dit froidement le capitaine.

— Tu crois être fusillé demain?

— Dame! ça m'en a tout l'air...

— Moi, je ne crois pas. »

Ces mots, prononcés froidement, firent battre le cœur du capitaine.

Kauffmann ajouta :

« Quand je serai parti, tu couperas ton pain par le milieu, et tu y trouveras sans doute quelque chose qui t'intéressera... »

Et Kauffmann reprit sa lampe et s'en alla.

XVI

Le prisonnier s'empara du pain, et le tourna et le retourna plusieurs fois dans sa main avant d'oser l'entamer.

Enfin il remarqua qu'un morceau de la croûte avait été enlevé, puis habilement rapporté. Ce morceau, qu'il fit sauter de nouveau, recouvrait une cavité. De la cavité s'échappa un petit objet blanc qui tomba aux pieds du prisonnier.

Le capitaine laissa le pain sur la table et s'empara de l'objet blanc.

C'était un morceau de papier qui recouvrait un petit outil, qu'au toucher le capitaine reconnut pour un ressort de montre.

« Bon! se dit-il, je comprends... voilà pour scier un barreau. Mais il faudra du temps.... et ce n'est pas trop qu'y passer la nuit tout entière. »

L'obscurité dans laquelle Kauffmann, en se retirant, l'avait laissé, ne lui permettait point de voir si le papier qui enveloppait le ressort de montre était ou non couvert de caractères; mais la chose était probable.

Peut-être ce papier lui indiquait-il le salut.

Peut-être aussi lui disait-il de se hâter.

Cependant Kauffmann ne lui avait-il pas dit qu'il ne serait pas fusillé le lendemain?

Certes, en ce moment le capitaine eût donné tout ce qu'il possédait au monde pour un bout de chandelle ou les étincelles d'un briquet. Mais il n'avait ni briquet ni chandelle.

Il lui fallait attendre le jour, — c'est-à-dire quatre ou cinq heures encore.

Mais Nicolas Petit-Jean n'était pas enfant de Paris pour rien. Il ne tergiversait jamais longtemps, et il avait bientôt pris une résolution.

« Scions toujours un barreau, dit-il. Quand ce sera fait, nous ne serons pas loin du point du jour. »

Il serra précieusement le billet dans la poche de sa veste, puis il porta la table sous la meurtrière, posa la chaise sur la table et s'y établit commodément. A cette hauteur, il pouvait passer un de ses bras autour des barreaux et manœuvrer de l'autre son ressort de montre.

Scier un barreau de fer de l'épaisseur du bras avec un ressort de montre! Voilà ce que les prisonniers seuls comprendront.

Ce fut pourtant ce que le capitaine entreprit bravement, patiemment.

Il travailla toute la nuit, ne s'arrêtant que pour essuyer les gouttes de sueur qui perlaient à son front.

Enfin, un rayon blanc courut à l'horizon, puis ce rayon grandit, et le jour vint.

Le prisonnier regarda son œuvre. Le barreau était aux deux tiers scié, mais il tenait encore.

Alors il s'empara du papier et le déplia avec avidité.

C'était un billet du Marseillais :

« On travaille à te sauver. On y parviendra. Par quels moyens? » Je ne sais encore. Mais puisqu'on dit que le ciel aide ceux qui » commencent par s'aider eux-mêmes, je te fais passer un outil. » Scie toujours un barreau! Après, nous verrons. Je t'écrirai de- » main. »

Le prisonnier se remit à la besogne, mais un sentiment de prudence l'empêcha de la terminer.

« Si j'arrache le barreau et que ce ne soit pas Kauffmann qui m'apporte à manger, le geôlier qui viendra s'en apercevra, se dit-il. Je ne puis pas à présent sauter dans le Rhin, les sentinelles des remparts feraient feu sur moi. Si c'est là mon seul moyen d'évasion, il faudra attendre la nuit prochaine. »

Ayant ainsi raisonné, le capitaine souffla sur la poussière de fer répandue autour du barreau, remit la table à sa place ordinaire et se jeta sur son lit.

Il était harassé de fatigue et ne tarda point à s'endormir.

Il dormit plus de cinq heures, et ne s'éveilla qu'au bruit de sa porte qui s'ouvrait.

On lui apportait son repas du matin, mais Kauffmann n'en était point porteur.

C'était le geôlier ordinaire, un Allemand à tête carrée, ne disant

The text on this page is estimated to be only 18.70% accurate

LES MASQUES ROUGES. 103 un mot do français, et esclave de sa consigne. Ou lai avait ordonné d'étre dur avec le prisonnier, il se munirait brutal. I.o capitaine parlait l'allemand, « Bonjour, dil-il. — Bonjour, répondit brusquement le geôlier. — Savez-vous si on me fusille aujourd'hui Y — Je n’rn sais rien. — Ali ! » pensa le capitaine, qui cal un soupir de soulagement. Il c'onsulla ta montre; elle marquait huit heures du matin. " Décidément, pensa le capitaine, si c'était pour midi, le geôlier, «n -aurait quelque chose. » Le geôlier laissa, cuimue Kauffmann, un pain cl une cruche d'eau, et il â'rn alla- . Mais)«• capitaine eut beau briser le paiu en plusieurs morceaux, le pain ne i-t-nlYriuait Heu, pas même un billet, u Et le Mur* cillais qui devait m'écrire! • Le capitaine se recoucha trauquillmiMit et attendit. Cou me ntidi sonnait au beffroi de Coblenlf, un bruit »C fît dans le corridor qui conduisait à la cellule du priHunurr. lu bruit de pas cl de crosses de mousquets, le bruit d'une patrouille enfin... Oti.-lqu. s gc h lies de sueur mouillèrent les tempe;, du capitaine, u Je croîs qu'on vient inc ebrreber! » se dit-il. Et si brave qu’il fût, il frissonna cependant... « ('.'est dur de mourir à vingt-cinq ans! » nuiriitiira-t-il. lu porte «'ouvrit (b* couvrait . et le geôlier s'i rf.ua devunl un o !:eii r en grau d<' tenue qui précédait une douzaine de soldats. (!rt officier u' était autre que le rhnaüer île Roc lu maure. — Vous venez me chercher? dit le capitaine, qui Jetait remis do » << émotion cl tic voulait point trembler devant un w ilocralc. Allons, je sut* prêt, » l u sourire viul aux lèvres du chevalier. — Monsieur. dit-il, je suis de set vice aujourd'hui, et c'est rouiNM* officier commandant le po>U- de la prison que je viens vous tû-iter. » i.e errur du capilaiuc b.illit moins vite. UoehetiMiire ajouta : a Je riens «n outre lims annoncer que, grâce aux sollicitations d'une personne qui «intéresse à tous , il a été sursis à votre né* cultuu. r l.e capitaine ci ut à un pitge. Il crut devoir se tmnlrcr fort étonné dt* ce sursis. ■> Comment, dît-il, il y a donc ici des gens qui s'intéressent à r. i ? — Peat-éire... — Alors lâche/ qu'ils obtiennent ma grâce; car si jo ne dois receler que pour mieux sauter, j'aime autant sauter tout de suite, — Ceci ne dépend pas de moi . » dit le chevalier. I.rs homme* de patrouille étaient restes eu d hors. l e geôlier seul demeurait sur le pas de lu purtc enlr ouverte. « Hé ! l’ami . dit le chevalier, voyez <io..e «'il y a uue seutiueUe eu bout du corridor. — Oui, monsieur, n répondit le geôlier, qui s’ était détourné l'es| te* de dix si* ronde». Man . pendant ces dix secondes , le

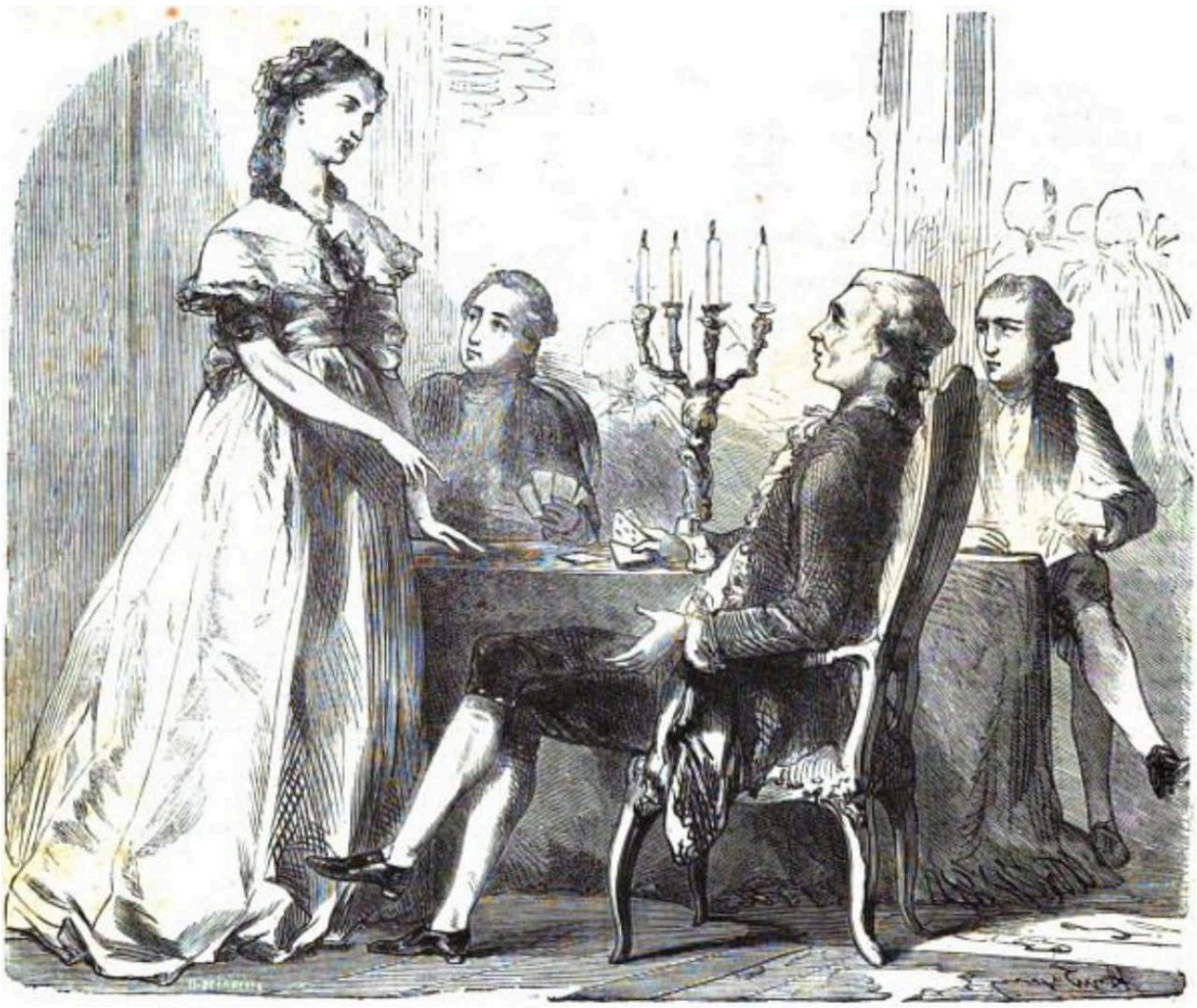
chevalier avait ou le temps de fouleser sou chapeau et de laisser tomber sur le lit du priMiiinà’t' * n petit paqiii't de la grorseur du poing- . , Le capitaine élut, lui aussi, prompt à saisir f occasion. Il aVa-rit * r .-on lit et cacha le petit paquet. ■ Monsieur, In! dit le chevalier, permette* moi de me retirer avec iV-pérance qn'aprés avoir sursis A votre exécution, les princes vou' ont bien vous foire grâce de la vie. * Ht 11 salua et s’rn plia. . I.oiaque le prisonnier fut «ml, il prit le paquet et f examina. C'ét i un peloton de ficelle du Suie ti . s-serrec et Ircs-Solide, Lue po l-te boule était au milieu. l,o capitaine déroula celle boule, tî' était un oooveau billet. Mois l'écriture n' riait pins celle du Marseillais. Citait une écriture menue, allongée, qoi t/ab«&*uil U main d’une le-1 me. L# capîtainr lut : » Qram! il fera nuit, attachez celte licclle à un de vos homaux > cl laissez pendre dans le Rhin. *• Quand tous entendre» chanter le flan* i le* vrhtt sur h* R .'tin, * Voua reliteicz la ücello. • Le capitaine *l lendit le soir avec anxiété. Il ne comprenait pas trop bien ce qu’ou voulait faire. La nuit venue, il obéit aux injonctions .du mystérieux billet, attacha le fil de soie A l'un dés barreaux cl le laissa pendre au dehors. Puis . en attendant ta chanson hdvétiaDM, il se remît à scier son baiTe un . Au bout d'une heure, il lui suffit d'une secousse pour l'arracher. Dès lors, l'ouverture était assez grande pour laisser passer le corps. Pr Lsquc au même instant, il enicndil le bruit di deux avirons qui frappaient Tenu sou» b meurtrière. Puis il lui sembla que le tàl de foie s'agitait vivement. Puis enfin une *oix pleine ri sonore, une voix ubeutaude, entonna le fameux limiz des rarhr», et le bruit des aviron- ce perdit dans l'éloigm inent. Alors le «apitaine relira la ficelle; mais elle était beaucoup plut lourde, et il revunuul qu’on uvait attaché quelque chose après Ce quelque chose, qui finit p;sr irriter jusqu'à U meurtrière, était un paquet de hardes, an milieu desquelles se trouvaient trois autres objets lout différents. A foire de palper ee» objet*, e. .-il l’i.-itil ties-uuii «Lus la cellule, Mculas Petit- Jean reconnut une miche soufrée et un briquet. On lui envoyait de la lumière... # Il battit le Lriqiit'l rl alluma ta mèche. A'ors il put voir, cl ?a surprise fut grande, des vétrineiits de femme, une robe cl une cuiife de paysanne du Haut-ltiiin, et une curie à tunids. * V«»jlà qui cal bizarre! » pensa-t-il. la1 paquet renfermait un dentier objet. C'était un rasoir. « llwn ! se dû te capitaine, je commence ù comjren rc. I! t int couper tues moui-taclns et m'habiller en dcuioisrlii*. ?.i.:i* on auiuit bien <M joindre nu miroir à Joui 0*1». " Enfin, un dernier billet accompagnait le lout. Ce billet disait : b Coupai vos moustaches, habillez-vous rl attendez minuit. « Quand

minuit sonnera, vous altachrrci la corde à luruds au « barreau que vous l'avez point scié, et vous desrr-ndrez. Prenez * garde de Incher li corde surtout! Au dernier ttorud y vous trouve■ rez une barque qui passera juste au-dessous. « u Allons! murmura le capitaine, ce diable de Marseillais avait raison, on tout me sauver!.,. » Et il se mit en devoir dr couper scs moustaches. Mois , au moment d' approcher f rasoir de sa lèvre supérieure, , il » arrêta. u Si on me fait prendre de? habits dr? femme, se dit -il. eVsl I qu'il ne »u If il point de sortir d'ici, et que je passerai s .vis doute j devant des gens qui ont intérêt à no point me laisser partie. Il faut donc que jo prenne garde do ui't «tailler U peau... et il est difficila ' de s** raser «an» miroir!..* » Mais tout aussitôt un superbe sourire vint aux lèvres du capitaine, u Pour un Parisien, stiù-jc bétc ! » dit-il. Le mobilier t*c la cellule so composait d'un lit, d'une table et d'une cbaute. Mais il y avait sur la table une cuvette d'eirin et do l'eau dans une cruche. I u Voilà de quoi faire un miroir, s se dit lo capitaine. El il versa l'eau de la cruche dans b cuvette et plaça auprès sa ipèchc allumée. # l<a cm rite devint miroir; le capitaine put y voir ses tuouriuclics : • qui «Ha.i il tomber. l,*op4:..tUon fut courte. Les tuons tache» coupée* , le capitaine se regarda de nouveau, il était bloud et rose comme une femme. Il s'habilla, roula scs cheveux qu'il portait long* . posrf par-dç*sn» la coiflc alsacienne , cl soufti.i lu mèche soufrée , qui , *i elle était aperçue du dehors, pouvait le perdre. Pour lu captif qui alleu! su délivrance, le* heures présent lentement. Le capitaine attendit, le cœur palpitant, la sueur su rront. Put», u u premier coup de minuit, il *c hissa je. qu'à la meurtrière et attacha solidement sa corde à ntruds. ! a nuit était sombre. On coleu lait mugir le Rhin à une grande profondeur, mais un ne le voyait pas. Le capitaine n'u*»il à califum chon surfa meurtrière , et nn moment il hésita Les ténèbres I rm tduppaietit et I jl'huo était :iu-de*vous. Mai* , eu ce uiouicot au**i, le Hut i- des cttdies so fit colcuiirc do Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.59% accurate

LES MASQUES ROUGES. nouveau, en aiuunt du fleuve, accompagne du bruit régulier de deux avirons. Alors le capilaiue n'Iiésila plus; il saisit la corde è nœuds, s‘y cramponna ci se laissa couler dans l'espace... XVII Le danger le pins terrible est celui qu’on ne peut mesurer. La penr de l'inconnu est la plus violente des peurs. Le capitaine Nicolas Pelit-Jcao , tout brave qu'il était , se sentit froid au cœur, en même temps que ses cheveux se hérissaient, lorsqu'il eut lâché le barreau de la meurtrière auquel il s'était on moment cramponné. La nuit était noire, le Rhin grondait ... Le capitaine ne tenait plus à la vie et à la terre que par ce bout de corde autour duquel il arrondissait scs mains crispées. Quand il eut descendu dix nœuds , il s’arrêta et pencha la télé... U ne vit rien, hormis les tëuébres; il n'enl<-iidit rien, hormis U grande voix du Rhin qui heurtait 1rs vieilles assises de la tour. La chanson du batelier suisse s'était éteinte; le ram des vaches ne montait plus des profondeurs de l'abime comme un encouragement et une consolation. Un moment, la terreur du fugitif fut si grande, qu'il songea à remonter et à rentrer dons son cachot. Heureusement . il se souvint... IJ se souvint qu'il était condamné à mort, et que s’il rentrait, il ne sortirait plus que pour aller au supplice. • Allons donc! se dit-il , relrouvaul un peu de son calme bobii tuel, est-ce que je vais avoir peur, maintenant? Mourir pour mot» rir. autant mourir tout de suite I » El il se remit è descendre. Au trentième nœud , il s'arrêta encore. • Voilé qui est singulier, murmura-l-il , les Parisiens oot peur de* ténèbres. • El comme il demeurait de nouveau suspendu dans l'espace, bd* sitanl , le cœur ému , les cheveux hérissé* , une voix monta ver* lai. C’était une voix de femme. Une voix qui lui criait : « Courage ! « Et cette voix lui rendit le cœur et le* forces ; et quand il eut do*> cendu trente nœuds encore, il se pencha de nouveau... Et, celle fois, il aperçut distinctement une barque au-dessous de lui , et , dans celle barque , une femme et un homme. L’homme se dressa et prit le bout de la corde pour l'assujettir et donner pins d’assurance an capitaine. Alors celui-ci se laissa glisser, et l'homme le reçut dans se* bras. « Allons! Joseph! vile! n dit la femme. L'homme lâcha la corde, et la barque s'éloigna. Alors, seulement, le capitaine essaya de percer de son regard l'obscurité de la nuit et de voir à qui il avait à foire. Mais la femme ouvrit de nouveau la bouche : «Chut! dit-elle , vous n'étes point sauté encore, capitaine. * — Madame de Rochemaure ! — Oui... taises- vous... ■ La

barque retourna au large. Arniande cteodit la main et mootra la tour qui te détachait tm vigueur sur la ciel noir t Digitized by Google



« Je perdrai ce soir, monseigneur, parce que je suis triste. » — Page 101.

LES MASQUES RO L G ES. 105 • Ak ! msnM.gaeiir, ion» »eu«i d’oubUrr lo«l*. k» • Tenet, dit-elle , il y ■ des sentinelles en huit et en bu... au moindre bruit insolite, elles eussent eu réveil... — Ah! madame, balbutia le capitaine, vous n’êles point une femme... — Mais, si monsieur. .. — Vous éles on ange du bon Dieu , contiuua-t-il d'une voix émue, M je ne sais pourquoi vous aves pu vous intéresser à moi... — Nous causerons de cela plus tard , répondit Annande. Maintenant, occupons-nous de vous... » Elle entraîna le capitaine à 1* arrière de la barque, vt le lit asseoir «après d’elle. Celui qu'elle avait appelé Joseph , et qui était un vieux sertiteur ■flot suivi ses maîtres dans l’exil, frappait l’eau avec précaution. On eût dit une barque fantôme , glissant sur un fleuve de brunie. ■ Ecoutex-moi bien , dit alors Anuandc. En amont et en aval de ^oblentx , le Rhin est gardé par une ligne de barques ; ces barques ne laissent passer personne , excepté ceux qui sont munis d’une permission du gouverneur de Coblenlx. » U y a un mois , je me suis liée avec nne dame allemande qui habite un château sur la rive droite du Rhin , à trois lieues d'ici. ■ Je jouis d* une grande liberté à Coblenlx et à la petite cour des princes. Mes malheurs, ma captivité, ont fait de moi une sorte «Tbéroioe. ■ On m'a vue souvent descendre le Rhin daos une barque, pour «fier cbex madame Kunlx, — c’est le nom de la dame allemande, — h toute heure de nuit et de jour, n’ayant d’autre compagnon que p>oa domestique transformé en batelier. • J'ai donc une permission du gouverneur pour moi , ma femme «rtilaUosi d« <uire r«ee be«u»|uc. < — Ikgr 10S. de chambre et mon domestique... Comprenex-vous maintenant pourquoi je vons ai enroyc des vêlements de femme? — Oui, madame. — Avez-vous bien coupé vos moustaches? — De mon mieux. — Il est nuit, et on n’y voit pas très-clair avec de* lanternes... espérons ! « La barque , entraînée par le courant filait très-vite. Armande poursuivit : u 11 y a à Coblenlx des gens qui, comme moi, s'intéressent a voua. Ces gens, que je ne connais pas, mais avec qui j'ai correspondu , depuis hier, d'une façon mystérieuse, vous attendent à un quart de lieue , en amont du château de madame Kunlx. Là , voua serex complètement hors de danger. « Les murs de Coblenlx s'effaraient; la grosse tour où le capitaine Nicolas Petit-Jean avait été prisonnier venait de disparaître. Joseph alluma le fanal placé à la proue. • Maintenant, dit Armande, il faut payer d'audace. » Elle regarda le capitaine , sur le jeune visage duquel tombait on rayon du fanal. ■ Vraiment , fit-elle en souriant, sous votre coiffe alsacienne, vons avex tout à fait l'air

d'une femme. * Le capitaine était un peu pèle , et son visage mélancolique n’était point dépourvu de douceur « Pauvre jeune homme ! peusa Armande , il y a peut-être là-bas une femme qui l'attend. «. La barque filait toujours. Tout à coup, l'œil perçant du capitaine aperçut une ligne noira qui semblait barrer le Rhin comme un immense cordage. Digitized by CxOOglt



The text on this page is estimated to be only 23.68% accurate

106 LES MASQUES ROUGES. Calait la fil» dp bateaux dont avait parlé madame de Roche» i: . ure. Au bruit des avirons de Joseph, un homme moula sur le pool de i 'ni qui «e trouvait au milieu, et uu (anal l'éclaira. Halte ! » cria-t-on du bateau. Joseph laissa tomber in avirons. * Obéi du canot, qui êtes-vous? héla l'houuue du bateau gardecôte. — France! répondit Joseph. — Arrive! n répéta l'homme. Joseph laissa dériver son embarcation sur le bateau, et l'homme j descendit. - Monsieur le marin . fil Armande d'un Ion boudeur, voilà qui r? insupportable. Je rue rend» au bal die* madame Knolc, en cornje: -nie de un femme de chumbre que voi à... * l.ii capitaine du bateau prit garde à peine au capildinc qui ;o cuel .at sou» son bonnet alsacien, — et il balbutia quelques umts dex«r. es. en conieinplaot madame de Ruchemanre. - G'est insupportable, continua Armande , de vous voir lu'arréainsi chaque fois... voici ma permission... * Le capitaine y jeta les yeux et salua. ■ Et soyez as^ez aimable pour vous graver b voix de mon domest i:e dans la mémoire... » Le capitaine contemplait toujours la rayonnante beauté d'Arit.atuto. • Quand j'arriverai , le bal sera fini I » murmura b jeune femme ■ il* ee dépit. capitaine donna un or !rtr. Les bateaux s'écartèrent , cl la bar* de madame de Ruchemaure traversa b ligne. Linq minutes après , elle était loin déjà ; et le fanal du garde-côte s . îail éteint. « A présent, monsieur, dit Armande . vous êtes sauvé... — Ah' madame... » balbutia le capitaine. El il fiértiil un genou devant elle et baba le hes de an robe, a Mmi-u ur. reprit Armuude d'une voix grave , vous allez revoir \.»!rc pays après avoir iinracideuscmcut échappe à b mort. — Grâce a vous, madame... — Kh bien , voulez-vous me faire une promesse? — - Ah! parlez! dit-il avec l'enthousiasme de la jeunesse. — Si jamais, à Paria, vous pouvez sauver dr l'échafaud quel« .duo des miens . le ferez-vous? — Madame , répondit le capitaine ému, von» avez sauvé ma télé , i -in elle vous appartiendra toujours, et je lu domurai avec joie en <• ange de celle qui vous sera chère... » Armande lui prit la tuain : < Vous avez du cu»nr, dit elle, merci!* Joseph dirigeait la barque u-rs la rive gauche, dont on s perce \ t 1rs collines et les grands arbres. « Voilà le poiut oà je dois vous laisser, * dit madame de Rochet'niire. Le capitaine regarda. La riva était déserte encore. Armande ajouta : i Vos luyitérnnix amis m'ont désigné ce point-là... C'eut la qu'ils «Vivent vous prendre. Atlendcx-lrs! » la barque toucha le bord. * Adieu, monsieur, dit encore A ru amie, et u'ouhlicz

pas votre | ruilfiM... * V nouvruu , il voulut lmiscr sa robe; ruais cite lui lendit b »: : in : - Adieu I * répéta -t-clle. L'enfant du peuple appuya ses lèvres frémissante» sur celle inaio fu'-tocraliqiso , et il sentit son cœur éclater... 4 Ah! murmura-t-il tout bas en sautant à (erre, je croîs Lien que j'aurais mieux fuit de me bisser fusiller... g — Au large! if commanda Armande. Joseph tib it , et madame de Ruchemaure S'éloigna, adressant, / - on mouchoir qu'elle agitait, uu drniirr salut au capitaine. Celuii femeura longtemps immobile , l'ail fixé sur b barque et le moui air... Le ne fut que lorsque l*un et l'autre te furent effacé» dans l'ohsi il« qu'il passa sa maiu sur son front ruisselant : • Ah! dit-il, d ii. i -ttililc qm- j'.«i Lit un rêve!... - l u rêve d'niiiour! • dit une voix derrière lui. Il se r lournu eu tiras-nibul et rccouuuli c Maracillaia. « 'lui.' dit-il. — Parbleu I répondit Olivier Brun , qui avait rrpris son costume de matelot, vas-tu pas croire que je uc m'occupai» pas de toi? — C'est juste... tu m'as écrit... — Et je t'ai envoyé tm ressort de montre... — C'est vrai... niais c'est madame Rodu-maore qui m'a sauvé. — Ceci est incontestable. Aussi lu lui dois une fauivuse recounaissance, murmura hypocritement le Marsciibi». — Je mourrai pour elle, s'il le faut. ■ Le Marseillais haussa les épaules. ■ Tu peux faire mieux. — Quoi donc? — - Madame de Rochr-maorc et son mari sont condamnés à murt, et, s'ils renlrairn' en France, on les guillotinerait. — Oui ; mais ils n'y rentreront pas... — Cela dépend de loi. - — Coinutriil ? — J me fais fort de t'obtenir une uudiencc solennelle de l'Assemblée nationale. On te recevra comme un ambassadeur.. . — lion ! — On le félicitera d'avoir échappé à tous les Jauger», et de rapporter à b Convention des documents précieux 6ur l'armée des princes. — Mais, interronqiit le capitaine, ces documents , je ne les ai pas. — Je les ai , moi. — Et qui le les a procuré»? — Moi-méuie. Crois -tu que je sms un homme de police pour rien? — C'est juste. — Donc, tu apportes ce document a l' Assemblée. — - Bon ! — On te félicite.,. — Après? — Et on te fait colonel. ■— Crû» -lu? — Parbleu! .Mais voilà le moment ou jamais de prouver la reconnaissance à madame de Ruchemaure. 1 — Ah! — Tu demandes b parole, tu t'adresses à T Assemblée, et tu dis : a Citoyens représentants , si je suis ici, si j'ai l'honneur de contempler ce sénat auguste, c'crt parce qu'une femme héroïque, 1 digue île vivre sou» la liberté . a protégé mes jour» et tu'a arraché aux tyrans. * Alors tn racontes Ion sauvetage, et tu ajoute» : « La citoyenne llochriiiAitrc n'est point une aristocrate, c'est une Romaine. et je viens vous supplier de m'accorder, en échange de co grade que vous m'offrez, b grâce et le rappel du ciloyeu et de

la citoyenne de Rochemaorc. » I — Et tu crois qu'on me raccordera? ■ — Avec enthousiasme. Il y aura sur l'heure un dé-rrat qui pro: clamera que le ciloyeu et b ciioyeunc llocluiniaurc uni bien mérité de b patrie. — Mais... rcntrcronl-iU? I — Ah! ceci, dit le Marseillais avec bouhoruie, dépend entièrement d eux. Mais j'ai uu vague espoir de les revoir à Paris... Sur ce, en roule! — - Où ai'uns-iiou»? — A Pari», donc. — Et comment y allons-nous? — - J'ai u-iaché deux chevaux dans ce fourré... Viens, il frai avoir fait dix lieues avant le jour. * Et h* Marseillais entrnfua b' capitaine. Un quart d'henre après, ils galopaient côte à côte. Alor> , le Marseillais se dit : « Ce pauvie capitaine, il a été nu bien joli instrument depuis troj jour.-,... et il ne devine pas le premier mot de b comédie qu'il a m hii n jouée! Si, celte lois, mon patron, le citoyen Robespierre» n e»! pis coulent, H y mettra de la mauvaise volonté. » XVIII 1 Ht i jours s'etaient écoulés depuis celle nuit sombre pendant laquelle madame de Rochemaorc avait favorisé l'évasion du capitaine \icola> IVlil Jruu. La Unie du pit»ouiner avart é une scusatiou singulière à Ci#-», Digitized by Google

C'était la file de bateaux dont avait parlé madame de Rochemaure.

Au bruit des avirons de Joseph, un homme monta sur le pont de celui qui se trouvait au milieu, et un fanal l'éclaira.

« Halte ! » cria-t-on du bateau.

Joseph laissa tomber ses avirons.

« Ohé ! du canot, qui êtes-vous? héla l'homme du bateau garde-côte.

— France! répondit Joseph.

— Arrive! » répéta l'homme.

Joseph laissa dériver son embarcation sur le bateau, et l'homme y descendit.

« Monsieur le marin, fit Armande d'un ton boudeur, voilà qui est insupportable. Je me rends au bal chez madame Kuntz, en compagnie de ma femme de chambre que voilà... »

Le capitaine du bateau prit garde à peine au capitaine qui se cachait sous son bonnet alsacien, — et il balbutia quelques mots d'excuses, en contemplant madame de Rochemaure.

« C'est insupportable, continua Armande, de vous voir m'arrêter ainsi chaque fois... voici ma permission... »

Le capitaine y jeta les yeux et salua.

« Et soyez assez aimable pour vous graver la voix de mon domestique dans la mémoire... »

Le capitaine contemplait toujours la rayonnante beauté d'Armande.

« Quand j'arriverai, le bal sera fini! » murmura la jeune femme avec dépit.

Le capitaine donna un ordre. Les bateaux s'écartèrent, et la barque de madame de Rochemaure traversa la ligne.

Cinq minutes après, elle était loin déjà ; et le fanal du garde-côte s'était éteint.

« A présent, monsieur, dit Armande, vous êtes **sauvé...**

— Ah! madame... » balbutia le capitaine.

Et il fléchit un genou devant elle et baisa le bas de sa robe.

« Monsieur, reprit Armande d'une voix grave, vous allez revoir votre pays après avoir miraculeusement échappé à la mort.

— Grâce à vous, madame...

— Eh bien, voulez-vous me faire une promesse?

— Ah! parlez! dit-il avec l'enthousiasme de la jeunesse.

— Si jamais, à Paris, vous pouvez sauver de l'échafaud quelqu'un des miens, le ferez-vous?

— Madame, répondit le capitaine ému, vous avez sauvé ma tête, mais elle vous appartiendra toujours, et je la donnerai avec joie en échange de celle qui vous sera chère... »

Armande lui prit la main :

« Vous avez du cœur, dit-elle, merci! »

Joseph dirigeait la barque vers la rive gauche, dont on apercevait les collines et les grands arbres.

« Voilà le point où je dois vous laisser, » dit madame de Rochemaure.

Le capitaine regarda. La rive était déserte encore.

Armande ajouta :

« Vos mystérieux amis m'ont désigné ce point-là... C'est là qu'ils doivent vous prendre. Attendez-les! »

La barque toucha le bord.

« Adieu, monsieur, dit encore Armande, et n'oubliez pas votre promesse... »

De nouveau, il voulut baiser sa robe; mais elle lui tendit la main :

« Adieu! » répéta-t-elle.

L'enfant du peuple appuya ses lèvres frémissantes sur cette main aristocratique, et il sentit son cœur éclater...

« Ah! murmura-t-il tout bas en sautant à terre, je crois bien que j'aurais mieux fait de me laisser fusiller...

— Au large! » commanda Armande.

Joseph obéit, et madame de Rochemaure s'éloigna, adressant, de son mouchoir qu'elle agitait, un dernier salut au capitaine. Celui-ci demeura longtemps immobile, l'œil fixé sur la barque et le mouchoir...

Ce ne fut que lorsque l'un et l'autre se furent effacés dans l'obscurité qu'il passa sa main sur son front ruisselant :

« Ah! dit-il, il me semble que j'ai fait un rêve!...

— Un rêve d'amour! » dit une voix derrière lui.

Il se retourna en tressaillant et reconnut le Marseillais.

« Toi? dit-il.

— Parbleu! répondit Olivier Brun, qui avait repris son costume de matelot, vas-tu pas croire que je ne m'occupais pas de toi?

— C'est juste... tu m'as écrit...

— Et je t'ai envoyé un ressort de montre...

— C'est vrai... mais c'est madame Rochemaure qui m'a sauvé.

— Ceci est incontestable. Aussi tu lui dois une fameuse reconnaissance, murmura hypocritement le Marseillais.

— Je mourrai pour elle, s'il le faut. »

Le Marseillais haussa les épaules.

« Tu peux faire mieux.

— Quoi donc?

— Madame de Rochemaure et son mari sont condamnés à mort, et, s'ils rentraient en France, on les guillotinerait.

— Oui ; mais ils n'y rentreront pas...

— Cela dépend de toi.

— Comment?

— Je me fais fort de t'obtenir une audience solennelle de l'Assemblée nationale. On te recevra comme un ambassadeur...

— Bon!

— On te félicitera d'avoir échappé à tous les dangers, et de rapporter à la Convention des documents précieux sur l'armée des princes.

— Mais, interrompit le capitaine, ces documents, je ne les ai pas.

— Je les ai, moi.

— Et qui te les a procurés?

— Moi-même. Crois-tu que je suis un homme de police pour rien?

— C'est juste.

— Donc, tu apportes ce document à l'Assemblée.

— Bon!

— On te félicite...

— Après?

— Et on te fait colonel.

— Crois-tu?

— Parbleu! Mais voilà le moment ou jamais de prouver ta reconnaissance à madame de Rochemaure.

— Ah!

— Tu demandes la parole, tu t'adresses à l'Assemblée, et tu dis : « Citoyens représentants, si je suis ici, si j'ai l'honneur de contempler ce sénat auguste, c'est parce qu'une femme héroïque, digne de vivre sous la liberté, a protégé mes jours et m'a arraché aux tyrans. » Alors tu racontes ton sauvetage, et tu ajoutes : « La citoyenne Rochemaure n'est point une aristocrate, c'est une Romaine, et je viens vous supplier de m'accorder, en échange de ce grade que vous m'offrez, la grâce et le rappel du citoyen et de la citoyenne de Rochemaure. »

— Et tu crois qu'on me l'accordera?

— Avec enthousiasme. Il y aura sur l'heure un décret qui proclamera que le citoyen et la citoyenne Rochemaure ont bien mérité de la patrie.

— Mais... rentreront-ils?

— Ah! ceci, dit le Marseillais avec bonhomie, dépend entièrement d'eux. Mais j'ai un vague espoir de les revoir à Paris... Sur ce, en route!

— Où allons-nous?

— A Paris, donc.

— Et comment y allons-nous?

— J'ai attaché deux chevaux dans ce fourré... Viens, il faut avoir fait dix lieues avant le jour. »

Et le Marseillais entraîna le capitaine.

Un quart d'heure après, ils galopaient côte à côte.

Alors, le Marseillais se dit :

« Ce pauvre capitaine, il a été un bien joli instrument depuis trois jours,... et il ne devine pas le premier mot de la comédie qu'il a si bien jouée! Si, cette fois, mon patron, le citoyen Robespierre, n'est pas content, il y mettra de la mauvaise volonté. »

XVIII

Huit jours s'étaient écoulés depuis cette nuit sombre pendant laquelle madame de Rochemaure avait favorisé l'évasion du capitaine Nicolas Petit-Jean.

La fuite du prisonnier avait été une sensation singulière à Co-

The text on this page is estimated to be only 18.15% accurate

LKS MASQUES ROUGES. iô; hlcntx, — sensation provoqué par le profond mystère qui Pavait rmrloppret On avait «l'abord accusé le geôlier de complicité; niais Sun innocence avait clé bientôt reconnue. Qui «Jonc avait favorisé l'évasion? U*s uns pré-cnrl, lient que lu faux chevalier de Rlènure n'était point venu seul à Cublcntz; les autres affirmaient qu'il s'était évudé s.iiu aucun secours, et que, sans duute, dan» la prévision d'une arrestation, il était porteur de la corde à tuvuda tiu'oti avait trouvée nouée à la meurtrière, cl de lu liuie avec laque 'Ile il avait scié sou lormvu. Le chevalier de Itocheuiaure et sa femme, prenant pour prétexte leur lune de miel, avaient gardé un silence prudent. Ma lame de Roche.. mure était demeurée trois jours chez la blonde puadauic knnlz, la Jamr allemande. Le chevalier ne s* était montré nulle part. l>u reste, si oo avait songé à accuser quelqu'un, ce n'eut certes point élit lui , «luut tout le monde connaissait la terrible histoire. Comment supposer la moindre complicité entre 1.1» oi Crier républitain et le chevalier et sa femme, qui élaû'nl allen, quelques mois OUjUiiJinnl. jusqu'au pied «Je j'«;«h.ifuud révolutionnaire. la* duc de Bourbon avait témoigne une grande irritation de celte fuilc t il »'é ail moulré dur rt brutal pendant plusieurs jours avec tes officier*. Puis il n'y ai ail plus songé. Le duc upparteu -il à son époque, — à l'époque de celle génération que ta légèreté dominait, nu me en prqpcnee de la mort. Or, nu soir, — huit jouis après, — le cbevaler de R<n-liemaurr mira chez le prince, à neuf heures, tandis que la petite cour était réunie. Le due. qui jouait au whist , sc retourna et dit : * Bonjour, Rorhcmaure. » Le chevalier s'inclina. s El votre femme? dit le duc. — J'ai le regret d'upprendie à Votre Altesse qu'cite a clé souffrance. — Coniéqueuce de la lune de miel, s dit malicieusement le prince. Itoelii maure ne répondit point. s Mai» enfin, où est-elle* continua le duc. — Elle est revenue ce malin de cbe* son amie madame Knnlz. * — Ah ! et lu verrons-nous ce soir? — kilo doit venir faire au révérence à Votre Altesse Royale et* s&ir. — Pourquoi ue l'avcs-vou» point amenée? — Mais, monseigneur, sou oncle, le bsrun d'Azay, l'accompagne. — Ab ! Iris-bien. « Le duc sc rru.il à jouer. Un mmm-nl après, le duc releva la (été et interpella de nouveau M. de liochemaur*. * Ducs donc, chevulicr?... — Monseigneur... — Savez-vous que j'ai bien envie de la gronder très-fort, votre femme? — Pourquoi, monseigneur? — Mais parce qu'elle est lu cause première de l'évasion du prisonnier .. •* Le chevalier tressaillit. — Uii !

monseigneur I lit-il. — X»- m’ a-t-elle pas sup;.lié de surseoir à l’exécution? — C'est vrai, monseigneur... — Lh Lri'ii, si on ue lui eût pas accordé vingt-quatre heures, il aurait clé fosûlé. — Monseigneur, dit gravement lîocl.-eniaiirr, l'attachement sic nu 'canne et le mien à la cause que nous avons rbuuueiir de défendre ue saurai l être suspecta *.,us iron* luire mourir de douteur. — CVîl bien, c’rsi bien, dit le prince, ju ne vous en veux pas, Rocheinaure, u ni parlons plusl.,. « Madame de Roriie» urne entra, donnant la inain à son ouclc. la julie Claire d’A/uy les suivait. C'était bien toujours lu charmante et craintive jeune fille que nous «vous vue au cimuimiirement de ce récit échapper comme par mitucle à l’iiifû-m- Jérome et aux embûche* du farouche Marseillais. Cependant, à celte heure, Claire ne devait plus trembler... V»tait-elle point en sùrele, loin de Paris... et au milieu de sa faiiiiil*-? Cl pourtant la jeune tille était pâle et triste, son rrjj rd était voilé d'une mélancolie «uuréme. On eût dit qu elle portail en elle un accrrl mortel qui la tuait lentement. EUe détourna en entrant rot» regard, qui malgré elle uvait tout d'abord cherché Ro beu uurc Xiais le cbevulu-r surprit ce regard, et un soupir étouffé souleva sa poitrine. Sans doute il avait deviné le secret dont Claire Unirait par mourir. » Ab ! ah ! ma toute belle, dit le due d'un air amiable, venez donc que je vous gronde, v Et il rouriait à madame de Rochemaore. * Je roouuU le motif du reproche, monseigneur, répondit ArmanJn avec calme. — Eh bien 9 — El dût Votre Altesse me bannir de sa présence, poserai lui dire que je ne suis point coupable... — Oh! oh! — Je ’ftie réjouis méuie d'avoir sauvé la vie d'un homme..» — L'n traître! — Sait, mais c'est un homme.... et un homme de vingt-cinq ans. m Le duc fronça le sourcil. • Messimrs , dit-il M'chemenl, je crois que madame de Iloclietuaure est devenue ivpubiicaiuc. » Armandc sc mordit les lèvres, mais elle ne courba point sa (été altière. Le duc se remit à jouer. Les paroles d'Armandu et h mauvaise humeur du duc avaient provoqué quelques chuchotements. Les courtisans seront toujours cuurfuaa*; il se fil un vide autour du chevalier et de sa femme. Tout i coup la porte M'ouvrit. Uu jeune homme entra tenant une liasse de papiers à la maïu. Celaient les journaux qui venaient de France. ■ Ahl ali! dit le due, interrompant son jeu pour la troisième lois, voyou» ce que fait celle bonne république. » Et il prit le lloiiitcur ut y jeta les yeux d'un air qu’il s'efforçait de rendre indifléiv nt. Moi» soudain Sun Altesse Royale lit un bond sur sou siège. •- Ventre saint gris! s’écria-t-il , qu*est-ce que cela? » Et le due se leva tout frémissant, et d'une voix entrecoupée pat la colère il lut ces lignes : — La Convention

nationale, oui les services rendus & la réjm» blique par le citoyen II < chrmaure et la citoyenne Armantlc de r. Vérinières, son épouse, décrète : n Article 1". L'arrêt de mort qui frappait lesdits citoyens est * rapporté. » Ail. 2. Lesdits citoyens rentrent dans tous frur* droits civiques. — Art. 3. i-eurs biens confisques nu profil de la nation leur seront ■ rendus, m >i la foudre fût tombée duns la salua du prince, elle y eut causé moins de terreur et «f émoi que la lecture de ces quelques ligues. A r mande et le chevalier jetèrent uu cri terrible. In même temps, le priucc se leva et marcha droit au chevalier, disant : «. Kvpliquez-vous. monsieur, défendez-vous ! » Mais le chevalier demeura morue et le firout baissé. Armauric avait couvert son Iront de ses deux mains. Et tous deux à l'écart, abandouurs, iU n-ssemb (aient à ces lépreux antiques de qui la foule s'éloignait avec Ion n i. r. Le piincu reprit le journal qu'il avait laissé tomber, cl il continua h lire : ** L'audace, le sang-froid, l'énergie dont le citoyen Rochcmaurc b et la citoyenne Vorioières ont lait preuve pour arracher à la mort n le brave tapit une Petit- Jean.. « — Ali! s’écria le prince, je comprends tout maintenant, r Et, violent comme tous ceux de sa race, il leva le journal et en frappa le chevalier au visage. Ilich.inaure rugit, lit uu pas en arrière, porta la main à la garda de v-n épée... Et puis, comme s'il eût été atteint au ctrur, il chancela et tomb* sur les genoux, murmurant : -< Ahl monseigneur. . . » Mois, couimi' une lioune qui voit lorn^’r sous le plomb du chasseur le lion son époux, Anndnde s'cLiua. Elle vint sc placer, Euril vu feu, la chevelure au vent, la téta ii renient eu arrière, entre sou époux outragé et le priucc brutal. « Ah f muiisi'igneur. s'ecria-t-rlle, vous venez d'oublier en une soroiuJe toutes les traditions de votre race héroïque. Vous vcucx de Digitized by Google

blentz, — sensation provoquée par le profond mystère qui l'avait enveloppée.

On avait d'abord accusé le geôlier de complicité; mais son innocence avait été bientôt reconnue.

Qui donc avait favorisé l'évasion?

Les uns prétendaient que le faux chevalier de Blénure n'était point venu seul à Coblentz; les autres affirmaient qu'il s'était évadé sans aucun secours, et que, sans doute, dans la prévision d'une arrestation, il était porteur de la corde à nœuds qu'on avait trouvée nouée à la meurtrière, et de la lime avec laquelle il avait scié son barreau.

Le chevalier de Rochemaure et sa femme, prenant pour prétexte leur lune de miel, avaient gardé un silence prudent.

Madame de Rochemaure était demeurée trois jours chez la blonde madame Kuntz, la dame allemande.

Le chevalier ne s'était montré nulle part.

Du reste, si on avait songé à accuser quelqu'un, ce n'eût certes point été lui, dont tout le monde connaissait la terrible histoire. Comment supposer la moindre complicité entre un officier républicain et le chevalier et sa femme, qui étaient allés, quelques mois auparavant, jusqu'au pied de l'échafaud révolutionnaire.

Le duc de Bourbon avait témoigné une grande irritation de cette fuite; il s'était montré dur et brutal pendant plusieurs jours avec ses officiers. Puis il n'y avait plus songé. Le duc appartenait à son époque, — à l'époque de cette génération que la légèreté dominait, même en présence de la mort.

Or, un soir, — huit jours après, — le chevalier de Rochemaure entra chez le prince, à neuf heures, tandis que la petite cour était réunie.

Le duc, qui jouait au whist, se retourna et dit :

« Bonjour, Rochemaure. »

Le chevalier s'inclina.

« Et votre femme? dit le duc.

— J'ai le regret d'apprendre à Votre Altesse qu'elle a été souffrante.

— Conséquence de la lune de miel, » dit malicieusement le prince.

Rochemaure ne répondit point.

« Mais enfin, où est-elle? continua le duc.

— Elle est revenue ce matin de chez son amie madame Kuntz.

— Ah! et la verrons-nous ce soir?

— Elle doit venir faire sa révérence à Votre Altesse Royale ce soir.

— Pourquoi ne l'avez-vous point amenée?

— Mais, monseigneur, son oncle, le baron d'Azay, l'accompagne.

— Ah! très-bien. »

Le duc se remit à jouer.

Un moment après, le duc releva la tête et interpella de nouveau M. de Rochemaure.

« Dites donc, chevalier?...

— Monseigneur...

— Savez-vous que j'ai bien envie de la gronder très-fort, votre femme?

— Pourquoi, monseigneur?

— Mais parce qu'elle est la cause première de l'évasion du prisonnier... »

Le chevalier tressaillit.

« Oh! monseigneur! fit-il.

— Ne m'a-t-elle pas supplié de surseoir à l'exécution?

— C'est vrai, monseigneur...

— Eh bien, si on ne lui eût pas accordé vingt-quatre heures, il aurait été fusillé.

— Monseigneur, dit gravement Rochemaure, l'attachement de ma femme et le mien à la cause que nous avons l'honneur de défendre ne saurait être suspecté sans nous faire mourir de douleur.

— C'est bien, c'est bien, dit le prince, je ne vous en veux pas, Rochemaure, n'en parlons plus!... »

Madame de Rochemaure entra, donnant la main à son oncle.

La jolie Claire d'Azay les suivait.

C'était bien toujours la charmante et craintive jeune fille que nous avons vue au commencement de ce récit échapper comme par miracle à l'infâme Jérôme et aux embûches du farouche Marseillais.

Cependant, à cette heure, Claire ne devait plus trembler... N'était-elle point en sûreté, loin de Paris... et au milieu de sa famille?

Et pourtant la jeune fille était pâle et triste, son regard était voilé d'une mélancolie suprême. On eût dit qu'elle portait en elle un secret mortel qui la tuait lentement. Elle détourna en entrant son regard, qui malgré elle avait tout d'abord cherché Rochemaure.

Mais le chevalier surprit ce regard, et un soupir étouffé souleva sa poitrine. Sans doute il avait deviné le secret dont Claire finirait par mourir.

« Ah! ah! ma toute belle, dit le duc d'un air aimable, venez donc que je vous gronde. »

Et il souriait à madame de Rochemaure.

« Je connais le motif du reproche, monseigneur, répondit Armande avec calme.

— Eh bien?

— Et dût Votre Altesse me bannir de sa présence, j'oserai lui dire que je ne suis point coupable...

— Oh! oh!

— Je me réjouis même d'avoir sauvé la vie d'un homme...

— Un traître!

— Soit, mais c'est un homme.... et un homme de vingt-cinq ans. »

Le duc fronça le sourcil.

« Messieurs, dit-il sèchement, je crois que madame de Rochemaure est devenue républicaine. »

Armande se mordit les lèvres, mais elle ne courba point sa tête altière.

Le duc se remit à jouer.

Les paroles d'Armande et la mauvaise humeur du duc avaient provoqué quelques chuchotements. Les courtisans seront toujours courtisans; il se fit un vide autour du chevalier et de sa femme.

Tout à coup la porte s'ouvrit. Un jeune homme entra tenant une liasse de papiers à la main.

C'étaient les journaux qui venaient de France.

« Ah! ah! dit le duc, interrompant son jeu pour la troisième fois, voyons ce que fait cette bonne république. »

Et il prit le *Moniteur* et y jeta les yeux d'un air qu'il s'efforçait de rendre indifférent.

Mais soudain Son Altesse Royale fit un bond sur son siége.

« Ventre saint gris! s'écria-t-il, qu'est-ce que cela? »

Et le duc se leva tout frémissant, et d'une voix entrecoupée par la colère il lut ces lignes :

« La Convention nationale, ouï les services rendus à la répu» blique par le citoyen Rochemaure et la citoyenne Armande de » Vérnières, son épouse, décrète :

» Article 1er. L'arrêt de mort qui frappait lesdits citoyens est » rapporté.

» Art. 2. Lesdits citoyens rentrent dans tous leurs droits civiques.

» Art. 3. Leurs biens confisqués au profit de la nation leur seront » rendus. »

Si la foudre fût tombée dans le salon du prince, elle y eût causé moins de terreur et d'émoi que la lecture de ces quelques lignes.

Armande et le chevalier jetèrent un cri terrible.

En même temps, le prince se leva et marcha droit au chevalier, disant :

« Expliquez-vous, monsieur, défendez-vous! »

Mais le chevalier demeura morne et le front baissé.

Armande avait couvert son front de ses deux mains.

Et tous deux à l'écart, abandonnés, ils ressemblaient à ces lépreux antiques de qui la foule s'éloignait avec horreur.

Le prince reprit le journal qu'il avait laissé tomber, et il continua à lire :

« L'audace, le sang-froid, l'énergie dont le citoyen Rochemaure » et la citoyenne Vérnières ont fait preuve pour arracher à la mort » le brave capitaine Petit-Jean... »

— Ah! s'écria le prince, je comprends tout maintenant. »

Et, violent comme tous ceux de sa race, il leva le journal et en frappa le chevalier au visage.

Rochemaure rugit, fit un pas en arrière, porta la main à la garde de son épée...

Et puis, comme s'il eût été atteint au cœur, il chancela et tomba sur les genoux, murmurant :

« Ah! monseigneur... »

Mais, comme une lionne qui voit tomber sous le plomb du chasseur le lion son époux, Armande s'élança.

Elle vint se placer, l'œil en feu, la chevelure au vent, la tête fièrement en arrière, entre son époux outragé et le prince brutal.

« Ah! monseigneur, s'écria-t-elle, vous venez d'oublier en une seconde toutes les traditions de votre race héroïque. Vous venez de

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.14% accurate

 frapper an mage on gentilhomme , et ce soufflet . j'en appelle à toute la noblesse, c'e»t la condamnation de la monarchie I » Le prince écornait de colère, mai* il ae «entait dominé par le regard ardent de madame de Roche maure. Armaode poursuivit : ■ L'homme que voua avez frappé, 6 von* qui été* cousin de Henri IV, le deaceadant de Françoi* 1**, est un de ceux qui ont donné tout leur sang à la monarchie. Taodi» qu'on vou* entourait ici , monseigneur, il a tenté d'enlever le roi Louia XVI de la prison du Temple. Et voua l'ave* frappé, monseigneur, et vou* avex oublié que tous les gentilshommes sont égaux, et qu'un prince de la maison de Bourbon n'est qu'un simple gentilhomme ! » Cette voix dominatrice, ce regard plein d' éclaira, ce* paroles si noble* et ai justes arrachèrent no cri an doc de Bourbon. Mais ce n'était plu* nn cri de colère arraché par l'orgueil, — c'était comme un cri de désespoir. Le fils des Coudé rougissait de son emportement. 11 comprenait qu'il venait de frapper au visage , en la personne d'on seul gentilhomme , tous ces gentilshommes qui mouraient un à un pour la monarchie expinmtr. Et ilae fit alors un funèbre silence dans la salle, et tout le monde attendit anxieux. Alors le chevalier de Rocbemaore, qui paraissait foudroyé, se redressa. Il vint fléchir un genou devant le prince. • Monseigneur, dit-il, je supplie Votre Altesse Royale de me faire fusiller demain malin... un gentil homme déshonoré ne peut plu» vivre. — Monsieur, répondit le prince, la réparation rétablit l'honneur. Devant tous les gentilshommes qui sont ici, je vons demande pardon. ■ Le chevalier jeta un cri. • Maintenant, poursuivit fr jideraent le duc, que vous voilà réhabilité, je vais vous punir. Vous avci favorisé la fuite d'un prisonnier, vous aves servi la république. Je vous bannis de ma présence et je vous raye des cadres de l'armée de Condé. » Le chevalier courba la lélc. • Monseigneur, dit-il , j'espère me faire tuer demain , ce qui évitera cette besogne à Votre Altesse. — Et moi, dit le prince avec colère, je vous défends de tirer l'épée pour nous. Le chevalier de Rochemaurc s'inclina. « Alors, dit-il, j'irai trouver le roi Louis XVIII, et je lui dirai : > Sire, j'ai sauvé un prisonnier, parce que les siens m'avaient sauvé. Si j'ai mérité la mort, oublies mes services, oublie/ ceux de ms race, et faites-moi fusiller. » Si j'ai agi selon les lois de l'humanité, si j* ai acquitté une dette contractée, ai Votre Majesté me pardonne , qu'elle me permette de mourir pour elle... * Et le chevalier alla prendre sa femme par

la main... Et tous deux sortirent la tête haute , comme de loyaux serviteurs calomniés et trahis par le sort. Le duc , après leur départ , demeura longtemps la tète dans ses maint, comme no homme accablé. Nul n'osait rapprocher. On eût entendu voler une mouche dans U salle. ■ Mais enfin, s'écria-t-il , quel intérêt avaient-ils à sauver cet homme? a Alors un vieillard s'approcha du prince. • Monseigneur, dit-il, il y a à Paris une société mystérieuse qui Seat organisée et qu'on appelle les MtuqttcM routes. — Quel est son but? — Lutter contre la guillotine. — Ah' — Celte association étrange a sauvé le chevalier; elle a sauté mademoiselle de l'érinières ; elle a sauvé le prisonnier républicain. — Mais le chevalier en fait donc partie? — - Oui , puisque c'est une société de secours mutuels. * Le prince reprit sa tète à deux mains. h Messieurs, dit-il, je convoquerai demain douze officier* , je les réunirai en conseil de guerre et je leur soumettrai cette question : — Le chevalier de Ilochrmaure etl-il coupable? — Si la réponse du conseil est affirmative , le chevalier sera touillé. Si elle est négative, il reprendra soo rang et son grade dans l'armée que j'ai l'buaB«ur de commander. » Et d'un gasto le prince congédia sc» bûtes XIX ' Revenons maintenant à Paris. Paris était fort occupé depuis un mois. Il avait condamné à mort et eiécuté la veuve Gauel, dite Marie- Antoinette, ex - reine de France. C'était le style uu jour. Il avait envoyé à l'échafaud les vingt et an Girondins et le citoyen Philippe-Egalité , qu'on appelai! autrefois le duc d'Orléans. La reine était morte, comme chacun sait , hautaine, dédaigneuse, un éclair dans les yeux , un mâle courage au cœur. Nous ne raconterons point le festin suprême des Girondins. Il n'entre point dans notre cadre d'écrire une histoire de la révolution française , mais bien de suivre pas a pas , et dons cette pénombre de l'histoire intime, une intrigue aujourd'hui oubliée, et qui alors justifia une fois de plus celle maxime • que les grands événements ont souvent des causes futiles ■ . Comme trois heures et demie sonnaient, un petit homme, bien enveloppé dans une sorte de carrick qui lui cachait les deux tiers du visage, suivit le bord de la Seine jusqu'au pont Tournant, et vint se mêler à la foule qui l'encombrait. La place de la Révolution ressemblait à une mer de têtes. L'heure accoutumée de la fête du peuple allait birntût sonner. Ce jour-là , l'instrument de M. le docteur Guillotio allait se mettre en contact avec le cou blanc et l'abondante chevelure châtain clair d'âne femme. • I a? peuple attendait impatiemment la charrette. Il avait hâte de savoir comment allait mourir madame Roland , l'amie des Girondins. Cependant il tombait depuis le malin celte pluie fine,

serrée, qui ressemble à un épais brouillard , cl que les Parisiens ont en si grande horreur. Les Romains fussent rentrés cher eux , les Parisiens demeuraient. Un gamin, à califourchon sur le parapet du poul Tournant, criait à tue-tête : » Le citoyen Bruliis se moque du peuple. Il n'est pas à son poste; il est en retard !... » l.'ne tricoteuse disait : « A la bonne heure! depuis quelques jours, ça va mieux; nous commencions àoous blaser sur les aristocrates! Toujours des nobles, c'était fade! le couteau s' en ébréchait... — Mais noos avons eu les députés de la Gironde! — Ah! ceux-là, pariez-m'en ! Ils sont bien morts... les canailles 1 Ils chantaient comme à l'Opéra. Il y en a un qui a fait un discours, un vrai I... — Quel dommage que je si' oie pas été pins près!... Je n'ai pas bien entendu... — Il parait , reprit une autre qui se chauffait accroupie sur son gueux, il paraît que la citoyenne Roland est blanche et mignonne.., faudra voir le salut qu'elle va faire ou peuple avec sa tête!... — Hé! mère Golhon, cria le gamin, êtes-vous toujours portière dans la rne Denis? — Veux-tu te taire, petit malheureux! vaurien, aristocrate!..* s'écria la vieille en fureur. Fst-ce que je n'ai pas de quoi vivre?... Moi! une portière!... ah! l'horreur! • La mère Golhon , qui se défendait si énergiquement d'avoir Gré le cordon , était cette même tricoteuse qui avait placé son gueux sous les mains liées du chevalier de Rochrmaurc. u Aristocrate ! hurla le gamin , allons donc ! c'est vous qui êtes une aristocrate... Ah! on en dit de belles dans la rue Denis sur votre compte! On dit que vous avez sauvé des nobles!... * La mère Gotbon devint pourpre, puis livide; puis une pâleur mortelle envahit ses traits. • Ah! brigand! misérable! assassin I murmura-t-elle, tu veux dune m'envoyer à l'échafaud? a Mais personne n'avait entendu ni l'accusation du gamin ni l'énergique protestation de la mère Golhon. Lrn seul individu, l'homme au carrick, avait remarqué son trouble. I -a foule regardait et écoutait ailleurs. Elle attendait la charrette Le gamin se mit à chanter : C.uillolin , llr-lfr in Pulitiaae . Ima^inr un beau malin (,'ue pendre ni tuhumaia *'P«« patrieiique. ..

The text on this page is estimated to be only 21.51% accurate

LES MASQUES ROUGES. ma Aanitèt Il lui f.ui Un mpplire Qui , Mflt r*irdt ni patron , Snppnaoa du bouiitau L'ofSce. ». .. En rêitnl à U tunrdinr. Pnnr «ou« Urw d'pnkirni, J'ai fait faim «ne michinr Qui mrl ki idln A baa. • Bravo! mon garçon! tu a s une belle voit. « Le gamin, interrompu, te retourna. L'homme an carrick lui frappait sur l'épaule. <t Une voix superbe! continua l'homme au carrirk tandis que le gamin le regardait étonné; et si tu prenais des leçons, tu pourrais entrer à l'Opéra n l-e gamin, dallé du compliment, toucha son bonnet rouge eu manière de salut. • Vous êtes donc connaisseur, citoyen? demanda-t-il. — Je suis le directeur de l'Opéra. — Ah ! ah ! — Et si In veux me venir voir demain, je me charge de toi... » Pnnr donner plus d'assurance encore à ses paroles, rtiumme au earrirk mit une pièce de trente sous dans la main de T enfant do Paris, et se perdit dans la foule. Tout à coup la foule se mit à lmrler : « La voilà! la voilà! * En effet, la charrette venait <f apparaître sur la place de la Révolution. Et , après avoir vociféré, la foule se loi tout à coup, et les regards ardents de tons se portèrent snr les condamnés. Le petit homme, toujours enveloppé dans son carrick, s'était hissé sur la pointe des pieds afin de mieux voir. Madame Roland, en robe blanche, le» épaules demi-nues, était debout dans la charrette, promenant sur la fonte un calme et tranquille regard. Vn vieillard tremblant, dont la télé oscillait, s'appuyait sur elle. Celait le vieux la Marche, directeur de la fabrique d'assignats. Plusieurs antres condamnés entouraient cette femme, qui avait ébloui l'aurore de ta liberté de son esprit et de sa haute raison. L'homme an carrick attacha snr elle uo regard ardent, étrange, impossible à rendre. < Celle femme est nnc Romaine, murmura-t-il. Ah! si elle avait voiiln s'entendre arec moi! » U charrette s'était avancée jusqu'au pied de l'échafaud. La femme en robe blanche en monta les degrés la première... Mais, an moment où le bourreau allait porter les mains sur elle, elle le repoussa d'un geste de reine, lui indiquant ses compagnons. L'homme au carrick était trop loin pofor entendre le* paroles qu'elle prononça, mais il devina ces paroles et les traduisit à mivoix : • Tous ces gens-là tremblent comme des femmes ; cette femme seule s le emur d'un homme et ne tremble pas ! • Et il devinait juste. Madame Roland venait de dire au bourrean : ■ Laissez passer ce vieillard et ces hommes que le snpplice effraye. Je n'ai pas pour, moi, j'attendrai ! • Eo effet, l' homme au carrick put voir le vieux la Marche se coucher le premier

sur la planche fatale. Puis la plsnche courut... Puis le couteau Cia.... cl remonta sanglant entre ses deux bras songes. Quatre fois encore il redescendit... Madame Roland était toujours debout , la tête rejetée en arrière, belle et fière comme une reine qui recevrait les hommages de ses sujet*. Enfin , son heure suprême sonna. . . Alors l'homme au carrick détourna la tête une seconde... Sans doute, il eut nn horrible battement de c<ror... Et lorsqu'il ramena ses regards vers l'échafaud, la robe blanche avait disparu... Quelque chose comme nn sanglot souleva alors la poitrine de ce! homme; mais ses yeux demeurèrent secs... Et comme la foule s'écoulait muette, il s'enfuit, atteignit l'extrémité du pont Tournant, et se fraya un passage dans l'océan humain qui encombrait la place de la Révolution. Le gamin avait repris sa chanson : Ce»t a a coup qne l'on reçoit Aiut q«'o« s'rfl doute , A mio« on •>« aperçoit. Car oo n'y voit goatle. .. Un certain reiaart earhé Tout t conp étant tlrhd. Fait tomber, ber, ber. Paît laulrr. 1er, Itr. Fait tomber. Fait ii«tcr. Fait «olcr la tête... Crst birn plu* hoanStef Celle chanson, qui retentissait stridente, poursuivit Thommo ta carrick jusque* au pied de l'échafaud. Là , comme la foule était plus compacte, il fut arrêté un moment, et un bomme en carmagnole le poussa.. . Il fit un faux pas, et ses pieds glissèrent dans le sang... Dans le sang rose et vermeil de madame Roland qui venait do mourir. Et l'homme au carrick jeta comme un cri d'effroi. Mais un autre homme , qui se trouvait derrière loi , le soutint H T empêcha de tomber. l-e mystérieux personnage reprit alors sa courte, sans songer à remercier celui qui l'avait soutenu. Et il arriva ainsi jnsqu'à l'angle de la rne .Saint-Honoré. Là, il s'arrêta un moment, comme pour reprendre baleine, et ses lèvres minces laissèrent tomber ces mots : u Je crois que si j'avais vu tomber la première tête qu'on a séparée du troue au nom de la liberté, j'eusse enrayé la révolution... Le juge qui condamne ne voit pas exécuter ses arrêts! » Et ces paroles prononcées d'une voix fiévreuse, il reprit sa marche et s'enfonça dans la rue Saint-Honoré. Cependant, un pas non moins pressé que le sien retentissait derrière lui. C'était le pas de l'homme qui lavait empêché de tomber dans le sang de madame Roland. Cet homme était d'un aspect si bizarre qn'il mérite qoelqnes lignes de silhouette: petit, bossu jusqu'à rexagéraiion, son corps difTorme était supporté par deux petites jambes grêles et torse* ; il était en outre d'une laideur repoussante , et avait de grands yeux ronds bordés de rouge. Ses lèvres seules, minces et blêmes, trahissaient, avec son front dénudé, une certaine intelligence. Mis avec trac recherche prétentieuse , tout de noir vêtu

, on eût dit un homme cfEglise ou quelque procureur de province venu à Paris pour y étudier les belles manières des sans-culottes. Depuis dix minutes, il suivait l'homme au carrick avec obstination. Celui-ci cependant accélérait le pas, èmesnre qn'il avançait dans la rue Saint-Honoré. Mais le bossu se mit à courir, et atteignit l'homme au carrick au moment où il allait disparaître dans f allée noire de la maison qui portait le numéro 36(5. « Salut au plus grand citoyen de la république! • dit-il. L'homme au carrick tressaillit et se retourna avec une mauvaise bumenr évidente. « Vous vous trompes, dit-il. — Non pas, répliqua le bossu, je sais très-bien à qui je m'adresse. » L'homme au carrick fronça le soarcil. « Je viens de rendre un léger service tout à l'heure aa citoyen Maiimilipn Robespierre, contions le bossu sans s'émouvoir; je t'ai empêché de tomber... » Robespierre, car c'était lui, eut un mouvement de surprise mélangé d'irritation. «Que me voules-voua? demanda-t-il de nouveau. — Citoyen, reprit le bossu, j'ai l'bonneur d'être votre collègue à la Convention. — Ah! » Et la manvaite humeur de Robespierre nnomenfa. « Comment vous nommez-vous? — Revellière-Lepaux. — Vous élpi député d'Angers? — Précisément. — Eh bien, que puis-je faire pour vous? Je désire vous entretenir d'un projet éminemment patriotique... — Mais je n'ai pas le temps en ce moment , dit Robespierre. ÛJgitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.62% accurate

110 LES MASQUES BOUGES. — — Pardon . laissez-moi aller jusqu'au 1>o ut. .. « «lit le bossu WN ténacité. Robespierre se résigna et s’appuya sur la claire-voie à hauteur «Tappui qui, le jour, fermait l'allée «le sa maison. « Citoyen, reprit le citoyen Rei'cUière-Lcpaux, députe «le Maine* ct-Loire , vous ave/ débarrassé la république de tous ses ennemis... Vous serez dictateur drnioiu, si tel est votre bon plaisir... « Robespierre pâlit d'émotion. • Taisez-vous ! h dit-il. Puis, ouvrant brusquement la claire-voie, il entrsfnn le bossu dans l'aller noire. u Tenez chez moi, dit-il. Toute conversation n'est pas bonne en plein air... a Et il entra chez la portière, y prit sa clef, et grimpa d’un pas leste h son troisième étage. Le bossu le suit ait. Robespierre le fit entrer dans sa chambre è coucher, qui était en même temps son cabinet de travail. Les paroles «lu bossu avaient ému le proconsul, et son cmir, si calme et si froid d'ordinaire, battait avec une irrégularité singulière. - Cet homme viendrait-il m’offrir, au nom de tout un parti , ce que je rêve depuis si longtemps? * pensa-t-il. Il lui avança un siège et ilrmeura debout devant lui, « Voyons, dit-il, je vous écoute. ■ Le bossu appuya majestueusement une inain sur son rieur. « Citoyen, dit -il, grâce â ions, la Praucc est maintenant une nation régénérée , «pii attend ses doliuét s nouvelles avec contiance. Mais à peuple nom mit, il futil de nouvelles institutions... cl je viens tous proposer ooe religion nouvelle! * Robespierre recula shtpéfal, mais le bossu demeura grave et convaincu. u Je viens, dit-il, (T inventer une religion 'qui fera le bonheur de la France et de son Mourrait maître. » Il appuya sur ce dernier mot. Robespierre tressaillit une fois encore. ** Ma religion, actif ta le bossu avec emphase, s’appellera la Théophilanlhrnpie ou le culte de ta liaison, n Robespierre *e demanda s’il n ut ail pas «faire à no fou. Mais le bossu avait parlé d’«iu nouveau maître pour la France, et, vaincu par la flatterie, Je proconsul lui dit : « Continuez donc, citoyen, et expliquez-inoi votre religion nouvelle... t XX * . Le petit homme laid et bossu s’assit en face de Robespierre , qui continuait à demeurer debout. a Oui, citoyen, dit-il, à peuple nouveau, mnflre nouveau et religion nouvelle. Celle «lont j'ai l’honneur d’étre l'inventeur est basée sur la raison , le Imn sens et la logique. — Trois choses qui se ressemblent, " murmura Robespierre d’un Ion légèrement ironique. Reti lli» ro-l-epam ponrsnirt : * Ma religion e»| aussi simple que belle. Elle supprime Dieu , — attendu que Dieu n’a jamais été très-bien défini, et qu’il est à peu près

crrla.n qu’il n’a jamais existé. Dieu supprimé, je maintiens cependant une divinité , — comme confession dernière aux vieilles idée* ; — - je le remplace par Y Etre suprême. — Mais c’est exactement la même chose, obsrrva Robespierre. — D'accord. (h pendant le nom n'est pins le même, et c'est une notable différence, — Soit , après ? — Je supprime également le clergé ; il est inutile d’avoir des firêtrrs qu'il faut payer, c’est nue mesure d’économie, mais je garde es église*. — Vous savez, dit froidement Robespierre, «pi’il en est qnclqoes-tmes dont on a fait des corps «h* garde. — la métropole du nouveau cnit», poursuivit Rcrellière-Lepanx, que le, interruptions de Robespierre trouvaient ini|>«rl«irbahlr, sera hoir. Dame, que j'appellerai le temple d«r la Raison. — Fort hirn , mai*,.. — Attendez, citoyen, dit Ilevcllièrc-Lepaux , j’ai écrit Ir pro- I gramme de (inauguration du nouveau cafte, que je fixe, si tel est foire bon plaisir, au 10 novembre prochain. " I-e député de Maine-et-Loire tira de sa poche un rouleau de papier. Robespierre soupira; mais il parut se résigner & entendre la lecture. Rcvellière reprit : « — Paragraphe 1*. La fête a lieu h Notre-Dame, L«*s images de* saint* et «tes saintes ont fait place aux bustes des amis de la Raison, tels que l'illustre «iefunt Marat, Lepellelier Saint -Fargcuu , le martyr Chalirr, Y apôtre. m Devant le temple , toutes le* guenille* du culte catholique, telles que chasubles, étales, bannières, chaire à prédications, missels et livres de messe, ont été entassées n dix heures du matin; un coup de canon parti de l’hôtel de ville donnera le signal. r Aussitôt ou meitrn le feu â toute* ces vi« îilerir* , et le dernier évêque de Paris sera amené pieds nus , tête nue , uue crosse brisée à la main devant le biicher. » Là, il fera am» ndc honorable à h Raison et demandera humblement le baptême civique, qui est le seul raisonnable. » — Paragraphe 2'. Un temple à la Philosophie, d’une architecture imposante et simple à la fois, sera con»truii au milieu de la grande nef de Xolre-Dame , et orné des buste* «le quelques philosophes. « A la porte brillera «me torche , au-dessous de laquelle on aura écrit ce* mol» : » Flambeau de la Te ri té ! » — Paragraphe 3*. La foule chaulera de» hymne* à la Raison , tandis que la'tlrrsHC , sous les traits d'une superbe femme, sortira du temple pour recevoir les hommages «les mortel*. • line musique gracieuse et lég< r«* peindra l’allégresse des adorateur» de celle (fui myendie la irrité. r Puis la dresse Raison , assise sur un fauteuil entouré de gnirbio !e» de chêne , symbole de fori'e et «le vertu , aéra portée par quatre homme* armé* de piques. Sa tête sera rouverte «l'un voile , transparente aliégoric qui siguiGern que la Raison n'c.-t pas à la

portée de tout le monda. a A ce» mots, le grave Robespierre ne put réprimer un sourire. Le bossu continua : « La déesse sera coiffer du bonnet phrygien de la liberté; sur «es épaule* ondulera un manteau bleu... u Un «Ir* membres, de U Convention viendra à sa rencontre et l'introduira dans la salle des délibération*. » Alor*, le plu* grand citoyen du lu république .. ■ Revellière- Le patix appuya complaisamment sur ce mot, et Robespierre en tressaillit d'aise. ■ Le plu» grand citoyen de la république, l'homme qui tient dan« Fes main» les «irstinée* «le lu France , et qui peut, à son grc, changer la forme de son gouvernement... «i Robespierre eut nn l«;ger battement de rieur. « Ijp grand citoyen, acheva Revellière-Lepanx, proclamera la déchéance du etiltc i-abolique comme incompatible mec la moral»- , l' lu. inanité et le bon «en», — et proclamera le culte do l.i Raison. Tombez! dira-t-il, voile «le la Raison, en face d'tm grand peuple et de sou sr-nat auguste ? • Et le voile tombera!... n I.' honorable député de Maine -et-Loire en était là de *on progrnn.mr, lorsque la sonnette «le I appartement du grand citoyen tinta. Rohespierre fronra le sourcil et dit : • Au diable le fâcJieux ! • Mais le grand citoyen s'était imposé l'obligation de ne jamais refuser sa porte. II recevait le pin» humble citoyen de la république ; il aimait à faire pr.ratfe de la pauvreté monacale «le son logis; il «'-tait fier. de montrer à tons qn'il était le citoyen !<• plu» indigent et le plus incorruptible «le la république. Il se leva doue et alla ouvrir. • L'apparition de son lidleur le fit reculer une foi» encore. G'él-iit Danton. Danton qui. quelques jonrs auparavant, avait voulu l'étouffer don* îM hras puisants. Henretisenvot , Robespierre n'était pas seol , et la présence du bossu lui donna le courage de soirrire et de conserver tout sou satog-froid. Fl prris, Danton était calme. b lionjour, cher collègue , » dit-il. Et tandis Que Robespierre , muet • s'effaçait pour fermer

Digitized by Google

— Pardon, laissez-moi aller jusqu'au bout... » dit le bossu avec ténacité.

Robespierre se résigna et s'appuya sur la claire-voie à hauteur d'appui qui, le jour, fermait l'allée de sa maison.

« Citoyen, reprit le citoyen Revellière-Lepaux, député de Maine-et-Loire, vous avez débarrassé la république de tous ses ennemis... Vous serez dictateur demain, si tel est votre bon plaisir... »

Robespierre pâlit d'émotion.

« Taisez-vous ! » dit-il.

Puis, ouvrant brusquement la claire-voie, il entraîna le bossu dans l'allée noire.

« Venez chez moi, dit-il. Toute conversation n'est pas bonne en plein air... »

Et il entra chez la portière, y prit sa clef, et grimpa d'un pas leste à son troisième étage.

Le bossu le suivait.

Robespierre le fit entrer dans sa chambre à coucher, qui était en même temps son cabinet de travail.

Les paroles du bossu avaient ému le proconsul, et son cœur, si calme et si froid d'ordinaire, battait avec une irrégularité singulière.

« Cet homme viendrait-il m'offrir, au nom de tout un parti, ce que je rêve depuis si longtemps? » pensa-t-il.

Il lui avança un siége et demeura debout devant lui.

« Voyons, dit-il, je vous écoute. »

Le bossu appuya majestueusement une main sur son cœur.

« Citoyen, dit-il, grâce à vous, la France est maintenant une nation régénérée, qui attend ses destinées nouvelles avec confiance. Mais à peuple nouveau, il faut de nouvelles institutions... et je viens vous proposer une religion nouvelle! »

Robespierre recula stupéfait, mais le bossu demeura grave et convaincu.

« Je viens, dit-il, d'inventer une religion qui fera le bonheur de la France et de *son nouveau maître*. »

Il appuya sur ce dernier mot.

Robespierre tressaillit une fois encore.

« Ma religion, acheva le bossu avec emphase, s'appellera la *Théophilanthropie* ou le *culte de la Raison*. »

Robespierre se demanda s'il n'avait pas affaire à un fou. Mais le bossu avait parlé d'un *nouveau maître* pour la France, et, vaincu par la flatterie, le proconsul lui dit :

« Continuez donc, citoyen, et expliquez-moi votre religion nouvelle... »

XX

Le petit homme laid et bossu s'assit en face de Robespierre, qui continuait à demeurer debout.

« Oui, citoyen, dit-il, à peuple nouveau, maître nouveau et religion nouvelle. Celle dont j'ai l'honneur d'être l'inventeur est basée sur la raison, le bon sens et la logique.

— Trois choses qui se ressemblent, » murmura Robespierre d'un ton légèrement ironique.

Revellière-Lepaux poursuivit :

« Ma religion est aussi simple que belle. Elle supprime Dieu, — attendu que Dieu n'a jamais été très-bien défini, et qu'il est à peu près certain qu'il n'a jamais existé. Dieu supprimé, je maintiens cependant une divinité, — comme concession dernière aux vieilles idées; — je le remplace par l'*Etre suprême*.

— Mais c'est exactement la même chose, observa Robespierre.

— D'accord. Cependant le nom n'est plus le même, et c'est une notable différence.

— Soit, après?

— Je supprime également le clergé; il est inutile d'avoir des prêtres qu'il faut payer, c'est une mesure d'économie, mais je garde les églises.

— Vous savez, dit froidement Robespierre, qu'il en est quelques-unes dont on a fait des corps de garde.

— La métropole du nouveau culte, poursuivit Revellière-Lepaux, que les interruptions de Robespierre trouvaient imperturbable, sera Notre-Dame, que j'appellerai le temple de la Raison.

— Fort bien, mais...

— Attendez, citoyen, dit Revellière-Lepaux, j'ai écrit le programme de l'inauguration du nouveau culte, que je fixe, si tel est votre bon plaisir, au 10 novembre prochain. »

Le député de Maine-et-Loire tira de sa poche un rouleau de papier.

Robespierre soupira; mais il parut se résigner à entendre la lecture.

Revellière reprit :

« — Paragraphe 1er. La fête a lieu à Notre-Dame. Les images des saints et des saintes ont fait place aux bustes des amis de la Raison, tels que l'illustre défunt Marat, Lepelletier Saint-Fargeau, le *martyr* Chalier, l'*apôtre*.

» Devant le temple, toutes les guenilles du culte catholique, telles que chasubles, étoles, bannières, chaire à prédications, missels et livres de messe, ont été entassées à dix heures du matin; un coup de canon parti de l'hôtel de ville donnera le signal.

» Aussitôt on mettra le feu à toutes ces vieilleries, et le dernier évêque de Paris sera amené pieds nus, tête nue, une crosse brisée à la main devant le bûcher.

» Là, il fera amende honorable à la Raison et demandera humblement le baptême civique, qui est le seul raisonnable.

» — Paragraphe 2e. Un temple *à la Philosophie*, d'une architecture imposante et simple à la fois, sera construit au milieu de la grande nef de Notre-Dame, et orné des bustes de quelques philosophes.

» A la porte brûlera une torche, au-dessous de laquelle on aura écrit ces mots :

» *Flambeau de la vérité!*

» — Paragraphe 3e. La foule chantera des hymnes *à la Raison*, tandis que la déesse, sous les traits d'une superbe femme, sortira du temple pour recevoir les hommages des mortels.

» Une musique gracieuse et légère peindra l'allégresse des adorateurs de celle *qui engendre la vérité*.

» Puis la déesse Raison, assise sur un fauteuil entouré de guirlandes de chêne, symbole de force et de vertu, sera portée par quatre hommes armés de piques. Sa tête sera couverte d'un voile, transparente allégorie qui signifiera que la Raison n'est pas à la portée de tout le monde. »

A ces mots, le grave Robespierre ne put réprimer un sourire.

Le bossu continua :

« La déesse sera coiffée du bonnet phrygien de la liberté; sur ses épaules ondulera un manteau bleu...

» Un des membres de la Convention viendra à sa rencontre et l'introduira dans la salle des délibérations.

» Alors, le plus grand citoyen de la république... »

Revellière-Lepaux appuya complaisamment sur ce mot, et Robespierre en tressaillit d'aise.

« Le plus grand citoyen de la république, l'homme qui tient dans ses mains les destinées de la France, et qui peut, à son gré, changer la forme de son gouvernement... »

Robespierre eut un léger battement de cœur.

« Le grand citoyen, acheva Revellière-Lepaux, proclamera la déchéance du culte catholique comme incompatible avec la morale, l'humanité et le bon sens, — et proclamera le culte de la Raison.

» Tombez! dira-t-il, voile de la Raison, en face d'un grand peuple et de son sénat auguste?

» Et le voile tombera!... »

L'honorable député de Maine-et-Loire en était là de son programme, lorsque la sonnette de l'appartement du grand citoyen tinta.

Robespierre fronça le sourcil et dit :

« Au diable le fâcheux! »

Mais le grand citoyen s'était imposé l'obligation de ne jamais refuser sa porte. Il recevait le plus humble citoyen de la république; il aimait à faire parade de la pauvreté monacale de son logis; il était fier de montrer à tous qu'il était le citoyen le plus indigent et le plus incorruptible de la république.

Il se leva donc et alla ouvrir.

L'apparition de son visiteur le fit reculer une fois encore.

C'était Danton.

Danton qui, quelques jours auparavant, avait voulu l'étouffer dans ses bras puissants.

Heureusement, Robespierre n'était pas seul, et la présence du bossu lui donna le courage de sourire et de conserver tout son sang-froid.

Et puis, Danton était calme.

« Bonjour, cher collègue, » dit-il.

Et tandis que Robespierre, muet, s'effaçait pour fermer la

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 21.12% accurate

Lf.s masques noir, es. 111 porte, Danton alla droit à la seconde pièce, s'arrêta un moment sur le «mil, puis laissa échapper un bruyant éclat «le rire. Il venait d' apercevoir te citoyen Reveilicre-Lepaua, «un manuscrit à la main. l.e citoyen Rcvellièrc rougit sous «a peau grêlée rommr une ccumoire, «e leva et balbutia quelques mots de salutations u Ah çè! mon cher, *’ écria Danton, se tournant vers Robespierre, que cet éclat de rire avait fort déconcerté, êtes-vous fou, par hasard? — Pas que je sache. — Mais, Dieu me pardonne, c’est le citoyen Hevelliére-Lepanx ! » Lv député d'Angers salua. « Auteur d’un projet de religion... Oh ! il me l’a soumis.., — Ah ! Gt Robespierre, qui laissa tomber sur le député de Maineet-Loire no regard plus froid , plus acéré , plus étincelant que l'acier de la guillotine. — Oui, mon cher, dit Danton , il est venu me lire son projet. — Kh bien? fit Robespierre, — Eh bien , je l’ai mis à la porte. » Rerrllierr-Lrpaui devml blême. « Je nie suis demandé, ajouta Danton, comment tant d’absurdités pouvaient germer dans la tête d'un homme , et comment tout un département comme Maine-et-Uûre pouvait envoyer siéger parmi nous un tel imbécile. • Et Danton posa sa large main sur l'épaule du bossu abasourdi : • Mon cher collègue, lui dit-il, je suis désolé d’interrompre la lecture de votre intéressant manuscrit, mois |e viens ici pour des choses plus graves que 1e culte de la déesse Raison, et je vous prie de rue laisser en tête-à-tête avec mon collègue dn comité de salut publie, o Danton accompagna ces mots (Cnn geste impérieux qui domina Robespierre lui-méme. Quant au pauvre hossii, il sortit à reculons, plus mort que vif, saluant jusqu à terre, et secouant sa tête pour s'assurer qu’elle tenait encore sur ses épaules. Robespierre s'était adossé , muet et pAle , au chambranle de In cheminée. Lorsque la porte sc fut refermée derrière le bossu, Danton repris son collègue. « Ecoute, lui dit-il, passant subitement au tutoiement, je suis venu pour te purler une dernière fois le langage de la raison et de la franchise. — JYcoutp, dit froidement Robespierre. — Sais- lu que depuis dix mois nous marchons constamment dans le sang? Nous avons guillotiné Louis Cappt; r'est bien. Sa tête était le gant que nous jetions k l'Europe, I-a noblesse est montée sur l'écha aiiJ après lui; c'est bien encore. Pour abattre l'ancien régime, il fallait decimer l'aristocratie. > Mais quand nous n'avons plus ici ni rois, ni nobles à frapper, nous avons tourné nos armes moire nons. Ilipr, £ «latent les üirondins... il y a quelques jours c était la reine... » Aujourd'hui ,

c’est madame Ro und... Or snis-tu, Maximilien , qu'un peuple en délire qui gmllotine des femmes e*l à la vrille de massacrer ceux qui lui ont. le» premiers, parlé de liberté? La l' rance tourne à la folie, et ceux qui la guideut sont déjà Tous... « Si je riens cher toi aujourd'hui, c’est que jp fais taire mes rancunes , c'est que je suis saisi d'horreur et 3'effroi , et que je vieus te dire : « Arrêtons-nous : dis, le veux-tu ?« Et Danton était ému , cl il regardait Robespierre sans haine et uns colère. Robespierre enîr’ouvrit ses lèvres minces et décolorées, et il en laissa toniher ces mots s « Ou o' arrête point un torrent.... il faut k la révolnlion nn baptême de sang; et la république n beso-n de tyrannie pour fonder la liberté. Ia bâche n’a point terminé son œuvre... — Mais qui veux-tu frapper encore? — Tous eenx qui , par calcul . par faiblesse ou par lassitude , peuvent donnée quelque espoir de ri tour au régime renversé. — Prends garde ! Maximilien, te peuple se lassera... » Robpspierte sc tnt. ■ Je suis venu à loi , poursuivit Danton , portant la paix on la guerre dans un pan de mon manteau ; choisis! — Cela déprnd... — Veux-tu l’arrêter? Vrnx-tu que la Franee respire, que l'échafaud s'écroule, que celte liberté toujours promise, et qui jusqu'à présent n’a «té présentée que par noire tyrannie, apparaisse réellement? Si tu te veux , je te tends la main, je marche avec toi... je serai ton ami, je te laisserai passer le premier... a Robespierre tressaillit. » Et si je refuse? dit-il, — Alors , c'est la guerre , la guerre à mort , à ontranee entre nous... c’est un combat «ans trêve, qui ne finira que sur le* mar rives de la guillotine. Parle , choisi^! n Robespierre baissait tes yeux et se faisait. • Allons, s’écria Dan ion, parle... réponds on oui ou un non? * Le proconsul leva son regard terne et sans rayoDS sur son collègue : « Je ne veux ni la paix . ni la guerre , dît-il ; je venx le bien de l'Etat et te salut de la république. — Ce o'est point cela que lu veux , Maximilien , s'écria Dnnlon ; ce que tu veux... je le saisi... Adieu... * Il lit un pas vers la porte et l’ouvrit brusquement; mai», avant d'en franchir le seuil , il se retourna. • Maximilien Robespierre , dit-il , depuis longtemps j'ai deviné la pensée secrète Tu veux régner 1... a Robespierre étouffa un cri et laissa échapper un ge*te de dénégation én*»r ,ique : • Oit! «lit Danton, quand je dis r/yner, je m’entends! je ne te suppose pas assez bêle pour oser prendre le litre de roi ; mai* tu rêves la dictature à vie, ce qui ett exactement la même chose.... Adieu!... n El Danton sortit. Il descendit rapidement, comme si l'escalier de la maison de Robespierre eût été infecté par quelque peste terrible, et il murmura r ■ Il y a ici une odeur de tyrannie qui soulève le errur » la nuit était venue, chargée tic brouillards. Les réverbères

s’allumaient un n nn an coin des rues, la foute circulait compacte dam celle grande artère d'alors qui s'appelait la rue Saint-Honoré, ci qni devait bientôt perdre son nom. Danton se dirigea vers les halles d'un pas rapide, écartant les (Misants qni se trouvaient sur son chemin. Tout à coup on lui frappa sur l'épaule. Il se retourna, un homme était devant lui. Cri homme portait un grand manteau, qui lai couvrait le bas du visage , et un chapeau à larges bord.* rabattus. ■ Que me voulez-vous ? dit brusquement Danton. — Vous remettre ceci, » dit l'inconnu. Et il tendit à Danton un billet cacheté. Puis il s'éloigna rapidement, et «c perdit dans la foute et le brouillard. Etonné, Danton alla sc placer sous nn réverbère et examina le billet. Le billet portait pour suscription : ■ Au citoyen Danton rouvrit. Déni poignards en croix, placés au-dessous d’un manque, servaient d'emblème à celte lettre , qni était aiiui conçue : « Le citoyen D. . . . . est perdu s’il n’areeple te secours «les masques rouges. Avant nn mois, il nura porté sa tête sur l'échafaud. ■ Aucune signature u' accompagnait ces lignes. Danton fro>ssa la lettre avec colère. a Von, non, dit-il, en hommes «ont des royalistes, et je ne veut point de leur secours. Que ma tête tombe plutôt!... * Et il déchira te billet et en sema tes morceaux sur 1e pavé. Un homme marchait derrière lui... XXI L’homme qui suivait Danton s'arrêta en voyant le proconsul déchirer te billet mystérieux et en jeter les morceaux drrrière Ini. Pais il se baissa et se mil à ramasser nn à un tou* les moreranx. Quand il « ul rectieilli le dernier, il les serra précieusement don» L* creux de «a main; puis, au lieu de chercher a rejoindre Daumn, déjà disparu dans l'épaisseur du brouillard, il tourna snr ses talons et irvint ver» une sorte de cabaret borgne qui sc trouvait au coin de In rue du Roule. I,e marchand de vin 1e salua avec nue familiarité respectucu**, Dlgitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.30% accurate

) 12 LES MASQUES ROUGES. 1. le 4.1 .. 4..I <4i r.. k mil une pi^cc de (renie tout dan* la maia de l'enfant. — Pape I OP. a L'Endormi est-il ici? demanda l'homme qui avait suivi Danton. — Oui , citoyen. — Où est-il Y — En haut, dans le cabinet. » Le nouveau venu monta lestement an premier étage, ou plutôt dans la soupente qui servait d'eotre-sol à rétablissement, et il ou* vrit la porte d'une sorte de bouge de quatre pieds carrés, orné de deux chaises et d'une table graisseuse. C'était là que les commis et les grisettes du quartier venaient quelquefois en partie Gne. L'Endormi, cet agent subtil qni avait reconnu son patron dans le Gacre du citoyen député Isnard, le grand orateur; l' Endormi, disonsnous, était là, les rondes sur la table, en face d'un litre vide, éclairé par une chandelle fnmense. • Mon petit, dit le Marseillais, car c'était lui qui avait recueilli les fragment» du billet , descends me chercher une plume, dn papier, de l'encre cl de la cire. ■ L'Endormi se leva et sortit. Alors le Marseillais réunit les morceaux de papier sur la table, les rapprocha , les rajusta , et Gnil par pouvoir lire le billet que le club des Masques rouges avait fait tenir à Danton. « Je m’en doutais, s dit-il. L'Endormi remonta, muni des objets que le Marseillais loi avait demandés. Celui-ci ajouta : • Maintenant, va-t'en chet l’épicier rt demandc-lui on son de colle de pâte dans du papier. r L'Endormi redescendit. Pendant sa nouvelle ahsenee le Marseillais écrivait, en imitant Je son mieux l'écriture du billet, les lignes suivantes: • Citoyen , " L'heure pst venue poor toi de vaincre ou de mourir. Robes• piprre a juré ta perte. Ta télé est promise au bourreau; ai lu » succombes , Ion nom passera exécré à la postérité ; et ta soccous» beras, si lu refuses notre secours. * Voici ce que nous te proposons : deviens royaliste, ramène à la • bonne cause Ions ces hommes égarés qui t'obéissent encore, et i* demain Robespierre et sa cohorte seront anéantis. » Quant a toi , citoyen , nous sommes chargés par le roi Louis XVIII » de t'offrir la dignité et les fonctions de grand chancelier. * Est-ce ossrt? Si Ion ambition n’est point satisfaite, parie... ou r lâchera de te satisfaire... r Au bas de celle lettre étrange, le Marseillais dessina correctement 1rs deux poignards en croix et le masqne superposé , qui étaient les armes allégoriques du club. Puis il se donna le plaisir de la relire. Après quoi, il en prit cupie Et enGn il la plia, la cjchcla à la cire, et prit à sa chaîna de montre un petit cachet qu'il avait fait graver la veille. Ce cachet portait , comme empreinte, nne reproduction

Gdèle du masque et des deux poignards. Puis il laissa durcir la cire et la frappa presque à froid avec le cachet, de façon que l'empreinte fût plus nette. EnGn il écrivit sur l'adresse : • Au citoyen D »



The text on this page is estimated to be only 19.04% accurate

LES MASQUES ROUGES. lu • l'c-sl»», dit Fava*4ole, J* tais pn»r<p—i »o*>» * Vt IriUe • — f*.. II'., L'Endormi revint nvrc la colle. Le Marseillais pas-n dessus les barbe* de sa plume rl se mil n enduire une feuille île papier, sur laquelle il réunit de nom eau . cl dans leur sens naturel, Ions 1rs fragment* du billet déchue. « Ah çà, qu'esW-er que tous finies donc la, patron ! demauda TKodormi. Le Marseillais le regarda de travers ■ Ecoute-tuoi bien, dil-il. Si jamais je viens à recevoir un coup de couteau , ou si je me brouille avec le citojen Robespierre , nu enfin si, pour un niulif on pour un nuire, je oc suis plus le cbcl de la police secréte, il est probable que lu me succéderas. L'Endoriui salua en soupirant. • Tu es intelligent et, comme moi, lu n'as pas de scrupules. Tu réunis donc lej conditions que désirr Sa Majesté le eiloyen Robespierre, qui veut une police bien faite. — Voilà un mot qui lui ferai! plaisir, observa l' Endormi. — Je lui en dis comme ça tous les jours, répliqua le Marseillais avec flegme, et c'est ce qui recule un peu Ion héritage. Donc, il aérait possible que lu vinsses à me succéder. . . Mis bien, je vais le donner un bon conseil; si jamais cela l'arrive, si tu es chef cl que des agents le questionnent, lon.r-toi à Itur icpondre : •• Vous êtes ici pour m'obéir et non pour ni' interroger. n L'Endormi se mordit les lèvres, mai* il ne répondit pointLe Marseil'ais acheva Irnuquilleinent de cullrr ses niorcenm de papier, et bientôt le billet fut rétabli si neltemrnt, qu'à peine on tarait pu voir les déchirures. Il en prit également une copie, et nul le tout dans sa poche, à l'exception toulelois de sa lettre adr. s.ne au citoyen I> Tout en accomplissant cette besogne, le Marseillais faisait celte réflexion meytaie : u I*> rlub «le* Masque* rouges, que j'a< appelés le» insaisMsnbb>«. laissera bien In nuit à liiinlon pour réfléchir. Ce ne sera vraisembhblcmenl qur demain qu'ils lui enverront uu uourcl émissaire, iu garanti* qu'il sera bien reçu. Il tendit alors la lettre à l' Endormi. u Ecoute bien , » dit-il. L'Endormi prit la pose du soldat sous les armes. ■ Tu vas t'affubler d'un luonk-aa couleur muraille et dim chapeau à largua bords. — Très-bien. — Tu le procureras ensuite up loup de velours ronge. Tu en trouveras uu riiez le costumier de l'Opéra. — Après? — Puis, à neuf heures du soir, tandis que le citoyen Dantonjoue aux échecs au café Foy, tu te rendras chez lui, conr dui Commérer... — Je sais où cVsl. — Et In jrlteras rapidement relie lettre sur la laide de la porchère; cependant lu t'arrangeras de fnçon qu'elle puisse voir ton. masque. — Ce *i r.» fait, » dit

k'Kndcmni. 1 *© Marseillais se fil apporter uu verre <T eau-de-vie, l'avala d'un; Irait, et s en alla, après avoir jeté dit sous sur le comptoir dm marchand. — Mainlmanl, *.’ dil-il, allons voir on peu ce que pense le /•.!— trou, * Et il ie dirigea vers le numi'ro 3fîfi de la rue Saint-Honoré. Ea pe rlière, qui le eonnaiss.iit, lui dit en «igné d' intelligence • — Moulez, le citoyen y est. a tt r Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 19.28% accurate

114 1RS MASQ 1RS ROUGES. Au Uni de sonner,' le Marseillais frappa. C’Ant (à une convention arrêtée entre Robespierre et srs intimes. Le proconsul vint ouvrir, 11 cl ôt encore pAle , bouleversé el sous l’impression de son entrevue violrnle avec Danton. r J,e Marseillais, r.n contraire, entra souriant et calme comme un homme qui apporte de bondes nouvelles. « Jo gage, dit-il d'une voix mielleuse, et taudis que Robespierre fermait la porte , que mon patron a encore cté secoué par celte V»te de Danton.. . — Dunlon! lit Robespierre ro tressaillant. — 11 éiuit ici, ii y a une demi-brun: . — Tu sais cela ! — Il y a rencontré le citoyen Rr» çlHère-l-opaux , auteur d'une irligion nouvelle. — C'eat vrai. — Moi, dit modestement le Marseillais, j'étais sur le carré et j'ai tout entendu. J'uruis mon poignard dan» ma itiauebe, et je uie tenais prêt à tout ««ountBl. s L’oeil do tigre de Robespierre devint aimable. s C'est bien, dit-il, lu es uu homme sur lequel on peut compter, mais... — Roof dit le Marseillais, j' attendais le mais. Voyou»? — Il Fan! en tîuir... — C'est mon avis. — Mais comment? — Mon patron, — reprit le Marseillais, qui avait iaveoté celle désinence nuancée de respect, touus les antres formule* de politesse ayant été abolies, ■ — mon patron commencera à y voir clair tout à l'heure... — Ah! » — J'ai un petit rapport à kit faire. — Voyons Ir rapport... — En sortant d'ici le citoyen Danton a longé la rue Sà'nlHonoré... — Tu l'os donc suivi? — Parbleu f il ne fait plus uu pas sans moi... je suis son ombre. — El où est-il allé? — Du râlé des halles. En chemin, un homme l'a abordé.., — Ab! — ■ Et lui a remis un billet dont voici la copie. * Et le Marseillais mil cotte copie son» les yeux de liubc -pierre. Celui-ci cul uu frémissement de joie. « Mais, clU-il, comment as-tn pu te procurer celte copcî... — Je l'ai prise sur l'oriyuinl. — Tu l'as doue?.-. — Un peu détérioré , car le citoyen Dantun indigné l'a déchiré; mais les morceaux en sont bons. * Robespierre s'empara avidement de l’original. « Ab! dil-il, s’il pouvait accepter!... It refusera... il est honnête. — S'il occrplait , dit froidement le Marseillais, voire télé et la niieone s'ro iraient bientôt dnus le même bonnet. Le* masque* ronges sont plu* forts que nous. — Mais il faut pourtant tes exterminer! s'écria Robespierre avec colère; il faut les détruire, ces gens introuvables, ccs eonspirafeiT* fantastiques... et dusié-je... « Le Marseillais l'interrompit. b Citoyen, dit-il, ccs [pus -là ue s'occupent pas de politique; ils sauvent les républicains aussi bien que les royalistes. D’ailleurs, nous avons besoin qu'ils existent main

tel) mit... — - Pourquoi 1 — IL nous aidcruul à perdre Danton. Après, non» verrons... ? — Soit. — Ce qu'il faut empêcher à tout prix, c'est que Danton se rap- .[proche d'eux, rl voici ce que j'ai imaginé... n Alors le Marseillais tira de sa poche la copie de celte autre lettre que l' Endormi était chargé de parti r. Celle foi* , un sourire de satisfaction éclaira les lèvres mince* de Robespierre. c Ceci, dit-il, est un coup de maître. Citoyen, je te subie! — Mais ce n'est ri ru encore, dit le Marseillais. Il me faut à Pari* M. et ni ad amc de Ruche maure. ■— Ils ne rentreront pas. — Ils r* mireront... — — Comment? — C'est mou affaire, ni voua me donuez des pleins pouvoir». — - Parle. — Je veux aller à l'armée du niiru. Maintenant qu'on a raccourci Custinc, je m'y trouverai plus à l'aise. Il me gênait, ce républicain aristocrate. — Tu iras à l'armée du Rhin. — Avec iIfs pouvoirs secret* aussi étendus que ceux d'un couimi** aire de la Convention? — Tu les auras — Ensuite, dit le Marseillais , si j'enlève une jeune fille, vous tu nierez pas à l'immoralité... — Xon. — Il se ponrra que je fasse fusiller quelqu'un par-ci, par-là. .« — Des royalistes? — Ou de* républicains... je ne sais pas .. — Et puis? dit Robespierre. — - Et puis, je vous jure que dans quinze jours le chevalier do Hocha»! un- rt sa femme seront à Paris. » Le Marseillais demeura pensif un moment. — 41 l j'oubliais... dit-il enfin. — Quoi encore? — Je veux un ordre <T arrestation... — Pour qui? — Pour le citoyen Marins Cratiet, le mari de Farandole, — Mai* sais-tu bien qu'il est capitaine dans ta garde civique? — J* le sais. — Au mieux avec U commune? Je le sais encore. . . Oo le relâchera presque tout de suite.. Un' y arienconlrc lui..» — Il me «ii (fit qu'il passe une nuit en pusoo. — Kl peu 'uni cctto nuit... — J'aurai le temps d'emmener Farandole. — Où? — Aux bords du Rhin. » Robespierre eut an geste d'r'touneinent. " Ma foi! dit-il, je rte comprends plus... • Le Marseillais répondit: « C'est avec Farandole qu'on nous a fait peidre la pramière partie... c'est avec elle que noua gagnerons U seconde... — C'est bien, » dit Kobeapu rre. Et il signa l'ordre d'arn-* talion. Puis il ferra prérietui uu ut l'original et la copie du billet adressé par le* masque» rouges à Danton. * Voilà, murmura -I- il, la première pièce de son dossier criminel. r Le soir «la même jour, vers dix heures, Danton rentra chez lui. On lui tenait un»* lettre, A la vue du cachet , il tressaillit. « Qui donc a apporte cela? dit-il. — l.n homme masqué. Son attaque était rouge, » lui répondil-ori. Un moment , il fut tenté de jeter la lettre, »aus l'ouvrir, dans le fen de la portière. Mais la curiosité remporta. Il brisa le cachet , lut et pâlit. « Oh! c'en est trop! s'écria-t-il. Pour qui donc me prennent ce» hommes?

Demain je linti cette lettre n la Convention... il faut que je tes extermine jusqu’au dernier !... » Ht Danton monta chez lui, rugi' sont connue uu lion btessé... XXII Le citoyen Marins Gmt ici venait de fermer ses vastes magasina et «le renvoyer ses commit. Il demeurait «cul, avec sa femme, dans son comptoir. Sa fenune, — on s'en souvient. — n'était autie que Farandole, la danseuse, la pauvre ballerine qu’il avait année si longtemps, qt;j si longtemps avait refusé sa main, et ne l'avait acceptée ciiliii qn lorsqu'il avait fallu sauver math-moi selle de Térinièrea et mettre a profit colla ressemblance étrange qu'elle avait avec elle. Si on se reporte aux dernière» page» de la première époque de ci lle histoire, c'est-à-dire au mois d'avril précédent, ou sc souviendra de la chambre de Raluchc, le fumiste, de la planche qu’il établissait comme un pont entre sa fenêtie et celle de Far.iudolc, et enfin de I audacieuse évasion de mademoiselle de Vériuiùrc* aR ublétf des habits de noce de la dauscuae. Digitized by Google

Au lieu de sonner, le Marseillais frappa. C'était là une convention arrêtée entre Robespierre et ses intimes.

Le proconsul vint ouvrir.

Il était encore pâle, bouleversé et sous l'impression de son entrevue violente avec Danton.

Le Marseillais, au contraire, entra souriant et calme comme un homme qui apporte de bonnes nouvelles.

« Je gage, dit-il d'une voix mielleuse, et tandis que Robespierre fermait la porte, que mon patron a encore été secoué par cette brute de Danton...

— Danton! fit Robespierre en tressaillant.

— Il était ici, il y a une demi-heure.

— Tu sais cela?

— Il y a rencontré le citoyen Revellière-Lepaux, auteur d'une religion nouvelle.

— C'est vrai.

— Moi, dit modestement le Marseillais, j'étais sur le carré et j'ai tout entendu. J'avais mon poignard dans ma manche, et je me tenais prêt à tout événement. »

L'œil de tigre de Robespierre devint aimable.

« C'est bien, dit-il, tu es un homme sur lequel on peut compter, mais...

— Bon! dit le Marseillais, j'attendais le *mais*. Voyons?

— Il faut en finir...

— C'est mon avis.

— Mais comment?

— Mon patron, — reprit le Marseillais, qui avait inventé cette désinence nuancée de respect, toutes les autres formules de politesse ayant été abolies, — mon patron commencera à y voir clair tout à l'heure...

— Ah!

— J'ai un petit rapport à lui faire.

— Voyons le rapport...

— En sortant d'ici le citoyen Danton a longé la rue Saint-Honoré...

— Tu l'as donc suivi?

— Parbleu! il ne fait plus un pas sans moi... je suis son ombre.

— Et où est-il allé?

— Du côté des halles. En chemin, un homme l'a abordé...

— Ah!

— Et lui a remis un billet dont voici la copie. »

Et le Marseillais mit cette copie sous les yeux de Robespierre.

Celui-ci eut un frémissement de joie.

« Mais, dit-il, comment as-tu pu te procurer cette copie?...

— Je l'ai prise sur l'original.

— Tu l'as donc?...

— Un peu détérioré, car le citoyen Danton indigné l'a déchiré; mais les morceaux en sont bons. »

Robespierre s'empara avidement de l'original.

« Ah! dit-il, s'il pouvait accepter!... Il refusera... il est honnête.

— S'il acceptait, dit froidement le Marseillais, votre tête et la mienne s'en iraient bientôt dans le même bonnet. Les masques rouges sont plus forts que nous.

— Mais il faut pourtant les exterminer! s'écria Robespierre avec colère; il faut les détruire, ces gens introuvables, ces conspirateurs fantastiques... et dussé-je... »

Le Marseillais l'interrompit.

« Citoyen, dit-il, ces gens-là ne s'occupent pas de politique; ils sauvent les républicains aussi bien que les royalistes. D'ailleurs, nous avons besoin qu'ils existent maintenant...

— Pourquoi?

— Ils nous aideront à perdre Danton. Après, nous verrons...

— Soit.

— Ce qu'il faut empêcher à tout prix, c'est que Danton se rapproche d'eux, et voici ce que j'ai imaginé... »

Alors le Marseillais tira de sa poche la copie de cette autre lettre que l'Endormi était chargé de porter.

Cette fois, un sourire de satisfaction éclaira les lèvres minces de Robespierre.

« Ceci, dit-il, est un coup de maître. Citoyen, je te salue!

— Mais ce n'est rien encore, dit le Marseillais. Il me faut à Paris M. et madame de Rochemaure.

— Ils ne rentreront pas.

— Ils rentreront...

— Comment?

— C'est mon affaire, si vous me donnez des pleins pouvoirs.

— Parle.

— Je veux aller à l'armée du Rhin. Maintenant qu'on a raccourci Custine, je m'y trouverai plus à l'aise. Il me gênait, ce républicain aristocrate.

— Tu iras à l'armée du Rhin.

— Avec des pouvoirs secrets aussi étendus que ceux d'un commissaire de la Convention?

— Tu les auras.

— Ensuite, dit le Marseillais, si j'enlève une jeune fille, vous ne crierez pas à l'immoralité...

— Non.

— Il se pourra que je fasse fusiller quelqu'un par-ci, par-là...

— Des royalistes?

— Ou des républicains... je ne sais pas...

— Et puis? dit Robespierre.

— Et puis, je vous jure que dans quinze jours le chevalier de Rochemaure et sa femme seront à Paris. »

Le Marseillais demeura pensif un moment.

« Ah! j'oubliais... dit-il enfin.

— Quoi encore?

— Je veux un ordre d'arrestation...

— Pour qui?

— Pour le citoyen Marius Gratiet, le mari de Farandole.

— Mais sais-tu bien qu'il est capitaine dans la garde civique?

— Je le sais.

— Au mieux avec la commune?

— Je le sais encore...

— On le relâchera presque tout de suite.. Il n'y a rien contre lui...

— Il me suffit qu'il passe une nuit en prison.

— Et pendant cette nuit...

— J'aurai le temps d'emmener Farandole.

— Où?

— Aux bords du Rhin. »

Robespierre eut un geste d'étonnement.

« Ma foi! dit-il, je ne comprends plus... »

Le Marseillais répondit :

« C'est avec Farandole qu'on nous a fait perdre la première partie... c'est avec elle que nous gagnerons la seconde...

— C'est bien, » dit Robespierre.

Et il signa l'ordre d'arrestation.

Puis il serra précieusement l'original et la copie du billet adressé par les masques rouges à Danton.

« Voilà, murmura-t-il, la première pièce de son dossier criminel. »

. . . . . .

Le soir du même jour, vers dix heures, Danton rentra chez lui.

On lui tendit une lettre.

A la vue du cachet, il tressaillit.

« Qui donc a apporté cela? dit-il.

— Un homme masqué. Son masque était rouge, » lui répondit-on.

Un moment, il fut tenté de jeter la lettre, sans l'ouvrir, dans le feu de la portière.

Mais la curiosité l'emporta.

Il brisa le cachet, lut et pâlit.

« Oh! c'en est trop! s'écria-t-il. Pour qui donc me prennent ces hommes? Demain je lirai cette lettre à la Convention... il faut que je les extermine jusqu'au dernier!... »

Et Danton monta chez lui, rugissant comme un lion blessé...

XXII

Le citoyen Marius Gratiet venait de fermer ses vastes magasins et de renvoyer ses commis.

Il demeurait seul, avec sa femme, dans son comptoir.

Sa femme, — on s'en souvient, — n'était autre que Farandole, la danseuse, la pauvre ballerine qu'il avait aimée si longtemps, qui si longtemps avait refusé sa main, et ne l'avait acceptée enfin que lorsqu'il avait fallu sauver mademoiselle de Vérinières et mettre à profit cette ressemblance étrange qu'elle avait avec elle.

Si on se reporte aux dernières pages de la première époque de cette histoire, c'est-à-dire au mois d'avril précédent, on se souviendra de la chambre de Baluche, le fumiste, de la planche qu'il établissait comme un pont entre sa fenêtre et celle de Farandole, et enfin de l'audacieuse évasion de mademoiselle de Vérinières affublée des habits de noce de la danseuse.

The text on this page is estimated to be only 16.21% accurate

LES MUSQUES ROUGES. 115 Il fallait que |'hontié!r icpilajur de la garde civique ai:: lût bleu pns'ioiiriimcnt Farandole pour qu'il nit consenti à trahir i* république rt n «mrer une aristocrate. Matin» liratfi et était viocèreirirrit républicain , i! croyait à la liberté, il Vuulail le régne du peuple. Et puis il était comme tout coiuuicrçant cottfdeucicnx : il n'niiiiail pas » se compromettre. Imbu de cet nobles idées qui ont tutijoc.s Tait li force du boutiquier de Paris, et rachètent eu bon «eus cc qu'elles perdent c.i .patriotisme, le citoyen 'Marin* Groli't avait Li aticoup aima le roi, quand lu roi régnait rt que In commerce ullait bien. Apié- le roi, i1 avait accuciili la république, froidenu ni d'abord, puis au •• cuihoafjftsme, lorsqu'il «était vu acclamer capitaine de la garde u\ ;ut\ A partir de cc moiucut, i'bouuvle mari, hou J de rouciiume nu l compris que liuLr.i de tous, et le sic» en perlicmivr, était de su montrer chaud partisan du régime actuel. D'ahord , cVtait éviter tout contact avec cc irrrib'e uibuual révolutionna: c qui tuait tout cc qu'il louchait; cusuile, c'était le moyen de continuer à Lieu foire ses affaires. Le* acheteurs timorés, qui n* étaient jamais surs d'a.o.r le temps d'user un habit, allaient de préférence cLtra nu u»,.iduud patriote. Son amour pour Farandole avait traversé l'existence calme et si bien calculée du citoyen Marins (irilitl. Peu liant quelques mais, le grave comme ry au t sciait senti jeune et bouillant comme à vingt ans. Puis le succès avait, comme eût dit un put le, cuuiouué «s efforts. Farandole avait consenti ù devenir sa femme. Ou sait à quelles conditions... A son retour de la frontière, qu'il avait franchie avec sa prétendue femme, c'est-à-dire avec inad« uiobrilc de Vérioiêrc* , le citoyen Manus liruùt-t avait rclruuvê Faruudolc tranquillement assise derrière Sun comptoir. Sa juin avait été sans égala, d'autant mieux que (oui homme de comnun'q est né déliaut, cl que, pendant scs bmt joins d tu < uc«, Mur. us Grade! avait songé stuc fui* au moins que Fmaiidoic avait bien pu se moquer de lui, et qu'il ne la retrouverai! plu». Mqis Farandole était esclave de scs scrmenls. et elle avait accepté la main du drapier. On l'avait vue arriver un malin, trois jours après son mariage, comme si elle reveuait de voyage. Elle était entrée dans la ma^on devenue sienne, s'y était établie, rt avait dit aux commis et aux officieux : « Mou mari reviendra dan» quelques jours. En alfemkut, jo vois j le remplacer en tout et pour tout, n Donc, le drapier avait trouvé sa femme installée derrière von comptoir. Farandole lui avait tendu la main eu lui disant : a Je suis votre femme , et

jVn remplirai- set upulciiscmcnt tous les devoirs. Pardonne x-mui si mon pauvre cu'ur éprouvé «>t mort è l'amour; mais croyez que j’aurai pour vous une fraternelle. nlfeclion, n Et Farandole avait tenu parole. A partir de cc moment, Marins était devenu If maître et l'arbitre de scs dcstinéi s. Au bout de trois mois, Farandole était l’idole du quartier, In providcuco (lus pauvres. Ou i -aiail ta vertu, sa charité, son aménité. Le* commis l'adoraient, et, parmi eux, lu pauvre Halucbo, à qui elle M'ait lait uo sort. Bttluche était entré dans la maison comme commis principal. le pauvre garçon aimait toujours Farandole, mais sou aisour «finit si respectueux, si uiuqt, quo jamais le drapier rut l’avait Soup-' comtéLe citoyen Marins Gratiet passait pour l'homme le plus bemcux, ou monde. Une ticillc marquise, qui avait coiffé le bopnet rouçn pmr sauver sa tète, et s’était bravement établie fruitier,1 rue aux Dur. , /«voit appelé grand vainqueur, un jour qu’il passait devant sa nautique, sa femme sous le bras et sun uniforme du capitaine sur le dos. Le nom lui était racle. Et cependant , peu à peu , l’hounétc drapier était redevenu mélancolique et soucieux, comme nu temps où il aimait Fiu au Joie, qui ne l’aimait pas encore. I-a jeune femme s'ôtait étonnée uu jour de ce» accès de tmlc.-se qui s’emparaient de lui ; eHe l'utail enteudu sou piier proTun h ruent. « Qu'avez-vous Joue? • lui avait-elle demandé plusieurs fou. Mais le citoyea Marias avait éludé la question et c'avait point répondu. Or doue, ce soir-la, les commis élajeut partis, la devanture fermée, et le drnpi r, assis près de si feu|iup, niellait les hues au oet, soupirant de plu» belle. Farandole lui prit la maiu. « Ecaillez, dit-elle, je sois pourquoi vous êtes triste. ■ Il tressaillit. u Voipi vous repentez de m’avoir épousée... » Marins |cta un cri. Cc cri fut tout un poème d' amour. l'*arau«|ole f en lit bien que sqp mari l'uimuil toujours postiiptmé meut. « Alors, dit-elle, pourquoi êtes-vous triste? Mais... — Pourquoi soupirez-vous? — Je ne sais pas, balbutia-t-il. — Non, dit-elle avec fermeté, il faut que vous m’ouvrif/ votre «pur tout entier; je veux tout savoir. « Muriu* parut faire uu violeut effort sur lui-même. a Eh bien, dit-il, c’est que j'ai peur,/. — Peur! — Oui. » Farandole le regarda fixement. « Et de quoi avez-vous peur? — - Qu’on apprenne un j jur ma trahison. • Farandole comprit. « Ah! dit-elle, vous vous repentez de m'avoir aidée à staver ma» dcmoisellç de Vrriuiciçs? i — Je ne me repeus pas, mais je crains d’élrc traduit quclquq jour pour cc fait devant le tribunal révolutionnaire. » Farandole se prit à sourire. u Vous êtes un grand enfant, dit-elle. — Ab ! — D'abord vous s/ivcz que Ip citoyen Danton noua protège. — Soit. — Ensuite que, excepté lo£. persqpne t}u

gouvernement n'a eu le secret de cette mystérieuse érosion. — Mais ou p* ut le savoir uu jour... — Enfin, ajouta Farandole, si vous aviez lu le Moniteur d'il y a quelques jours, vous auriez appris qu'un décret de lp Convention autorise madame de Roche maure à rentrer en France, ce qui luius met parfait' ment à couvert. » Marins respira. Cc peiuh ni son front, uu momcol déridé, s’ assoit»brit de nouveau. « M.lgré cela, dit-il, j’ai de sinistres preSsCuliuicnU..» — Quelle folie! — Je suis trop heureux pour que cela dure... n Farandole allait répondre, lorsqu'on frappa deux coupa, eu dehors, à la devanture de la boutique. a Qui est U? demanda Mjrius d'une voiq mal assurée. — Un envoyé de la Commune, » lui fut-il répoudu. Farnndole, à son tour, ne put se défendre d'uu mouvement d'effroi. Pourtant. elle alla ouvrir la porte. l’n homme entra. Il riait en usifurtuo de garde civique, et cet uniforme rassura I* citoyen Marius, qui no rêvait qu'arrostotious. « Citoyen, dit le visiteur nocturne, ou t« dcmuude à 1a Cou» moue. — Pourquoi? balbutia Marins. Je ne suis pourtant pas de semaine. — Il y a réunion extraordinaire dej sections ; passe ton uniforme d suis-tuui. ■— Allez! dit Farandole, il faut faire votre devoir. » Le drapier alla revêtir son uniforme, pa*sa son sabre ru bandoulière, se coiffa de son tricorne emportât hé, et chassa pour uu moment se* appréhensions et scs crainte». Il mit uu baiser au front de sa femme cl sortit. l’ne fois dans la rue, il se redressa, jeta la téiu eu arrière, et prit une allure conquérante. S’il tremblnit derrière son comptoir, il voulait être | r .■ pour le plus brave des citoyens lorsqu'il se montrait eu public. Eu cc tciiips-Jà, l«s réunion* extraordinaire*- n'étaient pas rares; la Commune, qui se croyait toujours co péril, assemblait les sections a toute heure de jour ou de nuit. Le citoyen Marius prit doue, ave» un guide, le chemin de J hôte Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 24.91% accurate

116 LES MASQUES ROUGES. de ville; pais il crut devoir faire la question suivante, qui était celle d'un bon patriote : a Qu'a fait Rrutus aujourd'hui? ■ Brutus était le surnom du bourreau. « On a guillotiné la Marche et madame Roland , dit le garde civique, et puis quelques aristocrates. — Ab! — Chacun son tour, reprit le garde. — Espérons , murmura Marius , que ce ne sera jamais celui des patriotes. — Hé! bé! — Oh ! je suis bien tranquille, moi... dit le drapier en grimaçant un sourire. — Tant mieux pour toi, citoyen! « ricana le garde. Ils traversaient alors la rue Saint-Honoré et entraient dans la rue du Roule. Tout à coup, trois hommes qui se tenaient immobiles 6ous l'auvent d'une porte, s'en détachèrent et vinrent à la rencontre do capitaine. ■ Citoyen Marins, dit l'un d'enx, j'ai une communication de la dernière importance à te faire, au nom du citoyen Robespierre. » Marius se redressa. . Ah I ah I dit-il. — Suis-moi, dit l'homme. — Mais on m'attend à la Commune... — - Ça ne fait rien, dit le garde civique, tn iras après. — Je n>e nomme Olivier Brun, dit le SJ antillais , >• continua celui qui l'avait abordé. Au nom redouté du cbef de la police, Marius pâlit sous son tricorne. • Que peut mo vouloir le citoyen Robespierre? demanda-t-il timidement. — Suis-moi, tu le sauras... ■ Et le Marseillais se dirigea vers le cabaret dans lequel, deux heures auparavant , il avait réuni les fragments de la lettre déchirée par Danton. I.es deux hommes qui étaient avec lui le suivirent et se rangèrent aux côtés du citoyen Marius. Celui-ci était ému , mais il continuait à marcher droit et la t 'te haute. u Entre! • loi dit le Marseillais, qni s'efTaça sur le seuil de la porte. Et comme le capitaine hésitait , il le poussa. Le cabaret était désert. Seul , le marchand de vin était assis à son comptoir. ■ Pais- nous monter dn vin dans le cnbinet, » dit le Marseillais. La commande rassura quelque peu le mari de Farandole. On entra dans le cabinet. Alors le Marseillais posa sa main sar l'épaule du capitaine. u Au nom de la loi, dit-il, je t' arrête! * En même temps, le garde civique s'empara dn sabre que Marins portait an côté et le tira prestement du fourreau. Puis le Marseillais exhiba son ordre d'arrestation. Marins était devenu livide. Le Marseillais se mit à rire. « Vois-tu, dit-il, le citoyen Robespierre est un homme prudent. H n'aime pas h laire du bniir. Si on t'nvait arrêté chez loi, le quartier se serait ameuté, la Commune aurait été avertie... tandis que, de cette façon, noua allons te garder ici jusqu'à deux heures du malin ; à deux heures, les rues seront

désertes et nous pourrons te conduire à la Conciergerie. Demain malin , tu passeras le premier au tribunal révolutionnaire, et à quatre heures ton affaire sera (aile, avant que la Commune ait eu le trrnpa de crier gare. — Mais de quoi m'accuse-t-on? s'écria Marins, qui se sentit perdu. — — De beaucoup de choses... — Je suis un bon citoyen. — Ce n'est pas uoe recommandation. Tu es riche... — Ah! mon Dieu! — Donc, tn es suspect... • — Oh ! je prouverai mon civisme. » Le Marseillais haussa les épaules ; puis il fit un signe, et ses trois agents sortirent et fermèrent la porte , emportant l'arme unique du capitaine. !•« Marseillais avait olacé un pistolet tout armé à côté de lui « Mon bon ami, dit-il alors en regardant Marius, le souviens-tu de Ion mariage? « La pâleur du drapier augmenta. u Nous as-lu assez roultt, le citoyen Robespierre et moi... hein? — Je ne sais ce que vous voulez dire... balbutia Marins. — Tu as aidé à l'évasion de mademoiselle de Vérinières. » Marius jeta un cri. u Ah ! dit-il , je suis perdu ! — Tiens, dit froidement le Marseillais, à celle heure, ta tête ne . tient pas plus sur tes épaules.... que ce bouchon sur celle bouteille. » Et d'une pichenette il fit voler le bouchon. Marius leva les yeux au ciel et songea à Farandole, u Tu seras guillotiné demain , » ajouta le Marseillais d'un ton farouche. Marius Gratiel était, nous l'avons déjà dit, un bourgeois de Paris dans tou le l'acception du terme; c'est-à-dire qu'il était un peu timide son* des apparences sceptiques et courageuses, — tremblant à ses heures, en dépit de son uniforme de capitaine de la garde civique, — et fort attaché à son bien. Le Marseillais venait de prononcer un mot qui l'avait éclairé : u Tu es riche !... » Marius (iratiet savait, par expérience, que la forliintTcst le crime qu'un peuple en état de révolution pardonne le moins. Il comprit donc qu'il était perdu , qu'il ne reverrait jamais Farandole, et que ses biens seraient confisqués au profit dn Trésor. Alors la fierté de l'homme disparut, il balbutia le mot de grâce, il joignit les mains. Le Marseillais sembla se délecter un moment à la vue de celle terreur naïve ; puis, tout à coup, il regarda le drapier en face : u Di* donc, citoyen, fit-il, ne penses-tu pas qu'il avait raison ce juge qui, chaque fois qu'on lai amenait un coupable, demandait: « Où est sa femme? * Si une femme n'était pas venue *e jeter à la traverse de ta vie, tu ne serais pas si près de l'échafaud. • Le drapier eut un soupir déchirant. u Oh! ma femme!.., murmura-t-il... Ma pauvre femme!... do la reverrai-je donc point? — C'est peu probable. — Seulement nne heure... supplia Xlarius Gratiet. Pas une minute ! » Un sanglot s'échappa de la poitrine du drapier, et ses lèvres forent agitées par un tremblement nerveux. Le Marseillais continua :

« Ta chère femme... c’est elle qui l’a conduit là. Si ta n’avais pas épousé Farandole, tu n'aurais pas aidé à l’évasion d’une aristocrate. — C’est vrai, gémit le drapier. — Tu n’aurois point cessé d’être on bon patriote... — Hélas! — El lu n’uurai* point provoqué la colère de Robespierre... — Ah! dit Marins, s’il était là, je me jetterais à ses genoux, je les embrasserais... • Le Marseillais haussa les épaules. • Peine perdue, dit-il, le citoyen Robespierre n’est pas sensible. — Je le supplierais de me laisser voir ma femme une dernière fois... • — A quoi cela t’avancerail-U ? a Marius cacha sa tête dans ses mains, et le Marseillais vit deux grosses larmes jaillir k travers ses doigts. Alors il murmura à mi-voix , et comme se parlant à Ini-méme : a Ce poutre homme!... il me remue le creur malgré moi... a Marius entendit, et il lendit spontanément les mains au Mir« acillais : — Obi dit-il, sautez-moi... et je serai reconnaissant... — ■ C’est impossible! — Je vous donnerai cent mille livrej. — l’n joli denier I murmura le Marseillais, qui parut hésiter. — Deux cents! s’écria Marins, mais saiivex-moi I • — Chut ! » Et le Marseillais posa les coudes snr la table, et regarda de nouveau son malheureux prisonnier. • « Ecoute-moi, citoyen, * dit-il. Son visage était devenu grave, et il fronçait le aourcil. <• Parlez., dit Marins haletant. Vois-tu, citoyen, reprit le Marseillais, un homme qui velu sauver sa tète, offre comme ça cent, deux cenU, trois cent uùlet Digitizsd hy Google

de ville; puis il crut devoir faire la question suivante, qui était celle d'un bon patriote :

« Qu'a fait Brutus aujourd'hui? »

Brutus était le surnom du bourreau.

« On a guillotiné la Marche et madame Roland, dit le garde civique, et puis quelques aristocrates.

— Ah!

— Chacun son tour, reprit le garde.

— Espérons, murmura Marius, que ce ne sera jamais celui des patriotes.

— Hé! hé!

— Oh! je suis bien tranquille, moi... dit le drapier en grimaçant un sourire.

— Tant mieux pour toi, citoyen! » ricana le garde.

Ils traversaient alors la rue Saint-Honoré et entraient dans la rue du Roule.

Tout à coup, trois hommes qui se tenaient immobiles sous l'auvent d'une porte, s'en détachèrent et vinrent à la rencontre du capitaine.

« Citoyen Marius, dit l'un d'eux, j'ai une communication de la dernière importance à te faire, au nom du citoyen Robespierre. »

Marius se redressa.

« Ah! ah! dit-il.

— Suis-moi, dit l'homme.

— Mais on m'attend à la Commune...

— Ça ne fait rien, dit le garde civique, tu iras après.

— Je me nomme Olivier Brun, dit le *Marseillais*, » continua celui qui l'avait abordé.

Au nom redouté du chef de la police, Marius pâlit sous son tricorne.

« Que peut me vouloir le citoyen Robespierre? demanda-t-il timidement.

— Suis-moi, tu le sauras... »

Et le Marseillais se dirigea vers le cabaret dans lequel, deux heures auparavant, il avait réuni les fragments de la lettre déchirée par Danton.

Les deux hommes qui étaient avec lui le suivirent et se rangèrent aux côtés du citoyen Marius.

Celui-ci était ému, mais il continuait à marcher droit et la tête haute.

« Entre! » lui dit le Marseillais, qui s'effaça sur le seuil de la porte.

Et comme le capitaine hésitait, il le poussa.

Le cabaret était désert. Seul, le marchand de vin était assis à son comptoir.

« Fais-nous monter du vin dans le cabinet, » dit le Marseillais.

La commande rassura quelque peu le mari de Farandole.

On entra dans le cabinet.

Alors le Marseillais posa sa main sur l'épaule du capitaine.

« Au nom de la loi, dit-il, je t'arrête! »

En même temps, le garde civique s'empara du sabre que Marius portait au côté et le tira prestement du fourreau.

Puis le Marseillais exhiba son ordre d'arrestation.

Marius était devenu livide.

Le Marseillais se mit à rire.

« Vois-tu, dit-il, le citoyen Robespierre est un homme prudent. Il n'aime pas à faire du bruit. Si on t'avait arrêté chez toi, le quartier se serait ameuté, la Commune aurait été avertie... tandis que, de cette façon, nous allons te garder ici jusqu'à deux heures du matin; à deux heures, les rues seront désertes et nous pourrons te conduire à la Conciergerie. Demain matin, tu passeras le premier au tribunal révolutionnaire, et à quatre heures ton affaire sera faite, avant que la Commune ait eu le temps de crier gare.

— Mais de quoi m'accuse-t-on? s'écria Marius, qui se sentit perdu.

— De beaucoup de choses...

— Je suis un bon citoyen.

— Ce n'est pas une recommandation. Tu es riche...

— Ah! mon Dieu!

— Donc, tu es suspect...

— Oh! je prouverai mon civisme. »

Le Marseillais haussa les épaules; puis il fit un signe, et ses trois agents sortirent et fermèrent la porte, emportant l'arme unique du capitaine.

Le Marseillais avait placé un pistolet tout armé à côté de lui

« Mon bon ami, dit-il alors en regardant Marius, te souviens-tu de ton mariage? »

La pâleur du drapier augmenta.

« Nous as-tu assez *roulés*, le citoyen Robespierre et moi... hein?

— Je ne sais ce que vous voulez dire... balbutia Marius.

— Tu as aidé à l'évasion de mademoiselle de Vérinières. »

Marius jeta un cri.

« Ah! dit-il, je suis perdu!

— Tiens, dit froidement le Marseillais, à cette heure, ta tête ne tient pas plus sur tes épaules.... que ce bouchon sur cette bouteille. »

Et d'une pichenette il fit voler le bouchon.

Marius leva les yeux au ciel et songea à Farandole.

« Tu seras guillotiné demain, » ajouta le Marseillais d'un ton farouche.

Marius Gratiet était, nous l'avons déjà dit, un bourgeois de Paris dans toute l'acception du terme; c'est-à-dire qu'il était un peu timide sous des apparences sceptiques et courageuses, — tremblant à ses heures, en dépit de son uniforme de capitaine de la garde civique, — et fort attaché à son bien.

Le Marseillais venait de prononcer un mot qui l'avait éclairé :

« Tu es riche!... »

Marius Gratiet savait, par expérience, que la fortune est le crime qu'un peuple en état de révolution pardonne le moins.

Il comprit donc qu'il était perdu, qu'il ne reverrait jamais Farandole, et que ses biens seraient confisqués au profit du Trésor.

Alors la fierté de l'homme disparut, il balbutia le mot de grâce, il joignit les mains.

Le Marseillais sembla se délecter un moment à la vue de cette terreur naïve; puis, tout à coup, il regarda le drapier en face :

« Dis donc, citoyen, fit-il, ne penses-tu pas qu'il avait raison ce juge qui, chaque fois qu'on lui amenait un coupable, demandait : « Où est sa femme? » Si une femme n'était pas venue se jeter à la traverse de ta vie, tu ne serais pas si près de l'échafaud. »

Le drapier eut un soupir déchirant.

« Oh! ma femme!... murmura-t-il... Ma pauvre femme!... ne la reverrai-je donc point?

— C'est peu probable.

— Seulement une heure... supplia Marius Gratiet.

— Pas une minute! »

Un sanglot s'échappa de la poitrine du drapier, et ses lèvres furent agitées par un tremblement nerveux.

Le Marseillais continua :

« Ta chère femme... c'est elle qui t'a conduit là. Si tu n'avais pas épousé Farandole, tu n'aurais pas aidé à l'évasion d'une aristocrate.

— C'est vrai, gémit le drapier.

— Tu n'aurais point cessé d'être un bon patriote...

— Hélas!

— Et tu n'aurais point provoqué la colère de Robespierre...

— Ah! dit Marius, s'il était là, je me jetterais à ses genoux, je les embrasserais... »

Le Marseillais haussa les épaules.

« Peine perdue, dit-il, le citoyen Robespierre n'est pas sensible.

— Je le supplierais de me laisser voir ma femme une dernière fois...

— A quoi cela t'avancerait-il? »

Marius cacha sa tête dans ses mains, et le Marseillais vit deux grosses larmes jaillir à travers ses doigts.

Alors il murmura à mi-voix, et comme se parlant à lui-même :

« Ce pauvre homme!... il me remue le cœur malgré moi... »

Marius entendit, et il tendit spontanément les mains au Marseillais :

— Oh! dit-il, sauvez-moi... et je serai reconnaissant...

— C'est impossible!

— Je vous donnerai cent mille livres.

— Un joli denier! murmura le Marseillais, qui parut hésiter.

— Deux cents! s'écria Marius, mais sauvez-moi!

— Chut! »

Et le Marseillais posa les coudes sur la table, et regarda de nouveau son malheureux prisonnier.

« Ecoute-moi, citoyen, » dit-il.

Son visage était devenu grave, et il fronçait le sourcil.

« Parlez... dit Marius haletant.

— Vois-tu, citoyen, reprit le Marseillais, un homme qui veut sauver sa tête, offre comme ça cent, deux cents, trois cent mille

The text on this page is estimated to be only 24.76% accurate

 livres ; il offrirait même tout ce qu'il a... mais il ne réfléchit pas qne celui qui prendrait celte somme n'aurait pas le temps d'en jouir. • Mari us tressaillit. « Le citoyen Robespierre, vois-tu , continua le Marseillais . est un homme incorruptible. Si je prenais Ion argent, c'est mot qui aérais guillotine... — Mais il n'y a donc pas de salut pour moi ! s'écria Marius au désespoir. — J'avais trouvé un moyen de le sauver, répondit Olivier Brun, mais outre qu'il peut ne pas te plaire, il est encore moins certain qu'il plaise au citoyen Robespierre. — Ah! parlez! parlez I je ferai ce qne vous voudrez... — Tu crois? — Eo doutez- vous? murmura le prisonnier éperdu. — Et puis, je continue à t'avertir qu'en admettant que ce moyen le convienne, il n'est pas sûr que le patron en veuille.. . il est donc inutile qne j'en réfère à lui avant que nous nous soyons entendus... si faire se peut... L'accent du Marseillais était calme, presque aimable. Marius se suspendait à ses lèvres. Il continua : « Pourquoi t'os-tn compromis? parce que tu aimais Farandole... — Hélas! — Tu as trahi la République en te servant de la ressemblance extraordinaire de la femme avec mademoiselle de Vérinières... — - (Test vrai. — Si tu te servais de celle même ressemblance pour rendre un aervice à la République, pent-élre te pardonnerAil-on. » Marius jeta un cri. u Malheureusement , ajouta le Marseillais . ta fcinmc ne vuu«Ira pas. — Obi elle le voudra, s'il faut me sua ver. — Non , car elle est royaliste au fond du cumr. « Marius jeta autour de lui le regard consterné du mnrin qui, perdu sur une mer orageuse, a un moment entrevu un phare et le voit disparaître dans la brume. » Allons! soupira le Marseillais, je vois bien qne nous ne pouvons t'arracher à ta destinée... — Oh! sau ver-moi!... — C'est impossible... il faudrait pour cela deux choses... — - F.h bien , dites. — Tromper ta femme, d'abord. — Je Is tromperai. — El pnis, que le citoyen Robespierre y consentit.., — Je me traînerai à ses pieds... — C'est singulier! pensa le Marseillais, à qui la terreur du drapier inspirait un certain dégoût, les aristocrates se font moins tirer l'oreille pour épouser la veuve. ■ Il frappa à la porte. • Hé! l' Endormi, » dit-il. L'Endormi, l'agent déguisé en garde civique et qui avait fait sortir Marius de chez lui, entra dans le cabinet. Il s'élait tenu en dehors, dans l'escalier, avec ses denx hommes, prêt à accourir si le drapier essayait de résister. « Tu vas me garder, avec les hommes, le citoyen Graliet, ordonna le Marseillais, et ta m'en répunds... — Sur ma tête,

dit l' Endormi. — Vous m'abandonnez, murmura Marias avec effroi. — Non , je vais voir la personne que lu sais. » El le Marseillais sortit. Mais il ne s'en alla point, comme le crut Marius, chez le citoyen Hobespien-e, lequel, ou s'en souvient, loi avait donné ses pleins pouvoirs. Une fois dans la rue, il se prit à courir jusqu'au palais Égalité et gagna la petite rue des Frondeurs, ne s'arrêtant que devant la boutique d'un fripier. Tons les magasins étaient fermés, è l'exception de celui-là. Uo homme était assis au fond, examinant ses comptes de la journée. Il ne parut poiut étonné de la visite tardive dn Marseillais. • Bonjour, patron. • dit-il. Le fripier était de la police et le Marseillais en faisait grand cas. a Es-tu prêt? dit-il. — Tout est fini... — Voyous? » Le fripier ferma »a devanture, ois il €1 passer le Marseillais dans sou arrière-boutique , et étola devant lui uo magnifique uniforme de capitaine d'artillerie. u Voilà, • dit-il. Depuis le jour où il avait coupé sa barbe chez le citoyen Isnard, le grand orateur, maître Olivier Brun, dit le Mirseillais, n'avait pas cru devoir la laisser repousser. Il était donc complètement rasé. Le fripier lui apporta de gros favoris roux et une perruque blonde. Il s'en affubla, puis il revêtit l'uniforme d'artilleur, et quand son équipement fut complet, et qu'il ent l'épée au côté, il se regarda dans une glace : » Maintenant, dit-il, si Faraadolc me reconnaît, c'est qu'elle sera sorcière, a Et s'adressant uu fripier : « La chaise de poste est-elle prête? — Elle attend an coin de la rue Tiquelone. — C'est bien. Au revoir... » l e nouveau capilaioe reprit le chemin de la rue Saint-Honoré et retourna chez le marchand de vin. « C'est moi, dit-il en entrant; car le cabaretier ne le reconnaissait plus. • Et il monta an cabinet où l'Endormi veillait sur Marins. Marius eut un mouvement d'effroi en voyant entrer cet homme en épaulettes. Il crut qu'ou venait le chercher pour le conduire à la Conciergerie. u C'est moi, imbécile, dit le Marseillais. Dans notre métier, il faut souvent changer de peau. » Et il renvoya l'Endormi. « Maintenant, causons, * dit-il. Marius le regardait avec anxiété. u Te sens-tu capable, pour sauver la tête et la sieune, de tromper ta femme? — Oui. — Ne lui feras-tu aucune confidence? — Je serai muet. — Alors , viens! — Où allons-nous? — • Chez loi , d'abord. » Marius respira. u Tu feras lever la femme — Bien. — Et tu lui diras : Je le présente le capitaine Simonin, du quatrième régiment d'artillerie. — C'est un nom facile à retenir. — La Commune nous charge, lui cl moi, d'une mission militaire, et j'ai obtenu la permission de t'emmener... Crois-tu qu'elle ne fera pas d'objections? — Oh1 dit Marius, jamais elle n'a discuté ma volonté. Il suffit que je désire une

chose... — Epouse modèle ! » ricana le Marseillais. Puis il tira de sa poche le blanc-seing que lui avait donné Robespierre, et il le nrit sous les yeux de Marius. « Je ne veux pas te prendre en traître, lui dit-il, tu vois qna je suis ferré. Par conséquent ne l'avise pas d'accepter, avec l'intention de m'échapper ensuite... — Oh! fit Marins. — Car je te ferais fusiller! Maintenant, allons... » I.e Marseillais fit rendre son sabre an capitaine Marius, — mais il ne renvoya point ses agents, qui les suivirent tous deux jusqu'au coin de la rue Tiquetone. Là, en effet, il y avait une chaise de poste attelée de denx chevaux percherons. ■ Le postillon a des pistolets dans ses fontes, et j'en ai dans ma poche , lu le sais , » observa le Marseillais en faisant monter Marius. Puis il se plaça auprès de lui, et la chaise renia jusqu'à la demeure du drapier. Farandole n'était point couchée. Elle attendait, anxieuse, le retour de son mari. Marius avait eu le temps de se composer on visage. ■ Citoyenne, dit-il, je te présente le capitaine Simonin. • Farandole regarda le Marseillais et ne le reconnut pas. • On rient de me confier, reprit le drapier d* un Ion léger, un* mission à la fois patriotique et lucrative. Je suis chargé d'babuter l'armée du Rhin. • Digitized by Google

livres; il offrirait même tout ce qu'il a... mais il ne réfléchit pas que celui qui prendrait cette somme n'aurait pas le temps d'en jouir. »

Marius tressaillit.

« Le citoyen Robespierre, vois-tu, continua le Marseillais, est un homme incorruptible. Si je prenais ton argent, c'est moi qui serais guillotiné...

— Mais il n'y a donc pas de salut pour moi! s'écria Marius au désespoir.

— J'avais trouvé un moyen de te sauver, répondit Olivier Brun, mais outre qu'il peut ne pas te plaire, il est encore moins certain qu'il plaise au citoyen Robespierre.

— Ah! parlez! parlez! je ferai ce que vous voudrez...

— Tu crois?

— En doutez-vous? murmura le prisonnier éperdu.

— Et puis, je continue à t'avertir qu'en admettant que ce moyen te convienne, il n'est pas sûr que le *patron* en veuille... il est donc inutile que j'en réfère à lui avant que nous nous soyons entendus... si faire se peut...

L'accent du Marseillais était calme, presque aimable.

Marius se suspendait à ses lèvres.

Il continua :

« Pourquoi t'es-tu compromis? parce que tu aimais Farandole...

— Hélas!

— Tu as trahi la République en te servant de la ressemblance extraordinaire de ta femme avec mademoiselle de Vérinières...

— C'est vrai.

— Si tu te servais de cette même ressemblance pour rendre un service à la République, peut-être te pardonnerait-on. »

Marius jeta un cri.

« Malheureusement, ajouta le Marseillais, ta femme ne voudra pas.

— Oh! elle le voudra, s'il faut me sauver.

— Non, car elle est royaliste au fond du cœur. »

Marius jeta autour de lui le regard consterné du marin qui, perdu sur une mer orageuse, a un moment entrevu un phare et le voit disparaître dans la brume.

« Allons! soupira le Marseillais, je vois bien que nous ne pouvons t'arracher à ta destinée...

— Oh! sauvez-moi!...

— C'est impossible... il faudrait pour cela deux choses...

— Eh bien, dites.

— Tromper ta femme, d'abord.

— Je la tromperai.

— Et puis, que le citoyen Robespierre y consentît...

— Je me traînerai à ses pieds...

— C'est singulier! pensa le Marseillais, à qui la terreur du drapier inspirait un certain dégoût, les aristocrates se font moins tirer l'oreille pour épouser la veuve. »

Il frappa à la porte.

« Hé! l'Endormi, » dit-il.

L'Endormi, l'agent déguisé en garde civique et qui avait fait sortir Marius de chez lui, entra dans le cabinet. Il s'était tenu en dehors, dans l'escalier, avec ses deux hommes, prêt à accourir si le drapier essayait de résister.

« Tu vas me garder, avec tes hommes, le citoyen Gratiet, ordonna le Marseillais, et tu m'en réponds...

— Sur ma tête, dit l'Endormi.

— Vous m'abandonnez, murmura Marius avec effroi.

— Non, je vais voir la personne que tu sais. »

Et le Marseillais sortit.

Mais il ne s'en alla point, comme le crut Marius, chez le citoyen Robespierre, lequel, on s'en souvient, lui avait donné ses pleins pouvoirs.

Une fois dans la rue, il se prit à courir jusqu'au palais Égalité et gagna la petite rue des Frondeurs, ne s'arrêtant que devant la boutique d'un fripier.

Tous les magasins étaient fermés, à l'exception de celui-là.

Un homme était assis au fond, examinant ses comptes de la journée. Il ne parut point étonné de la visite tardive du Marseillais.

« Bonjour, patron, » dit-il.

Le fripier était de la police et le Marseillais en faisait grand cas.

« Es-tu prêt? dit-il.

— Tout est fini...

— Voyons? »

Le fripier ferma sa devanture, puis il fit passer le Marseillais dans son arrière-boutique, et étala devant lui un magnifique uniforme de capitaine d'artillerie.

« Voilà, » dit-il.

Depuis le jour où il avait coupé sa barbe chez le citoyen Isnard, le grand orateur, maître Olivier Brun, dit le Marseillais, n'avait pas cru devoir la laisser repousser. Il était donc complétement rasé.

Le fripier lui apporta de gros favoris roux et une perruque blonde.

Il s'en affubla, puis il revêtit l'uniforme d'artilleur, et quand son équipement fut complet, et qu'il eut l'épée au côté, il se regarda dans une glace :

« Maintenant, dit-il, si Farandole me reconnaît, c'est qu'elle sera sorcière. »

Et s'adressant au fripier :

« La chaise de poste est-elle prête?

— Elle attend au coin de la rue Tiquetone.

— C'est bien. Au revoir... »

Le nouveau capitaine reprit le chemin de la rue Saint-Honoré et retourna chez le marchand de vin.

« C'est moi, dit-il en entrant; car le cabaretier ne le reconnaissait plus. »

Et il monta au cabinet où l'Endormi veillait sur Marius.

Marius eut un mouvement d'effroi en voyant entrer cet homme en épaulettes. Il crut qu'on venait le chercher pour le conduire à la Conciergerie.

« C'est moi, imbécile, dit le Marseillais. Dans notre métier, il faut souvent changer de peau. »

Et il renvoya l'Endormi.

« Maintenant, causons, » dit-il.

Marius le regardait avec anxiété.

« Te sens-tu capable, pour sauver ta tête et la sienne, de tromper ta femme?

— Oui.

— Ne lui feras-tu aucune confidence?

— Je serai muet.

— Alors, viens!

— Où allons-nous?

— Chez toi, d'abord. »

Marius respira.

« Tu feras lever ta femme

— Bien.

— Et tu lui diras : Je te présente le capitaine Simonin, du quatrième régiment d'artillerie.

— C'est un nom facile à retenir.

— La Commune nous charge, lui et moi, d'une mission militaire, et j'ai obtenu la permission de t'emmener... Crois-tu qu'elle ne fera pas d'objections?

— Oh! dit Marius, jamais elle n'a discuté ma volonté. Il suffit que je désire une chose...

— Épouse modèle! » ricana le Marseillais.

Puis il tira de sa poche le blanc-seing que lui avait donné Robespierre, et il le mit sous les yeux de Marius.

« Je ne veux pas te prendre en traître, lui dit-il, tu vois que je suis ferré. Par conséquent ne t'avise pas d'accepter, avec l'intention de m'échapper ensuite...

— Oh! fit Marius.

— Car je te ferais fusiller! Maintenant, allons... »

Le Marseillais fit rendre son sabre au capitaine Marius, — mais il ne renvoya point ses agents, qui les suivirent tous deux jusqu'au coin de la rue Tiquetone.

Là, en effet, il y avait une chaise de poste attelée de deux chevaux percherons.

« Le postillon a des pistolets dans ses fontes, et j'en ai dans ma poche, tu le sais, » observa le Marseillais en faisant monter Marius.

Puis il se plaça auprès de lui, et la chaise roula jusqu'à la demeure du drapier.

Farandole n'était point couchée. Elle attendait, anxieuse, le retour de son mari.

Marius avait eu le temps de se composer un visage.

« Citoyenne, dit-il, je te présente le capitaine Simonin. »

Farandole regarda le Marseillais et ne le reconnut pas.

« On vient de me confier, reprit le drapier d'un ton léger, une mission à la fois patriotique et lucrative. Je suis chargé d'habiller l'armée du Rhin. »

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.86% accurate

118 LES MASQUES ROUGES. Kl Marius annonçait sa femme qu’il» l'emmenaient, et qu’ils ! partaient sur-le-champ. Farandole obéissait toujours. Elle ne fil pas la moindre observation et se hâta «le réunir quelques bardes indispensables. Pendant ces préparatifs, le Marseillais tirait le drapier par sa manche. o El mes deux cent mille livres? » dit-il. Marins tressaillit. « Al»! c'est juste, «lit-il « mais... — Mais quoi? — Vous m'aviez dit que le citoyen Robespierre... — Ij» citoyen Robespirrre est incorruptible : aussi n'est-ee pas pour lui... mais pour moi... c'est moi qui ai eu l'idée... » Marius soupira; mais il ouvrit sa caisse. a Je n'ai pus une pareille somme chez moi, dit-il. — Je le sais bien. — Alors... — - Alors tu va» me donner «in lton de cent chiquante mille livres sur ta maisou de Tourcoing et cinquante mille livre» en billets do caisse... à moins, acheta le Marseillais, que tu ne préfères «lier coucher à la Conciergerie p! faire un tour sur la place de la Révolution demain A quatre heure». * Le drapier Icnair à ses écus. mais il tenait à sa Vie plus encore, et il spntoil bien que sa tète branlait singulièrement sur ses épaules depuis une heure on dons. Il s'exécuta. L n quart d’brure après , Farandole montait en voiture avec son mari, et s’asseyait auprès du Marseillais, qu’elle ne reconnaissait pas. l.a chaise de poste brûlait le pavé. XXIII Retournons maintenant anx bords du Rhin , et inlrodnisons-noiis dans la petite maison que le chevalier de Rochrmaure , sa jeune femme et leur famille hnhitairnt, à un quart de lieue de Coblruli. Il y avait un mois environ que l'évasion du rapitaine Petit- leun s’était accomplie dans les circonstances dramatiques et mjslérienses que nous connaissons. Il y avait trois »ero»inr» que le chevalier de Rochcmaifre avait élé presque foudroyé, dans le salon du duc de Bourbon , par la lecture du Moniteur. (hi se souvient de l'insulte que lui avait faite le prince, et de quelle façon il f avait réparée. Mois on se souvient aussi de lu rancune persistante qu'il avait monlrér en annonçant mi chevalier que désormais il était rayé des’radres de l'armée do G onde. Et comme on avait insisté auprès «le Ini, le prince Ai ait déclaré qu’il assemblerait un conseil de guerre chargé de juger le chevalier. Si cc conseil le reconnaissait coupable, le chcvufiet serait condamné et fusillé. S'il f acquittait , le rherofîer reprendrait son grade et son commandement. la» dnc de Bourbon avait ordonné que le conseil s’ assemblât dès le lendemain; maïs des événements imprévns avaient surgi. Le général Cusline, brusquement rappelé A Paris, ou il avait,

trois jonrs après, porté sa tête sur l’cchafaud , avait été remptacé par Dnmmirier. Bu mot» riez avait donné nn «ssnot A CoMfMx. ! Ob s’était battu durant plusieurs jours avec acharnement. Enfin, l'armée républicaine avait été repoussée. Iir prince paraissait avoir oublié le chevalier, et, comme le chevalier était aimé de tous, on a’élalt bien gardé de parler <lo lai. Trois semaine» s’étmeilt donc écoulées. Roche rnn tire et sa femme vivaient dans leur petite maison, n* sortaient que le soir et espéraient... Mais, ira soir, la fusillade retentit si près d'eux, le carton tonna a une si faible distance, que Rnchemaurc n’y tint plu». « Kcu, non, dit-il, je sut» le soldat du roi, mou sang est A loi!... » Et il monta à cheval et courut aux avant- postes. Durant toute la unit et la matinée du lemlemairi , il se battit comme un lion , Tut blessé trois toi» . heureusement sons gravité, rt se conduisit d'nïre si héroiqne façon qne scs compagnons d'armes ■'écrièrent d'im commun accord : a Rocheniatirr a bieo mérité du roi! » « Le bruit de «a conduite arriva jusqu'au dur ifr Bourbon. « Rocbrmaure est un maladroit, dit le prince. H n avait qa’k N» tenir tranquille.. . Maintenant, il faut qu’il soit jugé. » Or, c'est précisément le jour où le conseil de guerre a' assemblait pour prononcer sur son sort que doub allons ndonrner A b petite maison des bords du Ubin. Le ciel était noir, il pleuvait; le Rhin fuyait en grondant. Deux fimimrs étaient assises auprès d'une f«*nétre ouverte, de laquelle on apercevait les toits de la ville et les clocher» de ses églises. Elle» causaient tristement. C’étaient, - — on le devine, — Armandc et sa cousine, Claire d'Azay. Ai mande dirait : u Je ne suis point inquiète. Quel est l'officier qui oserait condamner Raoul? Quel est le roydli-fe «|iii voudrait souiller Éinri antre drapeau?... Mais le duc de fkui'bofi virut de commettre l'acte le plu* impopulaire de la campagne, et, ri Tidèlrs que nom soyons, nous fin.rorts par irons lasscé. . . Quoi! roilk un homme qui o joué sa tête vingt fois, qui a voulu sauver son roi, qui a versé pour la cause roy-ilc son suny ifué dis champs de bataille, — et cet homme sciait condamné parce qu’il a clé humain? » Claire était pile, et de grosse» larme» «mutaient «Lin» ses yen*. « \on, reprit Armandc, tels ne Saurait êlée.... cela oc sera pas!..» » Claire était rilenrietwe ; de sinistre» pressentiments l’agitaient. « Pourquoi pleures-tu? demanda madame de Rorhcnuturo. — Je ne sais... — Craindrais- tn pour lui?... — Non, mai»)’ ai ru ce nmtiu mon frère et mes frère» soneierfx... — C'est qu'il» ressentent cruellement l’insulte qui nous est faite. • Comme elle parlait ainsi, Armande jeta un cri. Eih* tenait d'apercevoir un cavalier sur la route de CohlMllf, * Ab! c'est lui, s?n» donlr.

dil-ell1'; lui acquitté et réhabilité. • Claire regarda; elle avait de» yeux perçant». » Aon, «lit-elle, ce b' est pa» lai, c'est mon père. « Le cavalier arrivait bride abattue. Le* deux lenuiu's attend li ent , en proie A nue angoisse mortelle. Le baron «lévorait l'espace En moins de dix minutes, il eut franchi la porte de la cour. Eauté à terre ol gravi l'escalier. Mais ces dix minutes furent dix siècLrs d'angoisse pour ces deux feiuiiu'» qui . toute» deux , aimaient le chevalier de Roeberoahre. Enfin, le baron arriva. Il «'lait pille et défait. » Mon e .1 Tant , dit-il à Armande, il faut venir A CobfeiTtz sur-lecliMiiip. Il le fiioi... Mai», rnob oncle, s'écria Armandc, vous é|e» boulr versé..,. Mm» Dieu! qu' est-il arrivé? Un couseil.de guerre s'est assemblé... ■ — Je le sais... Eh bien fit-elle haletante. — Ce conseil, choisi parmi les gentilshommes bowretlemènl arrivés A l'arrnée, à qui votre mari est inconnu, le rtfhdamnero peut-être... — Mon Dieu ! — Il faut tenir... Voire présence peut font sauver! » Armande se fit amener un checal, et repartit avec son onde, le baron d'Azay. La journée avait été orngeose. I*e duc de Rom bon avait eu toute» les peine» du monde A a«*embler nu conseil de guerre. Chaque gentilhomme décimait l'honneur d'en luire partie. La réponse de chacun était invariable : « Je suis fami du chevalier cl ne le puis juger. « Le duc était entêté; sa colère fui mus bornes. « Eh bi«-n, dit- il. je trouverai des juge»!... • Trois cadet» de G m» rogne étaient arrivé* la veille; ambition, désireux de capter les bonne* grâces du général en chef, ils acceptèrent. On leur adjoignit un oflicipr suisse, épais Izicernoi* qui aurait fait fusiller wn propre père, un sons-officirr, un soldat de h même nu lion « I du nubiie régiment. Le* Sur1 scs «Tsirnl etc assez uraitrnités dans les rues de Paris pour avoir la haine de tout c«' qui avait, cfo près on de loin, pactisé arrr la république. Le conseil ainsi rompoli'*, l'épouvante so r«;r» iridit dan* CobbmU. S. lon I équité, scion b* ecvur bumain, au point de vue de la cause royaliste, lr chevalier élail innocent. Selon les loi» de la guerre, U était coupable. Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.14% accurate

l.KS MASQUES ROUGES. m Alors, tous ceux qui avaient cru servir Roche maure eu refusant d<- U» juger furent consternés et sc repentirent. t ii mol se répandit dans Cohleotr comme une traînée de poudre. - Rochemaurr est perdu ! v O'i connaissait le duc, on le savait irrité, plein d'entélement et de rin< une. 1.1' seul espoir que Ton coo «errât désormais fut en madame de il rlionianre. On rspérail en sa beauté, en son énergie. Il était quatre heures lorsque le conseil s'assembla et se déchira tu permanence. !..• chevalier était venu dés le malin se constituer prisonnier. Il parut devant ses juges téln de noir, télé nue et sans épée. Vix question» qui loi furent faites, il répondit avec fermeté, et ii il hniitrmcut qu'il avait favorise l'évasion du capitaine Kpubiiin Nicolas Petit •Jean Comme H achevait son interrogatoire, madame de Roche maure, Co vine lui vêtue de noir, entra dans b salle du conseil. I . le donunit la main à son oncle, tuais elle vint seule s'asseoir à rôle de son mari, disant : • J'ai été sa complice, je viens parlager son sort. * l.i* chevalier protesta; mais le prérid> nt répondit sèchement : • Tranquillises -vous, monsieur, madame de Rochi maure n'est p..- morte. * t ne foule compacte, sympathique au chevalier, avait envahi ta su Hc du conseil. Après l'interrogatoire de l'accusé, le conseil délibéra II délibéra t lv: gieinpa, avec animation, avec chaleur... Mois enfin il adopta une décision unanime. Ce fut l'un des cadets de Gascogne qui prononça le jugement. lie jugement était ainsi conçu : Le conseil de guerre, ajWtl ouï loi aveux du chevalier de Ro(liiiiiaOre, lesquels sont roabnnrt A la vérité, rrrjnnafl qu'il É'ort ri n tu caupable de trahison en favorisant l'évasion d'un prisonnier, — rt, es conséquencr, it le condamne à la peiné de mort. • Mais, prenant en considération 1rs loyaux services dudit chevalier» — les niemhies du conseil le reroimnandeol à la clémence d t général en chef de l'ai niée royaliste, S. A. R. monseigneur îe du de Boarbon. s Ar monde jeta nn cri terrible. - Ola I dit-elle, j'eu appelle à la justice du roi. • Et e-llc tomba défaillante dans les bras de son oncle, qui était a • uni «ers elle... •.'liant au chevalier, il se leva, promena un regard calme autour di lui , et dit : . Je supplie le conseil de ne point demander ma grâce. Son arrêt ni* déshonore, et je ne saurais survivre à mon déshonneur! * .Malheureux1 lais-loi . » murmurèrent ccnl voix autour de lui. Mais le chevalier était sublime de calme et de dédain, et il répéta : « Je demande à être fusillé !... » <>n avait emporté madame de Roclieinanre évanouie. Quand elle revint à elle,

sa famille foulon rail... >. Le duc fera grâce, • lui dit-ou. Mais elle borlui la tête avec désespoir. Non, dit-elle, U l'a bravé jusqu'à la dernière heure, le duc no | r donnera pas; je veux mourir avec lui!... — Allez vous jeter aux pieds de monseigneur, mon enfant , dit '« baron d'Axay. — Non, dit Arnunde avec Gerlé, je préfère qu'il meure... l-r 'ivlc qui frappera so poitrine percera mon cœur du même coup.,. V ii, le prince a frappé mon mari au visage! il l'a déshonoré... il • • doit point loi faire l'aumône de sa démence... » F.t comme nn se taisait autour d'elle, respectant cette douleur rt relie indignation, une porte s'ouvrit et un homme entra silenCi.'UK.,, Cet homme était enveloppé d'un long manteau , il avait un m.isqne rouge sur le visage. I! apparut comme un spectre, et marchu lentement rers madame d* llochemaure sans que personne aongrât à l'arrêter. Purs il dépota une lettre sur ses genoux, salua et sr relira. la*» spectateurs stupéfaits n' osèrent le suivre, cl H ferma la porte «nr lui. Mai» le front de madame de Rocheinaure s' était illuminé, et son oùl cliucelaii d'un subit espoir. Elle ouvrit cette lettre mystérieuse qui lui parvenait ai my^térieuarment. Cette lettre contenait cet mots : « Le» ilatçue» rouget Veillent. , » Croyez !... ■ Les deux poignards et le masqrie accompagnaient ces deux lignes. Alois A rmatidc regarda le baron d'Azay en face, cl lui dit : « Je hais lu république, qui m'a faite orpheline, mais mon cœur est à j m ais détaché d'une cause ingrate que l'orgueil aveugle et dont il ferme le eveur. » XXIV Taudis qu'un jugeait le chevalier de hm heinanre, le bon Kauff* marin, ce garde-française déserteur qui vendait du tabac à CoblciiU t'était enfermé tête à tête avec deux hommes. A leur costume, à leur perruque blonde, on rôt juré drnx Allemands du haut Rhin , arrivés par une de ccs grandi .« turque» qui transportent des marchandises H des voyageur* de lUaji m e à Dusseldorf. L'un d'eux surtout était superbe. Il portait une vaste redingote bleue tombant sur le» talons, uue casquette en peau de repard, ou gilet rouge et des bas bleus. Inc pipe de deux pieds de long, à fourneau de per. daine, loi donna.! un maintien. Il aiait en outre une grnnüe barbe rouge, et des cheveux jaunes qui tombaient sur sel yeux. L'autre, doué d'nn vaste abdomen, ctuit biuri'Vc visage, de cherrux ri de barbe, nn peu grisonnant; et. lu- n que vêtu à l'ailern.inde, il n'avait pu dissimuler le« prinripsn* lr.u»s .iiupiels le S' lirticr SainUSauvenr (ont entier « irait reconnu fhon> r >ble riloyen atîus Graliel. drapier et capitaine de h garde civique. Quant au premier, on fa deviné déjà, r'éidf l'hon.me habile à prendre tontes les formes, à se servir d.* Ions le* mil» et de tous ♦es dugnifeiricnts, — Olivier lïrnn, dit le Mail»

i Unis. Parti comme capitaine d’artillerie de Paris, il arrivait à Cohlenlx en marchand de fourrures de Heidelberg. « Tu me répond» toujours, dit -il à Kauffmaen, du bonhomme que tu avais-envoyc portrr une lettre * madame de Rochrmaure, ts* qui la lui remit à la nage au milieu du Rhin? — Toujours, c’csl un homme a moi, répoudit Kaullïitaun. — Don! maintenant laisse-oons... » Kanrfmann sortît Alors le Marseillais regarda Marins. « Avoue, dit-il , que tout cela est de l'hebrru pour toi. — Tout à fait. • — Veux-tu comprendre? — Mais, dit le drapier, j’en meurs d’envie, — Eh bien , écoute. .. mais d'abord récapitulons un peu nos faits et gestes depuis huit jours. — Soit. — Nous sommes partis de Paris. Naliitetleiuent nous avons passé à Tourcoing, où tu as tes fabriques, et nous nous y sommes arrêtés le temps moral voulu pour que ta femme demeurât convaincue que c'est bien une fourniture de drap que lu vas faite à l'ariuée. — Tris-bien. — Puis nous avons traversé le reste de la Belgique cl nous sommes arrivés au camp de Dumouriec. Tu as vu comme nous étions reçus, grâce à ce bout de papier que lu sais, signé Robespierre? — Oui , fit Marins d’un signe de télé. — Pue fois au camp, les evénemeuts sont venus modifier un peu mon plan primitif. Il y avait eu un engagement la veille avec Jea troupes royalistes ; on avait fait des prisonniers. C'est par eut que j'ai appris que le chevalier de Rochcmaurc allait passer durant un conseil de guerre. - — Oui, dit le citoyen Marius Gratiet, et c’est à partir de ce moment que je ne comprends plus do tout. — Eh bien, je vais m'expliquer. J'ai besoin de ta femme ici; il faut qu'elle passe, pendant une heure, nn soir, par une nuit brune, pour madame de Rnchcmaure. — Ron ! j'ai deviné ceta... — C’est pour cela que je t’ai souillé dao» le tuyau du l'orciiJ« Dlgitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.14% accurate

190 MiS MASQUES ROUGIiS. I < rt.«»»iier île Uue^enuiir* k tilni <oiuai« «in lu»«. — 1 ' • qu'il fallnil avertir la femme que chrmlicr IWhciuaure courait] 1* risque être fusille... — Mai», interrompit Murms, |icii!»c*-tu qu'il le soit? — Non. — Ou l'acquitter»? - — U «era condamné. — Alors...? — Alors on lui fera grâce, nu j«; le sauterai. — Toi? — Parbleu'... Mais laisse-moi continuer. Donc, il est arrivé ce que j'avnis prévu. Ta femme s' est écriée : « Oh ! il faut le sauver; c'cst l'époux d'Armande !... c'est mon sauveur I... » Tu l'es muté alors d'obtenir un sauf-conduit du général Doiuouricz pour Mayence, et tn es parti hier arec ta femme, tous dent vêtus en Allemands... Ça lui va très-bien, ce costume... — Ah ! Rl Marins rêveur. — Tu m'as retrouvé sur la barque, mais j'avais si bien arrangé ma téfte que le marchand de fourrures ne ressemble plus do tout au capitaine d'artillerie. Maintenant que nous voilà ici, il faut «3irl... . Le faux Allemand consulta sa montre. • Il est six heures, dit-il. Si le jugement du cheralier n'est pas rendu encore, cela m'étonnerait. Et Nicolas qui ne revient pas. . — Ah! oui, dit Marius, Nicolas, c'est ce grand blond, à longs cheveux , qui était arec cous sur la barque? — Oui. — C'est un Allemand, celui-là. -- Tn crois? — Oh ! j'en suis sur. ■ I e Marseillais liaussa les épaules. « Tu verra» quand il sera de retour. ' — Mais uù est-il allé? — Au conseil de guerre, savoir des nouvelles... J'rntends marcher., . le voilà! # Ou frappa à la porte. C'était en effet le grand blond que .Marins prenait pour un Alto* tnatld, et qui jusqu alors n'avait pus pronoucé un seul mot de français. En outre, obéissant aux mystérieuses instructions du MarseilUie, le drapier avait exigé que sa femme demeurât couverte d'un voila durant sa traversée de Mayence à Coblenlx, de telle façon que la garçon blond appelé Nicolas n'arait pu voir le visage de Farandole. II entra tout essoufflé. « Eh bien? demanda le Marseillais. — C'est fini, dit le garçon blond en très -bon français, ce qui étonna quelque peu le drapier. — Comment, fini? — Il est rondumué? — Oui. — A mort? — Parbleu!... seulement, ses juges oui signé une demande en grâce... , — Eli bien, mon petit, dit le Marseillais, voici le moment de venicà son secours. — Je suis prêt à me livrer. — Imbécile ! — Non, dit le jeune homme avec animation, je M veux pas qu'il soit fusille... à cause de moi. * Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 23.80% accurate

LES MASQUES ROUGES. m Ou eût jh. ii Je j* vILemic. J» du haut Htiin. — l'âge 1 1?. En parlant ainsi, Nicolas arrui'ha sa perruque blonde cl jeta loin la booppelande qui lai descendait aux talons. Marins Gratiet demeura stupéfait. Il avait devant lui un officier de l'armée républicaine, le capitaine Nicolas Petit-Jean, l'ex-clicvalier de Blénurc, celui enfin pour qui M. et madame de Roclieiuaure •'étaient si fort compromis. Le Marseillais souriait. « Enfin, dit-il, qu'est-ce que fa comptes faire? — Mais, dit naïvement le cnpitaioe, si l'arrêt de mort est maintenu, si le duc de Uourhon ne fait pas grâce, j'irai me livrer. — El puis? —r Et puis on me fusillera, dit simplement l'enfant de Paris. — Ce qui , crois-tu , empêchera qu'on fusille le chevalier/ — Dame ! — Capitaine, tu es uiv niais ! — Soit, mais j'ai du cunr. .. — Le cœur ne vaut pas l'esprit. — C'est possible , mais quand on a du cœur, on ne laisse pas mourir un homme qui vous a sauvé la vie. -—Tarare! dit le Marseillais. — Je me jetterai aux genoux do duc, et il faudra bien qu'il fasse grâce au chevalier. — Viens, dit froidement le .Marseillais, si au lieu de parler tu ni' écoulai», je t'aurais déjà mis du baume dans les vriurs. — Parlez donc! — Veux-ln sauver le chevalier? — Si je le veux !... — Es-tu homme à obéir sans discuter? — Je suis soldat, c'est mon méiier. — Sans me questionner, si éiraoge que suit la conduite que je t« ferai tenir? — Srimi r ou»* nous le chevalier? — Oui. — Tu me le promets... — Sur ina télé. — C'est bien. • — Alors, dit le Marseillais, attends... » Il ouvrit la porte cl ajouta : « Va fumer avec kautfmann, il faut que je parle au citoyen que voilà, a Mais à peine le capitaine était-il sorti que kauffmann entra. « L'h. mine est prêt, dit-il. • — Il a le masque et le mauleau? — Oui — Apporte-moi de quoi écrire. » Kaurfmuiiu obéit, et le Marseillais écrivit et cacheta ce billet qo« nous avons vn remettre à madame de Itnchemanre, uAe heure après la condamnation de son mari. Quand il eut fini, il regarda kaHfTmann. « Il u*e»t pas homme, au moius, si on l'arrêtait, à tout révéler ?... — Lui ! dit kaulTmann, il »r ferait haclirr comme chair à saucisses avant de lâcher un inot. — C'est bien. Mnis où est madame de Roclieiuaure? — On l'a transportée évanouie dans une maison de Coblentz qui appartient « madame Kuntz. — Et lu es lu. n sûr qu'elle ne retournera pas chez elle? — C'est peu probable, dit Kaufmann ; Hic ne voudra pas s'éloigner du lieu o il ion mari est prisonnier, n Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 20.11% accurate

123 LES MASQUES ROUGES. I * Marseillais cligna de T œil. ■ Est-ce «pie lu crois à relie condamnation? — Xon , répondit kauHmann. - — Lr duc fera grâce ? — Aus»i irai que nous somme* à Cotdrntz — Voilà, murmura le Marseillais, ce qu'il faut bien iC garder de dire lotit liant devant cet imbécile de Petit-Jean. Il ne marcherait plus aiec lions... Pais entrer Ion homme, r knuffdinnn sortit, et revint svre cet homme masqué et drapé dans un grand manirau . qui produisit une si étrange nunlioD parmi les «ru* qui entouraient madame de Rochemaure que nul ne songea à lui l»srrer le passage ni à le suivre. .Marins Gratin fit un gpslc d'élunnement. I.e Marseillais remit la lettre à l'inconnu , qui était de hante Uiille, et lui adressa quelques mots en allemand. L'inconnu prit la lettre, s'inclina et sortit, sniri par kauffmann. Alors le Marseillais regarda Marins. ». As tu entendu parler des masques ronges? — Oui , fil Marins avec frayeur. — Eh bien . c'est moi qui les remplace. * Et il se mit à rire bruyamment. « A présent, dit-il, laisse-moi l'expliquer mon plan tout au long. — - Alt! — El l'apprendre Ion rôle. Songe, au surplus, que si ma combinaison avorte, si tn n'es pas fusillé ici comme espion, tu seras guillotiné à Pari». — Oh ! répondit Marins en soupirant, j'ai juré de ne pas trahir lu république, et je tiendrai mon serment. » Cependant Faiandolc était seule. On mai! débarqué à Coblenlz au petit jour, et Marin* Gratiet avait conduit sa femme cher kauffmann. Là, il loi avait dit : « Xe vous munirez pas... votre ressemblance arec madame de lliM-hemaure pourrait vont être fatale. * Elle resta donc seule une partie de la journée avec la femme de kauffmann. De temps en temps son mari la rejoignait et lui disait : ii 11 paraft que lr chevaiier ne sera pas coudatnné. * Et Farandole respirait. Enfin, apres avoir longuement conféré avec le Marseillais, Marins (îratiet revint : .1 Le rhetalier est condamné à mort, * dit-il. Farandole jeta nn cri. — Mais on le sauvera. , — — Qui?... Comment?... fit-elle éperdue. — Suivez- moi. «• dît Marins. El il la lit passer don* la chambre où il avait laissé le Marseillais. Il y avait lâ un homme dont le visage était couvert d'un masque. Farandole jeta un nouveau cri. « Le» masques rouges veillent, i* murmura cri homme. En même temps un antre persounage entra. C'était le capitaine Vcolaa Petit- Jean. Il aperçut Farandole, et recul» saisi d'rtonnecueut. farandole allait protester. » Tais-toi! » souilla le masque rouge, qui était venu se placer auprès d'elle. Farandole baissa les yeux et se lut. XXV Lu masque rouge fit nn signe ,

comme pour rccaniitinnJrr le silence aux trois personnes qui se trouvai* ni eu s*i présence , — Matns Gratiet, Farandole et !p capitaine Nicolas Petit - Jeun. Pois il prit lu parole : — lx‘S masques rongea, dit-il , n’ont jamai* fait défaut h ceux qui trnient en eux. — Je lésais, murmura Farandole — De quelque côlé que vienne le danger, des colères de La réYdhition ou des réactions de la cause royaliste, ceux qui ont juré fidviilé à !* associai ion sont protégés. — Ah çà ! interrompit le capitaine, qu'i sl-ce que tout cela veut dire? • L'homme masqué bu p lii ou n-gard ciiucdaol ; • Que l'impôt te? if «Jit-il. Nicolas Petit-Jean comprit que c'était le Marseillais qui loi parlait et avait prit un nouveau déguisement. Dès lors , il se tut. Le masque reprit : • Le chevalier de Rochemaure sera sauvé, mais non sans difficultés; et le plus grand obstacle à »on salut, c'est lui-même. » Farandole eut un geste d'élunnement. • Si on lui parle de fuite, il se refusera à quitter sa prison, parce que les sien* demeureront ici. Donc il faut qne les siens soient avant lui hors du territoire occupé pur les royalistes. — liais, dit le capitaine qui persistait h croire qu'il était en présence d'Annundc, madame de Rochemaure n'csl-clie pus là? — Mjdarne de Roclicmaore n'est point ta seule personne à qui il s'intéresse. — Ah! — — 11 y a encore nne jeune fille, mademoiselle C!aire d'Azay, la cousine Je sa femme,' qu'il voudra emmener à iout prit. — Mas», observa Farandole, elle a ici son père et se» frère*. — Erreur! le baron et ses fils ont déjà quitté Coblenlx , et les masque - rouges se sont chargés vie ramener mademoiselle Claire. » Tool cela était assez obscur, — mai» Farandole se souvenait des effets miraculeux de ce pouvoir occulte qu'exerçaient les vrais masque* rongea, et elle ne fit aucune objection. Le Innx masque poursuivit : « Inc barque nous attend. 1,4 nuit est obscure, nous allons remonter le Rlun jnsqn'à ta maison habitée par mademoiselle Glaire. En roule, je vous dirai comment il faut tgir. » Et le masque appela : • Itao'iiittnn ! » Haut’ ma m paroi. v la» barque est-elle prèle? — Oui. Tous les objets demati Va sont de dan*. — G’ est bien, dit le masque, parlons. Et il of'ril galonimml U main h Farandole. La maison de kanfîmann possédait . par derrière, un jardin. Ce jardin descendait, en amphithéâtre, jusqu'au bord du Rhin. Une petite porte donnait sur le fleuve. Gomme l'avait dit le masque rouge , la nuit était obscure. On traversa le jardin , ou arriva à In petite porte qui était ou-* verte. La barque était amarrée à la berge. Eu batelier se tenait à l’arriére, sa barre à la main, prêt à hisser la voile et à prendre le large. Le ma-qui* rouge fit entrer Farandole dans la barque, et se plaça auprès d'elleT Le capitaine et Marins Gratiet se

placèrent à l’avant. « Nage! r ordonna le masque rouge. Le batelier prit sa godille cl poussa au large, oh le vent soufflait d'aval. Alors le masque rouge frappa nr l'épaule do capitaine ; • Tu crois donc , dit-il , que voilà madame de Rochemaure? — - JVn sais sûr, répondit le capitaine. — Eli bien , tu le trompes. » El s’adressant à Farandole : « Dites-! ni la vérité, madame. • — Mons’rur, dit Farandole , je ue suis pas madame de Rochemaure, mais je suis sa sœur. * Le capitaine étouffa un cri, « Et comme vous , dit-elle . je venx sauver le chevalier. — Allons, maintenant, acheva le masque, causons... n Le batelier avait pris le large, hissé sa voile . que le vent accosta par le travers, et la Iwrquc remonta le eonraut. Claire était seule. Elle était seule , la pauvre enfant . en proie à une anxiété mortelle. Armand* était partiè... son père, se* frères étaient à Guident*. Et le temps pn-s.iit , et la nuit était venue, et aucune nouvelle de CoblniU n'arrivait. En présence de la condamnation inattendue du chevalier et du désespoir d'Armande, on avait presque oublié la pauvre Glaire. \ul ne s-mgcait à elle; nul n'avait deviné le serre I de son crenr. Vin.,1 lois elle avait été mordue par le désir ardent d'aller & Câblent*... Vingt fois une vague terreur, la peur de savoir, l'en avait empêchée. Ùi'bout à U Guêtre , l'œil fixé sur celle route dont le sillon blanc Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 18.08% accurate

LES MASQUES ROUGES. I2& romnirnrait à disparaître dans 1rs ténèbres , rllr écoutait, pleine d'angoisse* , le# bruit* nociumn «pii parvenaient jusqu'à elle. Parfois le pas d'un citerai retentissait... Alors elle sentait »e» jambes fléchir, et elle uiurinuruit d'une voix mourante : k C'est lot... " Mais le bruit s'éloignait et finissait par s'éteindre... Et Claire se sent .it mourir. Tout à coup, elle entendit un léger clapotis sur le Rhin , le bruit de l'eau que fend une barque... Puis elle CTot entendre des voix nu milieu du fleuve Alors elle fut pri e d'un espoir insrrtsé : c'était peut-être le chevalier qui revenait aie*: .Viande, le baron et ses fils... Et son œil ardent chercha à percer les ténèbres , et clic finit par apercevoir la misaine de la burqiie. La 1 arque se dirigeait ter# la maison. Claire espéra plus fort; elle voulut s'élancer nu dehors, mûrira leur rencontre... sis forces li trahirent; elle demeura haletante, sons voix, l'u .l fixé sur la barque, qui venait d'allumer un fanal à sa proue. Enfin . la barque accosta. Soudain un jeune homme s'élança, sauta lestement sur la berge, traversa le jardin en courant... 1.1' cœur de Claire battit à outrance; elle crut que c'était le chevalier. Le jeune homme pénétra dans la maison comme un ouragan , renversa un doun stique sur son passage et arriva jusqu'au seuil de la chambre où Claire essayait en vaiu de secouer la torpeur physique qui l'étreignait. Soudain la jeune fille j» tu un cri. Ce n'éluit pas le chevalier; — mais cite avait reconnu sur-lechamp l'homme qu'il avait sauvé, le faux chevalier de Rléntire , l'espion républicain, enfin, pour lequel , pent-étre , il allait mourir. Le capitaine vint à Claire, tète nue, le visage enflammé ; - Sï.id mniselle, dit-il, le chevalier est condamné à mort. * Claire faillit tomber h la renverse. • A mon tour, je viens U: sauver... « Et, connue Claire le regardait, éperdue, stupide, comme si la foudre rcül frappée, il ajouta avec animation : a Les masques rougi s sont pour lui, et je ?ni« un tîe leurs instruments... flans celte barque, là-bas, est madame de Rochemaure. — Armande? s'écria Claire. — Elle vous attend... vous/ * El il lui prit la main et lui jeta son manteau sur le* épaules. Gloire se lais -a on (rainer sans ré-istaucC. Elfe descendit au jardin, le traversa, gagna la berge, et, lai montrant la barque, le capitaine lui dit : 4 Voyez! » A la lueur du fanal, ■ — lueur indécise cl rougeâtre, Claire vit Farandole. Sans doute m plein jour elle ne s'y fût point trompée ; louis à cette clarté douteuse elle crut reconnaître madame de Roche maure. Le capitaine la prit duus scs bras e! sauta dan# la borque. A

«s? ilôt le batelier vira de bord et reprit le large. Claire se jeta au cou de Faran lole. « Ah! chère Armande... dit-elle. — Silence! ■ dit une icix derrière elle, — la voix du masque ronge. Claire se retourna. Le musqué appuyait un doigt sur ses lèvres. La pauvre enfant crut que pour sauver le chevalier il fatbil se 'sire et ne questionner p-rVomn:... El elle demeura ftmeffè et imlaohife, leu II ni data» sé* malus les deux maies de Pur.iuînle. Le bafeier .battit >4 voile, désormais uuitfle, pi il lis avirons, et ’u barque desi-i-udil vers Contenir. Faraude!;- s’agenouilla et sc mil û prier. Claire l'imita. En moins d’un quart d'heure la barque passa soit S les finir s de CofdenU. mais elle ne .-'y arrêta pas Tout à cofip fa jeune fille vit 1rs murs cl les fours di^ta Hile fuir derrière elle : » 0 mon fficii ! «fit-* Ho avec effroi , où allons-nous? — - Sauver le chevalier. » répondit le masque. Farandole , — pur ordre sans doute, ■— était slfcnririûe. Le capitaine et Marins Gralief se taisaient connue elle. On n attendait que le bruit d<>s avirons qui frappaient frnu. La barque desrendit ainsi jusqu’à cette ligne de hèfesmr qui fer initient le Rhin. I.à, le masque rouge enfonça son large chapeau sur scs yenx pour dissimuler son masque , cl le rapiUiftfe reprit t jj niant*1 'au pour cacher son nniforrrfr. Lue voix partit du bateau-consigne et héla la barque : « Qui élevions? — Madame de ftochrmaure et ses gêna , répondit Te balefier. — Accoster. » La barque alla se ranger bord à bord àvee le bateau consigné , et nn homme s'en approcha. Alors Farandole se leva et montra son visage dans le rayon lumineux du fanal. * C'e»l bien, dit l'officier allemand... je reconnais mudaène. Passer I... » La ligne s'ouvrit , la barque glissa. Alors le masque rouge se pencha à l’oreille de Prfrnridole : « Nous allons débarquer à un quart do Nette d’ici , dit-il. — Ah! — C’est là que nous trouveront la vraie madame de Rochemaure. — Elle a déjà quitté Coblcntr?... — Oui. * Farandole étouffa un cri de joie. a El le chevalier cit sauvé, ajouta le masque ronge... silénre! » Il retourna à l'avant, où se tenait le citoyen Marin* Graliet. Celui-ci , à son tour, parla has au Marseillais. *< Dites donc, fit-il, pst-ce que, réellement, le chevalier sera sauvé? ■ Le Marseillais haussa imperceptihîèfnént les épaalts : « Imbécile! dit-il. — Expliquez-vous, .. — Qn* est-ce que ça me fait qo'on fosille le chevalier? Ce n’eat pas de lui que j’ai besoin à Paris, mais de sa femme... Et. à prissent, j’ai un bon moyen de l’y faire venir... « Comme il parlait ainsi, la barque arro*fa le rivage. * Descende* T un après l’outre, dit le liafeffér. La barque est légère. elle pourrait chavirer... » Claire regardait autour d'elle et voyait «ne rive déserte, la* capitaine s'élança le premier star la berge; le

drapier le snivit et présenta ta main ïi sa femme. Farandole descendit à son tour, et se retourna pour aider Claire d'Azay à quitter la barque. Mois, soudain, le batelier donna un cottp d’aviron et poussa au large.., U.i double cri se fit entendre. lin cri poussé par Claire, que le masque ronge étreignait et empêchait de se jeter à l'eau. Un autre cri fut jeté par Farandole, qui avait deriné enfin la vérité. Mais déjà la barque était luiu. u Ab! misérable I « s'écria le capitaine l'ftit-Jc* , qui comprit qu’il avait été le jouet du Mtrscillàis. l'U il s’élança dans le Rhin pour atteindre l'embarcation à la nage. Mais an mèfne instant le funnl *' éteignit, Claire cessa de crier, et la barqne disparut dans les téoàbre*... XXVI Il y eut an moment de stupeur terrible après que le èapRaine Nicolas IVtil-Jeim se fui jeté à l'eau. Farandole sentit sa gorge se crisper et su; jambes fléchir. Elle tomba à genoux et ne put murmurer qu’on mot : « O mon Dieu ! i* Marins Graliet demeura debout, ta sueur au front, muet et immobile comme si la foudre du ciel l'eût atteint. la nuit était si noire que le capitaine avait également disparu, k I le vent qui soufflait avec violence empêchai! d* entendre le bruit qu'il faisait en nageant. Tout à coup Faiandolr se redressa; elle courut à son mari, lui prit le bras et le iccotio. a Monsieur, dii-ellr , rtpliquos-tnot ce qui sc pu? se, car je lOM | que je deviens folle ! — Je ne sais... Malfrat ia Marins. — Oh ! je me suis prêtée à une action infâme , / écriB'l-ell#. 9% • suis maudite!... * Digitized by Google

commençait à disparaître dans les ténèbres, elle écoutait, pleine d'angoisses, les bruits nocturnes qui parvenaient jusqu'à elle.

Parfois le pas d'un cheval retentissait... Alors elle sentait ses jambes fléchir, et elle murmurait d'une voix mourante :

« C'est lui... »

Mais le bruit s'éloignait et finissait par s'éteindre...

Et Claire se sentait mourir.

Tout à coup, elle entendit un léger clapotis sur le Rhin, le bruit de l'eau que fend une barque...

Puis elle crut entendre des voix au milieu du fleuve.

Alors elle fut prise d'un espoir insensé : c'était peut-être le chevalier qui revenait avec Armande, le baron et ses fils...

Et son œil ardent chercha à percer les ténèbres, et elle finit par apercevoir la misaine de la barque.

La barque se dirigeait vers la maison.

Claire espéra plus fort; elle voulut s'élancer au dehors, courir à leur rencontre... ses forces la trahirent; elle demeura haletante, sans voix, l'œil fixé sur la barque, qui venait d'allumer un fanal à sa proue.

Enfin, la barque accosta.

Soudain un jeune homme s'élança, sauta lestement sur la berge, traversa le jardin en courant...

Le cœur de Claire battit à outrance; elle crut que c'était le chevalier.

Le jeune homme pénétra dans la maison comme un ouragan, renversa un domestique sur son passage et arriva jusqu'au seuil de la chambre où Claire essayait en vain de secouer la torpeur physique qui l'étreignait.

Soudain la jeune fille jeta un cri.

Ce n'était pas le chevalier; — mais elle avait reconnu sur-le-champ l'homme qu'il avait sauvé, le faux chevalier de Blémire, l'espion républicain, enfin, pour lequel, peut-être, il allait mourir.

Le capitaine vint à Claire, tête nue, le visage enflammé :

« Mademoiselle, dit-il, le chevalier est condamné à mort. »

Claire faillit tomber à la renverse.

« A mon tour, je viens le sauver... »

Et, comme Claire le regardait, éperdue, stupide, comme si la foudre l'eût frappée, il ajouta avec animation :

« Les masques rouges sont pour lui, et je suis un de leurs instruments... Dans cette barque, là-bas, est madame de Rochemaure.

— Armande! s'écria Claire.

— Elle vous attend... vous! »

Et il lui prit la main et lui jeta son manteau sur les épaules.

Claire se laissa entraîner sans résistance. Elle descendit au jardin, le traversa, gagna la berge, et, lui montrant la barque, le capitaine lui dit :

« Voyez! »

A la lueur du fanal, — lueur indécise et rougeâtre, Claire vit Farandole. Sans doute en plein jour elle ne s'y fût point trompée; mais à cette clarté douteuse elle crut reconnaître madame de Rochemaure.

Le capitaine la prit dans ses bras et sauta dans la barque.

Aussitôt le batelier vira de bord et reprit le large.

Claire se jeta au cou de Farandole.

« Ah! chère Armande... dit-elle.

— Silence! » dit une voix derrière elle, — la voix du masque rouge.

Claire se retourna.

Le masque appuyait un doigt sur ses lèvres.

La pauvre enfant crut que pour sauver le chevalier il fallait se taire et ne questionner personne... Et elle demeura muette et immobile, tenant dans ses mains les deux mains de Farandole.

Le batelier abattit sa voile, désormais inutile, prit les avirons, et la barque descendit vers Coblentz.

Farandole s'agenouilla et se mit à prier.

Claire l'imita.

En moins d'un quart d'heure la barque passa sous les murs de Coblentz, mais elle ne s'y arrêta pas.

Tout à coup la jeune fille vit les murs et les tours de la ville fuir derrière elle :

« O mon Dieu! dit-elle avec effroi, où allons-nous?

— Sauver le chevalier, » répondit le masque.

Farandole, — par ordre sans doute, — était silencieuse.

Le capitaine et Marius Gratiet se taisaient comme elle.

On n'entendait que le bruit des avirons qui frappaient l'eau.

La barque descendit ainsi jusqu'à cette ligne de bateaux qui fermaient le Rhin. Là, le masque rouge enfonça son large chapeau sur ses yeux pour dissimuler son masque, et le capitaine reprit son manteau pour cacher son uniforme.

Une voix partit du bateau-consigne et héla la barque :

« Qui êtes-vous?

— Madame de Rochemaure et ses gens, répondit le batelier.

— Accostez. »

La barque alla se ranger bord à bord avec le bateau consigné, et un homme s'en approcha.

Alors Farandole se leva et montra son visage dans le rayon lumineux du fanal.

« C'est bien, dit l'officier allemand... je reconnais madame. Passez!... »

La ligne s'ouvrit, la barque glissa.

Alors le masque rouge se pencha à l'oreille de Farandole :

« Nous allons débarquer à un quart de lieue d'ici, dit-il.

— Ah!

— C'est là que nous trouverons la vraie madame de Rochemaure.

— Elle a déjà quitté Coblentz?...

— Oui. »

Farandole étouffa un cri de joie.

« Et le chevalier est sauvé, ajouta le masque rouge... silence! »

Il retourna à l'avant, où se tenait le citoyen Marius Gratiet.

Celui-ci, à son tour, parla bas au Marseillais.

« Dites donc, fit-il, est-ce que, réellement, le chevalier sera sauvé? »

Le Marseillais haussa imperceptiblement les épaules :

« Imbécile! dit-il.

— Expliquez-vous...

— Qu'est-ce que ça me fait qu'on fusille le chevalier? Ce n'est pas de lui que j'ai besoin à Paris, mais de sa femme... Et, à présent, j'ai un bon moyen de l'y faire venir... »

Comme il parlait ainsi, la barque accosta le rivage.

« Descendez l'un après l'autre, dit le batelier. La barque est légère, elle pourrait chavirer... »

Claire regardait autour d'elle et voyait une rive déserte.

Le capitaine s'élança le premier sur la berge; le drapier le suivit et présenta la main à sa femme.

Farandole descendit à son tour, et se retourna pour aider Claire d'Azay à quitter la barque.

Mais, soudain, le batelier donna un coup d'aviron et poussa au large...

Un double cri se fit entendre.

Un cri poussé par Claire, que le masque rouge étreignait et empêchait de se jeter à l'eau.

Un autre cri fut jeté par Farandole, qui avait deviné enfin la vérité.

Mais déjà la barque était loin.

« Ah! misérable! » s'écria le capitaine Petit-Jean, qui comprit qu'il avait été le jouet du Marseillais.

Et il s'élança dans le Rhin pour atteindre l'embarcation à la nage.

Mais au même instant le fanal s'éteignit, Claire cessa de crier, et la barque disparut dans les ténèbres...

XXVI

Il y eut un moment de stupeur terrible après que le capitaine Nicolas Petit-Jean se fut jeté à l'eau.

Farandole sentit sa gorge se crisper et ses jambes fléchir. Elle tomba à genoux et ne put murmurer qu'un mot :

« O mon Dieu! »

Marius Gratiet demeura debout, la sueur au front, muet et immobile comme si la foudre du ciel l'eût atteint.

La nuit était si noire que le capitaine avait également disparu, et le vent qui soufflait avec violence empêchait d'entendre le bruit qu'il faisait en nageant.

Tout à coup Farandole se redressa; elle courut à son mari, lui prit le bras et le secoua.

« Monsieur, dit-elle, expliquez-moi ce qui se passe, car je sens que je deviens folle!

— Je ne sais... balbutia Marius.

— Oh! je me suis prêtée à une action infâme, s'écria-t-elle. Je suis maudite!... »

The text on this page is estimated to be only 25.57% accurate

194 LES MASQUES ROUGES. Elle démettra «or la rite, le* bras tendus, F œil fixé sur l'endroit où la barque avait disparu. Il s'écoula environ une demi -heure. Puis on entendit un juron et un blasphème retentir dans les ténèbres. C'était le capitaine, à bout de forces, qui regagnait le bord, sans avoir pu atteindre la barque. Il vint se cramponner à une touffe d'herbes qui plongeait dans le Rhin. » Au secours! dit-il, je me noie... a Farandole se précipita et lui tendit la main. Il remonta sur la berge, épuisé, haletant. ■ Ab! dit-il, le Marseillais me la payera!... » Ce nom fil jeter on cri à Farandole. « Le Marseillais , dites- vous ? — Oui. — Cet homme... masqué...? — C'est le chef de la police de la république! s'écria le capitaine. ——Trahison! trahison! exclama Farandole. Jamais les Trais masques rouges ne se seraient servis de ce misérable! — C'est pourtant lui qui m'a amené à Coblentx, dit le capitaine, pour sauver, disait-il, M. de Rocbemaure. — - Lui! lui ! exclama Farandole. — Il était sur la barque, hier, déguisé en Allemand, et moi j'avais nue perruque blonde. « Ces mots furent un trait de lumière pour Farandole. Elle saisit de nouveau le citoyen Marius Graliet par le bras, et Ini dit : ■ Mais vous avez parlé à cet homme hier?... — C'est vrai... balbutia le drapier. — Vous paraissiez le connaître? — Parbleu ! dit le capitaine , je les ai vus se promener bras dessus, bras dessous au camp... Seulement le Marseillais était devenu capitaine d'artillerie. « A ces dernières paroles, le voile tomba. « Monsieur, s'écria Farandole , je veux savoir la vérité (ont entière! s Et son regard flamboyait, et Marins Graliet, tremblant, éperdu devant le courroux de sa femme, tomba « genoux et murmura : ■ Pardonnez-moi... je vais tout vous dire... » Et ru efTel il fil sa confession tout entière, depuis le moment où il avait été arrêté au coin de la rue Saint- Honoré. Il avoua tout, ses terreurs, ses angoisses, sa complicité avec le Marseillais; et Farandole l'écouta jusqu'au bout. •> Ainsi , dit-elle enfin , vous m'avez trompée ! • Le drapier courba la télé, a Vous m'avez trahie... » Il se courba plus eocore et ne répondit pas. « Vous avez eu peur de la mort , vous avez été lâche ! • dit-elle avec mépris. Et elle fil un pas en arrière. ■ Adieu, je vous méprise!... • Puis elle dit an capitaine : u Venez, monsieur, vous qui avez l'air honnête et bon, vous qu'on a trompé comme moi... il faut sauver à tout prix le chevalier de Rochemaure... — Madame... par pHié.... au nom de Dieu!... supplia Marius Grattel qui s'était remis à genoux , ne m'abandonnez pas !... — Je vous défends de me suivre !

• répliqua-t-elle. Et elle entraîna le capitaine è travers le# ténèbres, prenant sa Course dans la direction de Cobleulx. • »♦••••!*•• Revenons maintenant an chevalier de Rocbemaure. Il avait été libre jusqu'à l'heure de sa condamnation. Cette condamnation prononcée, il demanda à être conduit en prison. Il sortit de la salle do conseil la tête hante, le dédain aoa lèvres, •ans prononcer un mot, sans formuler une plainte. Le duc l'avait-il ordonné, ou bien le hasard seul Favait-il voulu? Toujours est-il que la cellule dans laquelle on le conduisit était celle qu'avait occupée le faui chevalier de Biéoure. Le chevalier ne pot réprimer un sourire en y entrant, a Messieurs, dit-il aus deux soldats qui le conduisaient, vous •avax comment le capitaine Nicolas Petit-Jean s'est évadé? Je vous engage à prendre vos précautions. • Il s'assit ensuite sur le lit de camp réservé aux prisonniers , ri ne détourna même point la tête lorsque la porte se referma. Rocbemaure songeait à sa femme. . . longtemps il demeura absorbé en une méditation profonde. Tantôt il se demaodait si ce parti auquel il avait voué son sang et son âme, et qui était déjà au bord de l'abîme, n'était pas stupide et fou. Tantôt, au contraire, il se souvenait des lois militaires, et se disait avec résignation que sa condamnation était juste. Une heure s'écoula, puis la porte de sa cellule s'ouvrit. * Le marquis de Montaudon , un des aides de camp du doc de Bourbon, entra. a Ah! c'est vous, marquis, dit le chevalier en lui tendant la main. Donnez-moi donc des nouvelles de madame de Rocbemaure. .. — Votre femme s'est évanouie d'abord, répondit le marquis; mais die est revenue à elle, et maintenant elle est plus calme. — Ah! très- bien... dît le chevalier. Pourrai-je la voir avant de mourir? » Le marquis regarda le chevalier et eut un sourire mélancolique. • Vous êtes donc résigné? dit-il. — Certainement. — Vous voulez... mourir? — Mais dame! je suis condamné... ■ Le marquis haussa les épaules. u Mou pauvre Rnchemaore, dit-il, vous avez une mauvaise tête, et S. A. R. le duc est entêté. De là le conflit. Voulez- vous votre grâce? — C'est selon... — Jp suis chargé de vous l'apporter... — Ab! — Le duc est calmé... il se repent même.,. — Il est un peu tard, dit ironiquement Rocbemaure. — Vous croyez? — Mon cher marquis, dit froidement le chevalier, ne pensezvous pas que les gentilshommes , prince» du suug ou oou , sont égaui ? — Heu ! beu !... — Moi. poursnivjt le chevalier, je n'ai jamais été courtisan, je ne crois pas nu droit divin, et je suis eontaincu d'une chose, c'est que le roi doit à sa noblesse les égards que le laboureur a pour ses valets de charme. Le jour où un priuce du sang insulte un gentilhomme. il insulte toute la noblesse de

France. — Je vous le répète, chevalier, vous avez une mauvaise tête, dit le marquis en soupirant. — Pourquoi? - — biais parce que, après tout, vous êtes coupable. — Moi? — Oui... vous avez favorisé la fuite d'un prisonnier de guerre. — Mou cher, dit froidement le chevalier, il y a quelques mois . nous étions .soixante gentilshommes et autant de femmes dans la prison de la Force, à Paris. L'échafaud nous attendait... on m'y a conduit, moi... j'ai vu le couperet... j'avais Je numéro 13, et le onzième a été exécuté. Des hommes qui n'étaient ni le duc de Bourbon ni les courtisans qui l'entourent m'ont sauvé... — Je sais cela, dit le marquis. — A sept mois de distance , ces mêmes hommes ont eu besoin de moi... je les ai servis... — Soit, mais... — Aux yeux de ma conscience, j'ai fait mon devoir... — IFaccord, niais... — Aux yeux do conseil de guerre, je suis coupable, puisqu'il m'a condamné... — Mais je vous apporte votre grâce... — J'ai déjà eu l'honneur de voua dire que je désirais savoir à quelles conditions. — Voici. Voe juges ont signé un recours en grâce.., — Je le sais. — Le duc ezige que votre signature figure sur cet ecte. — Le doc a tort... — — Soit Cependant... — 11 a tort, dit froidement le chevalier, parce que je refcu(net. » • Le marquis ne put retenir nne exclamation de surprise mêlés d'effroi : ■ Malheureux! dit-il. — Je refuse, répéta le cbevalier. — Mais voue serez fusillé demeiol
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.08% accurate

LES MASQUES ROUGIS. iis » Je m'y attends... — El... voire femme? • Le chevalier leva lea yeux au ciel en ligne de douloureuse résignai ion. l'uia il ajouta : • Monseigneur le duc de Bourbon a tort de joner avec l'orgueil de* derniers champions de la mooarebie. Cet orgueil ne a'abause paa pins devant ses colore* que devant l'échafaud de Robespierre. — Ainsi, vous refusez? — Oui. » L'accent du chevalier était simple et ferme. Le marquis soupira et sortit lentement. Mais avant de franchir le seuil de la porte, il se retourna. u Désirez- vous voir votre femme? — Oui , dit le chevalier. — Elle sera ici dans quelques minutes... Adieu... ■ Et le marquis sortit. l'n quart d'heure après, en effet, madame de Roctuvuanre fut introduite dans la prison de son mari , et le geôlier les laissa seuls. Armande était calme, scs larmes étaient taries. a Voua êtes noble et courageuse, madame, lui dit le chevalier, qpi la baisa au front. — Mon ami, répondit-elle, vons me connaissez, et cela ne doit pas voua étonner; mais, ajouta Armande, si vous me voyez calme et le front levé, c'est que je suis rassurée maintenant sur voire sort. » Un amer sourire vint anx lèvres du chevalier. « Comment! vous aussi, Armande, dit-il, vous me demandes la même chose que le marquis... ■ — ■ Quel marquis? — Montaudon. — Je ne sais ce qne vons voulez dire, mon ami. Expliqoez10BS. — Le doc veut me faire grâce. — Ah! — Mais à la condition que je signerai le recours qni lai a été •dresié par mes juges. — Eh bien ? — J'ai refusé. » Armande se jeta an cou de son mari. ■ Tu et noble et Ber. dit-elle, et je t'aime... — Ainsi, lu m'approuves? — Ah ! peux-tu le demander?... a Le chevalier regarda alors sa femme avec étonnement. ■ Je comprends, dit Armande. Maintenant mon calme vous sot* pend, mon ami. — Sans doute... — Votas ne serez pas fusillé, et cependant on ne vous fera pas grâce... — Que voulez-vous dire, Armande? * Madame de Rochcmaiire tira de son sein la lettre qa'elle avait reçne , — - cette lettre qui portait pour exergue un masque et deux poignards en croix. ■ Le» masqaes rouges veillent! dit-elle, et vous savez si on peut compter sur eux. » Le chevalier tressaillit et prit la lettre des mains de sa femme. Mais à peine l'ent-il examinée qu'il jeta un cri : ■ On vous a trompée ! dit-il. — - Trompée!... — Oui. — Trompée ! répéta Armande avec égarement. — Celte lettre est un faux. Elle n'a pas été écrite par les masques rouges. Ce cachet est une grossière imitation... voyez plutôt... » Et le chevalier prit à «e» breloques un cachet représentant pareillaraenl un masque et deux

poignards. • Noos en avons tous un comme cela, dit-il. Et pois, il y a une devise microscopique et qui n'est lisible qu'à la loupe : L'espoir a»rt qu atre U vie. Cherches celte devise snr le cachet de cette lettre, et vhns ne la trouverez pas!... C'est une mystification, ma pamre Armande... • Madame de Rochemaure , devenue livide, s'affaissa dans Iss bras d^on mari. • O mon Dien! dit-elle, mais alors tu es perdu I.., — Oui, si je compte sur le prétendu secours des prétend» masques rouges... a Armande jeta un cri et tomba à genoux. « O mon Dieu (mon Dien ! » pria-t-elle en sanglotant. En ce moment la porte du cachot se rouvrit, et le geôlier entra... XXVII Le geôlier entra d* on air mystérieux. Madame de Rochemaure se serra contre son mari avec an gesla d'effroi. ■ Est-ce que vous venez déjà, dit -elle , me dke que je dois sortir? — Oui 1 * dit le geôlier. En même temps, il tira de sa poche n» lettre qu'il plaça devant le chevalier. Celui-ci étouffa un cri de surprise , et la prit avec un tremblement convulsif. Cette lettre portait un cachet de cire rouge; l'empreinte représentait le masque et les denx poignards. ■ Encore! dit madame de Rochemaure. -—Celle-là est vraie, dit le chevalier. La légende a'y trouve, ajonta-t-il en approchant le cachet de la lampe placée sur la table.» Le geôlier regarda le chevalier avec an clignement d'yeax : « Monsieur, dit-il, hâtez-vous de prendre connaissance de cette lettre, j'ai ordre d* emmener madame de Rochemaure. » Le ca*ur d' Armande battait à outrance. Le chevalier ouvrit la lettre et lut : • Vous avez été victime d'unp intrigue abominable. Heureuse• ment, nous sommes là... et nous avons besoin de vous, sutanl ■ qne vous pouvez avoir besoin de nons. Renvoyez votre femme... » qu'elle retourne chez elle, et fasse ses préparatifs do départ... » Brûlez celte lettre... et ne craignez rien... a Le chrvalicr tendit la lettre à sa femme. Armande la Int et ses yeux brillèrent. ■ Va , dit le chevalier, il faut obéir. • Armande se leva : ■ Oh ! dit-elle, je crois en eux... n Elle jeta ses denx bras au cou do chevalier, toi donna tin ardent baiser et sortit. Le geôlier referma la porte snr elle, et le chevalier demeura seul. Alors il relut une fois encore le billet mystérieux, puis il Pappro cha de ta lampe cl le brûla, pour obéir à la recommandation qni lu* était faite. Il était lard. Dix heures du soir venaient de sonner. Le chevalier se prit à réver : u Je dois être fusillé demain , se dit-il ; car le duc de Bourbon ne cédera point devant ma propre obstination. Et la nuit s'avance... les masques rouges attendront-ils toujours le dernier moment? Il est peu probable que ma fuite s'opère par les mêmes procédés que celle du faux chevalier de Blénurc. Par où sortirais-je?* Et il attendit encore et eotendit sonner successivement

onze heures et minuit. Mais il était plein de foi en ces hommes qui l'avaient arraché de P échafaud , et il n'éprouva point un seul sentiment d'inquiétude. Cependant la nuit s'écoulait peu à peu ; les heures succédaient aux heures, et nul ne venait. Enfin, un premier rayon de l'aube effleura la lucarne du souterrain. Le jour approchait. Celle fois, le chevalier se demanda si le complot que les masqnei rouges avaient dû ourdir pour le sauver n'avait point été découvert Mais . presque aussitôt, les pas du geôlier se firent entendre dam le corridor. Le geôlier était le beau-f. ère de Kauffmann , nous l'avons déjà dit, et comme son beau-frère, Tex-sous-officier voleur, il n'étaii pas incorruptible. Cet homme était vêtu d'une longue redingote dont le haot collet loi cachai^ tout le bas du visage; il avait, en outre, une casquette à oreillettes qui loi descendait sur les yeux. ■ Monsieur, dit-il . en fermant la porte derrière loi , et en posant sur la table une cruche d'eau et un panier renfermaot quelques aliments, j'ai reçu trois mille florins pour favoriser votre évasion. — Ah ! dit le chevalier. — Mais si vous n'y mettez quelque complaisance, je perdrai mon emploi , et peut-être méma serai-je «mprisonué moi-même. oogle

The text on this page is estimated to be only 20.11% accurate

m LES MASQUES RQUGES. — Et comment puis-- je prévenir celle catastrophe? demanda le chevalier. — Voici : Vous allée me jelcr à terre , me garrotter avec celte corde que je voua apporte, et me bâJiomu-r avec votre mouchoir . — Fort hiep. — Ce sera fait en un clin d'œil , comme bien vous peine/, puj«>* que je n'opposerai aucune résistance. — Après? — Vous prendre* ensuite mes babils, ma casquette et mon trousseau de clefs, et vous sortirez eu refermant U porte de la cellule. » Il y a trois sentinelles d'ici a la porto de lu prison. lut première est dans le corridor ; la seconde au repos du premier éta^e. l.a troisième a sa guérite à côté de ma loge. « Ensuite? — Çejledà, dit le geôlier, vqus jettera un nianlcan snr les épaules et vous cachera dans sa guérite. — Et puis? — Ab ! dame , dit le geôlier, après , ça ne me regard*? plus. Vous vous orraugere* avec elle. Tout ce que je puis vous dire, c'est que dans un quart d'heure ou vieudra relever les sentinelles , et qu'elles rentreront dans leur caserne. » I-e geôlier se déshabilla lestement, et se laissa garrotter cl bâillonner. Après quoi If chevalier endossa scs babils, prit son trousseau de clefs cl sortit. I-a première sentinelle devant laquelle il passa sommeillait cl ne fit pas attention h lui. La seconde était placée dans un endroit obscur, et le chevalier doubla le pas. Aq bas Je l'ocâJier, il trouva Ip tfoiiuèwe qui se promenait de long eu large. u Mou cber chevalier, dit-elle , tu es superbe de vérité , dans ce nouvel accoutrement, n Au sou de cette voix, le chevalier tressaillit. ■ Toi, baron? dit-il. — Moi , répondit la sentinelle. Tu qa t'attendais guère à trouver ici ton ancien marchcf? -T- En eftet... mais... —t Chut ! je l expliquerai tout cela plus tard... prends mon manteau... bien... et puis mon mousquet, et donne-moi ta redingote cl ta casquette... à ipcrm ille ! — Mais... « — SI et v loi dons ma guérite, et attends... dans dis minutes nn tiendra te relever cl tu sortiras avec les dou/e hommes de garde, l ue fois dans la rue, lu t'esquiveras et tu descendras au boni du Hiiin par une ruelle que lu trouveras au bout des murs de lu prisou. A son tour, la sentinelle, en parlant ainsi, venait de se déguiser en geôlier. « Où vas-la? demanda le chevalier. Dans mu luge, puisque me vpdà geôlier, An revoir... * El rex-sculineUe entra dans lu loge destinée au portier-consigne de la prison. L'évasion du chevalier s'opéra de point en point comme elle avait été prévue et préparée. On releva les sentinelles au petit jour; il sortit arec elles, tourpa les talons dons la rue et descendit Iranquillement vers le lUtin. I*c marcher,

dépouillé de son c-oslniiie de geôlier et enveloppé dans un grand manteau , l'attendait dans une barque. Si ou »c reporte aux premières scènes de ce récit, on sq souvii ndra iiicviiahlciuenl du marche/, c'est-à-dire de ce gentilhomme au type méridional, qui avait lait partie de celle gendarmerie mystérieuse qui devait enlever Louis XVI au Temple, dans la matinée du 21 janvier. C'était lai qui, on s'en souvient, avait aidé Rochcinatire à sortir du cabaret du Corhr.au tirant, et avait contribué puissamment à sauver mademoiselle C luire d'Axay; lui enfla qui était un des membres les plus actifs de l'association in/rourahle, comme disait le Marseillais des Jlasqutt rougrt. 1a barque était petite et légère; le marchcf donna un aviron à Rothcmaiirc et prit l'autre. •• Maintenant, dit-il, causons... n Le chevalier était encore stupéfait et abasourdi de tout ce qui venait de se passer. « Mou cher, dit le marche f tondis qu'ils se dirigeaient vers la I maison de Hochemanre, je dois te dire (ont d'abord que je nVt pas (ail le voyage de Coblentz exprès, pour toi. - — Mau», d'abord, d'où vieflS-t*, baron? — ■ • De Paris, parbleu! Ne suis-je pas vice-président des Masques rouges. — Sapa dpulf. Mais... — Aux terme* de nos statuts, nous ne sauvons que de la guillotine, et connue lu devais être fusillé, ton affaire, après tout, ne nous regardait pas; mais je suis tou ami, moi, et comme je me trouvais ici... — Mais pourquoi es-tu venu? —-J'ai suivi le Marseillais à la trace. — le Marseillais? fit Ruchrmaurr eu tressaillant. — Mon cher, dit le marchcf, d y a aujourd'hui une lutte à mort engagée entre non» et Robespierre . dont le Marseillais est l'âme damnée. 11 est très-fort, cet homme, il l'a roulé comme un enfant. —Mot! — Sans doute. Te souvicns-tu du chevalier de Bléuure , de cet homme que lu ss sauvé, avec l'aide de la femme, à la seule fin de plaire à Danton ? — J'ai fait mon devoir, dit le chevalier. — Tu es uu niais. Danton ne connaissait pas cl n'a jamais vu le capitaine Petit-Jean, c'est-à-dire le faux chevalier de Rlénore. — Que dis- tu? — (".'est le Marseillais qui l'a joué ce joli tour. Ccst par ses conseils que cet imbécile de eapiraiop, qui a rempli son rôle de bonne foi et en conscience, a demandé à l'Assemblée nationale ton rappel e| celui de ta femme... — Mais, s'écria le chevalier, quel est donc le but tortueux de ccl homme, qui, d'abord, a voulu nous envoyer à l'échafaud? ■ — Il veut avoir la femme à Paris. — Ab! — Pour perdre DaoIou. Comprends-tu? — Oui. — Nous aussi , nous voulons l'avoir à Paris. * Le chevalier (rejaillit. a Pour sauver Danton cl perdre Robespierre, ajouta le marchcf, et renverser enfin cet éebafiiud révolutionnaire à la mine duquel nous travaillons sans relâche, s Et comme

le chevalier était pensif, le marchcf reprit : « L'armée de Condé si ra licenciée avant six uu/is. I/orgucil el l'ineptie des princes achèveront ce que le canon de Duinoui iex n'atira pu faire. Lu place des vrais royalistes, de ceux qui veulent le rétablissement dr la vraie monarchie, u'esl point ici, niais a Paris, au seuil du péril, sur la brèche toujours fumante... — C'est vrai, * dit le chevalier. Et puis, se frappant sur le front : u Mais c'est donc le Marseillais qui a écrit hier soir à ma femme? — Oui, en imitant grossièrement le sceau des Masque* rouges. C'est lui qui a pareillement écrit à Danton pour l'éloigner de nous. » Et le marchcf raconta au chevalier cl- que nous savons déjà touchant ce billet signé : 1rs Masgars rouges, el dans lequel ou offrait à Danton, de la part du roi Louis XV lil , les sceaux de grand chancelier. « Je hais Robespierre, ajouta le marchcf, mai* je luis plus encore le Marseillais. — Le misérable ! — Sais- lu que je le connais depuis mon enfance? — Ah! — Sais-tu qu'il e*t né rou* mon toit*... « Le chevalier h garda h* marchcf avec étonnement. • Sais-tu, acln va tout bas le marchcf, que cet homme est un assassin et un incendiaire, qu'il a tué son pere et déshonoré sa sœur. . Sais-ta... » li s'arrêta hésitant, la sueur ait frool. u Achève donc, lui dit le chevalier, ue suis-je donc pas ton ami, connue tu es le loktt? — Eh bien , dit avec cJToü le marchcf, dont le visage s'empourpra du ronge de la honte , cet homme que je hais , ce voleur, cet a**a»«in , ce parricide, cet homme qui se cache sous le nom d'Olivier Brun... c'est... mon frère!... » Le chevalier jeta un «ri d'épouvante. » TuU-toi , dit le marchcf, mais j'ai juré sur b tombe de noliq père qu'il mourrait sur l'échafaud. » En ce mmii-nt , la barque arrivait sous le* murs du jardin Je la petite maison. W
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 17.67% accurate

LES MASQUES ROUGES. m Le chevalier et son ami traversèrent lo jardin , désert h celle heure matinale... Une lampe brûlait an premier étage. Madame de Rochemaure, le baron <TA<ay et ses lils virent entrer le chevalier et restèrent mornes , silencieux, comme des spectres... — Que signifie cela? s'écria le chevalier épouvanté... Est-ce donc ainsi que vous me recevez?,.. — Claire a disparu , murmura madame de Rochemaure. — - Ma Elle est déahooorée! exclama le baron avec un sanglot déchirant. » Les deux jeunes gros serraient avec fureur la garde de leur épée. Une femme pleurait, agenouillée dans un coin. Le chevalier reconnut Farandole. • Claire disparue!... déshonorée... balbutia-t-il affolé... ne suisje donc sorti ae mon cachot que pour voir la foudre tomber sur nous tous? » Le n-archrf alla droit à Farandole ; « Madame , dit-il , j'ai à présent le mot de cette énigme terrible que je cherchais vainement à déchiffrer. Vous avez servi à l' enlèvement de mademoiselle Claire. •» Farandole se courba frémissante. • C'est le Marseillais qui l'a enlevée... — Oui. n Un éclair passa dans les yeux du marcher : • Allons! dit- il . debout . chevalier; debout, messieurs; venez, madame... c'est à Paris qu'il faut aller!...' XXVIII Franchissons maintenant un Isp* de temps do quatre mois, et reportons-nous ru mars 1794, à Pari-. C'était par une de ces journées presque printanières qu'ignorent encore les champs et dont Paris semble ai oir garde le secret pour lui seul. Il ne faisait pas encore chaud, le fond de l'air était vif, mais le soleil resplendissait au ciel sans uuages , et faisait miroiter l'ardoise des toits. Dans l'horrible quartier Saint- Marcel , derrière le Panthéon, » l'angle de la me dn Puit* qui parie, rue déserte, rue sinistre comme la légende d'où lui vient son nom, s'élevait une maint» haute de sis t- luges, aux murs noirs, au toit moussu, aux croisées lézardées et sans persiennes, la plupart garnies de carreaux de p.-mier huilé en goise de vitres. Au rez-de-chaussée, une fruitière en vieux légumes étalait à «a devanture cet ignoble assemblage de viandes cuites et mélangées que le peuple de Paris appelle des arlequin. »; à côté, un char hou nier occupait un bouge. Deux chiffonniers se partageaient le premier étage. Lue blanchisseuse occupait le second. Les é|«ge* supérieurs possédait rit des hôtes sms nom, sans profession connue et avérée, la plupart couverts de haillons sordides, et ue sortant qu'à la mut, connue lis hibou*. Ou se M'iitait froid ou cœur en passant devant celte maison. On avait le frisson si, d'aventure, on rencontrait sur le seuil une femme

marchant avec des béquilles, tant cette créature était hideuse à voir. Petite, grêlée . l'œil trrnr, la bouche de travers, couverte de nippes fripées , celle femme était la terreur de ce quartier, où cedant s'cntasiu-ul les misères leu plus horribles, et se cachent les dits les plus hardis. Qu'clail-ce que cette femme? Elle logeait au cinquième, oh «lie occupait deux mansardes. On ne lui connaissait aucune profession. Cependant elle descendait chaque malin chez U fruitière, achetait des légumes et uu arlequin, les payait en rouges liards, et se faisait ensuite servir un poisson de celle ahomiualile eau-de-vie du grain que le Parisien appelle du tord-l/oyuux. A trois heures précises, elle sortait, appuyée car ses Jeux béquilles, et disait : « Je vais voir si Urulus est toujours digne de la confiance du peuple, ■ Les hôtes de la maison ressentaient à sa vue une mystérieuse épouvante. Pourquoi ? Xul n aurait pu le dire. Ou aurait été embarrassé de lui attribuer quelque méfait. Xéanmoins, de vagues rumeurs circulaient de cabaret en cabaret. On prétendait qu'dic séquestrait chez elle une jeune fille. Quelque* voisins affirmaient avoir souvent entendu des cri* de douleur dans la nwn«nls qu'elle occuuoit. D'autres juraient avoir vn une ou drnx fois la jeune fille clicmême montrer son visage pâle et scs cheveux blonds à la fenêtre. Le peuple fait ordinairement bonne et prompte justice de ces crime* là. Le logis soupçonné d'avoir été converti en prison est envahi par la foule; i’élre sé yueslré est délivré... Kh bien , personne jusqu’alors n'avait osé donner le signal. Au seul uoin de la femme aux béquille», les plus courageux tremblaient. C’est qu'un autre bruit avait couru: cette femme, avait-on dit encore, riait de la police. Depuis environ cinq mois qu'elle habitait le quartier, bien des gens avaient été arrêtés comme suspects, jugés, condamnés et exécutés. Et certes, ce n’étaient point des aristocrates ui des bourgeo i cossus, mais de pauvres gens. On citait un marchand de vins qui avait un soir jeté hors de chez lui la femme aux béquilles, laquelle était ivre morte. Le lendemain il avait été arrêté. On favait guillotiné lo jour suivant... Un autre jour, on avait arrêté une vieille femme, revendeuse aux habits de son état, qui avait dit tout haut que la huileuse avait une figure d'as*4ssiu. La pauvre marchande avait payé de sa tête celle opinion trop franchement émise. Donc, personne n'osait se plaindre tout haut, cl chacun ovait peur. • Quelquefois, le soir, un homme vêtu d’une carmagnole et coiffe d’un bonnet rouge venait rendre visite à l’horrible vicillr, (.'ut hoiriuc, jeune encore, avait une beauté sinistre, quelque chose du loup et de l'oiseau de proie réuni». l'n chiffonnier, qui s'é’ait iromé face à face avec lut sous le

lampion de la fruitière, avait dit le lendemain : « Mfious-iion* ! l'homme qui vient chez la boiteuse est un botnni • de la police... » Aussi tout Ir monde tremblait , tout le inonde saluait la boiteuse, les uns en s'éloignant d'un pas rapide, les autres jusqu'à terre et ■vec cette complai-ance que donne U peur. Or, ce jour-là, c'csl-ii-dire vers le milieu de mars, et par ce temps magnifique dont Fans jouissait, la maison de U rue du Puits qui parle paraissait moins ailreuse sou* les rayons du soleil. lu» habitants étaient, les uns aux fenêtres, le* autres sur le seuil des boutiques. Le Parisien est friand du premier rayon de soleil. On causait d'une enétre a l'autre; la fruitière, qui ne détestait pas les petit* spectacle* quotidiens de la place Louis XV, dite de la Révoluùuu, racontait l'exécution d'uu marquis, guitlulioé la veille en compagnie do «leux hommes du peuple, et qui, lié le premier à la planche fatale, avait dit en souriant : • La république a perdu la tète avant moi; elle avait une occasion de donner an peuple le pas sur l'aristocratie, et elle la laisse échapper I » Une jeune fille de seize ans trouvait que le lils du bourreau était bon garçon Un carrier, qui habitait au quatrième et descendait fonn-r sa pipe chez le charbonnier, racontait qu'il avait l'espoir d'entrer prochainement comme aide bourreau surnuméraire chez le citoyen San son. Celle conversation générale et folâtre fut tout à coup interrompue. Le silence s'établit; chacun se donna une contenance d'emprunt. La boiteuse venait d'ar paraître à l'entrée de U rue, marcher.! aussi vile que scs béquilles pouvaient le lui permettre. Elle pax'a majestueuse et souriante comme une reine au milieu de sou peuple, répondit aux saluls qui lui étaient adressés de toutes parts, et monta, eu se tenant à la corde et mettant une de ses béquille» stars son bras, les degrés de l'escalier sale et tortueux qui desservait U maison. Elle arriva ainsi jusqu'à lu porte de sa mansarde. Et là , elle s'arrêta un moment avant d'introduire la clef don» fa serrure. lui porte paraissait solide ri était toute neuve. A voir la petite clef que la boiteuse iira de sa poche, def lui* sanie, mignonne et tréfirr, on devinait uoo de ce» serrures ktqtlrm* qui défient le crochet et la pince dite monstiqueur. Celle serrure cl celte porte en chêne massif avaient été posés par .6 soins de la boiteuse lorsqu «lie avait pris possession de la mansarde. Digitized by Google

Le chevalier et son ami traversèrent le jardin, désert à cette heure matinale...

Une lampe brûlait au premier étage. Madame de Rochemaure, le baron d'Azay et ses fils virent entrer le chevalier et restèrent mornes, silencieux, comme des spectres...

— Que signifie cela? s'écria le chevalier épouvanté... Est-ce donc ainsi que vous me recevez?...

— Claire a disparu, murmura madame de Rochemaure.

— Ma fille est déshonorée! exclama le baron avec un sanglot déchirant. »

Les deux jeunes gens serraient avec fureur la garde de leur épée.

Une femme pleurait, agenouillée dans un coin.

Le chevalier reconnut Farandole.

« Claire disparue!... déshonorée... balbutia-t-il affolé... ne suis-je donc sorti de mon cachot que pour voir la foudre tomber sur nous tous? »

Le marchef alla droit à Farandole :

« Madame, dit-il, j'ai à présent le mot de cette énigme terrible que je cherchais vainement à déchiffrer. Vous avez servi à l'enlèvement de mademoiselle Claire. »

Farandole se courba frémissante.

« C'est le Marseillais qui l'a enlevée...

— Oui. »

Un éclair passa dans les yeux du marchef :

« Allons! dit-il, debout, chevalier; debout, messieurs; venez, madame... c'est à Paris qu'il faut aller!... »

XXVIII

Franchissons maintenant un laps de temps de quatre mois, et reportons-nous en mars 1794, à Paris.

C'était par une de ces journées presque printanières qu'ignorent encore les champs et dont Paris semble avoir gardé le secret pour lui seul.

Il ne faisait pas encore chaud, le fond de l'air était vif, mais le soleil resplendissait au ciel sans nuages, et faisait miroiter l'ardoise des toits.

Dans l'horrible quartier Saint-Marcel, derrière le Panthéon, à l'angle de la rue du *Puits qui parle*, rue déserte, rue sinistre comme la légende d'où lui vient son nom, s'élevait une maison haute de six étages, aux murs noirs, au toit moussu, aux croisées lézardées et sans persiennes, la plupart garnies de carreaux de papier huilé en guise de vitres.

Au rez-de-chaussée, une fruitière en vieux légumes étalait à sa devanture cet ignoble assemblage de viandes cuites et mélangées que le peuple de Paris appelle des *arlequins;* à côté, un charbonnier occupait un bouge. Deux chiffonniers se partageaient le premier étage. Une blanchisseuse occupait le second. Les étages supérieurs possédaient des hôtes sans nom, sans profession connue et avérée, la plupart couverts de haillons sordides, et ne sortant qu'à la nuit, comme les hibous.

On se sentait froid au cœur en passant devant cette maison.

On avait le frisson si, d'aventure, on rencontrait sur le seuil une femme marchant avec des béquilles, tant cette créature était hideuse à voir.

Petite, grêlée, l'œil terne, la bouche de travers, couverte de nippes fripées, cette femme était la terreur de ce quartier, où cependant s'entassent les misères les plus horribles, et se cachent les bandits les plus hardis.

Qu'était-ce que cette femme?

Elle logeait au cinquième, où elle occupait deux mansardes.

On ne lui connaissait aucune profession. Cependant elle descendait chaque matin chez la fruitière, achetait des légumes et un arlequin, les payait en rouges liards, et se faisait ensuite servir un *poisson* de cette abominable eau-de-vie de grain que le Parisien appelle du *tord-boyaux*. A trois heures précises, elle sortait, appuyée sur ses deux béquilles, et disait : « Je vais voir si Brutus est toujours digne de la confiance du peuple. »

Les hôtes de la maison ressentaient à sa vue une mystérieuse épouvante. Pourquoi? Nul n'aurait pu le dire. On aurait été embarrassé de lui attribuer quelque méfait. Néanmoins, de vagues rumeurs circulaient de cabaret en cabaret. On prétendait qu'elle séquestrait chez elle une jeune fille.

Quelques voisins affirmaient avoir souvent entendu des cris de douleur dans la mansarde qu'elle occupait.

D'autres juraient avoir vu une ou deux fois la jeune fille elle-même montrer son visage pâle et ses cheveux blonds à la fenêtre. Le peuple fait ordinairement bonne et prompte justice de ces crimes-là.

Le logis soupçonné d'avoir été converti en prison est envahi par la foule; l'être séquestré est délivré...

Eh bien, personne jusqu'alors n'avait osé donner le signal.

Au seul nom de la femme aux béquilles, les plus courageux tremblaient.

C'est qu'un autre bruit avait couru : cette femme, avait-on dit encore, *était de la police*.

Depuis environ cinq mois qu'elle habitait le quartier, bien des gens avaient été arrêtés comme suspects, jugés, condamnés et exécutés.

Et certes, ce n'étaient point des aristocrates ni des bourgeois cossus, mais de pauvres gens.

On citait un marchand de vins qui avait un soir jeté hors de chez lui la femme aux béquilles, laquelle était ivre morte.

Le lendemain il avait été arrêté. On l'avait guillotiné le jour suivant...

Un autre jour, on avait arrêté une vieille femme, revendeuse aux habits de son état, qui avait dit tout haut que la boiteuse avait une figure d'assassin. La pauvre marchande avait payé de sa tête cette opinion trop franchement émise.

Donc, personne n'osait se plaindre tout haut, et chacun avait peur.

Quelquefois, le soir, un homme vêtu d'une carmagnole et coiffé d'un bonnet rouge venait rendre visite à l'horrible vieille.

Cet homme, jeune encore, avait une beauté sinistre, quelque chose du loup et de l'oiseau de proie réunis.

Un chiffonnier, qui s'était trouvé face à face avec lui sous le lampion de la fruitière, avait dit le lendemain :

« Méfions-nous! l'homme qui vient chez la boiteuse est un homme de la police... »

Aussi tout le monde tremblait, tout le monde saluait la boiteuse, les uns en s'éloignant d'un pas rapide, les autres jusqu'à terre et avec cette complaisance que donne la peur.

Or, ce jour-là, c'est-à-dire vers le milieu de mars, et par ce temps magnifique dont Paris jouissait, la maison de la rue du Puits qui parle paraissait moins affreuse sous les rayons du soleil.

Les habitants étaient, les uns aux fenêtres, les autres sur le seuil des boutiques.

Le Parisien est friand du premier rayon de soleil.

On causait d'une fenêtre à l'autre; la fruitière, qui ne détestait pas les petits spectacles quotidiens de la place Louis XV, dite de la Révolution, racontait l'exécution d'un marquis, guillotiné la veille en compagnie de deux hommes du peuple, et qui, lié le premier à la planche fatale, avait dit en souriant :

« La république a perdu la tête avant moi; elle avait une occasion de donner au peuple le pas sur l'aristocratie, et elle la laisse échapper! »

Une jeune fille de seize ans trouvait que le fils du bourreau était bon garçon. Un carrier, qui habitait au quatrième et descendait fumer sa pipe chez le charbonnier, racontait qu'il avait l'espoir d'entrer prochainement comme aide bourreau surnuméraire chez le citoyen Sanson.

Cette conversation générale et folâtre fut tout à coup interrompue. Le silence s'établit; chacun se donna une contenance d'emprunt.

La boiteuse venait d'apparaître à l'entrée de la rue, marchant aussi vite que ses béquilles pouvaient le lui permettre. Elle passa majestueuse et souriante comme une reine au milieu de son peuple, répondit aux saluts qui lui étaient adressés de toutes parts, et monta, en se tenant à la corde et mettant une de ses béquilles sous son bras, les degrés de l'escalier sale et tortueux qui desservait la maison.

Elle arriva ainsi jusqu'à la porte de sa mansarde.

Et là, elle s'arrêta un moment avant d'introduire la clef dans la serrure.

La porte paraissait solide et était toute neuve.

A voir la petite clef que la boiteuse tira de sa poche, clef luisante, mignonne et fréelée, on devinait une de ces serrures à *système* qui défient le crochet et la pince dite *monseigneur*.

Cette serrure et cette porte en chêne massif avaient été posés par les soins de la boiteuse lorsqu'elle avait pris possession de la mansarde.

The text on this page is estimated to be only 23.62% accurate

1ÎS LES MASQUES R0U6BS. Iji rlef tourna deux fois, mettant en mouvement dru» verrou* qui grincèrent sur leur» nnnrnui ; puis la porte s’ouvrit. L'n spectacle horrible eut frappé les regards de celui qui eût pénétré dans la mansarde surir» pas de la boiteuse. Sur le sol couvert d'ordures, une jeune fille, demi-nue, était accroupie, l’ieil brillant de fièvre. A la vue de la boiteuse, elle se leva avec effroi. La boiteuse alla droit à la croisée et l’examina. • Ab! petite scélérate! s'écria-t-elle en levant va béquille, tu as ouvert la fenêtre! — Pardonnei-moi , balbutia la jeune fille, l’air est empesté iri... J’ai vu le soleil... c'est si bon le soleil... j'ai ouvert l’espace d’une minute... mais je ne me suis pas montrée... je vous le jure!... — Je ferai guillotiner Ion père et te» frères, je (e le promets, fille d‘ari»torrale !... — Madame... madame... balbutia la jeune fille, ayez pitié de moi, enGn — car j'ai bien souffert depuis quatre mois — car vous m'avez bien torturée!... — On ne torture jamais assez Ira canailles d'aristocrates comme loi ! a' écria la boiteuse. Kt aussi vrai que je m'appelle In Mayotte el nue ton père a tué mon homme duus la rave du Corbeau riront, je tr ferai mourir sou* le bâton. » !* jeune fille s'était mise i genoux, les mains jointes, et de grosses larmes coulaient I» long de ses joues. La Majotte, car c’était bien elle, s’assit sur l’unique esrahenn de la mansarde, et jeta ses béquilles. ■ Ab! vois-tu, petite misérable! reprit-elle, ai le Marseillais ne lr protégeait pas toujours un peu... f A ce nom, la jeune fille rut un geste d’horreur. a Si le Marseillaia n’avait pas des idées à lui, conlinna la Mayotte, il y a longtemps que j'aurais cassé mes deux béquilles aur ton dot , méchante aristocrate, et je l'aurais laissée mourir de faim ici. • Claire d’Azay — - on a deviné que c’était elle — pleurait à chaudes armes. I.a pauvre enfant était devenue un spectre; ses yeux étaient I caves, elle était d'une maigreur de sqnelette, et on devinait à la voir que Dieu faisait un miracle en conservant un souffle de vio a I ee corps chétif. Par suite de quelles affreuses péripéties Claire d’Azay était-elle [tombée au pouvoir de l' infâme Mayotte? C'est ce qne nous allons expliquer en peu de mots en nous reportant au moment de son enlèvement. Le Marseillais, on s'en souvient, avait poussé In barque an large d'un coup d’aviron. Claire avait jeté un cri. Soudain le masque ronge était tombé, et la jeune fille épouvantée avilit reconnu le Marseillais. « Vous ! vont ! s’était-elle exclamée avec terreur. — Moi, chère enfant, répondit le Marseillais, moi

qui vous aime... « Elle eut un geste d'horreur et redoubla scs cris. Mais le Marseillais se jeta sur elle et lui appliqua un mourhoir sur la bonébe. Fn même temps, le fanal placé à la proue de la barque s'éteignit. Claire se sentit perdue et s'évanouit. Quand elle revint à elle, les premiers rayons de l'aube glissaient sur le Rhiu, et la barque descendait vers Dusseldorf avec nue rapidité sans égale. Claire regarda son ravisseur, se souvint et tomba à genoux. u Ah ! dit-elle, on m’a dit que vous étiez plus cruel que les bétes



Le geôlier se laissa garotter et bâillonner. — Page 126.

The text on this page is estimated to be only 26.55% accurate

LES MASQUES ROUGES. 129 r U» Mtc «nfant, dit le liannIUi, jVipCra <(we ««ut alita iire »ap*. — Pag* |t«. fauves; si vous ne devet pas me rendre à la liberté, au moins me ferez-vous la gr&ce de me luer? » Le Marseillais sc prit à rire. a Ma belle enfant, dit-il, rons êtes une petite folle, et tous vous figurez que je suis un croquemitaiae. Erreur I Je suis tout ce qu'il j a de plus humain et de meilleur garçon an monde. » Il avait prb une voix doucereuse en parlant ainsi , et la jeune fille le regarda avec étonnement. « D'abord, reprit-il, croyez que je n'en venx ni à votre rie ni à votre honneur. J avais besoin de vous, je vous ai enlevée... — O mon Dieu ! murmura Claire en joignant les mains, et Rochemaure qn'on va pent-étre fusiller dans quelques heures... — Rassurez-vous, dit le Marseillais à tout hasard, il est sauvé 1 — Sauvé ! — Oui , il est en fuite depuis hier. » Elle le regarda <T un air de donte. Mais il posa la main sur son cœur, et, comme un parjure ne lui coûtait guère : s Je voua le jure! » dit-il. Elle le cnit , et levant sur lui ses yeux noyés de larmes : • Mais que voulez-vous donc faire de moi? demanda-l-elle. — Vous erqmener à Paris, d'abord. ■ Elle frissonne. * A Paris... ba)halia-t-rlle, à ta guillotine, voulez-vous dire? — Non. Je veux que vons viviez... je vçux que vous soyez heureuse... » Sa voix paraissait émue. Claire le regarda encore , et cette fois avec autant d' étonnement que de terreur. ■ Je vous aime! » reprit-il. Elle se reprit i trembler, comme si l'amonr de cet homme eût été mortel. u Je vous aime depuis le jour où, continua-t-il, je vouj via clans l'auberge du Corbeau eitant... Je vous aime, et je venx voua épouser. — Jamais! jamais!!! dit Claire éperdue. — Bah! reprit-il avec cynisme, j'ai mis ça dans ma télé.... on verra! » La jeune fille, consternée, regardait couler reau du Brave el courir des deux eûtes les rives, qni s'effaçaient peu à peu dans le vague de l'horizon. Un moment, elle songea à se précipiter dans le Rhin, préférant la mort à la honte qu'elle éprouvait d'entendre an pareil monstre lui parler d'amour. Mais le Marseillais devina sans doute sa pensée, car il s'assit auprès, d'elle , prêt à l'enlacer de ses deux bras au moindre mouvement qu'elle ferait. • Xe cherchez pas à m'échapper, dit-il, c'est inutile. Voua êtes en mon pouvoir, et le diable lui-inémc n'y pourrait rien! » Claire pleurait et tordait scs mains de désespoir. Tout à coup une maison isolée apparut sur la rive gauche. Le Marseillais étendit la main. u C'est là que nous allons , a dit-il. Et il donna nn ordre au batelier, qui mit le eap sur la maison. On ne voyait ni ville ni

village dans le lointain.... rien que cetia maison d’apparence lugubre, que Claire ne put contrmplrrsans efTrni. Un homme était sur la berge, et paraissait attendre la barque. l^e Marseillais l'aperçut. ¥ Allons! se dit-il, l’ Endormi est un homme sur lequel on peut | compter, a 9 Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 21.92% accurate

130 Î.F.S MASQUES ROUGES. XX!\ Le Marseillais o»* S*était point trompé. L'homme qui se trou voit debout sur lit berge, an seuil de la maison, était birn le bras droit, le lieutenant du chef de la police. — L'était T Endormi. L'Endormi avait rendez-vous à celle maison arec son chef. Il s'y trouvait depuis deux jours et attendait pâlie minent, nuit et our, car le Mar i illais, en le quittant, n'avait pu lai fixer au jnsle 'heure où ils se retrouveraient. La barque toucha la berge. u Ma belle enfant . dit le Marseillais, j'espère que vous allez être sage... — 0 monsieur ! monsieur J supplia-t-elle une dernière fois, ayez pitié de moi; ramruez-moi à Coblents, et j'bnblierai le mal que vous nous avez fait , et je prierui Dieu pour vous. ■ Le Marseillais lui prit le bras : « Ma petite , dit-il , je suis ppr.»nadé que vous ne craignez pas la' mort, et la menace de vous tuer, si vous essayez de m échapper, pourrait ne point vous intimider ; nui.- songer birn à ceci : Votre père et vos frères viendiout vous chercher & Paris, et leur vie sera entre mes mains... r Cette menace terrible anéantit Claire d'Azay. Elle courba la tête et se laissa entraîner hors de la barque sans résistance. L’ Endormi s'était approché de son cheT. Les gens de police, tout- comme le» voleurs, parlent entre eux nn langage mceuipr i elieusible pour tout le monde. Le Marseillais et son agent échangèrent un signe d’intelligence , et tout ausMtôt PEosfomn m- servit du langage de convention, que nous Irak irons en langage vulgaire. « L'auberge est à nous, dit-il. — aSF — L'aubergiste est un brave homme d'Allemand qui est sootd et aveugle quand on le paye bien. Il est veuf et n'a qu'une servante qoi m adore depuis kw. — Très-bien. — Nous passerons la journée ici. Ce soir nous aurons des chevaux, et, en une nuit, nous aurons repayé les lignes françaises. — J 'aimerai* UMi passer la nuit ici. — Ah! « Le Marseillais laissa tomber un regord effrayant de cynisme snr mademoiselle d'Azay. Do sourire énigmatique vint anx lèvre* de PEndormi. « Patron , dit-il , je crois que ce n'est pas possible. — Pourquoi? — El je crois , en ontre , que vous faites fausse route. — Comment cela? — Mettons 1a petite à l'ombre et puis nous causerons... » l-i maison devant laquelle la barque venait de s'arrêter était Pauberge dont parlait PEndormi. Le Marseillais y ht entrer Claire. La menace terrible qu'il lui avait faite avait plongé la jeune fille Jans une sorte d'inertie hébétée. Elle se laissa conduire sans résisancc dans une chambre de Panberge, où le Marseillais l'enferma •n lui disant : «■Chère belle, je vais

von* faire sertir ù déjeuner tout à l'heure.» . Pub il rejuigmf P Endormi. Celui-ci avait toujours son petit air goillrrct et gaillard : • Oui. mon patron, dit-il en çnlrainaut le Marseillais hors de la maison , je crois que vous faites fausse route. — Comment cela? — Elle vous plaît , la petite?... — J'en suis fou. — Vraiment? — Et je veux P épouser... — Ce n'est pas bêle, ça... — Ellu & un cbètc&u, des prés, des bois... je ferai guillotiner le père et le* frères... Ce sera un beau parti, hein? — Oui. — Mai* vois-tu, moi, je n'ai pas do préjugés, et comme le mariage demande des formalités... — . Pardon, interrompit PEndormi, nu mot, s'il voua plaît. — Parle. Avez-vous consulté le patron? ■ — Qnel patron ?... — Le citoyen Robespierre , donc. — Tour liant mon mariage? — Oui. — Ma foi, non! dit le Marseillais. — • Von* avez eu tort. — Plalt-il? — Ah dame! fit PEndormi en se grattant Toreille, il frit être juste , le patron n’est pas scrupuleux pour faire tomber des tètes , mais il est h chgval sur la morale. » Le Marseillais tressaillit. «i Que voiilex-voiis? reprit PEndormi, il y a de* gens comme ça.... — Mais, que veux-tu dire? explique-toi... — Vous croyez que le patron a’ est borné à vons laisser carie blanche? — Dame ! *■- — F.l qu'il ne sait pas le premier mot du petit plan qne voua venez d'exécuter? — Comment le sanroil-il? — Il sait tout, et s'attend h ce que vous enlèverez mademoiselle d'Azay. — Par qni, le sait-il? — Par moi, dit froidement PEndormi. — Tu m'as donc trahi, misérable? — Moi , pas le moins du monde. Seulement , quand vous avez été parti, le patron m’a fait venir; et dame! il a des façons de vous regarder, qu il vous tire un aveu du foud de l’Ame. Moi, j'ai — Le patron a paru satisfait. » Le visage rembruni du Marseillais se rasséréna. L'Endormi poursuivit : « Il a même dit : a C'est nn homme précieux, le Marseillais, j1 en ferai quelque choyé. — Ah ! il a dit cela? — Oni, mais il a ajouté : Je veux néanmoins qu'il respecte cctto jeune fille... — Tn crois qn'il a dit ça? fit le Marseillais en fronçant le sourcil, — Il l’a même écrit... — Lui9 * L'Endormi lira de sa poche nn papier qn'il mit sons les yeux du Marseillais. Celui-ci I lut : ■ Si le Marseillais transgresse mes ordres, il peut se considérer comme démis de ses fonctions, et remplacé par l'agent P Endormi , que je charge de faire respecter ma volonté. » Le Marseillais eut un cri de rage. » Ah dame' murmura PEndormi, je conçois que c'est dur... — Drôle 1 fil le Marseillais avec hauteur, je suis tenté de te planter mon enuteau dons le ventre. — Ions auriez tort... — Mais, non. car je me débarrasserais de toi. - — Itah I suivant votre recommandation, j'ai amené denx hommes ici. — Ces hommes m'obéissent. — Ils m’obéiront bien

mieux à moi; puisque voua transgressent** les ordres de Robespierre, je deviendrais leur chef, * Le. Marseillais se mordit les lèvres. u Et puis, acheva PEndormi, vous sarez qnc je suis d'une joli? force, et que j'ai étouffé un jour dans mes bras un garçon boucle r. Allez donc voua risquer à jouer du couteau avec moi. n Olivier Brun, dit le Maruiltau , eut une exclamation de colère , mais il courba la tétc en signe de soumission. Et ce fut ainsi que mademoiselle Claire d'Azay arriva, huit jours après, à Paris, sans avoir été en butte aux odieuses pourvu il es du Marseillais. L'Endormi avait fait scrupuleusement son devoir... Clairo d'Azay était prisonnière, mais son bonnenr était sauf Or, le Jour même de son arrivée, le Marseillais» se rendit chez Robespierre. Le proconsul, averti du retour de son fieront et de l'enlèvement de mademoiselle Claire d'Azay, Pattenclait avec une certaine impaDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.10% accurate

LES MASQUES ROUIES. i.m Df-pui* *e mutin, Robe*pi«*nv était nmrai, agité, ri te proiiie- | bail ch. i lui d un pas inégal il brusque. « .'il' te voilà! «lit-il, en voyaut outrer le Marseillais. — Oui, citoyen, et j'espère qtfe von* serez coalent de moi. — Cela dépend... oui. si madame de Uucliciuaure arrive surle-champ à Paris; mais si rlh* (aide... Le Maricdlam regarda curieusement Bobc*pi<-nv , et s'aperçut qu'il était de fort méchante humeur. Le proconsul lui inoutra du doigt sa table chargée de papiers, pi sur sa table, le dernier numéro du journal «le Prodhoinme : « Lia, * dit-il. Le Murscilljia prit lu journal et trouva celte phrase au compte rendu de la dernière séance «Je la Convention : m Le citoyen Danton a demandé un congé de deux mois pour 1 * cause de santé. Il a annoncé l'intention où il était d'aller passer • ce laps de tempo dans son pays njjtal , à Arcis-sur-Aubo. n «Oh! oh! dit le Marseillais, voilà qui me dérange un peu «fans me* combinaisons. — Nous verrons, * murmura Robespierre... Puis il ajouta brusquement : ■ Ainsi, tu as enlevé mademoiselle d'A/ay? — Celait convenu ênlre nous. — Cest vrai. Mais tu m'as obéi9... — Oui , dit le Mar.-célais eu baissant In tête. — Que comptes-tu eu faire? — Je veux 1 épouser. • Robespierre eut un geste de dégoût. • El , il moins que vous ut fassiez do l'opposition , dit le Marseillais avec cynisme, e**la se fera. » Robespierre, qui, jusque-là, s' était promené de long en large, s'arrêta brusquement : • Ecoule, dit-il, faisons un marché. — J'ai tends. — Tu comprends que me mêler du mariage d'un misérable l«*l que toi avec une jeune tille pure et belle , suc répugne. » la* Marseillais fit la grimace. • Mai», comme si lu mènes à bonne fiu notre petite affaire, je te devrai une récompense... ch bien!... — Voua me marierez?... — Xon pas , mais je te laisserai libre de faire ce que tu voudras. — C'est bon. Je me charge du reste. — Seulement, dit Robespierre, retiens bien ceci encore..* — J'écoute. — Tant que mademoiselle «TAzay ne sera pas ta femme, je t'ordonue de la respecter. 4 — Soit, mais vont me laissez libre d'employer tels moyens qui me plairont pour qu'elle m'accorde sa main? — Oui. — C'est bien, je me tirerai d'affaire. * Et le Marseillais, le soir même, confia mademoiselle d'Azay à fa Mayotte. Tout un plan ténébreux avait germé dans l'esprit fécond du misérable. Il savait bien qu'il faisait horreur à Claire, cl que ce ne scrt.il que par la terreur et les torture* qu'il arriverait à la réalisation Jn aes proj'els. t Ce congé inattendu qu'avait demandé Danton, suivi de près de eon départ

pour Areis-sur-Anhc, en enrayant provisoirement les combinaisons de Robespierre, vint également modifier les plans «lu Marseillais. Comme on derait s'y attendre , le chevalier de Rnehe maure et sa femme étaient* venus à Paris cl y cherchai' rit Claire (F A ray. Il fallait donc la soustraire aux recherches, afin de tes forcer h rester a Paris; et, en même temps, pour qu'ils y prolongeassent leur séjour, jusqu'au retour de Danton , il fallait qu ils eussent la certitude que Claire n'avait point quitté la capitale. l'n malin, le MarseiL.vis vint voir In Mayuitc; il la trouva torturant sa victime. « Va-t-en , vilaine boiteuse, lui dil-il, je veux causer avec mademoiselle. » La Mayotte passa dans lu seconde pièce du logis ; puis «lie colla son oreille au trou de la serrure. Claire demeura seule et tremblante en présence de sou persécuteur. s Votre père est à Paris , » dit-il. Claire jeta un cri «le joie. « Je sais où et je puis le faire arr«Her, ajouta le .Mar seillais. * Au cri de join qu'elle avait pon«sé succéda un cri d«* frayeur, et Claire joignit le^ mains avec désespoir. u Cependant, je ne le ferai pas, m vous m'obéissez... « Son visage, épouvanté, ne s'éclaircit point. Elle devint d'une pilleur mortelle et crut que cet homme allait encore lui parler de son amour odieux. •* Rassurez- vous, dit le Marseillais, l'heure où tous serez ma femme n'est point encore venue. — Que voulez-vous donc de moi? demanda-t-elle en tremblant. — Je veux que vous écriviez à voir»' pire tous les deux jours une lettre que je lui ferai tenir, et que je vous dicterai; et je vous promet* que tant que vous ferez cela, sa vie rl sa liberté seront respectées. » Le Marseillais avait, en effet, dicté à Claire d'Azay Tes lignes suivantes : « Mon père, » Je suis prisonnière... et il m'rst interdit de vous faire savoir en quel lieu se trouve ma prison. n Tout ce que je puis vous dire , c'est que je via et que je sais toujours digne de votre amour et de vos caresse*, n Le Marseillais tint s* promesse. Le baron et ses fils, qui avaient suivi madame de Rochemaure et te chevalier, et n'étaieiil malheureusement arrivés qu'après le départ de Danton , ne furent point arrête», bien que la police n'eût pat» perdu nn seul instant leurs traces. Trois mois s'écoulèrent. Pendant ce s trois mois, le chevalier, M. d'A/ny et ses fiU fouillèrent inutilement Paris pour retrouver Claire, dont ils avaient des nouvelles tous U** deux jours. Pendant ces trois mois, les Masques Rouges eux-mêmes s'épuisèrent en vains efforts. La jeune liile était introuvable, et le Marseillais déjouait tous le» plans de ses adversaire». Claire était torturée chaque jour par la Mayotte, et le Mars» illais espérait triompher de son dédain; mais il lui fallait pour cela avoir accompli sa besogne, et

Robespierre, par l«>* soies de l'Kadorrur , veillait sur la jeune lille. Reportons-nous maintenant à re jour luininenx et tiède, tout inondé des premiers rayons du soleil de mars , et retournons à U n ansanle où non* avons vu la Marotte pénétrer et s’apercevoir que Claire avait, en son absence, entrouvert la fcue'rc. '* r< " XXX lai Mayotte entrait facilement en fureur. D' abord, elle n'aimait pas 1rs aristocrate»; elle avait ça dan> le sang, comme elle disait. Ensuite, clic baissait tout ce qui était bi-a«i, de celte haine que les ténèbres doivent avoir pour ta lOmière. Enfin, elic voyait dans Claire d'A/ay Ii fille et la s«rnr de e«*s déni homme» qui avaient tué Nicolas Cotirju. Xon pas «pi'ellc eût jamais ru de l'affection pour son ancien maître cl umant, la Marotte n aimait personne; mais l'habitude l'avait attachée, petit à petit, ë ce complice do ses meurtre» et de ses cruautés; et sa mort avnif été la dissolution de cette triniié sanguinaire qui avait si Jongtomp régné dan» l'auberge du Corbeau tirant. Donc, la Mayotte, à qui , do reste, le Marseillais avait laissé liberté entière, torturait Claire d'Azây avec de» raffinement» iuouis de cruauté. Elle lui servait une nourriture infâme, la battait souvent, l’éveillait brusquement pendant fa nuit, si la pauvre créature, brisée, finissait par s’endormir. Nuit et jour, elle vomissait contre elle et contre les aristocrates des LorrenU d'injures. Enfin, elle avait inventé pour la pauvre enfant un dernier t\ suprême supplice. Chaque jour, l'horrible tricoteuse se rendait à fa place dt> I* Révolution. Mie nuirait bien aianl que I* charrette des condamnés se fût arrêté»* au pied de l’échafaud; — elle n’en partait que lorsque la dernière tête était tombée. Puis elle revenait chez elle en chantant la Maneillnife , — et lorsqu'elle s'était enfermée avec sa virlim*, elle lui racontait uiinuDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.04% accurate

132 LES MASQUES ROUGES. tieusement, dans tous rndéliili, le drime sanglant auquel •■Ile renaît d'assister. Elle «avait le nom de» supplicié»; clic mimait leur* derniers geste», minaudait leur# dernières paroles. Ce monstre avait de» dispositions dramatiques; il racontait avec uoe effrayante vérité, avec un coloris épouvantable. Quand elle parlait, on voyait le condamné parler, trembler, pripr Uien, — le bourreau retrousser scs manches , — les aides nettoyer le plancher de la machine , après chaque chute du couperet. Claire sc sentait mourir chaque jour, à l'heure de ce sinistre récit; c'était pour elle une torture qui effaçait toutes les antres. Or, ce jour-là, après avoir vomi son habituel torrent d'injures, la Mayotte jeta ses béquilles , s'assit , radoucit sa vois et dit d'un ton cafard : — Çà, venez, ma mignonne, que nous causions nn peu... J'ai promis au citoyen Robespierre de faire de vous une bonne patriote, et je veux tenir ma promesse. » Claire se prit à frissonner. Lu Mayotte continua : « Je ne viens pas de la place de la Révolution , comme bien vous penser. Il est à peine midi, et le spectacle, là-bas, ne commence qu'à quatre heures; mais une fois n'rst pas coutume, on peut bien faire la noce en passant. Je me suis débauchée aujourd'hui... « Elle ent nn rire féroce et regarda Claire. Claire baissait les yeux. La Mayotte continua : « Comme il faisait beau temps , j'ai voulu voir ce qu'on faisait là-haut, & r ex-barrière de l'ex-Trine, en haut du faubourg Antoine... • Malgré elle, Claire écoulait. « Faut le dire, citoyenne ma mignonne, poursuivit la tricoteuse, que la république est bonne fille ; elle aime Brutus comme son enfant, et elle a bien compris que le pauvre cher homme ne pouvait pas fout faire , le nombre de ces chiens d'aristocrates se multipliant à l'infini. Alors, voici ce qu'elle a fait : 'elle a créé une sueeursole de l'institution, c'est-à-dire une seconde guillotine. Comme elle est plus jeune, on la nomme Mademoiselle ; celle de là-bas s'appelle Madame ou bien la Vente. Je n'avais jamais vn la petite, je me défiais, quoi ! je me disais ; ce doit être une Joignante qui touche la besogne du bout des doigts, une péronnelle qui fait sa tiie, au lien de faire celle des autres. » A cet horrible jea de mots , le rire odieux de la Mayotte prit des proportions plus large*. ■ Eh bien ! figure-toi , citoyenne , que je rac trompais , continuat-elle. C'est un amour, un bijou de machine, qui travaille dés le matin, comme chantent les alouette*. A six heures précises, son galant arrive. C'est un jeune homme, l'aide en chef de Brutus; celui-là

même qui a donné un croc-cn-jumbc à Capet, lorsqu'il a voulu parler, malgré le roulement de tambours ordonné par le général Santerre. A six heures un quart, on amène les épouseur* de la demoiselle. Jusqu'à huit heures, clic ne s'arrête pas, la chère belle; die leur donne à tous no baiser si bien appliqué qu'ils n'co ont jamais demandé un second. « Claire avait été reprise de ce tremblement convulsif qui s'emparait <T elle chaque jour, lorsque la Mayotte entamait son récit infernal. ■ J'ai été ravie, enchantée, disait toujours l'abominable créature. Je ne croyais pas, foi de «ans-culotte! que ce fût si bien que ça... là, rrai... — Madame... madame, au nom du ciel, supplia Claire. — Laisse donc , citoyenne, il faut bien rire un peu en ce monde, puisque ta république a aboli l'autre. Tn vas voir... c'est drûle! Ou a commencé par un curé, ce maliu... nue bonne tête, va... il avait les cheveux tout blancs, comme tou aristocrate de père, qui y passera on de ces jours. . . » I-a Mayotte allait continuer sans doute longtemps encore snr ce ton-là , lorsqu'on frappa à la porte. La Mayotte tressaillit; mais comme on avait frappé deux coupa, pois un troisième, et cela d'uoe certaine façon, elle ne fit aucune difficulté pour aller ouvrir. lia homme entra. A la vue de cet homme, le visage bouleversé de mademoiselle d'Azay se rasséréna un peu. Cet homme venait chaque semaine voir la prisonnière. Il ne l'insultait point comme la Mayotte, il n'avait pas l'audace de l'outrager par des propos d'amour comme le Marseillais. Xon, il était triste, poli, il la questionnait avec un certain respect, et la pauvre jeune fille avait remarqué que la Mayotte se radoucissait un peu quand cet homme était venu. C'était ï Endormi , l'agent de la contre-police de Robespierre, celui qui était chargé de veiller sur l'honneur de mademoiselle a Aray . L'Endormi salua Claire et dit rudement à la Mayotte : u Je vois que je viens à point. Tu étau encore à tourmenter mademoiselle... — Moi! fil la Mayotte d'un ton hypocrite. Je lui racontais, au contraire, de belles histoires... — C'est bon ! — I j chère enfant , elle s'ennuie un peo. — Tais-toi ! — Tiens! comme tons me parlez mal aujourd'hui... Je m'en plaindrai au patron. * L'Endormi haussa les épaules. u Ouvre la porte de ta chambre, dit-il, j'ai à te parler... — Ah! « — En particulier... « La Mayotte ouvrit la porte de sa mansarde à elle. Celle-là était propre, presque meublée, et n'inspirait point le dégoût suprême qu'on ressentait en pénétrant dans le taudis qui servait de prison à mademoiselle Claire d'Azay. L'Endormi y poussa la Mayotte : u Attends-moi, n dit-il. Et, refermant la porte, il s'approcha de Claire. Il avait mis uo doigt sur ses lèvres pour recommander le silence à la jeune fille. « Je suis un ami, n dit-il

tout bas. Claire leva sur lui ses yeux enfiévrés. Il y avait ai longtemps qu'elle n'avait plus d'amis !... « L'heure de votre délivrance approche, continua-t-il tout bas... voire père est sur vos traces... ce soir, lui et les siens vous enlèveront... Chut! maintenant... allez où la Mayotte vous conduira... » Claire écoutait comme écoutent ceux qui sortent d'un long et pénible rêve. L'Endormi passa daus la seconde pièce et s'y enferma. La Mayotte l'attendait, le sourcil froncé. « Savez-vous, dit-elle , que ça ne me convient pas du tout que vous me parliez comme ça devant la petite? — Sais -tu, drdlef.se , répondit l'Endormi, qne si je roulais la petite t'échapperait... — Obi pour ça, faudrait voir!... — Si le patron le veut, tu verraa bien... — Le patron ? — Oui , le citoyen Robespierre. » la Mayotte s'inclina avec respect. k Le citoyen Robespierre, dit- elle, sait très- bien qne je «iis fidèle... — Oui, parce qne tu as intérêt à l'être. On te paye bien, n Elle haussa les épaules. « Tenez, dit-elle, vous m'amusez, vous... si j'avais voulu, paa pins tard qu'hier.., le Marseillais m'aurait donné troi» mille livres... — Ah! il te les a proposées? — Oui. — Et cela pourquoi faire? — Pour le laisser ici une heure, — Tout seul? — Avec la petite , s'entend. — Et tu as relusé? — lin peu. — Bien vrai? fit l'Endormi, qui la regarda attentivement. — J'avais mes raisons. — Ah! — D'abord, voyez-vous, reprit le Mayotte d'nn ton facétieux, j'aime à rire, moi. Ça me plaft d'aller voir, tous les jours, les aristocrates éternuer dans le son. .Mais s'il fallait faire la promenade ponr mon propre compte, ça ne me plairait plus... — Ab ! — Et je crois qne ce serait le moyen de la faire, que désobéir a»* patron . — Ceci est certain. ■ — Ensuite, j'ai une autre raison... Oh! c'est la fameuse, ccllc-là. • — Pent-on la savoir? — lien ! ben I » La Mayotte parut hésiter; puis elle céda sans doute à ua irrésistible besoin d'expansion ; Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.37% accurate

LES MASQUES KO IG F, S. I3î « Voici la chose. dit-elle. Le Marseillais m'a dit que le patron lui donnerait carte blanche quelque jour... — C’est possible. — ■ Alors je voudrais pour ce jonr-là réunir les parent* cl amis de la demoiselle, comme qui dirait son père, ses frères... — Assez, assez! fit l' Endormi, à qui la Marotte Gt horreur. Tu mériterais d'être hachée menu comme de la chair à saucisses. » Iji Mayotte riait d'un gros rire. « Mais, reprit l’Endormi , tout ça ne me regarde point, je viens I apporter la réponse du patron, louchant ce que tu m'as chargé de mi demander. — - Il veut bien? — Oui. » La Mayotte eut un cri de joie et ses yeux vérons brillèrent comme ceux d’une hyène rddanl, la uuil, autour d'un campement d’Arabes nomades. ■ Pour quand? — Pour aujourd'hui. » ■La Mayotte battit des mains. « Tu prendras un Gacre jusqu'à l'entrée du pont Tournant. — Et si la petite cherche à m’échapper? — Nos hommes seront là. On ue vous perdra point de vue un seul instant. — Adieu... au revoir I » Et l’ Endormi sortit. Mais, en repassant auprès de Claire, il se pencha n son oreille : b Obéissez, dit-il, vous allez être libre ce soir-même. n Son accent avait le timbre de la couviclion , et Claire eut foi en la promesse de cet homme. Comme (rois heures sonnaient , la àlayolte ouvrit une armoire d'où elle tira du linge blanc, une robe et des souliers. Puis elle étala ces objets devant Claire d’Azay, et lui dit d’un air aimable : b .Ma petite , nous allons sortir, il fait beau temps. — Sortir ! dit Claire avec égarement. Sortir !... — Oui. Voilà huit jours que, voyant revenir le beau temps, j’ai fait demander la permission de le promener... ça te fera du bien... n Claire regardait son bourreau avec effroi. y Où voulez-vous donc me conduire? — Habille-toi... tu verras... » La pauvre enfant tremblait de tous ses membres; mais elle se souvenait des paroles mystérieuses de l’Endormi, et elle obéit. Elle quitta les haillons qui la couvraient et s’empara avec avidité du linge et drs habits que lui donnait U Mayotte. « Viens, citoyenne, dit alors celle-ci, viens, tu seras contenir.. » Et elle lui jeta un manteau sur les épaules et lui en rabattit le capuchon sur les yeux , disant : * Je ne veux pas qu’on te voie dans la rue. ■ Mais la précaution était inutile. 11 y avait un Gacre à la porte ; no fiacre, rue du Puits-qui-parle! cela ne s’était jamais vu... La Mayotte comprit tout de suite que c’était une attention de F Endormi. Elle regarda le cocher et reconnut sur-le-champ un homme de police. • Monte, citoyenne, b dit-elle en ouvrant la portière. En même temps elle se plaça auprès de Claire

, et dit au cocher : « Place de In Révolution ! » A ce nom, la jeune fille pdlit. « Vois-tu , ma petite , dit la Mayotte, je veux joindre pour toi la pratique à la théorie. Je te raconte bien comment fonctionne m«dumt ou madetnoiselU ; mais ça ne suffit pas... il faut que tu voies par toi-méme... » I«e tremblement convulsif de Claire la reprit plus effrayant et pins terrible que jamais. La Mayotte ajouta': ■ Nous allons voir raccourcir qurlques aristocrates. . . ça te formera... et puis, qui sait? tu verras peut-être des connaissances... 00 ne sait pas !... ■ Claire étouffa un cri, et le nom de son père vint à scs lèvres... Le fiacre roula, . XXXI Mademoiselle (TA ray se trouva livrée alors à une épouvante sans nom. 1 Où la c un (luisait-on? La inenait-on à l'échafaud? allait-elle mouI rir, enfin? ' La mort était presque une délivrance pour elle , après les tortures qu'elle subissait chaque jour. Celle première supposition était donc moins affreuse que ccltr autre qui lui vint à l'esprit. Elle se dit que peut-être cet homme qui i avait paru s'intéresser à elle la trompait comme l'avaient trompée déjà la Mayotte et le Marseillais , — et qu'on ne la conduisait à U place de la Révolution que pour la faire assister au supplice de son père ou de ses Itères , — peut-être même de tous les trois réuni». Et quand celte pensée eut germé dans son cerveau , elle y grandit peu à peu, y prit consistance, et devint , pour la pauvre jeune tille comme une effrayante vérité. A partir de ce moment, aussi , Claire d'Azay fut en proie à cette prostration morale et physique qui s'empare des condamnes à l'heure du supplice , — et le fiacre qui l' entraînait lui parut être U charrette fatale. la Mayotte, elle, plaisantait agréablement. Elle avait baissé la glace de devant do Gacre et entamé conversation avec le cocher, qui, en ce moment, parcourait les rues solitaires du laubourg SaiotGermain . « Dis donc, citoyen, tu ne te plaindras pas , beiu? — - Pourquoi, citoyenne? — Parce que je te mène au grand spectacle. — C'est vrai. — A la comédie de la nation, ma foi! — La comédie des aristocrates, répondit le cocher d'un air aimable. — Et vois comme lu es heureux , reprit la Marotte , au lieu de payer ta place, comme c'est l'habitude, non-seulement tu y vas gratis, mais encore on te paye. — - Je suis déjà payé, dit le cocher en clignant de l'œil. — Ça, je m'en doute... ■ Et la Mayotte pinça le bras de Claire. b Ah çà! ma petite, dit-elle, est-ce que tu vas nous faire cette mine-la longtemps? C'est pas aimable, sais-tu? o(l te mène à la comédie, et lu n'es pas contente!... ■ Claire laissa ■tom ber deux grosses larmes le long de ses joues et ne répondit pas. « Chipie! va, grogna la Mayotte. Gibier de potence, fille d'aristocrate. Ah! lu n'aitucs pas madame la guillotine, la fille aînée et bicn-

aimée de la république? Ah ! lu fais la nujoréc quand on te mène voir tomber les télés des ennemis de la nation? — Madame... par pitié... supplia Claire. — Ali! il faut que tu t'y fasses, méchante grêle, reprit laàlAyottc; et ne t’avise pas de fermer les yeux... tu verras tout, tout! cutends-lu? n Claire frissonnait cl appelait la mort à son aide. La Mayotte s’adressa de nouveau au cocher. u Sais-tu combien il y en a aujourd'hui? — Environ douze ou quinze. — Tu es sûr? * — On le disait tout à l’heure , dans la rue des Canettes , où nous avons passé. — Tant mieux! la petite aura le temps de voir. — Mon Dieu! prenez pitié de moi! « murmurait Claire d’Azay. I.e Gacre arrivait au bout de la rue du Bac et débouchait sur le bord de l’eau, là, brusquement, l'isolement du faubourg Saint- Germain cessait ; à la rue déserte succédait le quai encombré ; au silence , le bruit tumultueux de la foule. Il était quatre heures moins un quart, et les habitués de ce sanglant spectacle, que la Mayotte appelait la comédie de la guillotine, se rendaient à leur poste. Les tricoteuses chantaient la Maruillaite , les enfants grimpaient sur les arbres pour voir si la cbarFettc n’arrivait pas. Le fiacre s’arrêta. a Que fais-tn donc, citoyen? demanda la Mayotte au cocber. — Je m’arrête. — Pourquoi ? — Maïs parce que nous ne pourrons aller plus loin, — Tu crois? — La foule est compacte. — Eh bien , lu feras claquer Ion fonef. — Non pas. On nous prendruît pour des aristocrates. — Si ça ne fait pas pibn, murmura la Mayotte, qui chercha se* Digitized by Google

« Voici la chose, dit-elle. Le Marseillais m'a dit que le patron lui donnerait carte blanche quelque jour...

— C'est possible.

— Alors je voudrais pour ce jour-là réunir les parents et amis de la demoiselle, comme qui dirait son père, ses frères...

— Assez, assez! fit l'Endormi, à qui la Mayotte fit horreur. Tu mériterais d'être hachée menu comme de la chair à saucisses. »

La Mayotte riait d'un gros rire.

« Mais, reprit l'Endormi, tout ça ne me regarde point, je viens t'apporter la réponse du patron, touchant ce que tu m'as chargé de lui demander.

— Il veut bien?

— Oui. »

La Mayotte eut un cri de joie et ses yeux vérons brillèrent comme ceux d'une hyène rôdant, la nuit, autour d'un campement d'Arabes nomades.

« Pour quand?

— Pour aujourd'hui. »

La Mayotte battit des mains.

« Tu prendras un fiacre jusqu'à l'entrée du pont Tournant.

— Et si la petite cherche à m'échapper?

— Nos hommes seront là. On ne vous perdra point de vue un seul instant.

— Adieu... au revoir! »

Et l'Endormi sortit.

Mais, en repassant auprès de Claire, il se pencha à son oreille :

« Obéissez, dit-il, vous allez être libre ce soir-même. »

Son accent avait le timbre de la conviction, et Claire eut foi en la promesse de cet homme.

. . . . . .

Comme trois heures sonnaient, la Mayotte ouvrit une armoire d'où elle tira du linge blanc, une robe et des souliers.

Puis elle étala ces objets devant Claire d'Azay, et lui dit d'un air aimable :

« Ma petite, nous allons sortir, il fait beau temps.

— Sortir! dit Claire avec égarement. Sortir!...

— Oui. Voilà huit jours que, voyant revenir le beau temps, j'ai fait demander la permission de te promener... ça te fera du bien... »

Claire regardait son bourreau avec effroi.

« Où voulez-vous donc me conduire?

— Habille-toi... tu verras... »

La pauvre enfant tremblait de tous ses membres; mais elle se souvenait des paroles mystérieuses de l'Endormi, et elle obéit. Elle quitta les haillons qui la couvraient et s'empara avec avidité du linge et des habits que lui donnait la Mayotte.

« Viens, citoyenne, dit alors celle-ci, viens, tu seras contente... » Et elle lui jeta un manteau sur les épaules et lui en rabattit le capuchon sur les yeux, disant : « Je ne veux pas qu'on te voie dans la rue. »

Mais la précaution était inutile. Il y avait un fiacre à la porte; un fiacre, rue du Puits-qui-parle! cela ne s'était jamais vu...

La Mayotte comprit tout de suite que c'était une attention de l'Endormi.

Elle regarda le cocher et reconnut sur-le-champ un homme de police.

« Monte, citoyenne, » dit-elle en ouvrant la portière.

En même temps elle se plaça auprès de Claire, et dit au cocher :

« Place de la Révolution! »

A ce nom, la jeune fille pâlit.

« Vois-tu, ma petite, dit la Mayotte, je veux joindre pour toi la pratique à la théorie. Je te raconte bien comment fonctionne *madame* ou *mademoiselle;* mais ça ne suffit pas... il faut que tu voies par toi-même... »

Le tremblement convulsif de Claire la reprit plus effrayant et plus terrible que jamais. La Mayotte ajouta :

« Nous allons voir raccourcir quelques aristocrates... ça te formera... et puis, qui sait? tu verras peut-être des connaissances... on ne sait pas!... »

Claire étouffa un cri, et le nom de son père vint à ses lèvres...

Le fiacre roula.

XXXI

Mademoiselle d'Azay se trouva livrée alors à une épouvante sans nom.

Où la conduisait-on? La menait-on à l'échafaud? allait-elle mourir, enfin?

La mort était presque une délivrance pour elle, après les tortures qu'elle subissait chaque jour.

Cette première supposition était donc moins affreuse que cette autre qui lui vint à l'esprit. Elle se dit que peut-être cet homme qui avait paru s'intéresser à elle la trompait comme l'avaient trompée déjà la Mayotte et le Marseillais, — et qu'on ne la conduisait à la place de la Révolution que pour la faire assister au supplice de son père ou de ses frères, — peut-être même de tous les trois réunis. Et quand cette pensée eut germé dans son cerveau, elle y grandit peu à peu, y prit consistance, et devint, pour la pauvre jeune fille, comme une effrayante vérité.

A partir de ce moment, aussi, Claire d'Azay fut en proie à cette prostration morale et physique qui s'empare des condamnés à l'heure du supplice, — et le fiacre qui l'entraînait lui parut être la charrette fatale.

La Mayotte, elle, plaisantait agréablement. Elle avait baissé la glace de devant du fiacre et entamé conversation avec le cocher, qui, en ce moment, parcourait les rues solitaires du faubourg Saint-Germain.

« Dis donc, citoyen, tu ne te plaindras pas, hein?

— Pourquoi, citoyenne?

— Parce que je te mène au grand spectacle.

— C'est vrai.

— A la comédie de la nation, ma foi!

— La comédie des aristocrates, répondit le cocher d'un air aimable.

— Et vois comme tu es heureux, reprit la Mayotte, au lieu de payer ta place, comme c'est l'habitude, non-seulement tu y vas gratis, mais encore on te paye.

— Je suis déjà payé, dit le cocher en clignant de l'œil.

— Ça, je m'en doute... »

Et la Mayotte pinça le bras de Claire.

« Ah çà! ma petite, dit-elle, est-ce que tu vas nous faire cette mine-là longtemps? C'est pas aimable, sais-tu? on te mène à la comédie, et tu n'es pas contente!... »

Claire laissa tomber deux grosses larmes le long de ses joues et ne répondit pas.

« Chipie! va, grogna la Mayotte. Gibier de potence, fille d'aristocrate. Ah! tu n'aimes pas *madame* la guillotine, la fille aînée et bien-aimée de la république? Ah! tu fais la mijorée quand on te mène voir tomber les têtes des ennemis de la nation?

— Madame... par pitié... supplia Claire.

— Ah! il faut que tu t'y fasses, méchante grêle, reprit la Mayotte; et ne t'avise pas de fermer les yeux... tu verras tout, tout! entends-tu? »

Claire frissonnait et appelait la mort à son aide.

La Mayotte s'adressa de nouveau au cocher.

« Sais-tu combien il y en a aujourd'hui?

— Environ douze ou quinze.

— Tu es sûr?

— On le disait tout à l'heure, dans la rue des Canettes, où nous avons passé.

— Tant mieux! la petite aura le temps de voir.

— Mon Dieu! prenez pitié de moi! » murmurait Claire d'Azay.

Le fiacre arrivait au bout de la rue du Bac et débouchait sur le bord de l'eau.

Là, brusquement, l'isolement du faubourg Saint-Germain cessait; à la rue déserte succédait le quai encombré; au silence, le bruit tumultueux de la foule.

Il était quatre heures moins un quart, et les habitués de ce sanglant spectacle, que la Mayotte appelait la comédie de la guillotine, se rendaient à leur poste.

Les tricoteuses chantaient la *Marseillaise*, les enfants grimpaient sur les arbres pour voir si la charrette n'arrivait pas.

Le fiacre s'arrêta.

« Que fais-tu donc, citoyen? demanda la Mayotte au cocher.

— Je m'arrête.

— Pourquoi?

— Mais parce que nous ne pourrons aller plus loin.

— Tu crois?

— La foule est compacte.

— Eh bien, tu feras claquer ton fouet.

— Non pas. On nous prendrait pour des aristocrates.

— Si ça ne fait pas pitié, murmura la Mayotte, qui chercha ses

The text on this page is estimated to be only 20.75% accurate

134 LES MASQUES ROUGES. béquille sous la banquette «In fiacre, qu'on ne puisse aller ou speclaclc en voiture ! C’est pourtant ces gredins de ci-devaul qui sont ; cause de tout cela! • Le cocher cligna de l’oeil. « Je lois des gens de ta connaissance , citoyenne , dit-il. — Ah! — Tu vas être en compagnie. Descends... » En effet, au moment où la Mayotte sortait du fiacre, deux hotnHips en carmagnole s'approchèrent. Gloire ne vit que le premier d'abord, et laissa échapper un soupir de soulagement. G'éluit l'huiniue qui lui avait promis sa liberté, c’est-à-dire J’Kuoonni. Il lui offrit la main et lui dît tout bas : « Venez, mademoiselle, et ne craignez rien. * Main à peine hors du fiacre, la pauvre enfant étouffa un cri d'angoisse, et son épouvante la reprit. L'autre huiuntr en carmagnole s' était mis o échanger quelques mots à vois busse avec In Mayotte. Glaire reconnut le Marseillais. Celui-ci vint à elle et lui dit : u Prenez mon bras ! » l.«* Marseillais inspirait à Claire une terreur qui tenait de la fascination. Il l’cùt entraînée au fond d'un abîme sans qu’elle essayât de résiner. Elle se laissa donc prendre le bras et le suivit sans résistance. Lu Mayotte marebiiit m avant ; l‘ Endormi suivait. Dés lors , mademoiselle d'A/.uy fut en proie à une somnolence épouvantée; ses oreilles bourdonnèrent, son sang afflua îers son : coeur, ses tempes se mouillèrent d'une sueur glacée, et tous 1rs bruits , toutes les rumeurs furieuses qui V environnaient n’arrivèrent jusqu’à elle qu’à l'état de brouhaha confus. Elle ne voyait rl n'eutendait plus, mais elle marcha:!. le Marseillais, qui la sentait à demi pliée snr son bras, pensa que le moment était fav mahlc pour parler un peu de son amour. I nc déclaration dans l'antichambre de la guillot.no , c’était délicat, comme eût .dit ta Mayotte. u Ah! ma chere di-mo-. Ile, ilissit-il, vous êtes bien la cause première de tous vos malheurs, croyez- moi . Votre existence est- elle assez trisle, assez misérable, en vérité! La Mayotte vous persécute, et moi je ne puis m’y opposer... car. eroycz-le bien, c’est le patron, et non pas moi, qui ordonne toit cela... Il a son idée, voyez-vous, le patron; c’est un grand citoyen, et qui voit les choses de loin. Il voudrait fusionner les aristocrates av< c le peuple... c’es; pour ça qu'il serait heureux si vous deveniez ma femme... » A ces derniers mol» , Glaire secoua su torpeur, et elle essaya d’arracher son bras de relui du Marseillais... « Jamais! jamais! « répéta l elle. Olivier Brun, dit le Marseillais , était violent à ses heures. Il eut un mouvement de foreur : • Ah! maudite fille d’aristocrate! dit-il, je t'offre la

liberté , la fortune , la vie tranquille dans les anciennes terres , et lu refuses ' et je te fais horreur!... Eh bien, soutire alors , tu n'rs pas au bout ■ de les lorlurps! et il doubla le pas, disant : — Viens! viens! je le mènerai jusque sous l'échafaud , tu les verras tomber de près les ■ téle> des tien* !... » Glaire poussa un gémissement et retomba dan* son atonie. La Mayotte continuait à ouvrir la marche Elle bousculait la foule arec ses hémtilles, tempêtant, injorianl , traitant tout le moud; d'aristocrate, de ci devant, d'cuaenii du peuple ; et la foule s'écartait devant c- -lie furie. On arriva ainsi j'isqu'au pont Tournant. « Place! disait la Mayotte, rangez-vous, aristocrates! laissez passer le* patriotes !... » Et la foule s'écartait sur le pont, comme elle s'était écartée sur le quai. « Oh ! c'te guenille ! r cria une voix moqueuse, an moment où la Mayotte arrivait sur la place. Elle m ti tourna, il vît un gamin juché sur té réverbère élevé à l'entrée du pont. le gamin lui faisait un pied de ucz . et lui cria : u Hé! la marquise, c'est t'y pas loi qui a» demandé le roi de Prusse pn mariage? * La Mayotte !«• menaça de .-a béquille. u Prend* donc gai de .'citoyenne ! réplinua le gamin, tu vas faire iorl à la toilette. À u de «.Lue pu le» deiilcUo et veille à te» panier — Petit misérable! hurla la Mayotte . je le ferai moorir sons le balon , toi qui foiMilie* les bonnes yatiiote*. — On te raccourcira avant ce temps-là, ma pauvre vieille, reprit le gamin, aussi vrai que je me nomme Lolo! Tieus, vois-tu la machine, la-bas?.,, je vais l'en dire la chanson. » Et le gamin chanta à tue-téte : C'e*t un < oif que l'on requit Avant qu'on » en douta... • C'est lui. murmura l'Eodormi à l'oreille du Marseillais. — Qui, lui? — Le gamin que le patron fait chercher partout. — Tu crois? — Je vais bien voir. » Et r Endormi, levant la tête, apostropha le gamin toujours juché sur son réverbère comme un singe sur la branche d'un cocuti' r. « Eh! dis donc. Loto? — Qu' est-ce que lu veux , toi? — .le croyais que lu devais entrer à l'Opéra? — Ah ! oui . répondit le gamin; mais c'est un joli farceur, le citoyen qui m'a donné trente sous... Ce n'est pus le directeur... Ah! mai* non... « Lu Muyotte continuait soi» chemin. x Se le perds pas de vue, dit le Marseillais à l'Endormi. jusqu'à ce que j'aie rencontré on de nos hommes pour le faire suive*... Avançons ! » La Mayotte jouait de sa béquille, criait , jurait , insultait, et se frayait ainsi un paîsa;;p. Le Marseillais entraînait Claire derrière elle, et il la fit entrer ainsi jusque dan* le cercle de Yorehestre. Criait ainsi qu'on apprtuil plaisamment la demi-lune que les tricoteuses formaient bit n avant l'heure autour de l'échafaud. *• Nous voilà chez nous, dit la Mayotte. Ma mignonne, lu peux regarder la chose. •

Glaire, a demi morte, leva le* yeux sur la guillotine et les baissa vivement. la* Marseillais la spntil défaillir et crut qu'elle allait tomber morte. Heureusement ['Endormi, qui s'etait glissé derrière elle, murmura un mot : 0 Courage ! » Et Glaire, une fois encore, se cramponna à ce mot et à ta pensée qu'il éveillait en elle, et une fois encore elle espéra... I.n foule murmurait sourde ment; tout à coup i Ile éclata , fil entendre des cris et de* bravos, et éprouva ce mouvement de flux et de relhix qui signalait toujours I apparition de la charrrlte. Eu effet, \n fournée venait d'apparaître , et le hideux véhicule s'arrêtait au pied de l'éehafaud. Le bourmni monta le premier sur la plate-forme. « Bonjour, citoyen ^bonjour . mon i: iguoa ! » lui cria la Mayotte. Le bourreau reconnut \' habituée et la salua. l«es triroieusr» battirent des mains. Mais, à peine enivrée de celte petite ovation, la Mayotte éprouva une .déception cruelle. Le rocher l'avait Iront ée, la république se moquait du peuple, la Journée était misérahle !... Il u'y avait que trois condamnés dans la charrette, deux hommes et une femme. « Ah ri ! qu' est-ce qu'sis font doue? s'écria la Mayotte indignée, la république n'a donc plu» d'eniit mi»? ou bien le tribunal est en VMjanres? Si c'est pour cela qu'on nous déroute, Cillait nous prév.» ir... — Tu te plains toujours, dit le Maimttais; regarde doue cette vieille. * La Mayotte attacha ses yeux vêtons sur l'échafaud. 1 plèvre assermenté en montait h» degrés, soutenant la fciuw qui «/lait mourir. Celait nue leinuie de haute taille, belle encore, malgré ses cheveux blanc*, et qui contenu luit la foule accourue à son supplice j nvee mie tiai.qiiillilé dédaignei^e. - Mais rrg r I. -loue, - <1 h Mayotte, qui donna un coup de sa béquille sur r épaule «le Chi e. # la condamner détournait U tète et ne voulait point écouler les oxhoriatioo* du prêtre apmi.'it. Le hunrmiu s'approcha d\ |L- et lui Ata son fichu . Elle rut un geste d'imligualiou ; pi'is , comme si ell«* *Vo lût repenti Mir-le-cbaum , elle b va les yeux au ciel, et dit « l exécuteur • « Faites votre' devoir, monsieur. » Digitized by Google

béquilles sous la banquette du fiacre, qu'on ne puisse aller au spectacle en voiture! C'est pourtant ces gredins de ci-devant qui sont cause de tout cela! »

Le cocher cligna de l'œil.

« Je vois des gens de ta connaissance, citoyenne, dit-il.

— Ah!

— Tu vas être en compagnie. Descends... »

En effet, au moment où la Mayotte sortait du fiacre, deux hommes en carmagnole s'approchèrent.

Claire ne vit que le premier d'abord, et laissa échapper un soupir de soulagement.

C'était l'homme qui lui avait promis sa liberté, c'est-à-dire l'Endormi.

Il lui offrit la main et lui dit tout bas :

« Venez, mademoiselle, et ne craignez rien. »

Mais à peine hors du fiacre, la pauvre enfant étouffa un cri d'angoisse, et son épouvante la reprit. L'autre homme en carmagnole s'était mis à échanger quelques mots à voix basse avec la Mayotte. Claire reconnut le Marseillais.

Celui-ci vint à elle et lui dit :

« Prenez mon bras! »

Le Marseillais inspirait à Claire une terreur qui tenait de la fascination. Il l'eût entraînée au fond d'un abîme sans qu'elle essayât de résister.

Elle se laissa donc prendre le bras et le suivit sans résistance.

La Mayotte marchait en avant; l'Endormi suivait.

Dès lors, mademoiselle d'Azay fut en proie à une somnolence épouvantée; ses oreilles bourdonnèrent, son sang afflua vers son cœur, ses tempes se mouillèrent d'une sueur glacée, et tous les bruits, toutes les rumeurs furieuses qui l'environnaient n'arrivèrent jusqu'à elle qu'à l'état de brouhaha confus. Elle ne voyait et n'entendait plus, mais elle marchait.

Le Marseillais, qui la sentait à demi pliée sur son bras, pensa que le moment était favorable pour parler un peu de son amour.

Une déclaration dans l'antichambre de la guillotine, c'était délicat, comme eût dit la Mayotte.

« Ah! ma chère demoiselle, disait-il, vous êtes bien la cause première de tous vos malheurs, croyez-moi... Votre existence est-elle assez triste, assez misérable, en vérité! La Mayotte vous persécute, et moi je ne puis m'y opposer... car, croyez-le bien, c'est le *patron*, et non pas moi, qui ordonne tout cela... Il a son idée, voyez-vous, le patron; c'est un grand citoyen, et qui voit les choses de loin. Il voudrait fusionner les aristocrates avec le peuple... c'est pour ça qu'il serait heureux si vous deveniez ma femme... »

A ces derniers mots, Claire secoua sa torpeur, et elle essaya d'arracher son bras de celui du Marseillais...

« Jamais! jamais! » répéta-t-elle.

Olivier Brun, dit le Marseillais, était violent à ses heures. Il eut un mouvement de fureur :

« Ah! maudite fille d'aristocrate! dit-il, je t'offre la liberté, la fortune, la vie tranquille dans tes anciennes terres, et tu refuses! et je te fais horreur!... Eh bien, souffre alors, tu n'es pas au bout de tes tortures! et il doubla le pas, disant : — Viens! viens! je te mènerai jusque sous l'échafaud, tu les verras tomber de près les têtes des tiens!... »

Claire poussa un gémissement et retomba dans son atonie.

La Mayotte continuait à ouvrir la marche.

Elle bousculait la foule avec ses béquilles, tempêtant, injuriant, traitant tout le monde d'aristocrate, de ci-devant, d'ennemi du peuple; et la foule s'écartait devant cette furie.

On arriva ainsi jusqu'au pont Tournant.

« Place! disait la Mayotte, rangez-vous, aristocrates! laissez passer les patriotes!... »

Et la foule s'écartait sur le pont, comme elle s'était écartée sur le quai.

« Oh! c'te guenille! » cria une voix moqueuse, au moment où la Mayotte arrivait sur la place.

Elle se retourna, et vit un gamin juché sur le réverbère élevé à l'entrée du pont.

Le gamin lui faisait un pied de nez, et lui cria :

« Hé! la marquise, c'est t'y pas toi qui as demandé le roi de Prusse en mariage? »

La Mayotte le menaça de sa béquille.

« Prends donc garde, citoyenne! répliqua le gamin, tu vas faire tort à ta toilette. Ne déchire pas tes dentelles et veille à tes *paniers*

— Petit misérable! hurla la Mayotte, je te ferai mourir sous le bâton, toi qui insultes les bonnes patriotes.

— On te raccourcira avant ce temps-là, ma pauvre vieille, reprit le gamin, aussi vrai que je me nomme Lolo! Tiens, vois-tu la machine, là-bas?... je vais t'en dire la chanson. »

Et le gamin chanta à tue-tête :

C'est un coup que l'on reçoit
Avant qu'on s'en doute...

« C'est lui, murmura l'Endormi à l'oreille du Marseillais.

— Qui, lui?

— Le gamin que le patron fait chercher partout.

— Tu crois?

— Je vais bien voir. »

Et l'Endormi, levant la tête, apostropha le gamin toujours juché sur son réverbère comme un singe sur la branche d'un cocotier.

« Eh! dis donc, Lolo?

— Qu'est-ce que tu veux, toi?

— Je croyais que tu devais entrer à l'Opéra?

— Ah! oui, répondit le gamin; mais c'est un joli farceur, le citoyen qui m'a donné trente sous... Ce n'est pas le directeur... Ah! mais non... »

La Mayotte continuait son chemin.

« Ne le perds pas de vue, dit le Marseillais à l'Endormi, jusqu'à ce que j'aie rencontré un de nos hommes pour le faire suivre... Avançons! »

La Mayotte jouait de sa béquille, criait, jurait, insultait, et se frayait ainsi un passage.

Le Marseillais entraînait Claire derrière elle, et il la fit entrer ainsi jusque dans le cercle de l'*orchestre*.

C'était ainsi qu'on appelait plaisamment la demi-lune que les tricoteuses formaient bien avant l'heure autour de l'échafaud.

« Nous voilà chez nous, dit la Mayotte. Ma mignonne, tu peux regarder la *chose*. »

Claire, à demi morte, leva les yeux sur la guillotine et les baissa vivement.

Le Marseillais la sentit défaillir et crut qu'elle allait tomber morte.

Heureusement l'Endormi, qui s'était glissé derrière elle, murmura un mot :

« Courage! »

Et Claire, une fois encore, se cramponna à ce mot et à la pensée qu'il éveillait en elle, et une fois encore elle espéra...

La foule murmurait sourdement; tout à coup elle éclata, fit entendre des cris et des bravos, et éprouva ce mouvement de flux et de reflux qui signalait toujours l'apparition de la charrette. En effet, la *fournée* venait d'apparaître, et le hideux véhicule s'arrêtait au pied de l'échafaud.

Le bourreau monta le premier sur la plate-forme.

« Bonjour, citoyen, bonjour, mon mignon! » lui cria la Mayotte.

Le bourreau reconnut l'*habituée* et la salua.

Les tricoteuses battirent des mains.

Mais, à peine enivrée de cette petite ovation, la Mayotte éprouva une déception cruelle.

Le cocher l'avait trompée, la république se moquait du peuple, la fournée était misérable!... Il n'y avait que trois condamnés dans la charrette, deux hommes et une femme.

« Ah çà! qu'est-ce qu'ils font donc? s'écria la Mayotte indignée, la république n'a donc plus d'ennemis? ou bien le tribunal est en vacances? Si c'est pour cela qu'on nous dérange, fallait nous prévenir...

— Tu te plains toujours, dit le Marseillais; regarde donc cette vieille. »

La Mayotte attacha ses yeux vérons sur l'échafaud.

Un prêtre assermenté en montait les degrés, soutenant la femme qui allait mourir.

C'était une femme de haute taille, belle encore, malgré ses cheveux blancs, et qui contemplait la foule accourue à son supplice avec une tranquillité dédaigneuse.

« Mais regarde donc, » dit la Mayotte, qui donna un coup de sa béquille sur l'épaule de Claire.

La condamnée détournait la tête et ne voulait point écouter les exhortations du prêtre apostat.

Le bourreau s'approcha d'elle et lui ôta son fichu.

Elle eut un geste d'indignation; puis, comme si elle s'en fût repentie sur-le-champ, elle leva les yeux au ciel, et dit à l'exécuteur :

« Faites votre devoir, monsieur. »

The text on this page is estimated to be only 19.79% accurate

LES MASQUE!» ÜOCGLA. 135 On la poussa sur la planche ; die fui liée en un clin d\vil, et U p'.utchc courut, en même temps que la lunette se refermait. Claire détourna les yeux : « Ali 1 chienne d'uris4ocrale ! hurla la Mayotte , lu ne veux pas voir !... » Et elle lui donna un nouveau coup de béquille. Claire poussa un cri de douleur ; — mais ce cri se perdit dans un«' rumeur immense. I.e bourreau avait lâché la ficelle qui soutenait le couperet. Lu couperet avait jeté un éclair en recontrunt un rayon du soVil ; puis il était descendu rapide, et, tout à coup, il s* était arrêté... Il Vêtait arrêté à un pied de lu lunette, à trente pouces du cou de l.i condamné* ; et lu condamnée, saisie d'épouvante, s'était pri*e à huiler et h srcotier ses liens, ébranlant l'échafaud... L'était la seconde fois que cela arrivait. La machine Vêlait détraquée. Alors Claire d'Azuy fut | risr d'une curiosité ardente , irrésistible. De nouveau elle Ica les, yeux et vit... Elle vit les aides de T exécuteur qui relevaient la planche, déliaient la condamnée et la faisaient asseoir aur un escabeau , tout auprès des bras routes et sinistres de la guillotine. La condamnée était pâle , niais elle ne criait plus. En ouvrier monta en toute hâte sur l'échafaud, avec un marteau et des oulils. La condamnée suivait dp l'uni tous srs mouvements... La foule attendait amieuse... XXXI/ L'ouvrier qui venail de monter sur la machine était charpentier (h* sua état et natif de Clamée; en Xivernais, où il s'était couvert de gloire environ six mois auparavant. \ nid comment : lxs départements ne roulaient pas être r i arrière de la capitale; et i liaque ville un peu respectable pSr sou ebilfre de population possédait une petite guillotine qui faisait de son mieux et fonrtmnnail le pins souvent possible. La guülol-nc de <1 am- cy était pleine de bonne iniouté; elle avait mordu à toute la noblesse des environ- . et la population de ladite «•lie se rendait uu champ de foire, où elle était dressée, avec ou | empressement digne d'éloges. Or, un jour, on guillotinait le marquis dp ' 'garet-sur-Xièvre, ancien capitaine de dragons. Soif que U pluie > fuit jouer le bois, soit que les ramures lusscut mal graissées, le couteau s'arrêta en chemin. !> bourreau pâlit, le condamné cria, la foule hurla. Mais l'ouvrit r cliarprnlier était là. Cuissard, c'était son nom, courut chercher scs outils, moulu les digrés de la u uebine et la raii»tohi en un clin d'wil. Maintenant . camarade, dit-il, lu peux y «lier gaiement. «■ Mais le bourreau dp répondit pas. Il avait «prouvé un saisissement tel qu'il tomba à la renverse et fut frappé (Time a.

laque d'apoplexie. Ce que voyant. Cuissard, le charpentier, poussa le m.irquis de Xogarel sur la planche, lit jouer b lunette et tira lu ficelle.... La tête tomba. I.n municipalité de Clnmpcy fut ravie de la conduite de Cuissard. De le complimenta; il ohliol une mention civique. Le maire «lia jusqu'à lui dire : * Mon garçon , si pareille chose t'était arrivée à Paris, on aurait parié «le loi a U Convention. » Crs mois grisèrent Cuissard. Il éprouva le bcaoin de tenter la fortune. Il vint à Paris, et dès lors il passa toutes ses journées sur b place de b Révolution, armé de ses outils, cl bercé du doux Côpuir de raccommoder la machine un jonr ou l'autre. Sou espoir venait de se réaliser. Tandis que l-< condamnée, liée sur sa chaise, regardait avec égarement, Aristide Cuissard, — il s'appelait Aristide I — recherchait b Cause de fac.idi nt. « Tiens! dit-il tout à cou,* s'adressant au bourreau, on vous a joué uu tour, palruu, voyca plutôt... » Et il lui montrait un gros clou enfouie «Uns la rainure où s'emboîtait le couteau. biuuioo comprit qu'ou a' était approché de l'échafaud pcuda.il b nuit précë.lentc, et que sans dou'e quelqu'un intéressé à sauver un condamné avait essayé de ce moyen suprême. • Peux-tu faire «saler ce clou? deutuuda-il au charpentier. — Je vais le conprr. » Le charpentier prit un cisrau à froid et un maillet , et b tête du clou sauta. I.a condamnée regardait toujours, la foule murmurait. Quelques hommes étaient pris de pitié » b vue de cette noble tête un peu pâle ; les femmes di mandaient que le spectacle commençât. « Çi ira-t-il? demanda Santon. — Oui, le couteau s'ébréchera peut-être, mais il tombera, n Le bourreau dit quelques umts à l'oreille d'un de sea aides. Celui-ci descendit les marches de l'échafaud et monta dans la «barrette . où il y avait des boites de paille qui servaient de siège aux condamnés trop faibles et trop abattue pour se tenir debout. L'aide en prit une et remonta sur IVrhafuud. u Je n'ai pas envie de inc faire destituer. » murmura Sunson. Et il prit b botte de paille et b mit au Heu et place de b condam iée. Celle-ci leva les yeux sur le couteau qui remontait et s'arrêta an moment en haut des deux bras rouges. Elle frissonnait . mais son regard brillait d'un feu «ombre, et tt lèvre s'était crispée' en un dédaigneux sourire. • lirai o ! l'aristocrate ! lui cria b Mayotte. Mais regarde donc! » ajouta-t-elle en pouvant de nouveau l'infortunée Claire d'Azay. Le cuulcau tomba ; b hotte de paille fut coupée en deux. » Ça va, * dit le charpentier triomphant. San son lui donna un écu et le fil descendre. Cm tard s'en alla tout désappointé. Il avait compté sur f apoplexie de Sanson. Alors on reprit la condamnée et on la remit sur la planche. Sou supplice avait duré dix minutes, — dix années plutôt! Mais,

comme on poussait la pbuebe vers b Imictlc, la foule n'y tint plus... On cria grâce, on hurla, on se bouscula auprès fie l'ërttafwid. Il y eut ce mouvement de flux et de reflux qui se produit dans Ici assemblées populaires qui deviennent orageuses. Samoa -'arrêta indécis. Fn ce moment, quelques hommes entrèrent dans le cercle des i< oit tues, criant: « A bas b guillotine f — Ah I les canailles! » hurla U Mayotte. Claire jeta un cri. Elle venait de reconnaître un de ces hommes. Lri même temps aussi le Marseillais lui lâcha le bras et se perdit de. os la foule. L'homme que Claire avait reconnu était coiffé d'un bonnet rouge; i i ; ait le visage noirci comme un ouvrier iorgürou ; mais pouvaitelle s'y tromper.' C'était son frère. La Mayotte entendit le cri, elle vit cet homme qui b'uvauçail vers Claire; elle devina qu'ou venait lui colorer sa victime, u Xoa! non! cria-l-elle, tu ne m'échapperas pas! * Et elle lui jeta ses doigts crochus autour du cou. « A moi ! à mol) les patriotes !... n disait-elle. El ses moins noueuses serraient avec violence le cou blanc et délicat dé mademoiselle d'Azuy. Tout à coup elle cessa dp crier. Eu même temps ses doigts se distendirent. Elle s'affaissa lourdement, assommée pur iiq vigoureux coup de poing que veuoit de lui assener l'ugeut de polira I EnJurai. Le frère de Claire avait pu Tendre la foule et parvenir jusqu'à elle Il la prit dans «es bras et l'cmp. i ta. L'Endormi, immobde, le vit s éloigner, bousculant tous ceux qui lui barraient le chemin; puis, quand il l'eut perdu de vue, il se prit à sourire. ■ Le tour est fait I b dit-il. Tandis que Claire, demi-morte, était emportée par sou frère, un officier de municipaux avait fait battre b générale. Les murmure* du peuple a' apaisèrent. Sonson reprit courage et le couteau tomba. Lu fe.< me aux cbeveui blancs venait de mourir après douze minutes d'une agonie sans nom. Alors f Endormi s ouvrit à sou tour uu pos»agti à travers la foule, et se dirigea vers le réverbère du pout. Le gamin s'y trouvait toujours. Dlgitized by Google

The text on this page is estimated to be only 27.34% accurate

LES MASQUES ROUGES. • Ob«««Mri. y ou» *ll(i èlr« libre ce toir-nn' u», » — Fige 1 11. « llél Lolo ! lui cria-t-il. — Que que lu veux , citoyen i — Je paye à boire. — Farceur! — Si tu veut m'apprendre ta chanson. — Voilà, » dit le gamin. Et il descendit de ton ponte d'observation en chantant : Gaillotin , Urikein Polililijae.. . L'Endormi le prit par le bras. • Viens avec moi, dit-il. — Où donc? — A la Pomme normande, tin joli cabaret qui est dans la rue des Frondeur*. — Attendes donc, laissez-moi voir jusqu'au bout. » Et U gamin se dressa sur la pointe des pieds ponr voir tomber las deux autres têtes. l.'Endormi emmena le gamin hors de la foule, prit la rue Florrnliu , puis la rue Saint-Honoré, et arriva à celle des Frondeurs. Dans celle rue, qui a cinquante pas de long tout su plus, et qui est encore aujourd'hui comme l'nv mue du quartier le plus mal famé de Faris, se trouvait, à gauche, le cabaret de la Pomme normande. (Vêtait mi bouge infect, freqnmlê par des femmes de mauvaise r.* , des boutoir» sans prufrssiou avérée, des voleurs et des escrocs, — le tout panaché, comme un disait alors, d'agents de police. Ce fut dans cet élablissement que TEodormi fit entrer le gamin. i* Comment t'appelles-tu? lui dit-il. — Loi o. — C'est bien toi qui devais «btrtr k l'Opéra? — Ali ça, dit le gamin, est-ce que vous allez me faire cette plaisanterie-là, vous aussi? — Je. ne plaisante pas. — Il était bon , le citoyen habille de noir. Je crois bien que c'est un ci-dcvaot.... Mais, bah! il a du cœur tout de mémo, puisqu'il m'a donné une pièce de treule sous. — Qu'est-ce que lu veux boire? — ■ Du vin , donc ! » L'Endormi frappa sur une table, le garçon accourut. • Donne-moi du vin cacheté, cire jaune. — Excusez! dit le gamin. — - Quand je lais les choses, je les fais bien, dit modestement l' Endormi. — Ah (à, est-ce qoe vous voulez, vous aussi, me faire entrer à l'Opéra? — Non , mais je veux te faire gagner dix pistoles. ■ A ces mots, l'émotion du gamin fut si forte qu'il laisse échapper son verre. I.' Endormi le lui remplit de nouveau. ■ Ecoule bien, dit-il, je n'ai pas le temps de causer longuement. % je suis de la police, et je vais vile en besogne. ■ Le gauiin eut nu geste d'effroi. » Je puis l'envoyer là-bas d'ou nous venons, et pour ton compte... » Le gamin frissouna.

Digitized by Google



The text on this page is estimated to be only 29.53% accurate

LES MASQUES ROUGES. M7 Il U prit lUuitohru et — P«gt te®. • Mais je préfère le faire gagner dis pislules; tu uic plais. — Merci bien. — Comment t'appelles-tu? — Loto. — Où demeures-tu ? — Faubourg Denis. — C'est bien co qu'on m'a dit. Connois-lu une portière appelée Gothon? — Oui. — line tricoteuse? — Parbleu ! Et, dit le gamin en clignant de l'ail, j'en sais long •nr elle... — Ah! — Elle n'est pas si bonne patriote qn'on le croit. — Vraiment? — Elle a santé un aristocrate... — En rs-tu bien sûr? — Mais, dit Lolo en se ravisant, ce ne sont pas mes affaires. — Au contraire t — Vous croyez? lit Lolo d'un air madré. Est-ce qnc c'est pour savoir l'histoire de la mère Gothon que vous me promettez dis pis tôles? — Justement. « Lolo hésita, comme no homme qui craint de ne pas être paye. L'Endormi devina. U lira cinq pisloles de sa poche et les mil dans U main de l'enfant. ■ Voilà des arrhes, dit-il. — C'est hjo, alors; voici la chose. » Lolo serra les cinq pistoles dans un coin de son mouchoir, qu'il noua soigneusement, et commença son récit. « La mère Gothon, dit-il, est une vieille gueuse qui aime les aristocrates tout au fond du cœur. C'est la peur qu'on ne mette la main sur sa paillasse, où elle a caché de beaux écus, qui la (ait crier : lire la république l mais je me souviens, moi, qu'elle avait des larmes plein les yeux le jour où on a raccourci Capet. — Mais, dit l'Endormi, comment a-t-elle sauvé l'aristocrate? — Voici. C'était un jour où il y avait une vingtaine de condamnés au pied de l'échafaud. La machine n'allait pas. On avait suspendu l'exécution. la mère Gothon te plaça derrière an des condamnés, et, avec son guenx, elle brûla la corde qui lui attachait les mains. — Comment as-tu su cela? — la mère Gothon a conté ça k ma mère le soir même. — Ab! — Vu qoe ma mère voulait absolument savoir qael était cet homme qui était venu la veille chez elle; un grand brun, large d'épaules , avec des cheveux noirs et des favoris. — Et cet homme, l'as-tu vu, toi? — Oui , dit le gamin. — Le recoonai trais-tu? — Certainement. — Eh bien , dit l'Endormi , viens avec moi. • — Où cela? — Dans un endroit où je te montrerai celui qui pourrait bica être l'homme dont tu parles. — Je le reconnaîtrai bien , si c'est lui. * — Et tu gagneras tes cinq autres pisloles. , — Ça il. »



The text on this page is estimated to be only 19.92% accurate

138 LES MASQUES ROUGES. L'Endormi paya l’écot. Au moment où il allait quitter le cabaret, un homme y entra. ' L'était le Marseillais. a Je tiens le «jars, dit ('Endormi en argot, et je vais lui montrer D.-tro homme. — Sais-tu où le trouver? — Au café Foy. parbleu! — Va, je t'attends ici, » dit le Marseillais. XXXIII Maintenant, pourquoi l' Endormi avait-il favorisé l'évasion de Claire d’Azay* C’est rc qu’il n’csl possible d’expliquer qu’eu so reportant à la matinée de la veille. Comme huit heures sonnaient, le coche de TVoyes, attelé de trois chevaux, dont un ru arbalète, entra bruyamment dans In cour du lion loi, située cotre la rue de ce nom et relie à qui le philosophe Jean-Jacques Roussi mu a depuis donné U* sien. lin homme armé d’un sac «Ife nuit descendit de I impériale, *on manteau sur le bras, et lit signe au cocher d’un cabriolet qui stationnait dans la cour. Le cocher reconnut sans doute le voyageur, car il salua avec respect en avançant son cheval. Le voyageur monta auprès de lui , plaça son sac «le nuit entre ses jambes et u’etit pas le temps d'mdiq ux la roule qu'il vouluil prendre, car le cocher lui dit : u Passive du Commerce, n'est-ce pas, citoyen?... » Le voyageur tressaillit. « T n me connais donc? dit-il, — Comment ne connaîtrais-je pas f ancien ministre de la justice, le député de Paris, le grand citoyen Danton ! — Chut! conduis-moi . et pas d’eutiiousiasmel » Le cocher se mit en route. D’abord Danton demeura rêveur et soucieux, puis tout à coup il interpella le cocher. — Que dit -on h Paris? demanda-t-il. — Le peuple murmure, répondit le cocher. — Contre qui? — Contre Robespierre et !e Comité de salut public. » Danton Fronça le sourcil, et comme se parlant à lui-mêm- : * a I o.i populi, roi Ifei, lit-il. Le peuple a raison. La France doit cire lasse de ces hommes ! — Le peuple vous attend et sc plaint de vous , dit le cocher. — Ah 1 k fit Danton rêveur. Et il se tut et s'enfonça dans iin coin dn cabriolet. Puis, se parlant toujours à mi-voix : J’ai eu tort peut-être, de revenir.... il faudra recommencer la lutte... et je sois las... Ces hommes me font horreur et m'inspirent du dégoût... « Un éclair passa dan* les yeux du tribun; puis il reprit son aparté avec mélancolie : — J'aurais dû rester à Aras, dans ma maison paternelle y au hrtre lits événement», me retremper et chercher des force* nouvelle» à ce paisible foyer de familli- que j’ai trop tôt abandonné... * A Ce» dernier!» mot» un nuage passa sur son front, un nom expira au bord de s*s lèvres. Puis il eut un sourire sardonique. » Fou que je suis ! dit-il ; ce o’est pas

l'ambition et la politique qm me ramènent à Paris... Non... c’esi elle! » lit Danton retomba dans sa morne rêverie. Le cabriolet venait d'atteindre In rue Saint-Amiré-dcjt-ArlS et r>'.,ri était devant le passage du Commerce, le tribun paya le cocher et descendit. 'i Adieu, citoyen, lui dit-il. Si tu pirrlps de moi, tu pourra* dire à ceux qui se plaignent que je suis revenu pour prendre en main le? intérêts du peuple. » t.a concierge de la maison qu'habitait Danton à Paris témoigna à va tue nue surprise mêlée de joie. » AhI citoyen, dit-elle, mon mari et moi nous commencions à p rdre l'espérance de vous revoir. — Merci, citoyen n.-. Mi r n.-loi. Mon v'i uea iM-il I ; liant ? — Ali! ouiche! dit li* joirtière, il y n longtemps qu'il est parti. Le mole s’eu est allé, lu lendemain de voire départ, avec i'utgvui que vous lui aviez laissé. Mais j’ai fait l'inspection chez vous, citoyen; il n’a rien volé. — C'est bien, citoyenne. Monte avec moi, en ce cas, et chargetoi de tua valise. * La portière obéit, ouvrit à son locataire la porte de ce somptueux appartement que nous connaissons déjà, et dont l'ameublement et U décoration avaient si fort Irrité le nerveux Robespierre. « Est-il venu beaucoup de monde en mon absence? demanda le tribun. — Le premier mois, citoyen. — Et depuis? — • Depuis, il n'y a que deux personnes qui viennent régulièrement tous les jours. — Ah ! • Et Danton tressaillit, u Viennent- elles ensemble? — Xon pus, je crois même qu’elle* ne se connaissent pas. — Est- ce un homme et nue femme? reprit-il d’une voix légèrement émue. Xon, deux humrnes. Il «-n est uu surtout qui vieut tous les matins. — A quelle heure? — Mais., à cette heure-ci. — Vous ne l'aviez pas vu avant mon départ? — Jamais. » Danton fronça le sourcil ; involontairement il songra aux masques rouge*. a Et fnntrc? fit-il. — • L'autre n'a pns d'heure. Il entrebâille la porte et dit : « Le n citoyen Danton est il de retour? " Et il s’en ra. * Tandis que la portière pariait , la sonnette retentit. « Faut-il ouvrir? demanda la portière. — Ont, lui rép«indil-il. ■ — Citoyen dit-elle en revenant à la héle dans le cabinet où le tnhun s'était laisse tomber sur un siège, c’est l’homme qui vieot tons b s jours. • — Fais-lr rntrer. » La portière s'effaça, et le visiteur apparut sur le seuil. Soudain, Danton étouffa un cri. Le visiteur n'était autre quu le chevalier de Rochemiore. ‘ w Laissc-nous, citoyenne, > dit brusquement Danton. La portière sortit, et le chevalier entra dans le cshinet. Il y «-ut un moment «l'étrange silence entre ces deux homme* unis par un lien mystérieux. — entre ces deux hommes qui aimaient la même femme. Et celui qui souffrit le plus en ce moment, ce ne fut point fumant sans espoir, ce fut l'époux

liromix, l'homiue «doré, le mari de La huile Arinande de Vérinière*. Eu présence de Danton , le chevalier fut honteux et humilié de «on bonheur. Et puis, il examina malgré lui le visage du tribun et fut el frayé des ravages qu'il niait subis depuis le jour où ils tétaient vus, Danton et lui. pour h dernière toi». « t. doyen, dit le chevalier, pardonner -moi d'arriver chez von* alors que vnn* descendez de voiture. Mais le temps presse, dit siècjçt où nous sommes , cl les minutes valent souvent des année*. — Monsieur le chevalier, répondit Danton , vous êtes le premier visage de connaissance que je retrouve à Paris.... Soyez h bienvenu... » La voix du tribun était altérée. a Monsieur, reprit b* chevalier, je ne rien* pas chrz vous en cachette, uiai* au grand jour et le visage b découvert, l'on s savez que j'ai été rayé de la liste dqp émigrés? ajouta-t-il arec nnvu fïïme. — Je sais, répondit Danton, que vous avez été In victime d'unis odieuse machination ourdie pur me» propre» ennemi». * Le rhevalicr s’inclina. »> Ecoulez, «Jii-il, il y a entre nous trop de secrets à cettfe botira pour que nous u1 allions pas droit au but. — Parlez. — Ce n'est pa* le cheialier de Itochemaure qui vieot à vou*. • Danton fil un mouvement et fronça le sourcil. « Co»t le messager d’une association que vous connaissez... Î’I dont je ne i «n pns entendre parler. • — Pardon ; un seul mol... ■ Lu eciair pas- a dan* le* yeux du tribun. — Moti-ienr, dit -il, je suis l’esclave de mes priucipc» et de usa COUVICtlOU. ■ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 20.32% accurate

LES MASQUES ROULES. 130 Un sourire vint aux lèvres de Koch -moure. « Je vois, dit* il, qu'il faut que la chevalier vous donne une explication que vous u‘ écouleriez pas de la bouche du masque rouge. — C’c*t vrai. — Eli bien, écoutes. Voua avez rencontré, un soir, un bouame masque, un de nous ; U voua a remis uu billet? — ■ Oui, — Voua l'avez déchiré? — Oui. — Et vous eu avez acmé tes morceaux derrière vous? — C'est exact. — Un autre houinte les a ramassés, rtuuiv, recollés... » Danton eut un geste d'efiroi. u fuis il a imité récriture, coût reluit l'exergue et le cachet, et Vous avez trouvé, en rentrant chez vous, une autre lettre... — C’est irai. — Une lettre absurde, que lauiais nous ne vous avons écrite, car uou* savons que les hommes comme vous ne s'achètent pas. — Que dites-> tous! s’écria lt union. — Vous ave* un ennemi politique, Robespierre; un ennemi intime... le Marseillais. ■ — Ali ! je comprends, dit Danton. — Maintenant, reprit le chevalier, que le club des masques rouge* est disculpé a vos yeux, peut-être consentirez-vous à m’écouler... — Parlez! — Voua élea revenu à Paris ce malin. Personne encore ne t« tait , personne ne vous a vu. — C’est probable. — Repartez ! — - Repartir! s'écria Danton. Pourquoi? — Parce que avant huit jours vous serez arrêté. — Moi? — Vous î » Danton eut no geste superbe d'audace. » Oh! ils n'oseront pas, dit-il. — Mon , si vous êtes avec nous... oui, si vous refusez encore nos services. ■ Danton ne répondit pas, mais il parut attendre que le chevalier élucidé! sa pensée. Celui-ci reprit : « Les masques rouges ne sont point composés uniquement de royalistes et de nobles ; il y a parmi nous des hommes de toute* les opinions. Ce que nous voulut**, c’est le renvcrscimul de ce triumvirat souillé de boue et de sang, qu'on nomme Robespierre, Couthon et Saitri-Jual. — Apres? dit Danton. — Qu'un homme comme voua consente à devenir notre drapeau, et tirant uu mois nous aurons envoyé Robespierre à la guillotine, que (huis briserons après. » Danton se leva, lit deux fois, à grands pas, le tour de sa chambre et revint se placer en face du chevalier. « licou lez-moi à votre tour, dit-il. — Parlez, répondit Rucheiuaure — Moi aussi . ;o rêve, couuuc vous, le renversement dn despotisme qui s'est abrité sous le mnnlcau de 1* liberté; moi aussi, je vtrtu jeter bas cet odieux instrument de supplice qui a versé le plus pur sang de la France. Un moment abattu, un moment à l'écart, fatigué de U lutte, doutant de nmi-uiéoir, je retrouve mua audace ci mon patriotisme, ci je rentre dans la lice! n

Rochrinmire tressaillit «le joie. u Ahl dit-il, noua voua sauverons alors, et nous t ri omp héron* ! « Danton secoua la télé. u Mais j<* veux lullcrxeui, dit-d, je ue veux pas dit vous... • Rochcm. ure recula stiq était. » Je ne veux pus de vous . reprit Danton , parce que vous cl us de* aristocrate*; parce que, Robespierre renversé, vous réméré liez la république ! r Adieu, rhevaber... * El Danton « ni uu asiate plein de noblesse, qui voulait dire à sou interlocuU'iir qu'il uViili n huit pb s rien. u Eh bien, dit ce ÜLinicr, je rapporterai votre refus à ceux qui m'envoient. » Il se leva et lit un pas vois la porte. Une éinoliuu subite s'cuquiu de lisutuo. * Y avez- vous donc plus rien à me dire? fit-il. — La tâche du masque rouge est accomplie. — - Et... le chevalier? — Celui-là, dit Kocbemaurc qui revint et prit la main de Danton dans les siennes, celui-là est et demeure \otre ami... Voulez-vous l'écouler? — Oui. • — Eh bien, retournez & Arris... attendez... ou vous êtes perdu J — Ils n'oseront pas. vous dis-je. » I«e chevalier secoua la tète. u Prenez garde an Marseillais, dît-il. — Quand nous reverrons-nous? — Si vous ave* boom de moi , répondit Rochemaure , laissez fermée, dès le matin, la persiciioc de celte croisée... je reviendrai'. Au revoir. » Et le chevalier s'eu alla, après avoir serré la main de cet homme qui nouait Annaude de toutes les forces de son hue. Quand la porto se fut refermée sur lui, Dautou prit sou front dans ses mains. - Uh] dit-il, j'auiui» donné tout mou sang pour qu'il me parlât à' Hit * • lit deux larmes glissèrent lentement sur sou visage. Le chevalier s'en allait. Il venait d'atteindre la rue de Seine et se dirigeait vers la rivière. Un homme qui marchait derrière lui l'aborda. Cet homme était mal mis et sentait son agent du police d'une lieue. * Que voulez-vous? lui dit le chevalier avec hauteur. — Monsieur, dit cet homme, je sms agent de police... a Le chevalier le toisa. « On m'appelle l' Endormi. — Ah? je sais, dit le chevalier avec dédain. — Je suis le bras droit du MursciUais. a A ce mol. Rochemaure eut un geste de colère. » L'est moi qui ai aidé à enlever votre cousine, mademoiselle Claire... — O misérable! s'écria le chevalier, qui voulut s'élancer sur r espion. — Chut! dit l'Endormi; si je vous fais cet aveu, c'est que j'ai mes raisons. — Ah! — El je voudrais causer avec tons... n Le chevalier jeta un regard autour de lui. La rue était presque déserte. * Je ne veux vous emmener nulle part, dit l'Endormi, vous croiriez a uu piège... ici nous sommes bien... « Le chevalier fut pris alors d'une curiosité mélée de dégoût, u Expliquez-vous, - dit-il. XXXIV L'Endormi reprit : u Je vous disais doue que je suis agent de police , le bras droit du Marseillais et l'homme appela a le remplacer, si jamais ü tuuibo en

disgrâce. ■ — Après, dit froidement !«• chevalier. — Je fais de b police pour le gouvernement ; j’en fais également pour moi. Mademoiselle Clair* d'.lzay a été enlevée par le Marseillais ; je l'ai aidé à celle besogne; mai* ce n' «liait pm- pour le compte du goiivenu iucul : le citoyen Robespierre uc se mcic punit de toutes ces cbos«*s-là. * I«e chevalier écoutait frcmisàtutl. L'Endormi continua avec cyuistoe ; u Donnez-moi dix mille livres, et je vous livre la prisonnière. » llochemaiire jeta un cri de joie d’abord; puis, il se délia et ragarda l'espion ; » Tu me trompes ! dit-il. j — Non . je vous le jure. — - Quelle valeur petit avoir |c serment d'un homme tel que toi? — la valeur que lui donnent les circonstances. | • — Ah! n dit le chevalier. Kl il parut attendre que t'Kudoiuii s'expliquât. i « Voyez-vous, monsieur b chevalier, poursuivit l'espion, »i dé* gradaiit que soit noire métier, il ne terme notre cœur ui aux pu»; noua, ni aux synipiuimis, ui aux haiuc» vivace», s -, Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 26.67% accurate

140 I.ES MASQUES ROUGES. L’ accent de cet homme avait un timbre de franchise qui toucha Rochemaure. ■ J'ai une passion , l'argent ; une haine violente . le .Marseillais , qui est mon chef, et n’a jamais négligé une seule occasion de m'humilier ; une sympathie , cette jeune fille dont il a’est fait le bourreau. a Donnes -moi dix mille livres, et je vous rends mademoiselle Claire , et je renverse ainsi toutes les espérances cupides du Marseillais. • Rochemaure écoulait, mais il ne répondait pas. Il sc défiait encore. ■ Qu'avex-vou* à craindre de moi, reprit I* Endormi , n' êtes-vous fu protégé, vous, par un décret de la Convention? N'avez- voua pas le droit de marcher librement dans Paris? — En effet, dit Rochemaure. — Et puis, je ne veux pas être payé d'avance. Le lendemain du iour où mademoiselle Claire d'Aiay vous aura été rendue, un lomme se présentera chez vous , et vous lui compterez les dix mille livres. — Ahl ceci est dilféreot. * Quelques passants se croisaient dans la rue de Seine, et FEndormi avait été contraint de s'interrompre plusieurs fois. ■ Viens jusqu'à la rivière, dit le chevalier, nous causerons plus à l'aise. — Comme vous voudrez... " L'Endormi et Rochemaure descendirent jusqu’au quai et s'assirent sur le parapet. « Je te promets les dix mille livres , dit alors ce dernier. — Très-bien. — Dis-moi où est Claire. — Je ne le sais pas... — Comment! lu ne... le... sais pss? — Non. — Alors, comment pcux-lu nous la rendre? ■ L’Endormi cligna de l'œil : • Tenez, dit-il, je veux être franc jusqu'au bout. Je vous dirai tout. — Parle... — Robespierre sait que le Marseillais a enlevé la jeune fille. — Ah ! il le sait ! - — Mais il ne veut point se mêler de cette affaire. Seulement , il a juré que le Marseillais la respecterait ; de telle façon que la jeune fille, tout en étant prisonnière, tout en étant en bulle aux mauvais traitements de la Mayotte... — I -a Mayotte ! s’écria le chevalier qui pâlit à ce nom. — Je ne voulais pas vous faire cet aveu, dit l'Endormi qui prit un visage chagrin, c est pour cela que je prétendais ne pas savoir où elle était. — - Ah I malheureuse enfant ! murmurait Rochemaure Joui les yeux s' étaient emplis de larmes. — Donc, continua l'Endormi, mademoiselle d'Azay a clé respectée jusqu’à présent; et si vous acceptez mes offres, demain elle vous sera rendue. — Comment cela? — On la conduira sur 1a place de la Révolution. — Pourquoi? demanda le chevalier frémissant. — Pour qu'elle voie guillotiner. — Horreur! — C'est une torture nouvelle inventée par la Mayotte. •— Et quand elle sera sur la place? On la conduira jusque dans le

cercle des Tricoteuses. Après? — Dans la noit , j'aurai enfoncé un clou dans l'un des poteaux de la guillotine. Le couteau s'arrêtera en chemin... a Le chevalier tressaillit à ces derniers mots. • Vous devez savoir par expérience, dit l'Endormi en souriant, que pendant ces moments-là le condamné , Hé sur la bascule , se met à hurler, et que les spectateurs se bousculent aussitôt. — Oui , j'ai vu cela. — Vous devez même votre téta à ce spectacle, monsieur le chevalier. — - C'est possible. — En ce momcnt4à, continua l'Endormi, la Mayotte sera assommée d'un coup de poing. Le reste vous regarde... * Et l' Endormi ajouta d'un œil fin : « Les masques rouges ne sont pas embarrassés pour ai peu. — Ah ! tu sais aussi cela? — Oui, mais ne craignez rien... • Rochemaure jeta de nouveau un regard déliant sur cet homme. ». Oui , répéta l'Endormi , ne craignez rien ; et voici pourquoi. Robespierre a juré que si le Marseillais ne lui livrait point les masques rouges avant un mois, il renverrait à 1a guillotine. — - Alors, dit froidement Rochemaure, il est sùr d'y aller, — Acceptez-vous mes propositions? — Oui. ■— A demain , alors. » Et l' Endormi s'éloigna, laissant le chevalier tout rêveur. Le lendemain, ou s'eu souvient, Claire fut amenée par la Mayotte sur la place de la Révolution , et les choses se passèrent comme f Endormi l'avait annoncé. Nous avons vu le Marseillais s'éclipser un peu Avant que la boiteuse fût assommée par l'Endormi; puis, celui-ci rejoindre le gamin lolo, l'emmener au cabaret de la Pomme normande, et faire un marché avec lui. « Viens avec moi , lui avait-il dit, je vais te montrer l'homme que je crois être celui qui allait visiter la femme Gotbon. » En sortant du cabaret , l'Endormi avait croisé le Marseillais qui y entrait. Tous deux avaient échangé un regard d'intelligence et quelques mots. Puis ('Endormi avait emmené le gamin daas le jardin du palais Egalité. la nuit était venne : le jardin étincelait de lumière et était encombré d'uoe foule nombreuse de promeneurs qui s'inquiétaient des nouvelles politiques. L'n groupe s'était formé devant la porte du café Foy. Groupe curieux, avide, frémissant. Les mots se heurtaient , les exclamations se croisaieot ; on se hissait sur la pointe des pieds pour mieux voir. ■ 11 est revenu I — • Je l'ai vu ! — Est-ce bien lui? — Vous allez le voir sortir... » Ces mois volaient de bouche en bouche. • Virus par ici , n dit l'Eudormi au gamin. U le prit par la main et ils se mêlèrent à cette foule turbulente. Tout à coup un officieux du café vint sur le seuil et dit : « Place , citoyeos 1 n Les curieux s'écartèrent un pen ; deux hommes sortirent du café. Ils se tenaient par b main. L'un était un beau jeune homme au large front, à l'œil dominateur et triste à b fois , — un

de ces hommes qui passent dans b vie comme des météores et s’éteignent au seuil de la jeunesse , après avoir rempli le monde du bruit de leur nom. C’était Camille Drsmoulins. L’autre, on l'a deviné, c'était Danton! Danton qui s’était retrempé dans b solitude ; Danton qui arait médité dans son exil volontaire , qui revenait à Paris plus fort , plus audacieux que jamais , prêt à fulminer des torrents de colère et d'éloquence contre ses ennemis. Danton était entré seul, il y avait une heure, dans le jardin du palais Egalité ; il avait voulu passer inaperçu , et soudain tout le monde l'avait reconnu. On avait crié : Vive Danton 1 Il était entré au café Foy, et b foule s'était ameutée à b porte. Il en sortait avec Camille Desmoulins , et b foule battait dos mains. u Le voilà! c'est bien luil dit le gamin à F oreille de l'Endormi. — Lequel? — Le pins grand, celui qui a les cheveux noirs. — Tu en es sûr? — Très-sûr. — C’est bon. Viens, allons-ooQs-ea. » Et il Femmena hors du jardin. - Maintenant, mon bonhomme, dit l’espioo à l'enfant, ta fortune dépend de toi. — Comment cela? — - On te fera veoir au tribunal quelque jour, et on te demandera s’il est bieu vrai que tu aies vu cet homme chez b mère Gotbon. — Eh bien? — Si lu l’affirmes, tu obtiendras ce que tu voudras. Voyous t que désires-tu ? — Moi! rien, hormis de Fargent. — Avec de l’argent, on a ce qu'oo veut.., 1 ^ Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 23.63% accurate

I.KS MASQUES ROUGES. Ut — C'e»t ce que ma mère dit. — Eh bien , qui* déaire la inère? — Elle voudrait s’établir bouchère. Je lui donnerai* un lier coup de main, moi; car le sang, voyez-vous, j'airne ça!... — On l’établira. I oilà te* cinq autre* pistoles. Quand on aura besoin de toi, on ira te chercher. Adieu... » I.e gamin empocha son argent et s’en alla en sifflant , tandis que l' Endormi retournait à la Pomme normande . I.e Marseillais l'attendait et se fit conter le voyage au palaia Egalité. « Ce soir, dit-il , tu feras arrêter la mère Gotbon. — Déjà? — Oui. — Où la conduirai-je ? — A la Conciergerie. J'irai l’y voir, et je T interrogerai. — C'est bien , à dis brun s on l'aura mise à l'ombre. — Et tu dis qu’il y avait de l'enthousiasme au palais Egalité? — Beaucoup. — - On criait : Vive Dante a ! — A ttie-léle !... n Le Marseillais se prît h sourire. ■ Il n'aura pas le temps d'entendre longtemps ce* bravos, » dit-il. L'Endormi regarda son chef : « Ab çà! patron , dit-il , un mot, je voos prie. — Que veux-tu ? Je comprend* qu'on arrête la femme Gotbon. qu'on s'assure de la déposition du gamin; je comprend* que vous ayez fait revenir la citoyenne Rochcmuure a Paris, afin d'y attirer Danton ; mais ce que je ne comprends plus... — C'est, interrompit le Marseillais, que j’aie voloutui rement laissé échapper la petite? — Justement. Et je ne devine pas le premier mot du rôle que tous me faites jouer depuis deux jours. » Le Marseillais sourit : ■ Habituellement , fit-il , je ne te conte pas mes affaires ; mais comme je suis content de toi... — Ah! — Je veux bien t'éclairer d’un mot. — Voyons t — .Vous avons enlevé mademoiselle Claire, mais son arrestation o’élail pas légale. — G' est vrai. — Si nous l'avions livrée au tribunal révolutionnaire, il l’aurait acquittée. — Ah çè! dit l'Endormi, vous ne voulez pas, j'imagine, l'envoyer à la guillotine ? — Von , certes; mais je veux y envoyer son père et ses frèrej. — Je comprends ceci. — Je sais où ils sont... — Moi aussi. — Demain matin on les arrêlcru. C'est moi qui opérerai l'arrestation. — Bon, mais alors... — Alors tu verras la jolie combinaison que j'ai trouvée. Patience !... » Et le Marseillais clignota ses yeux de vautour et parut se complaire dans la méditation de quelque plun infernal. XXXV Le passage du Commerce a toujours clé peuplé de polit monde. Libraires en plein vont, rempailleurs de chaises, ébénistes, marchands d'habits, revendeuses à la toilette, telle est ta population de cette petite cité. Une belle maison, en ce temps-là, s'y trouvait de belle apparence; — c'était celle qu'habilnit le

citoyen Danton. Tout le reste n'était qne masures mansardées, vieilles constructions en torchis. En face de 1a maison habitée par le tribun s'élevait la plus chétive de toutes. Elle n'avait qne deux étages. * Au rez-de-chaussée était un cordonnier, un marchand d'habits et une marchande de bouillon. Au premier logeaient des ouvriers en chambre. Le deuxième cl dernier é*ane se composait d'on petit logement unique do trois pièces , dans lequel vivaient trois hommes qui se disaient Allemands, parlaient à peine le français, sortaient le matin de fort bonne heure et ne rentraient qu'à la nuit. Ces trois hommes, qu'on disait être le père et les fils, portaient le costume des gens du pays de Bade et s'intitulaient typographes. Le premier était correcteur d'allemand dans une imprimerie de la rue de Vaugirard . les deux autres travaillaient dans un autre élablissemrnt typographique. Ils vivaient tranquilles, ne s'occiipaietf de personne , saluaient les voisina et étaient en bons rapports ave* tout le monde/ Il y avait qnatre mois qu'ils étaient arrivés. Le voisinage avait fini par les prendre en amitié, tant ils paraissaient* bons et affables. Le plus vieux s'appelait Lehman, ses fils portaient les noms de Pritz et de Waller. Or, un soir, les habitants du passage qui se trouvaient sur le seuil de leur porte virent revenir l'afoé des fils, celni qui s'appelait Wnlter, donnant le bras à une jeune fille pâle , amaigrir par de long* jours de souffrance, mais remarquablement belle encore. • C'est ma srrur qui nous arrive d'Allemagne, • répondit Walter. Et il conduisit la jeune fille dans l'étroit logement qu'il habitait avec son père et son frère. Ceux-ci rentrèrent l'un après l'antre précipitamment, et ceux qui les virent passer se dirent ; u Ifs savent sans doute que la petite est arrivée. » Puis, quand ces trois hommes et celte femme se trouvèrent seuls, ce furent de* transports , de* enivrements , des caresses , des exclamations de joie. C'était bien la fille et la sœur de ces hommes, cette pâle jeune fille courbée par la souffrance; — et ces trois hommes qui jargonnoient l'allemand, feignaient d'ignorer le français et se disaient ouvriers, n'étaient venus à Paris qne pour l'y chercher. La jeune fille, c'était Claire d'Azay, rendue mystérieusement à sa famille. Il y avait environ une heure qu'elle était revenue; et comme elle racontait ses douleur* et ses tortures, tandis qne le baron et ses fils écoulaient avec indignation, et faisaient le serment tacite dr hacher la misérable qui l'avait ainsi persécutée, — un visiteur arriva. C'était Kochemaure. Le chevalier portait la carmagnole et le bonnet ronge; il s'élail trouvé sur la place de la Révolution, prêt à voler au secours du frère de Claire s'il avait besoin de lui. Depuis que Claire était aux mains de son

père, Rocbemaure n'avait point perdu son temps. ■ Tout est prêt, dit-il quand il entra. — Comment? demanda le baron, qui couvrait sa fille de baisers. — Demain matin , entre hait et neuf, vous nous amènerez Claire à l'hôtel où nons sommes, Armande et moi. A r mande part avec sa femme de chambre et nn vieux serviteur. Ce sera vous, baron.... Elle se rend en Lorraine où nous avons des terres que la république nous a rendues. Du moins . ajouta le chevalier, c'est ce que constate le passe-port que voici, délivré par la Commune. » Et il mit sous les yeux du baron un passe-port délivré à la citoyenne Rocbemaure, se dirigeant vers la Lorraine avec son officieux et une fille de compagnie. u Quant à vous denx , reprit le chevalier s'adressant aux frères de Claire, je vous aursi des passe-ports dans Is journée. Danton mé les a promis. » __ I<e chevalier, qui ersignsit que sa visite ne fût remarquée, se retira de bonne heure, et la famille, enfin réunie, attendit le lendemain avec impatience. Elle avait hâte de quitter Paris, où Claire avait tar souffert. La nnit lui parut langue ; aux premières clartés du jour, les fan* Allemands étaient sur pied. Tous trois, silencieux, entouraient le lit de la jeune fille endormie. La pauvre enfant a^ÿit fini par céder à cette lassitude qui suit les émotions terribles ; et, pour la première fois depuis quatre mois, son sommeil n' ux ait point été troublé par les brutalité* de l'odieuse Mayotte, qui chaque nuit prenait un cruel plaisir à l'éveiller en sursaut. Il n'était encore que six heures du matin, et c'était entre huit et neuf heure* que M. d'Azay et sa fille devaient rejoindre madame do RochemaureDe temps en temps, l'un des fib se mettait à la fenêtre et regardait dans le passage, \ Digitized by CjOO^Ic

— C'est ce que ma mère dit.

— Eh bien, que désire ta mère?

— Elle voudrait s'établir bouchère. Je lui donnerais un fier coup de main, moi; car le sang, voyez-vous, j'aime ça!...

— On l'établira. Voilà tes cinq autres pistoles. Quand on aura besoin de toi, on ira te chercher. Adieu... »

Le gamin empocha son argent et s'en alla en sifflant, tandis que l'Endormi retournait à la *Pomme normande*.

Le Marseillais l'attendait et se fit conter le voyage au palais Egalité.

« Ce soir, dit-il, tu feras arrêter la mère Gothon.

— Déjà?

— Oui.

— Où la conduirai-je?

— A la Conciergerie. J'irai l'y voir, et je l'interrogerai.

— C'est bien, à dix heures on l'aura mise à l'ombre.

— Et tu dis qu'il y avait de l'enthousiasme au palais Egalité?

— Beaucoup.

— On criait : Vive Danton?

— A tue-tête !... »

Le Marseillais se prit à sourire.

« Il n'aura pas le temps d'entendre longtemps ces bravos, » dit-il.

L'Endormi regarda son chef :

« Ah çà! patron, dit-il, un mot, je vous prie.

— Que veux-tu?

— Je comprends qu'on arrête la femme Gothon, qu'on s'assure de la déposition du gamin; je comprends que vous ayez fait revenir la citoyenne Rochemaure à Paris, afin d'y attirer Danton; mais ce que je ne comprends plus...

— C'est, interrompit le Marseillais, que j'aie volontairement laissé échapper la petite?

— Justement. Et je ne devine pas le premier mot du rôle que vous me faites jouer depuis deux jours. »

Le Marseillais sourit :

« Habituellement, fit-il, je ne te conte pas mes affaires; mais comme je suis content de toi...

— Ah!

— Je veux bien t'éclairer d'un mot.

— Voyons?

— Nous avons enlevé mademoiselle Claire, mais son arrestation n'était pas légale.

— C'est vrai.

— Si nous l'avions livrée au tribunal révolutionnaire, il l'aurait acquittée.

— Ah çà! dit l'Endormi, vous ne voulez pas, j'imagine, l'envoyer à la guillotine?

— Non, certes; mais je veux y envoyer son père et ses frères.

— Je comprends ceci.

— Je sais où ils sont...

— Moi aussi.

— Demain matin on les arrêtera. C'est moi qui opérerai l'arrestation.

— Bon, mais alors...

— Alors tu verras la jolie combinaison que j'ai trouvée. Patience !... »

Et le Marseillais clignota ses yeux de vautour et parut se complaire dans la méditation de quelque plan infernal.

. . . . . .

XXXV

Le passage du Commerce a toujours été peuplé de petit monde.

Libraires en plein vent, rempailleurs de chaises, ébénistes, marchands d'habits, revendeuses à la toilette, telle est la population de cette petite cité.

Une belle maison, en ce temps-là, s'y trouvait de belle apparence; — c'était celle qu'habitait le citoyen Danton.

Tout le reste n'était que masures mansardées, vieilles constructions en torchis.

En face de la maison habitée par le tribun s'élevait la plus chétive de toutes. Elle n'avait que deux étages.

Au rez-de-chaussée était un cordonnier, un marchand d'habits et une marchande de bouillon.

Au premier logeaient des ouvriers en chambre.

Le deuxième et dernier étage se composait d'un petit logement unique de trois pièces, dans lequel vivaient trois hommes qui se disaient Allemands, parlaient à peine le français, sortaient le matin de fort bonne heure et ne rentraient qu'à la nuit.

Ces trois hommes, qu'on disait être le père et les fils, portaient le costume des gens du pays de Bade et s'intitulaient typographes.

Le premier était correcteur d'allemand dans une imprimerie de la rue de Vaugirard; les deux autres travaillaient dans un autre établissement typographique. Ils vivaient tranquilles, ne s'occupaient de personne, saluaient les voisins et étaient en bons rapports avec tout le monde.

Il y avait quatre mois qu'ils étaient arrivés. Le voisinage avait fini par les prendre en amitié, tant ils paraissaient bons et affables.

Le plus vieux s'appelait Lehman, ses fils portaient les noms de Fritz et de Walter.

Or, un soir, les habitants du passage qui se trouvaient sur le seuil de leur porte virent revenir l'aîné des fils, celui qui s'appelait Walter, donnant le bras à une jeune fille pâle, amaigrie par de longs jours de souffrance, mais remarquablement belle encore.

« C'est ma sœur qui nous arrive d'Allemagne, » répondit Walter.

Et il conduisit la jeune fille dans l'étroit logement qu'il habitait avec son père et son frère.

Ceux-ci rentrèrent l'un après l'autre précipitamment, et ceux qui les virent passer se dirent :

« Ils savent sans doute que la petite est arrivée. »

Puis, quand ces trois hommes et cette femme se trouvèrent seuls, ce furent des transports, des enivrements, des caresses, des exclamations de joie.

C'était bien la fille et la sœur de ces hommes, cette pâle jeune fille courbée par la souffrance; — et ces trois hommes qui jargonnaient l'allemand, feignaient d'ignorer le français et se disaient ouvriers, n'étaient venus à Paris que pour l'y chercher. La jeune fille, c'était Claire d'Azay, rendue mystérieusement à sa famille.

Il y avait environ une heure qu'elle était revenue; et comme elle racontait ses douleurs et ses tortures, tandis que le baron et ses fils écoutaient avec indignation, et faisaient le serment tacite de hacher la misérable qui l'avait ainsi persécutée, — un visiteur arriva.

C'était Rochemaure.

Le chevalier portait la carmagnole et le bonnet rouge; il s'était trouvé sur la place de la Révolution, prêt à voler au secours du frère de Claire s'il avait besoin de lui.

Depuis que Claire était aux mains de son père, Rochemaure n'avait point perdu son temps.

« Tout est prêt, dit-il quand il entra.

— Comment? demanda le baron, qui couvrait sa fille de baisers.

— Demain matin, entre huit et neuf, vous nous amènerez Claire à l'hôtel où nous sommes, Armande et moi. Armande part avec sa femme de chambre et un vieux serviteur. Ce sera vous, baron.... Elle se rend en Lorraine où nous avons des terres que la république nous a rendues. Du moins, ajouta le chevalier, c'est ce que constate le passe-port que voici, délivré par la Commune. »

Et il mit sous les yeux du baron un passe-port délivré à la citoyenne Rochemaure, se dirigeant vers la Lorraine avec son officieux et une fille de compagnie.

« Quant à vous deux, reprit le chevalier s'adressant aux frères de Claire, je vous aurai des passe-ports dans la journée. Danton me les a promis. »

Le chevalier, qui craignait que sa visite ne fût remarquée, se retira de bonne heure, et la famille, enfin réunie, attendit le lendemain avec impatience. Elle avait hâte de quitter Paris, où Claire avait tant souffert.

La nuit lui parut longue; aux premières clartés du jour, les faux Allemands étaient sur pied.

Tous trois, silencieux, entouraient le lit de la jeune fille endormie.

La pauvre enfant avait fini par céder à cette lassitude qui suit les émotions terribles; et, pour la première fois depuis quatre mois, son sommeil n'avait point été troublé par les brutalités de l'odieuse Mayotte, qui chaque nuit prenait un cruel plaisir à l'éveiller en sursaut.

Il n'était encore que six heures du matin, et c'était entre huit et neuf heures que M. d'Azay et sa fille devaient rejoindre madame de Rochemaure.

De temps en temps, l'un des fils se mettait à la fenêtre et regardait dans le passage.

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.14% accurate

LES MASQUES BOUGES. 142 I* passage «Mail peu fréquenté en plein jour; il était bruyant le malin. I.a population ouvrière qui I1 habitait *e levait de bonne heure, balayait le seuil de* porlrs, ouvrait le* échoppes et 1rs boutique*. On causait de voisin à voisin ; on allait boire chez le marchand de lin Tout à coup, l'aîné des d'.Azay se rejeta assez rivrment eu arrière la fenêtre. b Qu'esl-ce? loi demandèrent son père et son frère. — De* municipaux, « répondit-il. Eu effet, une demi -douzaine dr sbires de la terrible Commune entraient dans le passage et pénétraient chez le marchand de vin. Les trois homme* fermèrent prudemment la fenêtre. Quand les mnniripanx . à cette heure matinale, apparaissaient quelque part dans Pans, l'alarme se répandait facilement. On savait qu'ils venaient opérer une arrestation de suspects, et uue arrestation était synonyme d'arrêt de mort. Le bsrou et ses tils se regardèrent avec anxiété. Puis ils eurent la même pensée... iis éveillèrent Claire. Claire ouvrit ses grand* yeux bleu*, regarda son père ptses frères en souriant . et leur dit : » Rst-ce déjà l'heure de partir? — Pent-étre... » répondit le baron, qui ne vonlut pas effrayer aa fille. Mais soudain it tressaillit et alla se placer devant la porte. Il entendait retentir des pas dans l'escalier, des pas précipités qui s'arrêtèrent sur le carré. Puis on frappa. D'ahord, M. d'Azay et ses fils songèrent à ne pas ouvrir et à se barricader. Mais on frappa de nonvenu. Il* avaient des poignards et des pistolets ; ils étaient résolus à la résistance. Cependant le baron demanda à travers la porte, en reprenant son jargon allemand, le nom de son visiteur matinal et le but de sa visite. Pendant ce temps, Claire s1 habillait à la hâte. L'homme qui avait frappé répondit : ■ C'est moi, Coreniiti, le cordonnier d'en bas.... Ourrez, j'ai quelque chose h vous dire, père Lehman. ■ Le baron , reconnaissant la voiv du cordonnier, qui pmvH pour un très-brave homme, en s'entendant appeler -par son nom d'emprunt. ouvrit. C'étail en effet le cordonnier, pauvre resspmrlpur qui logeait dans une échoppe, an rez-de-chaussée de la maison. Entre deux , Igr», plutôt vieux qne jeune, figure placide, œil assez vif, ebétii de taille, les genoux anguleux et les pied* tordus, tel était cet homme. Il ne *e mêlait jamais de politique, et passait dans le quartier pour nn citoyen inoffeosif. Cependant le baron fut frappé de son visage bouleversé. • Mon Tiè! qunfrz-fovtf r lui dit-il. Mais le cordonnier haussa l< s épaules. ■ Ce n'est pas la peine de me tromper, dit-il , je sais qni vous êtes, monsieur le baron d'Azay. « A ce* mots, le père et

le* fil» firent un mouvement. ■ Ht je suis nn aini qui vient vous sauver, > dit le cordonnier. l.a physionomie du cordonnier paraissait fi anche. _ « Oo vient vous arrêter, vous, vos fils H votre fille... " Claire jeta un cri, et crut voir se dresser devant elle l'horrible Mayotte appuyée sur ses béquille*. Le cordonnier poursuivit : ■ C'est surtout à votre fille qu'on en veut. Alain votre affaire à tons, du reste, est réglée d'avance. Vous serez jugé* nujourd bui même et guillotinés demain, n Claire *e sentit défaillir, « O mon père! dit-elle, sauvez- vons avec mes frère*.... et que toute leur colère tombe sur moi. • — Les municipaux sont entrés chez le marchand de vin , poursuivit lo cordonnier. I«e caporal qui 1rs commande est un ami à moi. 11 m'a prévenu et m'a montré l'ordre d'arrrslalion. Comme c'est un brave homme, il veut vous donner le temps de filer... hâ> tez-vons ! — Mai* où aller?... Comment fuir?... demanda le baron, tandis que lui et ses fils se préparaient à une résistance désespérée. Les Issues du passage sont gardées I — Alors... • Le cordonnier montra du doigt la maison voisine. • Je sai* birn des chose*, dit-il, saus rn avoir l'air. Il y a là un bomme qui est voire ami... ou plutôt l'ami de vos amis... r Le baron tressaillit. b Tandis que le* municipaux boitent, continua Coreulin lo cordonnier, descendez hardiment, traversez le passage et montes chez le citoyen Danton. Ce n'est pas là qu'on ira voua chercher! » Le baron cl ses fils se regardèrent en hésitant ; puis leurs yeux tombèrent sur Claire... Alors il* n'hésitèrent plu*. a Venez, dit le cordonnier; je rais donner le bra* à mademoiselle, descendez l'un après l'autre, " Ce fut le baron qui descendit le premier; mai* it ne franchit le seuil de la maison habitée par Dutiluu que lorsque Claire en eut elle-même passé le «nÿl. • Ou allez- vous? demanda la portière. — Chez le citoyen Danton, répondit le baron, qui reprit son accent allemand. — Montez . il est levé. * Pendant son séjour au ministère de la justice, Danton avait voulu être accessible à tous, l.a porte de son cabinet était grande ouverte. Quiconque uvail une réclamation à lui faire était admis. Chez lui, dan* son apparti-ment, il avait conservé les mêmes habitudes. la portière avait ordre de laisser monter tout le monde. Le baron donnait le bras à su fille, ses fils marchaient derrière ldi. Le cordonnier s'était éclipsé. Lp baron sonna; Danton lui-même vint ouvrir. u Citoyen, dit le baron simplement, je me nomme' le baron d'Azay . — Vous ! dit Danton en reculant d'un pas. — Je suis l'onde d'.Armande, * ajouta le baron. A ce nom, Danton pâlit. • Voici ma fille et nies deux fils, frlieva M. d'Azay. - — Entrez, n dit brusquement le tribun. Et il referma la porte sur eux. . Le baron poursuivit : > On vient

nous arrêter... nous demeurons en face, dans celte maison . . . — Vous arrêter! » exclama Danton. Il s'approcha de la fenêtre et vit le pannrlie d’un municipal. ■ En vertu de quel ordre' demanda-t-il en fronçant le sourcil. — Je ne sais... Mai* je ne viens vous implorer ni pour moi ni pour mes fil*.... Depuis longtemps nous avons fait le sacrifice do notre vie... nous saurons mourir; mais vous ne laisserez pas aller cette enfant à l'échafaud... u'esl-ce pas? * Et le baron, suppliant, mollirait sa fille et semblait vouloir lui faire un rempart de son emur, Danton demeura silencieux un moment.... Pois il étendit la main : b Xi elle, ni vous! — dit-il. Et montrant son logis: — Ceci, ajouta-t-il. e*l nn lieu d’asile!... * Comme le tribun prononçait ces paroles, on sonna violemment à la porte, et le bruit des crosse* cIp fusil se fit entendre dans l’escalier, XXXVI Danton regarda ses hôtps. Il y eut un moment d'anxiété terrible parmi eut; puis la résolution «iu tribun fut prise U ouvrit la porte de son cabinet et dit à M. d’Axay : • Entre* là avec vos rnfants. « Ensuite, il alla ouvrir la porte extérieure de l'appariement. Alors il se trouva face h face avec les municipaux. Trois pouvoir* se disputaient Paris, comme ou suit, la Convention, le Comité de sûreté publique et la Commune, c'est-à-dire les municipaux. Des Irais, la Commune était l’autorité la moins brillante et la plus redoutable. Le Comité de sûreté faisait grâce quelquefois, la Convention était portée à la magnanimité, — la Commune ne pardonnait jamais. C'était à elle que parvenaient le* dénonciations anonymes, le* accusation* d' incivisme, 1rs lâches délations. Lo Comité eût passé outre, fa Convention eût prononcé Tordra du jour; la Comnmue n» faût fi de rienDigitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.99% accurate

LES MASQUES ROUGES. Elle écnutait toujours, elle nnUNait soigneusement Han* U bouc fouir* le* imputations , toute* les calomnies; de tout cela, elle formait un faisceau de probabilité* et niellait aussitôt ses municipaux en campagne. Les municipaux ne lâchaient jamais lenr proie; -—ils arrêtaient quand même. Si In G (immune arait ordonné une perquisition cher Robespierre, tes municipaux eussent obéi. Ceux qui venaient arrêter M. d'Azay et ses enfanta étaient au nombre de huit. Celui qui les commandait était un cordonnier de la rue Meslay, appelé Pillard. Polard était l'effroi de son quartier, il avait envoyé plus do cent personnes à la guillotine. Polard se fût arrêté lui -même, s'il se fût suspecté de tiédeur et d'incivisme. C'était un homme de trente-six ans, an net recourbé, à l'aspei t farouche, dont les yenx britlaieot de fanatisme, et qui ne pardonnait pas à l'univers d'être né bossu. La bosse de Polard était un crime que devait payer, à la longue, l'humanité tout entière. Cependant, après avoir sonné violemment, Polard fat quelque peu étourdi de voir apparaître Danton sur le seuil. Le rordonnier du passage, qui Avait charitablement donné le conseil à M. d'Aiay de se réfugier cher le tribun, n'était qu'un agent du Marseillais qui avait préparé tous ces événements. Or ii avait dit simplement à Polard, en lui muutraat la maison d'où venaient de partir le baron et se* enfant* : h Le* ciseaux sont dénichés, mai* il* ne sont pas allés loin... * Et il avait ajouté, désignant du doigt l'escalier de Danton : u Montex nti premier... ils y sont. » Polard s'élail engouffre nvec sa tronpe dans l'escalier, avait sonné sans savoir chez qui il allait. u Que votilex-vous? * lui demanda Danton. je tribun avait eu le temps de retrouver le calme superbe qu'il montrait aux jours d'orage. « Pardon, citoyen, balbutia Polard, je me trompe peut-être... mais... — Ta te trompes, assurément, drôle, répliqua Danton de sa voix pleine et sonore, car tu oublies de me saluer, n Le cordonnier ôta son chapeau; mais il ne fut pas intimidé : • C'est la Commune qui m'envoie, dit-il. — Que me veut-elle, la Commune? — A vont... personnellement... rien... — Alors pourquoi te permets-tu d'entrer chez moi? Je soi* porteur d'un ordre d'arrestation, reprit Polard. — Cet ordre me concernerait-il, par hasard? lit Danton avec dédain. — Xon, citoyen. — Alors, va-l'en! n El Danton repoussa Ip cordonnier et ferma brnaqnement la porte. Tout cela fut dit et fait en quelque* secondes, et les municipaux Stupéfaits demeurèrent un moment silencieux, se consultant du regard.-rn présence de la porte close

de Danton. Les un* disaient : « On nou* a trompés, le citoyen Danton, ex-ministre de In république, est trop bon pnlriote pour donner asile à drs aristocrates. » Un autre que I» peur «tait rendu féroce invectiva Polard. « Tu es un sot. dit-il. Le citoyen Danton ira à la Commune et oons serons licenciés. * Un autre alors émit cet avis ; « Si nous non* en allions?... n Polard son! paraissait résolu; Danton, avec un mol et ce qu'on nomme nos pouste'c, venait de s'en faire un ennemi mortel. Cependant il descendit le premier. Les municipaux le suivirent comme nn troupeau de montons suit ton berger. Mais Polard ne renonçait point n la partie; seulement , il voulait retrouver le cordonnier son collègue. Celui-ci, comme s'il eût pressenti qu'on avait besoin do lui, attendait en bas. « Comment, dit-il, von» revenez seul*? — Tri non» a* trompé*, dit un municipal. — Moi? pas du tout. — Suis-tu où tu nous ns envoyés? — Oui, Au premier; il n'y n qu'une porte. — Kl sais- tu chez qui? » Le cordonnier cligna de l'œil. • Oui, dit-il; c'est le citoyen Danton qui habilo IC — Alors tn e* fou , dit le patriote que la peur fanatisait; j'ai envie de te pas&er ma pique à travers le corps. — • Je sai» ce que je dis... ils sont là! — Qui? — Le* aristocrates!... n Polard regarda scs hommes : ■ Je ne connais qu'une chose, dit-il, les ordres dp la Commune t Et comme l'indécision continuait à se manifester sur tou» le* w sages : ■ Si von» ne me suivez pas , dit-il, vous êtes tous des lâches !.. . « Après avoir fermé la porte, Danton avait couru rejoindre M. d'Axay et ses fils. <» II* sont partis, lenr dit-il, mai* ils vont revenir... » Danton ni- s'abusait pas sur la situation. Il connaissait le» municipaux d« longue date ; il était convaincu qu'ils »' abandonner aient pas la place sans coup férir. Mais il u' avait repoussé Polard et fermé la porte que pour avoir le temps de se préparer à la résistance. Danlon le tribi.n, Danton le conventionnel, songeait, depuis trois minute*, à soutenir un siège... Un siège contre la république! C'est que Danton était bien l'homme qui avait dit un jour à la tribune : a II faut de l'audace, encore du l'audace , et tonjour* de l'audace! • Danton venait de trouver — * il le croyait du moins — la première planche de l'écbafauJage sur lequel il voulait reconstruire sa popularité en désarroi. Pari* était las île voir couler le sang. Lu joug de la Commune et la tyrannie de Robespierre priaient à ton*. La France uheudait un libérateur!... Danton rêvait ce rôle... Depuis deux minute*, Danton avait compris, avec son génie de conception rapide et de fougueuse initiative, tout le parti qu'il pouvait tirer de la situation que venait de lui faire h- hasard. Il allait distribuer des armes à ses hôte»; il se *'< fendrait avec eux ; Ica coups de pistolet mettraient le

quartier en rumeur... La foule »' assemblerait sous les fenêtres... la foule 1 C'est-à-dire cette mer orageuse, cet océan humain dont la voix sonore du tribun avait si souvent soulevé les Ilots impétueux. l.a foule qu'il haranguerait alors et à laquelle il dirait : * L» première des libertés est l'inviolabilité du domicile. Le premier devoir de la fraternité est de protéger les faibles. Ces homme*, que je ne connnissais pas, m'ont demandé protection, et je la leur ai accordée! Si ce* homme* sont les ennemis de la république, un le* jugera; mais jusqu'à l'heure de leur jugement , j'éteuds mes deux main* sur eux. * El Danton voyait déjà la foule s'insurger, applaudir et crier : I te* Ihtnion ! Han» une heure peut-être, il serait le 101 de l'émeute, line heure plus tard, il aurait pri* l'hôtel de ville et renversé la Commune... ■ C'est une dernière partie à jouer 1 pensa-t-il; en avant! a EU relou; nant près des proscrits : ■ Messieurs, dit-il, prenez ces pistolets. .. et défendons-nous !... ■ Il leur montrait nue panoplie accrochée au inur et composée d'armes de toute sorte. u Citoyen, répondit le baron avec cette noblesse des gens qui ont fait le sacrifice de leur vie, nous défendre , c'est vous perdre . . — Qui sait? — Sauver ma fille... Mc* fils et moi, nous allous nou» livrer... — Vous rous défendrez, au contraire, répondit Danton. — Mai» c'est vous perdre ! — C'est me sauver! * s'écria le tribun. M. d'Azny et ses lil* étaient armé*. Chacun mil drs pistolets à sa ceinture et prit un poignard aux dent». * Vous, mademoiselle, dit Danton, s'adressant à Claire, à deuif folle de terreur, vous allez rester ici, au Joud de cette pièce. Et no tremblez pas, je repentis de vous sur ma tête!... » Et il enferma Claire dans son cabiuol, et poussa M. d'Azay et ses fils dans l'antichambre. u Li porte est solide, dit-il, elle résistera longtemps! » Le mousquet dis municipaux retentissait de nouveau dans l' escalier. Polard avait décidé scs hommes à remuer. Cette foi», U tUil Digitized by Google

Elle écoutait toujours, elle ramassait soigneusement dans la boue toutes les imputations, toutes les calomnies; de tout cela, elle formait un faisceau de probabilités et mettait aussitôt ses municipaux en campagne.

Les municipaux ne lâchaient jamais leur proie; — ils arrêtaient quand même.

Si la Commune avait ordonné une perquisition chez Robespierre, ses municipaux eussent obéi.

Ceux qui venaient arrêter M. d'Azay et ses enfants étaient au nombre de huit.

Celui qui les commandait était un cordonnier de la rue Meslay, appelé Polard.

Polard était l'effroi de son quartier, il avait envoyé plus de cent personnes à la guillotine. Polard se fût arrêté lui-même, s'il se fût suspecté de tiédeur et d'incivisme. C'était un homme de trente-six ans, au nez recourbé, à l'aspect farouche, dont les yeux brillaient de fanatisme, et qui ne pardonnait pas à l'univers d'être né bossu. La bosse de Polard était un crime que devait payer, à la longue, l'humanité tout entière.

Cependant, après avoir sonné violemment, Polard fut quelque peu étourdi de voir apparaître Danton sur le seuil.

Le cordonnier du passage, qui avait charitablement donné le conseil à M. d'Azay de se réfugier chez le tribun, n'était qu'un agent du Marseillais qui avait préparé tous ces événements. Or il avait dit simplement à Polard, en lui montrant la maison d'où venaient de partir le baron et ses enfants :

« Les oiseaux sont dénichés, mais ils ne sont pas allés loin... »

Et il avait ajouté, désignant du doigt l'escalier de Danton :

« Montez au premier... ils y sont. »

Polard s'était engouffré avec sa troupe dans l'escalier, avait sonné sans savoir chez qui il allait.

« Que voulez-vous? » lui demanda Danton.

Le tribun avait eu le temps de retrouver le calme superbe qu'il montrait aux jours d'orage.

« Pardon, citoyen, balbutia Polard, je me trompe peut-être... mais...

— Tu te trompes, assurément, drôle, répliqua Danton de sa voix pleine et sonore, car tu oublies de me saluer. »

Le cordonnier ôta son chapeau; mais il ne fut pas intimidé :

« C'est la Commune qui m'envoie, dit-il.

— Que me veut-elle, la Commune?

— A vous... personnellement... rien...

— Alors pourquoi te permets-tu d'entrer chez moi?

— Je suis porteur d'un ordre d'arrestation, reprit Polard.

— Cet ordre me concernerait-il, par hasard? fit Danton avec dédain.

— Non, citoyen.

— Alors, va-t'en! »

Et Danton repoussa le cordonnier et ferma brusquement la porte.

Tout cela fut dit et fait en quelques secondes, et les municipaux stupéfaits demeurèrent un moment silencieux, se consultant du regard, en présence de la porte close de Danton.

Les uns disaient :

« On nous a trompés, le citoyen Danton, ex-ministre de la république, est trop bon patriote pour donner asile à des aristocrates. »

Un autre que la peur avait rendu féroce invectiva Polard.

« Tu es un sot, dit-il. Le citoyen Danton ira à la Commune et nous serons licenciés. »

Un autre alors émit cet avis :

« Si nous nous en allions?... »

Polard seul paraissait résolu; Danton, avec un mot et ce qu'on nomme une *poussée*, venait de s'en faire un ennemi mortel.

Cependant il descendit le premier.

Les municipaux le suivirent comme un troupeau de moutons suit son berger. Mais Polard ne renonçait point à la partie; seulement, il voulait retrouver le cordonnier son collègue.

Celui-ci, comme s'il eût pressenti qu'on avait besoin de lui, attendait en bas.

« Comment, dit-il, vous revenez seuls?

— Tu nous as trompés, dit un municipal.

— Moi? pas du tout.

— Sais-tu où tu nous as envoyés?

— Oui. Au premier; il n'y a qu'une porte.

— Et sais-tu chez qui? »

Le cordonnier cligna de l'œil.

« Oui, dit-il; c'est le citoyen Danton qui habite là.

— Alors tu es fou, dit le patriote que la peur fanatisait; j'ai envie de te passer ma pique à travers le corps.

— Je sais ce que je dis... ils sont là!

— Qui?

— Les aristocrates!... »

Polard regarda ses hommes :

« Je ne connais qu'une chose, dit-il, les ordres de la Commune. »

Et comme l'indécision continuait à se manifester sur tous les visages :

« Si vous ne me suivez pas, dit-il, vous êtes tous des lâches!... »

. . . . . .

Après avoir fermé la porte, Danton avait couru rejoindre M. d'Azay et ses fils.

« Ils sont partis, leur dit-il, mais ils vont revenir... »

Danton ne s'abusait pas sur la situation. Il connaissait les municipaux de longue date; il était convaincu qu'ils n'abandonneraient pas la place sans coup férir.

Mais il n'avait repoussé Polard et fermé la porte que pour avoir le temps de se préparer à la résistance.

Danton le tribun, Danton le conventionnel, songeait, depuis trois minutes, à soutenir un siége...

Un siége contre la république!

C'est que Danton était bien l'homme qui avait dit un jour à la tribune :

« Il faut de l'audace, encore de l'audace, et toujours de l'audace! »

Danton venait de trouver — il le croyait du moins — la première planche de l'échafaudage sur lequel il voulait reconstruire sa popularité en désarroi.

Paris était las de voir couler le sang. Le joug de la Commune et la tyrannie de Robespierre pesaient à tous. La France attendait un libérateur!...

Danton rêvait ce rôle...

Depuis deux minutes, Danton avait compris, avec son génie de conception rapide et de fougueuse initiative, tout le parti qu'il pouvait tirer de la situation que venait de lui faire le hasard. Il allait distribuer des armes à ses hôtes; il se défendrait avec eux; les coups de pistolet mettraient le quartier en rumeur...

La foule s'assemblerait sous ses fenêtres... la foule! C'est-à-dire cette mer orageuse, cet océan humain dont la voix sonore du tribun avait si souvent soulevé les flots impétueux. La foule qu'il haranguerait alors et à laquelle il dirait :

« La première des libertés est l'inviolabilité du domicile. Le premier devoir de la fraternité est de protéger les faibles. Ces hommes, que je ne connaissais pas, m'ont demandé protection, et je la leur ai accordée! Si ces hommes sont les ennemis de la république, on les jugera; mais jusqu'à l'heure de leur jugement, j'étends mes deux mains sur eux. »

Et Danton voyait déjà la foule s'insurger, applaudir et crier : *Vive Danton!* Dans une heure peut-être, il serait le roi de l'émeute, une heure plus tard, il aurait pris l'hôtel de ville et renversé la Commune...

« C'est une dernière partie à jouer! pensa-t-il; en avant! »

Et retournant près des proscrits :

« Messieurs, dit-il, prenez ces pistolets... et défendons-nous!... »

Il leur montrait une panoplie accrochée au mur et composée d'armes de toute sorte.

« Citoyen, répondit le baron avec cette noblesse des gens qui ont fait le sacrifice de leur vie, nous défendre, c'est vous perdre!...

— Qui sait?

— Sauvez ma fille... Mes fils et moi, nous allons nous livrer...

— Vous vous défendrez, au contraire, répondit Danton.

— Mais c'est vous perdre!

— C'est me sauver! » s'écria le tribun.

M. d'Azay et ses fils étaient armés.

Chacun mit des pistolets à sa ceinture et prit un poignard aux dents.

« Vous, mademoiselle, dit Danton, s'adressant à Claire, à demi folle de terreur, vous allez rester ici, au fond de cette pièce. Et ne tremblez pas, je réponds de vous sur ma tête!... »

Et il enferma Claire dans son cabinet, et poussa M. d'Azay et ses fils dans l'antichambre.

« La porte est solide, dit-il, elle résistera longtemps! »

Le mousquet des municipaux retentissait de nouveau dans l'escalier.

Polard avait décidé ses hommes à remonter. Cette fois, il était

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 28.05% accurate

m LES MASQUES ROUGES. •Ar o’étrc soutenu , et son coup de sonnette fui d1 une insolence ex- \ tréme. La porte était munie d'un judas fermé à l'intérieur par une palette de fer. Le judas s’ouvrit. Derrière étincela l'œil de Danton. ■ Que voulez-vous? répéta-t-il. — - Entrer ! dit Polard. *• — Pourquoi? — Pour arrêter les aristocrates que tu as cachés cbei toi, répondit le cordonnier avec assurance. — El moi je te somme de te retirer, dit Danton. — Ouvrez , au nom de la loi! s'écria Polard. — Au nom de la loi, je te somme de respecter mon domicile. — Enfonces la porte, i* ordonna Polard. L'n coup de crosse fut frappé... Soudain, un éclair jaillit, une détonation se fit entendre, et une balle siffla... Le judas s'était refermé. XXXVI! Le Pays latin existe de toute éternité. Depuis le moyen âge, c'est le quartier des écoles . de la turbulente jeunesse. l*a révolution avait fermé les écoles , mais elle n’avait point supprimé les étudiants. Les étudiants sont l'âme du pays latin; ils dominent le peuple eux jours d'émeute. I<c peuple les écoute et les suit. Le pays latin s'éveilla donc, ce jour-là, au bruit d'uuc fusillade. La foule, guidée parles étudiants, se rua vers le passage du Commerce : un combat meurtrier s'était engage. Les municipaux avaient envahi la maison de Danton. Danton et le» trois gentilshommes se défendaient k coups de pistolet. D'abord étonnée, inquiète , la population ouvrière du passage était demeurée neutre. Mais bientôt les uns avaient pris parti pour DjiiiIod, qui s'clail montre un moment à la fenêtre, les autres pour la Commuue. La mêlée était derenue générale. * l'n municipal, frappé on pleine poitrine, était venu tomber sanglant au pied de l'escalier. I.a vue du »ang avait électrisé la foule, on s’était rué sur la maison. De* cris de mort s’étaient fait entendre. Danton avait reparu à la fenêtre et élevé sa voix puissante ; mais celle voix avait été couverte par les vociférations de la multitude. Tout à coup on avait entendu un roulement de tambours. C'étaient les sections qui arrivaient en armes. Les sections faisaient cause commune avec les municipaux. Le siège de la maison fut commencé dans toutes les règles. Danton regarda ses com|Mignons et leur dit : a Je crois qu'il faut mourir ici... nous sommes perdus, Robespierre triomphe! * Mai» soudain , à l'inléricnr de l'appartement, il se fit entendre no grand bruit, — bruit élrÿQge, inattendu, qui força le tribun à ae retirer de la porte et à counr vers la chambre dons laquelle il avait enfermé Claire d'A/ay. Un pan de mur

s’était écroulé dan» celle pièce . et par celle brècb* ouvriic a la bute, deux hommes venaient de s'élancer, Digitized by Google



Danton sortait du café Foy avec Camille Desmoulins, et la foule battit des mains. — Page 140.

The text on this page is estimated to be only 29.06% accurate

LES MASQUES ROUGES. 145 Cea deui hommrs étaient le marche/ et Hochemaure. Ce dernier avait pria Claire dans «es bras. Le marchef alla droit à Danton : u Monsieur, lui dil-il . dans dis minutes , les étudiants qui se battent pour vous dans l'escalier auront clé tues jusqu'au dernier. Il n'est que temps... Suirez-nous ! -r- Fuir! hurla le tribun, fuir, moi! — H faut fuir si voua voulez sauver votre tête. — Jamais I — Il faut accepter nos propositions ai vous voulez triompher. • Danton eut un geste d'indignation. • Vos propositions? dit-il. Vous voulez que je trahisse la république? allons donc! je saurai mourir... • Et puis il eut un accès de mélancolie. • O les hommes, dil-il, ils ne font rien pour rien!... » Et prenant les mains du baron d'Azay : ■ Partez avec les vdtres, dit-il, allez-vons-en... sanves votre télé, ai vous pouvez... moi, je ne crains rien! » Il y eut alors entre les cinq gentilshommes et le tribnn une lutte de générosité. Les premiers ne voulaient point partir senls. Danton voulait demeurer. Enfin il l'emporta. • Partez, dit-il, on ne m'arrêtera point, moi ; ou, si on le fait, la foule me respectera, et je saurai me défendre à la barre de r Assemblée, n Peodant ce temps, or attaquait la porte è coups de hache, cl la fusillade avait cessé. Les partisans de Danton étaient morts nu avaient pris la fuite. • Partez! * répéta le tribun. p«ru. - r*o Mi. M. d'Aiay prit sa fille dans ses bras et s'élança le premier par cette brèche que les masques rouges avaient pratiquée , cachés qu'ils étaient dans la maison voisine. Ses fils le suivirent. Puis le marchef. Alors Rochemaure s'approcha de Danton et ae pencha à son oreille : « An nom (TArniande, dit-il, ne consentirez-vons point à fuir? « Danton tressaillit , une larme brilla dans ses yeux ; puis il secons silencieusement la tête. « Adieu donc, * répéta Rochemaure. Ils se pressèrent silencieusement la main , et le chevalier a'en alla. Danton referma la porte de son cabinet et revint dans l'antichambre. Un dernier coup de hache fit voler la porte en éclats. Alors, 1rs mnnicipsaz tirent Danton deboot, les bras croisés sur sa vaste poitrine , l'ail calme et superbe. u Que me vonlez-vons? leur dit-il. — Nous venons arrêter les Aristocrates, s'écria Polard. — Il n'y en a pas ici, répondit Danton. Au surplus... cher* chez... » Mais un homme s'avança derrière Polard et s'approcha de Danton. C'était le Marseillais. Le Marseillais était radieux. « Citojen , dil-il, jo suis chargé par le comité de sûreté de m'aa* sorer de votre personne. » El il

cihiba son ordre cT arrestation. u Je sanrai me défendre, » répondit Danton avec calme. 40 Digitized t



The text on this page is estimated to be only 19.31% accurate

LES MASQUES ROUGES. IM XXXVIII Il est de grands événements politiques qui sont exclusivement do domaine de l'histoire, et auxquels le roman, celte chronique intime d'une époque, n‘a point le droit de toucher. Le procès de Danton et de ses amis , l’énergie fougueuse du tribun à lu barre de la Convention , les efforts de ses amis pour le sauver, la perfidie d’Hébert, proenreur de la Commune, et enfin la iimdanination de l'homme à qui la révolution devait tant, n'entrent point dans notre modeste cadre. Ce fut le â nsi il 1794, à quatre heures du soir, que Dnutuii et Camille Desmonlins furent conduits à la mort. Deux humilies en carmagnole, coiffés du bonnet rouge, s'élaieol glissés jusqiMiu pied de l'échafaud, conduisant une femme sétue en femme du peuple. Celle femme était pâle, mais son regard brillait d* énergie et rencontra celui du rnndamoé. Danton jeta un cri en voyant cette femme. Puis, un sourire vint à ses lèvres, le sourire de l'homme qui r.-rort conlciil. , Les deux hommes le saluèrent aussi. Pendant dix secondes , debout sur l'échafaud , Danton put voir Rocliciuaure , Armunde et le marciief qui étaient venus lui dire un suprême adieu. Armande avait voulu lui sourire, Arrnaude avait voulu qu'il pût U contempler une dernière fois. <» Adieu! « leur cria-t-il. El, tandis que le bourreau le couchait sur la planche, sa voix MUiorc se fil entendre mie dernière fois : » Vive la liberté ! » cria-t-elle. Tuudis que le marrhef et lloclieriiaure emportaient Armande évanouie, ils se heurtèrent â un homme qui, lui aussi, érait venu voir mourir Danton. C'était le Marseillais. “ Ali! misérable! dit le marciief , l'échafaud aérait trop doux pour loi. » Et il lui enfonça son stylet dan» la poitriac jusqu'au manche. Puis, lundis que le Marseillais tombait : *i A Robespierre, maint* nant I » murmura- til. fl.N LL* MARIES fi 01 G £8* Paris. — Imprimerie Wulder, rue Bonaparte, Tl.
Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 19.25% accurate

I Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

The text on this page is estimated to be only 0.00% accurate

i.

